

130 04

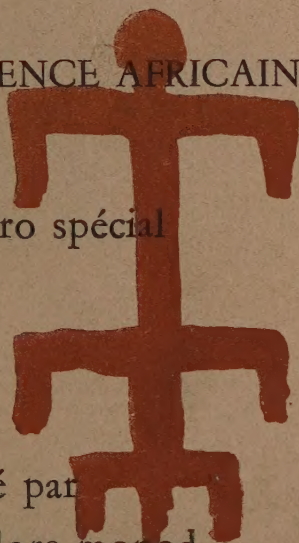
LE MONDE NOIR

PRÉSENCE AFRICAINE

numéro spécial

8-9

dirigé par
théodore monod



University Place Book Shop
69 Univ. Place New York 3
Books on Africa

Couverture et frontispice :

VELOURS BRODÉ EN FIBRES DE RAPHA

BAKUBA (CONGO BELGE).



LE MONDE NOIR

numéro spécial 8-9 de
PRÉSENCE AFRICAINE

dirigé par
théodore monod



PANNEAU DE BOIS SCULPTÉ,
PAYS BAMILIKÉ (CAMEROUN)

POTEAU SCULPTÉ BAMILIKÉ
(CAMEROUN)



S O M M A I R E

TH. MONOD..... *En manière d'Introduction*

PREMIÈRE PARTIE

L'AFRIQUE

TH. MONOD	<i>L'Afrique, continent « marginal ».....</i>	25
J. RICHARD-MOLARD	<i>Terres de démesure.....</i>	31

DIVERSITÉ DU NOIR AFRICAIN

L. PALES	<i>Comment il est fait</i>	39
G. J. DUCHEMIN.....	<i>Comment il vit</i>	49
C. TASTEVIN	<i>Comment il parle.....</i>	61
ABOU-SIRIL.....	<i>Civilisations africaines, au pluriel.....</i>	71

P. TOLÉMÉE	<i>Hier et avant-hier (Fantaisie en sept tableaux).....</i>	79
M.D.W. JEFFREYS	<i>Où est le « sauvage »?</i>	95

DEUXIÈME PARTIE

PERSONNALITÉS NOIRES

TH. MONOD.....	<i>Un empereur : Moussa I ...</i>	109
P. MERCIER	<i>Un paysan : Kouagou Mounantouwé, de Tipéti.....</i>	115
E.W. SMITH	<i>Un éducateur : Dr. J. Aggrey</i>	123
A. ROUX	<i>Un prophète : Harris.....</i>	133
E. THEIS	<i>Un écrivain : Richard Wright</i>	141
TH. MONOD	<i>Un homme de Dieu : Tierno Bokar</i>	149
G. BALANDIER	<i>Un chef : Chaka</i>	159

TROISIÈME PARTIE

DERRIÈRE LA FAÇADE

LA LITTÉRATURE

AMADOU HAMPATÉ BÂ	<i>Poésie peule du Macina.....</i>	169
THAMOS MENGRELIS	<i>Contes de la forêt</i>	185
MAMBY SIDIBÉ	<i>Contes de la Savane.....</i>	193

LA MUSIQUE

A. SCHAEFFNER	<i>La découverte de la Musique noire</i>	205
---------------------	--	-----

LA DANSE

J. ROUCH	<i>La danse.....</i>	219
----------------	----------------------	-----

L'HOMME NOIR, HOMME TOUT COURT

FILY DABO SISSOKO.....	<i>Humour africain.....</i>	227
A. PROST.....	<i>Jeux et Jouets.....</i>	241
Mme CH. LE CŒUR.....	<i>Autour de l'enfant.....</i>	249
CH. BÉART.....	<i>Adolescence.....</i>	261
CH. BÉART.....	<i>Intimités : les lettres de la fiancée.....</i>	271
L.M. MEYER.....	<i>Points cardinaux.....</i>	289
A. SERPOS TIDJANI.....	<i>Rituels.....</i>	297

LA SAGESSE ET L'ESPRIT

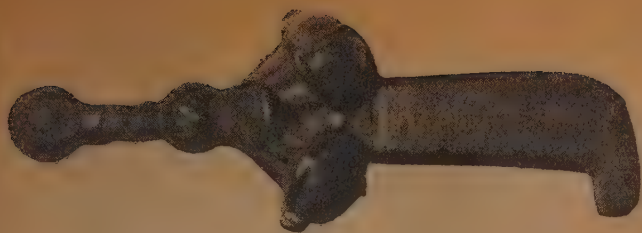
M. GRIAULE.....	<i>Philosophie et religion des Noirs.....</i>	307
A. ADANDÉ.....	<i>La tradition gnomique.....</i>	323
ALBERT N'GOMA.....	<i>L'Islam noir.....</i>	333 ✓

QUATRIÈME PARTIE

LE MONDE NOIR DANS SES RAPPORTS AVEC LES AUTRES

MELVILLE J. HERSKOVITS.....	<i>Le Noir dans le Nouveau Monde.....</i>	347
L.T. ACHILLE.....	<i>Amérique du Nord.....</i>	357
R. BASTIDE.....	<i>Amérique du Sud.....</i>	383
G. BALANDIER.....	<i>La littérature noire de langue française.....</i>	393
H. LABOURET.....	<i>L'apport de l'Afrique à la civilisation planétaire.....</i>	403
W.R. CROCKER.....	<i>Faut-il accélérer ou freiner l'industrialisation de l'Afrique?.....</i>	409
G. MABILLE.....	<i>Lebollo contre Stylographe : Le conflit de la coutume et des influences extérieures..</i>	425
LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR.....	<i>Subir ou choisir?.....</i>	437

EOTO, COUTEAU RITUEL, INSIGNE DES CHEFS
RELIGIEUX ET POLITIQUES EN BAOULÉ
POIDS BAOULÉ (CÔTE D'IVOIRE).



EN MANIÈRE D'INTRODUCTION ¹

Théodore MONOD

CE volume avait été préparé à la demande d'un éditeur qui, après en avoir conservé plus d'un an le manuscrit, me rendit ce dernier.

Il est vrai, et c'est sans doute ce qui le rendra intempestif à certains, qu'en acceptant de le préparer (2), j'y avais vu une occasion incomparable de servir une cause qui m'est personnellement chère depuis longtemps, comme elle l'est à l'Institut d'Afrique tout entier qui y voit une de ses raisons d'être : celle de la sympathie et de la compréhension fondées sur une connaissance solide des choses et des gens.

Le but du volume est, avant tout, de faire connaître à

(1) La fin de cette introduction, à partir de la page 17 est reproduite ici avec l'aimable autorisation de la revue *La Qualité française*, 3^e année, 1948, n° 10, pp. 77-79. « *Eloge de la Diversité* ».

(2) Avec l'aide de ma femme qui a assuré le secrétariat de la rédaction.

beaucoup, qui l'ignorent, une branche de l'humanité, l'homme noir et dans ce qu'il peut avoir de spécifique et dans ce qui ne fait de lui que l'aspect mélanique de l'homme tout court. Il n'est pas question de palmarès : on ne veut pas juger, mais connaître, pour comprendre et, par conséquent, aimer.

Pour aborder le monde noir avec quelque chance de ne pas le considérer comme une profitable citadelle à forcer ou comme la pitoyable image du péager, bonne tout juste à faire ressortir par contraste les hautes vertus du pharisien, il faut — et ce n'est pas facile, — arracher de notre visage un masque pourtant singulièrement adhérent, celui de l'orgueil.

Tant que l'Europe considérera sa civilisation comme la seule possible, parce que la seule « bonne » ou « vraie », elle aura bien du mal à ne rapporter les autres formes de vie humaine, les autres rythmes, les autres types d'organisation sociale, les autres façons de manger ou de se divertir, qu'à la mesure-étalon de son propre comportement.

On voudrait ici, au contraire, sans nier sans doute, par une distorsion du réel non moins grave que celle que nous venons de condamner, les valeurs de notre forme de culture, faire apparaître ce qui, dans celle du voisin, n'est pas moins digne d'estime et de conservation.

Dans le conflit des deux civilisations en présence, il s'agit donc non de viser à l'abolition de l'une au bénéfice de l'autre, mais de ne choisir dans l'une comme dans l'autre que ce qui, mérite, par sa valeur humaine, de survivre. Au mutuel bénéfice des intéressés, s'enrichissant l'un l'autre de leurs virtualités complémentaires.

Le plan adopté pour l'exposé veut, sans doute, instruire. Mais il veut instruire sans ennuyer. Loin de viser à être « complet » comme un manuel didactique, il procède par touches, par sondages, par exemples. Et n'a pas à s'excuser d'être, en fait et par nécessité, largement ouest-africain : si le volume se fut préparé à Johannesburg, il n'y serait pas question de poésie peule.

J'ai trouvé, pour rédiger ces pages, les collaborateurs les plus variés, et dont il me plaît de souligner la surprenante diversité : deux sexes, plusieurs religions, bien des nationalités et bien des races, Noirs et Blancs, U.S.A. et Grèce, France et Dahomey, Grande-Bretagne et Sénégal, pays malinké et Macina, Afrique australe et Amérique du Sud, et une étonnante collection d'étiquettes : pasteur, colonel, médecin-militaire, ethnologue, zoologiste, professeur de lycée

ou d'Université, commerçant, instituteur, Gouverneur ou Administrateur des Colonies, député, prêtre, rien ne manque à la richesse d'une équipe amicalement groupés en un effort commun dont la convergence est d'autant plus remarquable qu'elle est spontanée, et fortuite, les collaborateurs du volume n'ayant pas été informés à l'avance de l'identité de leurs co-équipiers.

Quant au plan suivi, en voici, dans ses grandes lignes, le dessin.

Il fallait, d'abord, en songeant au lecteur de bonne volonté, non spécialisé mais désireux de s'instruire, situer l'homme noir dans son cadre géographique et historique.

Un mot d'abord sur la position dans le monde du pays des Noirs : l'Afrique continent « marginal », suspendu, tout seul, au bord du reste, avec les conséquences qui découlent de cette notoire « excentricité ».

Géographe à l'Institut d'Afrique, J. Richard-Molard était spécialement qualifié pour résumer ensuite (Terres de démesure) les caractères généraux de cette énorme Afrique où une Nature impérieuse empêchera durablement le petit d'homme de s'imaginer le centre du monde.

Mais à la surface de ce continent aux monstrueuses monotonies, l'être humain est bien loin de se présenter partout identique. Et de ce Noir il faut apprendre, du Dr. L. Pales, sa structure physique (Comment il est fait), de G.J. Duchemin un bref aperçu de sa quotidienne existence (Comment il vit), de C. Tastevin des notions instructives sur les langues négro-africaines, riches, complexes et rien moins que « simples » (Comment il parle). Abou Siril enfin, pour achever de bousculer les idées reçues et accroître notre stupéfaction, nous expliquera que loin d'être de bout en bout le théâtre d'une identique barbarie, l'Afrique, couverte de toute une série de « nappes » superposées de « sédiments » humains, compte sans doute, au bas mot, une dizaine de « cycles culturels »... (Civilisations africaines, au pluriel).

Deux mots d'histoire, ensuite, pour fixer les idées, et que P. Tolémée nous raconte sous la forme pittoresque d'une fantaisie en sept tableaux représentant des moments typiques du passé de l'Afrique (Hier et avant-hier).

Et pour terminer la première section du volume, M.D.W. Jeffreys, avec l'autorité d'un excellent connaisseur de l'Afrique, le courageux humour d'un penseur indépendant et, peut-être, l'espiègle et secret espoir de provoquer l'indi-

gnation des biens pensants, posera, innocemment, l'indiscrete question : Où est le « sauvage » ?

Ces généralités absorbées, en guise de préface, j'ai pensé que la façon la plus directe, et, partant, la plus efficace, de mettre M. Durand et Madame Ernestine en contact avec la variété mélanique de l'espèce dont ils représentent, eux, une forme pâle, serait de donner quelques courtes biographies de Noirs divers. Et c'est ainsi que vont défiler tour à tour devant nous : Un empereur : Moussa I (par moi-même), Un paysan : Kouagou Mounantouwe, de Tipeti (par P. Mercier). Un éducateur : le Dr. J. Aggrey (par Edwin W. Smith), Un prophète : Harris (par A. Roux), Un écrivain : Richard Wright (par E. Theiss). Un homme de Dieu : Tierno Bokar (par moi-même) et Un chef : Chaka (par G. Balandier). On eût pu continuer longtemps. Il a semblé que cet échantillonnage avait, tel qu'il est, rempli son objet : obliger M. Durand (et Madame Ernestine aussi, bien sûr) à se trouver face à face non pas avec « le » Noir, celui des romans ou de manuels, mais avec « des » Noirs, individuels, c'est-à-dire, des hommes, à tant d'égards, comme les autres.

La question est résolue : ce sont des hommes et la section « Personnalités noires » a solidement déblayé le terrain. On va pouvoir aller plus loin et regarder « derrière la façade », pour y chercher, non pas certes une somme, ni même un exposé tant soit peu systématique et détaillé, mais des touches de couleur, des reflets, des spécimens de comportement, des lambeaux d'attitudes mentales, un regard, un sourire, un mot, bref, de quoi donner, au moins, au lecteur, une impression vivante et fondée sur une information sincère.

Et d'abord, la littérature qui, pour être orale, n'en est pas moins une est dans sa riche diversité régionale. Voici d'abord la poésie peule (Amadou Hampaté Bâ), avec les chants de ses bergers, les couplets mordants de ses satiristes ou la brûlante exaltation de ses mystiques. Puis les contes, ceux de la savane (Mamby Sidibé), ceux de la forêt (Thanos Mengrelis), tour à tour divertissements ou enseignements, expression d'une sagesse traditionnelle, véhicule de la foi commune aux mondes invisibles et à leurs mystères, redoutables ou bénéfiques.

La musique (A. Schaeffner) joue en Afrique un rôle éminent : elle est partout pour accompagner de ses rythmes lents ou précipités toutes les heures, toutes les cérémonies,

toutes les fêtes, toute une vie qui de la naissance à la mort se déroule en musique. Celle-ci, loin d'être ce que beaucoup l'imaginent, une bruyante cacophonie, obéit à des lois précises, encore que non codifiées par écrit. Musique largement traditionnelle, musique collective, interprète non des caprices ou des « sentiments » de l'individu mais du psychisme d'un peuple, entité solide et homogène, qui demande à ses tambours, à ses balafons, à ses cordes, de célébrer les hauts faits de sa dynastie, l'héroïsme de ses guerriers, la puissance de ses dieux, la virilité de ses initiés ou la fécondité de ses épouses.

Inséparable de la musique, la danse (J. Rouch), non moins ubiquiste, non moins nécessaire, comme langage, comme mode d'expression, comme geste indispensable à la correcte célébration d'un rituel enveloppant la vie tout entière jusque dans ses moindres détails, et dont une exécution fidèlement conforme aux exigences de la liturgie traditionnelle peut seule assurer la continuation du monde, la pluie, la germination, la récolte, le pullulement du poisson et du gibier, le croît du bétail et la naissance des enfants.

Les arts plastiques avaient, bien entendu, leur place dans le volume et notre ami, M. Leiris, avait bien voulu rédiger pour lui le chapitre sur la sculpture africaine. Les interminables lenteurs infligées à la publication d'un manuscrit remis au premier éditeur dès le printemps 1948 nous ont privés de cette contribution, entre temps offerte et acceptée ailleurs. Il était impossible de songer à remplacer in extremis, sans risquer de nouveaux retards, l'article qu'il avait fallu retirer du sommaire. L'absence des pages réservées aux aspects plastiques de l'art africain n'est donc pas le résultat d'un oubli, d'ailleurs impossible. Notre seule consolation est de voir le nombre croissant d'études consacrées, tant en France qu'en Grande-Bretagne, à ce sujet, sur lesquelles les lecteurs de ce volume pourront donc, sans trop de peine, se documenter eux-mêmes.

Musique, danse, sculpture, manifestations encore un peu orthodoxes, officielles, « nationales », couleur de drapeau ou de timbre poste. On voudrait toucher, aussi, l'individu, le prochain, le semblable.

Il vaut la peine d'essayer. Le thème de l'humour africain (Fily Dabo Sissoko) fournira, tout naturellement, l'occasion

de constater chez le Noir un sens du comique et un goût de la plaisanterie somme toute très comparable à ceux des Provençaux, des Japonais ou des Papous.

Même remarques pour les jeux et jouets (A. Prost) : la poupée est planétarienne.

Parce que la petite fille l'est aussi. L'enfant tédà (Autour de l'enfant, par Marguerite Ch. Le Cœur) n'est décrit qu'à titre d'exemple : on ne pouvait le raconter mieux, mais l'enfant zoulou, l'enfant pahouin, l'enfant massaï, balante ou soninké eût servi tout aussi bien le dessein : ab uno disce omnes... Ne sont-ils pas d'un bout de la terre à l'autre les mêmes, ces « miochons de Dieu » ?

Mais le « miochon » grandit, et de plus en plus souvent pour devenir lui-même le centre d'un conflit supplémentaire — comme s'il n'y en avait pas déjà assez d'inévitablement « naturels ! » — entre la coutume et le monde moderne. Le fragment d'autobiographie transcrit dans Adolescence (Ch. Béart) en apporte un exemple vécu et, comme tel, pourquoi ne pas l'avouer, mélancolique.

Nouvelle tranche de réalité documentaire avec Intimités (Ch. Béart), histoire de deux fiancés africains, élèves l'un et l'autre d'une Ecole Normale, et qui écrivent, et, somme toute, à peu près comme on le ferait ailleurs. A noter, bien entendu, que s'il s'agit d'un cas concret, authentique, il vise un type de Noir encore très rare : le paysan, et 99 sur 100 des Africains le sont, n'écrit pas à sa payse de dissertation sentimentale. Pour toutes sortes de raisons et dont la dernière n'est pas la moins solide : c'est qu'il ne sait pas écrire.

Mais a-t-on besoin d'avoir une plume Sergent-Major ou un Parker 51 pour avoir une vie morale, spirituelle, une foi, une métaphysique, une cosmogonie, pour penser, aimer ou prier ?

Nouveau sondage, à propos d'un sujet en apparence anodin, Points cardinaux (L.M. Meyer), et où le petit Européen ne voit plus guère qu'une page de son Atlas scolaire (cours préparatoire, classe de 9^e). Parce qu'il a perdu le contact avec la Nature, le Monde et le Mystère où demeurent plongés les Noirs. Ici encore, l'exemple est soudanais et, par conséquent, à bien des égards, régional. Mais par delà les faits locaux on ne tardera pas à retrouver, décidément omniprésente au cœur de ce que nous appelions charitablement la « barbarie » africaine, une préoccupation

cosmologique qu'ignorent nos atlas scolaires, dès longtemps affranchis de semblables « futilités ».

Il n'y a nulle part sur la terre, et pas plus en Afrique qu'ailleurs, de religion désincarnée, sans le support sensible du symbole, signe visible d'une invisible réalité. Là où l'animisme est le plus vivant, le plus solidement codifié, et devient une Eglise, avec son clergé, ses couvents, ses cérémonies, son enseignement ésotérique, l'importance du rituel s'accroît démesurément. L'observateur le moins attentif, lâché en pays Yorouba, à Abomey, chez les Ashantis, se reconnaîtra sans peine au cœur d'un monde en perpétuel état d'activité rituelle : une hantise, une obsession, impérieuse, partout présente, de l'éventaire, au marché, des accessoires magiques aux plus dramatiques et aux plus secrètes performances des initiés derrière la muraille des sanctuaires. Atmosphère hallucinante dont la sobre description de la cérémonie racontée par A. Serpos Tiajani (Rituels) peut donner au moins une idée.

Il fallait aussi faire à la sagesse et l'esprit, même si l'Africain ne leur a consacré ni Somme, ni Patrologie, ni Bible, ni Catéchisme, la place que mérite, chez l'homme noir, aussi, la vie mentale et religieuse.

Chapitre particulièrement substantiel et bien digne de stimuler la réflexion de l'Européen, l'exposé Philosophie et religion des Noirs (M. Griaule) apporte surtout, malgré son titre très général, et conformément à un procédé que l'on retrouvera souvent dans cet ouvrage, des données précises sur un exemple déterminé, ici le système religieux des Dogons du Soudan Français et un essai d'explication. Exposé qui sera pour beaucoup une révélation véritable, tant le préjugé demeure tenace d'une Afrique «sauvage » abandonnée aux superstitions les plus grossières. Et voici que derrière ce décor du rite et du symbole, se lève tout un paysage métaphysique, un Cosmos ordonné et cohérent, une philosophie... Et un système qui présenterait, nouvelle surprise, avec ceux de la Chine, de l'Inde ou de la Grèce, des correspondances qui ne sont peut-être pas fortuites.

Revenant à de plus calmes horizons, j'ai cru devoir faire sa place à un type très caractéristique d'activité mentale africaine, la littérature sentencieuse, conservant, en particulier sous forme de proverbes, une tradition gnomique (A. Adandé) qui, si elle ne témoigne pas toujours d'une inspiration morale bien élevée, dénote, en tous les cas, un don certain de l'observation psychologique et constitue un

document précieux. Les proverbes constituent, en tous les cas, l'un des éléments les plus apparents du substratum commun qui, qu'elle qu'en soit l'origine — convergence ou diffusion — existe sous la diversité régionale et ethnique.

Si l'Afrique, continent « marginal », a littéralement subi, un grand nombre de millions d'années, une « cuisson à l'étouffée », nous avons marqué, également, l'ampleur des influences extérieures qui l'ont touchée. La vie religieuse de l'Afrique s'est enrichie, depuis quelques siècles, de deux éléments nouveaux, qui ne sauraient être passés sous silence, l'Islam et le Christianisme.

L'Islam noir (Albert N'Goma) retrace d'abord le développement historique d'un phénomène inoculé de l'extérieur à la double pointe d'un calame et d'un sabre. Pour esquisser ensuite un tableau des caractères de cette bouture, en pays noir, d'une plante arabe. Avec cette constatation que, transplantée, celle-ci subit fortement l'influence du milieu nouveau, et que « l'héritage ancestral » africain fait bon ménage, et sans même toujours soupçonner un conflit, avec les exigences de la foi nouvelle. Souplesse qui a sa rançon dans un risque perpétuel de contamination au contact d'un animisme vivace.

L'autre greffon, enté sur le vieux tronc négritique, c'est le Christianisme. Si aucune étude spéciale ne lui est consacrée, on le retrouvera, suffisamment explicité, à travers des hommes ouverts à son influence, le prophète Harris, le Dr. Aggrey ; on comprend assez, à leur contact, ce que l'Evangile peut faire d'un homme noir, comme ailleurs d'un Jaune ou d'un Blanc.

Si l'Afrique a longtemps, très longtemps vécue seule, la voici, par la découverte, la conquête et la colonisation, entrée, bon gré mal gré, en contact avec le reste du monde. Et précipitée dans les plus brûlants problèmes, devant les menaces les plus graves, en face des droits les plus solennels, et qui vont engager tout son avenir.

Il ne s'agit plus ici seulement d'apprendre, de connaître, de décrire, fut-ce avec intelligence et sympathie. Il faut parler, non plus seulement en géographe, en historien, en ethnologue, mais en homme, et en homme connaissant la parabole des talents et ses exigences.

C'est à quoi vont s'efforcer nos collaborateurs de la section « Le monde noir dans ses rapports avec les autres ».

D'abord en faisant sa place légitime à l'Africain des

Amériques : Le Noir dans le Nouveau Monde (Melville J. Herskovits), Amérique du Nord (L.T. Achille), Amérique du Sud (R. Bastide), occasion de constater et l'effet de la rupture, par l'esclavage et la christianisation obligatoire, des liens tribaux et des structures sociales, et, malgré cette disparition d'une communauté noire organisée, la permanence d'une foule d'éléments africains, religieux, artistiques, littéraires, venant à leur tour influencer, et très fortement parfois, le monde européen environnant.

Ailleurs, cette présence africaine se fera sentir plus directement encore par l'œuvre écrite. Il y a déjà toute une série d'écrivains noirs. Une rapide revue de la littérature noire de langue française (G. Balandier) indiquera le dessin général d'un mouvement qui tend à s'affirmer dans une revendication bien naturelle, et qui, si elle conserve le sens de l'humain sans dévier vers les partialités d'un racisme, servira la cause de la sympathie et de l'unité.

Car il faut se demander ce que l'Afrique apporte ou peut apporter au reste du monde, quels sont dans le concert universel sa partie, l'irremplaçable aspect de sa contribution à la culture humaine et l'apport de l'Afrique à la civilisation planétaire.

M. Labouret va nous le dire avec toute la compétence reconnue à l'un des meilleurs spécialistes français des choses africaines.

Si l'Afrique est bien loin d'avoir donné au monde autant de plantes cultivées que l'Amérique ou l'Asie, on lui doit quand même le sorgho et le café. La question de l'origine du fer, par contre, demeure discutée : il n'est pas prouvé qu'il soit africain.

L'art et la musique nègres, la poésie et le folklore ont exercé, pour leur part, une influence qui a largement débordé les limites du continent, en particulier là où la traite avait importé des groupes importants de Noirs.

Mais le rythme des évolutions se précipite, et les questions se pressent sur nos lèvres, plus insistantes et, il faut le dire, plus scabreuses, plus impertinentes.

Celle que soulève W. R. Crocker : Faut-il accélérer ou freiner l'industrialisation de l'Afrique ? heurtera bien des idées reçues, fera froncer bien des sourcils, et appellera, sur bien des tables, des coups nombreux, et appuyés, de crayon rouge. Je ne l'ignore point. Mais il y a des questions qui doivent, courageusement, être posées : et celle-ci mettant

en cause le concept même de la civilisation, peut, et doit provoquer chez beaucoup des réflexions salutaires (3).

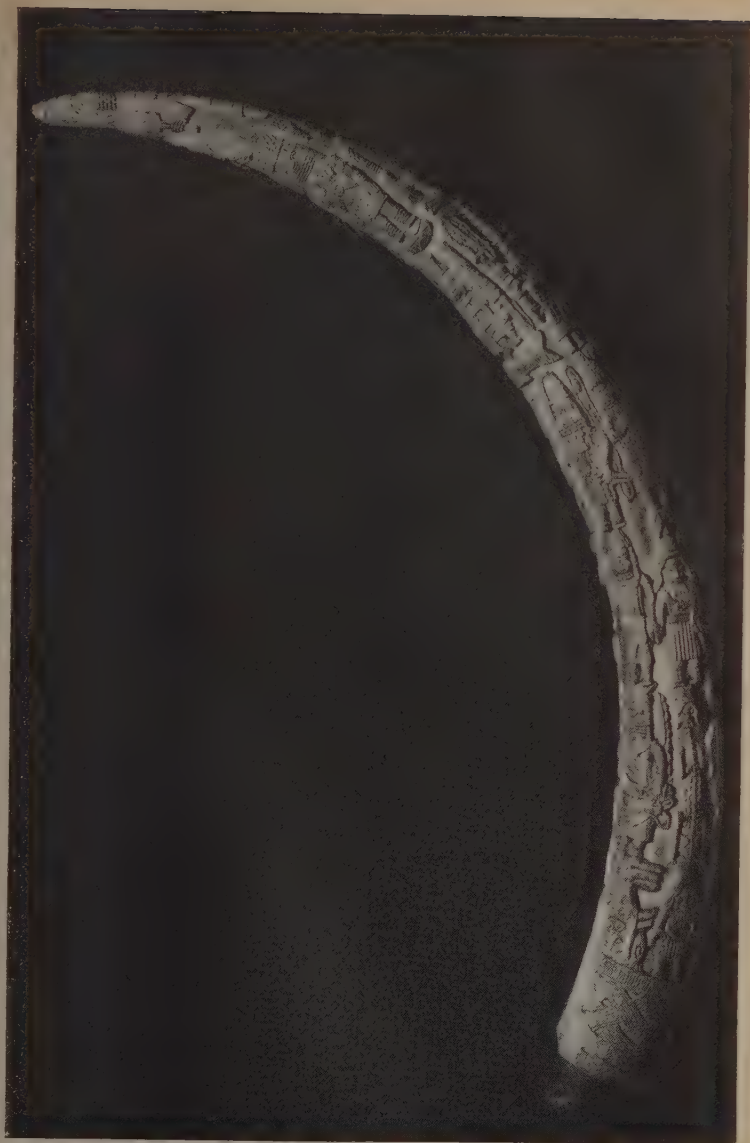
Il est d'ailleurs nécessaire de constater, et de juger, les résultats de la fermentation entraînée par l'introduction dans la pâte africaine d'un levain exotique. C'est tout le sujet de l'article : Lebollo contre stylographe : le conflit de la coutume et des influences extérieures (G. Mabile). Le préjugé de la « table rase », l'ignorance, l'orgueil, les nécessités du profit, la discutable conviction que l'individualisme méditerranéen, panacée universelle, doit être la norme de tout le genre humain, ont beaucoup détruit. Mais qu'avons-nous à mettre à la place ? Valait-il la peine de supprimer une société qui en 1840 limitait le droit de s'enivrer aux non valeurs sociales (fous, infirmes et vieillards) pour ensuite, populariser, démocratiser, universaliser l'alcoolisme ?

La conclusion approche. Car il faut conclure. Je l'ai dit : ce volume, s'il se veut bâti sur le réel, n'est pas une œuvre d'érudition, impassible, étrangère aux problèmes de l'homme concret, celui qui a faim, celui qui souffre, celui qui espère.

L'Afrique s'interroge : subir ou choisir ? C'est le sujet que j'ai demandé à L. S. Senghor de traiter, sachant dans quel esprit il le ferait. En affirmant le droit légitime pour le Noir de refuser « en bloc », comme un « tout ou rien » d'essence supérieure et quasi divine, une civilisation étrangère qui a, comme toute autre, à côté de ses clartés, indiscutables, ses ombres, non moins réelles, — encore que moins volontiers reconnues dans les proses officielles et les discours patriotiques. Et de choisir dans ce qui lui est proposé, cela seul qui peut enrichir son propre patrimoine, un style de vie africaine qu'il n'est nulle bonne raison de condamner a priori, uniquement parce qu'il serait différent d'un autre, choisi, et de façon après tout arbitraire, pour un suprême et définitif canon.

Le contact, le conflit, la réciproque influence des cultures en présence est un fait. Mais qu'il appartient aux cerveaux réfléchis d'Afrique et d'Europe, de méditer, de mesurer, de pénétrer d'un esprit de sympathie et de respect, au service d'un idéal assez fraternel et assez large pour viser au mieux-être — les croyants diraient au salut — de « tout l'homme et de tout homme ».

(3) Je conseille à ceux-ci la lecture du livre de W. R. Crocker. *On Governing colonies*, London, George Allen and Unwin Ltd. 1947, 152 p., 4pl. h.-t.



DÉFENSE EN IVOIRE SCULPTÉ DU BÉNIN XVII^e SIÈCLE — HAUTEUR 1 M. 20.



MASQUE EN BOIS PEINT ROUGE — OKUNI (NIGÉRIA) — HAUTEUR 0 M. 65.

Sans plus verser dans la tentation meurtrière de l'unification nécessaire, du fanatisme théoricien, et du mépris d'une réalité qui ne supprimeront ni nos incantations ni nos décrets.

■
**

Cette image de l'échelle à poissons, c'est peut-être encore celle qui peint le mieux la situation actuelle : un couloir obscur, tumultueux, encombré de cloisons « en chicanes » — au propre et au figuré ! — où l'on se cogne dur, contre les parois, ou entre voyageurs, mais d'où l'on débouchera, après cette bagarre d'écume et de remous, dans le bief supérieur, calme, paisible, ensoleillé.

C'est tout le drame du monde moderne, c'est celui de l'Union Française qui se cherche à tâtons.

L'inévitable acrobatie, si elle a ses périls, et — surtout pour ceux auquel l'autre bief, l'inférieur, était profitable — son inconfort et ses inquiétudes, est un fait. Un fait qui appelle une méditation salutaire, à laquelle il n'est plus temps de se refuser : « Nous sommes embarqués »...

Et qui trouvera son point de départ dans le spectacle de l'uniformisation toujours accélérée, du globe. Les cloisons anciennes, qui compartimentaient efficacement les peuples, s'effondrent. D'un bout à l'autre du monde les mêmes boutiques débitent les mêmes pacotilles, les mêmes cinémas régaland des mêmes absurdités des cervelles de jour en jour plus identiques et plus dociles, les mêmes soldats s'entraînent aux même « jeux défendus », en attendant que, dans la termitière humaine de demain, les mêmes enfants se fassent, à chaque Centrale Démopoïétique d'Etat, dans les mêmes bocalux. Les modes, les slogans, les dogmes, les styles de vie, font tache d'huile. Et à une allure telle que la vie humaine est en train d'acquérir, à l'échelle planétaire, une sorte de simultanéité qui s'apprête à faire des nations, hier encore cellules isolées, ce que les biologistes nommeraient un « syncytium ».

Belles merveilles qui ne rassurent qu'à demi le penseur, obligé de se demander avec Thoreau si nos inventions ne sont pas trop souvent de « jolis joujoux détournant notre attention des choses sérieuses..., des moyens perfectionnés au service d'une fin qui ne l'est pas », avec Gandhi si l'homme moderne n'est pas en train, possédé, par ses possessions, d'accepter, avec l'esclavage de la machine, une vie

toute mécanisée et dépersonnalisée, et avec Guénon « si les prétendus « bienfaits » de ce qu'on est convenu d'appeler le « progrès »... ne sont pas en grande partie illusoires » et si « les hommes sont plus heureux aujourd'hui qu'autrefois, parce qu'ils disposent de moyens de communication plus rapides, parce qu'ils ont une vie plus agitée et plus compliquée ».

On n'éludera donc pas la question pathétique, terrible, du poète, qui enseigne l'Afrique « mère de hautes cités quand vos anciens n'avaient que des cabanes » à ses frères d'Europe « dont l'enfance a viré sagement au tourniquet des quatre vieilles maisons » :

« Et maintenant que vous l'avez regardée, répondez avec la voix des confidences :

Qu'allons-nous lui donner de nous que n'emporte pas le chergui ?

Je vois vos yeux étonnés ; je vois vos yeux mécontents.

« Nous avons bâti des villes et nous avons bâti des ponts,

Nous avons cloué le tapis des routes, boulonné nos cercles d'acier en travers des méridiens,

Nous avons jeté nos ailes dans les vides ou par-dessus les neiges,

Et tout le globe, nous l'avons pris dans le filet de nos ondes !

Les corps, nous les avons guéris ; les faims, nous les avons nourries,

Et nous rangeons dans les cerveaux de belles bibliothèques toutes claires ».

Non, vous ne m'avez pas compris tout à fait :

Qu'allons-nous lui donner d'éternel ? » (4).

Rien de moins, évidemment. Sinon, à quoi bon ? Mais la question est à compléter: qu'allons-nous, aussi, lui demander d'éternel ? Parce que c'est un dialogue qui s'établit entre l'âme européenne et celles du désert et de la forêt, celles de la mosquée ou de la pagode, celle du pêcheur et celle du berger, celle du Négrille et celle du Cambodgien, celle du Canaque et celle du Noir, toutes les âmes d'hommes que les hasards de l'histoire ont rapprochées de nous.

Ames multiples et différentes autant que les corps. Ce qui

(4) Gabriel Germain. Cf., Ch. Le Cœur, « Un poète réaliste et mystique » in *Le Rite et l'outil*, Paris, 1939, p. 303-324.

n'est pas peu dire et qu'il serait puéril, autant que malfaisant de nier. Les défenseurs de l'esclavage — je songe, par exemple à l'auteur des « Soirées bermudiennes » de 1802 — n'avaient pas tort, au milieu d'un tissu de sophismes destinés à couvrir de très matériels intérêts, d'insister sur les différences profondes qui, à tant d'égard, séparent les races, et sur l'inconsistance des maniaques d'un égalitarisme tout théorique.

Egaulx en droit, et devant Dieu, les hommes, tels que la nature, l'histoire, le milieu et eux-mêmes les ont faits, sont extrêmement dissemblables. Le dénominateur commun, qui existe, s'enrichit d'innombrables et puissantes idiosyncrasies. Il ne servirait de rien de le vouloir taire. Mieux vaut accepter le réel, avec les constatations, purement documentaires, et ne comportant aucun jugement, de l'ethnologue. Je dirai plus : ces différences profondes, qui intéressent bien autre chose que la couleur de nos épidermes, et me séparent de cet Asiatique ou de ce Noir, on doit, loin de les dissimuler pudiquement, comme si elles pouvaient avoir je ne sais quoi d'un peu honteux, les proclamer, il faut les exhiber à la vue de tous, comme les signes bénis de la diversité merveilleuse des hommes.

Soyons, ô mes frères de partout, d'Afrique, d'Océanie, d'Asie, d'Amérique ou d'Europe, soyons d'abord nous-mêmes, ouvertement. Et mettons bout à bout nos richesses, pour notre joie, et notre mutuel enrichissement. Versons notre loyale cotisation au fonds commun de la Société Terre et Cie.

Etre pleinement ce que l'on doit être, porter ses propres fleurs et ses propres fruits, qui n'auront — Dieu merci ! — ni le parfum, ni la saveur des autres, ce n'est pas refuser la communauté, mais la rendre au contraire vivante et bien autre chose qu'une morne addition de matricules. Il faut pour pouvoir s'unir, se savoir et se vouloir distincts : « Nous nous retrouverons quand nous serons arrivés » disait Tolstoï.

Des civilisations sont en présence, et, nécessairement, en conflit. Mais il n'est plus question de viser à l'abolition pure et simple de l'une ou l'autre forme de vie, qui ont, chacune leurs ombres et leurs lumières. Le temps du mépris, et de l'orgueil, est passé. Voici venir celui d'une sympathie intelligente et fraternelle, qui saura opérer les tris indispensables, rejeter la balle et garder le bon grain.

L'Europe ne peut plus croire à une supériorité générale

et axiomatique, lui donnant le droit d'imposer partout — étrange inconséquence d'ailleurs pour des tenants de l'égalitarisme — sa loi, ses mœurs, son rythme, sa pensée sa langue, sa foi, comme si l'heureux « obligé » ne possédait pas déjà une loi, des mœurs, un rythme, une pensée, une langue et une foi... Aujourd'hui que l'on apprend à mieux connaître les civilisations exotiques — rien que pour l'Afrique on en décrit une dizaine —, il n'est plus question de céder à la solution tentante et paresseuse de la simple substitution. Il faut composer avec la réalité : l'Afrique existe, et elle a le droit de choisir, parmi les « hors d'œuvres variés » que nous nous apprêtons à lui faire ingurgiter de force, ceux qui lui seront véritablement salutaires. Car il peut en être, il faut l'avouer avec honnêteté, de toxiques, pour le corps ou pour l'âme.

L'Union Française demeurera un vain mot, si elle n'est pas une « symbiose » véritable. J'emploie à dessein le terme technique qui désigne « l'association intime et constante de deux organismes dans des conditions qui peuvent être considérées comme leur assurant des bénéfices réciproques », par opposition au « commensalisme » ou au « parasitisme », où le profit est essentiellement unilatéral.

L'équilibre symbiotique respecte la personnalité des associés. Car s'unir ce n'est pas effacer ses virtualités propres, renier ses meilleures qualités et ses irremplaçables dons pour accepter de se fondre dans l'anonymat monstrueux d'un informe tout-y-va. L'union véritable, nul ne l'a plus fortement proclamé que P. Teilhard de Chardin, différencie : « confluenter » n'est pas « se confondre », l'avenir laisse prévoir une certaine uniformisation physico-psychique « mais accompagnée d'une richesse vivante où se reconnaissent, portées à leur maximum, les qualités particulières à chacune des lignes de convergences », les inégalités qui donnent « à chacun son prix », et sont fort heureuses « pour la richesse totale et l'avenir de l'homme », elles n'ont plus rien, considérées dans « leur essentielle complémentarité », simple signe d'une « diversité fonctionnelle », de blessant et deviennent « acceptables, honorables, et même aimables » dans un système qui prend pour devise : « développement de chacun dans la sympathie de tous ».

Il faut même que chacun des collaborateurs à l'œuvre commune soit fortement et pleinement lui-même, conscient de ce qui le fait irremplaçable, fier de la teinte qu'il est

seul capable de poser sur une palette, sans son apport, imparfaite.

Cellules de l'organisme, membres du corps, instruments de l'orchestre, polychromie du tableau, touches côte à côte noires et blanches du clavier, les symboles abondent de la double exigence faisant incomplets tour à tour l'apport individuel non inséré à sa place dans la symphonie et d'ensemble mutilé s'il n'est enrichi de la gamme tout entière des teintes et des sons.

Léon Letellier, disait, en 1908 : « Quand je me vois devant un Nègre, devant un Jaune, je me fais l'effet d'un violoniste en face d'un pianiste ou d'un flûtiste : quoi que nous ne rendions pas les mêmes sons, il y a en nous tous de la musique... »



Mais le choix des couleurs, avec les tris nécessaires, les éliminations, les mélanges, comme leur mise en place, ne se feront pas au coup de baguette d'un magicien. Un lent labeur, des tâtonnements, une croissance irrégulière, pulsatile, avec ses crises et ses arrêts, des essais obstinés vers tous les possibles, de longues patiences, de brusques pesées sur les points faibles de la muraille, une volonté tenace de conserver à l'aventure un but à sa hauteur, tout cela, qu'il faut savoir, et accepter.

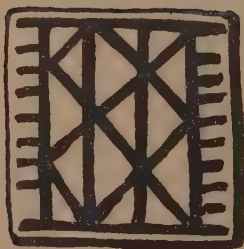
Sera-ce assez que les artisans de l'Union Française — et ce ne serait déjà pas si mal ! — entretiennent vivante en eux, comme les y convie un grand ami des diversités humaines, « cette flamme de générosité et d'imagination qui pousse un homme à aimer en tout homme ce qu'il a de plus personnel, ce qui le fait lui et non un autre, la force créatrice qui le soulève ».

Si pétri de lucidité et de sympathie, si concrètement fraternel, si affranchi soit-il des mensonges — qui ont la vie dure — de l'orgueil, l'obstacle majeur qui a jusqu'ici paralysé une union véritable des races, un humanisme suffira-t-il ?

Qui sait si la trop vieille Europe, depuis trop longtemps coupée de certains sucs nourriciers, ne découvrira pas un jour, dans un confiant tête à tête avec d'autres cultures appartenant à des familles spirituelles différentes, dans un dialogue tranquille laissant de côté tout l'accessoire de la

forme pour atteindre, en profondeur, à l'unum necessarium, le sens, qu'elle n'a plus, ou pas encore, de la totalité, la fascination d'un Cosmos où choses et êtres se perdent pour se retrouver, la plénitude d'une Unité où l'homme, avec le reste, se réalise et s'achève en quelques chose qui le dépasse.

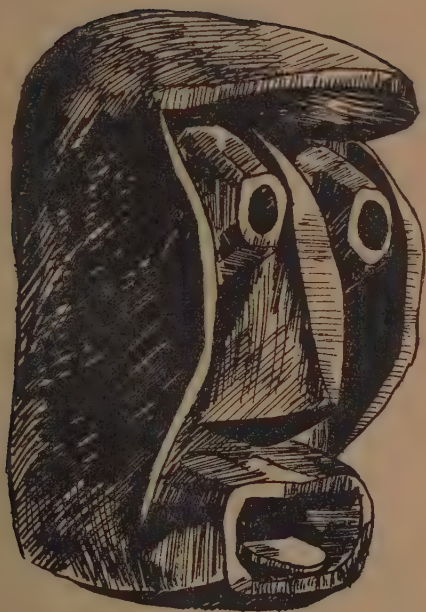
Quelque chose qui a bien des noms, car « Aristote, se plaisait à dire le Cheikh Benalioua, conçoit Dieu comme la Pensée ; la rose l'imagine comme un Parfum : tous deux ont raison. Et le Cheikh, ajoute Charles Le Cœur, « souriait, car, mulsuman, il savait que Dieu est un ».



POIDS BAOULÉ
(CÔTE D'IVOIRE).

PREMIÈRE PARTIE

L'AFRIQUE



MASQUE DAN, MAN (COTE D'IVOIRE)

L'AFRIQUE CONTINENT "MARGINAL"

Théodore MONOD

ACCROCHÉE sur nos cartes comme un point d'interrogation géant au flanc du Vieux Monde » — selon le mot de Jacques Weulersse — l'Afrique fait vraiment figure, par rapport à l'énorme bloc eurasiatique, de presqu'île, d'appendice, d'excroissance. Géante même, sans doute, mais extérieure et marginale, et pour un peu, superflue : que voulez-vous, il a dû y avoir de la pâte « en rabiote » et il fallait bien la mettre quelque part. D'où l'apostrophe. Mais la tumeur est périphérique et rattachée par un pédicule étroit, et modestement vascularisé, à l'organisme.

Celui-ci d'ailleurs s'en désintéresse et la laisse s'enfouir, toute seule, dans 8.000 kilomètres d'inutile et d'infranchissable Atlantique, sans archipels, sans marine et sans vis-à-vis.

Sénégal, Dahomey, Gabon : c'est la façade aveugle du continent ; un bout du monde, un cul-de-sac. L'autre, l'orientale, sur l'Océan Indien sera, par contre, l'ouverte, porte et fenêtre, la plage accueillante aux voiles d'Asie et à tout ce qui, avec elles, entrera en Afrique par le Nord-Est et l'Est, avant tout par la région érythréenne : bétail, rites,

armes, croyances, plantes utiles, jeux, mythes et outils, tout le bagage du Parfait-Touriste-Précurseur-en-Déplacement, et le grand-papa, resté très « vieux dravidien » et, pour le déduit futur de Charles Aufran, passionnément attaché au dieu Mui, et la belle Hune-Tel, plus moderne, prête à l'africanisation la plus totale, et qui trouve la coiffure en plumes d'autruche des chasseurs nilotiques « tout-à-fait chic », et les deux fils, qui, le bâton en travers sur l'épaule, vont filer, derrière leurs vaches, l'un en direction du Niger, l'autre vers les steppes australes.

Ces braves gens, et tous ceux — et il y en a ! — qui les ont précédés en Afrique ont mille bonnes qualités, ils ont un terrible défaut : analphabètes. Avouer que c'est impardonnable ! Ne pas savoir lire ! Des « sauvages », quoi ! Mais ils ne s'en portent pas plus mal ; ils vivent, mangent de bon appétit, récitent le soir, au coin du feu, des poèmes, ma foi, excellents, disent des gaudrioles à mourir de rire, font des enfants, peignent des bonshommes sur les rochers et ensevelissent respectueusement leurs morts..., des hommes, quoi... — Allons donc, des « hommes », qui ne savent pas lire, et probablement ignorent aussi leur « table » et le premier livret d'éducation civique ?

Je reconnais que l'écriture est tout de même un prodigieux avantage et qui semble étroitement associé aux principales réussites culturelles de l'humanité. Qui ne sont pas distribuées au hasard à la surface de la terre.

Dans l'état actuel de nos connaissances — la réserve est nécessaire — il faut bien admettre, comme le signale L. Aufrère, qu'au moment où l'humanité émerge de la préhistoire « c'est dans les déserts chauds de l'Ancien Monde qu'eut lieu le départ pour la marche triomphale que lui réservaient les derniers millénaires... C'est autour des déserts plus ou moins atténués de l'Egypte et de l'Asie *antérieure* que s'irradient les influences qui ont transformé l'Orient et l'Occident ».

Vallée du Nil, Mésopotamie sumérienne, plaines de l'Indus ou d'Asie centrale : seulement un tout petit coin d'Afrique dans cette aire privilégiée, l'extrême Nord-Est qui serait d'ailleurs bien plus le Proche-Orient que l'Afrique si l'eau de son fleuve, peuplé de crocodiles et d'hippopotames, ne lui venait pas des « Monts de la Lune », en pleine Nigritie équatoriale.

En fait, il faudrait prendre soin de distinguer trois

Afriques : la frange méditerranéenne-érythrénne (avec le ruban vert du potager nilotique, filiforme dans ses déserts minéraux) — le « terrain vague » saharien — l'Afrique vraie ou Nigritie, Balad as-Sûdân, le Pays des Noirs.

La première (Egypte-Nubie-Berbérie) a contenu dans ses limites tous les Etats organisés de l'Antiquité ou leurs colonies africaines. L'Ancien Empire, les Hyksos, le royaume saïte, la domination achéménide, Alexandre, les Ptolémées, Rome ou Byzance, c'est tout un, et la limite sud de l'Egypte ne variera pas sensiblement. Le pays noir reste fabuleux, plein de monstres et de mystères. Et, d'ailleurs, impénétrable : les deux sous-officiers de Néron ne parviennent qu'à s'embourber dans les nénuphars et les papyrus du Haut Nil.

Mais si l'infanterie échoue, la marine connaît moins d'obstacles et la côte érythrénne se voit connue de bonne heure, comme celle de la péninsule somalie : l'exploration ancienne descend, très tôt, vers Zanzibar, fort au Sud.

Le littoral méditerranéen donne à l'Afrique une large ouverture sur d'autres pays de vieille civilisation : où l'on cultive à la charrue. Mais l'araire n'atteindra pas le monde noir, même par le massif abyssin où elle est peut-être venue d'Arabie. Il est vrai qu'elle butte, au Sud de la Berbérie, et tout de suite, sur le « Sahara ou Grand Désert », médiocre consommateur de machines agricoles.

Un formidable morceau, dont il ne faut certes pas exagérer la capacité de cloisonnement, mais qui a tout de même, efficacement, au moins sévèrement « filtré » les échanges culturels entre ses deux rives. Un peu comme une mer, le Sahara a, de tous temps, activement été traversé par des caravanes-navires allant d'un port-oasis à un autre. Plusieurs périodes de la préhistoire l'ont même vu accueillir une vie sédentaire, des villages, des paysans, voire des pêcheurs.

Mais dès la fin du néolithique, la barrière désertique fonctionne admirablement. Ce qui est passé est passé. C'est toujours ça de pris pour l'Afrique. Mais voici la herse retombée, trop tôt, avant le « train » suivant de nouveautés, d'inventions, d'instructions techniques et de « modes d'emploi ».

Pourtant, sur tout son bord septentrional et mord-oriental, la Nigritie, fut-ce sous une forme intermittente, difficile,

incomplète, n'est tout de même pas à l'abri des contacts et des influences.

L'Egypte ancienne entretient avec elle des relations commerciales. Mais, il faut l'avouer, sur un très petit nombre d'articles : une douzaine environ (bois noir, or, ivoire, bois et résines aromatiques, esclaves, Pygmées) contre une quarantaine d'articles méditerranéens ou asiatiques. En échange, le Soudan oriental recevait des faïences, du verre, des bijoux, du lin, des vases de pierre.

La fabrication du verre ne s'est acclimatée qu'en quelques points, très peu nombreux. Mais d'autres techniques ont connu meilleure fortune, la métallurgie du fer, par exemple, si vraiment celle-ci a pénétré en Afrique noire par la vallée du Nil et le truchement du royaume de Méroé.

Si le travail du fer n'est pas autochtone en Afrique, il y aura trouvé en tous les cas un terrain exceptionnellement favorable. Continent rouge, tant la limonite est partout banale, l'Afrique semble avoir passé, et parfois très récemment, de la préhistoire au fer, sans les stades, ailleurs intermédiaires, du cuivre et du bronze.

Car cette Afrique latérale, placée en dehors des grands courants commerciaux, des centres principaux de développement technologique, de l'influence des Etats perfectionnés où les loisirs du théologien, du poète et de l'artiste sont assurés par le labeur de l'esclave, et où l'animal humain trouve dans la vie urbaine le moyen de s'affranchir au maximum de tout contact direct avec la nature, son rythme et ses exigences, cette Afrique oubliée aux flancs du monstre qui s'enfle de siècle en siècle et dont l'appétit, et les dents, s'aiguisent, elle vit au ralenti, mais elle vit. Depuis longtemps, depuis toujours.

Autrement, sans doute, parallèlement : mais ne peut-on vivre que « comme Athènes », « à la mode d'Alexandrie », ou « selon le goût de Rome » ou « de Lutèce » ? Et en aurait-on moins une histoire parce qu'on n'a pas éprouvé le besoin de la coucher par écrit ? Est-on, vraiment, pour avoir oublié son calepin, son obituaire et son stud-book, tombé d'un arbre la semaine dernière ?

L'Afrique préhistorique montre un développement si prodigieusement exubérant de la vieille industrie à bifaces, qu'on se demande si ce ne serait pas de là, comme point d'origine, qu'elle aurait rayonné sur le monde. Tandis que certains — avec parfois une toute petite pointe d'amour-

propre régional peut-être — envisageraient sérieusement l'hypothèse d'une naissance africaine de l'humanité : alors, le jardin d'Eden au Tanganyika, avec un Adam tout noir, une Eve aux cheveux crépus et au derrière proéminent ?

Mais l'histoire africaine a atteint avec le néolithique un optimum culturel qui — à l'exception près du travail du fer — ne sera plus dépassé : aucune différence entre un tesson de poterie néolithique et telle marmite soudanaise actuelle. La tradition a continué, fidèle, obstinée, adéquate à son objet certainement, mais sans innovations, sans perfectionnements majeurs. Le fer lui-même aura-t-il guère servi à autre chose qu'à reproduire dans une matière nouvelle ce qui, déjà, existait en pierre, en bois, ou en os : le harpon, la flèche, la houe, le bracelet ? Aura-t-il été davantage qu'un caillou pour une fois fusible et maléable ?

Repliée sur elle-même, fortement défendue par l'immensité de ses frontières maritimes ou l'aridité de ses glacis désertiques, l'Afrique est bien « chez elle ». De médiocres poternes, sur le bord septentrional, le Nord-Est, ou l'Est, seront pourtant, de siècle en siècle, forcées par des influences extérieures : l'Egypte, la vieille Méditerranée égéenne, d'avant les Hellènes, la vieille Inde, d'avant les Aryens, le Sud-arabique, les Hamites, les Berbères, les Carthaginois, l'Islam viennent tour à tour donner à l'Afrique quelque chose, un peu de sang, des perles de verre, une race de bœufs, un type de métier à tisser, de soufflet, de hache ou de bracelet, un bout de vocabulaire et quelques mythes.

Appoint qu'il n'est pas question de minimiser et qui justifie la boutade du vieux maître Ratzel : « L'Afrique presque tout entière nous paraît en fin de compte comme un vaste et unique ensemble d'échos plus ou moins affaiblis de l'Asie ».

C'est l'évidence : la « base de départ », Crête-Deccan, égéo-dravidienne, a lancé à l'assaut de la massive Afrique bien des offensives. Plusieurs vagues ont percé les lignes nigritiennes. Mais le gros de l'élan s'est brisé contre le réduit mélando-africain, massif, imprenable, et, d'ailleurs, inaccessible à l'envahisseur. L'Afrique reste une île, au large de laquelle fleuriront des civilisations brillantes, aux techniques habiles, aux arts délicats, aux pensées, par endroits, profondes. Si venu de ces mondes lointains, ignorés, quelque messenger parvient à toucher la grève du Continent-au-Bois-dormant, sur lui, bien vite, avalé par

une savane sans limite, noyé aux flots verts et blonds des sorghos, ou perdu sur la piste forestière, l'Afrique s'est refermée, silencieusement. Et solidement. Pour continuer son sommeil et son attente.

La forteresse enfin tournée par les caravelles de la conquête et du négoce, va connaître le plus brutal des assauts. Le messenger, maintenant, porte un mousquet, et un morion, avec de désirables verroteries : à son prochain voyage, il apportera pour les premiers esclaves, des fers.

Est-ce de ce baiser-là que pour pour un loyal et généreux amour, le Prince Charmant réveillera l'endormie ?



CAMÉLÉON — DORDONOLÉ,
POIDS BAULÉ (CÔTE D'IVOIRE).

TERRES DE DÉMESURE

J. RICHARD-MOLARD.

LE monde noir est un monde paysan. L'Afrique est donc loin d'être seulement continent noir : ses déserts, sans sol, sans saison des pluies ont, sauf exception, expulsé le paysan, c'est-à-dire le Nègre, et de l'autre côté des déserts l'homme n'est pas noir.

Par contre, des Noirs se rencontrent depuis l'Océanie, la Mélanésie, en passant par le Deccan et l'Afrique jusqu'aux Indes occidentales. Même à ne considérer que le Nègre, celui-ci déborde largement de son cadre africain par ses colonies américaines, de Harlem jusqu'au Sud du Brésil tropical. On ne saurait confondre Afrique, monde noir, monde nègre.

En Afrique même, le Noir est chez lui dans deux milieux très différents : la grande forêt, la brousse. Encore partage-t-il ces deux domaines soit avec des hommes « bruns » (Hamites, Berbères, Sémites), soit avec ces « pré-nègres » que sont les Pygmées, les Négrilles, les « Bushmen »... Mais que ce soit en brousse ou en forêt, le monde noir d'Afrique est un monde paysan.

La sylvie équatoriale africaine, comme celle d'Amazonie, de Bornéo, forêt de la pluie, épaisse, ténébreuse, inquiétante, infestée de mouches et de moustiques est un milieu

aussi hostile à l'homme que le désert ou la toundra ; redoutable bastion, où seuls peut-être ont pénétré des hommes traqués en quête de n'importe quel refuge. Qu'elle abrite encore des Pygmées, ces hommes fossiles vivants, fait penser à la façon dont le Sahara, autre désert humain a pu conserver aussi des espèces fossiles vivantes. Elle s'étend en deux blocs, bien distincts, l'un médiocre, à l'ouest, du Libéria à la Gold Coast, bande côtière de moins de 300 kilomètres de profondeur et expurgée de Négrilles, l'autre énorme, du delta du Niger jusqu'au pied des premières montagnes de l'Est, couvrant jusqu'au cœur du continent tout le Nord de la cuvette congolaise pour finir vers Pointe-Noire sur la Côte. Tous deux sont dus aux mêmes facteurs climatiques : chaleur constante et modérée de serre tiède, pluies dépassant 1 m. 50 sans saison vraiment sèche, avec deux pointes de précipitations correspondant aux deux équinoxes.

Sols de sables, ou d'argiles gluantes, ou de latérite rutilante mais presque toujours restée meuble ; montagnes ou plateaux, plaines ou vallées ? Il importe peu. Un seul trait efface le reste : l'ambiance de la forêt de pluie, ici en cathédrale, là en gigantesques marais surchargés de végétal, parfois, sur le sable, en clarières hermétiques, presque toujours, sur les lisières de cours d'eau géants ou sur les côtes, en impénétrables fouillis de palétuviers et de choses visqueuses.

L'homme est prisonnier. En dehors d'un lâche réseau de sentiers fragiles et téméraires que jalonnet quelques villages, il ne s'aventure guère dans les épaisses solitudes qui règnent à l'intérieur des mailles du réseau. Excès d'ombres, excès de vapeurs moites, excès d'insectes, trop peu de clair soleil, difficultés de circulation et d'échanges, menace toujours de la disette, car les céréales ne mûrissent pas leurs épis à l'ombre (et y a-t-il une civilisation sans céréales ?) font que la forêt absorbe l'homme, le diminue, et n'en rend point.

La brousse a son soleil.

Voici, quelque part, dans ses espaces infinis un petit village de paillotes grises. De longs mois l'homme sait qu'il n'y a rien à faire : pas d'eau. Le ciel reste serein, immuable, de ce gris bleuâtre et sans azur, encombré d'impalpables poussières qui le rendent épais et font toutes choses ternes, tristes, incolores. Dès janvier le marigot avait tari. Plus une goutte de pluie depuis la fin de la lune après l'autre

équinoxe. Chaque jour est pareil au précédent, au suivant. On pourrait dire qu'il finit avec le matin, lorsque, perçant l'ouate fumeuse, à l'horizon, tout rouge, peu net, le soleil paraît, écrasant, endormant, cuisant tout de son feu. On appelle ça l'astre de vie, ailleurs ! L'homme noir, après ses ablutions, s'est allongé sur une natte, à l'ombre du fromager géant qui sert de clocher à son village ; ou bien il somnole dans un hamac suspendu dans la véranda de sa case. Seules deux épouses battent le grain à grands coups de pilons dans le mortier en bois ; pareillement d'autres femmes noires égrenent les mêmes bruits sourds au village voisin, et beaucoup d'autres font des échos lointains, comme si toutes les femmes de la brousse passaient leur vie à battre dans les mortiers, tout le jour, tous les jours : il faut bien manger en dépit de ce soleil, de cette interminable saison sèche ! Du reste, on mange de moins en moins ; le grenier se vide toujours trop vite. Déjà les enfants se contentent surtout de picorer racines, écorces, baies et quelques âpres fruits de la brousse sauvage...

Pourtant l'homme sait que le soleil bientôt ne sera plus le tyran incontesté. Déjà, voici tantôt un mois, l'*harmattan*, le vent sec que le continent souffle vers l'ouest a molli, et l'Océan a commencé de lui opposer les effluves gluantes de la mousson. Cela coïncidait presque avec ce que les Blancs appellent équinoxe de printemps. Ici aussi c'était comme un printemps ; quoique le ciel demeurât apparemment aussi laiteusement bleu et sec, les arbres risquaient quelques feuillages tout neufs et tendres, avec des fleurs aux couleurs vives qui embaument, qui réveillent les oiseaux ; mais un printemps du monde noir, qui fait que la sueur ne sèche plus sur le torse des pileuses, et que l'on ne peut plus marcher le jour parce le brûlant gravillon ferrugineux rouge sombre vous fait, comme disait Bou Bakar, du piment dans les pieds, malgré l'épaisseur de la corne.

Certaines nuits on avait même vu de fulgurantes lueurs dans le lointain, vers le sud. L'homme sait bien que ce ne sont pas seulement les feux que les paysans mettent à la brousse quand va venir la première pluie. Mais les jours ont continué toujours pareils encore quelque temps. En vérité, les journées de l'homme noir commencent quand enfin, de l'autre côté de sa course le disque rouge et sec s'est de nouveau voilé, fondu derrière les traînées noires, filandreuses, fumeuses, qui encombrent le couchant. Alors on se met à danser, au son des tam-tams qui partout, la nuit, meublent

la brousse, d'un bout à l'autre de la savane, comme les mortiers, le jour. C'est comme une prière pour qu'enfin vienne la pluie, et, avec elle, la vie.

Elle est venue, cette nuit-là, ou plutôt elle s'est précipitée, acharnée sur le village, à la vitesse d'une machine des Blancs. En un instant, toutes les étoiles ont disparu sous un épais manteau tout noir qui roule vers l'ouest, en furie, dans un prodigieux vacarme de tonnerre, d'éclairs et d'ouragan. Les Blancs disent que c'est l'*harmattan* des hautes altitudes qui fonce comme un coin sous la lourde mousson, la force de s'élever et, alors, à se transformer en déluge. Le premier apporte l'ouragan. La seconde essaie d'abattre le premier par tous ses flots. Cette furieuse lutte des deux ennemis serait terrifiante si l'on ne savait que le vent de la mer lointaine en définitive sera le plus fort ; qu'après quelques combats tout pareils la mousson seule viendra répandre une pluie fraîche, fine, généreusement abondante jusqu'à ce que dans les *lougans* les épis soient mûrs.

L'homme, sous l'auvent de sa hutte, silencieux regarde cela. Il hume l'odeur forte de la terre pour la première fois mouillée. Il savait que, parce que le devin avait réussi le sacrifice, ce soir il devait pleuvoir. Et les enfants, gambadent dans le noir et jouent à recevoir les fils d'argent qui du ciel viennent rayer les ténèbres de leur corps et de la nuit.

Ainsi coule la vie dans ce petit village qu'ombragent les grands arbres hantés des bons génies. Après la série de tornades, pendant laquelle on prépare les *lougans*, voici l'hivernage, la saison du labeur, celle qui donne à manger pour toute l'année ; ensuite, au cours de nouvelles tornades, l'*harmattan* aura son tour de triomphe aux dépens d'une mousson épuisée ; et recommencera le règne du soleil.

Alors viendra l'envie de lui demander pitié pour la brousse que terrassera la soif, de le prier de laisser encore travailler l'homme noir. Mais il n'entendra jamais...

Mille fois vous rencontrerez ce village dans les savanes infinies qui couvrent la grande majorité des pays du monde noir. De leurs immensités elles enveloppent les deux domaines de la forêt, courent de l'Atlantique jusqu'à la Mer Rouge, au Sud du Grand Désert, contournent vers l'est la sylve congolaise chevauchant les plateaux géants de l'Afrique orientale, atteignent au loin l'Océan Indien pour rejoindre l'Atlantique austral au sud du Congo.

Espaces sans limites nettes, mal différenciés ; posés sur

la plateforme africaine, ils en épousent l'incroyable force d'inertie, la sénilité. Sans doute, aux débuts des temps, cette masse quartzeuse a pu être plusieurs fois secouée, comprimée, plissée des montagnes s'y sont élevées, des vallées s'y sont creusées, des golfes profonds ont vu la mer pénétrer vers l'intérieur et ce qui devait devenir la tabulaire Afrique noire a pu être finement articulé, innervé comme l'est aujourd'hui l'Europe. L'érosion, la grande niveleuse, avant même les premières apparitions de la Vie, avait fait son œuvre, raclant tout, comblant les creux. bloquant, condamnant au sommeil le vieux socle. Y a-t-il eu, plus récemment, quelques essais de rajeunissement ? Ils se traduisent par des cassures, des gauchissements si amples, si mous qu'ils n'altèrent que localement et par accident la monotonie générale, sauf à l'est où d'énormes compartiments, des blocs de continent, hissés à plusieurs kilomètres d'altitude et hachés de fosses profondes que jalonnent des volcans créent un monde à part où l'homme noir défend mal la pureté de sa race contre les intrusions d'hommes bruns. Mais tout se passe comme si ces mouvements devaient encore mieux garantir à la brousse des Noirs sa torpeur, son repli sur soi-même, derrière des barricades : gigantesques murailles et circonvallations à l'est, de la Mer Rouge jusqu'au sud, contre l'Océan Indien. comme s'il fallait surtout se protéger contre l'Océan qui baigne les plus riches foyers de civilisation ; remparts même contre l'Atlantique qui est pourtant le désert des civilisations, depuis l'extrême sud et le plateau de Loanda jusqu'au Congo, aux Monts de Cristal, au Cameroun ; et, au delà de Bénoué, cela continue, vers l'ouest : bouclier nigérien, bouclier libérien, dorsale guinéenne et Fouta Djallon, hauteurs du pays de Galam, Adrar mauritanien. L'impression de retranchement est si forte que jusqu'à la fin du siècle dernier l'imagination mettait les « montagnes de Kong » où il n'y en a point. Mais, contre la géographie, n'avait-elle pas un peu raison puisque cet ensellement est obstrué par la sylve ?

Il y a bien Sénégal, Gambie, Volta, Bénoué... A quoi bon, s'ils s'ouvrent sur le désert de l'Atlantique ? Où sont en vérité des mers Méditerranée, Egée, Ionienne, les Manche et Mer du Nord, les Seine et Rhin ; les bas Nil, les Indus, les Gange et les Yang-Tseu de l'Afrique noire ? Où sont ces « peuples de la mer » par lesquels s'est fait l'Occident ? La « marginale » Afrique noire tourne le dos au monde extérieur. Elle regarde en elle-même, et cela est surtout vrai

pour les contrées les plus typiquement nègres : cuvette congolaises, côtes atlantiques, Soudan central et occidental.

Si du moins les échanges, la circulation étaient favorisées à l'intérieur de ces masses géantes, comme le croyaient les Anciens qui faisaient courir un « Nil des Noirs » par toute la brousse soudanaise des montagnes d'Abyssinie jusqu'en Sénégalie ; c'est-à-dire des échanges vrais, point seulement d'hommes à pied, mais avec leurs techniques, leurs outils, tous les signes matériels d'une civilisation ?

Mais l'intérieur de la brousse est fait d'immenses bassins où parfois tiendraient plusieurs France, séparés les uns des autres par des voussoirs ou d'abruptes falaises, rebords d'arides plateaux gréseux qui barrent les cours d'eau : cuvette congolaise, elle-même compartimentée, cuvette du Soudan nilotique fermée par des cataractes, cuvette du Tchad que même la capture du Logone et du Chari par la Bénoué ne déboucherait pas ; cuvette du Niger inférieur coupée de la Bénoué par la terminaison de l'Atakora, de celle du Niger moyen par un autre seuil ; cuvette de Sénégalie elle aussi isolée. Si bien que l'homme de la brousse ne peut guère être autre chose qu'un paysan. Sa vie dépend du sol et de l'eau ; du crû seul.

Dans une large « bande » guinéenne qui ceinture les blocs de grande forêt, où la terre reçoit plus d'un mètre d'eau au moins, la brousse est dense ; la sylve s'avance encore le long des cours d'eau en étroites galeries riches en glossines ; souvent le relief s'accidente en bordure de l'Océan : cela fait des sols épais, jaunes ou rouges ; mais les eaux tièdes, acides, dissolvent tout, même la silice ; il subsiste des résidus métalliques, sels de fer, d'alumine ; seule la brousse épaisse peut enrichir les *lougans* de ses cendres : le riz de culture sèche complète le mil, les sorghos ; palmiers à huile, colatiers, parinaires, lianes à caoutchouc, bananiers, papayers, manguiers, orangers se montrent généreux. L'homme est tenté de trop couper d'arbres, de trop brûler pour ses *lougans*. Là est la menace : que la dénudation par l'homme, jointe à celle des termites, aide l'érosion à arracher le sol, permette au soleil de la saison sèche de dessécher, cuire et cimenter la latérite superficielle, alors le pays se couvre d'une colossale dalle scoriacée qui résiste au pic ; la plaque de fer expulse le paysan, seul le Peul peut encore y faire pâturer ses bêtes : le *bowal*, lèpre de la brousse d'Afrique noire, vient créer des déserts jusqu'à l'orée de la forêt vierge.

Une frange de cette zone guinéenne est plus favorisée : celle où elle atteint l'Océan par des côtes assez basses pour que les marées déposent des vases au contact des estuaires, sur lesquelles, vrais polders naturels, s'installe la rizière irriguée, la culture sans brûlis, sans épuisement rapide d'un sol que l'inondation annuelle régénère toujours sur la même parcelle. Du Cap Vert jusqu'au Libéria, un liseré heureux, laborieux, oppose sa stabilité aux terres qui partout ailleurs forcent le paysan à déplacer sans cesse ses *lougans*, à se disperser sur des étendues dont une bonne part est forcément et jamais assez en jachère, tandis que s'étend le *bowal*, pour toujours inutile.

A l'extérieur de la zone guinéenne, où finissent les palmiers à l'huile et commencent baobabs et karités, les pluies sont moins abondantes, l'hivernage plus court, le soleil écrasant durant une plus longue saison sèche : la brousse une fois brûlée revient mal ; un gigantesque tapis de graminées géantes, desséché en paillason, des mois durant, offre un trop facile aliment aux incendies illimités : le *bowal* a encroûté à perte de vue un long ruban désolé ; l'homme est rare, hormis quelques isolés, ceinturés d'énormes *no man's land* ferrugineux, précairement installés sur quelques placages d'alluvions le long des dépressions, ou sur de rares reliefs qui leur servent de refuge contre leurs ennemis soudanais plus heureux de la zone voisine.

Un autre terroir en effet commence un peu au delà, où les pluies sont plus rares, l'hivernage plus court, le soleil plus tyrannique encore. Mais c'est le domaine des fonds de cuvettes, que tapissent des dépôts meubles de sols récents, et où l'alizé souffle les sables des déserts. La menace du *bowal* souvent s'estompe sous ces accumulations d'argiles et de quartz ; le sol léger, pulvérulent, ne résiste pas aux plus fragiles outils agricoles comme l'*iler* à ailerons : c'est ici une ligne de vie de l'Afrique noire, la vraie brousse soudanaise, à baobabs, karités, palmiers rôniers, où prospèrent les mils, sorghos et arachides. De vrais paysans ont pris racine sur ces terroirs, cultivateurs et éleveurs à la fois, connaissant l'avantage de la fumure — c'est si rare en Afrique noire ! — et amoureux d'une terre qui parfois consent à payer le travail de l'homme si les caprices du ciel font que la pluie est bonne. Tels sont par exemple le pays sérère, le pays mossi ; tout un chapelet de groupements humains denses, séparés seulement par des caps de *bowal* qui remontent parfois jusqu'ici.

Plus loin encore vers l'extérieur, la pluie faiblit à 300, 400 mm., parfois moins ; l'approche des déserts fait que tout disparaît sous le sable. Les épineux ont remplacé les arbres à fruits ; seul s'obstine encore le baobab : *Sahel* disent les arabes : la bordure, le littoral, que, venant du désert, ils disputent à l'homme noir soudanais et au pasteur brun. Sur un sol de silice sans autre source de fécondité que l'eau dont le ciel est avare et la cendre d'une brousse trop claire, l'étonnant n'est pas la rareté du paysan, la faiblesse des rendements, mais bien plutôt que des plantes assez frustes donnent tout de même, à peu près de quoi vivre ; sauf sur la bordure de grands fleuves aventurés dans ces solitudes arides, grâce auxquels un ruban fécond et heureux crée sur la marge du désert une riche galerie humaine : moyen Sénégal, boucle du Niger, où prospère même le riz, comme dans l'oasis égyptienne ; le paysan noir sait qu'il ne sert de rien de travailler, labourer, retourner cette terre ingrate qui pourrait rendre moins encore.

Mises à part des exceptions comme celles des rizières irriguées, des terroirs de quelques cuvettes soudanaises, le gros labour ne détruirait-il pas ces sols fragiles, les transformant au Sahel en déserts de dunes vives, en pays soudano-guinéens, en *bowal* ? C'est pourquoi, de la lisière de la sylvie jusqu'au *Sahel*, en dépit des différences qui distinguent une zone de l'autre, qu'il tombe de 4 à 6 mètres de pluie, comme de Conakry à Monrovia en zone guinéenne, ou 30 cm. et moins comme au Sahel, le rythme de vie, dicté par le soleil, l'alternance de la sécheresse et de l'hivernage restent les mêmes ; du pays de l'*Elaeis* à celui de l'*Acacia* gommier apparaît une certaine unité de la brousse d'Afrique noire opposée à la forêt de pluie, quelles que puissent être les variétés locales : partout, dans la brousse, la dureté du soleil, l'âpreté de la saison sèche, la dessiccation des sols imposent au paysan des servitudes telles qu'il ne les surmonte pas, se soumet et attend.

Si bien que l'homme noir de la forêt, quoique écrasé par un milieu dont les excès sont à peu près les contraires de ceux de la savane, n'essaie même pas de changer de servitudes.

Il fallait un Sage des bords de la mer Egée pour penser que l'homme est la mesure de toutes choses. Devant la Nature de la brousse presque autant que celle de la sylvie, l'homme noir sait qu'il n'est la mesure de rien. Et c'est aussi un Sage.

DIVERSITÉ DU NOIR AFRICAIN

COMMENT IL EST FAIT

L. PALES

L'AFRIQUE sud-saharienne abrite des hommes de couleur sombre. N'eût été le titre, j'aurais tenté la gageure, en dix pages, de ne pas prononcer le terme « noir », car pas un d'entre eux n'est noir, enfin ce qui s'appelle noir... S'ils nous savent gré de les dénommer « Noirs » plutôt que « Nègres », ils sont reconnaissants à l'artiste qui a exclu de sa palette le noir.

La peau ne fait pas le Nègre.

Paradoxe ?... Nullement.

On n'est Nègre qu'autant que sont réunis divers caractères physiques raciaux, c'est-à-dire communs et héréditaires : du cheveu, du crâne, de la face, du tronc, du bassin, du mollet, des proportions du corps... De la peau aussi bien sûr, je vous l'accorde ; quoique un albinos congolais ou soudanais, à l'épiderme ivoirin, soit parfois plus spécifiquement nègre que tel mélanoderme de ses congénères.

Tels caractères associés peuvent former un ensemble si typique qu'ils permettront de décréter « nègre » un sujet sans peau, sans cheveux, sans parties molles : un squelette, *stricto sensu*.

De la grande transversale tendue de l'embouchure du fleuve Sénégal à la 2^e cataracte, jusqu'aux falaises australes; de la presqu'île du Cap Vert à l'éperon du Guardafui, il n'y a pas d'ailleurs que des Nègres. Quatre races au moins se partagent cette aire géographique. Sans doute la plus importante de ces races, par sa densité comme par la surface qu'elle couvre, est-elle « la race noire ». Elle déborde d'ailleurs largement le continent africain ; elle a tant de représentants sur le globe, aux Amériques, en Mélanésie et ailleurs, qu'on désigne ses représentants en Afrique sous le nom de *mélano-africains*. Au reste, ces hommes sont si divers que certains anthropologistes, français et étrangers, ont voulu isoler parmi les Nègres d'Afrique « les vrais Nègres ». C'est tout dire.

A l'extrémité orientale de l'Afrique se trouve une race intermédiaire entre la Blanche et la Noire : la race *éthiopienne*. Résulte-t-elle d'un métissage ancien, ou est-elle plutôt un ancien stock humain qui ne s'est pas différencié ? On ne sait pas encore. Par contre, il est à peu près certain qu'elle a essaimé autrefois dans le monde africain occidental et méridional des groupes mouvants de pasteurs asservis à leurs troupeaux. Elle a coulé dans la vasque africaine ce fluide, toujours instable, sauf en quelques zones propices où sa matière s'est figée et amalgamée.

Très au sud de la grande forêt équatoriale, les déserts de l'Afrique australe font pendant au grand désert saharien. Or, grande forêt et déserts du Sud sont l'habitat — on dirait volontiers le refuge — de deux races très primitives, en marge du monde actuel. Leurs représentants ne sont ni Blancs, ni Noirs, ni Jaunes. Ce sont des petits. Sur l'humus de la forêt, les Pygmées du Centre Afrique : la race *négrille*. Sur les terres désertiques australes, les Boschimans et les Hottentots. Ces derniers se disent Khoi et appellent les premiers San. Ils ont moins de différences entre eux qu'ils n'ont de traits communs — le développement fessier, la stéatopygie entre autres. On les a mis dans le même sac : la race *Khoisan*.

Des grands :

— Noirs d'Afrique : la race *mélano-africaine*.

— Intermédiaire entre Noirs et Blancs : la race *éthiopienne*.

Des petits :

— Bruns rougeâtres de la forêt équatoriale : la race négrière.

— Jaunâtres stéatopyges du désert austral : la race khoisan.

Voilà pour les éléments de base. Examinons-les.

La race mélando-africaine

Ses représentants — le nom le dit — ont la peau sombre. Les plus sombres sont les Ouolof du Sénégal, les Bozo du Niger, les Dinka, Nuer et Chillouk du Nil, les Amasouazi sud-africains. D'eux aux plus clairs, Foula du Fouta Djalon ou Betchouana sud-africains, fruits du métissage, se rencontrent toutes les gammes, dans une anarchie plus apparente que réelle. Dans l'ensemble, en effet, la peau est plus foncée chez les habitants de la savane que chez ceux de la forêt, comme si l'écran végétal atténuait les radiations solaires qui sont un des agents de la pigmentation. D'autres facteurs jouent aussi un rôle qu'on n'a guère invoqué jusqu'à ce jour et qui proviennent de certains apports nutritifs.

La peau sombre absorbe les rayons infra-rouges et intercepte les rayons ultra-violets. Protégés contre l'insolation, les Noirs par contre souffrent de la chaleur et ils en souffriraient plus que les Blancs sans doute, si leur peau plus vascularisée et plus riche en glandes sudoripares que la nôtre, ne leur permettait de ruisseler, donc de se refroidir, selon le principe de la gargoulette. Ceci offrira d'ailleurs un danger : le refroidissement rapide, facteur favorisant des maladies broncho-pulmonaires aiguës auxquelles pour cette raison et quelques autres, ils paient à tous les âges de la vie, un lourd tribut.

Les poils sont relativement rares sur le corps, la barbe est habituellement peu fournie, les cheveux sont crépus ou laineux.

Ces hommes sont généralement grands, au-dessus de 1 m. 65, taille considérée comme la moyenne de l'humanité mâle.

La tête est relativement plus longue que large, — on dira dolichocéphale — et un peu élevée. Les variations de ce caractère vers les valeurs moyennes — la mésocéphalie — participeront à la distinction des sous-races.

Le front est droit et plus ou moins bombé, caractère que souligne parfois le rasage des cheveux et qu'accusent les pommettes saillantes et la projection — le prognathisme — du bas du visage.

La racine du nez est profonde, en selle. L'ouverture nasale est large sous le couvert des narines aplaties. Il est classique de dire que le nez est épaté. Pour si répandu qu'il soit, le caractère n'est pas absolu. Le dos du nez n'est pas toujours concave, mais souvent droit et parfois convexe.

Les lèvres sont épaisses, et dans leur partie charnue au niveau des muqueuses du bord libre, éversées et violacées.

L'oreille est fréquemment petite, bien dessinée. Une oreille grande traduit souvent un apport de sang étranger, éthiopien, méditerranéen, blanc.

Les épaules sont larges, le bassin étroit. le buste est tronconique, si bien que le développement de l'abdomen se fera d'arrière en avant sans étalement. Surmonté de la classique hernie ombilicale, le ventre des tout-petits, distendu par les bouillies de céréales administrées sans la phase préparatoire du sevrage, pointera en avant comme une proue.

A l'inverse, chez les femmes, le port de l'enfant accusera la cambrure lombaire raciale.

L'avant-bras est long par rapport au bras ; c'est un caractère d'une haute importance. Sur cet avant-bras, court un muscle, — le petit palmaire — dont la constance ici n'est égalée dans aucune autre race.

Les membres inférieurs sont bien développés chez tous, mais beaucoup plus chez les Noirs de la brousse, dont l'aspect élancé fera défaut à d'autres groupes.

Les muscles du mollet sont attachés et finissent haut, sans galbe harmonieux. Pour peu que ces muscles soient grêles, apparaît la « jambe de coq ».

Le pied est aplati chez la plupart et il est difficile de préciser dans quelle mesure cet affaissement et la saillie en arrière du talon qui en est le corollaire sont liés aux caractères raciaux, à la mécanique de la marche nu-pieds, et à certaines carences vitaminées du premier âge.

Car chez les Africains la communauté des traits physiologiques est souvent plus grande que celle des traits anatomiques.

La morphologie des organismes est inséparable du fonctionnement normal des organes comme de leur dérèglement. Tout est lié, complexe, de la matière à la pensée.

Le blason humoral — les groupes sanguins — diffère du nôtre. Certaines variétés des globules du sang sont en proportions différentes des nôtres : mais le phénomène est lié au parasitisme intestinal. Les constituants bio-chimiques du sang ont des taux inférieurs à la normale souvent, les taux du sucre et du calcium sanguin en particulier. Mais ce sont des vices d'apport ou d'assimilation, rémédiabiles. Là n'est pas l'anomalie. L'étrange est la puissance d'adaptation à des taux très bas, dont nous ne nous relèverions pas sans accident grave. Non sans dommages il est vrai, leur moteur s'est adapté à des carences de toute nature. Privés souvent du nécessaire en quantité et en qualité, ils ont à côté de cela une capacité d'ingestion des viandes, parfois avariées, qui nous laisse confondus.

Muscles, vaisseaux, nerfs, organes, si semblables soient-ils aux nôtres — étant humains — ont leur marque propre. L'anthropologie des parties molles a soulevé à peine le voile de ces dispositions et de leurs variations.

Dans l'unité anatomique, physiologique, pathologique, psychologique qu'est l'humanité, les races ont leur personnalité propre. La Noire n'y a pas manqué.

Mais dans cette unité nègre règne une diversité inouïe. Particularistes à outrance, les Nègres se subdivisent eux-mêmes à l'infini, la linguistique aidant. Sous ce rapport les anthropologistes leur font la guerre, pour rétablir une certaine unité ; grâce à quoi ils voudraient remonter aux sources à travers les siècles et les millénaires.

Présentement, les Mélando-africains peuvent être ramenés à cinq sous-races.

Le carte de répartition de la taille debout — de la stature — fait apparaître une large bande transversale de sujets de grande taille (1 m. 70 et plus) qui s'étend du Kordofan au Sénégal, du Sahara à la basse-côte guinéenne et à la forêt équatoriale : c'est la *sous-race soudanaise*.

Ces grands nègres sont élancés, avec des membres inférieurs longs et souvent grêles terminés par des pieds en battoir rectangulaire. Leur tête est modérément allongée sauf chez les Sara du Tchad-sud où elle est arrondie — brachycéphale —. Ce centre africain de brachycéphalie réunit aussi le groupe humain le plus grand qu'il soit au monde.

Dans les traits du visage on rencontre tous les types, fins ou grossiers — mais le prognathisme y est fort.

Dans le prolongement oriental de cette bande soudanaise,

se trouve la *sous-race nilotique*. Elle occupe la zone des marais, des prairies, des vallonnements qui se développent autour du confluent du Nil et du Bahr-el-Ghazal, entre Khartoum et le lac Victoria. Ses représentants sont encore plus grands que l'ensemble des précédents, élancés, sombres, à cheveux crépus. Mais ils se distinguent d'eux par une tête relativement longue : ce sont les plus dolichocéphales des Noirs. Le nez est large mais non épaté, le visage long, d'aspect méditerranéen ou européen.

La côte de Guinée, de l'estuaire de la Gambie au Cameroun, est habitée par la *sous-race guinéenne*. Les Guinéens sont de stature nettement inférieure à celle des précédents. Mais à une exception près, ils restent plus grands en moyenne que la moyenne de l'humanité. Leur tronc est plus long, leur corps est plus trapu, plus ramassé. Le mollet est plus globuleux.

La tête est toujours un peu allongée, mais la face est parfois moins prognathe. L'expression du visage en est alors modifiée.

Les anciens voyageurs ont distingué chez ces noirs, plus clairs que les Soudanais et les Nilotiques, deux types qui paraissent réels : l'un grossier, l'autre affiné, que la statuaire du Bénin a consacrés.

La *sous-race congolaise* habite les clairières et les axes de pénétration de la grande forêt équatoriale, la savane au sud de celle-ci et le bassin du Congo.

La statue faiblit nettement, (en moyenne 1 m. 60 à 1 m. 65), le tronc est long sur des jambes relativement courtes, musclées comme chez les Guinéens.

La tête évolue vers la forme arrondie, la face est basse et large, le nez épaté, la bouche grande, les lèvres éversées. Le prognathisme est très fort.

Plus au sud enfin, se trouve la *sous-race sud-africaine*. Elle occupe le versant oriental de l'Afrique méridionale. La stature s'élève légèrement au-dessus de la moyenne, la tête est allongée, la face modérément prognathe, les traits du visage sont fins, la peau est relativement claire. Le tronc est assez long et le bassin relativement large. Il y a là des caractères intermédiaires, symptômes de brassages anciens ou de variations larges qui restent à déterminer.

Les autres races de l'Afrique sud-saharienne ne sont pas des races noires.

La race négrière

Elle est sortie de la légende, il y a environ 70 ans. Sans être aussi petits que l'indiquait la tradition, les Négrilles sont d'une très faible taille, presque toujours voisine de 1 m. 50. Là ne se limite pas leur particularité.

Leur peau est brun rouge, ou brun jaunâtre. La barbe est souvent fournie, la pilosité générale du corps est beaucoup plus développée que chez les Noirs. La tête est un peu allongée ou mésocéphale, mais sans le prognathisme des mélando-africains. Les yeux sont grands, d'expression douce ou apeurée, dans un visage où le nez et la bouche tiennent une place étrange. Le nez est en effet très large, équilatéral dans beaucoup de cas, surplombant une grande bouche, dont la lèvre supérieure est convexe et les muqueuses labiales minces et peu éversées. Le menton fuit souvent en arrière, caractère très primitif.

La tête, aussi grande que chez les autres humains. la face allongée encore par la barbe fréquente, paraissent anormales sur un corps aussi court, trapu, dont le buste long repose sur des jambes brèves. Leurs bras sont très longs aussi ; le rapport de l'avant-bras au bras est comme chez nous.

Cet ensemble de traits disharmonieux, fut responsable de l'hypothèse, un temps soutenu, que les Pygmées étaient des êtres pathologiques, infantiles.

Nomades de la forêt, vivant de chasse et de cueillette, ils sont organisés dans une certaine symbiose avec leur voisins nègres qui vivent dans le vaste habitat sylvestre, du Cameroun aux Grands lacs.

La race Khoisan

Des deux groupes qui la forment, les Boschimans sont les plus petits, sans être aussi petits que les Pygmées (1 m. 52 en moyenne).

Leur peau jaunâtre, leur face aplatie, leurs yeux fendus obliquement leur donnent un certain aspect mongoloïde.

La tête est mésocéphale, les pommettes saillantes, la face à peine prognathe. Le menton est fuyant comme chez les Négrilles. Le nez est large, mais comme plaqué sur la face.

Les lèvres sont charnues mais non éversées. L'oreille est courte sans lobule, le bord de son pavillon enroulé.

La cambrure lombaire est soulignée par la stéatopygie des femmes, due à une accumulation de graisse qui saille en arrière fortement.

Les Hottentots, sont comparables à leurs voisins, mais un peu plus grands (1 m. 60), à tête plus longue, à nez moins large. Chez eux la stéatopygie est encore plus développée. Leurs affinités vont plus vers les Ethiopiens que vers les Noirs proprement dits.

La race éthiopienne

Le plateau abyssin et le Somaliland sont occupés par ces hommes brun-rouge, assez grands (1 m. 65 à 1 m. 67), modérément dolichocéphales, élancés, qui par ces caractères s'apparentent aux mélano-africains. Mais leurs cheveux ne sont pas crépus, ils sont frisés ou ondulés, leur visage est ovale, le nez est saillant, droit ou convexe, les lèvres sont minces, non éversées. Ils n'ont pas de prognathisme et par tous ces caractères ont des affinités blanches. Leurs traits se retrouvent très au delà du cadre géographique éthiopien, vers le Nord jusqu'à la 2^e cataracte, vers le sud jusqu'aux Grands lacs, vers l'ouest jusqu'à l'Atlantique.

Juxtaposés aux mélano-africains de ces régions, de l'Occident surtout, ils se sont imposés dans l'organisation sociale, ont infusé autour d'eux un sang nouveau, mais se sont négritisés. Dans les temps récents leur rôle fut et reste considérable.

Le brassage

Sur ce damier de l'Afrique sud-saharienne, ces races se sont mélangées, la première et la dernière surtout, à raison des nomadisations lointaines, à la faveur de communications plus faciles.

Il y a dans ce monde africain une foule de *métis*, issus d'unions entre races et entre sous-races, à peine discernables souvent à mesure que les générations s'accumulent et que le temps passe.

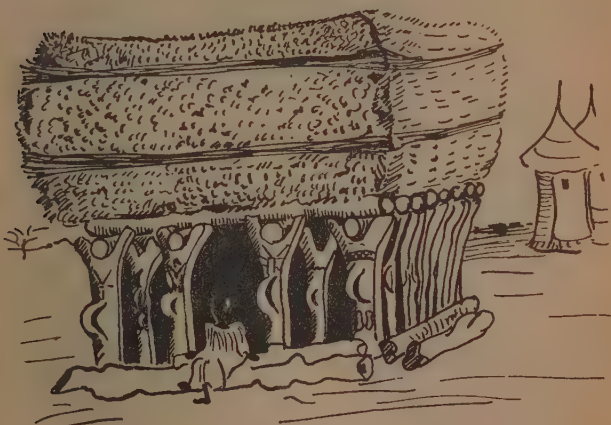
A la périphérie de l'épure, d'autres hommes, blancs ou bruns, sont venus par contact, pénétration, métissage,

nuancer le liséré africain, parfois même modifier la substance. De ces contacts les intrus ne sont pas sortis indemnes, qu'ils soient Maures et Touaregs au nord, Arabes à l'est, Malais au sud-est.

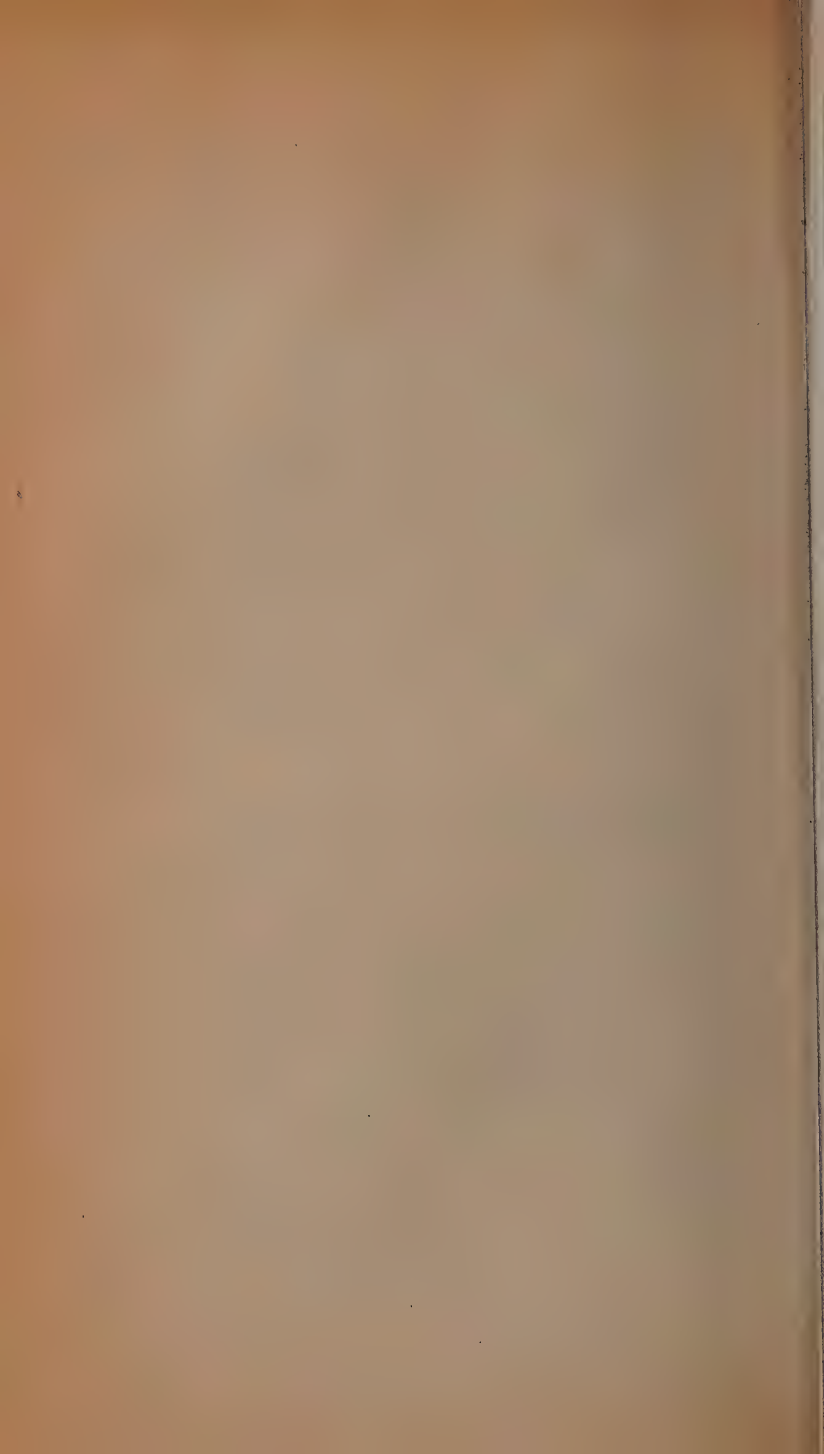
Par la voie maritime occidentale, il n'est pas jusqu'aux Européens qui n'aient versé quelques gouttes de leur sang dans le torrent noir — pour donner des mulâtres — ou dans le filet hottentot — pour donner les Reoboth —. Et tous ceux que l'on ignore et tous ceux que l'on ne nomme pas...

Si multiples, si variés ont été les croisements entre races, sous-races, groupes, sous-groupes, qu'il n'est guère de types spécifiquement purs en Afrique sud-saharienne, hors des groupes primitifs repliés dans leurs refuges. menacés de réduction, d'effacement ou d'extinction. Partout ailleurs, peu ou prou, on discerne un élément « étranger ».

Ce monde aussi fermé géographiquement, aussi indemne que paraît l'être l'Afrique Noire, est en réalité un creuset. La matière plastique qu'est l'humain y a déjà subi au cours des âges de profondes transformations. Nos modestes classifications de l'heure présente n'ont jamais fixé qu'une phase, transitoire, de son humanité en perpétuel devenir.



ABRI DOGON (SOUDAN)





ARTISAN BAMUN — FOUMBAN (CAMEROUN).



TYPE DE CASE PEULE VÉLINGARA (SÉNÉGAL).

COMMENT IL VIT

J. G. DUCHEMIN

COMMENT il vit ? Ou, plutôt, comment ils vivent, car il serait absurde, évidemment, de considérer « en bloc » pasteurs du Sahel, paysans de la savane ou de la forêt, pêcheurs des fleuves ou des côtes que de parler du genre de vie de « l'Européen », des rennes de Laponie aux orangers andalous...

Il n'est cependant pas tout à fait faux, et surtout quand on la regarde de loin, de chercher les traits communs de la vie africaine, sur un continent somme toute massif, passablement monotone, et d'une lourde et puissante originalité.

Vivre, c'est d'abord survivre, exister physiquement. se nourrir, se protéger, et puis rechercher le confortable, le pratique, éventuellement le beau, se distraire, s'instruire, connaître le monde visible, pénétrer dans le domaine du mystère.

Le cadre où évolue la vie africaine, il est immense, et il est à moitié vide : moins de 5 habitants au kilomètre carré, 15 ou 20 kilomètres de village à village. Les villes véritables sont le plus souvent des créations artificielles. Des cases

isolées, des hameaux, des villages, autour des demeures de chefs importants de grosses bourgades.

Un système de communications élémentaires : pas de routes puisque pas de roue. Les transports se font le plus souvent à tête d'homme, sauf là où peut vivre et trotter allègrement sous ses deux quintaux de charge le bourricot, là où le fleuve permet aux pirogues, pleines à ras bord, de glisser sous l'effort des pagaies, des perches ou de la cordelle de halage.

La marque de l'homme sur la nature est en Afrique plus qu'ailleurs discrète et fugace : vous cherchez tel village, au nom pittoresque, bel et bien porté sur la carte la plus récente, et puis, des heures durant, vous marchez en vain pour ne trouver que l'ombre d'un arbre grêle : le village s'est déplacé, un vrai village de paysans pourtant... disparu sans laisser la moindre trace.

C'est qu'il faut manger et, si la terre récompense généreusement celui qui la défriche, elle se lasse vite et il faut laisser alors la nature lui restituer, en une dizaine de lustres, ce qu'en peu d'années les hommes lui avaient arraché, de leur infatigable houe.

Il faut manger. La viande est rare, même pour les éleveurs dont les importants troupeaux, signe de richesse plus qu'aliment, menacés de brutales épidémies, souffrent normalement, cinq mois l'an ou plus, du manque d'eau ou d'herbe.

Là où l'eau abonde, dans les forêts épaisses noyées de pluies torrentielles, le gros bétail ne vit plus et seule la chèvre y subsiste. Le manioc, l'igname, le riz, la banane à cuire poussent ici sans peine, l'alimentation est plus régulière, les disettes plus rares.

Mais la vie à l'ombre de la forêt reste rude. Les villages, isolés dans leur petite clairière, ne sont réunis que par un sentier filiforme qu'il faut sans cesse débroussailler, parfois par des rivières souvent difficilement navigables ou des fleuves qui font figure de frontières.

Le moyen terme, comme partout, existe, où le « ni trop, ni trop peu » favorise l'installation de l'homme et sa prospérité, savanes littorales qui sont de véritables vergers de palmiers à huile, hauts plateaux herbeux propices au bétail, etc.

Le problème de la faim, que L'Europe vient parfois à redécouvrir, le Noir la connaît à l'état chronique, sans moyens efficaces de le résoudre : ni bétail ni engrais là où



CASE LACUSTRE SUR PILOTIS, CALAVI (DAHOMÉY)

la terre est humide, pas assez de pluies là où des plaines immenses s'offrent aux bœufs.

Comme les villages se déplacent, des peuples entiers se mettent en route. Exodes pacifiques ou déportations, guerres, famines, simple désir d'aller « plus loin », obscur instinct migrateur, peu importe, le fait est là : personne en Afrique n'est depuis bien longtemps où il se trouve aujourd'hui. Les uns se sont vus refouler sur les côtes ou dans les montagnes, d'autres ont largement envahi le bon pays de leur convoitise : partout chocs, brassages, mélanges, une incroyable macédoine ethnique. D'où, sur une certain fond commun, cette riche et pittoresque mosaïque de particularités régionales.

Il n'y a pas en Afrique de Mr. N..., matricule n°... : on n'est pas un individu, on est, d'abord, membre de telle famille, fils de tel homme, sujet de tel chef. Vie largement communautaire : travail collectif, biens collectifs. La dignité de chef de famille ne s'acquiert qu'en son temps, quand tous les aînés ont quitté l'auvent des palabres, qu'on a droit à la parole dans la discussion publique des intérêts

du village, qu'on a la responsabilité d'un « carré », comptant souvent plus de vingt personnes, femmes, enfants, pères, belles-sœurs, brus, petits-enfants, avec les quelques étrangers et serviteurs incorporés au travail commun et admis au plat familial.

Il faut, à tout ce monde, assurer nourriture, vêtements, quiétude. C'est l'heure de mettre en pratique les enseignements secrets confiés par les anciens à leurs successeurs dès l'enfance, au cours des initiations et des retraites, comme dans les sociétés de camarades contemporains dites « classes d'âges ».

Aussi le chef de famille n'est-il pas sans défense devant l'hostilité des choses et des êtres, fort de l'amitié paternelle et quasi sacrée qui l'unit à ses compagnons, et sachant se concilier les pouvoirs invisibles par les prières et les offrandes rituelles.

La famille, qui se sait protégée par le savoir de son chef, suivra les conseils de son guide et chacun acceptera la loi qui l'oblige à travailler, pour tous, au sein d'une collectivité tutélaire : malheur à l'homme sans famille, le plus malheureux de tous...



CASE PEULE (SÉNÉGAL)

De très bonne heure, avant même que le soleil ne jaillisse sur la savane, les femmes, déjà, décortiquent les grains de mil dans les mortiers de bois, le rythme sourd des pilons accompagnent le réveil du village.

Le premier repas du matin sera fait des reliefs du souper. A midi, une chaude bouillie de farine de mil arrosée de lait ou d'une sauce de gombo bien « filant ». Le soir, nouveau gruau de mil, avec sauce d'arachide, de feuille de baobab, ou de quelqu'autre brède. Du poisson sec, parfois, garnira le plat, rarement de la viande, sauf les jours de fête, de mariage, d'enterrement, quand on tue un mouton, voire un taureau, ou lorsqu'un chasseur heureux rapporte une antilope ou quelques pintades.

Dans les régions plus humides, le menu, toujours essentiellement végétarien, est plus varié, grâce au manioc, au riz, au maïs, à la banane plantain.

La boisson est, partout, l'eau rafraîchie de la grande poterie placée à l'entrée de la case.

Afrique, pays des cases, chaumières rondes ou quadrangulaires aux murs d'argile séchée, de nattes ou d'écorces, modestes constructions recouvertes chaque année, avant les premières pluies, d'un chaume épais d'herbes claires. Une seule pièce : la case n'abrite qu'une femme et ses enfants ou un jeune ménage.

Un garçon déjà grand, une nouvelle épouse, et c'est une case de plus : la famille entière peut en occuper de la sorte une dizaine.

Là où la vie est moins rude, certaines cases sont très belles, élevant alors à dix mètres du sol le faite d'un toit de chaume descendant très bas, par une série de ressauts, pour ombrager une large vérandah circulaire.

A l'intérieur, le sol est de terre battue ou d'un mortier lié à la bouse de vache. Le lit, face à l'entrée, est une claie garnie de nattes, supportée par des murettes ou des fourches de bois. Au centre, dans un léger creux, le feu de bois sous la marmite de terre posée sur trois pierres. A droite, de multiples récipients, les calebasses — ces énormes courges qui, séchées et coupées, font de très pratiques bassines à fond arrondi, et qu'il ne faut pas oublier de caler en les posant — ou, souvent aussi, des cuvettes émaillées, brillant dans l'ombre, car les cases sont faiblement éclairées. Il est vrai qu'on y séjourne peu dans la journée, sinon aux heures chaudes où leur relative fraîcheur est agréable.

Mais l'habitation n'est qu'un des éléments d'une indispensable protection. Il y a le vêtement, car le Noir ne vit pas nu. Certes, dans certaines régions de savane il est bien peu habillé, ne portant, pour tout costume, qu'une ceinture-ficelle, un étui pénien, un bouquet de feuille. Mais le plus souvent il lui faut une bonne longueur de tissu, qui s'allonge encore avec l'abondance des cotonnades d'importation.

On ne songe guère, en parlant de drapé, à l'Afrique noire et cependant, quel bel exemple que le pagne, cette classique pièce d'étoffe rectangulaire qui sert de jupe, de manteau, de couverture, tour à tour, pour la femme, humble tenue de travail ou chatoyant costume de fête, toge majestueusement jetée sur les épaules d'un chef.

Si le pagne demeure l'élément indispensable du costume féminin, il n'est qu'un accessoire pour les hommes portant de plus en plus, un vaste et court pantalon et une chemise flottante, souvent recouverte d'une ample gandourah, large de deux mètres et dont les côtés, ouverts jusqu'aux inférieurs, sont ramenés sur les épaules.

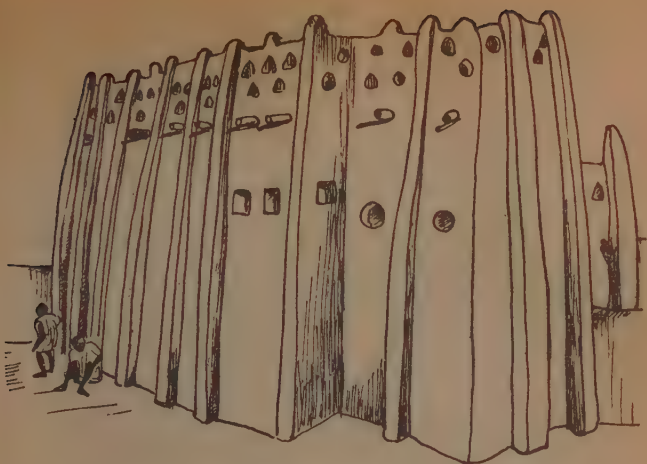
Le soleil tropical est chaud même pour un Noir d'Afrique et celui-ci s'en protège aux heures chaudes pendant les longues marches.

Pour les femmes qui le plus souvent portent une calebasse sur la tête, le problème est résolu ; pour d'autres, les volumineux arrangements d'une coiffure tressée et brillante y pourvoiera.

Les hommes, au crâne souvent rasé, arborent des bonnets de cotonnade ou, s'ils sont riches, de velours, ou une bande de tissus enroulée en turban ; dans les champs, le paysan presque nu est coiffé d'un chapeau conique de vannerie.

Mais le soleil chauffe le sol aussi et, surtout dans la savane et le Sahel, durcit les épines : il faut se protéger de la terre brûlante et, la nuit, des aiguillons menaçants. Une semelle de cuir, retenue par des lanières, y suffit. Quelques cavaliers aisés mettent bien des bottes souples de joli cuir rouge pour se protéger les jambes des étrivières ou des buissons mais, d'une façon générale, tout le monde, en Afrique noire, va pieds nus et notamment dans les régions humides où le cuir est rare et, sommairement tanné, ne saurait être utilisé, où, de plus, les plantes épineuses sont elles-mêmes peu communes.

A quelques rares, et, le plus souvent, modernes exceptions près, tout le monde africain vit à la campagne, dans la



CASE DE CHEF DE CANTON SÉNOUFO, KORBOGO (CÔTE D'IVOIRE)

« brousse », et doit travailler pour y vivre : éleveurs, cultivateurs, pêcheurs sont l'immense majorité, se déchargeant des métiers spécialisés sur un artisanat traditionnel de forgerons, tisserands, cordonniers, boisseliers, potiers, teinturiers, etc., personnages indispensables à la vie commune.

Les techniques se transmettent de parents à enfants et si ces groupes sont un peu méprisés c'est peut-être en raison même de la crainte qu'inspirent des gens connaissant de redoutables secrets, capables d'asservir et de transformer la matière.

C'est pourquoi, si le mariage hors de leurs caste leur est impossible, ils se voient recherchés pour leur aide et leurs conseils.

On n'apprécie pas moins les chanteurs et les musiciens, les griots qui, par la louange ou la satire des chefs même les plus hauts placés, savent, comme le bouffon du calife, arracher à leur protecteur l'objet de leur convoitise, les cadeaux, plus ou moins spontanés, que le code traditionnel d'une vanité tarifée oblige à distribuer.

Le milieu physique — climat, sol, etc. — conditionne bien entendu étroitement les activités humaines et impo-

sent aux régions diverses leur vocation, agricole, pastorale.

Bœufs et moutons, chez ceux de la savane sèche et les semi-déserts du Sahel ne peuvent descendre vers le Sud humide où les guette la mouche tsé-tsé. Mais les cultivateurs, à leur tour, ne peuvent s'avancer vers le Nord jusqu'au Sahel que le long des fleuves, les pluies d'hivernage se faisant bientôt trop capricieuses. Dans la forêt, des îlots d'humanité, prisonniers d'un océan végétal, adaptés à une agriculture beaucoup moins dépendante des rythmes saisonniers et à des aliments différents, ne songent pas. ou ne songent plus, à des cieux plus ensoleillés et regardent, assis dans un demi-jour glauque, filtré par de vertes frondaisons, tomber la pluie.



CASES SOMBA, NATITINGOU (DAHOMÉY)

Ailleurs : l'eau, l'herbe, hantises quotidiennes du berger. Il faut les trouver, et proches l'un de l'autre, et en quantités suffisantes. Problème éternel, sans cesse renaissant pour le pasteur peul, sa femme, ses enfants, tout un peuple en marche, des mares aux puits, des puits aux rives du grand fleuve, édifiant avec quelques arceaux de branchages et des brassées de hautes herbes le modeste abri hémisphérique qui abritera pour peu de jours, pour quelques semaines, les calebasses de lait frais ou caillé et la natte pour la nuit.

Les enfants gardent moutons et chèvres tandis que jeunes gens et adultes accompagnent le gros bétail dans les pâturages, tour à tour verdoyants ou desséchés, sans cesse aux aguets car fauves et razzieurs rôdent autour des bêtes.

Marches interminables, le long bâton en travers des épaules soutenant les mains. Rudes labeurs au puits quand les mains s'écorchent aux cordes de peau, dans les feux des midis torrides. Puis, le troupeau assoupi, autour des braises rougeoyantes, longues soirées égayées de chants et de poèmes improvisés. Discrète mélodie de l'arc musical que fait vibrer le pâtre. Nuits calmes sous les étoiles : conversations en rêve avec les taureaux préférés qui conseillent leur maître.

Telle est la vie du jeune berger peul qui, un soir, seul dans la brousse, au milieu de ses zébus, verra surgir, essoufflée de sa course hâtive, la secrète fiancée qui est désormais son épouse.

C'est maintenant leur troupeau qu'il conduit. Bientôt il devra guider seul tous ceux de la famille, connaître tous les itinéraires saisonniers de la transhumance, et il invoquera Diomen Diadié ou Ilo Yaladi, le pâtre, fameux du Sénégal au Tchad, qui savait appeler la pluie et dont les bêtes asséchaient les étangs. Comme ce grand ancêtre, dédaignant les conquêtes guerrières, et les spirituelles aussi, il ne vivra plus que pour ses vaches. Elles sont le gage de sa farouche liberté, tout son honneur, contre la misère et la honte la seule protection du « petit peul rouge de la brousse » dont rit à plein gosier l'athlétique paysan soudanais, sarclant à la houe le champ de petit mil qui sera mûr de bonne heure dans la saison des pluies, alors que les greniers sont encore vides et les repas parcimonieux.

Mais le devin a annoncé une belle récolte et ce soir le grand masque sortira. Notre homme sera tout près de lui,

le protégeant avec ses co-initiés des regards impurs des femmes et des enfants.

Un grand tam-tam aura lieu ensuite où les meilleurs danseurs s'efforceront de se faire valoir aux yeux de tous et, singulièrement, des belles.

S'il voulait, il partirait après les pluies vendre une partie de la récolte et, plus au Sud, troquerait contre du sel ou du tissu, les toniques noix de cola qu'il revendrait à bon prix.

C'est le long voyage de la savane à la forêt que font couramment les Dioulas, traits d'union vivants entre des groupes très étrangers les uns aux autres, refermés sur eux-mêmes et comme « enkystés » au cœur de la forêt.

La vie est là plus tyranniquement encore que dans la savane soumise à la contrainte du collectif. L'individu ne compte pas. Chaque canton est le domaine d'un groupe qui a sa langue, ses coutumes, ses institutions propres, sa loi et, par le truchement de ses confréries hiérarchisées d'initiés, sa police et ses sanctions.



CASE MOUSGOM, NORD CAMEROUN

Le village vit sur le qui-vive, dans une perpétuelle méfiance de l'étranger ou même du voisin qui, de l'autre côté du fleuve, ne porte pas les mêmes tatouages et pratique un rituel différent.

Si les saisons sont relativement peu marquées, si la plante nourricière pousse presque toute seule, la vie reste précaire, car il faut lutter sans cesse contre les envahissements d'une végétation trop riche et trop inhumaine. Le climat est lui aussi hostile, les maladies nombreuses.

Avec la côte, les savanes littorales, les lagunes ont retrouvé des populations plus robustes, et plus d'activité. Le palmier à huile et le cocotier fournissent à l'économie familiale un appoint très appréciable. Les hommes se partagent entre l'entretien de leur petite plantation ou de leurs cultures vivrières et la pêche, soit en mer, soit en lagune.

Au cours des siècles, l'Afrique a subi bien des influences extérieures ; celle du Blanc n'a pas été sans amener d'importantes transformations, au moins de surface.

Du désert saharien ont surgi les Berbères et les Arabes, l'Islam, d'amples vêtements, l'accès facile à un style de vie plein de prestige. La foi musulmane a rapidement couvert une large part du Sahel et de la savane, elle s'est infiltrée parfois jusqu'à la forêt ; elle a souvent conquis le groupe à travers son chef, et remporté peut-être ses plus solides succès dans les régions où l'individu, moins strictement tribalisé, jouit encore d'un soupçon d'autonomie ; elle se heurte en vain aux citadelles, puissamment défendues des religions à fortes organisations ésotériques, sociétés secrètes et de masques.

Par la côte sont venus, plus récemment, d'autres Blancs, porteurs d'une foi et de techniques nouvelles ; qui ont exploré, occupé et bâti.

Leur foi n'a guère pu s'implanter qu'en bordure des côtes, et le long des grandes voies de communication et trouve dans l'Islam le plus redoutable obstacle à ses progrès. Il semble toutefois, fait surprenant, que ce soit chez des groupes animistes réfractaires à ce dernier que le Christianisme ait trouvé parfois le moins de résistance.

Le développement économique a eu ses graves répercussions sur la vie sociale. Points de « traite », postes, villes nouvelles ont attiré les jeunes avides de gagner cet argent qu'ils imaginent la clef de tous les bonheurs

Il y a aujourd'hui, fait récent, une population urbaine,

plus ou moins flottante, vivant de salaires individuels mensuels, ou plus souvent encore au crochet de ceux qui perçoivent ces salaires. La famille traditionnelle se désagrège au profit de l'individu, de la famille restreinte (père, mère et enfants).

Les jeunes gens font de bonne heure des gains substantiels, les élèves des écoles s'habituent à des soldes relativement très élevées, le jeune élégant à casque blanc et lunettes noires — qu'il portera parfois au clair de lune — au complet de toile, aux souliers de sport, constitue une silhouette déjà classique.

Sous ces apparences discutables, et toutes superficielles, que doit-il sortir, au creuset des villes, de ce conflit entre la vie d'hier et celle de demain ?

Des corps de métiers déjà sont nés : le travail manuel voit céder peu à peu les préjugés défavorables d'une société castée qui le considère comme servile ; des Noirs ont, échappant à la toute puissance du groupe, atteint un stade de vie individuelle.

Cette infime minorité sera-t-elle, pour toute la pâte un levain généreux ? Saura-t-elle accepter d'utiles progrès sans renier pour autant une réalité africaine à bien des égards vénérables, et en tous les cas prodigieusement solide ? Le Noir saura-t-il résister aux fascinations d'un modèle qui, s'il est *une* solution, n'est pas nécessairement la seule possible, ni forcément la meilleure, du moins pour l'Afrique vraie, d'hier, d'aujourd'hui et peut-être de toujours, celle du berger, du pêcheur et du paysan ?



POIDS BAULÉ
(CÔTE D'IVOIRE)

COMMENT IL PARLE

C. TASTEVIN

LA plus belle joute oratoire à laquelle il m'ait été donné d'assister s'est déroulée en mai 1933 à Dyambéring sur la côte de l'Atlantique, au Sud immédiat de l'estuaire de la Casamance (Sénégal), à l'occasion d'un enterrement.

Qu'on s'imagine une large place publique rectangulaire encadrée et ombragée par de gigantesques fromagers qui lui formaient un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil.

Au fond de la place, face à la mer, une maison qu'il serait impossible de qualifier de cabane, de hutte ou même de chaumière : une vraie maison avec des murs construits en gros blocs d'argile séchés au soleil et surmontés d'une charpente à quatre pans, couvert de feuilles de palmiers, suivant le style architectural des Dyolla.

Devant cette maison, une estrade entièrement festonnée de tissus solides chaudement colorés ; et sur l'estrade, assis dans un fauteuil incarnat, un corps de jeune femme richement paré, mais vide de son âme, au moins en apparence.

Pour nous Européens elle était morte depuis la veille. Pour les Dyolla de Dyambéring elle était seulement en instance de départ pour le village de la Guinée portugaise où se rendent tous les habitants de Dyambéring, quand ils en ont assez de leur entourage ; comme Dyambéring lui-même est le lieu de retour des habitants de cet autre village, dans des circonstances analogues (1).

Grâce à ce système ingénieux les Dyambéringais ne meurent jamais en fait. La mort est pour eux un temps de transhumance ou de villégiature, presque toujours volontaire. Les parents qui tiennent à les conserver auprès d'eux doivent se garder de les contrarier : car ils se mettraient en état de cadavres et partiraient, aussitôt enterrés, pour la Guinée portugaise ou vice-versa.

Si vous avez le malheur de les rencontrer plus tard vous mourriez vous-même immédiatement et partiriez avec eux pour la Guinée portugaise.

Aussi les deux villages ainsi coordonnés n'ont-ils entre eux aucun autre rapport.

C'est pourquoi il est impossible aux navires français de raccoler des chauffeurs à Dyambéring, car chacun sait qu'on y a vu parfois des habitants de l'autre village et que ceux qui les ont vus ne sont jamais revenus.

Les habitants du quartier de la morte, les parents et les amis, s'étaient rassemblés sur le pourtour de la place pour la cérémonie des adieux à la partante. On nous permit, à un confrère et à moi, d'assister à la scène, mais nous dûmes nous tenir à une distance respectable de l'estrade, face à la morte et le dos à la mer.

Un homme s'aventura au centre de la place et improvisa, sans notes, et pour cause, un discours des plus vivants. Pendant une demi-heure, il nous tint sous le charme de sa diction et de l'harmonie de ses gestes amples, aisés et parfois émouvants : ces gestes qui sont aussi un élément du langage.

Il rappelait aux parents en larmes les mérites de leur fille et les motifs probables de sa résolution de s'expatrier si jeune, à l'âge de 16 ans, après moins d'un an de mariage. Quand elle était tombée malade on n'avait rien épargné pour la guérir. Il énumérait les médecins consultés, leurs pronostics, les remèdes appliqués et qui auraient dû être

(1) Il existe un autre Dyambéring chez les Dyallo-nke en Guinée française.

souverains. N'aurait-elle pas été séduite par un de ses ancêtres de la Guinée portugaise ?

Et enfin, pour prouver qu'il n'y était lui-même pour rien, il exhiba les belles pièces d'étoffe qu'il avait achetées à son intention...

Une personne de l'assistance, deux parfois, se levaient pour l'aider à tenir le tissu bien tendu et permettre à l'auditoire d'apprécier sa valeur. Il disait où il l'avait acheté, le voyage qu'il avait dû faire, le prix qu'il avait coûté. Une fois ou l'autre, comme pendant le discours d'ailleurs, il sollicitait une approbation d'un auditeur de marque, et celle-ci lui était immédiatement accordée. Enfin, l'orateur faisait porter le tissu sur l'estrade mortuaire et en présentait un autre, puis un troisième encore plus beau. Cinq ou six tribuns aussi éloquents les uns que les autres, en apparence du moins, lui succédèrent et conclurent leur discours par le même geste de générosité.

Après quoi le corps fut porté en terre par deux porteurs dans un hamac.

Je le suivis jusqu'à la plage où il fut enseveli dans une fosse préalablement creusée dans le sable, la figure recouverte d'une natte.

Pendant que l'assistance comblait la fosse, la mère, jeune encore, faisait plusieurs fois le tour de la tombe en faisant les gestes de souffler dans la voile, et de pousser d'un mouvement gracieux du dos de ses mains l'esquif invisible qui emmenait sa fille vers la Guinée portugaise. Quelques paroles à demi étouffées sortaient de sa bouche en tremblotant.

Sa douleur était vraiment émouvante, mais on sentait que son âme était quand même remplie de vœux pour le bonheur de sa fille qui l'abandonnait ainsi. Un cœur de mère n'est-il pas toujours indulgent ?

Le Noir n'éprouve aucune difficulté pour exprimer dans sa langue les notions les plus abstraites de sa philosophie, qui est celle de l'Acte pur, de l'Energie vitale, laquelle dans son idée est intelligente et infinie en Dieu, et répandue dans les êtres créés sous des formes et des degrés indéfiniment variés. Car le Noir, quoiqu'on en dise, est purement monothéiste.

Il exprime, de même, avec la plus grande aisance la gamme très riche des sentiments de son cœur profondément sensible et humain.

C'est surtout à l'occasion des palabres, c'est-à-dire des

procès — et Dieu sait s'ils abondent en Afrique — que les orateurs ont l'occasion de déployer tous leurs talents. Ils y font preuve d'une extrême finesse de pénétration dans les dédales mystérieux de l'état d'âme de leurs congénères, ainsi que d'une obstination énergique et pleine de ressources pour défendre leur client.

J'ai vu dans l'Oubangui, à Mbaiki, un procès de divorce commencé à 7 h. du matin et qui n'était pas encore terminé à mon retour de chez les Négrilles, vers midi. Pourtant les plaideurs n'avaient pas chômé.

« L'un des caractères prédominants des qualités intellectuelles du Noir, dit l'africaniste G. Lindblom, semble être sa tournure d'esprit juridique. Les sanctions qu'il inflige sont souvent étonnamment humaines et justes. Plusieurs juristes européens qui ont étudié leur système législatif n'ont pas cru indigne de nous d'y puiser de nouvelles idées pour les incorporer dans les systèmes juridiques de l'Europe » (2).

Assister à une palabre est pour le Noir un vrai régal. Il ne se lasse pas d'admirer l'éloquence et la faconde de ses orateurs, leur profonde connaissance des coutumes traditionnelles ainsi que des proverbes où les ancêtres ont enfermé leur expérience et leur sagesse. Jeune, il s'initie à cet art en écoutant ses aînés. Plus tard, il sera promu membre de la police. Devenu Ancien lui-même il pourra être appelé à faire partie de l'Assemblée des juges, après un long apprentissage qui garantira sa compétence.

Et quel est l'instrument dont le Noir tire tant et de si riches effets ?

La langue de la race noire africaine est une, mais elle se divise en plusieurs centaines de dialectes qui se ressemblent eux-mêmes par groupes plus ou moins homogènes, bien mieux que les rameaux de l'indo-européen.

Le groupe le plus important, et le plus proche de la langue mère d'où sont sortis tous ces idiomes, est incontestablement le groupe bantu qui s'étend à peu de chose près sur toute la moitié méridionale du continent d'un Océan à l'autre au Sud du golfe de Guinée.

C'est là qu'on trouve le plus grand nombre de termes ayant conservé inchangé le schéma primitif : 1° syllabe (consonne-voyelle) — copule (nasale) 2° syllabe (consonne-voyelle) (CV — n — C'V') des mots principaux : noms, qualitatifs et verbes. Exemple : Pungér, Tumpu.

(2) The Akamba, p. 152, Paris, Leroux, rue Bonaparte



STATUETTE D'HOMME, EN BOIS — SÉNOUFO (CÔTE D'IVOIRE) — HAUTEUR, 0,21.



POUPÉE EN CUIR ZOULOU — HAUTEUR 0 M. 21.

A en juger par cet aspect extérieur des vocabulaires, le lieu d'origine de la langue mère semble être le plateau interlacustre de la région des Grands Lacs, aux sources du Nil et du Congo. Le lac Ki-Vu doit être en effet considéré comme l'une des principales sources du Congo, et le Nil prend naissance aux abords immédiats de ce lac.

C'est munis des éléments définitifs de cette langue-mère que les Noirs ont dû descendre ou redescendre vers la côte orientale et Madagascar (Wa-Zimba) avec leurs bœufs *ngombe* et leurs chiens *mbua* (*omby* et *amboa* en malgache) vers l'Afrique du Sud à travers la Rhodésie ; vers l'Angola et l'estuaire du Congo par la ligne de partage des eaux entre le Zambèze et le Congo ; vers le Gabon, le Cameroun et le Golfe de Guinée, par les affluents orientaux du Congo ; vers le Nubie par le Haut Nil ; et enfin vers le Tchad, le Soudan et probablement le Sahara jusqu'à l'Atlantique.

Tous ces mouvements auraient pu être contemporains à leur début, puis se seraient propagés comme les cercles que produit un objet qui tombe à l'eau ; mais, il semble, à l'usure des dialectes que ceux en direction du Nord et du Nord-Ouest ont été les plus anciens à partir ; d'autant plus que les dialectes du Sénégal ont, dans la présentation des mots principaux, conservé des tournures grammaticales très archaïques dont le bantou lui-même ne conserve que des traces.

De cette dispersion déjà plusieurs fois millénaire, avant même l'existence de l'empire égyptien, sont issus en vase clos jusqu'à l'ère musulmane les variations de la langue-mère et la formation des principaux groupes linguistiques africains :

1° *bantou*, déjà signalé ; 2° les groupes *nilotique* et *tchadien* que l'on réunit parfois en un seul ; 3° le *soudanais* et le *voltaïque* ; 4° le *guinéen* en bordure du golfe de Guinée ; 5° enfin le groupe *sénégalais-peul* qu'on peut qualifier de *subsaharien*, parce qu'il s'étend depuis le Tchad jusqu'à l'Atlantique en bordure du Sahara, où il a sans doute été parlé à l'ère présaharienne.

On pourrait s'étonner de voir les Peuls parler un dialecte de Noirs. Mais il ne faut pas perdre de vue que si les Peuls, de race blanche hamitique, détiennent en général le pouvoir, ils ne sont pourtant que la minorité dans leurs Etats, et que leur langue, le pular (*pula-r-e*), s'il a nettement le même fond lexical et grammatical que les autres dialectes

africains, apparaît nettement plus usé, moins pur que le bantou.

Il s'ensuit, semble-t-il, que les Peuls blancs ont adopté la langue des Noirs, qu'ils auront subjugués, probablement au Sahara d'avant la dernière période désertique.

La langue africaine ne ressemble en rien aux langues berbéro-couchites. Dans un gros dictionnaire galla je n'ai relevé que le mot *sanga* qui eût le schéma africain CV — n — C'V'. Or, *uru sanga* pl. *i nsanga* est le nom du bétail sacré à cour du R'wanda. C'est là que les Gallas l'auront trouvé. Les Noirs étaient donc pasteurs avant l'arrivée des Berbéro-Couchites (cf le peul *nagge* — *sange*, bœuf).

L'analyse des dialectes africains laisse voir que tous les mots remontent par échelons toujours vivants aux neuf thèmes, composés des syllabes *ku*, *tu*, *pu* ou de leurs succédanés *ki*, *ti*, *pi*, *ka*, *ta*, *pa*.

Or, ces syllabes fondamentales se retrouvent un peu partout en fonctions de pronoms, soit à l'état simple, soit à l'état composé. On peut se demander si le premier essai de langage articulé n'était pas purement pronominal, et si les pronoms composés n'ont pas fourni le thème des mots principaux, substantifs et verbes.

Ces thèmes primitifs ont traversé les millénaires jusqu'à nos jours et on les retrouve encore intacts dans nombre de dialectes dans tout le domaine africain.

On peut y voir, avec les pronoms simples qui leur sont antérieurs, et avec les outils paléolithiques, les documents les plus anciens de l'activité mentale du genre humain, car d'aucune autre famille de langues on ne peut encore en dire autant. Le secret de leur origine nous est caché.

Sur ce simple thème les Noirs ont créé des centaines de dialectes aussi riches et précis qu'harmonieux et simples.

Précision logique

Elle est due :

1° à la multitude des pronoms démonstratifs y compris les pronoms classeurs et de rappel, les pronoms locatifs et les emphatiques. Certains dialectes en comptent jusqu'à 150. Ils servent à mettre les points sur les i avec une telle insistance qu'il ne reste aucune chance à l'équivoque ;

2° aux nombreux suffixes grâce auxquels on précise le but, le motif, le mode, le lieu, l'intensité, la durée, la

réciprocité de l'action du verbe simple, et même son contraire.

Sumba acheter, *sumbi-la...* pour quelqu'un ; *sumbi-sa* faire acheter, *Sumbi-si-la...* pour quelqu'un, *sumbi-si-la-nga...* quelque part habituellement ; *Sumba-na* acheter avec quelqu'un ; *sumba-ngana* s'acheter l'un à l'autre ; *sumba-lala* acheter continuellement ; *Sumbu-lu-la*, *sumb'ula* traduirait rompre un contrat d'achat.

3° à l'ordre des mots dans la phrase, qui suit, tout comme chez nous, les exigences de la logique, avec la faculté élémentaire de mettre en vedette les mots que représente l'idée ou le sentiment dominant. D'où par exemple l'emploi d'un double pronom personnel devant les verbes : « Moi je dis ; lui il dit ».

Les langues subsahariennes nous montrent qu'à l'origine le substantif était encadré de deux pronoms classeurs, ou d'un pronom relatif et d'un pronom classeur.

C'est encore l'usage courant en sérère et surtout en dyolla. Le peul et le wolof n'en ont conservé que des vestiges ainsi que le bantou et le malgache.

On comprend que, pour simplifier, les Bantou aient sacrifié le pronom subséquent, et les Subsahariens le pronom antécédent, en en gardant la trace dans la nasale euphonique au début, ou dans la liquide à la fin des mots.

Entre eux, les populations intermédiaires ont réduit le pronom antécédent à des voyelles, vrais mots outils qu'on devrait quand même traduire par l'article, défini ou indéfini suivant les cas. Exemple *fou* : ati, l'arbre ; *a la*, la branche ; *a ti lai*, (de) l'arbre branche.

Richesse

On reproche parfois aux parlers africains de manquer de ressources. Ce n'est pas l'avis de ceux qui les parlent à la perfection. Ils ne sont jamais embarrassés pour exprimer leurs idées, sinon dans des cas exceptionnels. Ils recourent alors à l'emprunt mais en adaptant le mot emprunté au génie de l'africain. *Kitab*, pl. *ketub* : livre (arabe) devient en ki-swahili : *ki tabu*, pl. *vi tabu*.

Le portugais *barrica*, barrique, a donné en pongwè : *o réga*, pl. *i réga*. On a remplacé la première syllabe *ba* supposé pronom classeur de la catégorie des personnes, par ceux de la 2° catégorie *o*, pl. *i*, qui conviennent mieux à une barrique.

Il y a ainsi en africain (bantu et subsahariens) 8 catégories, 9 parfois avec le pronom diminutif (*vi, fi, ka*) qui se partagent tous les noms des vocabulaires. Ils ont la valeur de nos articles définis et indéfinis avec d'autres nuances en plus : ce ne sont pas des préfixes, ni des outils.

L'africain a formé un grand nombre de mots nouveaux en redoublant l'une des deux syllabes du radical primitif et en assouplissant la consonne redoublée pour éviter la monotonie de la simple répétition. Ainsi en r'wanda : *i ndogobe* (*dombe-gombe*) l'âne, *i ngurube* (*gumbe-dumbe*) le sanglier, *umu goroba* (*gomba-domba*) le soleil du soir, *ku dodoma* (*domba-domba*) avoir la diarrhée. En malgache tungumbi (*tumbi-gumbi*) : mûle fabuleuse.

Sous ses formes simples : *tamba, dume* (*dumbe*) ce radical signifie mâle, quelque chose de fort, de prolifique, de violent. De là les mots *dyamba*, vaillant, au Kénya et au Sénégal ; *o ndyamba*, l'éléphant en Angola. De là aussi les noms de tribus : Wa ndorobo (*dombo*), Wa nduruma, et Wa giryama (*gyamba-dyamba*) au Kénya ; Yoruba (*domba-dumba*), Wolof (*wombo-lombo* — *dombo*), Landuma (*Lamba-dumba*), Deforo (*dembo-rombo*) en A.O.F., etc.

Harmonie

Tous les mots africains sont sémantiquement invariables mais la concordance et l'alternance euphoniques ont présidé à leur formation en modifiant les 3 premières consonnes *k, t, p* et les 3 premières voyelles *a, i, u* des thèmes originels, créant ainsi des consonnes et des voyelles nouvelles : toutes les autres lettres de l'alphabet.

En plusieurs dialectes la consonne initiale se modifie suivant qu'elle est précédée de tel ou tel pronom, ou suivant la préférence du dialecte :

Exemple : *goga* ou *vova*, parler (ki kongo).

La deuxième consonne s'infléchit souvent dans les verbes quand pour l'euphonie la finale *a* devient *i* ou *e*. Ce changement de la voyelle finale a été provoqué, au début, par le voisinage d'un adverbe en *e* ou en *i*, ou, par variation harmonique, devant un suffixe. La première voyelle se montre la plus stable ; mais elle-même change, en lari par exemple, pour s'harmoniser avec la voyelle finale.

Ainsi quoique sémantiquement invariable tous les éléments du mot ont subi et subissent encore des changements.

Exemple : *tamba*, devenu *dyamba*, *nyama*, *daba*, *yap*, *dumbe*, *dume*, *lume*, *umi*, mâle, fort, animal, viande. D'où :
tapa : *Mo no mo tapa*, l'Homme lui invincible ;
naba : *Mo ro naba* (roi des Mossi), le Mo-ro invincible ;
yambo : *Muata yambo* (roi des Alunda), celui qui a la puissance ; *ma tumbu-ka*, robuste en malgache ;
dame-l-bi, le roi (des Wolof) ; *Ra Dama*, roi malgache ;
lami-do, le roi (des Peuls) ; *a lafi*, roi Yomba.

Il est possible que les noms divins Zamba, Nzapa, Zambi, Hama, Amma etc., aient la même origine.

Le caractère harmonique de beaucoup de parlers africains est encore rehaussé par l'usage des tons musicaux : haut, bas et moyen. Ces tons suffisent à distinguer deux homographes. On les retrouve surtout dans les dialectes devenus monosyllabiques par la chute d'une voyelle du thème primitif. C'est donc une valeur acquise et secondaire.

C'est ce caractère musical des langues africaines qui explique en partie la possibilité de leur transposition en langage tambouriné ou sifflé.

Simplicité

La syntaxe de l'africain est celle du petit nègre, du créole et du « pidgin english » qui n'est que l'application à nos langues de la syntaxe africaine. De même l'agglutinement des mots africains, qui d'eux-mêmes sont indépendants, n'est qu'une regrettable transposition de la syntaxe indo-européenne dans l'africain, qui est, de sa nature, analytique.

Cette syntaxe qui nous paraît lourde est en réalité, pour les connaisseurs, pleine d'élégance et de clarté. J'avais la même impression en parlant la langue tupy de l'Amazonie, qui suit le même procédé analytique et qu'on appelle pourtant *nyehen gatu*, la belle langue.

C'est aussi par simplicité et souci de l'exactitude que l'africain emploie toujours la phrase directe dans les citations.

Nambi n'a mu buza nti : gwe o lia ki ? (Nambi alors elle lui demander ainsi : Toi tu manger quoi ?)

Ki ntu (le très sensé) *n'a gamba n ti : Nze, n dia bu sa bu e nte* (Kintu alors lui (il) dire ainsi : moi je manger la bouse celle (de) la vache).

(Histoire de Kintu, héros civilisateur de l'U-ganda).

Nos traductions ne recouvrent pas toujours aussi exactement le sens profond du mot africain. Pour nous, par exemple *mu ntu* pl. *ba ntu*, c'est l'homme. Mais un catéchiste mbochi prétendait que la phrase « Dieu s'est fait *mu ntu* » ne signifie rien dans son dialecte. En effet, *mu ntu* dérivé de *mu n tungu*, ou *mu n dungu*, équivaut en africain à « celui à tête pensante, l'être sensé ». Or, pour le Noir, comment Dieu qui est l'intelligence même, *Mu lungu* (*Rog* en sérère), pourrait-il se faire intelligent ? Il dira donc, pour exprimer le mystère de l'Incarnation du Verbe, que Dieu a pris un corps et une âme comme les nôtres, et ce sera peut-être aussi bien, sinon mieux.

Qu'on ne s'étonne pas trop de voir inclure le malgache dans la famille africaine. Le plus réputé des malgachisants actuels, m'a concédé que d'après Balzac lui-même, le malgache ne pouvait être qualifié de langue malaise. Il agréé que le substrat africain soit le plus ancien, et que la question se pose, après mes démonstrations, de savoir s'il n'y est pas plus abondant que le malais... Je crois être en état de prouver qu'il l'est incontestablement.



POIDS BAOULÉ (CÔTE D'IVOIRE)
KODJO BOUADOU — TOURACO BLEU.

CIVILISATIONS AFRICAINES AU PLURIEL

ABOU-SIRIL

LES géographes avaient, autrefois, peu de scrupules et parlaient de l'Afrique avec une bonhomie et une impertinence véritablement insurpassables. L'excellent Léon l'Africain, au XVI^e siècle, y va, à son tour, de son couplet doctoral : « Ceux de la terre noire sont gens fort ruraux, sans raison ny pratique, n'estant aucunement expérimentés en chose que ce soyt, et suivant la manière de vivre des bestes brutes, sans loys, ny ordonnances. Entre eux y a une infinité de putains et par conséquent de cornars, et sont bien habiles ceux qui en peuvent échapper... »

Des siècles durant, les manuels, les livres de vulgarisation, les récits de voyage ont entretenu le mythe, néfaste, d'une Afrique partout « simple » et partout « sauvage », uniformément peuplée de « grands enfants », attendant de leurs bienfaiteurs septentrionaux les rudiments de la morale, de la vie mentale, des leçons de probité et d'application au travail, bref une civilisation, disons, *la* civilisation, phare enfin dressé sur un océan de ténèbres.

Le seul inconvénient à ce tableau flatteur, est qu'il est faux. Et que, là où nous étions un peu trop rapidement

enclin à ne chercher, et par conséquent à ne trouver, qu'une générale barbarie, les civilisations de l'Afrique de l'Ouest se caractérisent pour le plus compétent de leurs historiens, M. J. Herskovits, par : « des systèmes économiques complexes, bien organisés, qui dans bien des régions comprenaient l'usage de la monnaie pour faciliter les échanges ; des systèmes politiques qui, bien que fondés sur le groupe local, étaient en mesure d'administrer d'immenses royaumes ; une organisation sociale complexe, contrôlée par des procédés tels que les sanctions du culte des ancêtres sous ses aspects familiaux et comprenant des sociétés de toutes sortes, secrètes ou non, assumant des fonctions d'assurance, de police, ou autres ; des systèmes religieux combinant croyances et pratiques, et comprenant une cosmologie de conception philosophique et des rites culturels organisés ; enfin un haut développement artistique, sous forme de littérature populaire, de formes graphiques et plastiques, de musique et de danse ».

L'Afrique a donc sa civilisation. Elle en a même toute une série, que les ethnologues, laborieusement, s'appliquent à définir et à compter. Travail extrêmement délicat, où le subjectif joue, à défaut de critères externes, un rôle redoutable, et où, à chaque pas, en particulier, il se voit obligé de prendre parti entre l'une ou l'autre des hypothèses habituelles : convergence (et origine distincte) ou diffusion (et influence réelle). Le problème revient sans cesse, chaque fois que deux éléments identiques, le même dieu, le même rite, le même conte ou le même outil, se retrouvent en deux points éloignés de l'Afrique, ou de l'Ancien Monde.

On constate que l'Afrique a été recouverte de nappes successives de sédiments culturels, différents de composition, d'origine et d'âge ; cela, tout le monde le sent, et le plus superficiel des observateurs hésitera à classer dans le même « cycle culturel » comme l'on dit, la civilisation des agiles petits chasseurs bushmen avec leurs pointes de flèches en silex et leur cache-sexes de peau, et celle des potentats féodaux soudanais, engoncés de perles et d'or, alourdis de graisse et de robes brodées.

Pourquoi « *salade russe* » et « *macédoine* », quand « *africaine* » eut suffi ? Puisque la Mélanie offre elle-même le plus panaché des sorbets, le plus redoutable des puzzles ? Si encore, mosaïques polychromes mais sages, il ne s'agissait que d'éléments juxtaposés dans un seul plan ! Mais c'est sur trois dimensions qu'il faut travailler, dans

l'épaisseur des « coulées » ethniques et culturelles, imbriquées, intriquées, ramifiées, anastomosées, soudées, méconnaissables.

Aussi faut-il tenter l'analyse. Plusieurs l'ont fait. On suivra ici, pour l'essentiel, l'essai à notre avis le plus solide, celui de M. Baumann (1940). Qui distingue les cultures suivantes :

1. — Pygméenne ;
2. — Eurafricaine des chasseurs steppiques ;
3. — Pastorale des Hamites orientaux ;
4. — « Ouest-Africaine », avec son double aspect : patriarcal et matriarcal des Bantous moyens et forestiers ;
5. — Paléonigritique ;
6. — Néosoudanaise et sa réplique sud : rhodésienne ;
7. — Paléoméditerranéenne ;
8. — Couches récentes diverses : islamique, occidentale, persane, indienne, malaise.

On peut noter tout de suite que les cultures les plus foncièrement nègres sont les numéros 4 et 5, tout particulièrement cette dernière — que les numéros 1, 3 et 7, 8 ont un substratum ethnique non nègre — enfin que les numéros 3, 6, 7 et 8 au moins témoignent d'influences étrangères, extérieures à l'Afrique.

Naturellement, l'énumération et la nomenclature de Baumann ne sont pas celles de tous les africanistes : Frobenius parlera de cultures érythréennes, éthiopiennes, syrtiennes, etc., et Flatz de « Altpflanzer », de « Jüngpflanzen », etc. On peut discuter, et croyez que les ethnographes, gens souvent prolixes, ne s'en font pas faute. En gros, en très gros, on est tout de même à peu près d'accord.

1° *Culture pygméenne*. — Très localisée, et à peu près strictement forestière (du Cameroun au Congo belge), cette culture, plus ou moins nomade, est matériellement d'une extrême pauvreté : ni poterie, ni métallurgie, ni tissage ; des pipes en rachis de palmier, des récipients en feuilles, des bâtons à fouir, des arcs, des chaises-appuis en fourches d'arbres naturelles, des abris hémisphériques de branchages. Une économie fondée sur la chasse et le ramassage : les petits clans totémiques qui errent dans la grande forêt connaissent une filiation à légère prépondérance paternelle, une monogamie dominante, l'échange des

femmes entre groupes, une religion qui, sans ignorer l'existence d'un être suprême, abrite surtout un riche développement de croyances magiques.

Le phénomène négrière offre le remarquable et rare exemple d'une coïncidence de race, culture, milieu et, partiellement au moins, langue.

2° *Culture eurafricaine des chasseurs steppiques.* — En Allemand, cela peut se dire en deux mots, en français il faut toute une phrase, mais au moins dit-elle exactement ce dont il s'agit : le milieu, l'économie, l'extension. Car il se pourrait fort bien, en effet, que la culture des chasseurs steppiques soit apparentée à celle du paléolithique supérieur européen.

Particulièrement bien conservée chez les Bushmen, elle a laissé des traces, vestiges aujourd'hui dissociés d'une aire primitivement dévastée, dans nombre de régions sèches de l'Afrique.

Les Bushmen, qui étaient au siècle dernier encore à l'âge de la pierre, vivent par petites bandes autonomes, pratiquant la chasse (arc, bâtons de jet, déguisements, pièges, empoisonnement de points d'eau, etc.) et le ramassage (bâtons à fouir) ; on mange littéralement de tout, jusqu'aux serpents, aux lézards, aux insectes, aux œufs incubés ou pourris, aux intestins, crus, d'antilope ; ils portent des cache-sexes et des manteaux de peau, campent dans des abris sous roche, sous des huttes de branchages ou derrière de simples paravents, et ont fait sur les rochers d'admirables peintures polychromes. La bande est l'unité sociale et politique, qui a son territoire défini. La polygamie est fréquente, la famille patriarcale ou équipotente. Des cérémonies complexes et parfois brutales — pouvant aller jusqu'à l'ablation d'un testicule — marquent la fin de l'enfance. A un totémisme élémentaire, individuel, s'associe une religion à base foncièrement magique (rituel de chasse, etc.), avec une mythologie mi-animale, mi-cosmique (soleil).

3° *Culture pastorale des Hamites orientaux.* — « Orientaux » pour les distinguer des Hamites du Nord, (Berbères à vieille culture agricole, urbaine, matriarcale), mais je préférerais « méridionaux », en l'honneur des Peuls.

Encore une culture de savane ou de steppe, entièrement dominée par l'élevage du gros bétail, pratiquée aujourd'hui

sur les deux axes principaux de la migration hamitique, la branche Est-Ouest (Djibouti-Dakar) et de la branche Nord-Sud (Djibouti-Capetown).

Le troupeau n'est pas, comme ailleurs, un garde-manger sur pied, mais un signe extérieur de richesse, largement imbibé d'ailleurs de sous-entendus religieux et d'observances rituelles : pureté du bœuf (et de ses excréments), nécessité de n'employer pour la traite que des récipients de bois, légende de l'origine commune de l'homme et de la vache, taureau sacré, etc. Le lait est l'aliment essentiel du berger. La famille est patrilinaire et la société à la fois pastorale et guerrière : le sabreur y passe pour un grand homme, que chantera l'épopée. La religion, radicalement différente de l'animisme des Noirs, repose sur une mythologie largement céleste, (soleil, tonnerre, etc.).

4° Culture « ouest-africaine ». — Vraiment nègre quant à son support ethnique. Et qui embarrasse cruellement M. Baumann, obligé de reconnaître à l'intérieur de cet ensemble mal nommé la juxtaposition, peut-être arbitraire, de deux éléments.

D'abord une civilisation matriarcale occupant la partie moyenne du monde bantou, au Sud de la forêt, de l'Atlantique à l'Océan Indien. La note féminine, voire sexuelle, est, ici, accusée : femmes-chefs, multiplication des figures féminines (souvent schématisées, par exemple réduites aux seins) sur les objets les plus variés, jusque sur les hauts-fourneaux, développement des initiations féminines, masques de femmes portés par des hommes, statuettes du type « mère à l'enfant », etc. Quelques objets (un arc, certains instruments de musique, des paniers, etc.) seraient spéciaux à cette culture, dont la religion superposerait au vieux fonds nigritique de culte ancestral un animisme particulièrement vigoureux.

La forêt dense abrite une culture « hyléenne » dont l'individualité réelle est discutée, car il peut s'agir d'une simple province ethnographique. Toute une série de caractères matériels, agriculture permanente (en fait un « ramassage en champ »), importance des matériaux d'origine végétale (boucliers de vannerie, cordes d'arc en rotin, tissus d'écorce), sont sous la dépendance directe du milieu physique.

Le développement des sociétés secrètes, des masques cérémoniels, d'une mythologie faisant appel aux dieux de

la pluie, de la terre, du monde souterrain, d'un art plastique de qualité est à signaler.

5° *Culture paléonigritique.* — Encore une civilisation foncièrement nègre. Peut-être la civilisation nègre par excellence. En tout cas sans doute la plus ancienne, comme le prouve sa distribution actuelle, morcelée souvent en îlots relictés.

Sous sa forme typique, conservée dans les groupes ayant échappé à la « soudanisation » et à l'Islam, il s'agit de groupes de savane, pratiquant une agriculture intensive, à la houe, bien entendu, habitant des paillottes rondes à toit conique, allant à peu près nus, par exemple avec un bouquet de feuilles pour les dames et, pour les messieurs, un protège-pointe — les ethnologues disent un « étui pénien » — en vannerie, avec parfois, pour les élégants, un colibri multicolore se balançant tout au bout. Ces paysans constituent une société patriarcale, à totémisme de groupe et à religion où le culte des ancêtres, dominateur, éclipse les dieux célestes ; le chef est le prêtre des ancêtres ; c'est lui qui sacrifie aux mânes des animaux noirs, fait la pluie, préside aux cérémonies agraires. Ancêtre vivant, il est un être intermédiaire déjà entre l'homme et la divinité, et, par le jeu des renaissances, immortel.

6° *Culture néo-soudanaise.* — Le brillant tissu, broché et brodé, et qui sent son Orient, jeté sur le fonds vieux-nègre. L'étui pénien rend les armes à la toge (qui fait tellement plus habillé !), le petit chef de village devient un puissant monarque devant lequel on va ramper à quatre pattes, un palais royal succède à l'humble paillotte.

De l'Atlantique à la Mer Rouge, toute une série d'états féodaux organisés vont se juxtaposer dans l'espace ou se succéder dans le temps : de Ghana, de Mali, des Askias, de Gao, du Bornou, du Kanem, du Oudaï, d'Abyssinie, etc., avec une deuxième série parallèle, greffée sur un substratum différent, et plus « guinéenne » : Achanti, Dahomey, Yoruba, Bénin, etc. Sans compter les répliques australes, de Rhodésie et d'ailleurs.

A travers cet immense domaine, le schéma demeure, en son principe, identique : roi divin, caché, incestueux au besoin, dont la vie peut se terminer par un meurtre rituel suivi — à titre de dédommagement — par une momification de première classe au miel ; Gouvernement perfectionné

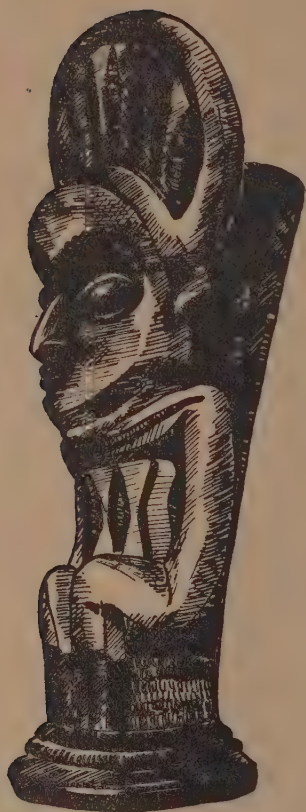
avec une savante hiérarchie de dignitaires, Ministres, Gouverneurs de Provinces, Généraux, Intendants du Palais, Grand Argentier, Chef des Payes, des Sépultures Royales, des Eunuques, des Esclaves, des Ecuries, des Bœufs, des Marchés, Agents du Fisc, Commandant de la Garde, Grand Ecuyer, et quantité d'autres.

Un artisanat fort habile (tissage, teinture, broderie. batik, fonte à la cire perdue, travail du verre), une série d'objets (cuirasses, fers de jet, types spéciaux de sabres, de haches, d'armes, d'arc, d'instruments de musique, etc.) et de procédés agricoles (fumure, terrasses, irrigation) semblent caractériser aussi cet ensemble, qui témoigne d'influences exotiques orientales (Egypte ancienne, Arabie, Mésopotamie, Indes).

Son support ethnique primitif est trop dilué pour pouvoir être précisé et l'on déchiffre mal, sous le vernis islamique, le palimpseste animologique.

7° *Culture paléoméditerranéenne.* — Bien souvent trop intégrée dans la précédente pour que le départ soit possible. Mais on devine sous l'Islam, à côté du matériel soudanais, une poussière d'éléments dont on s'accorde à chercher l'origine vers la Méditerranée, la vieille, celle d'avant les Hellènes, l'égéenne, la nord-hamitique, matriarcale et à laquelle on attribuera, par exemple : une symbolique des nombres, le motif plastique de la femme se tenant les seins, divers instruments (de musique, armes, etc.), le travail fin du cuir, les décors géométriques, peut-être divers types d'ornements (boucles d'oreilles, bracelets), et, surtout, le « complexe d'argile » (maison, lits, silos, ruches, jarres funéraires, briques, statuettes, perles, etc.). Le style dit « soudanais » appartient à cet ensemble. Avec peut-être la culture du riz, les cultes des déesses de la terre et de la fécondité et le mythe du couple ciel-terre.

Sept déjà d'énumérées. Et j'en passe, par pitié pour le lecteur. Il en a d'ailleurs assez vu pour mon dessein : l'empêcher, à l'avenir, d'accepter le « tout-cuit » que lui proposent tant de livres quant à la « simplicité » de la « sauvagerie » africaine. L'obliger à y regarder de plus près. Et l'engager par là sur la voie de bien riches découvertes. A certains égards humiliantes, peut-être, à tous salutaires.



PIPE BAMILÉKÉ

HIER ET AVANT-HIER

Fantaisie en sept tableaux

P. TOLÉMÉE

IL ne faut pas jouer sur les mots, et comme d'habitude tout le monde a raison, ceux qui disent que « l'Afrique n'a pas d'histoire », et les autres aussi.

S'il faut, pour « avoir un passé », avoir pris la peine de le confier à l'omoplate gravé, aux annales sur briques, au marbre, au papyrus ou au parchemin, s'il faut, à l'usage du potache, en avoir pieusement colligé l'essentiel — ou du moins ce qui passe pour tel — dans le compendieux schéma du manuel scolaire « conforme aux programme du 9 avril 3508 av. J.C. », alors, évidemment, il faut s'y résoudre ; ni l'Eskimo, ni le Papou, ni le Soudanais ne possède une « histoire ».

Mais comment les Noirs n'en auraient-ils pas, quand les Eléphants, les Diplodocus, les Crevettes et les Pissenlits en ont une, et bien plus longue même que celle d'un groupe humain.

Seulement, comme celle des Anatifes et des Cloportes, l'histoire des Mélando-africains, n'étant pas écrite, est particulièrement difficile à reconstituer. Je sais bien que les 50 ou 60 siècles des peuples adonnés à l'alphabétisme

n'existent pas à l'échelle du scribe éphémère et que le Pléistocène connaît un autre comput. Mais, tout de même, on est un peu irrité d'avoir d'un côté tant de textes, tant de sources, et de l'autre si peu, un silence aussi total, une volonté aussi obstinée, pourrait-on croire, de narguer notre impatience de connaître et de moquer notre religion du « document ».

Car ici, tout manque à la fois. Quand ailleurs à l'écrit vient s'ajouter la pièce archéologique et le monument, en Afrique sur quoi, à défaut de textes et de constructions, reposera l'histoire : la mémoire des hommes et quelques objets. Maigre base car la tradition orale est courte et vague, et la pièce archéologique est non seulement rare mais trop souvent indatable, privée non seulement de points de repère extérieurs (épigraphie par exemple) mais même de caractères chronologiques intrinsèques : il peut suffire *ailleurs* d'un éclat de pot pour déceler le gallo-romain ; les tessons africains, de dix mille années, mélangés, se ressembleraient au point de ne plus pouvoir être séparés. On comprendra que cela ne facilite pas les choses. Le métier d'historien et d'archéologue doit, au premier rang de ses outils professionnels, compter le point d'interrogation.

Je sais que c'est scandaleux, irritant, exaspérant, tout ce que vous voulez. Je le sais même mieux que quiconque pour m'être heurté moi-même, au cœur de ce tumulus du Bandiala, à de beaux objets inutiles, dont l'âge demeure inconnu et qui ne nous apprennent, par conséquent, pas grand'chose. Mais qu'y faire, sinon accepter le « très peu », actuellement connu, sans cesser d'élargir en multipliant inlassablement les recherches, la minuscule « tête de pont » que nous tenons déjà, face à l'inconnu ?

*
**

La pièce est en sept tableaux : la préhistoire — les peuples voyageurs — Egypte et Soudan — Carthage et Rome — les Arabes — Royaumes noirs — l'exploration européenne.

1^{er} tableau : « LE VIEUX A RAISON »*Date : indéterminée**Lieu : Sahara*

Le soir tombait sur les champs de mil et de pastèques, sur le lac où glissent les pirogues des pêcheurs, sur les paillottes serrées sous les arbres au bord de l'eau. Le Vieux, assis sur la place du Marché, regarde rentrer son monde, les moissonneurs portant sur la tête des charges d'épis, les bergers derrière leurs bêtes, les Hommes du Poisson avec la pagaie sur l'épaule et de noires brochettes de silures enfilés sur une ficelle d'écorce, ceux du Caillou revenant de la carrière de silex, enfin les Gars de la Viande qui, ce soir, rapportent au Chef un quartier de girafe.

Il fait nuit maintenant. Le Vieux ne voit plus mais il écoute les bruits familiers du village. Tout à coup, surgit de l'ombre un G.V., l'un des plus hardis pisteurs d'antilopes de toute la tribu : « La girafe... » — « Eh bien ? » — « Eh bien, c'est derrière le Rocher aux Panthères que nous l'avons prise, et puis... » — « Et puis quoi ? » — « Et puis elle était blessée déjà, et un homme courait derrière, avec un javelot, pas un de chez nous, un autre, comme jamais on n'en a vu, un Rouge à cheveux plats, avec une plume d'autruche dedans... Nous l'avons tué... et regarde ce qu'il y avait au bout de sa lance... Je voulais te montrer... » — Le Vieux prend la pointe de bronze : « En voilà une drôle de pierre... où les Rouges peuvent-ils bien trouver ça ?... Mais c'est que c'est diablement pointu... et tranchant... Ça ne vaudra pourtant jamais nos belles feuilles de laurier en silex : oh, ils peuvent venir, les Rouges, ils peuvent essayer d'envahir les Pays des Myrobolans, ce n'est pas encore avec ce machin-là — (regarde, ça se plie, ça ne casse même pas!) — qu'ils nous auront... Va m'appeler le Chef de Ceux du Caillou, on lui passera, pour l'Arsenal, une grosse commande de flèches en jaspe vert, modèle 87, barbelé, à pédoncule : un peu de médicament là-dessus, procuré par le Chef des Herbes Salutaires, et ils peuvent venir les Rouges, avec leurs pointes brillantes, minces... Tout nouveau, tout beau : l'arme « moderne » en Plexilithe... Attends un peu et nous en reparlerons. C'est comme je le dis : ce caillou flexible, ça ne vaut rien, ça n'a pas d'avenir, de la foutaise, quoi !... »

2^e tableau : « L'AGENCE DES VOYAGES »

Date : sans objet (ce tableau dure 3.000 ans)

Lieu : « quelque part en Afrique » (comme disent les journaux en temps de guerre).

L'A.A.V.M. (Agence Africaine des Voyages et Migrations) est vraiment très bien installée. Un hall confortable, des affiches à la fois polychromes et artistiques, les dernières cartes du Service Géographique Panafricain, des comptoirs régionaux spécialisés, un bar, ma foi, des plus sympathiques, l'inévitable marchande de magazines de mode et de romans policiers, enfin un assortiment complet d'imprimés : *Visitez la Forêt dense... Voyages circulaires Arabie-Sénégal et retour... Ghana : son Casino, son Macaroni au miel... Sports d'hiver aux Monts de la Lune... Agisymba Palace : Tout confort... Central Africa For Fun : Big Game and Strange Peoples... etc.*

On n'a vraiment que l'embarras du choix. Et d'ailleurs l'A.A.V.M. se tient à la disposition de sa clientèle pour lui donner entière satisfaction. Ce qui est heureux, parce qu'il y a souvent des problèmes un peu complexes : avec les campeurs, les nouveaux mariés, les touristes et les représentants de commerce, pas de difficultés, mais le jour où un clan tout entier de vachers sub-arabiques a demandé à se rendre au Tekrour, via Tabelbala et le Sud-marocain, avec cheptel, armes et bagages, (5.810 hommes, 5.902 femmes, 2.538 enfants, 2.308 esclaves mâles, 1937 d° femelles, 10.056 vaches mâles, 17.308 d° femelles, etc., le Bureau fut huit jours sur les dents. Et puis tout s'arrangea pour le mieux : un mois plus tard la dernière bouse avait disparue de la salle d'attente... D'ailleurs, on allait en voir bien d'autres. Plus d'isolés, rien que des hordes, des bataillons, des foules, des exodes, des armées : et pour toutes les directions ! des chasseurs bushmen, fatigués de l'Abyssinie, et qui décident, comme ça, tout à coup, de partir pour le Kalahari..., des Hottentots qui emmènent leur bétail du Haut-Nil à Capetown, des Bantous dont les vagues successives se déplacent sur toute l'Afrique Centrale, de Zanzibar au Gabon, du Lac Rodolphe au Basutoland, des Hamites de tout poil promenant leurs bœufs de la Mer Rouge à l'Atlantique et aux Grands Lacs et fabriquant à l'Afrique noire une auréole

concentrique de métissage physico-linguistico-culturel qui « enkyste » le noyau mélanique et le coupe du reste du monde. Et des Berbères, et des Juifs, et des Indous, et des Malais, et des Arabes pour corser la macédoine.

C'est à ne plus s'y reconnaître. Le département de statistique à l'A.A.V.M., pourtant si bien tenu et qui emploie le système le plus précis de fiches perforées, donne sa langue au chat. Les anthropologistes aussi, me dit-on...

3° tableau : CANDACE ET PAPRIKA

Date : 100 A. D.

Lieu : Le Palais de Méroé

Paprika a raté son examen. Et voilà des vacances gachées, quand on espérait de si belles parties de pirogue et une chasse à la gazelle dans le Désert de l'Ouest. Au lieu de cela, il faut apprendre l'histoire, celle de l'Egypte, et il y en a des dynasties... et des dates... et de ces noms à coucher dehors, à y perdre son nubien.

Ce matin-là, après l'expédition des affaires courantes avec son premier ministre — peut-être l'eunuque décrit dans les Actes des Apôtres — la reine Candace appelle Paprika, que l'on découvre naturellement, en train de jouer au « Bouquetin perché » avec les soldats du Corps de Garde.

On va réviser le chapitre « Egypte et Afrique Noire ». C'est très compliqué, Paprika se fâche, et laisse entendre qu'après tout, quant à savoir dans quelle mesure la civilisation pharaonique a atteint le Soudan, et si ce dernier, en échange, a enseigné quelque chose à la basse vallée du Nil, « Il s'en f... pas mal » (sic). La maman s'obstine (ton examen..., ton avenir..., *les glorieux exploits de ton bisaïeul... l'histoire nationale...* etc). Et le Paprika se voit obligé d'ingurgiter quand même, bon gré mal gré, au moins un tout petit exposé, très rapide et très modeste (l'heure du déjeuner approche) sur le Royaume de Méroé.

Pas mal placé : production agricole, irrigation de la Gezira, routes des régions aurifères du désert oriental, proximité du Kordofan, tête de ligne sur le Darfour, le Ouadaï, etc. jusqu'à l'or du haut Niger, ouverture sur la Mer

Erythrée via Axoum. Un profitable carrefour, une croisée de bien des chemins, ceux des civilisations, des peuples, du négoce.

L'Égypte ancienne omniprésente : toute province qu'on soit, on a ses petites pyramides. Et ses briques cuites, et sa métallurgie : le fer, et peut-être le fer à son point d'entrée, dans l'Afrique continentale. Ici, comme ailleurs, l'emploi généralisé du chameau va déclancher un boom du commerce transsaharien, et les méharistes Blémyes ne vont pas tarder à harceler les bourgeois du bord de l'eau.

Des Grecs sont venus par le Nil, des marchands de vin en particulier. Des Romains aussi, de l'armée d'occupation ; et Paprika consent à dresser l'oreille au récit du bon tour joué à l'envahisseur un siècle plus tôt par son grand-papa Pripaka, à cette époque encore Lieutenant-Colonel, et qui, au cours d'un raid sur le Chef-Lieu du Cercle d'Assouan, parvenait à enlever la propre statue de César Auguste. Le Général Petronius, avec une division d'infanterie de ligne et 800 chevaux, ravagea quelques villes « éthiopiennes », mais ne récupéra pas la statue de son Führer... Mais Paprika ignorera l'épilogue de cet épisode pittoresque de la résistance méroïtique : la découverte de la tête impériale, par un archéologue européen, au XX^e siècle.

Cette histoire du Royaume de Méroé, c'est tout le problème des contacts de l'Afrique noire avec le monde extérieur qu'elle pose.

Le Sahara sépare deux monde : la faune, la flore, les hommes sont radicalement différents. Malgré tant de millénaire de liaisons transsahariennes, le désert a fonctionné, souvent, comme une véritable muraille, que n'ont franchi, par exemple, ni l'alphabet, ni l'araire, ni l'architecture, ni le tour du potier, ni les techniques agricoles supérieures. Il s'est « refermé » trop tôt : le néolithique était passé, avec ses conquêtes majeures, la houe, le troupeau et la marmite. Mais le reste n'a pas suivi. Sauf le fer, mais qui n'aura provoqué qu'un changement de matériau : le Noir fait alors en fer la hache qu'il taillait en pierre, il ne fait pas *autre chose*.

Tout en faisant leur large place aux obstacles d'ordre géographique, on se demandera souvent si le facteur humain n'aura pas été, maintes fois, prépondérant et si tel ou tel élément, loin de n'avoir pu « sauter » le désert, ne se serait pas au contraire heurté, au Soudan, à la porte même du monde noir à la pancarte : « Importation interdite ».

Il ne faudra donc pas exagérer le rôle d'une muraille qui est, en réalité, à claire-voie, car le grillage qui a retenu l'alphabet a bien laissé passer mille et une autres choses : loin d'être pour le Soudan symbole de mort ou d'immobilité, le désert représente pour lui une fenêtre ouverte sur les pays de haute civilisation, vers le Nord et le Nord-Est. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de le trouver si solidement imbibé d'influences syrtiques, « orientales », érythréennes, voire asiatiques.

L'apport culturel extérieur a profondément touché toute une série de civilisations africaines d'éléments empruntés à l'Egypte, à la vieille méditerranée égéenne, et aux suivantes, à tous, l'Orient jusqu'à l'Inde comprise.

Si l'identification proposée par H.R. Palmer est juste, le commerçant haoussa, qui achète et vend tout ensemble et s'intitule « dan baranda », serait bien surpris de savoir qu'il évoque le Zeus Labrandeus de Carie et la bipenne crétoise. Comme les Ibibio de la Nigéria du Sud d'apprendre que leur dresse aux serpents a été rapprochée de figuration minoennes, ou les Marka du Lac Débo qu'ils parlent latin en écorchant les noms des mois d'un calendrier julien...

De singulières ressemblances ont été signalées entre les types ouest-africain d'épées, de bracelets, de boucles d'oreille ou de poteries, et des objets européens parfois non seulement analogues mais identiques, de l'Age de Bronze ou du Fer. Depuis...

Mais Paprika n'écoute déjà plus : il vient d'entendre, au-delà des palmiers du Jardin Royal, sur la berge du fleuve, le signe convenu : Kitoko a sifflé, c'est « comme convenu » pour la pêche aux silures et Sa Majesté la Reine, sa bonne mère elle-même, ne parviendra pas à le retenir...

4^e tableau : LE SUFETE ET LE GENERAL

Date : Ad libitum

Lieu : Champs-Élysées (section : militaires de carrière).

Au *Bar Colonial* : deux hommes à une petite table fleurie d'asphodèles, devant un grand verre d'hydromel au cumin. Cuirasse de bronze dorée, casque d'airain, manteau de pourpre, glaive court : le Général Julius Maternus. Et qui

n'a pas l'air commode ! Le Vice-Amiral Hannon, chef de l'escadre de l'Atlantique Sud, fait moins sévère : grassouillet et rondouillard, il a une robe splendide, toute bleu outremer (évidemment)..., avec des parements brodés et une ceinture d'amiral orange, un collier de perles alternées vertes et rouges, amazonite et corail, des bagues énormes, et de mauvais goût, des boucles d'oreille.

Deux héros « coloniaux », dont l'un « civilisait » les Bédouins à coups de lance et dont l'autre, moins brutal, se contentait d'assurer aux « légitimes exigences du développement économique d'une laborieuse Métropole » (lire : aux âpres négoces du boutiquier carthaginois), l'appui des croiseurs, à rame, de la Marine Nationale.

Les deux collègues, réconciliés outre-tombe, repassent avec mélancolie leurs souvenirs. « Ah, le bon temps, disait le Sufète, les belles navigations dans la houle des côtes marocaines où le commerce punique égrenait de lucratives factories. On gagnait ce qu'on voulait, 200 % sur le cuivre et la céramique, 150 % sur les perles de verre, seulement 100 % sur les toiles de lin... Tant qu'il s'agit de caboter d'entrepôt en entrepôt, tout alla bien. Mais mes instructions m'enjoignaient de pousser au-delà, à la découverte. J'ai fait de mon mieux, mais vraiment ça devenait difficile, et dangereux : l'aiguade, les vins, le moral de l'équipage, l'affreuse réputation de l'Océan Ténébreux... Il fallut très vite virer de bord. Ne le dites surtout pas, mais je n'ai pas dépassé les Iles Canaries, je ne les ai même pas vues. Alors, vous pensez s'ils me font rire, leurs érudits, penchés pendant des siècles sur le méchant petit lambeau de traduction grecque de mon rapport à l'Amirauté qui est tout ce qu'ils savent de mon Périple, et qui font des thèses pour prouver que j'ai été à Dakar, à Freetown et même — ils sont généreux, les innocents ! — jusqu'à... Douala ». Et de rire... Ça déride le Général : « Bien bonne, en effet. Hein, sont-ils simples d'avoir songé à tout, sauf au fait que vous pouviez être, tout vraiment, un menteur, ou que votre Ministère de la Propagande... Moi aussi, d'ailleurs, ils m'ont envoyé au fin fond de l'Afrique centrale, leurs géographes, et sur le bien maigre récit du Prof. Marin de Tyr : me l'a-t-on promenée mon « Agisymba regio ». Et ça continue. Ils se disputent encore. Moi-même j'ai oublié où elle se trouvait : chez les Nègres en tous les cas. Ça, je m'en souviens, on a « cassé » des villages, on a égorgé quelques paysans, pillé quelques campements, violé quelques filles et capturé un

rhinocéros. Et puis on est revenu. J'ai été « au tableau » et affecté au Ministère. Comme vous voyez, c'était la belle vie. Mais, de vous à moi, notre pénétration africaine n'a jamais été bien loin : la Haute Egypte, la Cyrénaïque, le Fezzan des Garamantes (j'ai été chef de poste à Garama, comme Chef de Bataillon) la Proconsulaire, les Mauritanies, césarienne et tingitane. Un point c'est tout. Quelques raids au désert, des escarmouches sur le *limes*. Nous n'avons pas pu mener notre expansion coloniale jusqu'aux Pays des Noirs. Après tout, tant pis pour eux... » — « Ou tant mieux, conclut le Sufète. A la bonne vôtre, et sans rancune... »

5° tableau :

ABOU BEKR BEN MOHAMMED BEN ABDALLAH

ben ABD el WAHAD AL MIÇRI

Date : 19 Rejeb 1217 (15 novembre 1802)

Lieu : Mourzouk

Dans la maison en torchis où il attend, depuis trois mois, que les Beni Souleïman veuillent bien libérer la piste de Tripoli, Abou Bekr ben... etc, est de fort mauvaise humeur. Dans ce Fezzan où il arrive avec une caravane d'esclaves du Soudan, tout lui déplaît. C'est un enfer : « L'Enfer est chaud, et ce pays-ci est brûlant ; les damnés de l'Enfer sont noirs et les gens de ce pays-ci sont au moins aussi noirs ; l'Enfer a sept portes, et Mourzouk a aussi sept portes... ». La nourriture est chère et exécrationnelle : les hommes y mangent de la luzerne comme les bêtes, « pâture délicieuse que les gourmands saupoudrent d'un peu de sel pour en faire un régal », le beurre y est aussi introuvable que le « soufre rouge », et le Sultan est un imbécile coiffé d'un turban blanc monstrueux, tourné à la mode de la Mecque mais de dimensions ridicules.

Abou Bekr s'ennuie, à périr. Et il n'a pas encore « digéré » les trois mésaventures majeures de sa traversée du désert. Si peu qu'il les raconte à son frère, demeuré au Boudker pour de nouveaux achats d'esclaves : « La première de mes

tribulations dans cette détestable traversée fut la perte d'un excellent âne, un âne de prix auquel je tenais. Comme je l'avais fait courir un peu fort pour repoin dre la caravane derrière laquelle je m'étais attardé, le trot dans le sable l'avait épuisé. Et comme il venait se coller dans les jambes des esclaves, je descendis et lui allongeai un vigoureux coup de pied dans le ventre. Ma bête tomba raide morte comme si je lui eusse enfoncé un couteau dans les entrailles.

« Autre accident. J'avais un esclave fort et robuste, mais qui, Dieu le sait ! ne pensait qu'à s'enfuir. Par précaution, je le tenais solidement lié à doubles liens aux pieds et, la nuit, je fixais la chaîne que je lui attachais au cou, à un pieu, profondément enfoncé en terre ; un autre esclave, de confiance, dormait appuyé sur cette chaîne. Pendant la traversée du Pays des Têda, on me supplia d'user de clémence : « Où veux-tu qu'il aille, maintenant ? » Je me laissai fléchir et voilà qu'il s'enfuit avec deux de mes plus belles esclaves. Perte énorme pour moi : J'en avais refusé 110 mitkal d'or et 60 piastres fortes ou colonnates d'Espagne à l'homme qui les a enlevées.

« Le troisième déboire est le suivant : J'avais une fille splendide parmi les esclaves et j'en eus envie. On me dit qu'elle appartenait à un Têda nommé Tchaï : « Je ne vends mon esclave que contre quatre autres de son âge ». Après mille démarches et discussions il fut convenu que je lui donnerais pour prix : la plus belle de mes esclaves, une autre esclave à peine pubère, à gorge naissante et un chameau étalon ». Marché conclu. L'échange se fait à la nuit close. Je fais entrer la fille dans ma tente, je la regarde : ce n'est pas celle que j'avais vue ! j'étais trompé et celle-ci me paraissait détestable. Toutes mes protestations n'aboutirent qu'à la restitution réciproque des esclaves, mais le Têda refusa de me rendre mon chameau, et je dus céder ».

Pauvre Abou Bekr, que de malchance ! Pour tromper la longueur de son inaction forcée dans ce Fezzan maudit, il continue à écrire, à sa mère, qui est maintenant au Caire, et à laquelle il raconte les belles razzias auxquelles il vient de participer avec le Sultan du Boudker.

Pour organiser une battue, il faut faire au Sultan une demande de permis de chasse, accompagnée d'un présent, par exemple un cheval harnaché et un esclave qui le conduit. Le permis, s'il est accordé, commence ainsi : « De par le Grand Sultan, Refuge et Appui de tous, Gloire de tous

les rois arabes et non arabes, Maître du cou de toutes les nations, Souverain des deux terres et des deux mers... Nous, Sultan, favorisé de Dieu, avons gratifié de notre faveur et de notre bienveillance N..., fils de N... et lui avons donné un permis pour conduire une razzia dans la direction de... En foi de quoi, le présent Firman est émané de notre Sublime Générosité et de nos Nobles Bontés... etc.

Le détenteur du permis de capture fait battre le tambour sur la place du marché et les affaires commencent : avances en marchandises, recrutements, répartitions des prises à faire (par exemple la moitié ou le tiers des esclaves au Chef de chasse à la première distribution, le quart à la seconde). Il y a des règles compliquées, toute une jurisprudence pour les villages qui se rendent sans combat, pour les individus isolés sur les chemins, pour le partage du butin, etc... Chaque année le Sultan délivre 60 à 70 permis de chasse, et chaque razzia a son territoire d'opération soigneusement délimité.

Si tous les esclaves pris arrivaient au Boudker, le pays en serait encombré, mais beaucoup meurent de maladie en voyage, ou sont tués. Certains refusent de suivre le chasseur, s'asseyent par terre et disent : « Tuez-moi » et on les tue à coups de bâton. Beaucoup périssent au Boudker pendant leur acclimatation. Des milliers succomberont encore à travers le désert. « J'ai vu des marchands quitter le Boudker avec une centaine d'esclaves et les perdre tous en route par le froid, d'autres partis avec trois cents esclaves et les laisser en chemin, morts de chaleur et de soif, d'autres partir aussi avec des troupes considérables d'esclaves et n'en pas perdre un seul. Tout cela dépend de la volonté du Tout-Puissant ».

L'exportation vers le Nord est prodigieusement redoutée des esclaves auxquels on dit, au Boudker, pour les « assouplir » : « Je te vendrai aux Blancs, qui mangeront ta viande, teindront leurs draps avec ton sang, et feront du savon avec ta cervelle ».

« Mes affaires vont bien. Je n'ai perdu cette fois-ci, entre le Boudker et Mourzouk, que vingt esclaves sur deux cent cinq, dont hélas ma concubine préférée, qui est fort belle et pour un prix raisonnable. Elle est abyssinienne ».

Et le bon Abou Bekr, qui continue à périr d'ennui dans l'affreux Mourzouk au Sultan ridicule, va rejoindre l'abyssinienne.

6^e tableau . S. A. LE ROI DIVIN*Date : sans intérêt**Lieu : Boudker*

Le Roi Chôduba-Dudô, ou Chôduba-le-Second, plus connu dans les chroniques sous le nom de Chôduba le Magnifique, s'était emparé par la force, à la mort de son père, du Sultanat et de ses insignes, le sceau, le sabre, l'amulette et le trône. De ses deux frères, il fait massacrer l'un et, avec des brochettes de fer rougies au feu, aveugler l'autre.

Puis, il régale ses amis et ce sont, à pleins baquets, portés chacun par quatre esclaves, le riz cuit au miel comme le zerdeh d'Egypte, les poules frites au beurre, les jeunes pigeons, les gruaux et les ragoûts, les viandes rôties dans leur jus avec du beurre, les galettes feuilletées arrosées de miel.

Le Gouvernement est fortement organisé : un Grand Conseil et Cour Supérieure de huit membres, la Mère du Sultan, les Gouverneurs de l'Est et de l'Ouest, les Vizirs, le Chef du Protocole, les Exécuteurs des Hautes Œuvres, la Garde, les Rois des montagnes, les Commandants de Cercle, et tout un fretin de Fonctionnaires de tout grade et de tout poil, et d'Inspecteurs de Fonctionnaires.

Deux fois la semaine, Chôduba donne une audience sur la place du marché. Les juges de la Cour suprême sont assis, dignes, derrière leurs lances fichées en terre. Puis, tous les dignitaires, chacun selon son rang, et la foule. Sept interprètes adressent les salutations du Sultan aux assistants, qui battent des mains et s'inclinent jusqu'à terre de manière que leurs tempes, la droite puis la gauche, aillent toucher la poussière.

La musique de la Garde Nationale fait un vacarme épouvantable, avec ses aigres trompettes, le cliquetis des fers de jet, les battements des tambours. Et les soldats s'écrient : « Gloire à toi, Sultan, Buffle d'intrépidité ! Que Dieu te rende victorieux de tes ennemis, toi notre Maître ! »

Après le concert, c'est la prise d'armes. Les cuirassiers défilent en grand appareil : casque de fer à nasal doré, couvre-nuque en mailles, doublé de feutre souple, cotte de maille, jaque bourrée polychrome, ou pourpoint en crocodile, brassarts de métal ; des chevaux tout caparaçonnés de mate-

lansures ouatées de drap rouge orné de pièces multicolores ; des lances, hastes longues ou javelines et des épées. Les fantassins ont des boucliers de cuir et, souvent, des arcs.

Chôduba est un prince respecté, il est l'objet d'un culte. Nul ne doit porter le même nom que lui et le jour de son avènement tous les « Chôduba » du royaume ont dû changer d'appellation. Il a le monopole des vêtements de soie, des selles brodées d'or, des éventails de plumes d'autruche. Pour approcher du Prince, on enlève ses sandales à la première porte, son turban à la deuxième, et ainsi de suite, pour se trouver, la septième passée, nu, sauf du nombril au genou. Le Sultan interpelle le visiteur : « O esclave ! » et il répond : « Plaît-il ? mon Maître, Maître de mon Père et de mon Grand-Père ». Puis, en réponse à un ordre du Roi, il bat des mains, pose sa joue à terre et dit : « J'ai entendu, j'obéis, mon Maître, Buffle de courage, que Dieu te rende toujours triomphant de tes ennemis, ô mon Maître ! »

Le Sultan, d'ailleurs, reste, dans son palais, invisible aux mortels, séparé d'eux par une cloison de natte ou une tenture.

Les droits du maître sont variés : il peut par exemple réclamer toute jolie fille portant le nom de Habbâbah, et l'on donne celui-ci à bien des enfants dans l'espoir de les voir retenues pour le harem du Maître, honneur singulier, et très profitable pour la famille.

Car il faut se méfier d'une autorité qui a la main lourde, et dont la justice est rude. Le catalogue des peines a de quoi faire réfléchir : la « casse-pastèque », l'écartement ou pandiculation, l'asommade au gourdin, la mort sous le fouet en peau de buffle ou de rhinocéros, les fers, le carcan, le « cercle de réclusion », etc.

Le Boudker est prospère, le commerce est très actif. A l'exportation : esclaves, ivoire, plumes d'autruche, peaux, poudre d'or, gomme, tamarin, drogues diverses ; à l'importation : verroteries, ambre, corail, tissus, cuivre rouge, cuivre jaune, antimoine, aiguilles, rasoirs, sabres, papier à écrire, soufre en canon, sel.

L'impôt rentre. Les chasses périodiques aux esclaves sont fructueuses. Pas de complications extérieures. Et pourtant, Chôduba est soucieux. Il sait trop de choses. Il sait que les griseries de la puissance ont leurs secrets périls et qu'il ne suffit pas d'être l'Homme-qui-fait-tomber-la-pluie pour être heureux. Il sait surtout comment finissent les Rois divins, et ce qu'exige la coutume, à laquelle il faut se

soumettre, tout Chôduba-Dudô qu'on soit. Et chaque soir, car il vieillit, il tend l'oreille, longtemps, dans la nuit ; est-ce déjà, ce crissement feutré du sable dans la cour royale, le pas des assassins rituels ?

7^e tableau : HOMO SAPIENS EUROPÆUS VAR.
PEREGRINA

Date : 23 septembre 1826

Lieu : Sahab-lez-Tombouctou

Une « geïla » torride. Pour la halte méridienne, le Major Alexander Gordon Laing, du 2nd West Indian Regiment, s'est abrité à l'ombre d'un *atil*. Dans le flamboiement de la plaine, reverdie sous le baiser des premières pluies, hommes et bêtes, immobiles, dorment ou ruminent. Mais El Raïs, l'Écossais, lui, malgré la fournaise, réfléchit.

Son but est atteint : à 32 ans, il est entré à Tombouctou le 18 août 1826, deux ans avant René Caillié. Il s'agit maintenant d'en revenir, en tentant de gagner Ségou, et sans doute le Sénégal ou la Gambie, par la voie détournée d'Araouan.

Ah ! ça n'a pas été tout seul, du 17 juillet de l'année précédente, date de son départ de Tripoli, à Tombouctou. Ses instruments scientifiques, dès Ghadamès, sont mis en pièces par les brutalités du transport. Une nuit de janvier, les Touaregs l'attaquent à l'arme blanche et il s'en tire avec 24 blessures dont 18 graves. Cinq coups de sabre sur la tête, trois sur la tempe gauche : « Partout, écrira-t-il, des fractures, dont il est sorti beaucoup d'esquilles. Un coup de sabre sur la joue gauche m'a brisé la mâchoire, fendu l'oreille et fait une très laide blessure ; un autre m'a atteint la tempe droite et une terrible entaille. — *a dreadful gash* — sur le cou a légèrement égratigné la trachée-artère ». Il en échappe pour tomber malade chez les Kountas et voit mourir trois de ses compagnons, et fuir le quatrième. Le voici seul, mutilé, fiévreux, souffrant de maux de tête atroces, et de sa blessure au bras, abandonné au cœur d'un pays inconnu et hostile. Mais il touchera au but.

Il s'agit, oui, songe-t-il, d'en revenir... Mais y parviendra-t-il ? L'hostilité du prince peul Mohammed ben Mohammed Labo est évidente, et Ahmadou Labeida, le chef des Béra-

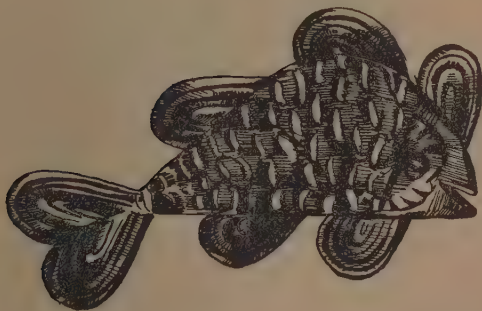
biches, sur le territoire duquel il se trouve, est un impitoyable ennemi des étrangers. S'en sortira-t-il ?

Il écrit alors une dernière lettre. Il a épousé Emma Warrington, la fille du consul britannique à Tripoli, peu avant son départ ; mais, faute de pasteur, le mariage civil n'est guère que des fiançailles légalisées : on attendra le retour du voyageur dans quelques mois, pour les noces véritables.

L'encre sèche au fur et à mesure qu'il écrit et il faut écarter les mouches : « J'ai commencé cent lettres pour ma chère Emma, mais n'ai pu en finir aucune. Elle est toujours au plus haut de mes pensées, et c'est avec délices que je songe à l'avenir, à l'heure de notre réunion qui, Dieu le veuille, n'est plus maintenant très éloignée... »

Un moment plus tard, rejoint par quatre Bérabiches, il est massacré ; on lui tranche la tête ; le cadavre est abandonné aux vautours et tout son butin d'exploration est brûlé sur place par des Bédouins qui se bouchent le nez par peur des effluves diaboliques des bagages du mécréant, ses notes, ses cartes, ses copies de manuscrits arabes, ses instruments.

Amadou Labeid'a garde pour lui une breloque, une « petite poule en or, les ailes ouvertes ».



POIDS BAULÉ (CÔTE D'IVOIRE)



POULIE DE TISSERANDS MALINKÉS

OÙ EST LE SAUVAGE? ¹

M. D. W. JEFFREYS

J'AI lu récemment un livre d'anatomie humaine où la phrase suivante retint mon attention: « Les lèvres épaisses et retroussées d'un nègre sont plus éloignées des lèvres minces des singes anthropoïdes que ne le sont les lèvres minces d'un Européen, c'est-à-dire que quant aux lèvres, un Nègre est plus évolué et moins primitif qu'un Européen » (2).

J'avais été autrefois habitué, par mon éducation, à considérer le Nègre comme primitif. Peut-être quelques recherches sur les caractères raciaux primitifs du Nègre pourraient-ils fournir des conclusions inattendues. Je méditai sur le darwinisme et les singes pour voir ce qui en sortirait.

Pour l'homme de la rue, darwinisme et origine simienne de l'homme sont presque synonymes. C'est cette banale mais fausse interprétation du darwinisme et des débuts de l'homme qui a conduit à ces débats populaires comme

(1) Traduit avec l'autorisation de l'Editeur et de l'auteur d'après *The Hibbert Journal*, XLII, N° 4, July 1944, p. 359-366. « Primitive Nigger where is he to be found ? »

(2) E.P. Stibbe, *Physical Anthropology*, London, 1930, p. 148.

celui portant sur la recherche du « missing link ». Sir Grafton Elliot-Smith, dans son livre *The Evolution of Man*, a donné deux schémas généalogiques, dont l'examen devrait une fois pour toutes éclaircir le malentendu sur l'homme descendant du singe. Les schémas montrent cependant qu'aux temps lointains de l'Eocène hommes et singes avaient un ancêtre primitif commun.

Dans les manuels que j'ai lus les termes « peuples primitifs », « hommes primitifs », ne concernent pas des rameaux éteints du stock humain, Pithécanthropos ou Néanderthaliens, mais des races actuelles. Et pourtant, on ne tente pas de définir ce qu'est un peuple ou un homme « primitif », ni où l'un ou l'autre peuvent se trouver. A mon avis, le mot n'est qu'un signe d'ignorance : il est employé par l'ethnologue en chambre, jamais par celui qui travaille sur le terrain, parce qu'il ne rencontre jamais un peuple primitif.

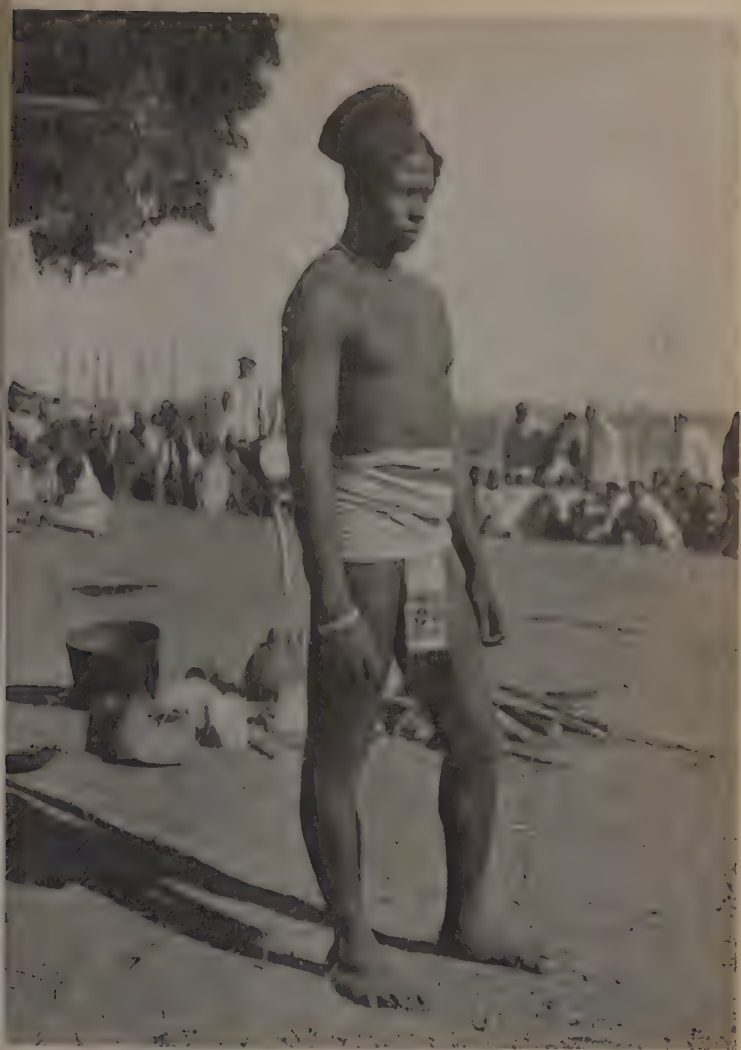
Le Professeur Elliot-Smith a mis en garde les ethnologues contre l'emploi anti-scientifique qui est fait aujourd'hui du mot « primitif ».

« Tandis qu'il est légitime de l'employer en relation avec des types réellement archaïques d'humanité ou des survivances de pratiques ou de croyances venant de la toute première enfance de la race humaine, il est nécessaire de protester contre l'emploi abusif courant de ce terme, dont les ethnologues modernes sont particulièrement coupables. Par exemple, l'usage s'est instauré de considérer comme « primitives » toutes les coutumes ou traditions de peuples comme les aborigènes d'Australie et les Bushmen de l'Afrique du Sud, bien qu'il soit évident que beaucoup de leurs éléments culturels, et en particulier ceux qui sont utilisés le plus fréquemment comme exemples de croyances et de coutumes primitives, et étiquetés comme tels, ont été empruntés à une époque relativement récente de civilisations étrangères plus évoluées » (3).

Comme les races actuelles de l'homme appartiennent à une espèce unique, *Homo sapiens*, où trouver, s'ils existent, ces objets mystérieux, des peuples primitifs ?

Le premier point à régler est la définition de l'homme primitif. Une fois celle-ci acquise, la découverte d'une

(3) Elliot-Smith, Sir G. *The Evolution of Man*, London, 1924, p. 49.



LUTTEUR MAHAFALY (BETIOVY) — MADAGASCAR.



FEMME ARABE ET SON ENFANT — TCHAD.

variété « primitive » de l'espèce ne devrait pas faire difficulté. Dans l'hypothèse darwinienne concernant l'ancêtre commun de l'homme et du singe, la théorie généralement acceptée de l'évolution implique que l'homme a progressé plus loin sur la voie de l'évolution qu'aucun autre mammifère, c'est-à-dire a divergé plus fortement de son ancêtre primitif qu'aucun autre mammifère du sien. Ainsi, les singes anthropoïdes sont considérés comme plus primitifs, ou moins évolués par rapport au stock ancestral, que l'homme. Un des représentants de cette espèce peut être employé comme un terme de comparaison entre les races humaines dans la recherche d'une définition de l'homme primitif. On a besoin pour ainsi dire, d'un étalon pour la mesure des degrés de « primitivité » des divers rameaux de l'espèce *Homo sapiens*, avec l'espoir d'aboutir à une définition de l'homme primitif et de le localiser sur la terre.

Le Gorille paraît un terme de comparaison acceptable pour décider du degré de « primitivité » d'êtres humains de différentes races, les caractères physiques du gorille permettant ainsi de déceler des caractères primitifs comparables chez l'homme.

On peut donc admettre que plus les caractères physiques chez un représentant d'une race humaine ressemblent à ceux du Gorille, plus seront « primitifs » les représentants de cette race par rapport à ceux d'une race aux caractères moins proches de ceux du Gorille.

Partant de ces prémisses, et muni d'un étalon pour l'estimation de la « primitivité », il devient possible de constater et d'évaluer des caractères physiques comparatifs de deux variétés d'*Homo sapiens*. Le mètre comparateur sera appliqué à un représentant d'un type tropical, le Nègre, et à celui d'un type tempéré, l'Européen.

« Le prognathisme du Nègre est si évidemment simien que l'on en a tiré cette conclusion prématurée qu'il était en tout plus primitif que l'homme Blanc ; mais on a constaté depuis, pour employer les termes d'Elliot-Smith, que « dans les races humaines nordique et alpine, bien des traits persistent, tels que la forte pilosité, qui suggèrent des affinités simiennes perdues parmi les Nègres plus spécialisés et d'autres races, mais conservées chez l'aborigène australien, plus généralisé » (4).

(4) Hocart, A.M. *The Progress of Man*, London, 1933, p. 14.

Quant à la pilosité, et sauf pour les parties exposées de la face, la peau du gorille est entièrement couverte de poils, celle de l'Européen moyennement, et celle du Nègre faiblement, si bien que le degré de « primitivité », mesuré d'après la pilosité et les autres caractères physiques du Gorille, peut s'exprimer de la façon suivante :

GORILLE	EUROPEEN	NEGRE
Pilosité générale	Corps poilu	Corps très poilu
Poil lisse	Poil lisse	Poil crépu
Section du poil : circulaire	Section du poil : circulaire	Section du poil : elliptique
Emergence du poil : normale	Emergence du poil : normale	Emergence du poil : oblique
Lèvres très minces	Lèvres moyennes	Lèvres épaisses
Yeux clairs	Yeux clairs	Yeux foncés
Faible nombre de glandes sudoripares	Grand nombre de glandes sudoripares	Nombre de glandes sudoripares plus grand que chez les Européens

En tant que corollaires au dernier point du tableau précédent, la citation suivante, qui suggère à nouveau le même ordre, est intéressante :

« Très digne de remarque, cependant, sont (chez le Nègre) le grand nombre de glandes sudoripares et sébacées : en fait les glandes apocrines sont, chez lui, trois fois plus nombreuses que dans la peau blanche (5). La femme noire est très populaire comme concubine en été, parce que sa peau noire reste fraîche ce que ne fait pas celle d'une Arabe. Quand, pendant la guerre mondiale, les forces britanniques arrivèrent au Tigre, et que le bruit courut que « maintenant que les Britanniques étaient là tous les esclaves allaient être libres », les autorités furent spécialement sollicités de ne pas libérer les femmes à causes des avantages de la fraîcheur de cette peau noire » (6).

C'est un autre exemple de plus grande spécialisation, une spécialisation qui, de nouveau, place le Nègre plus loin de leur commun ancêtre simien que l'Européen.

Le tableau déconcertant donné plus haut suggère que,

(5) Loewenthal, L.J.A. *Tropical Diseases Bulletin*, n° 37, February, 1940, p. 100.

(6) Mac Munn, Sir G. *Slavery through the Ages*, London, 1938, p. 257.

dans la théorie d'un commun ancêtre de l'homme et du singe, le Nègre, au cours de son évolution, n'a pas, tout le temps, avancé isolément. « Charles White a constaté que l'avant-bras du Nègre est plus long, en comparaison du bras, que celui de l'Européen, et que celui du singe est proportionnellement plus long que celui du Nègre (7). Ici par conséquent, le Nègre perd sa place dans le tableau. Pour la pigmentation de la peau, le Nègre présente une forte quantité de pigment, et ce caractère peut être dû à une spécialisation, auquel cas, ce trait l'éloignerait de nouveau plus des singes que l'Européen, mais à cet égard, on n'a pas actuellement de certitude. « La couleur doit être une adaptation au climat, puisque la peau fonce toujours au soleil. Le noir protège contre les rayons du soleil tropical, mais il n'est pas nécessairement apparu dans ce dessein puisqu'il se retrouve chez les singes, pourtant protégés par un pelage épais » (8). Ainsi, le Nègre, peut tout simplement avoir perdu son poil et conservé la pigmentation noire de l'ancêtre simien. Donc, tant pour la longueur de l'avant-bras que pour la pigmentation, c'est le Nègre, et non l'Européen, qui se verrait placé plus près du Gorille.

D'une façon générale, les faits constatés jusqu'ici montrent que c'est l'Européen et non le Nègre qui est le plus proche du Gorille, le plus proche du primitif. Par ailleurs, en ce qui concerne la constitution de la mâchoire, le Nègre est plus prognathe que l'Européen et par là plus proche du Gorille, mais d'éminents anatomistes affirment que la mâchoire de l'Européen serait plutôt le résultat d'une dégénérescence que d'une différenciation intensive telle que celle qui a caractérisé jusqu'ici la divergence du Nègre d'avec le type primitif. Par conséquent, pour sa mâchoire humaine attestant une dégénérescence, l'Européen n'a guère lieu de se féliciter lui-même.

Un des traits distinctifs du Gorille est la massivité de son squelette, due à une activité hypophysaire persistante. Une semblable activité chez l'homme provoque un état pathologique, l'acromégalie. Cependant, au point de vue race, la race blanche montre une activité hypophysaire plus forte que le Noir et est, de la sorte, plus proche du Gorille.

« La race blanche, d'après Keith, monte une prépondé-

(7) Haddon, A.C. *History of Anthropology*, London, 1910, p. 43.

(8) Hocart A.M. *The Progress of Man*, London, 1933, p. 9.

rance hypophysaire plus forte que le Nègre ou le Mongol, comme l'indiquent la nasalisation marquée de sa face et l'épaississement des arcades sourcillières, etc » (9).

Le témoignage des vestiges fossiles confirme les résultats du classement présenté plus haut des caractères physiques : « Quand Lortet découvrit dans les couches miocènes du sud de la France les restes du *Dryopithecus*, on constata que ce singe éteint, aussi grand qu'un chimpanzé, avait conservé plus de traits primitifs que ce dernier, et Gaudry admit qu'il était également apparenté de plus près à l'homme (10).

Le mètre utilisé pour mesurer les caractères physiques montre que l'Européen ne saurait se considérer comme en dehors de la catégorie de l'homme « primitif ».

Abandonnons maintenant le mètre, et procédons à une comparaison directe.

Il y a longtemps que les activités mentales des deux races sont comparées, contrairement à ce qu'on attendrait des constatations physiques, sans dénigrer le Nègre.

« Quelle que puisse être l'influence de la race, tout ce que nous savons montre que l'intellect est égal. Pour les Nègres, c'est Grégoire qui l'a montré le premier » (11).

« On a récemment, beaucoup écrit concernant ce qu'on appelle la mentalité « primitive », mais, à l'examen, elle se révèle très semblable à la nôtre. La différence principale semble résider moins dans la nature des processus mentaux que dans le contenu mental » (12).

Un des points de comparaison est l'usage que chaque race a fait du langage. Mais, avant d'aller plus loin, il faut donner une brève analyse des sons sémantiques. On sait que les Gorilles possèdent une gamme de sons intelligibles pour eux. L'Européen a une gamme plus étendue qu'il utilise pour le langage articulé. Le Nègre a non seulement la même gamme étendue de sons que l'Européen mais, de plus, il impose à ces sons des tons sémantiques. Ainsi, tel son affecté d'un ton haut signifiera telle chose et le même son avec un ton plus bas aura un sens totalement différent indépendant. Le Nègre a introduit l'usage de tons sémantiques — et fait, de la musique — dans son matériel phonétique pour en composer sa langue. En d'autres termes, les

(9) Gates R. *Heredity in Man*, London, 1929, p. 306.

(10) Elliot-Smith, Sir G. *Scientia*, London, 1940, p. 402.

(11) Buckle H. *Miscellaneous and Posthumous Works*, London, 1885, vol. 1, p. 242.

(12) Sayce R.U. *Primitive arts and crafts*, London, 1933, p. 60.

langues nègres à tons sont plus difficiles à apprendre que les langues européennes sans tons. Le Nègre éprouve bien moins de difficultés à apprendre les langues sans tons que les Européens à s'initier aux complexités des langues à tons.

Un autre point à inscrire au crédit de l'intelligence nègre est la façon dont elle a exploité les avantages d'une langue à tons. « Une preuve d'une haute intelligence chez l'indigène est l'emploi du tambour, dans le Sud du Cameroun, pour envoyer des messages. Les deux tons du tambour comme tissés ensemble par un rythme compliqué, rend possible la transmission, de nuit comme de jour, de tout message qui puisse se parler. C'était une réalisation dans le domaine des communications, bien supérieure à ce que connaissait le Blanc avant l'invention du télégraphe » (13).

Ici encore, dans le domaine du langage, il semble que le Nègre, dont les parlers sont plus riches en sons articulés que ceux de l'Européen, a poussé plus loin et se tienne par conséquent plus éloigné de l'ancêtre primitif pauvre en sons sémantiques que ne l'est l'Européen.

Quant à la syntaxe et à la grammaire, le Nègre a considérablement évolué, et, si l'on admet que le Gorille n'a ni syntaxe ni grammaire, alors le Nègre est plus loin que l'Européen de l'ancêtre primitif, comme le montreront les citations suivantes :

« La plupart des langues (nègres) dont il est question n'ont nullement des vocabulaires limités : généralement chaque type de tambour, de panier, de pot ou de natte a son propre nom distinctif... En règle générale, la syntaxe de ces langues indigènes est beaucoup plus compliquée que celle des langues européennes modernes » (14).

Le Dr. Alice Werner, parlant des langues africaines, remarque : « Le verbe peut exprimer, au moyen de changements du radical, toute une série de modifications de sens qu'il nous faut à nous des mots différents pour noter. Ces modifications sont généralement appelés « formes » mais sont, en fait, des extensions du principe des « voix ». Nous devons nous contenter de deux voix, l'actif et le passif, avec des traces d'un moyen ; l'hébreu en a sept ; certaines langues bantous en ont neuf ou dix, tandis que, en comptant les dérivés secondaires ou tertiaires et les composés, feu

(13) Rudin H.R. *Germans in the Cameroons*, 1884-1914, London, 1938, p. 112.

(14) Talbot, P.A. *Southern Nigeria*, Oxford, 1926, vol IV, p. 78.

W. H. Bentley a compté plus de trois cents formes pour un seul verbe, et toutes en usage, dans la langue du Bas Congo » (15).

Aucun sophisme ne saurait prétendre qu'une langue qui fait un emploi sémantique simultané des sons et des tons et dont la syntaxe est plus complexe que celle des langues européennes, est le produit d'une race à mentalité pauvre ou arriérée. Quant à l'aptitude et l'habileté aux perfectionnements du langage, l'ordre Gorille-Européen-Nègre demeure valable.

Pour la capacité de discrimination entre des sons musicaux, des recherches faites en Amérique ont montré que « les Nègres sont certainement supérieurs aux Européens pour la distinction des tons musicaux, et il est au moins vraisemblable que le Nègre moyen est musicalement mieux doué que l'Européen moyen » (16).

Il n'y a pas de moyen connu pour évaluer l'aptitude à la musique du Gorille, mais celui-ci, n'ayant montré aucune indication d'aptitude musicale, il n'y a pas lieu de lui en attribuer et la série, pour la musique, reste Gorille-Européen-Nègre.

En métaphysique aucun progrès intellectuel n'a été fait au cours des trois derniers millénaires. Lord Macaulay savait bien cette stagnation quand il écrivait : «... toutes les grandes énigmes qui inquiètent le théologien naturel demeurent les mêmes à travers les âges. L'ingéniosité d'un peuple, à peine sorti de la barbarie, est tout à fait suffisante pour les exposer... C'est une erreur d'imaginer que de subtiles spéculations touchant les attributs de la divinité, l'origine du mal, le déterminisme des actions humaines, les fondements de l'obligation morale, impliquent aucun degré supérieur de culture intellectuelle. De telles spéculations au contraire, font tout simplement la joie des enfants intelligents et des hommes à demi civilisés » (17).

Puisqu'il n'y a pas eu de progrès en métaphysique depuis quelques 3.000 ans, toute avance dans ce domaine opérée auparavant ne saurait être due ni à l'Européen ni au Nègre et ne peut que décevoir l'espérance de parvenir à une définition de l'homme primitif ou à la découverte du lieu où l'on pourrait le trouver aujourd'hui.

(15) Werner A., *British Central Africa*, London, 1906, p. 211.

(16) *Africa XIII*, January, 1940, n° 1, p. 71.

(17) Macaulay, T.B. *Essays and Lays of Ancient Rome*, London, 1907, p. 549.

Le code moral, prétendent certains, serait le critère suprême de l'émancipation de l'homme hors des entraves de son passé animal. Mais alors, le code moral de qui ? « Car les crimes de Clapham sont chastes à Martaban » (18). J'ai travaillé plus de vingt cinq ans parmi les Nègres de l'Afrique occidentale. Je n'en ai pas vu d'adonnés aux stupéfiants et il n'y a pas de commerce des stupéfiants ; l'ivrognerie et les perversions sexuelles sont rares. En vingt ans de tribunal, seulement deux cas d'ivrognerie et de désordre m'ont été soumis et aucune perversion sexuelle. Pour ce qui touche aux Nègres, les conclusions du Professeur Reclus s'appliquent assez bien : « Je n'hésite pas à affirmer que dans beaucoup de tribus dites « sauvages » l'individu moyen n'est ni moralement ni intellectuellement inférieurs à l'individu moyen de nos Etats soi-disant civilisés » (19).

Bien qu'une difficulté se présente de savoir celui dont le code moral va pouvoir servir de terme de comparaison prenons-en un auquel s'applique la devise « Honni soit qui mal y pense ».

Un roi d'Angleterre éhonté fait dépendre la vie de braves Anglais de la pudeur de sa femme ; et voici la fameuse chevauchée à travers Coventry d'une reine l'Angleterre toute nue. Son corps, protégée par la gloire dorée de ses tresses, glissa par les rues désertes de Coventry sur un palefroi blanc de lait.

Les rues étaient vides parce que l'homme, l'homme pauvre, ne pouvait voir la divinité dévêtue ; pour lui, le « Honni soit qui mal y pense » ne s'appliquait pas. Un « guigneur » mit son œil à un trou de serrure et perdit la vue.

Et chez les Nègres :

« Par leur réserve et leur décence ces sauvages réservent souvent au civilisé de remarquables surprises. Les vices contre nature sont partout rares et paraissent inconnus en beaucoup d'endroits. L'indécence publique n'est pas tolérée. Alors que dans certaines régions ont porte des vêtements « abrégés », ce costume édénique est porté avec tant de naturel, de simplicité, de candeur, de décence et, on peut même dire, avec tant de dignité que personne n'y voit de mal et les yeux les plus pudiques s'y accoutument aisément.

(18) Kipling R. *In the Neolithic Age*, Collected Verse, London, 1933.

(19) Reclus F., *Primitive Folk*, p. XIII.

On peut véritablement appliquer ici l'adage : « Honni soit qui mal y pense » (20).

Pour le mariage, la vieille loi anglo-saxonne d'Angleterre stipulait qu'un garçon de quatorze ans et une fille de douze ans pouvaient contracter une union valide, et cette loi a duré jusqu'aux temps modernes. C'est seulement récemment que l'âge du mariage a été élevé pour les filles, en Angleterre, à dix-huit ans sans le consentement des parents. Par contre chez certaines tribus nègres, « les filles ne se marient généralement pas avant seize ou dix-sept ans, et souvent pas avant vingt ans ; les hommes se marient vers dix-huit ou vingt ans, suivant leur état de fortune » (21).

Il n'est pas possible de préciser l'âge de la piriade chez le Gorille, mais il est bien évident qu'il est précoce, comme chez les Anglo-Saxons nordiques, et non retardé comme chez le Nègre.

La recherche d'un critère permettant de décider où l'on pourra trouver un peuple primitif ou si le Nègre est primitif doit être poursuivie, puisque, de ce qui précède, aucune conclusion ne saurait être tirée.

Dans le domaine de la sauvagerie, on devrait pouvoir découvrir un fossé entre les méthodes de guerre des peuples primitifs et celles des moins primitifs. En d'autres termes, comment Européens et Nègres réagissent-ils devant la guerre ? Winston Churchill passe condamnation sur l'Européen.

« La Grande Guerre a différé de toutes les guerres anciennes par l'énorme puissance des belligérants et leurs redoutables moyens de destruction, et de toutes les guerres modernes par l'extrême brutalité avec laquelle elle a été menée. Toutes les horreurs de tous les temps ont été réunies et non seulement des armées mais des populations entières y ont été précipitées... Au bout du compte, la torture et le cannibalisme sont les deux seules méthodes que les Etats civilisés, scientifiques et chrétiens ont pu s'épargner : ils étaient d'une utilité douteuse » (22).

La sauvagerie n'est pas le monopole des races sauvages et, dans la conduite de la guerre, le Nègre a beaucoup à apprendre de l'Européen, si bien que dans l'ordre Gorille-

(20) Le Roy A., *The Religion of the Primitives*, London, 1923, p. 160.

(21) Temple O. and C.L., *Notes on the Tribes, Provinces, Emirates and States of Northern, Nigeria, Lagos*, 1922, 2^e éd., p. 323.

(22) Churchill W., *The World Crisis*.

Européen-Nègre persiste à demeurer valable, et au grand désavantage de l'Européen.

La recherche d'un peuple primitif, qui semblait d'abord si simple, apparaît maintenant comme de plus en plus difficile, puisqu'il est évident que l'homme primitif ne saurait être cherché parmi les Nègres. Les données accumulées suggèrent qu'il serait, au contraire, plus plausible de rechercher le primitif chez les Européens, s'il n'y avait d'autres races encore que l'Européen et le Nègre.

Qu'en est-il de ces autres races ? Un éminent anatomiste et anthropologiste a fait remarquer que « à bien des égards l'homme a conservé plus de caractères primitifs, par exemple, dans ses mains que ses parents simiens les plus rapprochés ; et dans la race dominante de l'humanité bien des traits, comme l'abondance de la pilosité viennent suggérer des affinités pithécoïdes perdues par les Nègres et autres races plus évoluées (23).

Il ne semble pas y avoir d'échappatoire : la position de l'Européen dans le tableau est confirmé par une remarque en apparence tout à fait inoffensive :

« L'anthropologiste américain, le Professeur Krocher, a suggéré que si une race humaine venait à être dûment reconnue comme anatomiquement plus proche du singe, il y aurait lieu de penser qu'elle a été retardée dans son évolution » (24).

Hélas, que signifient ces mots ? Si l'on se reporte au tableau pour y noter la situation nordique, ne sont-ils pas, en bref, le verdict que c'est ce dernier qui est évolutivement l'arriéré, et anatomiquement le plus près du singe ancestral ?

Si l'enquête entraîne la conclusion que l'Européen présente plus de signes de « primitivité » que le Nègre, il y a cependant un grain de consolation à glaner pour l'Européen. Gardons le grain pour ce qu'il vaut.

« Les anthropologistes qui invoquent la persistance de caractères primitifs chez l'Européen comme un argument pour élever le Nègre à égalité avec lui négligent ce qu'enseigne aujourd'hui l'anatomie comparée : que la persistance de traits primitifs est souvent un signe de force plutôt que de faiblesse. Ce facteur traverse l'histoire de tout le règne animal » (25).

(23) Elliot-Smith Sir G. *The Evolution of Man*, London, 1924, p. 35.

(24) Hailey, Lord, *An African Survey*, London, 1938, p. 36.

(25) Elliot-Smith Sir G., *The Evolution of Man*, London, 1924, p. 35.

Comme Européen, on peut tenter de se consoler par un trait final en disant que, quand l'Européen appelle le Nègre « primitif » c'est comme si l'oignon accusait l'ail de sentir mauvais. Mais alors que l'élément commun à l'ail et à l'oignon est l'odeur, ce qui est commun à l'Européen et au Nègre n'est pas la « primitivité ».

Ces conclusions — ô Primitifs, où que vous puissiez être — étaient, au début, imprévisibles ; elles sont, à la fin, mortifiantes.



POIDS BAOULÉ
(CÔTE D'IVOIRE)

DEUXIÈME PARTIE

PERSONNALITÉS NOIRES



BRONZE DU BÉNIN



UN EMPEREUR: MOUSSA I

Théodore MONOD

DANTE n'est pas encore mort, Pétrarque a huit ans, il y a un pape en Avignon, Philippe le Bel fait rôtir des Templiers, et Moussa I^{er} succède, en 1312, comme souverain du Mali, à son père Abou Bekr.

C'est alors un des principaux royaumes de l'Afrique : il s'étendra bientôt du Sénégal à l'Aïr, et de la Gambie à l'Adrar, 2.500 kilomètres sur 1.200.

Au Nord, le Sahara, les Berbères nomades et, au delà le Sultan Mérinide du Maroc; à l'Ouest, l'Océan; au Sud et très vite, le pays « sauvage » des mines d'or et des cannibales; à l'Est les États haoussa et le Bornou. Bloqué vers le Sud par les anthropophages et la forêt, et privé, sauf en Sénégambie, d'un débouché maritime, inutile sur une côte qui attendra un siècle encore les caravelles, le Mali, adossé au monde noir, regarde au Nord et à l'Est : une active circulation caravanière réunit, à travers le désert, le Soudan au Maroc, au Sud-Algérien, à la Tunisie, à l'Égypte. Représentants de commerce, fondés de pouvoirs, diplomates, universitaires, touristes ou dévots sont en perpétuel déplacement. On n'ira pas, pour une partie de chasse ou un week-end, passer deux jours chez les redoutables « Lemlem » mangeurs d'hommes, mais on ira

pour un rien, un coup de bourse, un achat, une galanterie, un pèlerinage, une référence à vérifier, à Sijilmassa, Honeïn, Le Caire, ou La Mecque...

L'État mandingue est, naturellement, reconnu par les Puissances et entretient des rapports diplomatiques tout à fait normaux avec le Maroc et l'Égypte; nous possédons la notice « Mali » du Manuel des Chancelleries de cette dernière, avec les formules de politesse à employer, du meilleur style « Quai d'Orsay ».

Si le monarque et l'aristocratie sont, déjà, musulmans, le fond de la population demeure païen, mais quand le prosélytisme virulent du Soudanais déclenche une baisse de la production des mines d'or, on transige avec la *Propaganda Fides* et c'est le Régent de la Banque d'État qui l'emporte.

Ces mineurs ont d'ailleurs une sinistre réputation. Un jour qu'ils étaient venus à la capitale en troupe, pour quelque congrès syndical sans doute, le Sultan leur offrit à chacun en cadeau d'hospitalité, une esclave qu'ils s'empressèrent d'égorger et de dévorer en commençant par les morceaux de choix, mains et seins.

Les géographes arabes ont déjà, au xiv^e siècle, une foule de renseignements sur le Mali. Ils en connaissent les plantes alimentaires : riz, fonio, haricots, farine de fruit de baobab, beurre de karité, etc.; les animaux domestiques : bœufs, moutons, chèvres, etc.; la faune sauvage : antilopes, gazelles, autruches, lions, hyènes, panthères, buffles, éléphants, crocodiles.

Mais ce qui intéresse l'étranger, c'est, avant tout, l'industrie aurifère, très importante, et qui est l'objet d'une singulière légende, celle de l'or végétal, que l'on plante, qui pousse, et que l'on moissonne... Cela nous paraît absurde, à nous, gens éclairés, mais il existe, nous l'apprendrons en 1946, une algue « qui élabore de l'or et qui peut être cultivée... »

Le *Mansa*, Moussa, ou Kango Moussa est « un homme jeune, de couleur brune, de figure agréable et de belle tournure, instruit dans le rite malekrite », nous dit Makrizi.

Sa piété paraît sincère. Si bien qu'il se décide un jour à effectuer le pèlerinage, peut-être d'ailleurs à titre expiatoire, à la suite du meurtre involontaire de sa mère. En 1324, au jour fixé par son directeur, il fallait un 12 du mois tombant un samedi et on l'attendit neuf lunes, l'empereur quitte sa capitale, quand son avant-garde est déjà à Tombouctou.

C'est qu'il s'agit d'une caravane véritablement énorme : les chiffres, très « orientaux », varient de 8.000 à 60.000, mais 1.000 hommes, pour traverser le Sahara, eussent déjà constitué une suite plus que princière.

Moussa a avec lui des dignitaires, des lettrés, des esclaves,

l'une au moins de ses femmes, Naré Honté, une foule de savants, une escorte armée, nécessaire non seulement à la sécurité du potentat, dans un pays désormais infesté de mauvais garçons (on en découvrit un au fond d'un puits, qui trouvait spirituel de couper toutes les cordes des voyageurs altérés et qu'il fallut, pour mettre fin à la plaisanterie, aller égorger sous terre), mais encore à celle du trésor qui allait osciller lui aussi, des mois durant, au flanc d'un dromadaire et qui se composait, semble-t-il, d'environ 30 kilos de poudre d'or, soit 5 millions de francs en 1947.

De Tombouctou on oblique sur Oualata, la dernière ville au Sud du désert.

Puis c'est la marche à travers le désert. Entre Tegahza, la ville en sel, et le Touat, la Sultane, une nuit, ne peut dormir; le bon mari s'en inquiète : « Qu'as-tu donc? — Rien, sinon que mon corps est souillé par la crasse et que je voudrais avoir le Fleuve et m'y laver en me plongeant dans ses eaux... Mais peux-tu me le donner? » Le Prince se lève et convoque son président du Conseil; il explique le désir de sa femme : « Espère, dit le ministre, que Dieu arrangera les choses ».

Mais, plein de crainte pour sa tête, il fond en larmes et se décide à les arranger lui-même avec le concours, d'ailleurs, de 8.700 esclaves : on creuse une piscine, on en glace les parois au beurre de karité, on y verse l'eau des outres, on va prévenir Moussa : « Sire, Dieu est venu à ton aide... » Et quand le soleil se lève, la Sultane et ses 500 femmes se rendaient au Lido pour un bain aussi nécessaire que matinal. Ces dames lavées, « quelques personnes puiseront de l'eau dans la fosse... » que voulez-vous, on est au désert !

Le 11 mai 1324, gros titres « à la une » en Égypte : l'éclipse de lune et l'arrivée du « *Mansa* Moussa, Roi du Tekrour ».

A la mi-juillet il est au Caire, où il essaie d'éluder la visite protocolaire au Sultan Mamelouk El Malik en Naçir, sous prétexte qu'il n'était venu que pour le Pèlerinage, en fait, pour n'avoir pas à baiser la terre devant un collègue plus gradé. Mais tout va s'arranger et, sur le conseil d'un bon casuiste de sa suite, le Soudanais s'incline devant le Turc en disant : « Je me prosterne devant Dieu, qui m'a créé et mis au monde ».

Le Sultan du Caire fait au voyageur les plus riches cadeaux un vêtement d'honneur (une gaze à dessins d'animaux, ornée de petit-gris, bordée de castor et brodée d'or, sur une robe alexandrine), un bonnet de brocart, des agrafes d'or, un turban en mousseline soyeuse avec les dessins califiens officiels, un baudrier d'or, deux chevaux sellés et bridés, avec des équipements de mules tout ornés.

Quand on sort du désert, ou même de l'Afrique Occidentale, les Trois Quartiers ont des tentations : et voici nos bons Noirs qui dévalisent les boutiques et dépensent l'or à pleines mains pour des tissus, des chanteurs, des jolies filles, des ennuques, des esclaves, du nougat et d'affreux cendriers pour touristes avec « Souvenir des Pyramides » écrit dessus.

Mais on est venu, tout de même, pour le Pèlerinage et il faut s'y rendre. Tant pis pour la rue de la Paix : d'ailleurs on y repassera au retour.

Moussa, aux lieux saints, fait de larges, d'extravagantes aumônes. A La Mecque il fait la connaissance d'un poète architecte andalou, Abou Ichak el Gharnati, qui le suivra au Soudan. Le trajet de retour sur Le Caire fut laborieux : on eut froid, on s'égara, on perdit des hommes et des chameaux.

Début janvier (1325), on est de nouveau au Caire où l'on recommence à faire et à recevoir des cadeaux et où la folle prodigalité du Soudanais stupéfie les Égyptiens : « Personne, officier de la cour ou titulaire d'une fonction sultanienne quelconque qui n'ait reçu de lui une somme en or ».

La rue de la Paix continue à réaliser d'excellentes affaires : on vend aux Noirs 5 dinars ce qui en vaut 1, en profitant d'une « simplicité d'âme et d'une confiance qui rendait possible, à leur détriment, ce que l'on tentait contre eux. »

Si bien que les « sommes incalculables » gagnées par le commerce cairote sur les voyageurs allaient influencer le cours de l'or : le mitqal passe de 25 à 22 drachmes et au-dessous.

Les Noirs finissent par comprendre qu'on les exploite et le terme de « cairote » devient une injure. Ils n'en sont pas moins détroussés et, à court d'argent pour le retour, il va leur falloir en emprunter à des marchands, dont certains accompagneront le Prince au Soudan pour être certains de récupérer leur créance.

Notons que Moussa n'avait pas couru que les magasins de luxe : les libraires avaient reçu sa visite et il emportait avec lui toute une bibliothèque de droit canonique.

On retransverse le désert et on arrive à Gao et Tombouctou, villes récemment annexées au Mali. Rentré dans sa capitale, il se fait bâtir par Abou Ichak une salle d'audience magnifique, « enduite de plâtre et ornée d'arabesques éclatantes », à l'instar du Caire, évidemment, et dont le souverain fut si content qu'il fit à l'architecte un cadeau de 12.000 mitqal d'or.

Si le célèbre voyage n'a pas inauguré les relations Soudan-Égypte, il leur a certainement conféré une recrudescence très marquée. L'influence orientale sur l'Afrique de l'Ouest va s'intensifier, commerciale, culturelle et religieuse, si bien qu'il sera sou-



HOUE ATTELÉE DE DEUX BŒUFS (JOG DE 2 MÈTRES) — SOUDAN.



RIZIÈRE A BAGUINEDA — SOMBAN.

vent bien difficile de faire le départ entre le fonds soudanais pré-islamique et les apports musulmans.

Le modèle mamelouk pourra intéresser des détails de vie matérielle ou d'étiquette ; il ne faudrait pas lui attribuer la structure même de l'État mandingue.

C'est celle de tous les empires de type « soudanais » ou « rhodésiens » avec son roi divin, ses dignitaires, son armée, le faste de sa cour, la complication de son protocole, son organisation territoriale, fiscale et judiciaire, son constant mélange de civilisation policée et d'impitoyable brutalité.

Moussa distribue à ses grands des provinces, de l'or, des chevaux, des vêtements d'honneur : en particulier des pantalons, dont l'ampleur entre jambes était proportionnelle à la faveur du roi. Ils tenaient lieu de décoration : commandeur du Vaste Pantalon.

L'islam est la religion du souverain et de ses courtisans : il est bien porté, à la Cour, d'être pieux et Ibn Battouta verra au Mali un jeune Nègre « enchaîné uniquement pour le forcer à apprendre le Coran par cœur ». Mais le roi lui-même fait encore des progrès dans la pratique de sa foi, et quand Ibn Amir Hadjib lui fait respectueusement remarquer que l'usage du *jus primae noctis* est interdit par la loi : « Même aux rois ? » demande-t-il. « Même aux rois » répond le prédicant. « Par Dieu, dit Moussa, je ne savais pas cela : j'y renonce complètement ».

La Cour est magnifique. Le *Mansa* siège sur un grand banc de bois noir, couvert de soie, flanqué de défenses d'éléphants. A ses côtés sont ses armes, sabre, lance, carquois, arc et flèches, le tout en or. Il est coiffé d'un turban d'étoffes d'or, et vêtu d'une blouse écarlate, avec un pantalon fait de vingt morceaux.

Derrière lui, à côté des étendards jaune et rouge, se tiennent une trentaine de pages dont l'un porte le parasol royal, surmonté d'un oiseau d'or. Devant, sont le bourreau, le héraut et les batteurs de tambour. A droite et à gauche, s'alignent les hauts fonctionnaires de l'État-Major, en vêtements blancs, de style marocain.

L'étiquette, très stricte, est minutieusement réglée. On ne se présente devant le roi que demi-nu, en rampant sur les coudes et en se répandant de la poussière sur la tête et sur le dos. Et il faut connaître les gestes symboliques : le simulacre du tambour d'homme, le vibré de la corde d'arc, etc...

Quand il mourut, en 1337, Moussa I^{er} laissait à son fils Maghan un immense empire, probablement le plus vaste qu'ait connu l'Afrique Noire. La renommée du grand prince allait d'ailleurs s'étendre très loin et atteindre l'Europe. Dès 1339, la carte d'Anges lino Dulcat figure, assis sur son trône, un *Rex Melly* que l'on retrouve sur celles d'Abraham Cresques (1375), sur la table de

Velletri (début x^ve s.) *Hic regnat musameli dilissimus propter aurum quod dictum reperitur in hoc fluvio*, sur le planisphère de Mecia de Viladestes (1413). Rabelais, deux siècles après le Grand Roi, au XXIV^e chapitre de Pantagruel, nous apprendra que ce dernier, « ouyant nouvelles que les Dipsades envahissaient le pays des Amatrotes », s'embarque pour Utopie et passe, chemin faisant, par « Melli ».

Demandons à Ibn Battouta, qui visitera quelques années plus tard, en 1352, le Mali, de conclure. Il notera sur son calepin, en deux colonnes, actif et passif, ce qu'il a vu de louable comme de blâmable dans le royaume.

A l'Actif :

1^o Le petit nombre des actes d'injustice; car les Nègres sont, de tous les peuples, celui qui l'abhorre le plus; leur sultan ne pardonne point à quiconque se rend coupable d'injustice.

2^o La sûreté complète et générale dont on jouit dans tout le pays. Le voyageur, pas plus que l'homme sédentaire, n'a à craindre les brigands, ni les voleurs, ni les ravisseurs.

3^o Les Noirs ne confisquent pas les biens des hommes blancs qui viennent à mourir dans leur contrée, quand même il s'agirait de trésors immenses. Ils les déposent, au contraire, chez un homme de confiance d'entre les Blancs, jusqu'à ce que les ayants droit se présentent et en prennent possession.

4^o Ils font exactement les prières rituelles.

5^o Les Nègres se couvrent de beaux habits tous les vendredis.

6^o Ils ont un grand zèle pour apprendre le Coran par cœur.

Au Passif :

1^o Les servantes, les femmes esclaves et les petites filles paraissent devant les hommes toutes nues et avec les parties sexuelles à découvert.

2^o Toutes les femmes qui entrent chez les souverains sont nues, ces filles aussi vont toutes nues.

3^o Les Noirs jettent de la poussière et des cendres sur leur tête pour montrer de l'éducation, et comme signe de respect.

4^o Ils pratiquent une sorte de bouffonnerie quand les poètes récitent leurs vers au Sultan.

5^o Enfin, un bon nombre de Nègres mangent des charognes, des chiens et des ânes.

Bilan : trop évident pour qu'il faille le formuler. Et je ne puis m'empêcher de penser à la tête de Jean le Bon, si l'on était venu décrire au roi d'une France ravagée par la guerre, la peste noire, la Jacquerie et les Grandes Compagnies, l'état des routes et de la justice dans un royaume nègre — et par conséquent « barbare », du fin fond de l'Afrique.

UN PAYSAN :

KOUAGOU MOUNANTOUWÉ

de Tipéti

P. MERCIER

Au chant des coqs, Kouagou Mounantouwé s'éveille le premier, au moins, dans la maison, il est sûrement le premier à se dresser sur son lit de bambou. Faible lumière à travers la natte qui bouche la porte étroite. Il a plu cette nuit, la fraîcheur demeure. Le feu dans la chambre est presque éteint. On dort, sans couverture, et nu, Kouagou s'ébroue un peu. Sa première femme, chez qui il a passé la nuit, sommeille encore. Il l'éveille : qu'elle ranime le feu, et il a faim, et la journée sera de grand travail. C'est juin, on a déjà semé, on prépare d'autres champs, on sème encore, on a commencé à cueillir le karité. C'est aussi le jour de distribution des vivres; qu'on s'y prenne tôt. Il voudrait aussi manger un morceau, le repas de la matinée est encore loin, femme : dépêche-toi, et que tout le monde se lève ! Kouagou enfle la tunique qu'il porte à l'imitation des voisins de l'Est, « les gens qui s'habillent ». Il sort sur la terrasse et claque des mains. On parle, les nattes se soulèvent. On entend, en bas, les jeunes gens rire déjà de quelques plaisanteries. Les tourelles des greniers se marquent sur le ciel tout autour de lui. Ils sont nombreux et gros. Kouagou ne peut s'empêcher encore d'en faire le tour du regard; il est riche. Sa terre est grande autour de la maison isolée sur le plateau.

Au bout de la terrasse, il se penche sur l'enceinte des cases accolée à la grande maison à étage. On y dort encore, bien entendu, le jeune frère est un peu paresseux. On le moque souvent, même ses neveux. Mais il a le prestige de ceux qui ont beaucoup vu : il a été tirailleur, a détesté cet état, mais il en savoure maintenant le seul avantage. Kouagou appelle, ironique : « Mais-si-mais-non ! » C'est le surnom qu'on a tiré pour lui des quelques mots français qu'il a rapportés. Du bruit en bas, c'est bien. Kouagou revient vers les femmes qui s'affairent déjà. Il donne ses ordres. Les cinq chefs de cuisine resteront ici pour recevoir les provisions de la semaine, les autres se chargeront seules de la corvée d'eau; elles partent aussitôt, en groupe, vase penché sur la tête, le col en bas, et babillant, vers le bassin où l'on puise l'eau, à quelque quinze cents mètres. Kouagou salue et parle à sa mère, qui a autant que lui le titre de « chef de maison », et va présider à la distribution. Le père de Kouagou, Ntya Bémou, vieux et impotent, ne s'occupe plus de la direction de la famille. Kouwengué, elle, est encore fort alerte et grimpe aisément aux greniers. Elle seule, et Kouagou, ont le droit de toucher aux greniers collectifs.

Les femmes sont rassemblées, paniers devant elles; Kouagou découvre lui-même les greniers, l'un après l'autre, pour surveiller l'état des réserves ; plutôt pour palper sa richesse : dans sa maison on ne manque jamais, et aucune fête ne vous trouve pris au dépourvu. Laissant sa mère à son travail, il descend saluer « le vieux », comme on dit, sans rudesse. Ntya s'est établi dans la chambre qui sert de palier, on y passe tout le jour, on lance quelques mots, et, souvent, un de ses fils ou de ses petits-fils vient bavarder un peu avec lui. Il dit à Kouagou qu'il dort peu, qu'il a entendu cette nuit chanter « l'oiseau de la naissance des bœufs », on fera bien de veiller sur la vache noire, déjà isolée par un bat-flanc dans le fond de l'étable : ce doit être proche. Kouagou expose : « Mais-si-mais-non » ira semer les derniers fonios, derrière la « Colline rouge » ; tous les jeunes gens iront labourer au grand champ où l'on repiquera en son temps la mil blanc là-bas vers « Bouche déséchée » ; le vieux se souvient, cette chasse ! On pourra abattre pas mal de travail dans la grande journée, d'autant que le fiancé de Kouto doit venir aujourd'hui les aider, avec trois camarades de son âge ; attention aux houes, je crois en avoir vu deux en piteux état. Kouagou verra le forgeron bien que ce ne soit guère sa saison de travail. Les filles passent et repassent dans la pièce où causent les deux hommes, allant chercher le bois dans l'étable.

Sur la terrasse, la distribution est achevée : mil, maïs, ignames, haricots, « moutarde » (1). Mais Tenna, la sœur de Kouagou,

(1) Condiment fait avec les graisses du metté.

annonce qu'elle n'a plus de sel. Les autres plus guère ; ça, c'est la tâche du maître. Il va chercher un grand canari plein de sel, soigneusement bouché avec de la bouse de vache, qui était déposé dans la chambre de sa mère. Il en envoie chercher d'autres. Il donne à chacune sa ration pour plusieurs semaines. Elles n'ont plus qu'à se hâter de faire la cuisine, réchauffer les plats de la veille. Elles iront les porter aux travailleurs. Pour le repas d'après-midi, ils emporteront des ignames qu'ils feront cuire sur place. C'est le moment que choisit Kanti, la deuxième femme de Kouagou pour venir lui glisser à l'oreille qu'elle a rêvé de poissons, c'est peut-être qu'elle va enfin avoir un fils ; il faut aller voir Moutanta, le vieux devin, Kouagou est content, mais il l'envoie au diable ; aujourd'hui on a bien autre chose à faire.

Les travailleurs partent, houe sur l'épaule, pipe à la bouche. Le fiancé de Kouto est arrivé avec ses camarades. Le champ est à une heure de marche. Ils se laveront en passant au marigot : Kouagou les rejoindra, il va d'abord passer à tout hasard chez le forgeron, après avoir mangé un peu. Ntèkoumé n'est pas chez lui, mais il le trouve dans son champ, à deux pas. « Entendu pour les houes, demain, je m'arrangerai ». Kouagou renvoie Nkouéi, son jeune fils qui l'avait accompagné, et le charge de porter les houes. En route, pour encourager un peu ces jeunes gens. Ils sont assez nombreux, d'ailleurs. Kouagou se réjouit d'être d'une bonne et forte famille, tous sont restés groupés autour du père. On mérite bien sa richesse.

Tous sont au travail, en ligne, tête basse, chacun son sillon. Le champ est pierreux. Cela semble décourager un peu le second fils de Kouagou. Eh ! Kouanpongou, tu as de qui tenir, garçon ! Rires, Kouampongou, « tirailleur », est né au temps du départ de « Mais-si-mais-non » ; son nom rappelle cet événement désagréable. On le compare souvent à son oncle ; celui-ci se rit doucement des moqueries, mais le garçon enrage. Son sillon est bientôt le plus long. Le fiancé de Kouto, qui veut se faire apprécier de son beau-père, le rejoint vite. Lutte de vitesse. Mais bientôt tous se relèvent, soufflent. Beyyéti chante une chanson de raillerie, sur un voisin, Panguè, « Trop tôt » :

*Panguè fuit toujours la maison du mort,
Il a peur qu'il ne l'agrippe,
Il refuse même de boire son chapolo... (2)*

On se penche à nouveau. Mais les filles arrivent, premier repas. Elles ne se sont pas fatiguées, les cuisinières, il n'y a que du piment dans leur sauce !

(1) Bière de mil.

Le repas achevé, Kouagou repart avec les filles. Il reviendra au soleil haut. C'est son frère Mbongou qui dirigera le travail. Il va voir Mbatè, qui n'allait pas fort hier soir, malgré les sacrifices qu'on avait fait pour lui. D'abord, il passera regarder la vache noire ; à peine chez lui, on entend des cris, plus bas, dans la vallée, vers « Attrape-serpents ». Cris de femmes : Mbatè est mort. Voici la journée de travail bien compromise. On lui demandera de s'occuper de la tombe. Il est vrai qu'on n'en creusera pas de nouvelles ; il suffira d'ouvrir celle du père de Mbatè, mort il y a deux ans. Il y reste une place. Seulement il faudra s'occuper un peu de la famille, le temps que les parents arrivent, pas avant ce soir, depuis Ditammona, il n'y a que femmes et enfants dans la maison. Que ça ne vous empêche pas de moudre du grain pour ce soir, nous serons en nombre et nous aurons faim ! A chacune des cinq meules, dans l'ombre du rez-de-chaussée, les femmes se relaient, bruits et chansons s'entremêlent. Kouasagou, descends un autre panier ! A ton tour, Yèdontè !

Tèmpa, tu n'as qu'à venir avec moi. Vingt minutes, ils sont à la maison de Mbatè. Le corps est déjà exposé sur la terrasse, femmes et filles pleurent et crient, les garçons se tiennent plus loin. Autour de Mbatè, ses objets personnels, peu, il n'était pas riche et les funérailles de son père l'avaient ruiné ; ses armes, son coffre, un vieux pagne. Kouagou ne s'attarde pas. L'enterrement aura sans doute lieu demain ; il va s'occuper dès maintenant de la tombe. L'après-midi de travail ne sera pas perdue. En rentrant : « Qui est-ce donc qui parlait de Panguè, tout à l'heure ? » Il doit avoir déjà filé. Où est Panguè ? Il rit en marchant. A la maison il prend une houe, encourage rudement les femmes ; ce ne sera que l'affaire de quelques instants : déblayer le tertre, ne laissant que la pierre de fermeture. Seulement il faut compter une heure de marche aller et retour. Juste le temps de revenir pour le deuxième repas. Kouagou a déjà faim. Il cueille en passant quelques fruits de karité. Voici le cimetière.

De retour, il trouve les femmes très animées, piaillant ferme, autour de la mort de Mbatè. L'une pense qu'il a trop tardé à « faire rentrer son père à l'ombre », à installer son autel dans la maison. Deux autres se découvrent soudain des rêves prémonitoires : l'une a rêvé de viande fraîche il y a trois jours, l'autre il y a quinze jours d'un plantureux repas qui la laissait gavée. Kouagou avec son laconisme habituel, les fait taire, dit brièvement : « C'est Dieu », les presse de travailler. « Il faut que vous trouviez le temps d'aller au karité après-midi, la journée est trop belle. Encore chacune un panier de mil et nous aurons la suffisance. Qu'est-ce que cette dispute là-haut ? » La voix de Tenne Yèntoti : « Tu n'es

qu'une étrangère achetée ! » Kouagou se fâche ; lui qui parle d'habitude d'une voix sèche et basse, il crie : il n'oublie pas que sa mère aussi ne fut pas mariée comme les autres, son père l'a achetée chez les Bariba. « Commères braillardes, guenons, pintades, descendez, et que je n'entende plus ! » Il n'y a plus que le bruit des meules. « Est-ce que Kkouéi a porté les houes ? Surveillez bien la vache noire ». Il arrivera aux champs pour l'heure du repas, quand le soleil commencera à retomber. D'abord un crochet par la « colline rouge », voir Mais-si-mais-non et son équipe. C'est un champ de pente assez forte ; on en a établi ces murettes de pierres sèches pour retenir la terre. Renforcer une fois encore les points faibles. Il ne s'agit pas, cette fois, qu'une forte pluie entraîne la terre, le fonio avec. Ici, là, les semeurs avancent d'une marche dansée, du talon creusant un trou et, d'un frottement du pied recouvrant de terre les graines tombées. « Et qu'on se dépêche, il faut finir ce champ avant la nuit ». « Mais-si-mais-non » sourit sous cape : il s'attend à être brocardé de nouveau pour sa paresse. Mais Kouagou a d'autres occupations, il s'éloigne silencieux. Il rencontre Nkouéi, un petit panier de fruits de brousse sur la tête ; il s'est éloigné un peu, retour du forgeron, pour faire sa cueillette. De jolies baies jaunes de yèpinkè. Kouagou en picore quelques-unes, sans mot dire et continue.

Le champ est à moitié labouré. Les hommes assis à l'ombre font cuire les ignames sous la cendre. « Il me semble que les sillons, au bout, sont moins bien tracés ; attention, il faudra reprendre cette partie ». Chacun ne l'écoute que d'une oreille distraite, tout à sa faim. M'bongou raconte l'histoire d'un homme des Bèkamtibé, qui vola un jour quelques gerbes de mil qui séchaient ; il se mit à courir tellement vite avec son larcin qu'il déboucha, et on le retrouva à demi assomé, dans une auréole de bouquets de mil rouge. On s'en gausse d'autant plus que les Bèkamtibé sont les ennemis traditionnels. On brode, on renchérit. Chacun a déjà son morceau d'igname en main. Bel appétit. Les plus jeunes ont été chercher de l'eau au marigot voisin. Ils se précipitent sur leur part, bataille amicale. Kouagou continue à donner des ordres : ce qui reste à labourer est très pierreux, qu'on enlève les plus grosses pierres pour les entasser ; entre les deux arbres là-bas, c'est la limite du terrain familial, qu'on ne la dépasse pas d'un pouce, je ne veux pas d'histoires avec Bènnouri (3) le grincheux.

Après le repas sommaire on traîne un peu, devisant, s'arrêtant ; Kouagou décroche sa houe, va prendre le premier sillon, c'est le signal. L'air devient chaud, les corps brillent ; Kouagou est fier

(1) Bènnouri : « On m'embête » (litt. : « On me tanne »).

de ces jeunes hommes robustes. Le seul de la famille qui soit trop grêle, travaille au bureau du cercle, il n'était pas fait pour la terre. Il est bien utile d'ailleurs. Mais tous ces gros muscles, ça fait plaisir ; pas d'injure plus grave dans la famille que fainéant. Les Blancs croient que nous le sommes, mais ne doivent rien y comprendre. Kouagou se relève. Tous les dos courbés, toutes les fesses hautes, la sueur coule sur les têtes. Est-ce que ce n'est pas du travail ? Il a un regain d'ardeur. Pourtant, quarante-cinq ans, chef, douze enfants dont dix vivants, il aurait bien droit à quelque repos. On y songera.

Sa vie, après tout, est un succès. Sa famille, les Bètimbè, était bien petite, la plus petite parmi les familles Somba. Autrefois, malgré leur fierté, on venait leur prendre presque impunément femmes et bétail. Il devait toujours céder au nombre. La revanche est venue. Ce qui l'empêche de la savourer pleinement, c'est qu'il la doit un peu à la présence des Blancs, et les forts de jadis le lui rappellent pour le blesser. Il ne veut pas y penser. Il voit seulement qu'il est chef du village, que sa maison est la plus grande, une des mieux construites aussi loin qu'il voie. Il sait qu'il peut espérer, peut-être, la succession du chef de canton, et quelle revanche alors pour les Bètimbè ! Il se renseigne. On a quelque estime pour lui, il est riche. Ses bœufs ne peuvent aller tous ensemble, aucun pâturage ne leur suffirait. Il envoie garder ses troupeaux vers tous les horizons. Il a encore, chez lui, des trophées de guerre pris autrefois sur de plus puissants, mais il aura mieux : la puissance même. Sous une autre puissance, il sait, mais il en écarte la pensée avec agacement. On le connaît, il vient au marché avec deux tuniques, ses récoltes sont toujours les plus abondantes. Il a le plus beau cheval du canton. Bientôt il aura une bicyclette, un fusil de chasse. Le vieux Ntya le pousse à d'autres ambitions : cela lui paraît enfantillage. En attendant on le considère : souvent le soir, des visiteurs ; il sait les choses. Peu se permettent de le moquer ; ses femmes sont fidèles, on l'envie. L'une est partie autrefois, mais aucune maintenant ne serait tentée de le faire. Kouto, il le sait, enfuie de l'autre côté de la montagne, regrette. Et surtout, la récolte sera plus belle encore cette année, il le sent, cela lui est dû, et rien, travail et sacrifices ne manquera ; il est penché et pousse le sillon.

Le soleil sera bientôt à la pointe de la flèche, c'est temps de rentrer, voir le travail de la maison, et si les gens de Mbatè n'ont rien demandé. En vue de la maison que les rayons du soleil ne touchent déjà plus, il croise Tiyamouti, sa sœur, et Yèdonté, sa dernière femme, qui vont chercher du bois à leur tas de réserve, dans la brousse proche. Elles le saluent de paroles joyeuses. On a

dû faire une bonne cueillette de karité. On va voir. Les premiers mots qu'il saisit, c'est encore de Pangué qu'on se gausse. On vient d'apprendre qu'il est parti : un petit voyage à la maison de sa mère. Kouagou partage les rires. Plusieurs jours on en fera des gorges chaudes. Les paniers de karité sont alignés devant la porte, douze grands paniers... Pour une journée chargée, ce n'est pas mal. Qu'on les entrepose dans une pièce du bas, et qu'on bouche bien la petite porte, poulets et cabris iraient faire des dégâts. La maison est auréolée d'une brume bleue ; plusieurs cuisines fonctionnent déjà. Tenna Détidi, à part, fait chauffer l'eau pour la toilette de son bébé. Il pleurniche déjà, il n'aime pas trop ça. Des enfants, assis, regardent les cuisinières tout en jouant avec des cailloux. Les grands font rentrer les bêtes à l'étable. Le souper ne sera prêt que dans deux heures, on mange tard chez Kouagou, et on se couche tard, devisant longuement dans l'obscurité. Il a le temps encore de passer chez Mbatè, voir si les parents sont enfin arrivés. Sans doute, il y rencontrera Ntèkougè, le forgeron, pour lui rappeler sa promesse. Les hurlements des femmes continuent dans la fin du jour, plus étranges. On ne distingue plus qu'à peine, dans la vallée, les taches bleues au-dessus des maisons dispersées.

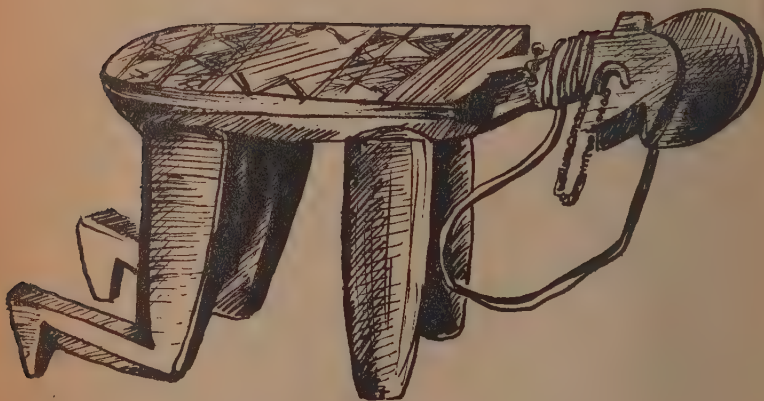
Kouagou revient, c'est l'heure du souper. Les jeunes gens, retour du travail, mènent grand bruit, parlent fort ; revient le nom de Pangué. On passe à des sujets plus importants : les cérémonies de cette année sont reportées, les devins ont vu du malheur. Encore un an à passer avant de gravir l'échelon suivant dans la hiérarchie des hommes. « Bah ! dit Kouagou en les abordant, vous ne serez plus jeunes longtemps, maintenant, où vous en êtes, n'ayez plus trop de hâte de vieillir. » C'est prêt ? On va manger sur la terrasse, autour des feux. Les hommes et les enfants sont à leur cuisine habituelle. On répartit les hôtes ; le fiancé de Kouto s'éloigne du groupe de sa future belle-mère (1). Devant chaque cuisine les hommes s'assoient en cercle, les femmes de leur côté. On donne à chacun son écuelle : pâte de mil, sauce de gombo fortement pimentée. On a tué des cabris en l'honneur des travailleurs. Les femmes font circuler les calebasses d'eau. On mange moins vite, on parle plus qu'à l'habitude, chacun vante son travail ; le fiancé de Kouto s'arrange pour être entendu d'elle, plastronne. Kouagou, comme à son ordinaire, mange en silence. Les femmes aussi. Il ne plaît guère à Kouagou qu'on bavarde tant au moment du repas, mais il laisse faire avec indulgence, roule lentement dans sa main droite la boule bien trempée de sauce. « Il faudra penser cette nuit à surveiller de près la vache noire ; je n'ai pas vu

(1) Le gendre ne doit ni approcher sa belle-mère ni lui parler

Ntèkoumè, j'espère qu'il tiendra parole. Et si Kanti a dit vrai, ce rêve, peut-être aura-t-elle un fils ; c'est dans sa chambre qu'il passera la nuit. Il faudra trouver le temps, demain, d'aller voir Moutanta, le devin ».

*
**

Le repas achevé, les hommes descendent, on installe un feu devant la porte, et tous viennent autour. La conversation tombe un peu, reprend sur un rythme plus lent. Le vieux Ntya est venu parmi eux. La nuit est complète. Aujourd'hui, jour de grand travail, ce sera le temps des contes, des anecdotes, non des sérieuses discussions qui se poursuivent parfois âprement le soir. On se détend, accroupis, demi-couchés autour du feu. Kouagou, tête penchée, dessine du doigt sur le sol. « Un jour, un jeune homme des Bèkamtibè fut surpris par un lion, au sortir d'un bois... »



TABOURET BOBO (SOUDAN)

UN ÉDUCATEUR: Dr. J. AGGREY

E. W. SMITH

(Traduit par J. Cantuern)

JE pense qu'il est exact de dire que durant ces récentes années aucun Africain n'a exercé une influence plus vaste et plus profonde que James Imman Kwegyir Aggrey, au moins en Afrique britannique.

Qui était cet homme? Quels services a-t-il rendu à ses compagnons africains et à l'humanité?

Il était membre de la tribu des Fanti et naquit à Anamabu, dans la Colonie britannique de la Côte d'Or, le 18 octobre 1879. Son père était le *Kyame* du chef de ce district. La coutume interdit les rapports directs entre un chef et son peuple et le *Kyame* est le héraut, parlant au peuple au nom du chef et au chef de la part de son peuple. Du côté maternel, Aggrey était du même clan que Prempeh, roi des Ashanti. La famille était païenne à l'époque de sa naissance, mais devint chrétienne sous son influence. A 8 ans, il entra dans une école méthodiste et se montra si intelligent et si studieux qu'il fut destiné de bonne heure à l'enseignement. A 21 ans, il était devenu directeur de l'école la plus importante de la ville Cap de Coast. Puis, poussé par une soif insatiable de savoir, une soif qui le dévora jusqu'à la fin de sa vie, il quitta son pays natal et traversa l'Atlantique pour aller aux États-Unis. Il

entra au Collège de Livingstone, une institution noire de bonne tenue dans l'État de la Caroline du Nord. Comme d'autres étudiants noirs pauvres, il pourvoyait à son entretien en travaillant de ses mains pendant ses loisirs. En 1902, il obtint le diplôme de Bachelor of Arts avec « honours ». Il fut professeur à ce collège pendant 20 ans.

Non content du statut académique qu'il avait alors atteint, il étudia, pendant les cours d'été à l'Université Columbia, à New-York. Là, il eut à se mesurer avec des étudiants blancs de haute intelligence, et il gagna leur respect et l'estime des professeurs. Il devint Master of Arts et obtint le diplôme de professeur. Non encore satisfait, il continua à étudier pour devenir docteur en philosophie et passa tous les examens nécessaires, mais il ne vécut pas assez pour achever sa thèse.

Un autre épisode de son séjour en Amérique doit être mentionné à cause de son influence sur son esprit.

Alors qu'il était encore professeur à Livingstone College, il devint le pasteur de deux congrégations noires dans un district rural. Les Noirs étaient désespérément pauvres. Ils étaient complètement ignorants, empilés dans des bouges misérables, huit à dix dans une chambre, tous démoralisés et affligés d'une mentalité d'esclaves. D'ailleurs, nombre d'entre eux étaient nés dans la servitude.

L'influence d'Aggrey sur eux fut profonde et amena une transformation complète de leur vie. Non seulement, il pourvut directement à leurs besoins spirituels, mais il les organisa en sociétés « mutuelles » et par ce moyen et d'autres, améliora grandement leur situation économique. Ils y gagnèrent le respect d'eux-mêmes par la possession de leurs propres terres et de maisons de bonne apparence. Il fit d'eux une communauté prospère et laborieuse, et, du moins quant à ses plus jeunes membres, sans illettrés.

Ses expériences avec ces Noirs allèrent fortement contribuer à préciser son idéal de l'éducation. Non une simple affaire consistant à apprendre dans les livres, mais une orientation de chacun des aspects de la vie vers des buts plus nobles. Il voyait que l'Église et l'École pouvaient être des centres jumeaux d'où rayonneraient de nouveaux espoirs, de nouvelles ambitions, de nouvelles techniques, sur toute la communauté, vieux et jeunes.

Bien préparé par ses études et expériences, Aggrey fut alors entraîné vers un champ d'action plus vaste.

À la fin de la première guerre mondiale, les amis de l'Afrique se rendirent compte que le continent était destiné à jouer un rôle plus important dans les affaires mondiales qu'elle ne l'avait jamais fait auparavant. L'aube du jour de l'Afrique était venu et, en vue

de ce jour, les peuples africains devaient être préparés par un système d'éducation qui révolutionnerait chaque phase de leur existence. A cette époque, dans l'Afrique britannique, la grande majorité des écoles — peut-être un peu plus de 90 % — étaient entre les mains d'institutions religieuses, les sociétés missionnaires. Ces écoles étaient-elles dirigées dans la bonne voie? Étaient-elles capables de former les hommes et les femmes dont l'Afrique nouvelle aurait besoin, si elle était sur le point de prendre sa place parmi les nations de la terre?

Une commission fut désignée pour trouver une réponse à de telles questions. Son chef fut le docteur Jesse Jones, expert américain des questions pédagogiques et un sociologue, et parmi d'autres membres de haute réputation Aggrey fut choisi à cause de son origine africaine, son talent remarquable d'observateur, sa grande expérience des questions sociales ou éducatives, et son attitude constructive vis-à-vis du problème angoissant des relations raciales. Les enquêteurs commencèrent leur voyage en 1920; au cours d'une première tournée ils visitèrent : le Sierra-Léone, le Libéria, la Gold-Coast, la Nigéria, le Cameroun, le Congo Belge, l'Angola et l'Afrique du Sud. Et dans leur deuxième tournée (1924), ils allèrent en Abyssinie, au Kenya, en Uganda, au Tanganyika, au Nyasaland, en Rhodésie du Nord et du Sud et en Afrique du Sud. Leur travail eût des résultats très importants. Ils critiquèrent sévèrement beaucoup des méthodes d'éducation alors en vogue, proposèrent des réformes, attirèrent l'attention des nations civilisées sur les vastes ressources économiques du continent et sur la nécessité de préparer les Africains à prendre pleinement leur part dans le développement de ces ressources.

Le rôle d'Aggrey dans la commission s'avéra capital. Nous pouvons affirmer que l'intérêt soutenu que les gouvernements britanniques métropolitains et coloniaux ont pris à l'éducation des Africains date de cet événement. D'autres gouvernements en furent également stimulés.

Aucune colonie britannique n'était plus préparée à un grand progrès en matière d'éducation que la Gold-Coast, le pays natal d'Aggrey. Son commerce s'était accru d'une manière étonnante, grâce au développement de l'industrie du cacao, représentant plus de la moitié de la production mondiale. Chaque année, il y avait un excédent de recettes. La prospérité matérielle des habitants était supérieure à celle de toute autre communauté africaine. Le gouvernement avait, par conséquent, de l'argent à dépenser pour les écoles. La population était avide d'instruction, mais les écoles existantes ne suffisaient seulement qu'à environ 10 % d'une population de plus de deux millions. Les professeurs africains

qualifiés manquaient. Les filles étaient négligées, la proportion des filles et des garçons fréquentant l'école, étant seulement de 1 à 5. Un abîme séparait les quelques hommes hautement éduqués qui avaient obtenu leurs diplômes dans les universités britanniques et les élèves ordinaires sortis des écoles élémentaires. Le moment était venu d'une réforme plus hardie.

Un nouveau gouverneur, sir Gordon Guggisberg, vint en Gold Coast à cette époque, avec un véritable enthousiasme pour les questions d'enseignement. Il fut alors décidé de construire pour les écoles une nouvelle institution et d'y mettre des professeurs en nombre suffisant, et qui seraient les meilleurs, hommes et femmes, que l'Empire britannique pouvait fournir. Plus de 600.000 livres furent dépensées pour les bâtiments. Il était entendu qu'ultérieurement, l'école deviendrait un collège ayant rang d'Université. M. A. G. Fraser fut appelé comme Principal de Ceylan, où il avait été le directeur du « Trinity College » et Aggrey fut invité à devenir Vice-principal. Ses grands voyages en Afrique l'avaient fait largement connaître. On le désirait pour un collège en Nigéria, on lui offrait un poste de professeur en Afrique du Sud. Mais son cœur appartenait à son pays natal, et c'est joyeusement qu'il accepta l'invitation qui lui était faite d'aider à la fondation du Collège d'Achimota, nom de la nouvelle institution. Il y arriva en octobre 1924.

Le Gouverneur attendit janvier 1927 pour ouvrir le collège officiellement, mais Aggrey fut fort occupé pendant ce temps-là.

Les Africains de la Gold-Coast firent bon accueil à la construction d'Achimota, mais n'apprécièrent pas le programme proposé. L'instruction avait été partout de type anglais, le véhicule de l'instruction était l'anglais ; lorsqu'on enseignait l'histoire, c'était celle de la Grande-Bretagne ; la culture africaine — art, histoire, organisation sociale et politique, langues, économie — était entièrement ignorée. Achimota établit ses plans sur d'autres bases, son but étant de faire la synthèse de tout ce qui existait de mieux dans la culture européenne et africaine. Les professeurs, hommes et femmes, choisis dans les universités anglaises et les institutions techniques, furent à leur arrivée en Gold-Coast, envoyés au milieu des Africains pour apprendre les langues indigènes et se familiariser avec les manières de vivre africaines : ils devaient apprendre avant d'enseigner.

Au commencement, ces nouvelles dispositions rencontrèrent beaucoup d'opposition. Les gens s'imaginaient qu'Achimota allait leur imposer une éducation d'un niveau inférieur. Ils désiraient une Université complète comme Oxford et Cambridge, désirant exactement ce que les jeunes anglais et anglaises avaient, ni plus

ni moins. Ils considéraient qu'introduire des éléments de culture africaine dans leur instruction était une insulte à leur race.

Le directeur Fraser insista pour qu'il y ait un jardin d'enfants de façon que les enfants puissent être imprégnés dès le début des nouvelles conceptions de l'éducation. Ils pourraient, s'ils s'en montraient capables, suivre les cours de l'université et gagner des diplômes, mais ils devaient commencer par le commencement. Tout ceci était contraire aux idées populaires. La réussite du plan fut due principalement à Aggrey. Il était africain jusqu'à la moelle. Tout son long séjour aux États-Unis et l'apprentissage qu'il y fit n'avait pas amoindri en lui l'orgueil de sa race et sa conviction que les Africains, en tant qu'Africains, avaient leur propre contribution à apporter à la santé morale et intellectuelle du monde; ils ne doivent donc pas jeter par-dessus bord toute leur culture traditionnelle, mais la conserver et le développer. « Prenez de l'homme blanc tout ce qu'il peut vous donner de bon, disait-il à ses compagnons africains, mais tenez à tout ce qu'il y a de meilleur dans votre propre tradition ». Il parcourut le pays, raisonnant et persuadant, et il rapporta une victoire triomphale pour l'idéal d'Achimota.

Aggrey était un magnifique professeur, capable d'insuffler à ses élèves son propre enthousiasme pour le savoir et sa propre passion pour le service de son prochain. Tandis que les bâtiments d'Achimota étaient en cours de construction, lui et d'autres professeurs enseignaient dans le Collège Normal du Gouvernement, à Accra. Pour le simple plaisir d'écouter Aggrey, le Gouverneur stationnait parfois dehors devant les fenêtres ouvertes, là où il ne pouvait être vu. Un jour, il fit une visite imprévue dans la salle de classe, s'assit dans le fond et fit signe à Aggrey de continuer sans faire attention à sa présence. Aggrey faisait un cours d'histoire ce matin-là, une leçon basée sur les actualités et coutumes locales. Le Gouverneur était stupéfait : « Si l'on m'avait enseigné l'histoire de cette manière-là, disait-il, je saurais quelque chose à son sujet ! »

Neuf des femmes suivant les cours de formation pédagogique étaient un jour mécontentes pour un sujet quelconque. Aggrey leur rappela l'histoire de la victoire éclatante de Napoléon à Austerlitz, comment, ce matin nuageux de décembre, Napoléon avait dit à ses vétérans que quelques-uns d'entre eux vivraient jusqu'à un âge avancé et ne se glorifieraient jamais autant de quelque chose que d'avoir vu se lever le soleil sur Austerlitz. Alors Aggrey dit : « Femmes, vous voyez maintenant les nuages et vous êtes troublées, mais vous êtes privilégiées puisque vous voyez le soleil se lever sur l'histoire de votre race, dans les jours à venir,

quand vous serez vieilles et aurez des cheveux gris vous pourrez dire : « lorsque le soleil parut, j'étais en première ligne de la bataille disputée et gagnée à Achimota ». Ces paroles dissipèrent leur mécontentement.

Le collège ouvert, les élèves se rassemblèrent, le grand labeur commença. En juin 1927, il fut donné à Aggrey la permission de s'absenter afin d'aller aux États-Unis et d'y compléter la thèse qui lui donnerait facilement le titre de docteur en philosophie de l'Université de Columbia. Il commença à la rédiger mais ne l'acheva jamais. Soudain, à la fin de juillet, il fut frappé à New-York d'une méningite qui l'emporta. Dans beaucoup de pays une multitude de ses amis et admirateurs pleurèrent sa mort prématurée à l'âge de 52 ans.

Et voilà la remarquable carrière de cet homme.

Quelle en est la signification? Laissez-moi répéter que c'était un Africain parmi les Africains. Il ne chercha jamais à excuser sa race ou sa couleur. « Je suis fier de ma couleur, avait-il coutume de dire. Celui qui n'a pas cette fierté n'est pas digne de vivre. Si j'allais au ciel et que Dieu me dise : « Aggrey, je vais vous renvoyer sur la terre ; aimeriez-vous y aller comme un Blanc ? » je répondrais : Non, renvoyez-moi comme un Noir, oui, complètement noir. Et si Dieu demandait : « Pourquoi ? » je répondrais : Parce que j'ai une tâche à remplir en tant que Noir, qu'aucun Blanc ne peut accomplir. S'il vous plaît, envoyez-moi aussi noir que vous le puissiez ! »

Parce qu'il était membre d'une race qui a une peau noire et des cheveux comme de la laine, il était fréquemment insulté par des gens qui dressaient une barrière de couleur définie et infranchissable, entre lui et eux-mêmes, gens qui pensent qu'un être est au-dessous de l'humain lorsque sa peau est autre que blanche. Malgré sa belle culture, ses titres académiques, ses manières raffinées, son caractère intègre, ils refusaient de lui accorder l'égalité sociale, avec eux-mêmes. Sur un bateau, bondé de monde, navigant entre l'Amérique et l'Angleterre, il ne fut pas autorisé à s'asseoir à table avec les Blancs, pas plus qu'à partager une cabine avec eux... Quand il lui fut demandé ce qu'il pensait, il répliqua : « C'est à moi d'en rire. Vous êtes serrés comme des sardines dans une boîte ; j'ai ma propre cabine, ma propre table et un maître d'hôtel pour moi tout seul ». Il tournait toujours ces sortes d'expériences en plaisanterie, et elles étaient nombreuses. Il ne lui était cependant pas naturel de prendre les mauvais tours et les insultes avec bonne humeur. Les gens qui s'imaginaient que sa peau était aussi dure qu'elle était noire se trompaient. Il était extrêmement sensible. Chaque insulte le blessait à vif. Mais il avait acquis une

telle maîtrise de lui-même qu'il pouvait en rire là où d'autres auraient juré.

C'était là où la religion triomphait : « Gardez votre sang-froid et souriez, avait-il l'habitude de dire, c'est ce que Jésus entendait lorsqu'il disait de « tendre l'autre joue ». »

« Docteur Aggrey, lui disaient quelques personnes, nous sommes étonnées de constater qu'après avoir fait de nombreux voyages à travers l'Amérique et l'Afrique, vous n'avez pas perdu votre foi en Dieu et ne soyez pas devenu sceptique ». Il riait et répliquait : « Ma destinée était d'attester que les hommes devraient être trop occupés pour songer aux brimades lorsqu'ils travaillent pour le bien de l'humanité ».

Quelques Noirs, exaspérés par un injuste traitement, essayèrent de persuader Aggrey de se mettre à la tête d'un mouvement révolutionnaire contre les Blancs ; mais il refusa, résolument. L'injustice ne lui faisait pas perdre son équilibre. Il ne jugeait pas la race d'après les quelques individus qui en avaient mal usé avec lui. Il plaçait au-dessus de leur ostracisme et de leurs insultes les véritables bienfaits qu'il en avait reçus. Ne devait-il pas aux hommes et aux femmes blanches son éducation, sa religion ? Quelques-uns d'entre eux n'étaient-ils pas ses amis les plus estimés, les plus fidèles ? Envisageant les choses avec une grande largeur de vue, il vit que l'avenir des peuples africains était infiniment lié à celui des Européens. Ils doivent marcher la main dans la main, pour leur bien mutuel et pour le bien de l'humanité.

Le maître-mot était : coopération. Il exprimait sa conviction en une parabole : « Voici un piano, vous pouvez jouer une sorte d'air sur les touches blanches, de même sur les touches noires, mais l'harmonie demande à ce que vous jouiez à la fois sur les touches blanches et sur les touches noires ».

Le blason du collège d'Achimota symbolise cette idée. Elle représente ce qui était le plus cher au cœur d'Aggrey.

Il eut de nombreuses occasions d'adresser la parole à des assemblées, petites ou grandes, de Blancs. Il avait des dons merveilleux d'orateur ; parlait un anglais excellent ; il était pittoresque, plein d'esprit, passionné. Il se donnait comme rôle d'expliquer l'homme noir au Blanc. Ses arguments les plus forts n'étaient pas de ceux qui en appelaient à la raison et au cœur : c'était lui-même. Bien que des gens pensent être prévenus contre les hommes de couleur, ils ne pouvaient pas nier la culture de cet homme noir : sa profonde culture n'était pas un simple vernis, mais le fini d'un labeur intense. Ils ne pouvaient pas non plus résister au charme de sa personnalité : il était si éminemment attirant, si brillant, si gai, d'une sincérité si transparente. On pouvait dire qu'il était

exceptionnel, qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, mais on ne pouvait nier qu'une race capable de produire un Aggrey fût tellement sans ressources, ainsi que certains le prétendaient. En étant ce qu'il était, il fit pour sa race plus que toutes les plaidoeries des négrophiles pour élever les Africains dans l'estime des Européens et des Américains. Les restrictions et répressions si souvent imposées aux Noirs semblaient absurdes quand elles s'appliquaient à Aggrey.

Une fois, dans l'Est de l'Afrique, un groupe d'hommes blancs qui n'étaient pas disposés à la sympathie vis-à-vis des Noirs, discutaient d'Aggrey entre eux ; ils allèrent le voir et l'entendre, l'éprouvèrent par des questions ; finalement, l'un d'entre eux résuma ainsi leurs impressions . « L'homme est un saint ; au diable sa couleur ! » (*The man's a saint ; damn his colour !*)

De même qu'il se faisait l'interprète de l'Africain auprès de l'Européen, de même, il voulait faire comprendre le point de vue européen aux Africains. En s'adressant à eux partout, durant ses longues tournées, il ne parlait jamais de choses futiles, mais leur présentait en face, franchement, les réalités de leur situation. Là où, comme dans certaines régions de l'Afrique, ils étaient privés de droits politiques et sociaux et où il y avait beaucoup d'agitation parmi eux, il les exhortait en ces termes : « Soyez patients, ne haïssez personne, rendez-vous dignes des bonnes choses et les bonnes choses vous arriveront ». Il ne ferma jamais les yeux devant leurs défauts et leurs insuffisances, et exposait franchement leurs torts. Il blâmait ces hommes éduqués, poursuivant leurs propres ambitions égoïstes et refusant de s'identifier avec leur prochain et de le servir. Il demeura toujours persuadé que si les Africains souhaitaient prendre une place parmi les nations, ils devaient s'y préparer, s'en rendre capables par un effort énergique. Il s'efforça de les tirer de l'inertie, de leur complexe d'infériorité, de la dépendance des bienfaits de l'homme blanc.

Étant Africain, il enseignait souvent sous forme de parabole. Il savait combien une histoire attire les Africains. L'une de ses histoires favorites était celle d'un aigle. Toutes les fois que ses collègues de la Commission de l'Éducation voyaient des Africains sortant d'une réunion, agitant leurs bras tels des vagues dans leur excitation et riant bruyamment, ils riaient et se disaient de l'un à l'autre : « Encore l'aigle ! » En résumé, voilà de quoi il s'agissait :

« Un certain homme attrapa un jeune aigle, le mit parmi ses poulets et le nourrit en poulet. Puis, quelque temps après, un natu-

raliste lui rendit visite et lui dit : « Cet oiseau est un aigle et pas un poulet. — Oui, fut la réponse, je sais, mais je l'ai entraîné à être un poulet et il a maintenant un cœur de poulet et se croit lui-même un poulet. — Non, dit l'autre, c'est encore un aigle. Je le ferai voler ». Il plaça l'oiseau en haut de la maison, déplia ses ailes, et cria : « Vole ! » Mais il sauta en bas et commença à gratter au milieu des poulets. « Je vous avais bien dit que c'était seulement un poulet », dit le propriétaire. Le naturaliste essaya encore et encore, mais sans succès jusqu'à ce qu'enfin il le porte au sommet d'une montagne et lui dit : « Aigle, tu es un aigle. Tu dois appartenir au ciel et non à cette terre ; étends au loin tes ailes et vole ». Il lui fit regarder le soleil en face. Soudain, il déploya ses ailes et avec le cri d'un aigle, monta de plus en plus haut et ne revint jamais ».

Quand, avec une grande aisance dramatique Aggrey avait raconté cette histoire, il disait : « O mon peuple d'Afrique, nous fûmes créés à l'image de Dieu, mais les hommes nous font penser que nous sommes des poulets, et nous pensons encore que nous le sommes ; mais nous sommes des aigles. Tendez donc vos ailes et volez ! Ne vous contentez pas de la nourriture des poulets ! »

Il prenait pour exemple la polygamie et d'autres habitudes et coutumes qui empêchaient son peuple de prendre son essor. Alors, s'il y avait des hommes blancs dans l'auditoire, il disait : « Ne désespérez pas de nous, si nous ne volons pas dès le début. Nous sommes des aigles, nous volerons, j'en ai la certitude, donnez-nous seulement le temps et soyez patients ».

Et ainsi, comme le disent d'un autre éducateur les vers d'un poète anglais, Aggrey....

*Veilla et pleura, pria et sentit pour tous,
Et comme une mère oiseau, essaya par des caresses persuasives de faire
s'envoler ses petits vers les cieux.*

*En maudissant chaque retard stupide, il essaya par tous les moyens
D'attirer les élèves vers des mondes plus clairs et leur montra la voie.*



POIDS BAOULÉ
(CÔTE D'IVOIRE)



POULIE DE TISSERANDS MALINKÉS

UN PROPHÈTE: HARRIS

A. ROUX

EN 1922, en application d'une loi interdisant l'exercice du culte dans les territoires français en d'autres langues que le français, le latin ou le dialecte indigène local, une église réunissant, à Grand-Bassam, (Côte d'Ivoire), les Fantis et les Apollonniens venus de Gold-Coast fût fermée. A ce moment-là, un missionnaire anglais, M. Platt, installé au Dahomey, fut chargé de venir étudier sur place la question.

Quelle ne fut pas sa surprise de s'entendre dire à Grand-Bassam, par différentes personnes, qu'il y avait dans cette région de la Côte d'Ivoire, des milliers de gens qui se disaient chrétiens et protestants, et qui n'avaient pas, qui n'avaient jamais eu de missionnaire. Ils avaient bâti des églises dans les villages, parfois même de grandes et bonnes églises, ils s'y réunissaient tous les dimanches sans qu'aucun Européen ait jamais été responsable des églises ainsi constituées.

M. Platt eut quelque peine à en croire ses oreilles.

Dans une tournée rapide, il lui fut pourtant facile de voir non seulement la vérité de ces propos, mais encore que la réalité dépassait infiniment ce qu'on lui avait dit. Voici qu'en effet, à mesure qu'il allait de lieu en lieu, des foules nombreuses se por-

taient à sa rencontre, se disputaient le privilège de le recevoir dans les villages où des arcs de triomphe avaient été rapidement dressés, où souvent la population presque entière se pressait dans l'église.

Revenu quelques semaines plus tard, M. Platt pouvait se rendre compte que le mouvement s'étendait assez loin, et peu à peu, on s'aperçut que le long de la Côte, depuis la frontière de la Gold Coast jusqu'à Fresco, donc tout le long de la lagune, une partie considérable de la population était ainsi rassemblée dans des communautés se réclamant de l'Évangile, et qui attendaient avec une impatience extraordinaire l'arrivée des missionnaires protestants.

* * *

Que s'était-il donc passé? Pour le comprendre, il nous faut remonter quelques années plus tôt, vers la fin de 1913. A ce moment-là un Noir du Libéria, William Wase Harris quitte son pays et traverse la frontière de la Côte d'Ivoire pour annoncer l'Évangile aux hommes de ce pays. Vêtu d'une grande robe blanche, il tient à la main deux bambous assemblés en forme de croix, il porte aussi une calebasse pleine de graines dont il se servira pour rythmer les chants, et surtout il a une Bible.

Quel est cet homme?

Dans différents articles qui ont été écrits sur lui, dans des sortes de nouvelles que l'on a pu voir ici et là, le caractère extraordinaire du mouvement qu'il a produit est mis en avant pour ses côtés les plus curieux, parfois burlesques et on a pu lire bien des sottises. Harris est alors présenté comme un illuminé sans aucune connaissance vraie, ou comme un thaumaturge ne mettant en œuvre qu'une certaine autorité psychique très proche de celle de certains sorciers africains ; tantôt enfin, si le caractère chrétien de son message était reconnu, il a été la plupart du temps présenté comme un homme qui n'était ni catholique ni protestant, mais présentait un évangile très personnel.

En fait, Harris avait été dans sa jeunesse élève d'abord, puis moniteur d'une mission méthodiste américaine en Libéria. Là, il avait appris en particulier, à connaître parfaitement sa Bible, et nous le verrons plus tard en ouvrir les pages à tel ou tel passage particulier qu'il montre du doigt : non seulement il sait lire, mais il sait ce qu'il enseigne et veut toujours le fonder sur la parole de Dieu.

Plus tard, prenant sa retraite, il se retira dans son petit village, près du Cap Palmas, et ne garda de son activité ancienne que

l'habitude d'appeler le dimanche les gens du village au culte. Pour cela, il hissait sur le toit de sa case un drapeau anglais, et le Gouvernement du Libéria très chatouilleux sur le chapitre de son indépendance, mit Harris en prison, comme coupable de menées politiques.

Or, Harris affirme que, dans sa prison, il a eu une vision et que l'archange Gabriel lui est apparu de la part de Dieu et lui a ordonné d'aller évangéliser ses frères sur la Côte. Au missionnaire Pierre Benoît qui, en 1926, essaiera d'avoir de lui le plus de précisions possibles sur le travail qu'il a fait et sur l'origine de son apostolat, il dira qu'il ne peut préciser si cette apparition est une vision qu'il aurait eue pendant son sommeil ou réellement un phénomène sensible, et cela ne nous étonne pas si nous savons à quel point, pour un Noir, le « rêve » et le « réel » sont facilement confondus.

Quoi qu'il en soit, Harris dès qu'il est libéré, obéit à l'ordre qu'il croit avoir reçu et les effets de son ministère, les témoignages recueillis sont tels que le missionnaire qui écrit ces lignes — après avoir travaillé plusieurs années dans la région même où Harris a exercé son ministère ne peut dire qu'une chose : la puissance de l'Esprit de Dieu agissant en Harris et par lui peut seule en rendre compte.

Pendant qu'il parcourt la région, de la frontière du Libéria jusqu'à Fresco, la prédication de Harris ne rencontre presque aucun écho. A Fresco, le miracle commence. Des foules de plus en plus nombreuses se pressent pour l'écouter ; tribus de la mer ou de la lagune, (pêcheurs) tribus de la savane et de la forêt (agriculteurs), se massent autour de lui et bientôt on vient de plus loin. Lorsque bien plus tard, j'arriverai dans certains villages situés à 200 kilomètres à l'intérieur, chez les Agnis de Bongouanou par exemple, je verrai, dans plusieurs villages, des hommes qui sont allés écouter Harris. Il m'arrivera souvent de leur demander alors : « Pourquoi, en 1913, avez-vous entrepris ce long voyage à pied, à travers les sentiers de la forêt. pour aller écouter Harris ? » et partout j'entendrai cette réponse, au premier abord surprenant : « On nous a dit qu'il y avait sur la côte un homme qui parlait de Dieu ».

Je voudrais ici faire une remarque. Tous nos fétichistes, depuis Dakar jusqu'aux îles de l'Océan Pacifique, ont traditionnellement cette connaissance d'un Dieu unique, qui a créé le ciel, la terre et l'homme et qui, autrefois, habitait parmi les hommes, mais que les hommes ont fâché et qui est parti. Maintenant, l'homme est seul en face de toutes les forces de la nature, des esprits du fleuve, de l'arbre, de la maladie, de la foudre, des esprits des vivants et des esprits des morts, seul et désemparé, puisque Dieu est loin.

Alors, il a recours à des objets dans lesquels quelques hommes qui connaissent les « maîtres mots » ont contraint tel esprit bienfaisant à résider. Mais que sont 20, 100 de ces fétiches en face de l'infinité des forces mystérieuses qui menacent l'homme? Et voilà qu'à ces gens de la forêt de la Côte d'Ivoire, on dit que, sur la Côte, un homme parle de Dieu. Alors ils vont l'écouter.

Il faudrait aussi relever à quel point ce fait historique détruit la légende grotesque d'après laquelle les Noirs ne viennent vers les missionnaires que pour avoir l'appui ou l'aide matérielle du Blanc. Il n'y avait aucun Européen derrière Harris et aucun missionnaire européen ou américain n'avait entendu parler de son œuvre. C'est par le plus grand des hasards, comme je l'indiquais au début, que M. Platt est venu à Bassam près de dix ans après le passage de Harris en Côte d'Ivoire.



Harris parlait de Dieu, et il en parlait avec la force et la fougue d'un prophète de l'Ancien Testament, apportant aussi la prédication morale des anciens prophètes : Dieu est saint, Dieu est juste ; pour le servir, il faut renoncer au vol, au mensonge, à l'adultère, il faut rejeter tous les fétiches ; il faut, dans chaque village, construire un temple où le dimanche, laissant tout travail, on viendra l'adorer. Harris parlait ensuite du Christ, et montrait la croix qu'il tenait à la main ; il en disait le sens, et s'il voyait parfois, chez ses auditeurs, l'impression d'une crainte devant cette croix, comme si elle était elle-même chargée d'une puissance magique, il la brisait et en jetait au loin les morceaux, puis en faisait une autre de deux bambous quelconques pour bien montrer qu'il ne s'agissait pas d'un fétiche.

Harris demandait le repentir et la foi, à la façon de Jean-Baptiste et c'est à ce personnage du Nouveau Testament qu'on peut le plus justement le comparer. Il en avait la simplicité, n'acceptant des gens chez lesquels il passait que la nourriture et le couvert, rejetant toutes propositions d'être un chef parmi eux et cela seul, pour qui connaît les Noirs, authentifie le sérieux de son ministère.

Comme le Baptiste aussi, il ne se posait qu'en précurseur et, dans la langage imagé des Noirs, disait souvent : « Quand le coq chante, ce n'est pas encore le jour, mais seulement le premier rayon de l'aube. Cependant le jour vient. Je ne vous apporte pas toute la lumière, je suis seulement le coq qui chante ; après moi des missionnaires blancs viendront *avec la Bible*, vous les écouterez, c'est eux qui vous instruiront dans toute la lumière ». Il disait

encore : « Quand l'araignée tisse sa toile sous l'auvent d'une case, ou à la fourche d'un arbre, il arrive que la tornade abatte la case ou déracine l'arbre ; l'araignée meurt, mais la toile demeure ; la toile que je tisse, personne ne pourra la détruire ».

Trois jours de suite, Harris instruisait un même groupe d'hommes sur une plage au bord de la lagune ou de l'Océan. Ceux qui arrivaient pendant ce temps allaient attendre un peu plus loin. Quand il avait terminé son enseignement, Harris demandait à tous ceux qui le voulaient de brûler leurs fétiches et on voyait alors ce fait extraordinaire : des centaines de personnes qui brûlaient tout ce qu'elles avaient sur elles de fétiches, et parfois même les féticheurs, venus défendre contre lui leur pouvoir, étaient les premiers à arracher leurs oripeaux et à venir, tremblants, se jeter à ses pieds.

A ceux qui avaient agi ainsi, Harris demandait de tenir la croix d'une main, puis, tandis qu'ils étaient à genoux, il posait sa Bible sur leur tête et leur disait que ce livre contenait la parole de la vérité. Enfin, il les baptisait. Il demandait à tous d'apprendre à lire pour pouvoir lire la Bible, puis il renvoyait ces gens, chacun dans son village, après avoir nommé pour chaque village une douzaine d'hommes qu'il appelait : « apôtres ». On peut trouver encore, dans bien des villages de la lagune, chez les Adjoukrous, les Alladians, les Ebriés, de ces hommes, tous des vieillards maintenant, qui sont encore les « apôtres » institués par Harris. L'un d'eux devenait le « Pierre » de l'Église, celui qui aurait la responsabilité de l'église locale.

Et voilà maintenant certains de ces groupes qui retournent vers des villages lointains. Selon le conseil de Harris, ils n'entrent pas tous dans leur village, mais l'un d'eux seulement y va, tandis que les autres restent à quelque distance. L'envoyé dit : « Nous n'entrerons au village et nous n'apporterons la parole que quand tous les fétiches auront été brûlés ». Et c'est ainsi que non seulement dans l'aire même parcourue par le prophète, mais aussi dans des régions plus lointaines, tous les fétiches d'un bon nombre de villages furent brûlés. On peut estimer à environ 200.000 le nombre de Noirs qui, comme résultat direct ou indirect de la prédication de Harris, ont, à ce moment-là brûlé leurs fétiches.

Harris continuait sa course. Il parvint jusqu'à la frontière de la Gold Coast, pénétra dans ce territoire au pays des Apolloniens et poursuivit jusqu'à Axim, puis revint sur ses pas. De passage à Bingerville, il eut l'occasion de rencontrer le Gouverneur de la colonie qui lui accorda une audience.

Peu après, — nous étions alors en 1914, et la guerre venait d'éclater en Europe, — le Gouvernement eut quelque inquiétude

à voir cet homme, un étranger, à la parole duquel des milliers d'hommes obéissaient. Après tout, n'était-il pas, sous une forme déguisée, l'agent redoutable d'une puissance étrangère? On décida de le reconduire à la frontière. Harris prêchait sur la plage, à Port-Bouët, quand l'administrateur chargé d'exécuter cette mission se présenta. Quel fut l'étonnement de cet administrateur lorsque son boy et son cuisinier, à l'issue de la préducation, lui demandèrent la permission de se faire baptiser, après avoir brûlé leurs fétiches. Harris se laissa conduire jusqu'à la frontière, sans aucune protestation, et ne reparut jamais en Côte d'Ivoire. Les communautés qu'il avait formées connurent alors des sorts divers.

Sur la côte même, où leur densité était très forte, et où le mouvement était presque général, elles survécurent de façon massive jusqu'à l'arrivée des premiers missionnaires protestants. Elles furent aidées dans leur existence par un bon nombre de commis de boutique venus de Gold Coast, Fantis ou Apolloniens qui, chrétiens dans leur pays, et parfois prédicateurs laïques dans leur mission d'origine, accomplirent un ministère magnifique auprès de ces communautés naissantes, dressant en particulier, dans chaque village, comme Harris l'avait demandé, la liste de tous ceux qui se réclamaient de l'Évangile après avoir brûlé leurs fétiches. J'ai vu nombre de ces livres, et partout où j'ai pu le faire, j'ai veillé à ce qu'ils soient mis en lieu sûr.

De même, Harris avait remis à chaque communauté une croix où souvent une inscription était portée : la date 1913 ou 1914, le nom du village, et parfois la mention Wesleyan Protestant Church. Cela vient de ce que, d'une part, Harris avait été élevé dans une Mission méthodiste américaine, et, d'autre part, la plupart des Fantis qui lui servirent de secrétaires occasionnels appartenaient à l'Église méthodiste en Gold-Coast.

Dans certaines régions cependant, les jeunes communautés connurent bien des avatars. Dans le Cercle de l'Agneby, par exemple, un Administrateur crut bon de faire détruire tous les lieux de culte édifiés à ce moment par les disciples de Harris, parce qu'il ne voyait là aucun missionnaire européen responsable ; il ne prit sans doute pas la peine de voir de quoi il retournait, et considéra ces édifices comme lieux de rassemblement de sociétés secrètes, dont il ne voyait guère qu'un aspect : les gens qui s'y rassemblaient refusaient de travailler le dimanche. En d'autres lieux, là où elle était déjà installée, la Mission Catholique s'effirça, cela est parfaitement compréhensible, d'engranger la moisson levée à la parole de Harris. A la proposition des « Pères », certains des vieux « apôtres », en particulier, allèrent voir ce qu'étaient leurs Églises. Mais ils ne trouvèrent pas au premier plan la *Bible* et ils dirent aux

Pères : « Vous n'êtes pas ceux que nous attendons, Harris nous a dit que les missionnaires qui devaient venir nous instruire viendraient avec la *Bible* ».

Et c'est parce qu'ils avaient la *Bible* que les missionnaires protestants furent tout de suite accueillis d'une façon triomphale par ceux qui avaient attendu dix ans sur la Côte, parfois vingt ans et vingt-cinq ans à l'intérieur.

Il m'est arrivé d'être le premier missionnaire protestant à entrer dans tel village où se rassemblait depuis environ vingt-cinq ans une communauté harriste et, après avoir assisté à son culte, de m'entendre dire par le vieux qui la dirigeait : « Ce livre que tu as, dans ta main, c'est la *Bible*? » — « Oui ». — « Alors tu es celui que nous attendons, depuis que Harris a parlé ».

Que dire de la foi de gens ainsi appelés à l'Évangile? Il ne peut être question d'attendre d'eux une orthodoxie, une foi éclairée, mais ce qui est certain, c'est qu'ils attendaient l'Évangile, ils attendaient les missionnaires, et, dans l'immense majorité des cas, ils étaient prêts à les suivre.

En 1926, les missionnaires, qui étaient installés en Côte d'Ivoire depuis trois ans environ, décidèrent d'envoyer l'un des leurs à la recherche de Harris.

M. Benoît le rencontra tout près de son petit village, Grayham au Libéria ; Harris, très vieux à ce moment-là, portait le vêtement dans lequel on l'avait toujours vu en Côte d'Ivoire. Fatigué, il était assis au bord du chemin, quand ses visiteurs, M. Benoît et un interprète indigène, le rencontrèrent. Il dit au missionnaire qu'il n'avait jamais remis cette robe depuis qu'il était entré de la Côte d'Ivoire mais que, cette nuit, Dieu lui avait dit que le missionnaire viendrait le voir et qu'alors il avait repris son costume.

Dans bien des occasions, Harris avait, d'ailleurs manifesté un pouvoir extraordinaire de guérisseur. J'ai rencontré des hommes et des femmes paralysés pendant de longues années, amenés parfois vers lui sur des civières de fort loin et qui furent guéris à sa parole. Il y a là un fait certain.

Le prophète dit à M. Benoît sa joie de le voir, feuilleta sa *Bible* pour lui montrer plusieurs passages importants à ses yeux et en particulier celui où il est dit « le temps est court ». Il dicta ensuite un message pour tous ceux qui avaient reçu son témoignage les adjurant de continuer à s'instruire dans la parole de Dieu, d'apprendre à lire pour lire la *Bible* et de suivre maintenant les missionnaires qui étaient là. Ce texte facilita beaucoup le travail de la Mission en Côte d'Ivoire et on put mesurer là l'ascendant de Harris sur ceux qui l'avaient entendu.

Harris devait mourir deux ans plus tard, en 1928.

Il y aurait évidemment beaucoup à dire sur les circonstances qui accompagnèrent l'installation de la Mission, sur le travail de certains faux-prophètes, émules frauduleux de Harris, sur le caractère de certaines sectes issues du mouvement harriste lui-même, mais cela déborderait les limites d'un tel travail.

Harris est, à nos yeux, le cas parfaitement authentique du Noir qui n'a obéi qu'à un ordre qu'il a cru recevoir de Dieu et que Dieu a vraiment doué d'un pouvoir très grand pour faire connaître sa parole à des hommes, en une région où aucune Mission évangélique n'avait été jusque là au travail, c'est pourquoi il a paru légitime de l'appeler : le prophète Harris.



POIDS BAOUÉ (CÔTE D'IVOIRE)
ÉVENTAIL DE PARADE.

UN ÉCRIVAIN : RICHARD WRIGHT

E. THEIS

RICHARD WRIGHT est un Américain, un de ceux que l'Administration des États-Unis désigne par les mots « de couleur » sur tous les papiers officiels. C'est un écrivain de grand talent, dont le recueil de nouvelles *Uncle Tom's Children*, le roman *Native Son* et les souvenirs d'enfance, intitulés *Black Boy*, laissent une profonde impression à leurs lecteurs, et lui ont acquis une vaste réputation. C'est aussi un homme sincère et courageux, qui a mis son talent au service d'une cause, la libération de ses frères opprimés par leurs compatriotes de race blanche.

Ses œuvres sont une peinture, d'une vérité, inoubliable de la vie dans les quartiers où sont parqués les Noirs des petites et des grandes villes du Sud et du Nord. Dans ce cadre presque toujours misérable, il nous dépeint les sentiments et les réactions de ses frères devant la condition qui leur est faite.

Malgré la Constitution des États-Unis et la Déclaration des Droits, qui proclament égaux tous les habitants natifs du pays, la majorité de race blanche, plus de 100 millions, maintient 13 millions de Noirs dans une situation inférieure. Nous voulons, disent-ils, que notre pays soit un pays de Blancs.

Maintenir le Noir à sa place, c'est le principe qu'on entend

sans cesse affirmer par les Blancs du Sud des États-Unis. Et cela signifie l'usage constant de deux poids et deux mesures : aux Blancs toutes les libertés et possibilités de la vie civilisée, aux Noirs une position subalterne et l'obligation de prendre en toute circonstance une attitude d'humble soumission. Cela, pour la vie quotidienne, pour la vie de tous les instants. Et quelquefois des actes de violence : des passages à tabac, des tortures, des meurtres « promenades » ou lynchages, le terrorisme dirigé contre les seuls Noirs, et toléré, et même approuvé des autorités. Les Nazis, avant la découverte des camps d'extermination, justifiaient les traitements auxquels ils soumettaient les Juifs en affirmant : Nous agissons à leur égard comme les Américains font avec les Nègres. D'excellentes personnes dans le Sud prétendent que les Noirs, à moins d'être gâtés par des agitateurs, sont heureux de la condition qui est leur faite, et qui est, selon ces braves gens, vraiment faite pour eux.

L'autobiographie de Richard Wright, *Black Boy*, est une vigoureuse protestation contre ce préjugé commode.

Tout enfant, il était, comme l'enfant d'éléphant de Kipling, d'une insatiable curiosité. Ayant entendu dire qu'un enfant noir avait été sévèrement battu par un Blanc, il demande à sa mère si ce Blanc était le père du petit Noir. En effet il y a parmi les Noirs américains des mulâtres qui paraissent aussi blancs que n'importe quel Blanc. La grand'mère de Richard en était justement. D'autre part, il savait par expérience, que tous les pères ont le droit de battre leurs enfants. « Mais ce si n'est pas son père, pourquoi ce Blanc l'a-t-il battu ? » — « Tu es trop petit pour comprendre ! » Le voilà méditant sur cette question laissée sans réponse, et regardant les Blancs avec méfiance, se demandant quelle sorte de gens ce sont.

Un peu plus tard, c'est, au cours d'un voyage, la division du train en deux parties qui l'intrigue. « Est-ce que je peux aller regarder comment c'est dans le wagon des Blancs ? » — « Reste donc tranquille, répond sa mère ». — « Mais ce n'est pas mal de regarder ? » — « Ne dis pas de bêtises ». Là-dessus il se met à demander pourquoi sa grand'mère, qui est blanche, se trouve du côté des gens de couleur. « Est-ce qu'elle est devenue de couleur quand elle s'est mariée avec grand-papa ? » A force de harceler sa mère, il apprend que sa grand'mère a été esclave et qu'elle n'a jamais su qui était son père. Là derrière, il sent un malaise, des choses qu'on lui cache.

Et voici que l'oncle, chez qui sa mère et lui habitaient, ne rentre pas un soir ; des Blancs, jaloux de la prospérité de son commerce, l'ont assassiné. La famille se sauve, sans un sou : « Il n'y eut ni

enterrement, ni musique, ni deuil. Rien que le silence, des larmes, des chuchotements et la peur ! » Il demande à sa mère : « Pourquoi est-ce que nous ne nous défendons pas ? » « Et la terreur qu'elle éprouvait la fit me gifler pour me faire taire. »

A partir de ce jour-là il se sent toujours menacé par les Blancs. Leur cruauté est un fréquent sujet de conversation autour de lui. Il prend part à des batailles à coups de pierres entre gamins, Noirs contre Blancs.

Sa mère, qui s'épuisait de travail pour élever ses deux garçons depuis que son mari l'a abandonnée, tombe gravement malade. Opérée, elle est transportée dans un hôtel meublé : les hôpitaux ne reçoivent pas les Noirs.

Comme ses camarades, il cherche du travail chez des Blancs. Une dame, avant de l'engager comme boy, lui demande s'il est voleur. Cette question saugrenue le fait éclater de rire. Les maîtres mangent très bien, à lui on donne du pain dur et de la mélasse moisie. La dame lui demande pourquoi, à douze ans, il va encore à l'école. Il avoue qu'il veut devenir écrivain. « Tu ne seras jamais un écrivain. Qui peut bien mettre des idées pareilles dans la tête d'un Nègre ? » « En rentrant, écrit-il, j'étais décidé à ne jamais retourner chez elle. Cette femme m'avait offensé, elle avait prétendu savoir quelle était ma place dans la vie, ce que je devais sentir et être. Je lui en voulais de tout mon cœur ». Chez d'autres patrons, il vit dans une perpétuelle tension, s'efforçant d'éviter les injures et d'avaler le plus possible de nourriture et de lait sans se faire prendre.

L'été, il aide dans une briqueterie. Là, il est mordu par le chien du patron. Plusieurs heures après, celui-ci consent à regarder la plaie, et dit : « Une morsure de chien n'a jamais fait de mal à un Nègre ! » Dès qu'il a tourné le dos, c'est un concert d'exclamations à mi-voix : « La brute ! Ca n'a pas de cœur. Ces blancs sont capables de tout ! »

Il a quinze ans quand il apprend que le frère d'un de ses camarades a été tué par des Blancs qui le soupçonnaient de fréquenter une femme de mauvaise vie, une Blanche, motif habituel de ces lynchages soi-disant pour viol, où se déchaîne la passion populaire.

Et maintenant il lui faut gagner sa vie. Malgré ses succès scolaires il ne continue pas ses études, il n'en a pas les moyens. Le voici homme de-peine dans un magasin de confection. Les patrons, des Blancs, traitent leurs clients noirs avec mépris, les bousculent, les frappent. « J'avais beau faire, je ne pouvais pas m'y habituer. Comment les Noirs peuvent-ils se laisser faire ? En essayant de dominer mes sentiments, j'avais peur parce que je

sentais que ma patronne me soupçonnait d'être révolté de ce que je voyais ».

Pendant une de ses courses, de jeunes Blancs l'invitent à voyager sur le marchepied de leur auto. Mais en pleine marche, il est brutalement précipité sur la route, pour avoir répondu au jeune homme qui lui offrait à boire : « Oh ! non » — au lieu de « Non, monsieur », « Et tu as de la chance, lui crie-t-on de l'auto qui repart, d'avoir eu affaire à nous, autrement il y aurait maintenant un Nègre de moins ».

Il fait plusieurs places ; son attitude paraît impertinente et on le chasse. Des Blancs le menacent parce qu'il les regarde d'une façon qui leur déplaît au moment où ils commettent des incorrections ou des actes de brutalité à l'égard de Noirs, surtout de femmes noires, ou parce qu'il veut apprendre un métier mieux payé que celui de commissionnaire ou de balayeur.

Pour améliorer leur situation, ses camarades commettent de petits vols. Les Blancs ne paraissent pas y attacher d'importance. Mais tous les Noirs savent bien que, s'ils parlaient d'organiser un syndicat, les Blancs useraient de représailles brutales.

Des Blancs, pour s'amuser, l'excitent contre un camarade et, n'ayant pas réussi à les amener à se battre au couteau, les font se battre à coups de poings pour cinq dollars.

Révolté, il veut fuir du Sud. Pour payer son voyage, il se prive de nourriture. Un Blanc originaire du Nord remarque sa maigreur et lui tend un dollar. Il refuse, honteux d'avoir laissé découvrir son secret. Mais il cédera à l'entraînement de ses camarades et avancera d'un an sa « libération » en volant son patron et des voisins. Au moment de partir, il cache sa joie et feint d'approuver ce que lui dit son patron sur les Blancs du Sud, « les seuls vrais amis des Noirs », lui promettant de ne pas adresser la parole à une jeune fille blanche.

Black Boy se termine par ces réflexions : « Les Blancs du Sud disaient que j'avais *une place* dans la vie. Mais moi, je n'ai jamais senti que ce fût *ma place*, ou plutôt mes instincts les plus profonds m'ont toujours fait rejeter *la place* qu'eux m'avaient assignée. Jamais il ne m'est venu à la pensée que je fusse un être inférieur... Oui, j'ai menti, volé, je me suis battu, j'ai lutté pour contenir ma colère. C'est peut-être l'effet du hasard que je n'aie pas tué. Mais par quel autre moyen le Sud m'avait-il permis d'être naturel, d'être réel, d'être moi-même, sinon en me séparant, en me révoltant, en attaquant ?

« Non seulement les Blancs du Sud ne m'avaient pas connu, mais encore, en vivant dans le Sud, je n'avais eu aucune possibilité d'apprendre qui j'étais. La vie du Sud exerçait sur moi une



LUTTEURS MALGACHES.



JEUNE COMPOSITEUR TYPO A SA CASSE.

pression qui m'empêchait d'être la personne humaine que je pouvais être... incapable d'être jamais tout à fait moi-même, j'avais lentement appris que le Sud ne pouvait accepter qu'une partie d'un homme, qu'un fragment de sa personnalité, et que tout le reste, ce qu'il y a de meilleur dans le cœur et dans l'esprit, était rejeté brutalement avec une ignorance aveugle et avec haine.

« Avec des yeux bien ouverts, portant des cicatrices visibles et invisibles, je partis pour le Nord, avec une idée confuse que la vie pouvait être vécue avec dignité, que la personnalité des autres ne devait pas être violée, que les hommes devaient pouvoir se trouver face-à-face sans crainte ni honte, avec l'espoir que le Sud lui aussi pourrait un jour dominer sa peur, sa haine, sa lâcheté, son héritage de fautes et de sang, son fardeau d'anxiété et de cruauté ».

Comment se fait-il que Richard Wright se soit révolté, alors que tant de Noirs ont accepté et acceptent le sort qui leur est fait ?

Initié à la souffrance dès sa petite enfance, il a toujours eu à lutter contre son entourage. Abandonné par son père, négligé par sa mère trop occupée ou malade, il souffre de la faim, de la terrible sévérité de ses oncles et tantes, de l'étroitesse de sa grand'mère. Changeant souvent de résidence et toujours dans la misère, il n'a pas de vrais camarades ; il n'a pas vraiment de famille, à part sa mère paralysée. Il n'a pas d'église. Ce qui domine dans ses souvenirs d'enfance, ce sont les victoires qu'il remporte sur ceux qui le brutalisent. Entré relativement tard au service des Blancs, il n'arrive que très difficilement à s'habituer à l'attitude servile et souriante, à la répression constante des sentiments, où vivent les autres Noirs.

Mais il y a chez lui un sens de la dignité, une passion de vérité et de droiture, qui ont été sa force et sa sauvegarde. Dans sa jeunesse misérable il a vu, entendu, aussi bien chez les Noirs que chez les Blancs, et fait lui-même bien des choses qui ne sont pas belles. Il ne cache rien, il ne cherche pas à se justifier. Par contre, ce qui l'a le plus révolté, ce qui lui a donné le sentiment de l'impur dont on se détourne avec horreur, ce sont des actes que beaucoup acceptent sans grande protestation : un Noir qui obtient une pièce de monnaie d'un Blanc contre un coup de pied au derrière ; son directeur d'école qui veut l'obliger à réciter comme étant de lui un discours que le directeur a composé ; ce combat de boxe où il frappe un camarade pour gagner de l'argent et amuser les Blancs ; une visite à son père, au cours de laquelle son père et sa seconde femme veulent lui donner une petite pièce, parce qu'ils le trouvent mignon, tandis que sa mère crie famine pour ses deux enfants.

Enfin, dans sa curiosité d'esprit, dans son ardeur pour la lecture, il a rencontré, grâce à la complicité d'un catholique Irlandais, mal vu des autres Blancs, les œuvres de H.-L. Mencken, Sinclair Lewis, Dreisar, et des grands romanciers modernes anglais, français, russes. « Toute ma vie m'avait façonné pour le réalisme, le naturalisme du roman moderne. Je ne pouvais en lire assez. Il m'aurait été impossible de dire à personne ce que je tirais de ces lectures, car ce n'était rien de moins qu'un sens nouveau de la vie. Mais je ne pouvais m'empêcher d'éprouver un sentiment de culpabilité, car les Blancs autour de moi se rendaient compte que je changeais, que j'avais commencé à les regarder d'une autre façon ».

Cette sincérité et ce réalisme nous les retrouvons dans *Native Son*, le roman du Noir révolté et assassin, qui est un vrai fils de l'Amérique, un produit du terroir. On sent chez Richard Wright le sentiment que Samuel Johnson a exprimé à propos d'un autre criminel : « Ce que j'aurais été, sans la grâce de Dieu ».

C'est l'histoire d'un jeune Noir, Bigger Thomas, qui vit à Chicago dans une pièce d'une maison infestée de rats, avec sa mère, sa sœur et son frère. D'abord chômeur, il entre comme chauffeur au service d'un riche philanthrope, M. Dalton, qui s'intéresse à l'éducation des Noirs, tout en tirant une partie de ses revenus de la location de taudis dans le quartier noir. Dès le premier soir, il conduit la fille de son patron pour une promenade en auto avec un jeune communiste. Au retour, elle est tellement ivre que le chauffeur doit la porter jusqu'à son lit. Entre Madame Dalton qui est aveugle. Dans la terreur d'être découvert dans cette chambre, Bigger presse un oreiller sur la bouche de la jeune fille et l'étouffe. Après le départ de Madame Dalton, qui croit sa fille endormie, Bigger essaie de faire disparaître le corps : il le brûle dans le foyer du chauffage central. C'est la première partie intitulée : « Peur ».

Puis il veut faire croire que des communistes ont enlevé la jeune fille et la rendront contre rançon. Mais des ossements sont découverts dans les cendres et Bigger prend la fuite, entraînant avec lui son amie Bessie, dont il se débarrasse bientôt à coups de briques. Immense chasse à l'homme dans le quartier noir de Chicago : les rues sont barrées, tous les immeubles visités par des Blancs armés, policiers et volontaires, toute la population noire, est terrorisée, brutalisée, Bigger est rejoint sur un toit où il essaie en vain de se défendre. Ainsi s'achève la deuxième partie : « Fuite ».

Dans la troisième, « Destin », l'auteur raconte les tortures, les prisons, les interrogatoires et le procès de Bigger, tandis que les foules sont excitées par les journaux jusqu'à la frénésie. Il faut une imposante force armée pour protéger Bigger, car les lynchages se produisent dans le Nord comme dans le Sud. A aucun moment,

Bigger n'a de remords d'avoir tué, il avoue même à son avocat que cet acte d'audace, d'avoir tué une Blanche, lui a donné pour la première fois de sa vie le sentiment d'être libre.

Le thème de ce roman a quelque chose de sinistre et d'odieux que beaucoup de lecteurs ont reproché à Richard Wright : le héros, Bigger, n'est pas sympathique, certains ne le trouvent même pas intéressant du tout. L'auteur aurait-il voulu justifier les Blancs dans leur mépris et leur haine des Noirs ? En fait, il a cherché à être vrai, à peindre dans toute son horreur une âme opprimée et révoltée, subissant l'attrait d'une civilisation à laquelle elle est mêlé, sans y avoir part, d'un idéal démocratique qui n'est le sien que théoriquement, d'une ville immense et fabuleuse par ses richesses, sa puissance et ses crimes.

Wright s'était rendu compte qu'en publiant son premier livre, *Uncle Tom's Children*, il avait commis une grande erreur : « Même des filles de banquiers pouvaient le lire, verser quelques larmes et se sentir réconfortées. Je me jurai, ajoute-t-il dans la préface de *Native Son*, que, si j'écrivais un autre livre, il ne ferait pleurer personne, qu'il serait d'une dureté si profonde qu'il faudrait l'affronter sans le réconfort des larmes ». Il a donc écrit un livre qui choque, parce qu'il révèle au lecteur blanc qu'il est responsable de cette tragédie, fruit naturel, nécessaire, de ces âmes de Noirs distordues de peur et de haine, du fait de la cruauté ou de l'indifférence des Blancs. Le crime était dans le cœur de Bigger (et dans celui d'innombrables Biggers), avant que l'occasion ne se présentât pour lui de commettre l'acte de violence qu'il avait tant de fois déjà commis dans son cœur.

Les Blancs ont beau créer pour les Noirs des œuvres philanthropiques, comme ce club où Richard Wright a travaillé pendant quelque temps parmi des jeunes tout semblables à son héros, où il a senti « que les riches qui le payaient ne s'intéressaient pas le moins du monde à Bigger, que ces ping-pongs, ces jeux de dames, ce gymnase, cette piscine n'étaient qu'un moyen d'empêcher les Biggers de courir les rues et d'endommager leurs précieuses propriétés. Cela ne peut remplir l'abîme qui sépare les Noirs des Blancs dans la civilisation américaine. C'est de la police camouflée, une activité que Wright a prise en haine.

Et puis, il fallait exposer de façon inoubliable, outre la condition lamentable de ces jeunes parias, les traitements effroyables qu'ils subissent quand ils tombent, innocents ou coupables, au pouvoir de la police et des cours de justice, ainsi que la sauvagerie des foules blanches, même dans le Nord des États-Unis, quand on leur a fait croire que les masses noires sont prêtes à bouger.

En écrivant ce livre, « dans une attitude très proche de la

prière », Wright a été guidé par ce principe : « Le degré de moralité de mon œuvre dépendait du degré de vérité vécue et sentie que j'arrivais à exprimer ».

Ainsi, nous avons dans *Black Boy* et dans *Native Son*, deux témoignages d'une égale et poignante sincérité. La peinture qu'ils nous donnent de la vie des Noirs dans la grande cité du Nord et dans le Sud est aussi sombre. Pour avoir une vision plus complète de la situation, Wright nous fait côtoyer les nombreux Noirs qui ne se révoltent pas, qui dominent leurs colères, ou qui tâchent de les oublier, de les noyer dans la débauche ou dans l'alcool, ou de les sublimer dans la musique, dans la merveilleuse beauté de leurs chants et dans la religion. Il nous fait aussi entrevoir les paysans du Sud, aussi illettrés, aussi négligés qu'au temps de l'esclavage, ainsi que les Noirs évolués, cultivés, auxquels le Nord a permis d'atteindre des situations privilégiées dans l'enseignement, la médecine, le barreau, et qui tremblent souvent plus encore que leurs frères de déplaire aux Blancs.

L'âme sincère et libre de Richard Wright, grâce à son remarquable talent d'écrivain, a rappelé à notre génération que la libération des Noirs aux États-Unis est encore loin d'être achevée, et que la démocratie américaine souffrira comme d'un abcès, tant que la place de libre citoyen et de membre de la communauté humaine fraternelle ne leur aura pas été reconnue, à eux comme à tous, en droit et en fait.



(POIDS BAOUÉ
CÔTE D'IVOIRE)

UN HOMME DE DIEU : TIERNO BOKAR

Théodore MONOD

Dominant la plaine immense, livrée tour à tour par le rythme des crues aux bœufs et aux nénuphars, aux bergers peuls et aux piroguiers bozos, des collines gréseuses, dans la région de Mopti, occupent l'horizon oriental. C'est le glacis du plateau de Bandiagara, du pays des infatigables Dogons.

Au milieu desquels la capitale du royaume toucouleur du Macina, si elle a perdu son importance politique, a conservé l'austérité du petit sultanat théocratique. Dans cette Genève africaine, on est demeuré puritain et ce n'est pas ici que les pâtres poètes chanteront, comme dans la plaine, la vache, le soleil, et l'amour. Mais des hommes graves recroquevillés sur leurs grimoires, cramponnés à la lettre des textes, enseignent le dogme, la scolastique, les traditions, le droit canon, les gloses du Livre, un océan d'érudition cristallisée, tout un Talmud.

Et pourtant, ici comme ailleurs, l'Esprit continue à souffler où il veut et fait jaillir du sol pierreux les fleurs, les parfums et les flammes de l'Amour Divin. Au milieu des rocs de la théologie, voici que s'épanchent soudain, fraîches, limpides, désaltérantes, les eaux vives de la source mystique, la vraie, la seule, à la fois foncièrement une et merveilleusement diverse (1).

(1) Voir Th. MONOD, Un poème mystique soudanais, *Le Monde non Chrétien*,

Bokari Salif Habi, connu surtout plus tard sous le nom de Tierno Bokar, ou Maître Bokar — parmi ses disciples on dit « Tierno » tout court — né vers 1884, arriva à Bandiagara en 1893, après la prise de Ségou par Archinard.

Il subit fortement la double influence d'une mère courageuse, douce et pieuse et d'un maître vénéré qui lui enseigna les sciences islamiques, Amadou Tafsirou Bâ.

Sa naissance le destinait au métier des armes, mais il se fait tailleur-brodeur, sur le conseil de sa mère : « Plutôt que d'ôter la vie aux hommes, apprends à couvrir leur nudité matérielle en leur cousant des vêtements, avant d'être appelé à l'honneur de couvrir, en prêchant l'Amour, leur nudité morale ».

Bientôt, il va commencer à enseigner lui-même. Il ouvre en 1907 une modeste école coranique, avec 5 élèves.

Tierno Bokar passera toute sa vie à Bandiagara, qu'il ne quittera que pour un séjour à Louta, un voyage au Niger en 1910, un autre à Bamako et Nioro en 1937.

Pour s'être affilié à une branche de la confrérie tidjania, à l'époque mal vue de l'Administration, Tierno Bokar connaîtra la calomnie, l'hostilité des siens — car le prétexte religieux ou politique est toujours prêt à couvrir les entreprises de la jalousie ou de l'intérêt —, la persécution. Ses disciples sont traqués, emprisonnés, déportés. Le Maître est abandonné. Aux rares fidèles qui l'entourent encore, il dira sur sa natte de mort — car on ne meurt pas dans un lit en Afrique : « Je vous recommande — et c'est en même temps la dernière prière que j'adresse individuellement et collectivement, à tous ceux qui sont avec moi — de ne point maudire ni détester ceux qui m'ont attaqué et ont travaillé à me perdre. Ils n'ont été que les instruments d'une Sagesse et d'une Force contre lesquelles je ne saurais m'élever sans blasphème. Où serait le mérite si ma vie s'était écoulée sans connaître d'ennemis ? La vie présente est une prison pour celui qui a choisi le parti de Dieu... »

En décembre 1945, accompagné de l'un de ses plus chers disciples, d'un de ses fils spirituels en qui revit le plus complètement l'esprit et l'idéal du Maître, j'ai fait le pèlerinage de Bandiagara, j'ai revu la maison déserte du Saint réprouvé, honni des hommes et des puissants du jour — et d'un jour —, humble vestibule aux murs duquel se devinent encore les ingénieux schémas tracés par Tierno Bokar pour aider à la mémorisation du catéchisme et qui fut, en 1933, le théâtre du « Sermon sur l'hirondelle » ;

n° 2, avril-juin 1947, p. 217-228, Autour d'un conte soudanais, *Dakar*, 1941, p. 19 et : Au pays de Kaydara. Autour d'un conte symbolique soudanais, *Première Confér. Intern. des Afric. de l'Ouset*, I, *Dakar*, 1949, p. 19-31.

j'ai parcouru entre les murs de terre, les sentiers que suivait si souvent le Maître de chez lui au sanctuaire public que les enfants l'appelaient *Ba-Missidé*, « Papa-Mosquée » ; j'ai visité, au cimetière, le simple enclos de cailloux où, sous l'affirmation répétée des deux témoins de pierre dressée, le Maître débonnaire, entré dans la Paix de son Dieu, attend une Résurrection bienheureuse.



Trente ans durant, la vie quotidienne de Tierno Bokar, sera de toutes la plus monotone, quant à son déroulement matériel. Un emploi du temps *ne varietur*, une parfaite absence d'événements, d'imprévu, d'excitation extérieure. Il n'y a rien à raconter : un petit marabout de village récite, encore en pleine nuit, son chapelet, et partage ses journées entre les offices à la mosquée et son enseignement. C'est tout. En apparence, il ne se passe rien, pas plus qu'à Jérusalem d'ailleurs quand y séjourne, y enseigne et y meurt un autre Maître, non moins inconnu de la « bonne société » et des « biens pensants ». Serait-ce que l'aventure véritable est invisible, est intérieure, que la grandeur véritable est plus dans l'être que dans le faire, qu'il n'est d'autre royauté durable et illimitée que celle des esprits et qu'à côté du saint, califes, sultans, vizirs, chefs de guerre ou de bureau, ne sont qu'ombres fugaces ou éphémères apparences ?

Une vie sans événements, tout entière enclose entre des murs d'argiles dévorés de soleil, ceux de la maison, ceux des ruelles étroites de la petite ville, ceux de l'humble mosquée. Austère et pauvre, au sens où nous entendons ces mots, sans confort, sans distraction, sans cinéma, sans radio, sans journaux ni magazines. Nullement surhumaine, bien sûr, ni même ascétique, (le célibat, dans l'Islam, est ignoré même des spirituels et des mystiques) ; limitée dans ses connaissances, mais limitée peut-être à l'essentiel qui, par définition, suffit et largement ouverte par la porte de la méditation et de la piété, sur les profondeurs de la vie spirituelle, sur les réalités invisibles — on s'excuse du double pléonasme — sur les problèmes de l'être, résolus d'ailleurs aux clartés de l'orthodoxie coraniques, sur ceux aussi non moins graves, n'en déplaise aux théologiens, de la morale pratique : l'eu-praxie après l'orthodoxie, et la rectitude de la conduite sachant au besoin, allant au plus pressé, bousculer, amicalement quand il le faut, celle de la croyance.

Rien du professeur universitaire d'ailleurs : on ne saurait dogmatiser *ex cathedra* quand tous, maître et disciples, sont assis par terre, dans un réduit poussiéreux, le vestibule, intercalé entre

la rue et la partie privée de la maison, et sans cesse traversé par quelque passant, un négrillon habillé d'une ficelle, une chèvre, une porteuse de bois, d'eau ou de lait.

Les élèves de Tierno Bokar sont divisés en 4 classes. C'est à la quatrième, celle des *deften-kobé* « ceux du Livre », étudiants ayant généralement plus de 20 ans, qu'il réserve son enseignement personnel, original, donné le plus souvent sous une forme imagée, prenant prétexte pour illustrer une vérité morale de quelque incident matériel, un petit fait, un objet, un rayon de soleil, la route, le ruisseau, la pluie, l'écurie et les vaches, la lessive, les soins de beauté de la coquette, l'ombre du feuillage, le troupeau qui s'égaille, le puits, la lampe à beurre de karité, l'oiseau, la pirogue, le chien, le fer rouge, le beurre, ont tour à tour servi de symbole.

L'Évangile n'en use pas autrement.

Le monde visible n'est qu'un gigantesque trésor de paraboles, mais qu'il faut savoir interpréter. Un livre d'images à déchiffrer.

Rien de plus directs, de moins systématique. Il n'y a pas d'emploi du temps codifié, « conforme aux programmes officiels » : l'explication d'un texte, d'une question d'un élève, la vie quotidienne qui vient battre les murs de la petite pièce, sont le point de départ d'un développement, toujours adapté à la mentalité de l'élève, à son degré de maturité spirituelle, au stade auquel il est parvenu sur la voie royale de l'initiation : on dit les mêmes choses, mais on les dit différemment au paysan dogon qu'il faut instruire des rudiments de la foi musulmane, et au disciple aimé auquel on peut découvrir les secrets d'un ésotérisme inaccessible à la masse.

Mais les humbles sont aussi chers au cœur de Tierno Bokar que les âmes plus avancées : les enfants, les femmes, les ignorants sont l'objet de sa sollicitude didactique. Il invente des dessins schématiques pour fixer leur attention sur les vérités de la Foi : des points, des cercles, des barres. Il insiste sur l'emploi des parlers africains, le peul, le haoussa — au lieu de l'arabe, langue d'érudition — pour l'enseignement religieux.

Naturellement, né et nourri dans l'orthodoxie coranique, Tierno Bokar conserve tout le vocabulaire traditionnel.

En lui superposant d'ailleurs un goût manifeste pour la science des nombres, l'arithmologie mystique, un symbolisme graphique qui, non content de s'appliquer aux combinaisons classiques de l'exagramme ou du carré, mettra en schéma ordonnés la prière rituelle ou le chapelet.

Loin d'être d'ailleurs un « vieux turban », le Sage de Bandia-

gara laisse percer, parfois, une tendance indiscutable à un certain libéralisme, à une tolérance généreuse, à un sens évident du progrès. Il sait lui aussi, qu'il faut « mettre le vin nouveau dans des outres neuves ». Tout en ayant le bon sens de souhaiter une évolution de l'Afrique qui se garderait de briser brutalement avec des traditions locales qu'il faut respecter pour la somme d'enseignements qu'elles renferment : « Les Soudanais copient, suivant leur formation, les uns les Arabes, les autres les Européens... Ce qui est fait pour un pays tempéré ne peut exactement convenir à un pays tropical. Grande est l'erreur de ceux qui rompent totalement avec les traditions de leur race... »

Mais il faut savoir, dans les matières indifférentes à la foi ou à la morale, être de son temps, et Tierno Boakr n'hésite pas à scandaliser les dévôts — jusqu'au jour où un nuage s'en mêle et lui donne raison — en utilisant une sorcellerie européenne, une montre, pour fixer l'heure de la prière rituelle.

Et à la question : « Tierno, ne trouvez-vous pas que l'habitude des Blancs de cultiver des fleurs qui ne portent pas de fruits est le fait de grands enfants, perdant leur temps en amusements inutiles et coûteux ? » le Sage répondait : « Frère en Dieu : je ne partage pas du tout ton avis. Celui qui fait pousser des fleurs adore, car ces délicates parties de la plante, parées, le plus souvent, de couleurs éclatantes, ne s'ouvrent que pour saluer Dieu, dont elles sont les instruments pour l'œuvre de la reproduction. Le symbolisme des fleurs peut être ignoré de notre race, mais n'allons pas le blasphémer... Chaque fleur est un sentier mystique ».

Tierno veut à ses disciples — à ses « frères réfléchis » — un cœur ouvert, de la bonne volonté, une âme ardente. Il faut chercher sans relâche les choses spirituelles, les seules durables : « L'esprit humain tient à la beauté, mais persiste à rester à la surface des choses, où il n'est pas d'harmonie permanente. La féerie des nuages multicolores qui fêtent le lever ou le coucher du soleil disparaît en quelques instants. La beauté physique s'estompe avec le crépuscule de la vieillesse... Toi, adepte venu au seuil de la « zaouïa » où nous souhaitons voir briller la flamme sacrée du bon conseil, sache que la beauté matérielle se fane rapidement ; elle ne peut être qu'éphémère et illusoire. Détourne tes efforts de sa poursuite, mais applique-les à la conquête de la beauté véritable, permanente, la beauté morale qui fleurit dans le champ de l'Esprit. Cherche, cherche encore car qui cherche trouve. Cherche à travers les ténèbres de la vie matérielle et l'étoile brillante (1) te guidera vers le jardin des beautés réelles et éternelles ».

(1) Sourate 83, verset 3.

Message de paix et de sérénité : « L'écume ne se forme à la surface des eaux que lorsque les vagues s'élèvent hautes, se heurtent avec violence et vont finalement se briser sur la rive.

« De même, et sans nul doute, tant que les « Donne-moi... Tu ne m'as pas donné... Il ne doit pas avoir cela... Je vaudrais mieux que lui... Je voudrais être... » s'agiteront dans l'enclos de notre cœur comme des vagues en furie ou des moutons effarouchés, il s'élèvera un tourbillon et un gros nuage sombre, chargé d'éclairs et de tonnerre, nous cachant l'aspect serein d'un ciel immense semé d'étoiles brillantes et des pelouses de fines herbes tapissant le pied des collines jusqu'à l'horizon dans les régions où Dieu est adoré pour Lui-même ».

Le contenu de l'enseignement de Tierno Bokar, il est dans son évangélique simplicité, facile à définir.

C'est d'abord, bien entendu, l'amour de Dieu et l'unicité de Dieu. C'est la base, l'alpha et l'oméga de la révélation : « Écris le nom divin face à ta couche de façon qu'il soit le matin, au réveil, la première chose qui s'offre à ta vue. Au lever, prononce-le avec ferveur et conviction, comme le premier mot sortant de ta bouche et frappant ton oreille. Le soir, à ton coucher, une fois étendu, fixe-le comme le dernier objet entrevu avant de sombrer dans le sommeil. A la longue, la lumière contenue dans le secret des quatre lettres (2) se répandra sur toi et une étincelle de l'essence divine enflammera ton âme... Répéter sans cesse le nom d'Allah, ou la formule attestant l'unicité de Dieu, est un sûr moyen d'introduire en soi le souffle qui entretiendra en nous la chaleur mystique ».

Il y a des degrés dans la connaissance religieuse : celle des croyants ordinaires, « blottis dans un petit coin de la tradition », puis, celle de ceux qui se sont engagés résolument dans la voie qui conduit à la Vérité, où l'homme et les autres êtres vivants se réconcilient dans la paix. Mais la troisième, qui la décrira ? Lumière sans couleur, obscurité brillante, c'est, enfin, le séjour de la totale Vérité : « Ceux qui ont le bonheur de parvenir au degré de cette lumière suprême perdent leur identité et deviennent ce que devient une goutte d'eau tombant dans le Niger ou plutôt dans une mer infiniment vaste en étendue et en profondeur... »

Mais l'union divine ne dispense pas, bien au contraire, de la pratique du devoir moral, qui se résume en peu de mots : amour, charité, pitié, tolérance.

Un jour, en 1933, au cours d'une leçon de théologie, un poussin d'hirondelle tombe d'un nid fixé au plafond. Tout attristé de l'indifférence générale, Tierno Bokar interrompt son exposé et dit : « Donnez-moi ce fils d'autrui ».

2) Allah s'écrit en Arabe avec un *alif*, deux *lam* et un *ha*.

Il examine le petit oiseau qu'il venait d'appeler si humainement « fils d'autrui », reconnu que sa vie n'était pas menacée et s'écria : « Louange à Dieu dont la grâce prévenante embrasse tous les êtres ». Puis levant les yeux, il constata que le nid était fendu et que d'autres petits risquaient encore de tomber.

Aussitôt, ayant demandé du fil, il grimpe sur un escabeau improvisé et raccommode à l'aiguille le nid endommagé, avant d'y replacer l'oisillon. Puis, au lieu de reprendre son cours, il dit : « Il est nécessaire que je vous parle de la charité, car je suis peiné de voir qu'aucun de vous n'a suffisamment cette vraie bonté du cœur. Et cependant quelle grâce ! Si vous aviez un cœur charitable, il vous eût été impossible de continuer à écouter une leçon quand un petit être misérable à tous les points de vue vous criait au secours et sollicitait votre pitié : vous n'avez pas été ému par ce désespoir, votre cœur n'a pas entendu cet appel.

« Eh bien, mes amis, en vérité, celui qui apprendrait par cœur toutes les théologies de toutes les confessions, s'il n'a pas de charité dans son cœur, ses connaissances ne seront qu'un bagage sans valeur. Nul ne jouira de la rencontre divine, s'il n'a de la charité au cœur. Sans elle, les cinq prières canoniques sont des gestes purement matériels sans valeur religieuse ; sans elle, le Pèlerinage, au lieu d'être un voyage sacré, devient une villégiature sans profit. Si j'avais à symboliser la religion, je la comparerais à un disque en vannerie dont l'une des faces est *amour* et l'autre *charité* ».

La violence est un scandaleux et inutile pis-aller : « Si l'on tue par les armes l'homme qu'anime le Mal, ce dernier bondit hors du cadavre qu'il ne peut plus habiter et pénètre par les narines dilatées dans le meurtrier, pour y reprendre racine et redoubler de puissance. C'est seulement quand le Mal est tué par l'amour qu'il l'est pour toujours... »

Questionné sur la guerre sainte, il avoue : « Personnellement, je n'admire qu'une seule guerre, celle qui a pour but de vaincre en nous nos défauts... ».

Parmi ceux-ci, l'orgueil reste une des plus malfaisants : « Notre planète n'est ni la plus grande ni la plus petite de toutes celles que Notre Seigneur a créées... Nous ne devons nous croire ni supérieurs, ni inférieurs à tous les autres êtres. Les meilleures des créatures seront parmi nous celles qui s'élèvent dans l'Amour, la Charité et l'estime du prochain. Celles-là seront lumineuses comme un soleil montant tout droit dans le ciel. »

L'humilité nécessaire conduit au sentiment de la fraternité humaine et à cette haute certitude que des chemins divers peuvent

conduire à une Vérité unique. Grande et difficile leçon que refusent tous les fanatismes mais qu'inlassablement répétera Tierno Bokar.

« Frère en Dieu, venu au seuil de notre Zaouïa, cellule d'Amour et de Charité, ne querelle pas l'adepte de Moïse, ni celui de Jésus, car Dieu a témoigné en faveur de leurs prophéties » — « Et les autres? » — « Laisse-les entrer et même salue-les fraternellement pour honorer en eux ce qu'ils ont hérité d'Adam... Il y a en chaque descendant d'Adam une parcelle de l'Esprit de Dieu. Comment oserions-nous mépriser un vase renfermant un tel contenu? »

« L'arc-en-ciel doit sa beauté aux tons variés de ses couleurs. De même, nous regardons les voix des croyants divers qui s'élèvent de tous les points de la terre, comme une symphonie de louange à l'adresse d'un Dieu qui ne saurait être que l'Unique ».

« Tierno, lui demanda-t-on un jour, est-il licite de causer de leur religion avec les étrangers? » — « Pourquoi pas? il faut causer avec eux si tu peux rester poli et courtois. Tu gagnerais énormément à connaître les diverses formes de la religion... il ne faut pas croire que sa propre religion soit seule à détenir la vraie foi... La religion, celle que veut Jésus et que Mahomet ne déteste pas, c'est celle qui, comme un air pur et libre, est en contact permanent avec le soleil de Vérité et de Justice dans l'Amour du Bien et de la Charité pour tous. »

« Un homme, quelle que soit sa race, dès que l'adoration illumine son âme, celle-ci prend l'éclat du « diamant » mystique. Ni sa couleur, ni sa naissance n'entrent en jeu ».

Message résolument universaliste, on le voit, et qui rejoint aisément celui des prophètes d'Israël, celui de l'Évangile, celui d'un Ramakrishna ou d'un Vivekananda dans leur essentielle affirmation que l'Esprit souffle où il veut et qu'il y a « plusieurs demeures dans la maison de mon Père ».

C'est l'idéal. La pratique reste difficile et la nature humaine ingénieuse.

« Tierno, qu'elle est la conduite que vous haïssez le plus? » — Je n'aime pas haïr, mon ami. Mais la conduite que je désapprouve et que je plains amèrement est celle de l'hypocrite... l'individu aflublé d'un turban huit fois entortillé autour de la tête, portant ostensiblement au cou un chapelet à gros grains très voyants, marchant appuyé sans nécessité sur l'épaule d'un compagnon, prononçant avec beaucoup de bruit et sans ferveur sincère la profession de foi et prêchant avec une ardeur enflammée par l'appât d'un gain immédiat... Pareil farceur est plus abominable que l'assassin qui ne tue que le corps physique ».

Admirons la saveur, et le courage de ces remarques, qui prou-

vent assez que Tierno Bokar, l'ami de Dieu, le mystique, avait aussi, tout simplement, un royal bon sens : « Quand on examine les choses telles qu'elles se passent en ce moment chez nous, on se rend compte d'une façon nette et saisissante que le comportement général illustre à merveille cette constatation que parler avec volubilité de la chasteté, de la probité, du courage, de la sagesse, est plus aisé que d'être soi-même chaste, probe, courageux, et sage.

« Tonner contre la conduite déréglée — ou paraissant telle — de son prochain, la condamner à coup de versets coraniques parfois mal digérés, et de *hadith* d'authenticité douteuse est plus facile que de se corriger de ses propres défauts et de pardonner les offenses subies. Critiquer les inégalités sociales, les dénoncer au public avec de grands gestes et de grands mots, est moins difficile que de se faire humble à l'égard des moins favorisés.

« Aussi voit-on les enfants des grands d'autrefois ne pas pouvoir se résoudre à dire aux descendants de leurs anciens sujets : Vous êtes des hommes comme nous. Nous avons des droits identiques de part notre commune création divine ».

Et le bon philosophe, qui ne confond pas une uniformité, souvent factice, avec une vivante et chaude unité ajoute : « L'univers est fait d'inégalités. Il a horreur de la monotonie et cela dans tous les domaines. »

A l'heure où l'Afrique occidentale, en proie aux troubles d'une croissance qui risque de se faire, comme diraient les journaux, « sous le signe » des appétits matériels, des passions politiques et du mépris des réalités éternelles, la voix du Sage de Bendiagara, et celle de ses disciples, troupeau bien petit mais fidèle, sera-t-elle entendue ? On voudrait pouvoir le croire...



CHIEN AYANT LA QUEUE RELEVÉE
POIDS BAULÉ (CÔTE D'IVOIRE),



CASES BAMILIKÉ (CAMEROUN)

UN CHEF : CHAKA

G. BALANDIER

PARLER de Chaka m'était, depuis longtemps, une tentation. J'y voyais la possibilité de manifester — et c'est bien nécessaire — que l'Afrique a pu compter et de grands politiques, Chaka organisateur de la nation zoulou, et de grands écrivains, Thomas Mofolo metteur en œuvre des légendes concernant le célèbre conquérant (1). C'est au *Chaka* de ce dernier, œuvre vigoureuse et juste de ton, qu'il faut emprunter les détails propres à évoquer le personnage, plus dans sa réalité concrète que dans sa vérité historique. D'ailleurs, cette dernière n'est-elle pas incluse dans la fabulation légendaire? Légende assez proche puisqu'elle utilise des événements recouvrant la première moitié du XIX^e siècle.

De cette Afrique du Sud, naturellement divisée en trois régions, c'est celle de l'Est qui servit de cadre aux premières actions de Chaka : bande de terre courant entre l'Océan Indien et la montagne, pays des Cafres. « Pays verdoyant, aux gras pâturages, au sol noir et riche, indice de plantureuses récoltes... pays tranquille et peuplé, parsemé de villes importantes et nombreuses ». Pays où, — détail essentiel, — la connaissance et la pratique des méde-

(1) Le *Chaka* de Thomas Mofolo (écrivain bassouto qui publia l'ouvrage dans sa langue maternelle) a été traduit par V. Ellenberger (éd. Gallimard).

cines, à cause du voisinage de la forêt, sont plus étendues et efficaces qu'ailleurs, plus que chez les Boschimans du désert de Kalahari. En ce temps-là, la Cafrerie était un pays prospère, d'hommes victorieux et heureux, forts de leur bonheur garanti par la bonne utilisation des « médecines ». C'est du moins ce qu'ils disent les légendes.

Le clan à l'intérieur duquel naquit Chaka était un des plus faibles « parmi les plus faibles », un des moindres de tous ceux soumis à Jobé, souverain des Abatétwa. Clan tout juste connu pour le commerce qu'il faisait « de tabac, de plats et ustensiles sculptés dans le bois, et de quelques autres articles ». Il avait à sa tête, alors, Senza'ngakona, homme jeune qui, bien que possédant trois ou quatre femmes, n'avait pas encore obtenu d'enfant mâle, héritier éventuel de sa charge. Décidé à choisir une nouvelle épouse, il organisa une grande fête où devaient danser les jeunes filles. C'est alors qu'il remarqua Nandi « la délicieuse », plus habile que toutes ses jeunes compagnes au *molchocho*, la danse cafre par excellence. Et dans son cœur, il la désira. Le lendemain, alors qu'elle rejoignait son village, le jeune homme la retrouva en plein champs et insista « d'une manière pressante pour l'engager à consentir à faire ce que défendait la loi et la morale ». Nandi s'aperçut que « son mois la passait » ; elle en prévint Senza'ngakona et celui-ci dut en hâte organiser le mariage. Un fils lui naquit, qu'il dénomma Chaka. Il le fit savoir à Jobé, son suzerain, qui transmit le message à Ding'iswayo son fils et héritier : « Il t'est né, celui qui sera le berger de tes troupeaux, un guerrier dans tes expéditions et le *premier après toi en puissance* ».

C'est en grande partie par les conditions anormales de sa naissance que s'explique l'extraordinaire destinée de Chaka. Anormales eu égard à la tradition : « en ce temps là, chez les Cafres s'il arrivait qu'une jeune fille fut trouvée enceinte avant le mariage, il était d'usage de la mettre à mort. Plus encore, l'on faisait mourir avec elle tous ses compagnons et compagnes... ceux qui passent ensemble la nuit dans la hutte commune. » Chaka, enfant du péché et cependant enfant élu puisque présenté comme l'héritier de la chefferie, devait, toute son existence, porter cette double marque. Sa prime enfance fut semblable à celle des autres jeunes garçons de sa race. Lui-même ne différait guère de ses compagnons d'âge, sauf son attitude qui faisait dire : « celui-là, c'est le petit d'un lion, le nourrisson d'un fauve ». Chacun sentait que coulait en lui le sang d'un chef.

« Or, il arriva dans le temps où Chaka commençait à se traîner à quatre pattes, et même à se tenir debout, s'essayant à marcher, que son père Senza'ngakona se vit donner par la seconde en impor-



CHEF SUPÉRIEUR — KANDI (DAHOMÉY).



CHASSEUR — ALLADA (DAHOMÉY)

tance de ses épouses, un enfant du sexe masculin... Cette naissance fut suivie par celle d'un autre fils... né, lui aussi, d'une des épouses de haut rang... C'est à dater de ce jour que les choses commencèrent à aller de mal en pis pour Chaka et pour sa mère... » Un troisième fils naquit encore d'une des femmes de haut rang. Celles-ci s'entendirent pour faire pression sur Senza'ngakona et l'obliger à renoncer à ses ambitions pour Chaka et à son amour pour Nandi : elles menacèrent de faire savoir comment cette dernière vint à lui, « chienne... déjà grosse ». Il dut céder par crainte du scandale et du châtement : Nandi fut répudiée et renvoyée dans son village avec son fils. Les cancans allèrent bon train. L'animosité devint générale contre ceux que le souverain avait rejetés du sein de sa famille.

Chaka devait, comme tout jeune garçon, surveiller les troupeaux et veiller aux cultures en éloignant les oiseaux. Il subit alors les plus mauvais traitements — ceux que toute société noire réserve aux enfants qu'elle considère comme bâtards — quolibets, injures et coups. Et lui « se demandait quelle pouvait bien être sa faute ». Traité en réprouvé au point d'être resté, plusieurs fois, évanoui, roué de coups, il apprit à vivre en lui-même, à méditer sa revanche, à répondre aux attaques : « il savait parer les coups venant d'innombrables bâtons dirigés tous à la fois contre lui... Il apprit aussi à courir vite... » A cette rude école d'une fatalité cruelle et incompréhensible, Chaka apprit à cultiver sa tenace volonté et à fortifier son corps. Il fut si habile que bien vite les bérghers le laisseront tranquille : il devint leur chef, le *mampôli*, celui auquel les autres paient un tribut de nourriture. C'était la première étape de sa revanche, la première satisfaction donnée à son besoin de domination. Dans une société où la force physique, première des vertus guerrières, est estimée par-dessus tout, son excellence devait très vite le mettre en vedette.

Ce rapide changement de situation, ce n'est pas à la valeur personnelle de Chaka qu'il fut lié, mais à l'action des « médecines ».

D'ailleurs toute sa destinée sera ainsi rapportée à l'influence du Grand-Dieu et aux pratiques de la magie. Personnage hors série, il se trouve immédiatement placé en dehors de l'ordre commun ; la trame de sa vie devient la trame même de la légende. Cette dernière rapporte comment il tua un lion, délivra une jeune fille emportée par l'hyène tachetée et devint l'admiration de ses compagnes. Le jeune prince ne manqua même pas de préluder à son incroyable ascension par un combat dans lequel il triompha de la Bête, qui n'est sans doute que l'envie haineuse qu'il dut subir au long de son enfance. Tous ces succès que rappellent les chansons des jeunes filles :

« Fais prendre ton fils, Senza'ngakona, qu'il retourne auprès de toi.

« C'est un homme, celui-là, un vaillant qui portera ton fardeau,

« Il combattra pour toi, et par lui tu triompheras de tes ennemis,

finissent par créer les plus violentes jalousies. Et pour préserver sa vie, à la suite de complots organisés par ses frères jaloux, Chaka doit s'enfuir.

Il va auprès de Ding'iswayo, suzerain de son père, et là, combattant des régiments d'élite, en lui se perfectionnent son ardeur et son habileté guerrières.

Avec elles, se développe le besoin de tuer, cette frénésie que la légende rapporte à Issanoussi, « le devin », magicien attaché à Chaka. Fort en son corps endurci, téméraire et ardent à tuer, inaccessible à la pitié, Chaka se trouve prêt à satisfaire son désir de vengeance et son insatiable ambition.

Il se fit très vite remarquer et obtint le commandement de l'un des régiments les plus importants, en même temps que « le droit de porter l'insigne de perles que les vaillants guerriers fixent à leur chevelure ». Lorsqu'il eut capturé Zwidé, ennemi juré de son souverain, il obtint le commandement de tous les régiments. « En maintes occasions le souverain demeurait chez lui et c'est Chaka qui partait en expédition à la tête des armées », tout comme il transmettait personnellement les ordres.

Alors que Chaka combattait ainsi et connaissait la gloire, son père, Senz'ongakona, vint à mourir et la succession fut ouverte. Il ne le sut qu'au moment où ses frères venaient d'accaparer le pouvoir. Il décida de reprendre par la force cet héritage pour lequel il avait été d'abord désigné, alors que sa mère et lui n'étaient pas en disgrâce. En cela, son souverain Ding'iswayo l'aida ; ce fut un beau massacre. Le jour de son installation, les grands et le peuple purent l'observer : « Chacun et tous, en le regardant, ne pouvaient pas ne pas déceler en lui un fils de chef, l'être mis au monde pour gouverner et conduire des hommes ». L'enfant réprouvé, traité en bâtard, a maintenant le commandement de son clan. Sa vengeance est apaisée mais son ambition, après de si nombreux et rapides succès, ne peut l'être.

Les succès appellent de nouveaux succès, les rapines de nouvelles rapines, les massacres de nouveaux massacres. Comme son chef, le peuple est grisé par la réussite et le butin. A la suite de la victoire remportée sur les Ama'ngwana de Matiwané, « un très grand peuple », Chaka accéda à une nouvelle élévation sociale : Noliwé, la sœur préférée de son suzerain, lui fut promise pour

femme. Il n'est pourtant pas éloigné le temps où il ne « pouvait aspirer à prendre pour femme une fille de si haute maison ».

Alors que Chaka se trouvait chez lui, que les guerriers fatigués par la campagne contre Matiwané se reposaient dans leurs foyers Ding'iswayo fut attaqué, fait prisonnier et mis à mort. Un pieu, où sa tête était piquée « fut planté sur la place publique, devant le lieu du Conseil ». Lorsque Chaka regagna la capitale, le cœur empli de tristesse et d'appréhension, il y trouva confusion et peur. Tous vivaient dans la crainte d'une nouvelle offensive. Et les régiments, « à l'ouïe que Zwidé revenait à l'attaque » choisirent Chaka pour les protéger ; tous lui donnèrent, d'un commun accord, la souveraineté. Nouvelle étape vers le pouvoir suprême que convoite le jeune souverain. Zwidé fut battu, obligé de se réfugier au pays des Bapédi où il mourut dès son arrivée. Chaka apparut alors « sous les traits d'un souverain victorieux qui vient de disperser les peuples qui le surpassaient en puissance ». Son nom même répandit la panique. Alors commencèrent les migrations des peuples qui veulent échapper à sa domination.

Pour marquer sa puissance et celle de son peuple, il décida de donner à ce dernier un nouveau nom « qui fut beau et qui sonnât bien ». Il le choisit à la mesure de sa soif de puissance et de son orgueil : *Zoulou*, *Amazoulou*, « ceux du ciel ». Notre auteur le lui fait justifier par le propos suivant : « Tenez, je ressemble à ce grand nuage où gronde le tonnerre : ce nuage personne ne peut l'empêcher de faire ce qu'il veut. Moi aussi je regarde les peuples et ils tremblent, et celui que je viens de frapper ne se relève plus, tel Zwidé ». *Zoulou*, *Amazoulou*. Sous ce nom, il va organiser, par la force un empire groupant des populations très diverses.

Avant de procéder à de nouvelles conquêtes, Chaka renforça sa position et procéda à des réformes et à des aménagements intérieurs. Pour augmenter le nombre de ses guerriers, il promit la vie sauve à tous les jeunes gens des pays vaincus qui accepteraient d'être enrôlés dans ses armées. Il procéda à une véritable assimilation de ces éléments virils : non seulement ils étaient incorporés dans les troupes du « *Zoulou* », mais ils devaient aussi faire abandon de leur nom et de leur langue d'origine. Cela afin « de les amener à devenir eux-mêmes, du fond de leur cœur, des *Zoulou* ». A ce prix, il impose son unique pouvoir et il songe, maintenant, à l'étendre « au delà des montagnes », vers les pays riches des Bassouto et des Betchouana. Son système de commandement s'organise, sa présence est partout effective car il a choisi les meilleurs de ses conseillers pour aller administrer, en son nom, les territoires conquis.

Une capitale à l'échelle de cette puissance doit être édifiée.

Chaka décida de l'établir, dans la plaine, au confluent des fleuves et il la nomma, *Dum'goungoun'ndhlovou* — ce qui signifie, « semblable à l'éléphant ». La ville, de forme circulaire, était traversée du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest par deux voies royales où pouvaient circuler simultanément des régiments, et les troupes rapportés en butin. Ces deux voies en se coupant, ménageaient une place immense au sol battu : lieu où les troupes s'exerçaient et venaient recevoir les instructions ou les félicitations du Chef ; lieu où se tenaient les fêtes et les divertissements de la nation. A l'Est de la place, se trouvaient « les demeures des conseillers intimes du souverain et celles des grands peuples ». Avoisinant, le « *khôtle* » qui était Conseil du Souverain et Cour de Justice. Emplacement surveillé et gardé à chacune de ses deux portes ; près de l'une d'elle était édifiée une tour de guet où se tenait le gardien de la cité, crieur des nouvelles. Il avait pour charge, jour et nuit, d'avertir les gardes lorsque des voyageurs se dirigeaient vers les portes de la ville ; même les courriers et envoyés royaux ne pouvaient entrer qu'après avoir réalisé, au moyen de torches enflammées, les signaux convenus. Quant à la demeure de Chaka, on nous l'a dit entourée d'une enceinte « si large que quatre hommes pouvaient à son sommet marcher de front ». C'est dans ce Saint des Saints que se trouvent, soigneusement conservés, les attributs de la royauté. En dehors de ce quartier officiel, deux autres étaient réservés au commun peuple et un troisième aux régiments campés dans la capitale. Telle fut la ville, du moins d'après les légendes dorées recueillies par Thomas Mofolo. Mystère, suspicion, parades, police, toute l'atmosphère des capitales où légifère l'omnipotent. Chaka se plaçait dans une tradition qui ne disparut pas avec lui.

Il ne manqua pas non plus de parfaire la formation physique et morale de ses guerriers. Tout son prestige repose sur la force militaire, les conquêtes, le butin. Il sait que son immense pouvoir — et même l'attachement de ses sujets — s'écrouleraient, si flanchaient ses régiments. Chaka supprima la coutume de la circoncision — école d'éducation morale — en la présentant comme inutile et la remplaça par un enseignement purement militaire. Les jeunes gens « n'avaient autre chose sous les yeux que la sagaie, la hache de guerre ou le bouclier, et leurs ornements même ne parlaient que de guerre ». Chaka interdit le mariage à ses guerriers — l'homme marié est un combattant diminué — et ceux-ci n'y accédaient qu'au moment de leur licenciement ; lui-même donna l'exemple en ne prenant pas d'épouse jusqu'à la fin de sa vie. Pour être certain de la valeur combative de ses régiments, il obligea chaque soldat à ne rentrer du combat que muni de sa sagaie — transformée en arme d'estoc alors qu'elle était arme de

jet — et enrichi d'une arme prise à l'ennemi. Il condifla le costume, les marques de respect et créa un véritable esprit de corps en donnant à chaque régiment un vêtement et des signes distinctifs. Chaka révéla ainsi un véritable sens de l'organisation d'un état militaire. Cela ne doit pas manquer d'étonner ceux qui, faisant confiance aux idées communes, ne voient dans le monde noir qu'anarchie irréductible.

A travers tout ce faste militaire, le souverain n'apparaît plus que comme une émanation du Grand-Dieu, Nkoulou-nkoulou ; la forme humaine de celui-ci auprès de la nation Zoulou. C'est ce que manifeste la salutation qui doit précéder tout propos adressé à Chaka : *Bayété*, « celui-qui-se-tient-entre Dieu et les hommes ». Royauté de droit divin : une invention qui fut, en un temps, largement répandue. L'ambition de Chaka ne risquait pas d'être tempéré par les chants de louanges que lui adressaient les troupes et le peuple.

« Bayété, ô Père, Seigneur des Seigneurs,
O toi le grand lion, l'éléphant auquel neul ne
peut répondre,

O Zoulou, ô céleste, conduis-nous avec clémence » disait le chœur des guerriers, auquel le peuple répondait :

« O Chaka, je tremble, parce que c'est toi
Chaka...

Chaka, qui sans trêve bouleverse les villages

Jusqu'au moment où à l'aube, ils s'écroulent
les uns sur les autres... »

Son pouvoir affermi. Chaka décida de reprendre vers le Sud, les expéditions de conquête. C'est au retour de l'une d'elles, contre le clan des Amagwabé, qu'il eut l'occasion d'éprouver combien son autorité était sans limite, même dans la cruauté et l'arbitraire. Il fit massacrer, sur la grande place de la capitale, tous les guerriers qui s'étaient enfuis devant l'ennemi ou qui avaient perdus leurs armes au combat. Et tous les assistants, grands dignitaires et gens du peuple disaient : « Quelle sagesse que la sienne ». La légende conserva le souvenir de cet événement sous le nom de massacre des couards ; notre auteur en conclut qu'à partir de ce jour, nul n'a pu se méprendre sur le sens du proverbe : *Un enfant mâle, c'est un bœuf destiné aux vautours.*

Ayant ainsi éprouvé la solidité de son régime et stimulé l'ardeur de ses régiments, Chaka partit en campagne au midi de ses États. Il défit et détruisit les Amagwadé, les Amafounzéé, les

Amatembou et les Amatchounou ; plus au Sud, il mit en déroute les Amabom'vou et les Abakwamatchibissé. Il s'installa en pays conquis et fit, pendant de longs mois, « vivre ses armées sur les vaincus » ; ses régiments y comblaient leurs vides par enrôlement forcé et y trouvaient des femmes pour le moment de leur licenciement.

Le seul nom de Zoulou provoquait la panique. Pour échapper à ses destructions, ou à son impitoyable domination, les clans de faible importance furent obligés de s'enfuir. Alors commencèrent les « calamités collectives que l'on désigna sous le nom de *lifagané* » ; ce terme qui signifie tout à la fois : guerres incessantes, immigrations forcées et famines, montre à quel prix Chaka put établir sa domination. Même Moshesh, le grand roi des Bassouto, dut se déclarer son vassal. Le voici maintenant au faite du pouvoir, à cette altitude où soufflent les vents contraires qui emportent les conquérants et leurs créations monstrueuses.

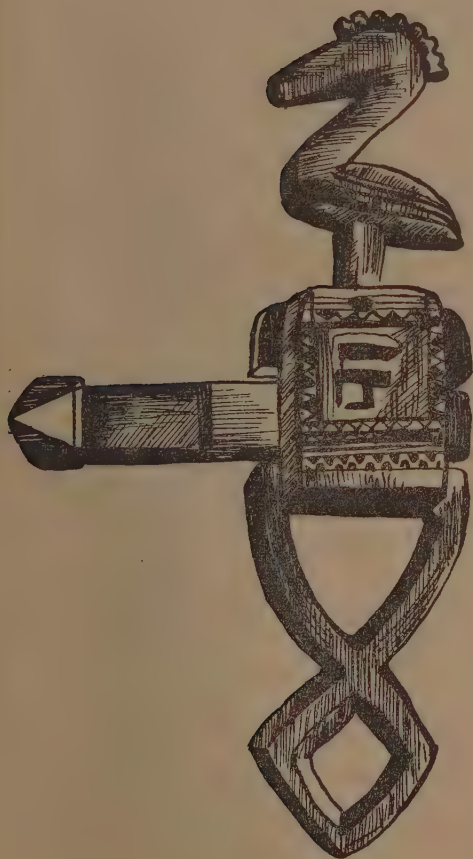
Lassitude dans le peuple qui, malgré la courte ivresse des victoires, souffre du commandement inhumain du souverain. Trahison et complots ; œuvre des généraux ambitieux, bien entendu. Deux d'entre eux s'enfuirent et allèrent, se servant du nom de Chaka, porter la destruction et le pillage, dans les pays Bassouto, Betchouana et Bapédi, et jusque chez les Boschimans du désert et les Griquois.

Chaka sent arriver la fin de sa domination. Il se venge sauvagement, tue par suspicion, massacre pour échapper à la peur qu'il sent monter en lui. Il lui est impossible, maintenant, d'échapper à son destin. Il succombera, sans grandeur, dans un complot mesquin monté par deux de ses frères cadets. La légende et Mofolo lui prêtent ces dernières paroles : « Vous ne prendrez pas ma place, car *Oum'laungou*, l'homme blanc, est en marche et c'est lui qui dominera sur vous, et vous deviendrez ses sujets ». Tous deux avaient besoin que ce demi-dieu fut aussi un prophète.



TROISIÈME PARTIE

DERRIÈRE LA FAÇADE



SERRURE EN BOIS
(SOUDAN)

LA LITTÉRATURE

POESIE PEULE DU MACINA

Amadou HAMPATE BA

UN pays situé sur le Niger moyen, entre Diafarabé et Diré, celui où fleurit la poésie peule, où les bambâdos — musiciens, poètes et conteurs — chantent les guerres du temps passé et les exploits des ardos (1) dans une langue délicatement tissée, le peul.

Vaste plaine où serpentent le Niger, le Diaka, le Bani et leurs innombrables bras en un prodigieux réseau de canaux, de rivières, de calmes nappes d'inondation où frémissent au vent, à perte de vue, en prairies sans limites, les riz sauvages. Mésopotamie soudanaise où, à la crue, réfugiés sur leurs taupinières d'argile, les villages sont des îles semées sur un océan d'herbe et d'eau. Pays qui est, dit le poète peul Kurka « un paradis terrestre où la beauté de l'homme vient rehausser celle de la végétation ».

A Diafarabé, tour d'angle de ce château-fort aquatique, le grand fleuve blanc détache sur son flanc gauche un affluent, le Diaka qui va imbiber le Macina avant de se perdre dans le lac Débo. A Mopti le Maître-fleuve recevra

(1) Chefs du Macina préislamique.

le Bani, assez riche d'apports pour suppléer aux volumes perdus à Diafarabé.

En aval de Mopti, le fleuve, nourri du ruissellement des plateaux gréseux de l'Est, s'étale, à la crue, démesurément en lacs immenses. Et c'est le Débo, océan d'herbes et d'eaux couvert d'oiseaux et jalonné de quelques cailloux : Soroba, Bongorama, Mamari, Gourao... Demeure de nombreux Génies, hanté de mille fantômes, le Débo est placé sous l'invocation de la déesse Ga, mère de tous les esprits de l'eau du Niger et du Bani.

Du Débo, l'eau s'écoule vers le Nord par trois bras, le Koli-Koli, de Bara Isa et l'Isa Ber.

Ce Macina amphibie, « livré tour à tour par le rythme des crues — dit Th. Monod — aux bœufs et aux nénuphars, aux bergers peuls et aux piroguiers » c'est un des territoires occupés, dans l'Afrique de l'Ouest par les Peuls, Foulbés, Foulas ou Fulani.

Ce peuple énigmatique, quel est-il et d'où vient-il ? Question encore sans réponse. Les documents écrits sont rares, récents, parfois tendancieux, Les traditions orales bien vagues, plus légendaires qu'historiques. On s'accorde tout au moins à donner aux Peuls, sans oser préciser davantage une origine plus ou moins « orientale », avec un degré très varié de métissage entre un élément non-nègre, « hamitique », et les Noirs soudanais.

Une légende très courante dans la boucle du Niger fait remonter l'origine des Peuls à Moïse, patron du royaume de Diagana, au vieux Macina des Ardos.

Nabiyulla Moussa (Moïse le prophète de Dieu) entre en conflit avec le Pharaon et ses prêtres, passe la mer Rouge avec son peuple, reçoit la « tawréta » (2) sur le Sinaï et apprend en même temps de Gueno (l'Eternel) qu'à « l'extrême couchant de l'Afrique ténébreuse » le Nil a deux ou trois frères, charriant de l'or dans un pays aux paturages abondants.

Des exodes successifs amèneront ainsi le peuple « Foul » très loin vers le Sud, direction sacrée directement en rapport avec l'herbe et l'eau, ou le Sud-Ouest, azimuth chargé de puissance magique aux 18° et 26° quantités de la lune.

Le Niger est atteint en plusieurs points. Le gros des arrivants se fixent au Termes (3), mais ceux-ci ne cesseront

(2) Tora, la Loi.

(3) Vers le Sud du Hodh (Soudan français).

de transhumer, en vrais nomades, avec leurs bœufs et leurs moutons, envahissant peu à peu les plaines herbeuses de cet autre Nil, suivant le rythme des saisons.

Certains groupes s'étaient fixés tout le long du fleuve, de Diafarabé à Goundam, d'autres, à la recherche d'un deuxième et troisième Nil, devaient aller sur Néma, Oualata et Goumbou.

A la destruction du royaume de Ghana les Peuls se divisèrent en deux branches : celle qu'amène au Mandé le roi Soundiata (XIII^e siècle), celle qui s'installe au Macina.

Demandez à l'un de ceux-ci son avis sur les Peuls, sa réponse sera celle que m'a faite mon ami Sado Diara, bambara de Yirimadio et qui mérite d'être transcrite.

« Pour nous autres Bambara, me disait Sado, le Peul est un surprenant mélange, fleuve blanc en pays des eaux noires, fleuve noir au pays des eaux blanches, énigmatique peuplement que de capricieux tourbillons ont amené du soleil levant et répandu de l'Est à l'Ouest presque partout. En pays noir les voici semblables à des fourmis destructrices de fruits mûrs, s'installant sans permission, décampant sans dire adieu, race de voltigeurs volubiles sans cesse en train d'arriver ou de partir, au gré des points d'eau ou des pâturages.

« Leur aspect physique est trompeur. On croirait à les voir, qu'ils sont tout près de périr. Et puis bernique, non seulement ils s'en gardent bien, mais les voici, grâce à leur parler d'oiseaux gazouillant dans les branches, qui, secondés par leurs demi-frères les Diawando, bons loustics et rois de la combine, se font discrets, insinuants, tenaces, deviennent puissants et parviennent à « escamoter » les plus solides empires...

« Quand Soundiata eut vaincu Ghana, il méditait leur extermination. Son chapelain l'en dissuada : « Intéresse-les plutôt à ta cause, consulte-les. La finesse de leur esprit, leur inépuisable sac à malices, leur courage à la guerre en font d'efficaces auxiliaires et des ennemis redoutables, sachant tour à tour, adroitement, et quand il le faut, éviter et atteindre : un Peul ferme l'œil mais ne dort pas ».

Cette complexité de sa psychologie, elle apparaîtra dans un détail d'histoire où se retrouveront les trois aspects de l'âme peule.

Le vieux Modi Koumba, maître de Kullel, le célèbre conteur de Bandiagara raconte : « Gueladio Bâyo Boubou qui parle le bambara en pays peul et réciproquement, croisa

un jour, accompagné d'une troupe montée, un Peul rouge, ceint de trois lanières de cuir, portant deux javelots et une sorte de lance à fer foliacé, conduisant un seul taureau...

« Voici, dit Gueladio à ses hommes, un Peul qui résume les trois états d'âme de notre race. » — « Comment s'y prendre pour en voir les manifestations, demande un cavalier ? » — « Rien de plus facile répondit Gueladio. Que celui qui n'a pas peur de mourir s'offre pour l'expérience. Il s'agit d'aller tenter de ravir au Peul son taureau par la force ». Un cavalier présomptueux ne se le fait pas répéter deux fois ; il pique de deux et fonce sur le berger : « Ohé ! Oreille rouge ! Peul à bâton ! Gueladio t'ordonne de me remettre ce bœuf pour ses cavaliers ». — « Le taureau, dit le Peul, n'est pas né pour Gueladio, ni acheté par lui ; il est à moi et à ce titre inviolable ». — « Puisque tu ne veux rien entendre, s'écria le guerrier, voici comment je m'y prend » et, ce disant, se précipite sur le taureau. Mais le Peul, avec une imprécation, court derrière lui ; le cavalier, se retournant, se voit serré de près et à portée de la lance du berger, veut parer le coup, mais trop tard. Un premier javelot lui pénètre la hanche et le Peul, brandissant sa seconde sagaïe s'écrie : « Prends garde car celle que tu as au cul n'est qu'un petit avertissement. Mais celle-ci est une broche ardente, qui va souder ton corps à la selle et celle-ci à ton cheval, t'envoyant coucher à la lugubre cité aux petites dalles en pente (4). Quant à ma lance, elle me permettra d'expliquer à Gueladio comment je traite les manants de ton gabarit, même quand ils m'apportent ses ordres ».

Le cavalier, défaillant, épuisé, rejoignit, presque sans vie, la troupe de Gueladio : « Voici, dit ce dernier, un des aspects de l'âme peule. Croyez-m'en, si nombreux que nous soyons le Peul, attaqué, nous chargerait tant qu'il ne sera pas abattu mais ne nous laissera pas enlever son bœuf de force ». Gueladio se tournant vers un bambâdo, un griot : « Rejoins le Peul, lui-dit-il, chante les louanges des preux de sa race et attends de pied ferme sa réponse ».

Le bambâdo exécute l'ordre. Le Peul tout ému, tremble de tous ses membres ; transporté, il oublie tout le reste et s'écrie : « Prends ce taureau, je te le donne, n'ayant rien d'autre que mes armes, indispensables à mon règlement avec Gueladio dont je viens de « descendre » le messager ».

(4) Le cimetière.

Le bambâdo, revenu vers Gueladio, lui dit : « Etrange ! Le Peul m'a gracieusement offert le bœuf pour l'amour duquel il était prêt à nous massacrer tous ». — « Ce geste, répondit Gueladio illustre le second aspect de l'âme peule, qui se révèle quand on sait parler ou agir comme il convient. Maintenant, retourne et propose au Peul de l'engager pour mener ton bœuf » — « Hésitant le bambâdo objecta : « Ohé ! Gueladio, comment oserai-je lui faire pareille injure ? » — « Va et oublie que c'est lui qui t'a donné l'animal ».

Revenu auprès du Peul, le bambâdo l'interrogea : « Voudrais-tu conduire mon bœuf au village ? » — « Moyennant salaire, certes oui, pourquoi pas ? »

Stupéfait de tant de courage, de générosité et de servilité, se succédant sans transitions le bambâdo revint auprès de Gueladio qui ajouta : « C'est ici le troisième aspect de la mentalité du Peul, mais elle ne se révèle que dans le besoin. »

Tour à tour paladins, grands seigneurs aux incroyables munificences puis gueux prêts à bien des bassesses, les Peuls se répartissent eux-mêmes en trois catégories n'ayant en commun que le physique et la langue : les Peuls du bâton, les Peuls de la lance, les Peuls du livre : le berger, le guerrier, et le sage.



Si les Peuls du Macina, n'ont, pas plus que les autres, de poésie écrite, leur langue présente un caractère de souplesse et d'harmonie auquel on ne peut contester le génie poétique. Elle est, tout entière, un long poème, quand elle est parlée correctement.

Entièrement orale, cette poésie se présente sous trois formes principales, correspondant aux catégories sociales des rimbé, les nobles, des gneybe, les castés et les rimaybe, les captifs.

La poésie des premiers comprend par exemple :

a) les burûdji, chants nationaux célébrant les exploits de ceux qui sont morts en combattant.

b) les sirûdji, thioubou, wanté, etc..., poèmes de circonstance improvisés par les rimbe à la louange de leur bien-aimé, personne, animal ou chose ; certains sont même en musique.

c) les nayin-kôdji, chants bucoliques, très abondants, les plus originaux, les plus riches en rimes et en rythmes, les plus caractéristiques de l'âme peule ; ils comportent des

modes variés, l'orgueilleux, l'ampoulé, l'obscur, l'énigmatique, etc... C'est ici que l'on rencontre vraiment par places, l'étincelle d'une réelle inspiration : les hymnes à la vache, en particulier, sont souvent d'un style, d'un coloris, d'une profondeur remarquable.

d) les djimé, chants religieux, les plus récents puisque musulmans dans un pays encore païen il y a 150 ans, mais non les moins florissants ni les moins goûtés ; malgré leur tendance à imiter des modèles arabes, ils ne perdent ni de leur signification ni de leur chaleur ; les sujets traités sont variés, dogmatiques, symboliques, gnomiques, etc...

La poésie des gneybe est à elle seule un vaste domaine aux multiples aspects, parmi lesquels on doit noter :

a) les poèmes d'imagination, riches en inventions fabuleuses, divisés en strophes, accompagnées souvent d'une musique spéciale dont la mélodie traditionnelle est l'air dit « Samba Gueladio Yágui ».

b) les pièces laudatives, dithyrambes de circonstance, enflés au prorata des cadeaux reçus ou escomptés.

c) la poésie burlesque, satires de toute espèce, paraphrases triviales ou grossières, etc...

Quant aux chants des rimaybe, la population paysanne servile, ce sont les diréré, accompagnés de musique et de danses. Ils concernent presque toujours les travaux champêtres et la louange des campagnards. Ce qui peut manquer à ces chants en finesse d'esprit, se voit remplacé par ce qu'ils exigent de souplesse physique, leurs danses étant souvent quasi acrobatiques.

Ni les rimbe, ni les gneybe ne chantent ni ne dansent, du moins en public, les diréré.

*
**

Les instruments de musique sont variés : En voici la liste : violon à 3-4 cordes (hoddu), petit violon monocorde (môlânu), violon avec archet (wôguêru), grandealebasse pleine d'eau sur laquelle est renversée une plus petite frappée avec deux baguettes (bumbumtu), gourde cylindrique vidée et percée aux 2 extrémités (humbaldu), flûte en bambou (serêdu), gourde contenant de petits cailloux, accompagnement du bumbumtu (botiru), tambour natte, frappée à la main (kurkutu).

De ces instruments, en apparence rudimentaire, on tire cependant une riche diversité de sons, formant des mélodies

parfaitement définies et codifiées (5). Ces airs peuvent être peuls ou adaptés. Ils sont caractérisés avec précision, avec une foule de nuances que, seule une oreille exercée, pourra percevoir.

Beaucoup de poèmes sont chantés, sur tel ou tel air connu.

Si la prosodie admet une foule de licences (dans l'emplacement de la césure, l'enjambement, l'élosion, etc...) elle exige une prononciation parfaite et le respect de l'accent et des quantités. La prosodie peule repose en effet sur l'alternance de syllabes longues et brèves. La rime existe et peut être formée de syllabes ouvertes ou fermées.

A titre d'exemple, nous allons donner quelques spécimens de la poésie peule du Macina.

I

HYMNE A LA VACHE

LA marche indolente des bœufs qui reviennent engraisés de la transhumance provoque chez les femmes peules un enthousiasme arrachant à leurs poumons des « You! You! » d'admiration dignes des héros revenant de la bataille.

Quant à moi, leur pasteur, qui les ai menés à l'engrais, cette marche m'inspire un poème.

En rie qui voudra. Sa moquerie ne m'empêchera point de le dire : la plus charmante de mes amoureuses, celle pour laquelle je brave fauves, chaleur et ténèbres, celle qui me fait endurer mille fatigues et courir autant de risques, celle pour laquelle mon cœur ne cesse de battre, c'est, croyez-moi, la vache, belle dame qui dans le Bourgou (1) se pare des fleurs jaunes d'or et blanc d'argent de nénuphar.

Peut-il se comparer à moi, l'homme qui mène une vie voluptueuse, traînant le jour d'une natte lisse à une autre, et s'étourdissant la nuit dans les bras de celle dont les cuisses sont rendues grasses et molles par le lait et le beurre produits par la vache.

(5) Parmi les plus en vogue, il faut citer : Samba Gueladio Yégui, Sayguelare, Ndiaru, Thinbu, Ewli, fasôsia, Samba Yerga, Durgamâwel, Potei gendo, Tari Sorê, Bêdi, Kôle, Sawgilil, Khayri, Bâhende, Timbe, Kapalâru, Surba n'dimâ, N'dô-n'dô, poy, Kiri sekoro, Mâkari, etc.

(1) Pays où pousse le bourgou, gramminée de la zone d'inondation.

Quand je vois le phacochère, fier de faire paître les siens, chargés de dents incommodantes et affligé de laideur repoussante, comment pourrai-je ne pas mener avec joie au pâturage celle qui nourrit son petit et le petit de son acquéreur ?

Ma joie est faite, car j'ai l'oreille des femmes peules. Elles m'écoutent avec complaisance et battent les mains pour enflammer mon ardeur poétique. Elles sont jalouses quand je chante la vache, sachant mieux que quiconque que les vaches sont leurs co-épouses sans être leurs rivales.

Les descendants de Ilo Yaladi (2) savent que les vaches qui leur ravissent leurs maris des jours et des mois, atteignent dans le cœur de l'homme peul à une très haute estime mais n'aspirent pas aux mêmes avantages qu'elles.

Elles n'en sont pas jalouses, les belles jouvencelles quand pour les vaches engraisées, le jeune berger tisse un premier madrigal.

Les femmes peules, pleines de politesse pour leurs sœurs muettes, ne peuvent avoir pour elles qu'une pensée fine et une tendresse fraternelle.

Où trouver un bambâdo assez adroit pour moduler mes odelettes à la vache et imiter en musique la marche des pastoureaux du Macina et des pastourelles du pays où les Noirs se saluent par « Lâfibe, bêlafi », du pays mossi où le Kerr de Nâba et le Tougourou-Nâba font la loi à la manière de bouchers débitant la viande.

Je brave pluie et vents, le manque de tapebord ne m'empêche pas d'ouvrir l'enclos et de prendre la ligne droite qui mène au pâturage.

Le marabout recroquevillé sur ses papiers y lit des mots sentencieux. Quant à moi, je tire mes matines de la variété des robes bovines. Elles sont autant de leçons pour instruire et éclairer le pasteur.

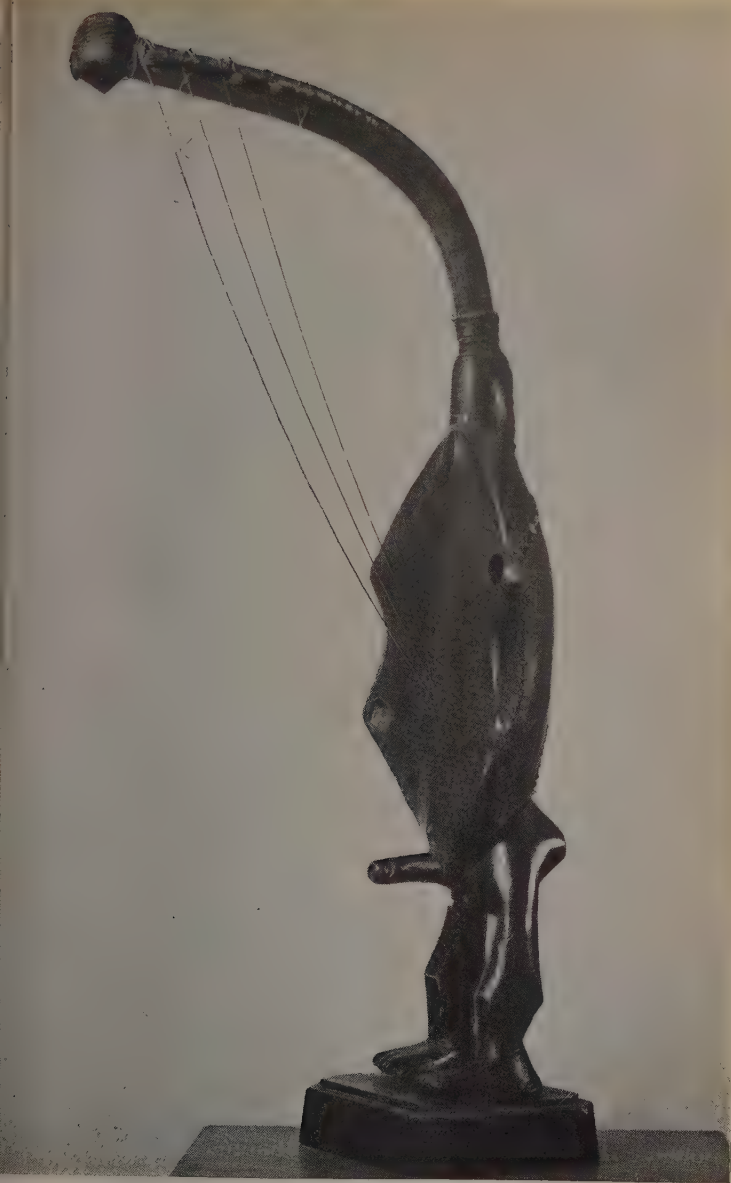
En chantant, le repos que je ménage dans ma trame est juste fait pour permettre au chœur de régler sa cadence.

Mes rejets ne sont pas une maladresse accidentelle. Le beuglement de la vache est assez éloquent pour m'inspirer une pensée heureuse pour terminer ma chanson.

Si le métier de berger était supprimé, il ne faudrait pas de longs jours pour que les peuples se rendent compte que c'est une voyelle essentielle parmi les consonnes des métiers.

Qui peut manquer de bon sens au point de dire à celle

(2) Ilo Yaladi, l'ancêtre des Peuls.



HARPE EN BOIS (LA CAISSE DE RÉSONANCE EST RECOUVERTE DE CUIR),
RÉGION DE L'OUBANGUI.



TAMBOURINEUR — COTONOU (DAHOMÉY).

qui fournit : matière grasse, lait, viande et engrais qu'elle est une expression inutile ou futile de l'existence ?

Ohé ! chanteurs et modulateurs, dites des bœufs : ils sont des fleurons animés. Quand ils entrent dans une région dont la végétation est de grande pauvreté, ils transforment le paysage.

Les touffes d'herbes ou d'arbres qu'ils traversent apparaissent comme des gigantesques fleurs multicolores aux boutons bigarrés, pivotant d'un pétale à un autre.

Je ne suis pas pas un chantre citadin allant de case en case, mais je vais de plaines en prairies et souvent quand je chante, c'est le premier fils de la brousse, le Seigneur à la crinière frisée qui réplique par un rugissement qui fait taire même la souris qui chicote dans l'herbe sèche.

Mes louanges à la vache ne sont point exagérées en raison des services qu'elle rend à l'homme.

Elle lui donne toutes ses parties, entièrement utilisables voire même sa bile qui guérit les maux d'oreilles et de cœur.

La mort de la vache fait saigner mon cœur. Si je ne craignais d'être mal compris et tenu pour un vilain avare, à chaque décès d'une vache, je porterais le deuil et de mon esprit s'échapperait un chant funèbre.

II

CHANT DE BERGER PEUL DU MACINA

O HÉ, nuit joyeuse, tu apparais avant que le soleil ne pointe, brille, monte. Tu ternis puis éclipse sa lumière.

Tant que tu dures, les veaux restent entravés et les plus jeunes d'entre eux restent couchés.

Ohé, nuit, joyeuse, tu es une occasion pour faire résonner les tambours, frémir les flancs des Noirs.

Tu es mon moment préféré : temps où j'aime épauler ma lance et mon bâton de pâtre, pencher légèrement ma tête pour les empêcher de tomber, saisir et pincer les bandes de ma guitare.

Je m'enfonce par les petites pistes, je trotte vers les pâturages de nuit.

Ohé, nuit noire, par toi je vais dans la haute brousse, y chanter pour toi un chant qui transporte.

J'étends mon vêtement sur une termitière. Mes bœufs qui ont franchi la haie du parc se disperseront dans les hautes herbes. Il n'y a ni mouches ni épis de mil, ni essaim d'insectes piqueurs.

Le vacarme du village s'est perdu dans le lointain ; c'est alors qu'il devient agréable d'écouter la guitare.

La lune n'a pas apparu. Sa lueur n'a pas incendié le ciel, ni effacé la beauté des étoiles.

Mes bœufs grouillent et paissent. Au-dessus de moi, les étoiles brillent, étincellent dans l'obscurité. Elles s'élancent dans l'espace, rayent le ciel et l'illuminent.

Celui qui fait paître à la belle étoile, engraissera, sûrement, son bétail.

Le désir d'engraisser le mien est le seul motif qui a pu me faire interrompre mon sommeil aux côtés de Diko au teint clair, aux cheveux lisses et longs. Elle répand une odeur suave et ne pue jamais le poisson. Elle n'exhale pas de sueur comme les ramasseuses de bois morts. Elle ne porte pas sur la tête la plaque sans cheveux due aux fagots de bois.

Ses dents sont blanches, ses yeux semblables à ceux d'un faon premier né de la gazelle mohor, gavé du lait d'une mamelle qui en laisse couler pour la première fois.

Ni son talon ni la paume de sa main ne sont rugueux, mais doux au toucher comme le foie, et mieux : le duvet lissé du kapok.

Mon bœuf qui marche en tête a beuglé. Il sort brusquement du troupeau et s'arrête, dresse la queue, et baisse la tête. Il bondit et frappe la terre de ses quatre membres, avance, puis recule, regarde tantôt à droite tantôt à gauche et parfois se déplace en marchant de côté.

On le flatte par le mot « dial », et alors il troue la terre de ses sabots.

Pendant ce temps ma petite guitare répand un filet de son, que l'écho nocturne répercute. Une brise agréable ébouriffe mes cheveux.

Nul être humain n'est à mes côtés. En face, j'aperçois le dôme d'un baobab, qui me donne l'impression d'un génie accroupi.

Celui dont le cœur est facile à surprendre ne fait pas paître la nuit pour ne point recevoir de visites...

Mais celui qui n'a pas peur des visites obtient les faveurs des femmes : coquetteries, chants et cadeaux de bienvenue. Pour lui joueront les guitares. Les femmes peules chanteront ses louanges et celle des bêtes aux naseaux humides qui se pavanent en marchant et balancent en se cabrant une bosse grasse et charnue.

III

LE CHANT DE L'EAU ET DU PALMIER DOUM

CE texte a été recueilli et traduit par G. Vieillard (1) ; il mérite de figurer ici, comme exemple de ces joutes littéraires où deux poètes rivalisent entre eux dans l'éloge de deux sujets différents. Siña, chantre de l'eau s'oppose ici à son neveu Tiello, défenseur du palmier fourchu, le nguellevi.

Siña

S'il n'y avait l'eau, plus de vie,
Plus de beurre à baratter,
Plus de marmites sur le feu,
Plus de pousse dans champs ni brousses,
Plus de campements, ni cités,
Point de parents, donc point d'enfants !

L'eau c'est une très grande écuelle,
Tu peux puiser sans l'épuiser ;
O toi qui fais mûrir le riz,
O toi dont on lave nos morts,
O toi que boivent nos troupeaux.
Avant d'aller au pâturage.

(1) G. Vieillard, *Le Chant de l'Eau et du Palmier doum*, poème bucolique du marais nigérien (Bull. I.F.A.N.), II, 1940 [1946], p. 299-315.

Tiello

Les nattes des toits, l'éventail,
Tout ce qui se tresse en nos îles
Tout cela : grâce à nos palmiers ;
Même le panier à poisson,
Tout cela : grâce à nos palmiers.

Va à Kora, va à Kona,
Va à Guilé, tout le Bourgou ;
Les gens de Sôni, m'a-t-on dit,
Ont enfin gagné des habits !
C'est en tressant du « nguellévi ».

Qu'il soit petit, qu'il ait grandi,
Jeune rejet, vieil arbre gris,
Tous les Peuls sont avec lui.

Siña

Enlevez-moi donc ces palmiers ;
Levez-vous, laissez place à l'onde !
Tu nourris le menu fretin
Mère du riz et de la soupe
Toi qui engendres le grain sec,
Chez toi naissent les fils de la perche
Hôtesse des lotus et du peuple nageant,
Séjour favori des silures,
Mère du frai et des nénuphars.
Crue, monte, Mère des Vies !
Abreuvoir des vaches et brebis,
Crue, monte, Mère des Vies !
Enlevez-moi donc ces palmiers,
Au large, voici l'inondation !
Allez-vous-en, la crue monte !

Plonge et frotte, nage et retourne
Tout cela ça c'est dans l'eau, m'est avis ?

Tiello

Si le crocodile est par là
On te verra filer très vite !

Siña

Au plus profond des tourbillons,
Si quelqu'un plonge au fond du fleuve,
Et va mettre un doigt dans son œil,
Point ne mordra, s'il n'est écrit !

Tiello

Frère de ma mère, malgré cela,
Ne t'en va pas le taquiner !
Sinâ, mais laisse donc ton eau !
Tu n'es ni pêcheur harponnant,
Ni laboureur son riz sarclant
Et tu n'es homme bien puissant ;
Un petit poisson, poulourou
S'il te mord, t'en fera péter !

Que Dieu comble les rivières, nivelle les fleuves,
Sèche les étangs et les mares,
Qu'ils fassent place à mes palmiers ;
Que les palmes jeunes foisonnent,
Traînant leurs feuilles au ras de terre,
Vivent, grâce au pouvoir de Dieu !

Siña

Morr ! tu l'avoues, tu bats ton père !
Tu vas chercher secours en Dieu !...

Si tes palmiers étaient bénis
Le Chef y mettrait des gardiens
Tes palmiers ne sont bons à rien ;
Car à Biro, sont grand foison ;
Il y en a comme fumier,
Et leurs enfants, nus et salis,
Sont pourtant tels que sangliers !

Tiello

Dieu bénisse le « nguellévi »
Il grandit, et perd ses habits,
Quand on le tresse il vit longtemps,
Arbre béni de Ham Gourdo !
Mais qu'il soit jeune ou qu'il soit vieux,
Toujours il garde ses colliers.

Siña

Dieu maudisse palmiers fourchus,
 Rabougris, rongés de termites,
 Grouillant de scorpions, de serpents,
 Mâles bêtes en palmier fourchu !

Arbre sans ombrage, étriqué,
 Que mon ennemi s'y abrite,
 Et jusqu'au soir, cherche son ombre,
 Autour de son tronc maigrelet.

Tiello

Même à l'ombre d'un grand ndouki
 L'heure venue, il faut bouger,

A Dienné, mes palmiers fourchus,
 Si le Commandant les proscriit,
 Je lui dirai qu'ils sont à moi.
 Et toi, compagnon de mon père ;
 Si tu continues railleries,
 Tu vas bien voir, il t'en cuira !

Siña

Si le Commandant les proscriit
 Si tu lui dis qu'ils sont à toi :
 Dans la prison, porteras pierres,
 Auras la tête cravachée ;
 Te diront : « Où les as-tu pris ? ».

Tiello

L'hôte est parti de bon matin ;
 Quand demande hospitalité,
 Natte d'abord est étalée :
 Ceci grâce au « nguellévi »...

Siña

A moins qu'on la laisse roulée...

Tiello

Bienvenue, mouton pour notre hôte,
 Bonne chère et joyeux devis,
 Voici souper qui rassasie...

Siña

Je te croyais homme de bien,
Je te mets dans les gens de rien !
Je te dis propos honorables
Et tu nous parles de mangeaille !
Quand petit enfant vient au monde,
C'est l'eau qui lors est demandée.

Tiello

Va doucement, car bien avant,
Avant de parler de naissance,
Quand femme et garçon se sont vus,
Se sont plu, mariage est conclu :
Voici la noce et son cortège,
Natte d'abord est étalée,
Et sur la natte, qu'y fait-on,
Pour que l'enfant s'en vienne au ventre ;
Pour qu'il grossisse et vienne au monde ?
C'est alors qu'il est enfanté.

Siña

Mais santé vaut mieux que richesse :
Car si l'alcôve est préparée,
Fillette neuve et bien coiffée,
Toute mince et toute jolie,
Pour qui tu portas tes cauries,
Sans la santé, tout ça pour rien !
Repartira sans géniture,
Même si tu fendis colas,
Sans la santé, tout ça pour rien !

Tiello

Campements du Bourgou des mares,
Campement du Méma des sables,
Qui vous nommera sans erreur,
Sinon Tiello de Ham Gourdo ?
Le berger des vaches marquées,
Petit griot Doukouranké,
Moi, qui fis le chant du palmier :
Tous ces noms, comme ton bâton
Tu les mettras sur ton épaule,
Tel ton crochet, tu les tiendras,
Comme laine les tisseras,

Comme un turban les porteras,
Comme cauries les compterai,
Comme brebis les laverai,
Comme poissons les sécherai :

Kâdial : Bourgou ; Kâre : Méma ;
Sitio : Méma ; Sili : Bourgou...

Sîna

Doundou, Douentza et Doukombo !
Tout doux ! Je vais au pâturage
Sans rechigner, quand c'est mon tour.
Aîné de Bôri et Tiello,
Je te vauz bien comme berger !

Tiello

Doundéré et douwalléré,
Petit figuier et grand figuier,
Je suis l'étalon peu commode.
A moi ne fait bon se frotter,
Mâle de Goungâli Diadé !

Sîna

Mon taureau couleur d'antilope,
Celui qui pâit au Diakâri,
Marche en traînant son lourd fanon,
Fait sa couche parmi les bouses,
Ne se soucie de ton palmier !

Que les palmiers se gâtent, et que les palmiers crèvent !



POIDS BAULÉ (CÔTE D'IVOIRE), BUFFLE.

CONTES DE LA FORÊT

Thanos MENGRELIS

PLUS que n'importe quel genre littéraire peut-être, le conte révèle l'âme d'un peuple, avec tout ce qui y palpite d'imagination, d'humour, d'intelligence. Avec, aussi, sous le vêtement d'une couleur locale souvent très typique, un vieux fond de commune humanité : un enfant d'Europe, écoutant un conte de la forêt, en sera aussi émerveillé, charmé, amusé que son frère d'Afrique.

C'est dans le conte que s'affirme la revanche de l'évasion : tout ce que l'homme est impuissant à réaliser dans sa vie, l'objet de ses plus solides désirs, le bonheur, avec son cortège matériel — la richesse, l'aventure, le plaisir — se voit, dans les contes, aisément atteint.

Le goût du merveilleux, l'attrait de l'inconnu, les rêves de l'imagination, tout cet élan de l'homme pour s'arracher aux grisailles ou aux déceptions de la vie quotidienne, ils trouvent, dans le conte, leur rassasiement.

C'est souvent, tout simplement, un récit plaisant, la « bonne histoire qui fait rire ».

Le conte de la forêt révèle l'âme des Noirs, qui n'est que l'âme humaine tout court, avec sa saveur particulière. On

y retrouve leur goût de la discussion, du « palabre », leur plaisir de veiller autour du feu ; leur intérêt pour tout ce qui touche à leur chefs, leur esprit comique, leur tendance à la vie facile et au moindre effort, leur intelligence rusée, leur méfiance primitive, leur croyance aux amulettes, fétiches, leur contact étroit avec les animaux domestiques et les bêtes de la brousse.

Dans la forêt, où la pluie tombe neuf mois sur douze, les gens s'enferment souvent chez eux et, assis autour du feu qui pétille au milieu de la case, racontent des histoires. Souvent, dans la famille, il y a un vieux ou une vieille qui, sur les instances des enfants, et même des adultes, leur narre des contes. Les reflets de flammes mettent en valeur l'expression du conteur. Son visage se noie quelquefois dans l'obscurité pour reparaitre terrible ou émerveillé, d'après l'expression qu'exige le récit. Dehors, la pluie torrentielle, les roulements du tonnerre et la foudre accompagnent le conteur comme un chœur antique.

L'auteur du conte est anonyme. Le récit se transmet d'une personne qui a le don de bien raconter à une autre. Le conteur participe au récit ; il ajoute, il transforme certaines scènes d'après ses qualités propres et l'inspiration du moment. Mais le fond reste le même. D'habitude, ce sont les musiciens qui racontent des histoires de toutes sortes.

L'assistance participe au conte. Plusieurs fois, quand un personnage se trouve dans le récit devant un dilemme, le conteur interpelle les gens présents et il leur pose la question :

« -- Si vous aviez été à sa place, qu'auriez-vous fait ? »

Et chacun répond à sa façon. A la fin le conteur conclut :

« — Eh bien, ne n'est pas ça... »

ou bien :

« — C'est Pépé qui a raison. La personne en question a agi de la même façon ».

Le sujet d'un conte consiste souvent dans l'accomplissement d'une œuvre difficile. Les héros sont des gens ou des bêtes qui, après des aventures extraordinaires, arrivent à accomplir en commun une tâche surhumaine. La question se pose à la fin :

« — A qui doit-on donner la récompense, puisque chacune des personnes ou des bêtes engagées a contribué au succès d'une façon capitale ? »

Une bonne leçon de travail collectif !

Dans quelques petits contes, où le sujet est de moindre

importance, la chanson joue un rôle. Le conteur chante un petit couplet et les enfants répondent par un refrain. Et au cours du conte il y a d'autres chansons qui s'intercalent et qui ont trait toujours au sujet du conte.

Quelquefois, dans les contes, le sujet ou le vocabulaire sont crus : « Il y avait une fois un vieux qui était devenu aveugle. Il avait aussi mal aux testicules. Il avait beaucoup de femmes et beaucoup d'enfants. Les enfants voulaient



BAS-RELIEF DES BATIMENTS ROYAUX D'ABOMEY (DAHOMÉY)

soigner les yeux de leur père. Les femmes avaient dit que, même s'ils ne pouvaient guérir ses yeux, il fallait au moins trouver un médicament pour ses testicules ».

Dans un autre conte, la fille d'un roi, au cours de ses aventures, était arrivée dans un village où il était interdit aux femmes d'entrer. Elle était déguisée, d'après le conseil de son cheval, en homme. Mais le sorcier du village avait

prévenu les habitants que c'était une femme. Entre autres épreuves qu'ils firent subir pour identifier son sexe, les habitants lui donnèrent à bois une boisson diurétique. Mais le cheval merveilleux, qui devinait tout, conseilla à sa maîtresse de ne pas avoir peur et de boire la boisson qu'on devait lui offrir parce que lui-même allait... pisser à sa place, dans l'écurie.

Le conte de la forêt est un récit plutôt court. Son but est d'amuser et non d'instruire ni de moraliser. Pour cette raison, il paraît amoral. Mais le fond tout de même est moral, puisque, sous l'apparence d'une histoire divertissante, il y a l'âme populaire qui se cache avec sa moralité, sa philosophie naïve et railleuse, ses croyances, ses désirs et ses soucis quotidiens. Dans un conte, par exemple, on voit deux frères qui décident, l'aîné de travailler au champ et le cadet de ne rien faire, sauf de fumer la pipe au village. A la fin, c'est le paresseux qui est récompensé et non le laborieux, mais grâce à son intelligence rusée, ce qui peut faire supposer que le peuple estime que l'intelligence, même oisive, est supérieure au travail manuel qui manque d'intelligence. Et malgré leur accord de garder chacun pour soi le fruit de son travail, le jeune, qui sortit vainqueur, d'un geste galant proposa à son aîné le meilleur morceau du butin : une jeune fille qui portait le nom séduisant de « La très belle ».

Le sens d'un autre conte, qui date sans doute de fort longtemps, est que le travail d'un esclave appartient à son maître. Il y avait une fois un chef qui était allé à la chasse avec son esclave. Pendant trois jours et trois nuits ils ont chassé ensemble mais ils n'ont rien tué. A la fin ils décident de se séparer et de chasser chacun de son côté. Le chef ne trouva rien de toute la journée. L'esclave eut de la chance et il tua une panthère. Après l'avoir écorchée, il la dépeça et il en mangea à sa faim. La nuit tombée il étendit par terre la peau de la panthère, qu'il avait auparavant séchée près du feu, et se coucha dessus. Le chef n'avait même pas une natte pour se coucher et il demanda à son esclave de lui céder sa peau de panthère : « Comment, répondit l'esclave, chacun ne peut-il pas dormir sur ce qu'il lui appartient ? » Le chef ne dit rien. Il se retira au fond de la case et il se mit, couché, à ruminer la réponse de son esclave. après quoi il s'approcha et se coucha sur lui en disant : « Puisque chacun peut se coucher sur ce qui lui appartient, étant donné que tu es mon esclave et que tu es à moi, je

me couche sur toi ! » Nous sommes loin de cette époque : autres temps, autres mœurs.

Le sens moral du conte suivant est qu'une jeune fille ne doit pas être trop difficile pour choisir un mari, parce qu'il peut arriver qu'elle ait des désillusions ; il est même préférable que la jeune fille accepte le mari que son père lui désigne. « Il y avait une fois un roi qui voulait marier sa fille. Mais la jeune fille avait déclaré qu'elle ne voulait se marier qu'avec un homme qui n'avait pas la moindre cicatrice. Tous les jeunes hommes, qui étaient présentés comme prétendants, étaient refusés à cause de cela. Le python, qui était au fond de la forêt, avait entendu parler de cette histoire et il s'était déguisé en un bel homme, sans cicatrices, pour demander en mariage la jeune fille. Elle l'avait accepté comme mari, malgré les conseils de sa petite sœur, qui était une sorcière (elle s'était transformée en mouche pour examiner de près si l'homme-python n'avait pas de cicatrices). Elle lui avait déconseillé le mariage parce que le corps du jeune homme dégageait une odeur bizarre qui n'était pas celle d'un être humain... La jeune fille, après la mésaventure de son mariage avec un serpent — qui avait failli la dévorer — avait eu tant d'autres aventures qu'en rentrant chez ses parents elle déclara à son père :

« — Même si tu me donnes un crapaud comme mari, je me marierai avec lui ! »

Les personnages d'un conte peuvent être des êtres humains, des animaux domestiques, des bêtes de la brousse ou des phénomènes naturels, séparément ou mélangés.

Les êtres humains, dans les contes, sont doués de qualités exceptionnelles. Dans un conte, par exemple, il y a trois jeunes hommes qui font la cour à la même jeune fille : le premier pouvait voir très loin, le deuxième pouvait courir très vite et le troisième pouvait préparer un « gri-gri » contre toute maladie. Dans un autre conte, une jeune fille court si vite qu'aucun jeune homme ne peut l'attraper à la course. Dans un conte il y a trois « malins » qui traversent un fleuve sans se mouiller : le premier a tiré un coup de fusil et il est passé sur la fumée. Le deuxième a piqué ses flèches sur la surface de l'eau et il est passé dessus. Le troisième, le plus malin, plongea sous l'eau et sortit de l'autre côté. En sortant il fit semblant d'épousseter ses habits en disant : « — La poussière m'a gêné ! ». Dans un autre conte, un chasseur tire sur un éléphant. Avant que la balle ne touche la bête, le chasseur se précipite et il égorge l'éléphant avec son coutelas.

En se retournant il attrape la balle avec sa main en disant « qu'il ne fallait pas que la balle abîmât la viande de l'éléphant ! »

Les bêtes gardent dans les contes leurs facultés particulières, mais suivant un degré inusité et exagéré. Un aigle peut attraper cent singes. Un chien a un odorat extrêmement puissant et une force rare. Une araignée peut tisser sur un fleuve une toile comme un pont suspendu ou passent une mouche, un taon, un perce-bois et... un bœuf. Le rat-fouisseur peut creuser un tunnel à travers une grande montagne dans un temps record. Le perce-bois peut ronger en une nuit un tronc géant. En plus, elles ont des facultés extraordinaires : un crocodile attrape un chasseur et le garde enchaîné au fond d'un fleuve, dans une caverne. Elles parlent et raisonnent comme des êtres humains. Dans un conte un chien, une loutre et un aigle se disputent la main d'une belle jeune fille. Dans un autre conte une antilope se transforme en jeune fille et elle se rend au village. En route elle rencontre un chasseur qui l'avait vue au moment où elle se transformait et, pour qu'il ne la tue pas, elle lui donne une amulette lui permettant d'avoir toujours à la chasse un gibier abondant. Et là où la force brutale et l'intelligence ne réussissent pas, elles utilisent, comme les êtres humains, la ruse.

La vedette préférée des contes animaliers de la forêt est une toute petite antilope. En guérzé elle s'appelle « how wolo » ; elle est la plus petite antilope de la forêt de Guinée. Elle mesure, adulte trente centimètres de longueur. Sa peau est rousse, sans tâches. Dans les contes de la forêt, elle joue le rôle rusé que le renard joue dans notre folklore. Dans un conte, par exemple, la petite antilope se vante à un éléphant qu'elle est plus forte que lui et elle le provoque à une épreuve de force. Elle lui donne à tirer une liane et elle entre dans la forêt. Pour gagner le pari elle attache la liane à un autre éléphant qu'elle avait provoqué de la même façon.

Il est possible que le sujet, quelquefois, symbolise tout ce qui concerne la chefferie et surtout les disputes des chefs. Ce sont des êtres sans grande importance, comme la petite antilope, qui mettent la discorde entre les chefs.

Les phénomènes naturels personnifiés jouent quelquefois un rôle dans les contes : ils raisonnent et parlent comme des êtres humains. Le Vent, par exemple, s'associe avec des bêtes pour accomplir une mission.

Les personnages symbolisent souvent une attitude et ils portent même parfois des noms symboliques : « Le Très Malin », « La Très Belle », etc... Les bêtes ne portent pas de noms spéciaux. Leur attitude est désignée par leur caractère et leurs facultés.

Un autre élément principal du conte c'est le merveilleux qui se trouve dans le caractère des personnages ou dans les événements qui se déroulent au cours du récit. Des sagaies pointues se dressent, par exemple, sur la surface de l'eau. Une biche se transforme en jeune fille. Un python se métamorphose en un bel homme, etc...

Le début du conte commence par la présentation des personnages et l'introduction du sujet. Comme dans n'importe quel conte, l'endroit et le temps ne sont pas précisés :

« Il y avait une fois, dans un petit village, deux jeunes hommes qui avaient perdu leur père et leur mère. Un jour ils se demandèrent : « Que ferons-nous pour vivre heureux ? » L'aîné, qui se nommait Molou, déclara qu'il voulait être cultivateur. Le cadet, Kéléheléko (Le Très Malin), promit qu'il ne ferait rien dans la vie sauf fumer la pipe au village... »

Un autre conte commence ainsi : « Il y avait une fois un grand chef qui avait un bœuf, se trouvant dans un pays lointain. Il fit appeler la Mouche, le Taon, la Taupe, l'Araignée, le Perce-bois et le Vent et leur dit : « J'ai décidé de vous envoyer tous ensemble me chercher mon bœuf, qui se trouve dans village très loin d'ici ».

La partie centrale du conte développe le sujet et introduit d'autres personnages, d'habitude de moindre importance. Mais parfois, le nouveau personnage introduit joue un rôle important comme dans le premier conte cité ci-dessus : « ... L'aîné alla aussitôt commencer à débroussailler son champ, pendant que son jeune frère était au village à fumer sa pipe et à écouter des fables que racontent souvent quelques vieillards du village, autour d'un grand feu. Tout en défrichant la brousse, Molou entendit une jeune femme l'appeler : « Jeune homme, jeune homme, bonjour ! » Molou répondit : « Bonjour, jeune femme ». Celle-ci lui dit : « Donne-moi du riz pour te préparer à manger ». Molou s'empressa de donner le riz. Lorsqu'elle eut fini la cuisine, elle appela le jeune homme pour manger. C'était une jeune femme très belle, plus belle que toute les femmes du pays. Elle s'appelait Vani (La Très Belle). Quand le jeune cultivateur eut terminé son repas,

elle lui dit de se reposer un peu et qu'après elle lui dirait ce qu'il fallait faire. Au bout du champ, se trouvait un grand fleuve. A cet endroit, le fleuve était large et profond; l'eau, noire et lourde, coulait avec force ; elle bouillonnait et elle jaillissait ; elle grondait et elle mugissait. Des hippopotames et des crocodiles sans nombre vivaient sur ses rives. La jeune femme dit à Molou : « Tu vas me poursuivre jusqu'au fleuve que tu vois là-bas; si tu m'attrappes je me marierai avec toi ». Molou accepta et sur ce ils commencèrent la course. Arrivée au fleuve, Vani sauta dans l'eau. Quand son compagnon voulut faire comme elle, il vit des sagaies pointues se dresser au dessus de l'eau... »

Tout au long le récit est vif à cause du dialogue qui s'interposent fréquemment, court et nerveux.

La fin n'est pas tout à fait... une fin. L'aventure se termine, mais c'est l'auditoire qui doit donner la conclusion. La fin c'est une énigme à résoudre. Voici quelques exemples de fins de contes. Le conteur pose la question à l'assistance:

« — A qui doit-on donner la queue du bœuf ? »

« — Qui, entre les trois garçons, était le plus malin ? »

« — Qui, entre les deux frères, avait raison ? »

« — A qui la jeune fille, entre les trois prétendants, doit-elle donner sa préférence ? »

Et ainsi de suite.

Pour terminer, je veux vous raconter un petit conte amusant :

« Il y avait une fois quatre garçons. Ils étaient chassés tous les quatre par leur père parce qu'ils mangeaient beaucoup de haricots.

Un chef leur fit construire une case ronde dans la brousse et fit remplir la case de haricots. Les quatre enfants mangèrent tout sauf un haricot. Ils laissèrent ce haricot parce qu'ils se disputaient à qui allait le manger. A ce moment, un chasseur vint à passer. Il sortit son couteau et il coupa le haricot en quatre morceaux égaux. Chacun prit un morceau. Le chasseur voulut lécher les traces que le haricot avait laissées sur le couteau mais il se coupa... la langue — qui tomba par terre.

Lequel des cinq personnages aimait le plus les haricots ? »



JEUNE FILLE TÉDA.



LE DIMANCHE. LES FILLES HUNES TOUCOULIER ORGANISENT DES DANSES. MAFAM (SÉNÉGAL).

CONTES DE LA SAVANE

Mamby SIDIBÉ

LE folklore de la savane constitue une riche littérature orale qui se transmet de génération en génération.

Les Soudanais, comme tous les peuples, aiment et recherchent le merveilleux. Ils le trouvent dans les contes et les fables, ils en enveloppent les récits historiques qui deviennent des légendes autour de héros du XIII^e siècle, comme le malinké Soundiata Keita ou l'empereur de Sosso Soumangourou Kanté.

Le merveilleux pénètre dans la vie courante et en fait un conte ; les métamorphoses des êtres humains en animaux ou en objets, ou inversement, comme les pratiques magiques destinées à écarter le danger, sont des manifestations très fréquentes de cet état d'esprit.

Les contes sont pour le Soudanais « des mensonges où tout n'est pas faux », contenant un grain de vérité, une certaine morale, une forme de sagesse et de bon sens.

« Je vais raconter une fable », commence le conteur.

— « Námoun ! » (entendu) répond l'auditoire.

— « C'est un mensonge ».

— « Námoun ! »

— « Mais tout n'y est pas faux ».

— « Nâmoun ! »

Et il termine par ces mots : « Je mets le récit là où je l'ai pris ».

L'auditoire se compose généralement d'enfants. Mais les jeunes gens, les femmes et même les personnes âgées aiment écouter en plein air, autour d'un feu, un habile conteur. La nuit tombe et les cases qui se détachent de l'ombre, font déjà un décor au merveilleux.

Raconter des histoires durant le jour, serait, selon la croyance populaire, provoquer la mort d'un parent, du père et surtout de la mère ; les raconter en période des cultures, c'est-à-dire de juin à septembre, serait nuire aux récoltes non mûres : on pourrait provoquer une sécheresse prolongée ou une trop grande quantité d'eau.

Aussi, ces réunions autour du feu se font-elles à l'époque où les récoltes semblent sauvées et avant les semailles — d'octobre à mai.

Dans chaque village, ou presque, il y a un homme, une femme, une vieille qui sont recherchés et aimés pour leur science du récit et de la mimique des contes et légendes. Le vrai conteur joue devant l'auditoire, imite ses personnages, les fait vivre, communique la frayeur, l'enthousiasme et la gaieté. Souvent, pour créer l'ambiance, il commence par une série d'improvisations chantées et dansées.

Debout, au milieu du cercle de son auditoire, ceint d'un pagne dont il tient les deux bouts et qu'il agitera selon le rythme du tam-tam, il exécute quelques pas de danse ; tantôt courbé, tantôt au contraire se tenant très droit, il évoque par sa mimique et son chant certains faits héroïques.

Peu à peu l'auditoire, gagné par le rythme, bat des mains, et soutient, en chœur, le conteur.

Et le voilà en route vers un pays imaginaire où il fera vivre pendant une partie de la nuit tous ceux qui l'écoutent.

Il montrera le tragique et le péril des récits de chasse, source inépuisable, où l'homme en lutte avec l'animal succombe quelquefois, mais la plupart du temps, montre sa supériorité, aidé d'ailleurs par des forces magiques ou des interventions miraculeuses.

Sur le vaste écran du récit, c'est toute la vie et tout le paysage soudanais qui défilent : la joie (fête des singes rouges, funérailles du calao célébrées par les batraciens, celle du chat égayant les souris), la tristesse (obsèques de la mère du lion, inquiétude de l'Assemblée des Animaux pour

chercher le moyen de tuer un grand chasseur, forage d'un puits en temps de grande sécheresse), les éléments naturels (ténèbres, vent, pluie, grêle, chaleur, feux, inondations) ; les situations sont tour à tour tragiques (irruption de la meute ressuscitée de Fakomé et massacres des bêtes réunies en concile sous le grand caïlcédrat), mélodramatiques (bataille des animaux volants et non volants), tragi-comiques (l'association de l'hippopotame et de l'hyène) ; la résurrection de la mère de l'orpheline confine à l'élégie, tandis que d'autres enseignent le respect dû aux parents (légende du soleil et de la lune) ou aux enfants (l'amour-propre d'une fille), la fatalité du destin (recommandations d'un père mourant à ses enfants), constatent les faiblesses humaines, les ruses des femmes, rappellent que l'union fait la force et que le trompeur est souvent trompé.

Les animaux jouent un grand rôle dans les contes de la savane. La hyène stupide, crédule et souvent victime, le lion majestueux, généreux, mais aussi cruel et injuste, le lièvre, animal rusé, qui est ici le renard des contes européens et surmonte toutes les difficultés.

Une fois, le lièvre demande à Dieu d'augmenter son intelligence. Dieu lui recommande d'aller se mettre à la bifurcation d'un chemin, sous un panier. Mais le lièvre, au lieu de se mettre sous le panier, le renverse et se cache dans un buisson pour voir ce qui va se passer. Bientôt, d'un nuage la foudre tombe sur le panier qui prend feu. Le lièvre saute du buisson en s'écriant ! « Ha ! ha ! mon Dieu ! Tu voulais donc me tuer ? »

Et Dieu lui dit : « Du moment que tu viens de me tromper, je ne peux pas augmenter ton intelligence ».

A ce genre de contes se rattachent de petites farces, des fables qui n'ont aucun autre rôle que d'amuser, comme par exemple l'émoi de la volaille, le matin d'un jour de fête.

« Au lever du jour, les coqs chantent tristement : « C'est la chance qui fera aujourd'hui échapper à la mort ». Les poulets sortant des poulaillers font quelques pas et s'arrêtent inquiets près d'un groupe d'enfants et du chef de famille qui donne l'ordre de saisir quelques volailles, parmi lesquelles un coq, pour la fête de la journée.

Les enfants courent après les poulets. Le plus gros coq, en courant, commande : « Dispersez-vous pour que l'on reconnaisse ceux qui sont poursuivis ». Bientôt, il constate qu'il l'est lui-même, et alors, il s'écrie : « C'est moi-même ! C'est moi-même ! »

Serré de très près, il saute en criant : « N'kalon ! » (Vous n'y êtes point).

Saisi, le coq crie enfin : « Le poulailler est détruit : le poulailler est détruit ! le poulailler est détruit ! »

Les devinettes, très goûtées par l'auditoire des contes, sont lancées à la volée. Les réponses, bonnes ou mauvaises, fusent et sont l'occasion d'un débordement de gaité et d'esprit.

— « Une seule boule de farine a troublé l'eau d'unealebasse.

— « C'est la lune éclairant la nature. »

— « Mon pantalon a été consumé par le feu ; mais le cordon de la coulisse n'a pas été brûlé. »

— « C'est la route dans une plaine couverte d'herbes sèches brûlées par le feu de brousse. »

D'autres sont plus compliquées :

Au son d'un instrument (alebasse traversée par six lames de bambou arquées par la tension de six cordes) appelée « dan » un jeune homme, qui s'était au préalable éloigné du groupe, revient et se met à chantonner :

« Où as-tu caché mon double ? ». Le musicien joue normalement. « Se trouve-t-il dans ma prime enfance ? » Le musicien joue plus fort pour l'encourager, car son double a été caché dans le premier flocon de coton égrené et filé et dont le fil a servi à nouer son cordon ombilical.

Dans une société sans alphabet, et partant sans littérature écrite, le trésor du folklore oral a reçu le dépôt de ce que d'autres pays confient à des livres : toute une tradition exubérante, faite tout ensemble d'histoire, de religion, de contes plaisants, d'enseignements moraux, de satire ou d'observation psychologique. Vaste somme dont la transmission séculaire assure à l'Afrique et la permanence de ses institutions et l'indestructible solidité de son fonds dans une originalité puissante que les apports exotiques peuvent parfois cacher, mais non détruire.



POIDS BAOLÉ (CÔTE D'IVOIRE)
CRAPAUD BŒUF.

CONTES DU PAYS MOSSI (*région soudanaise*)*La mouche maçonne et le crapaud*

Sur les bords des marigots, à l'ombre des Pandanus, de lianes et de palmiers, vivent de nombreux petits animaux. Ils vaquent à leurs affaires très isolément et évitent le plus possible les contacts entre eux, car ceux-ci sont le plus souvent réglés avec brutalité.

Cependant, sur la berge d'un de ces ruisseaux, non loin du sentier où les femmes du village viennent puiser l'eau, vivaient, entre autres, une mouche-maçonne et un crapaud. Ces deux êtres dont les occupations et les goûts étaient aquatiques se rencontraient assez souvent. La mouche venait préparer ses boulettes de mortier, utiles à la fabrication de ses cases, le crapaud, happer les mouches, moustiques et éphémères venant s'ébattre imprudemment à la surface des eaux.

Un jour, la mouche-maçonne assez forte et bien armée de son aiguillon pour ne pas craindre les attaques du crapaud (dont elle avait toujours une peur intime) fut prise, un certain matin, de la fantaisie de se moquer un peu de son voisin. Elle eut l'idée de l'inviter à venir prendre un repas chez elle. Elle le convia donc pour le lendemain... en toute simplicité... en lui précisant qu'elle habitait pour le moment, à quelques mètres de là, dans une anfractuosité de roche, au pied d'un vieux fromager. Le crapaud, d'une nature sociable, très flatté, remercia vivement et accepta l'invitation.

Le lendemain, le soleil étant déjà haut à travers le feuillage, notre crapaud se mit en route vers la demeure de son hôtesse et, procédant par petits bonds... floc... floc... comme d'habitude... floc... floc, arriva chez elle. Le repas était prêt et paraissait appétissant, mais la mouche-maçonne, à l'aspect de son hôte, s'écria : « Oh, mon cher, je ne saurais manger avec vous, vous avez les mains trop sales ». Le bon crapaud ne perceant pas la malice, convenant du fait, s'en retourna incontinent au marigot... floc... floc... où il se lava avec soin les mains et floc... floc... revint tout naïvement dans les mêmes conditions se représenter chez son amie. Comme on peut l'imaginer, ses mains étaient encore sales et la mouche le rabroua de nouveau. Notre pauvre crapaud reprit le chemin du marigot, se hâtant. Après quelques

voyages de ce genre, essoufflé, fatigué, affamé, il comprit un peu tard — le repas ayant disparu, mangé entre temps par la malicieuse mouche — qu'il avait été berné. Il s'en alla donc, floc... floc... ruminant sa mésaventure, mais n'en faisant rien paraître, en vrai gentleman.

A quelques jours de là, ayant bien étudié sa petite vengeance, il invita à son tour sa voisine à déjeuner. Celle-ci sans méfiance accepta. Notre crapaud habitait tout près de la berge dans un vieux canari ébréché et abandonné dans un fourré. La mouche-maçonne connaissait l'endroit et se présenta à l'heure dite. Là aussi, le repas était prêt et le crapaud à table. Pénétrant à toutes ailes, vrombissante dans la jarre sonore, ... vrou... vrrrrrouou... ; notre mouche se disposait joyeuse à prendre sa part du festin... vrrrou... vrrrou... Mais le crapaud, à ce vacarme (bien escompté dans son calcul) de s'écrier : « Halte-là, chère amie, il m'est absolument impossible de manger en musique ; je vous prie, laissez-donc votre tam-tam dehors ». Surprise, mais obéissante, la mouche-maçonne sortit, fit un petit tour et revint aussi bruyante... rouou... rouou... rouou... Le manège se répéta jusqu'à ce que le crapaud fut venu à bout du repas, riant et bien vengé. La mouche-maçonne était partie dépitée, n'ayant pu bien entendu, laisser son tam-tam à la porte.

Les relations entre les deux amis n'allèrent jamais plus loin. On sut, plus tard, que la mouche-maçonne avait abandonné son logis pour bâtir ailleurs.

SERIBA-DIAN ET KABAKO

Il y avait un homme du nom de Seriba-Dian qui était pauvre, pauvre jusqu'au dernier degré de la pauvreté. Un matin Dian alla chercher des termites pour sa poule comme de coutume. Quand il donna un grand coup de daba à la première termitière qu'il vit, des pépites et de la poudre d'or brillèrent sous ses yeux. Affolé, il emplit son panier et s'en retourna vivement dans sa case ; il tira Djegué, sa femme, jusqu'au fond de la chambre, lui raconta l'aubaine et mit entre ses mains le trésor pour aller en chercher encore. Aussitôt que Dian tourna le dos, Djegué, qui n'était pas aussi sage que le pensait son mari, emporta tout l'or chez Moro, son amant.

« Voici, Moro, un panier d'or que mon maudit mari rapporta de la brousse ce matin. Cache-le sous ton tara ; nous l'emploierons, toi et moi ».

Quand le mari revint les mains vides, il trouva que Djegué criait au voleur, simulant la désolation et l'affolement, appelait à son aide tous les Fétiches fameux, les Ancêtres capables de faire des miracles, pour retrouver ce qui devrait tirer leur ménage de la misère et des privations. Dian fut pris au piège ; le cœur gros, pensant au suicide, il quitta le village et revint s'accroupir auprès de la termitière



BAS-RELIEF DES BATIMENTS ROYAUX D'ABOMÉY (DAHOMÉY)

miraculeuse. Il y resta toute la journée et une bonne partie de la nuit. Soudain, un Génie surgit de terre et lui demanda le motif de sa présence dans ce lieu. Dian lui raconta son histoire et s'étendit davantage sur le vol du trésor, comptant sur l'intervention du Génie. Celui-ci lui conseilla d'aller voir Kabako, le devin qui n'est pas loin. Notre homme n'attendit pas le jour ; chemin faisant, il vit un quidam qui

se débattait dans une mare, semblant se noyer et qui criait à perdre haleine : « A boire ! A boire ! Je veux de l'eau ; je meurs de soif ». Dian ne peut s'empêcher de dire à haute voix . « Kabako ! Chose étonnante ! Crier de soif pendant que tu nages dans une mare ? Cela est une chose étonnante. »

« Passe ton chemin, Dian ; tu verras des choses qui t'intrigueront davantage, Kabako t'attend ».

Dian entendit un peu plus loin des coups sourds et aperçut un bœuf qui s'acharnait, à coups de cornes, contre un énorme rocher.

« Je ne vois que des scènes stupéfiantes ce soir », s'exclama Dian.

« Tu n'en es pas à la dernière, lui fit remarquer le bœuf ; tu seras plus stupéfait si tu continues ta route ».

Après, il distingua des vers luisants qui sortaient de leurs trous et s'évertuaient, vainement, d'y rentrer ; les ouvertures ne s'y prêtaient pas. Dian, qui n'était pas maître de sa langue, fit une réflexion à laquelle un ver répondit : « Passe à côté de nous, Dian, tu verras bientôt quelque chose de plus intrigant ».

Aux abords d'un village, Siriba Dian aperçut un gamin ne portant qu'un cache-sexe et lui dit : « Fils, va me montrer la case de Kabako, le grand devin ». Après l'avoir dévisagé, l'enfant répartit : « Suis cette ruelle à droite, tu trouveras Kabako assis devant sa case au milieu de ses petits-enfants. » Avant que Dian arrivât au lieu indiqué, l'enfant, qui n'était que Kabako, prit un raccourci ; vous pouvez vous imaginer la stupéfaction et la confusion de Dian quand il le retrouva assis dans un groupe de vieillards. Son étonnement fut plus grand quand le petit garçon, s'adressant à l'un des plus vieux de l'assistance : « Petit-fils, pendant que l'étranger me raconte le motif de sa visite, va chercher le bouc qu'on égorgera en son honneur ».

Quand Dian eut achevé de narrer tout au long son aventure et tout ce dont il a été témoin avant d'arriver chez Kabako, celui-ci daigna lui interpréter d'abord les scènes qui l'ont si étonné.

« Eh bien, l'homme qui mourait de soif dans la mare est l'image de l'avare, celui qui, comblé par la fortune, ne sait pas en profiter et brûle du désir d'augmenter son bien ; il sera toujours malheureux parce qu'insatiable, son désir restera insatisfait. Le bœuf luttant contre le rocher représente un mariage mal assorti, d'un homme jeune et naïf avec une femme âgée et intrigante. Le ménage restera

sans enfant et le mari sera toujours le jouet de son épouse. L'insecte qui ne peut rentrer dans son trou n'est autre chose que la parole qui, sortie de la bouche ne peut être rattrapée et doit faire son chemin ; il faut savoir les choses qu'on peut dire et celles qu'on doit garder pour soi. Pour ce qui concerne ton panier d'or, emporte ce bouc. Il ressuscitera tant que tu ne perdras pas sa tête et sa peau. Tu l'égorgeras tous les jours. En suivant mes conseils, tu sauras ce qu'est devenu ton or et tu le recouvreras. Je te donne congé ».

Très intrigué et peu satisfait, Dian retourna chez lui.

Tous les soirs il tuait son bouc, le dépeçait, gardait la tête et la peau avec précautions et donnait la viande à Djégué pour le repas du soir. Celle-ci ne cessait de parler de ce bouc sorcier et nourrit le projet de faire profiter Moro de cette bonne fortune que Dian ne méritait pas. Mais avant qu'elle mit son noir projet à exécution, le bouc parla devant les deux époux : « Au lieu de faire l'étonnée, Djégué, va tout de suite chez ton amant Kinso Moro, rapporte le panier d'or que tu lui as confié et qu'il a caché dans son grenier. C'est toi qui as fait le malheur et entretenu la misère de ton nigaud d'époux ».

Pleine de confusion et d'épouvante, Djégué courut chez Moro, ne cessant de crier : Kabako ! eh kabako . » Elle rapporta l'or et mourut sur-le-champ. S'adressant alors à Dian qui ne pouvait en croire ses oreilles et ses yeux, le bouc de Kabako continua :

« Toi, Siriba Dian, méfie-toi de la femme, méfie-toi de ta langue et méfie-toi de ton penchant pour l'or. Surveille ta langue et sache garder ton secret. Choisis bien ton épouse et ne te confie pas toujours à ta femme. Contentée-toi de ce que Dieu t'a donné et n'envie jamais le bien d'autrui ».

Là-dessus, le bouc disparut.

La fable laisse deviner que Dian profita des conseils de Kabako et vécut riche et heureux avec ses nombreux enfants.

(Communiqué par Diadé Coulibaly)



POIDS BAOULÉ (CÔTE D'IVOIRE)
SERPENT ENROULÉ.

ORIGINE DES ROCHERS DE TOSAYE

Trois rochers traversent le Niger à Tosaye, sur l'origine desquels les indigènes fournissent l'indication curieuse que voici :

Un Targui avait épousé une femme sonraï de laquelle il avait eu deux enfants : l'un blanc comme son père, l'autre noir comme sa mère. Devenus grands, ces deux frères, par suite de la différence de leur teint, se crurent de race différente. Ils n'arrivèrent pas à s'entendre ; ils se haïssaient mutuellement ; aussi, une guerre ne tarda pas à éclater entre les deux clans ennemis, les Touaregs d'une part et les Sonraï de l'autre. Le combat fut acharné, plusieurs guerriers jonchèrent de leur cadavre le champ de bataille.

La femme sonraï, mère des deux belligérants, alertée, accourut pour les séparer. Malgré tous ses efforts, toutes ses prières les deux frères refusèrent sa proposition. C'est alors qu'elle leva son sein et les maudit tous deux. La nature pour exaucer les vœux de la mère, les transforma en amas de pierres, le Targui et ses partisans constituant le mont blanc de la rive gauche, le Sonraï et les siens celui de la rive droite qui est noir. Et au milieu d'eux pour les séparer toujours, leur mère forme un mont dans le fleuve.

Depuis, les Sonraïs recommandent aux mères de ne pas maudire leurs enfants en levant leurs seins.

L'HYÈNE ET LES SINGES (*fable bambara*)

C'était la famine. L'hyène eut une idée et voulut la mettre à profit pour apaiser sa faim. Elle chargea sur la tête de son petit-fils une grande marmite. Elle alla trouver les singes au pied de la « grande montagne ». Là, elle leur dit : « Mes frères, vous savez tous que la faim nous torture, nous, nos femmes et nos enfants. Entre frères, je vais entrer avec mon petit-fils dans la marmite qui contient de l'eau. Vous allez nous faire bouillir dans la marmite jusqu'au moment où je vais crier : « Nous sommes cuits ! » Vous boirez alors l'eau qui restera de la marmite et vous m'en direz des nouvelles. A votre tour, vous entrerez dans la marmite,

et ainsi de suite nous boirons tour à tour des « bouillons » de singes et des bouillons d'hyènes ».

Les singes acceptèrent. L'hyène et son petit-fils entrèrent dans la marmite contenant déjà du sel. Quand l'eau commença à bouillir, l'hyène cria : « Nous sommes cuits ! » Les singes ouvrirent la marmite et burent l'eau légèrement salée qui restait de la « cuisson » des hyènes. A leur tour, les singes entrèrent tous dans la marmite. L'hyène mit une quantité plus grande de sel dans la « soupe ». Elle activa le feu avec son petit-fils. Les singes crièrent : « Nous sommes cuits ! Nous sommes cuits ! ». L'hyène répondait : « Ah ! vous voulez que j'active davantage le feu ? Bon ! » Elle fit tant et si bien que les singes moururent. Elle les assaisonna et fit avec son petit-fils, pendant plus de trois mois, d'excellents repas.

C'est pourquoi les singes craignent tant les hyènes, surtout quand il fait nuit noire.

LE " MAIGRELET " ET LE FROMAGE

Jadis, il y eut une année de grande famine, une disette générale. Tout le monde avait maigri et était devenu incapable de se mouvoir. Un chef de famille fut incapable de pourvoir aux besoins de ses enfants. Les soucis l'amaigrèrent à tel point que son corps n'ayant plus forme humaine, ressemblait à celui d'un iguane. Tout le monde le surnomma ainsi : « l'homme maigre ». L'homme abandonna sa famille et se retira en pleine brousse. Là, il se coucha à l'ombre d'un grand arbre et appela vainement la mort. Tout à coup, une grosse boule de fromage roulant et démolissant tout sur son passage survint et le cogna.

Le fromage : « Oh ! pardonne-moi, je n'ai pas fait exprès. Je ne savais pas que tu étais couché sur mon chemin. Que fais-tu là, pauvre maigrelet ? »

Le maigrelet : « J'ai abandonné ma famille à cause de la famine. Je voudrais mourir dans la brousse et non au milieu de mes enfants ».

Le fromage : « Maigrelet, chasse-moi et si tu parviens à me saisir avant d'atteindre mon trou, tu me mangeras ».

La course s'engagea : « Kraou, kraou, kraou » (exclamation marquant la rapidité), « Bri bra bri bra tiki taka tiki taka » (exclamation désignant la fatigue). Le maigrelet

saisit le fromage à deux pas du trou. Le fromage gesticula dans sa main, échappa et se jeta dans son domaine. Sa force renversa le maigrelet à terre. L'homme se leva et rejoignit son arbre à pas lents.

Trois fois ils renouvelèrent la course. L'homme réfléchit. Dans cette longue méditation, une idée lui vint à l'esprit : il fabriqua un grand panier en bambou qu'il alla appliquer à l'ouverture du fameux trou.

Le quatrième jour, la course recommença et cette fois, le fromage fut pris dans le panier. L'homme s'appêtait à le manger. Le fromage le pria de le laisser sous condition. L'homme le laissa. Le fromage alla chercher un magnifique et prodigieux sifflet au fond de son trou. Il le lui donna et lui recommanda de ne jamais le perdre, car c'est un excellent fusil. Trois coups de sifflet suffisent pour abattre un gibier quelconque. Plus de trois coups l'animal tombe pourri et plein de vers.

L'homme exécuta docilement les conseils et il devint à partir de ce jour heureux. Il retourna dans sa famille et répandit le bonheur dans le village.

LA BOULE DE GRUAU

Un jour, tous les animaux de la brousse se sont réunis pour cultiver. Mais le mil est mal venu. La totalité de la récolte a été transformée en une seule boule. On promet cette boule à celui qui pourra la lancer en haut et compter 30 avant qu'elle ne touche terre. Tous les animaux essayèrent mais en vain. Le tour de la hyène arriva. Elle lança la boule et dit : « 3 fois 9 plus 3 ». Elle saisit la pâte et s'enfuit. Le lion la poursuivit. Au moment où elle allait entrer dans son terrier, le lion lui donna un si fort coup de patte sur le dos que son arrière-train en fut affaissé.

C'est pourquoi toutes les hyènes ont le derrière en pente.



POIDS BAOULÉ (CÔTE D'IVOIRE),
TORTUE D'EAU DOUCE.

LA DÉCOUVERTE DE LA MUSIQUE NOIRE

A. SCHAEFFNER

EN quelques pages servant d'introduction à la Revue « *Présence Africaine* » André Gide expose comment l'on est venu, chez les « peuples dits civilisés », à considérer les Noirs non plus comme un bétail que l'on exploite, mais comme des êtres de qui l'on a beaucoup à apprendre. Avec juste raison voit-il en la musique le domaine où l'on reconnut d'abord que les Noirs excellaient. Le goût pour la sculpture nègre n'apparut qu'ensuite. Toutefois, malgré les légitimes réserves dont il accompagne ses citations, peut-on s'étonner du rôle, somme toute premier, que Gide prête au comte de Gobineau dans la découverte de la musique noire ; et non pas seulement de l'existence de celle-ci, mais des dons exceptionnels qui s'y manifestent. Déjà Guillaume Apollinaire, en des pages qui remontent à 1917, n'avait pas signalé sans quelques précautions le cas de Gobineau ; précautions que ni l'état de guerre avec l'Allemagne ni le souvenir des Gobineau-Vereine ne suffisaient à lui avoir inspirées. Négligeant la musique — il mourut sans avoir rien connu du jazz — Apollinaire ne prêtait attention qu'aux qualités plastiques des masques et des idoles nègres, et y

voyait les seules raisons d'une « mélomanie » qu'il était le premier à constater chez des collectionneurs et des peintres contemporains. Il va de soi qu'à l'époque de Gobineau « l'art nègre », comme bien d'autres arts archaïques, ne pouvait susciter aucun intérêt d'ordre esthétique.

Ernest Renan, à la fin de ses *Apôtres*, qualifie le comte de Gobineau de « narrateur qui a tout su d'original ». Il ne pense qu'à l'auteur des *Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale*, livre admirable publié en 1865. Dix ans auparavant, les deux derniers volumes de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* venaient à peine de paraître, Gobineau rejoignait son poste à l'ambassade de Téhéran : pour la première fois seulement il quittait l'Europe ; jusque là n'était-il allé qu'en Allemagne et qu'en Suisse. Ses connaissances sur les divers peuples qui se partagent le monde provenaient de sources indirectes et livresques pour la plupart. Faut-il trouver surprenant que, sans l'expérience que lui donneront ses voyages, il ait tout de même vu les hommes, au moins certains, les Grecs par exemple ? Déjà conteur et romancier, il était à bonne école, celle de Stendhal et de Mérimée. Mais qu'aurait-il su des Noirs ? Une de ses notes se réfère simplement à une lettre d'un missionnaire allemand, Krapf, qui séjournait parmi les populations de l'Est africain. Le tableau que l'auteur de *l'Essai* fait du Bambara ne pouvait qu'être de la plus haute fantaisie. Comme tout le monde pourtant il avait dû lire le Journal de voyage de René Caillié ; ce n'est certes pas là qu'il apprit que, sous la jouissance de la musique, « l'Africain se cramponne à son siège ». Ayant séjourné au Brésil de 1868 à 1870, il eût pu reviser auprès des nègres d'Amérique, ménestrels ou danseurs, ses vues premières sur la sensibilité de la race noire à la musique et observer, en tout cas, de quelle façon cette sensibilité se manifeste. Non pas que le Noir « ramenant ses membres les uns sous les autres..., cherche, par la diminution d'étendue de sa surface, à concentrer davantage dans sa poitrine et dans sa tête les crispations tumultueuses » d'un bien-être furieux, mais bien au contraire, qu'il prend feu de partout et projette autour de lui le rythme qui le travaille féroce-ment. De l'Amérique Gobineau conserva l'image d'une « opulence toute matérielle », « nature physique où aucun souvenir humain ne parle... (1) ». D'autres voyageurs, en Amérique

(1) *Nouvelles asiatiques*. VI. La vie de voyage.

même, s'étaient souvenus des hommes qu'ils y avaient vus, et peut-être plus des Noirs que des Indiens, les peignant tels que ni l'esclavage ni le christianisme ne les a modifiés. La seconde édition de *l'Inégalité des races humaines*, qui parut après la mort de Gobineau, ne présente aucune retouche ; uniques pages ajoutées, un avant-propos avertit de sa volonté de ne changer « absolument rien » à son livre. Oserais-je dire que les seules relations avec le monde noir, les plus lointaines vraiment qui se puissent imaginer, Gobineau les eut en épousant Mademoiselle Monnerot, qui était d'origine créole ?

Bien avant 1853, date à laquelle parurent les premiers tomes de *l'Inégalité des races humaines*, de nombreux voyageurs, chroniqueurs, compilateurs avaient porté à l'attention du monde civilisé l'existence en Afrique d'une musique indigène et, quelle que fût — à leur point de vue — la barbarie de celle-ci, avaient révélé l'abondance des instruments, le détail ingénieux de certains, et plus encore l'étrange passion des Noirs pour la danse. L'un de ces auteurs, le Père Labat, qui ne publia pas moins de quatre relations de voyages en Afrique ou dans les îles de l'Amérique, n'accordait même aux Noirs qu'un seul domaine où ils témoignassent de dispositions naturelles et d'une ardeur à atteindre la perfection : le chant et la danse. « C'est en cela seul, qu'on ne peut les accuser de négligence ; ils s'appliquent à apprendre ces chansons et ces mouvements, comme à l'affaire du monde la plus nécessaire et la plus sérieuse... Ils se vainquent en ces occasions ; ils se surpassent, ils appliquent tous leurs soins à s'acquitter de cet exercice, avec une ponctualité tout à fait extraordinaire (2) ». Ces lignes, qui datent de 1732, ne furent pas les seules ; contrairement à ce que l'on pouvait supposer d'une musique de « sauvages », l'on reconnut que celle des Noirs, en son effervescence même, était parfaitement réglée et devait moins au caprice de chacun qu'à la discipline de tous. Sans doute, André Gide observera plus que quiconque cette enviable précision de mouvements ; il ne saura mieux la comparer qu'à celle d'un art essentiellement statique, l'architecture : « C'est net, précis, rythmé, comme leurs demeures, comme tout ce que je connais des Massa. Et varié » (3). Mais il faut songer qu'au XVIII^e siècle, une

(2) *Relation historique de l'Ethiopie occidentale*, Paris, 1732, t. II, pp. 52-53.

(3) *Le Retour du Tchad*, p. 27.

quarantaine d'années après le livre du Père Labat, Mozart raille encore les Français se figurant que leurs violonistes étaient les seuls au monde à réussir « le premier coup d'archet », c'est-à-dire à commencer ensemble dans l'orchestre.

Nous devons à la patiente lecture d'un membre de la Royal Empire Society, M. Douglas H. Varley, une bibliographie monumentale de tout ce qui traite de *l'African native music* (4). Ce catalogue critique comporte déjà plus de 1.200 numéros ; et est-on bien fier de découvrir quelques rares livres ou articles qui ont échappé à l'information étendue du bibliographe anglais. En évaluant aujourd'hui à un millier et demi le nombre d'ouvrages ou d'articles qui touchent à ce sujet peut-être se rapproche-t-on de la vérité. Un tel nombre indique combien peu la musique des Noirs d'Afrique comme d'Amérique a échappé à la curiosité des Européens, quels que soient les commentaires naïfs ou les jugements superficiels de ceux-ci. Je doute que la musique ou la danse d'aucune autre race ait suscité autant d'intérêt.

Une question se pose : à quand remonte la découverte de la musique noire ? a-t-elle devancé ou suivi celle de la musique des autres races ? Pour ne comparer que Continent Noir et Nouveau-Monde, encore faut-il distinguer la date où furent faites les observations et celle de leur publication ; souvent se trouve-t-il un écart de plusieurs siècles. Ainsi la première « organographie » à peu près complète à laquelle ait prêté une musique indigène est contenue dans *l'Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* de Sahagun : l'auteur débarqua au Mexique en 1529 ; son manuscrit fut publié exactement trois cents ans après, en 1829. Pour ce qui concerne l'Afrique, dès le moyen âge un chroniqueur arabe, Ibn Batouta, voit chez les Noirs du Soudan plusieurs instruments : le récit de son voyage remonte au XIV^e siècle, mais ce n'est que dans la première moitié du XIX^e qu'on songe à le traduire et à l'éditer. Vasco de Gama, dès sa première expédition dans les dernières années du XV^e siècle, aborde l'Afrique australe : dans la seconde moitié du XIX^e on mettra en lumière le texte où le navigateur portugais parle de la musique des Hottentots, qu'il considère d'ailleurs comme des nègres. Si donc l'on ne tient compte que de la date où furent publiées les découvertes des voyageurs, peut-

(4) Londres, The Royal Empire Society, 1936.



MUSICIEN CONIAGUI — YOOKOUNKOUN (GUINÉE).



être est-ce à Jean de Léry que revient le mérite d'avoir signalé, le premier, en 1578, un instrument de musique indien : la *maraca*, connue de nos jours encore sous ce nom. Instrument de jazz, les Noirs d'Amérique ont dû l'emprunter aux Indiens, bien que leurs ancêtres l'aient également employé en Afrique sous diverses dénominations. Plus d'une fois l'Amérique, grâce à sa population noire, révélera à l'Europe des instruments ou des danses qui n'avaient pas encore été vus en Afrique même. Mais c'est à Alvise da Ca da Mosto, qui visite le Sénégal entre 1455 et 1457 que l'on doit la première mention d'instruments nègres : luths à deux cordes et tambours. La relation de son voyage sera connue moins d'un siècle après et même traduite en français en 1556 — une vingtaine d'années avant *l'Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* de Jean de Léry.

Il faut attendre De Bry et la sixième partie de *l'Indiæ orientalis*, imprimée à Francfort en 1604 pour avoir d'autres indications sur la musique des Noirs d'Afrique, et particulièrement des habitants du « royaume aurifère de Guinée ». Indications peu précises, négligeables même, si l'on n'y relevait déjà quelques-uns des thèmes qui seront constamment repris dans les textes ultérieurs : danses accompagnées de chœurs ; tambours faits de troncs d'arbre évidés et couverts d'une peau à une extrémité ; hochets ; instruments à six cordes, proches de nos harpes et joués comme celles-ci, la caisse étant en bois et les cordes en matière végétale, etc. Cinq années après, en 1609, un couvent de Dominicains, à Evora, ville portugaise où florissait la musique polyphonique, publie *l'Ethiopia oriental* du Frère Joao dos Santos ; l'ouvrage est traduit en français en 1684 (*Histoire de l'Ethiopie orientale*) : pour la première fois se rencontre une description extrêmement détaillée d'instruments de musique noire. En usage chez les Caffres, deux de ces instruments comptent parmi les plus typiques de l'organo-logie nègre : le xylophone, généralement et faussement appelé « balafon » ; la *sanza*, qui se compose d'une planchette ou d'une petite caisse surmontée de lamelles flexibles de rotin ou de fer, dont les extrémités libres sont « pincées » à l'aide des deux pouces. Cette première mention de deux instruments aussi caractéristiques mérite que nous nous y arrêtions.

De tous les instruments des Noirs, le xylophone est certainement celui qui a frappé le plus l'imagination des

Européens : souvent décrit, il est figuré sur des gravures de nombreux livres de voyage. On le compare généralement à un petit orgue portatif, et le fait que de simples morceaux de bois puissent produire des sons de hauteurs différentes est jugé digne d'admiration. Cela prouve au moins que les « régales de bois », dont le Père Mersenne parle dans son *Harmonie universelle* et dont il attribue l'usage aux seuls Flamands, Turcs (?) et « autres peuples » étaient oubliées ou ignorées de la plupart des Européens au XVII^e siècle (5). Le xylophone que décrit, en 1609, le Frère Joao dos Santos comporte 18 lames, sous lesquelles sont disposées des résonateurs en calebasse, de différentes grosseurs. L'auteur précise que les calebasses sont percées chacun d'un petit trou et que celui-ci est recouvert d'une membrane constituée par un fragment de cocon d'araignée : ce curieux dispositif a pour effet de « détimbrer » le son naturel du xylophone. Moins le dernier, tous ces détails se retrouveront dans les ouvrages ultérieurs de Jobson (*The Golden Trade*, 1623), de Michel Ange et Denys de Carli (*Relation curieuse et nouvelle d'un voyage de Congo*, 1680), de Le Maire (*les Voyages du Sieur Le Maire aux îles Canaries, Cap Vert, Sénégal et Gambie* 1695), de Froger (*Relation d'un voyage... aux Côtes d'Afrique...* 1698), etc. Jobson nomme l'instrument « ballards » et Froger « balafo » ; seul Jobson note que les joueurs de xylophone portent à leurs poignets des anneaux de fer et autres sonnaillles dont le cliquetis se mêle aux sons du xylophone. Une forme plus primitive de l'instrument est signalée chez les esclaves noirs des Antilles par Richard Ligon (*A true and exact history of the island of Barbados*, 1657) ; six poutrelles simplement, sous lesquelles il ne semble pas qu'aucun résonateur soit suspendu (6). Dès cette époque, milieu du XVII^e siècle, les ouvrages sur les « isles de l'Amérique », puis sur la Guyane et les Etats-Unis (seconde moitié du XVIII^e), enfin sur le Brésil (début du XIX^e) doublent les renseignements recueillis en Afrique et même comblent les lacunes de l'information sur certains points. Mais, il s'en faut que le Frère Joao dos Santos ait été le premier à mentionner l'existence du xylophone tant

(5) Marin Mersenne, *Harmonie universelle* (1636-37), pp. 175-176.

(6) S'agit-il d'un xylophone dont les lames sont fixées sur deux poutres transversales, celles-ci étant disposées au-dessus d'une fosse creusée dans le sol ? Ce type primitif de xylophone a été décrit pour la première fois par P.E. Isert (*Neue Reise nach Guinea*, 1790).

chez les Noirs qu'en dehors de l'Afrique. Il semble bien que l'un des instruments soudanais que le chroniqueur arabe Ibn Batouta aperçut à la cour du Sultan de Melli ou roi de Mali ait été un xylophone avec des résonateurs en calebasse. A peu près à cette époque remonte la première figuration de l'instrument sur des sculptures de Java ancien. Nous aurions donc la preuve que le xylophone existait vers le XV^e siècle en deux points extrêmes de son aire de répartition. En Europe, il est nommé ou représenté au début du XVI^e siècle. Selon le professeur Curt Sachs, un organiste du Palatinat, Arnold Schlick, mentionne dans l'un de ses ouvrages, en 1511, un instrument en bois et à percussion ; d'où provenait-il et quelle forme avait-il exactement ? Tout ce que l'on sait c'est que le xylophone devient l'un des attributs de la Mort dans les figurations de Danse macabre et que la forme portative sous laquelle il se présente dès Holbein l'apparente de façon étrange à un type de xylophone exclusivement africain (7).

La découverte de la sanza, instrument plus proprement nègre — le seul peut-être qu'aient vraiment inventé les Noirs —, chez les Caffres du début du XVII^e ou de la fin du XVI^e siècle, pose un problème différent, pour ne pas dire qu'elle clôt un débat. Ne la trouvant mentionnée que par des explorateurs du XIX^e siècle, le professeur Curt Sachs relègue la sanza parmi les instruments de musique très tardifs et quelque peu bâtarde. En fait, nous ignorons pour quelle raison, la sanza a passé inaperçue dans le reste de l'Afrique jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle : il est à croire qu'on l'ait cachée, comme le rhombe, aux yeux des Européens. Toutefois, entre 1773 et 1777, l'instrument est signalé par Stedman chez les Nègres Bosch de la Guyanne, sous le nom de *loangobania* — double raison pour que l'instrument vienne d'Afrique équatoriale et y ait existé avant le XVIII^e siècle. Par ailleurs, des sanza que M. Maurice Leenhardt vit en Mozambique comportaient des figurations totémiques : il ne semble pas qu'on eût gravé celles-ci sur des objets d'invention récente. Enfin le British Museum et le Musée de Tervueren possèdent des sanza du Congo Belge fixées sur une hémisphère crânienne, nouvel argument contre le jeune âge de l'instrument (8). Que s'est-il passé entre le début du XVII^e siècle, où l'on découvre la sanza chez les

(7) Sachs, *The History of musical instruments*, p. 439 ; *Handbuch der Musikinstrumentenkunde*, 2^e éd., p. 18.

(8) Schaeffner, *Origine des instruments de musique*, pp. 139-141.

Caffres, et la seconde moitié du XIX^e où elle paraît se multiplier en Afrique, étant signalée entre temps en Guyane, puis au Brésil, et jusque dans les rues de Rio de Janeiro ? (9).

Dès le XIV^e siècle, Ibn Batouta mentionne les trompes d'ivoire; celles-ci, qui ont pratiquement disparu du Soudan, ont dû être employées dans presque toute l'Afrique noire. Sur des peintures tombales d'Egypte, datant du milieu du 2^e millénaire avant Jésus-Christ, les seuls hommes qui présentent des traits négroïdes sont des musiciens ou transportent des défenses d'éléphant. De tout temps, les Noirs ont dû être réputés se livrer à la musique ou au commerce de l'ivoire. Mais si l'on excepte la chronique d'Ibn Batouta, qui sera publiée cinq siècles après, aucun des premiers voyageurs en Afrique ne parle des trompes d'ivoire dont des exemplaires étaient parvenus pourtant jusqu'en Europe. Ce n'est pas à l'un de ces voyageurs mais à un théoricien de la musique, Michel Praetorius, vivant à la cour de Brunswick, que l'on doit en 1620 la première figuration d'une trompe en ivoire authentiquement nègre et peut-être même provenant du Bénin. Comment Praetorius avait-il eu cette trompe entre les mains ou comment s'en était-il procuré un dessin ? Il se trouve que le premier objet d' « art nègre » reproduit, à ma connaissance, dans un ouvrage européen, apparaît dans un traité de musicologie du XVII^e siècle, le *Syntagma musicum*. Avec cette trompe d'ivoire deux autres instruments d'Afrique noire étaient dessinés : une cloche double en fer et un pluriarc — ce dernier présenté comme d'origine « indienne », terme qui, à cette époque, pouvait désigner des populations de trois continents. Là encore, doit-on se demander comment ces deux objets, qui n'avaient même pas le mérite d'être en une matière précieuse et ouvragée, parvinrent à la connaissance d'un organiste attaché à la cour de Brunswick. Praetorius était un musicien très érudit pour son temps ; le Père Mersenne, qui ne l'était pas moins, ne signale, une quinzaine d'années plus tard, dans son *Harmonie universelle*, aucun instrument noir, alors qu'il parle d'instruments asiatiques et donne la première reproduction d'une *vina* de l'Inde, désignée d'ailleurs comme venant de la Chine. En France pourtant, les grands voyages de découverte avaient suscité une véritable mode pour tout ce qui était indigène ou « sauvage » : sous le règne de

(9) Stedman, *Voyage à Surinam*, pp. 91-94 et pl. XXXVIII; Ferdinand Denis, *La Guyane* (1823), t. II, pp. 31-33.

Henri IV et de Louis XIII, des ballets de cour présentaient des danses d'Américains, de Nègres ou de Turcs, selon une géographie très libre d'ailleurs. C'est ainsi qu'à l'un de ces ballets l'on voyait un Cacique « monté sur un éléphant, précédé de trois nègres frappant sur de petits tambours, et suivi de cinq Africains gesticulant et gambadant » (10). Un ballet représenté en 1601 s'intitulait simplement les *Nègres*. On se doute qu'à cette époque, pas plus qu'à la suivante où règnera l'opéra-ballet, puis l'opéra tout court, aucun air, aucun rythme, aucune instrumentation n'offre, avec la musique africaine ou avec tout autre musique extra-européenne, un semblant de parenté. Il faudra attendre au moins la fin du XVIII^e siècle pour que la musique occidentale prenne peu à peu contact avec la musique noire, ou supposée telle, et cela seulement par le détour des Antilles puis de la Louisiane.

Trois années après Praetorius le livre de Jobson sur le trafic de l'or, (*The Golden Trade*) apporte des éléments nouveaux moins sur les instruments eux-mêmes que sur les musiciens, sur certaines de leurs fonctions dans la société et sur la danse. Selon Jobson, il ne se peut trouver aucun peuple qui soit touché plus que les Noirs par la musique : cela est dit plus de deux cents ans avant *l'Essai* de Gobineau. Pour la première fois, l'existence des griots est signalée : l'auteur les compare aux bardes irlandais, parle de leurs chants de louange ainsi que de leur situation particulière, apparemment méprisable. Les griots n'ont d'autre sépulture que le tronc creux d'un arbre où le cadavre, placé debout, est hors d'état de nuire ; ces musiciens étant en relations directes avec un « démon » *Ho-re*. L'ensevelissement dans un vieil arbre sera souvent évoqué par des écrivains ultérieurs, mais sa signification exacte se perdra. Il semble que Jobson laisse entendre que les griots peuvent improviser et se livrer à leur inspiration. Ils se servent d'un instrument à six cordes ; sinon un joueur de tambour d'aisselle accompagne le harpiste ou luthiste et, la bouche grand ouverte, émet un chant informe, très exactement bruitique (*rude noyse*). Dapper, dans sa *Description de l'Afrique* de 1686, énorme compilation dont la plupart des sources nous restent inconnues, ne prête qu'aux seuls tambourinaires wolofs cette condition soi-disant infâmante

(10) Henry Prunières, *Le Ballet de cour en France avant Benserade et Lully*, pp. 169-170, d'après un dessin conservé au Musée du Louvre.

qui empêche de les enterrer, eux et leurs familles, comme les autres hommes. Dapper montre cependant que s'ils ne peuvent entrer « dans l'antichambre du Roi » ils n'en sont pas moins « fort bien reçus à la Cour des Princes » et sont « joueurs d'instruments des Rois ». Contradictions apparentes, aucune distinction n'étant faite entre les types d'instruments dont on se sert, entre les fonctions réelles que remplissent les joueurs de ces divers instruments, enfin entre les musiques elles-mêmes, qui laissent ou ne laissent point de marge à l'improvisation individuelle. Les griots que dépeint Jobson, par leurs relations avec un Génie inspirateur, ne sont pas tellement éloignés des chamanes sibériens dont nous savons par ailleurs que leurs cadavres ou leurs cendres sont déposés sur le haut d'un arbre ou dans un creux de celui-ci ou que leurs tombes s'abritent derrière des bouquets d'arbres, même en des régions où ces derniers se trouvent être rares (11). Aujourd'hui, dans des sociétés d'Afrique occidentale, le devin, magicien ou chasseur de sorciers, quoiqu'il ne soit pas spécialement musicien, possède une harpe ou un instrument à cordes apparenté. L'instrument, variable selon les civilisations, mais ici exclusivement à cordes ou à membranes, permet de communiquer avec le monde des esprits, quand il n'est pas une arme contre ceux-ci ; ailleurs, il est le véhicule qu'emprunte le magicien pour traverser l'espace. Chamane, magicien, griot, même si ce dernier est au service d'un chef, il s'agit toujours d'officiants ou de musiciens qui sortent plus ou moins du cadre normal. Considérée d'ailleurs en son ensemble, sur toute l'étendue qu'elle occupe en Afrique, la musique noire — ou les musiques noires — apparaît relativement peu imprégnée de *griotisme* : du fait d'abord qu'elle s'emploie le mieux au chant choral et à la danse en groupe, en des formes vigoureusement dessinées, fondées plus sur la répétition ou sur des effets de contraste que sur la variation ou le développement ; du fait enfin que cette musique se trouve liée le plus souvent à des manifestations collectives auxquelles la voix isolée et la fantaisie relative d'un « rhasode » ne conviendraient guère (12).

(11) G. Niordaze, *Der Schamanismus bei den sibirischen Völkern*, 1925, pp. 103-1034 ; Eveline Lot-Falck, *le Chamanisme en Sibérie*, Revue internationale, n° 7, (août 1946), p. 67.

(12) Le chant de louange en Afrique noire n'est pas réservé uniquement aux griots ; aussi bien en Guinée qu'à Madagascar il peut constituer un chant à plusieurs voix ou être exécuté par un chœur, de femmes notamment. Sous ces formes différentes, le chant de louange

Nous sommes redevables à Jobson et à Dapper des premières indications sur la chorégraphie des Noirs d'Afrique. Les danses féminines surtout sont décrites telles qu'elles s'exécutent aujourd'hui, avec les mêmes postures du corps (genoux arqués, buste penché) avec les mêmes accessoires (danse de foulards, balancement de chasse-mouches), avec le traditionnel accompagnement de mains frappées et selon des figures que répètent toutes les femmes successivement, en solo ou par couple. Les Pères du Tertre et Labat apportent sur les danses des Antilles d'autres précisions. Ils montrent tout au moins que les Noirs, venus de régions différentes de l'Afrique (Sénégal, côte de Guinée, Congo), sont restés fidèles aux danses de chacune de leurs races et qu'au début du XVIII^e siècle, les colons espagnols ont déjà empruntée une danse, la *calenda*, originaire de la côte de Guinée (13). A l'occasion de cette *calenda* apparaît pour la première fois le mot de « bamboula », ou plus exactement « baboula », nom d'un des tambours qui accompagnent. Que ce soit aux Antilles ou en « France équinoxale » (c'est-à-dire en Guyane) une terminologie noire s'implante, indifféremment noms de lieu, de divinités ou de cultes, d'instruments de musique ou de danses, tous d'origine africaine. Il suffit de rappeler le culte Vaudou, avec ses dieux Legba et Agoué, le tambour ou la danse Congo, plusieurs instruments de musique qualifiés de *loango*, la *marimba* elle-même et jusqu'au fautif *balafo*. Le terme de bamboula pénètre aux Etats-Unis et désigne au XIX^e siècle tantôt une tantôt n'importe quelle danse des Noirs (14).

Plus incertaine est l'origine du banjo : dans son *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique* (1722), le Père Labat décrit

n'en conserve pas moins le même objet. Sur la puissance magique de la louange, nous renvoyons aux pages de M. Georges Dumézil (*Servius et la Fortune*, Paris, Gallimard, 1943, pp. 65-70) où l'auteur va jusqu'à parler d'un effet « chamanique » de la louange, qui s'accorde singulièrement avec notre thèse du griot-chamane. Sur d'autres signes de chamanisme en Afrique noire, cf. notre étude *Sur deux instruments de musique des Bata* (Journal de la Société des Africanistes, t.XIII, 1943, p. 149 et note 6) ; chez les Thonga de l'Afrique Australe, au cours de cérémonies de divination ou d'exorcisme, il est utilisé un type de tambour-sur-cadre, apparenté au tambour des chamanes sibériens et généralement instrument de femmes.

(13) Labat, *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique*, 1722, t. IV, p. 154. Une trentaine d'années plus tard, en Louisiane, nous retrouvons le terme de *calinda* qui désigne les réunions dansantes des Noirs le dimanche (Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, 1758, t. I, p. 352).

(14) Cf. notamment Oscar Comettant, *Trois ans aux Etats-Unis*, 1858, pp. 315-316. A peu près à la même époque le pianiste et compositeur Gottschalk, né à la Nouvelle-Orléans, publie des pièces pour piano intitulées *Bamboula*, *Banjo*, etc. et naturellement le *Bananier*, la *Savane*,

une « espèce de guitare » à 4 cordes dont presque tous les esclaves jouent et qui ne peut être que le banjo ; la première mention du *banshow*, au « son mélancolique », se rencontre dans un long poème de James Grainger, *The Sugar-cane*, publié à Londres en 1754 ; un instrument à cordes est signalé en Guyanne hollandaise, sous le nom de *bagna* ou de *banja* par Philippe Fermin (*Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale*, 1765), et par Jean Jacob Hartsinck (*Beschryving van Guiana*, 1770) ; toujours en Guyane, Stedman énumère plusieurs instruments des Nègres Bosh, dénommés *bania*, et dont l'un — nous l'avons vu — est une sanza et dont un autre, le *bania* « créole », correspond exactement au banjo ; enfin, dans son journal rédigé entre 1774 et 1777, Nicolas Creswell montre le même instrument entre les mains des Noirs des Etats-Unis. Ainsi, dans l'intervalle d'un demi-siècle, l'existence du banjo, sous sa forme primitive, avant que la lutherie moderne ne le perfectionne, est-elle attestée partout où les Noirs se rencontrent en Amérique. Un point controversé reste l'origine purement africaine de l'instrument ; tant le nom (où d'aucuns voient une déformation de l'espagnol *bandurria*) que le nombre de cordes (quatre) ne trouveraient d'équivalents en Afrique. Les premiers auteurs cependant attribuent le banjo aux seuls Noirs ; sa forme primitive, avec une demi-calebasse recouverte de peau, est bien celle d'un luth d'Afrique occidentale ; et l'on ne voit pas comment un instrument des colons espagnols (instrument qui serait d'ailleurs d'origine arabe) aurait été copié de façon identique par les Noirs de régions diverses de l'Amérique. Même en sa facture moderne, à laquelle les Noirs n'ont guère contribué, le banjo conserve un timbre spécial qu'aucune lutherie européenne n'eût été chercher. Passant d'Afrique en Amérique, le Noir abandonne quelques-uns de ses instruments et s'en approprie d'autres, change de langue, de religion, emprunte aux musiques populaires ou artistiques d'Europe une substance mélodique ou harmonique : la structure et l'expression de sa musique restent tout de même *autres*. On a dénié souvent à la musique afro-américaine, et au jazz qui en découle, la qualité de noire, tant s'y trouvent d'éléments blancs ; toutefois, en comparant les musiques d'Afrique et d'Amérique, des traits communs à l'une et à l'autre ressortent, plus essentiels sans doute, attribuables au « génie » d'une même race.

D'Amérique nous sont venues les premières observations

sur la morphologie du chant nègre. Poursuivant notre dépouillement d'ouvrages anciens nous trouvons chez les Pères Du Tertre (*Histoire générale des Antilles*) et Labat (*Nouveau voyage aux Isles d'Amérique*), puis chez Thibault de Chanvalon (*Voyage à la Martinique*, 1763), de brèves remarques sur la structure générale de la forme chorale chez les Noirs et sur le traitement des paroles dans le chant (15). Chœur et danse sont toujours associés, même si la danse se réduit à une disposition en cercle des choristes qui, demeurant sur place, le corps penché, frappent le sol en cadence (16). Les spectateurs peuvent participer au chant et, dans tous les cas, l'accompagnent de leurs battements de mains, percussion qui s'ajoute à celle des tambours. Le chant lui-même obéit à un principe d'alternance : soit qu'une suite de couplets se trouve coupée par des refrains, les couplets étant généralement chantés par un coryphée et les refrains par le chœur ; soit que l'une et l'autre parties d'un chœur divisé se partagent les couplets et les chantent alternativement. Procédés qui n'offrent rien de proprement nègre, mais où l'on soupçonnerait à tort une influence de la liturgie chrétienne : infiniment plus variés qu'il n'est dit ici, ils dépassent le cadre du chant responsorial ou de la pure antiphonie, en Afrique du moins. Les travaux assez récents du docteur Marius Schneider sur la polyphonie vocale des Noirs montrent à quelle complexité elle peut atteindre tant sur le plan de la forme, de la succession des périodes, que sur le plan contrapunctique, c'est-à-dire des relations des différentes voix entre elles (17). En ce domaine, les Noirs sont parvenus à une technique dont la variété et la souplesse n'ont pas, à mon avis, été égalées en Europe occidentale avant la fin du XIV^e siècle. Encore qu'il soit difficile de comparer deux musiques dont l'une, écrite, laisse bien des incertitudes sur les modalités de son interprétation et l'autre, *in vivo*, bénéficie du naturel et de la vigueur de son exécution, il apparaît combien les Noirs, par leur sens

(15) C'est seulement en 1776 dans *l'Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique*, rédigée par l'Abbé Proyard d'après des mémoires d'un préfet apostolique, qu'à ma connaissance apparaissent les premières observations sur le chant en Afrique. Viennent ensuite : 1^o *Voyage à la Côte Occidentale d'Afrique* de Degrandpré (1801) et les *Fragments d'un voyage en Afrique* de Golberry (1802).

(16) Danse de Noirs originaires du Congo, décrite par le Père Labat, op. cit., t. IV, p. 158.

(17) M. Schneider, *Geschichte des Mehrstimmigkeit*, t. I, Berlin, Bard, *Ueber die Verbreitung afrikanischer Chorformen*, Zeitschrift für Ethnologie, 1937, pp. 78-88.

pour ainsi dire inné du rythme, ont déployé de particulière ingéniosité dans l'agencement et la rupture des formes. Tout essai de rapprochement entre les arts musicaux et les arts plastiques s'avère contestable, il semble cependant que les qualités marquant la musique des Noirs se retrouvent dans l'art décoratif de ceux-ci, aussi bien dans l'art du tissu qu'en des arts que l'on dit *appliqués* ; même sens des symétries et asymétries, des oppositions, de la répétition et des accidents du rythme (18). En tel cas, s'explique-t-on mieux l'espèce de *géométrisme* à quoi l'art choral des Noirs, qui en est lui-même saturé, a soumis la poésie, dans le détail de la prosodie comme dans la disposition des versets, couplets ou refrains. Thibault de Chanvalon, dans son *Voyage à la Martinique*, est le premier à avoir remarqué jusqu'où pouvaient aller les exigences du rythme musical : jusqu'à la déformation de la langue elle-même. « Ils allongent ou abrègent au besoin les mots pour les appliquer à l'air sur lesquelles paroles doivent être composées ». Observation importante puisqu'elle fut faite au XVIII^e siècle, en cette Amérique noire où les langues françaises et anglaise, d'une part, et des textes inspirés de la Bible, d'autre part, servaient ou allaient servir de matière aux *negro spirituals*, aux chants de travail et autres chants d'esclaves. Depuis, l'admirable chanteur noir Roland Hayes, que nous avons applaudi maintes fois à Paris entre ces deux guerres, et plus encore le poète noir James Weldon Johnson (19) ont saisi parfaitement le mécanisme du chant afro-américain et, sans connaître les données sur lesquelles travaille la musicologie comparée, ont deviné qu'un mécanisme identique avait joué en Afrique même. L'esclavage, le changement de religion et de langue, le contact avec des musiques étrangères à la leur, rien n'a détourné les Noirs de formes chorales ancestrales, sans doute les mieux adaptées à une technique très évoluée du rythme, à son exceptionnel pouvoir constructeur, à ses manifestations corporelles, irrépressibles et contagieuses. De toutes les musiques chorales que nous connaissons, celle des Noirs, à la fois dans sa structure, par ses relations avec les formes de la danse, par les réactions corporelles qui l'accompagnent, est la seule où absolument tout apparaisse conditionné par le rythme.

(18) Cf. Schaeffner, *La Musique noire d'Afrique*, dans : la Musique des origines à nos jours, Paris, Larousse, 1946, pp. 464-465.

(19) Voir un extrait de son livre *American book of negro spirituals*, dans le numéro des « Temps Modernes » consacré aux U.S.A., août septembre 1946, pp. 369-392.

LA DANSE

J. ROUCH

L'AFRICAIN a un sens extraordinaire du rythme. A ses yeux, nous sommes des patauds maladroits. Je l'ai appris en voyant les jeunes boys de Niamey jouer à imiter les Blancs. Ils ne copiaient ni leur voix ni leurs gestes, mais simplement leur démarche ; et le portrait était d'une incroyable ressemblance : celui-ci traînait ses samaras, celui-là se dandinait, cet autre trébuchait. Mais il m'avait fallu le truchement d'un jeu pour m'en rendre compte.

Quand on regarde marcher un Noir, le flâneur de la ville comme le paysan qui a « pris son pied la route avec son bagage », l'on comprend qu'il y a un art de la marche inné chez les Africains. C'est qu'ici les gestes ne se séparent pas du rythme. L'un est si bien lié à l'autre que l'on finit par ne plus distinguer la cause de l'effet, et que certains mouvements ne semblent nécessités que par la seule cadence. Ceci confère aux actes les plus courants une élégance inhabituelle qui nous paraît une pose, qui fait d'une rue de la cité un défilé de mannequins, qui transforme une femme qui revient du fleuve avec unealebasse sur la tête en la vedette d'un mystérieux spectacle.

Quel est donc ce rythme secret qui dicte la hâte ou la nonchalance ? Est-il latent dans le battement du cœur des hommes, ou bien, inaudible à nos oreilles usées, est-ce la vibration même de la nature ? Il faut admettre simplement qu'il existe, changeant avec les heures du jour, s'assoupissant au soleil et reprenant toute sa force à la fraîcheur du soir, ponctuant chaque instant de sa pulsation unanime.

C'est dire que la danse est presque continuelle chez les populations africaines. La marche de la porteuse d'eau, le jeu des boys moqueurs sont des danses élémentaires. Mais certaines occasions donnent à la danse un caractère plus prégnant. Alors le rythme n'est plus sous-entendu, mais fabriqué ; avec des tambours, des baguettes ou des battements de mains, les élans sont étudiés, la musique, les cris, les symboles ou les rites ajoutent à ce dialogue leurs voix supplémentaires, et tout se rencontre, se répand et s'exalte en une seule et merveilleuse harmonie.

Je vais essayer de décrire ici quelques-unes des danses africaines auxquelles j'ai assisté, danses de travail, danses-jeux, danses de passion, danses de spectacle, danses magiques, danses de possession. Cet ensemble est certes bien incomplet : il faut y voir le choix de certaines nuances privilégiées par le hasard au milieu d'une palette d'une richesse et d'un éclat infinis.

« Music while you work » se dirait en Afrique « Danse while you work », tant l'acte créateur est déjà une chorégraphie. Les semeurs de mil dessinent dans les « lougans » les figures paresseuses d'un ballet bien réglé que des tambours soutiennent de leur battement lent. Ce sont aussi des tambours qui sont nécessaires pour entraîner les piocheurs des chantiers au travail : ici l'équipe « une pioche — une pelle » est mal accordée et tous les terrassiers se mettent en ligne pour attaquer la terre d'un seul mouvement. Pour les dameurs, l'outil tient lieu de tambour, martellant de son bruit sourd la légère mélodie de piétinements compliqués. Le pilon et le mortier de la pileuse de mil forment l'instrument naturel qui scande une chorégraphie des bras et du torse, qu'un petit bruit singulier des lèvres accompagne et dont des battements de mains rompent la monotonie.

Le payageur se livre à un exercice encore plus complexe. A la suite subtile des temps forts et faibles de la payage dans l'eau, s'ajoutent ses chocs répétés contre le plat-bord de la pirogue, puis un extraordinaire coup pour rien où les

gestes des deux épaules se contrariaient avant de mieux s'unir pour le coup suivant qui arrachera à l'eau un son étrange et voilé. Tous les autres payeurs suivent, la cadence s'accélère jusqu'à trouver le rythme exact. Les mouvements se font alors avec une précision si merveilleuse qu'elle ne tarde pas à devenir insupportable et que soudain l'un des payeurs brise le charme par une claque sonore de la pelle de sa pagaie sur la surface de l'eau.

Tout ceci n'est pas de la danse au sens strict, puisque tous ces mouvements rythmés servent immédiatement au travail, mais ce sont des formes chorégraphiques suffisamment complexes pour qu'on ne puisse les séparer nettement des autres danses, en particulier de certaines danses magiques où une action symbolisée n'en est pas moins très exactement reproduite.

Après la besogne quotidienne, la danse est un efficace moyen d'évasion. Rien ne la motive si ce n'est le jeu, auquel garçons et filles participent de toutes leurs forces. La fatigue s'envole au premier appel des tambours. Mais suivant les lieux et les peuples, cette fuite peut être d'une déconcertante gravité ou d'une exubérance incroyable.

Un soir, les jeunes gens de Fouroukonyan, petit village de la dorsale guinéenne, viennent timidement inviter les étrangers que nous sommes à venir voir « le tam-tam ». Ainsi dans ces pays d'une charmante politesse demande-t-on aux hôtes s'ils craignent le bruit. Sur une petite place suspendue entre la forêt et les toits, deux groupes frileux de filles et de garçons se réchauffent autour d'un feu. Sur les flammes léchantes les joueurs de tambours tendent leurs peaux. Un flûtiste sévère tient à la main une longue flûte incrustée de cauris et empanachée de plumes noires. Soudain les tambours se mettent à battre ; la flûte amorce une faible mélodie que le chœur des filles entonne d'une voix terriblement perçante. Un garçon s'avance, il tourne lentement, presque sur place, soulevant ses jambes comme avec effort, sautant parfois ou pirouettant, soutenu alors par l'orchestre et les chanteuses. Puis sans raison, le danseur s'arrête pour être remplacé par un autre, jusqu'au moment où au milieu d'une phrase, les tambours cesseront pour retendre au feu les peaux. Sans un rire, sans un cri, les danseurs attendent, les filles s'enroulent dans leur couverture ; tous sont d'une gravité singulière où se devine pourtant le plus entier contentement.

Dans le Nord de la boucle du Niger, chez les Songhay de la région de Tombouctou, la danse est aussi dépouillée mais le jeu est autrement enthousiaste. Ici, ce sont les femmes qui forment l'orchestre, elles sont assises à côté d'une case, l'une joue du violon, l'autre frappe une timbale, leurs compagnes battent des mains. Les garçons, tout autour, plaisantent, puis l'un d'eux s'agenouille en face de l'orchestre. Il prend dans sa main un petit sac de cuir sur lequel l'autre main vient claquer, puis le buste se balance d'arrière en avant, la tête se secoue, et la bouche fait entendre des petits sifflements. Le balancement s'amplifie, la tête dodeline, le sifflement devient très fort et très rapide, le danseur est couvert de sueur, se lève, cède sa place à un autre. Parmi les spectateurs ce ne sont que rires et bavardages. Le jeu paraît follement amusant, les règles en sont certainement très précises et les moindres erreurs sont sanctionnées par d'interminables plaisanteries.

Sans doute, les passions et les symboles ne sont pas exclus de ces danses, mais la simple joie du divertissement estompent les autres motifs. Lorsque les passions prennent la première place, la danse change d'aspect, la tension remplace le délassement, les calmes visages deviennent inquiets.

Nourakoro est un très vieux village Malinké voisin de Kouroussa. Nous y assistons un soir à une danse passionnée dite « doundou ». La place du village sert de décor, mais ici aucune invitation : tout d'un coup un terrible tintamare éclate. Comme chez les montagnards guinéens il y a un chœur de filles, un orchestre de tambours, un feu. Mais ici les garçons dansent tous ensemble. En file, ils tournent autour de la place, autour du feu, autour des filles. Bientôt tous les spectateurs rentrent dans la farandole et nous restons seuls assis sur le « baran ». Soudain, l'un des danseurs enlève son pagne qu'il tortille autour de sa tête en une sorte de longue corne. Les autres l'imitent. Les hommes-licornes se séparent alors en deux groupes qui marchent à grands pas en tous sens. Ils arrachent la paille des toits pour s'en faire des torches qu'ils allument au feu et desquelles ils se menacent. Le tapage devient effroyable, les deux bandes de garçons tournent de plus en plus vite, cernent les filles dont le chant aigu devient un cri de peur, repartent et reviennent dans une débauche de hurlements, de battements de tambours, de fumées et d'étincelles...

Ailleurs les démonstrations d'amour sont moins excessives. Sans doute ceux-là considèrent-ils la femme comme une proie alors que ceux-ci recherchent en elle la grâce et la séduction. Ainsi, au Niger, la fille s'est vêtue de ses plus beaux atours pour danser devant les garçons. La « conversation » est subtile, la danseuse révèle des trésors de souplesse et d'attraits jusqu'à ce qu'un admirateur lui lance un foulard. Et aux mille façons de l'accepter, de le tenir, de s'en servir pendant la danse, de le garder ensuite ou de le rendre, se déchiffre l'indifférence ou la faveur.

Dans toutes ces danses, l'exhibition elle-même joue un rôle capital. Le danseur cherche à lui donner la forme la plus parfaite, à devenir la synthèse vibrante de la musique et des sentiments, d'exprimer ceux-ci au travers de celle-là. Comme les spectateurs sont des acteurs en puissance, ils attendent, ils guettent chacun des gestes, chacune des attitudes. Et pour que le danseur entraîne l'adhésion totale, la communion de la foule entière, il faut que son art soit particulièrement habile. Ainsi se forment ces virtuoses pour lesquels la danse, de moyen, devient une fin. « La danse pour la danse », telle peut être la devise de ces spécialistes reconnus qui, dans les villes ou sur les marchés, au milieu de ce public difficile, parviennent, par leurs seuls gestes, à enlever l'enthousiasme collectif d'ensembles hétéroclites.

J'ai vu des danseurs haoussa conquérir ainsi une foule composée pourtant de Songhay, de Peuls, de Bambara, de Gourmantché et de Mossi. Le marché d'Ayorou les avait tous réunis un jour, et le soir, attirés par le son des tambours, ils s'étaient attroupés autour des danseurs. La musique, la danse, leur étaient étrangères et ils regardaient avec ce mépris que l'on a pour les choses d'autrui. Les trois danseurs, sûrs d'eux-mêmes, se relayaient. Au début, ce n'étaient que piétinements interminables et prodiges en poussière. Puis soudain, l'orchestre sortit de son calme et un tambour vint se mêler à la danse en improvisant un dialogue étourdissant. Aux petites phrases sonores du musicien, le danseur répondait par ses gestes précis. Plus le ton montait, plus les figures étaient rapides. Le public était devenu attentif, il fallait, à coups de bâton sur les pieds, empêcher que le cercle ne se resserrât. Chaque phrase était devenue si compliquée que l'on était sûr que c'était la dernière. Et pourtant de pures figures, libres et abstraites, continuaient à s'enchaîner dans une éblouissante succession, et quand enfin le danseur s'arrêta par une pirouette au ras

de terre, monta de la foule ravie ce murmure indéfinissable par lequel les Noirs applaudissent.

Il n'y a pas de frontière très nette entre la danse profane et la danse sacrée. L'une peut suivre l'autre à la suite d'un hasard, d'une fièvre subite, d'une évasion poussée jusqu'à l'extase. C'est ainsi que pendant une danse de jeunes gens à Filingué, en 1924, sont apparus pour la première fois, en Afrique Noire, les divinités d'un nouveau culte, les Haouka, dont les adeptes sont chaque jour plus nombreux.

Les danses magiques, elles, partent d'un principe plus à priori. Elles sont une mimique, un simulacre par lesquels on force la main aux puissances cachées. Le mécanisme en est immuable, figé dans une chorégraphie apprise et rabâchée sans cesse. Le port d'un masque, d'un costume, certains gestes d'entrée ou certaines formules, suffisent à identifier le danseur avec l'être invoqué, et la suite de sa danse sera une répétition ou un symbole de l'acte visé.

J'ai assisté près de Tillabéri à la préparation du poison pour les flèches par un Gow, chasseur de lion à l'arc. Son aide et lui se sont rendus dans un endroit écarté assez loin du village. Le chasseur se met nu et se lave avec de l'eau dans laquelle il a jeté une poudre préalablement consacrée. Par ce geste, il devient à la fois le gibier et le chasseur. Sous une marmite il allume du feu, puis il y met les différents ingrédients du poison. Alors il prend une cordelette et se lie les pieds : ainsi la bête qu'il poursuivra aura-t-elle perdu son agilité. Le chasseur se lève, il tourne à tous petits pas autour de la marmite, il chante sa propre gloire à lui chasseur, puis soudain en disant : « ... Le gibier est touché », il sursaute et « le deuxième coup entraîne la mort », il se laisse tomber sur le sol. Ainsi le lion touché par lui sursautera et tombera. La danse est finie, le poison qui bout sur le feu a acquis sa véritable puissance.

Dans la danse strictement religieuse, le surnaturel ne s'atteint pas aussi facilement. C'est par la danse elle-même que l'homme peu à peu se métamorphose, abandonne sa personnalité pour devenir l'enveloppe charnelle de l'être invisible, génie ou dieu. Il y a là un risque qui n'existait pas ailleurs : la chose peut fort bien ne pas réussir. La danse devient une lutte contre les obstacles secrets, une lente progression qu'un rien peut rompre ou dévier. Evidemment le rite est presque toujours semblable, c'est le résultat privilégié par les expériences antérieures, c'est le meilleur itinéraire mais sans aucune autre garantie.



DANSEUSE — KINDIA (GUINÉE).



DANSEUSE GUERZÉ — NZÉRÉKORÉ (GUINÉE).

La danse atteint ici son point culminant : le succès ne dépend pas seulement de l'accord de l'assistance, il est sanctionné par d'autres censeurs immatériels dont on doit d'abord attirer l'attention, puis à travers mille embûches qu'il faut arracher au monde invisible pour les faire venir parmi les hommes.

Pas de masque, pas de décors. Les quelques objets ou vêtements rituels ne servent qu'après la danse, quand le génie « est descendu sur son cheval » c'est-à-dire s'est incarné sur son danseur. Jusqu'à ce moment, celui-ci, homme ou femme, est habillé comme les autres, agit comme les autres, mais ses dons de médium sont connus. Aussi les vedettes ne sont pas d'agiles jeunes gens ou de souples jeunes filles, mais des hommes mûrs et des vieilles femmes.

A Gaya, à la frontière du Niger et de la Nigéria, a eu lieu, en février 1947, l'une des plus typiques de ces cérémonies. Elle dura trois jours, du vendredi au dimanche. Elle se déroulait au milieu de la concession d'une vieille initiée, Hawa. Il s'agissait de retrouver un enfant du village qui avait disparu. Pendant les deux premiers jours, rien ne s'était passé. Tard dans la nuit, les danseurs tombaient d'épuisement, parfois l'un d'eux semblait sur la voie, et tous, prêtres, orchestre, l'entouraient de leur sollicitude ; mais le génie se refusait mystérieusement et, après quelques frissons, le danseur reprenait l'alchimie complexe des pas.

Le dimanche, l'orchestre se met à jouer vers midi. Quatre « gassi kari » frappent sur unealebasse retournée avec de longues baguettes vibrantes, deux « godyé » jouent sur leur violon les airs sacrés. Les danseurs amorcent la première figure : les uns derrière les autres, ils forment une ronde traînante, sorte de marche glissée et syncopée. Puis ils s'arrêtent à quelques mètres de l'orchestre pour le deuxième mouvement. A chacun leur tour, par deux fois, ils dansent en ligne droite. Le rythme se fait plus vif, le soliste commence par un piétinement saccadé, un galop immobile que scandent les bras qui tiennent devant les genoux un foulard. Après quelques changements de pied, le danseur arrive à frôler laalebasse de l'orchestre, il place alors son écharpe sur ses reins et l'agitant avec les bras comme des ailes, fait une suite de tourbillons. Il s'arrête net, revient sur ses pas et recommence. Quand le dernier est passé, tous les danseurs se groupent face à l'orchestre pour la dernière figure. En ligne, les jambes immobiles, ils se balancent d'avant en arrière, la tête folle, les mains effleurant le sol.

Pendant des heures, ces trois mouvements principaux se suivent et se combinent, alors que l'orchestre jouant les airs des différents génies cherche, à tâtons, celui qui se laissera le mieux atteindre.

Enfin, au cours d'une ronde, Lohri, une danseuse s'arrête. Les jambes écartées, les deux poings sur les hanches, elle se tourne à droite et à gauche. Les gestes sont saccadés, ce n'est plus la danse d'un corps docile et conscient, mais déjà une convulsion, ce n'est plus une danseuse. mais pas encore un dieu. Hawa, la vieille prêtresse, récite les formules qui plaisent au génie Niabéri. La mystérieuse métamorphose se traduit par de grands frissons, par une transpiration soudaine. Au paroxysme, Lohri tombe à genoux, pleure et hurle. Elle se relève, les yeux vides, la bouche entrouverte, elle est Niabéri. Mais déjà la crise a gagné une autre femme qui crie longuement. Le bruit de l'orchestre devient extraordinaire, la poussière vole de tous côtés. Un jeune garçon est pris du frisson sacré ; d'un seul coup, il bascule, retombe brutalement sur le dos en hurlant et après une convulsion terrible se relève hagard, de longs filets de bave lui coulant de la bouche. Alors, le désordre devient général, la possession est contagieuse, les vieilles femmes éclatent en sanglots, des garçons se crispent, tombent, se redressent et se figent les jambes écartées, gémissant et bavant. L'un d'eux se couvre de terre, mange de la terre, il est Zatao, le génie captif. Il fait presque nuit...

Autour de Lhori, la première possédée, la vieille Hawa s'active. Lhori parle : « Ha... Ha... Hawa ! » Elle lève les bras au dessus de sa tête, éclate de rire, saute sur ses genoux et ses vieux seins claquant contre son corps trempé de sueur. Alors Hawa la frotte doucement, la calme en lui disant « Niabéri, Niabéri », puis lui demande où est l'enfant perdu. Lhori, entre deux spasmes, répond de sa voix lointaine : « L'enfant n'est pas mort, il est au village de Tara, il reviendra bientôt ». Tout autour les autres génies s'agitent ; l'un d'eux, Zatao, vient vers moi, il prend ma main dans sa main tremblante et singulièrement froide, il me parle et repart de sa marche heurtée.

Pendant un quart d'heure, ces dieux fragiles resteront là, donnant des conseils ou réclamant des sacrifices, puis, au beau milieu d'une phrase ou d'un sanglot, ils s'enfuiront, laissant leur médium pantelant, qui se relèvera en titubant, essuiera sa sueur, secouera la poussière qui le macule et rentrera chez lui comme si rien ne s'était passé.

L'HOMME NOIR, L'HOMME TOUT COURT

L'HUMOUR AFRICAIN

FILY DABO SISSOKO

Au même titre que le rire — et, peut-être, plus que le rire — l'humour est la manifestation d'un état d'âme bien particulier.

Il exprime tantôt une condamnation, tantôt un blâme ou un avertissement, en mettant à nu, impitoyablement, nos faiblesses et nos plus secrètes positions de repli.

Il atteint ainsi son but par le sarcasme, la malice, l'ironie, et aussi, parfois, par un effet de contraste bien calculé et une feinte apparence de sérieux.

On peut le définir : une constante de l'esprit dans la discrimination de ses rapports entre *soi* et *autrui* ; d'où son universalité.

Un maître de la sagesse, parvenu à l'Illumination, ne rit plus. Il aime, cependant, avec le sourire de l'enfant divin, dispenser la lumière, sous forme de paraboles, avec un sens profond de l'humour.

Il est curieux de constater que L. Lévy-Bruhl, dans sa « *Mentalité Primitive* », n'a pu ni su réserver une toute petite place à l'humour.

Ses informateurs ont-ils bu à la source de cette mentalité

primitive qualifiée *prélogique* ? Ont-ils vécu, par exemple, au cœur de l'Afrique, cette Afrique Noire massive et inculte, au contact direct de ces multitudes de peuplades diverses et en communion avec elles ? Ont-ils senti cette âme africaine, près de la leur et chantant son chant d'amour ? Ont-ils participé, pendant des nuits sans fin, aux veillées où l'on se repose des fatigues de la saison des cultures et où la vie collective reprend ses droits, autour de feux pétillants ? Alors, ils auraient senti, servant d'intermède à la facétie ou à la fable, l'humour fuser de toutes parts, égayant des adolescents en mal d'amour, des filandières, les unes assagies, les autres vibrantes d'espoir, des tisserands aux gestes rythmés et sardoniques.

La société noire évolue, d'une manière générale, et selon l'expression du Professeur G. E. Monod-Herzen, sur le plan des idéaux affectifs.

Toutes les réactions du comportement humain sur ce plan se font à travers le sentiment ; elles sont régies par une loi de participation qui admet :

a) — La participation de tous les Êtres de l'Univers à un même courant de vie, avec des différenciations ultérieures (d'où le totémisme) ;

b) — l'évidence de la dualité dont sont frappées toutes les manifestations de cet Univers ;

c) — l'existence, par conséquent, d'un monde visible et d'un monde invisible, l'un réagissant sur l'autre.

Il en résulte une conception mystique du monde qui se traduit par une organisation sociale fortement hiérarchisée et très complexe.

Une telle organisation, basée sur le fait religieux, tend à la *conservation*, à la *cohésion* et à la *protection* des cellules maîtresses de cette organisation (famille, clan, tribu) dans certaines limites territoriales bien définies.

Elle tend à l'établissement des mêmes rapports avec les génies de la terre, des montagnes, des plantes, de certains groupes d'animaux et les âmes désincarnées (culte des ancêtres, sociétés hermétiques, pratiques divinatoires).

Cette organisation et la civilisation qui en découle, déconcertent les savants imbus de principes *uniquement* cartésiens.

D'autres savants n'abdiquent pas de la sorte et se posent des questions.

Cette civilisation noire semble être en péril. A quoi cela est-il dû, et l'hybridation qui résulte pour elle de son

contact avec la civilisation occidentale peut-elle être mise en cause ? Son mysticisme lui porte-t-il tort ? Peut-elle évoluer et dans quel sens ? Quels pourraient être les facteurs déterminants de cette évolution, si elle a lieu ? Ces questions sont légitimes. Elles peuvent trouver des éléments de réponse dans un cas bien connu.

Le monde asiatique, avec sa splendide évolution spirituelle, n'a nullement, semble-t-il, passé par le stade cartésien. Le doute final du Bouddha est un *fin* et non un *prélude*.

Cette civilisation, en huit millénaires, est restée fidèle à la voie mystique où directement, s'engage aujourd'hui l'humanité.

L'ère atomique sera mystique. Bientôt, la dualité « *Esprit-Matière* » s'évanouira au creuset d'une transmutation finale. Dans quel sens se fera cette transmutation ? La grande figure d'Aurobindo Ghose, dominant les deux mondes, répond à la question.

La civilisation noire aura sa part à ce renouveau.

Elle s'éveille, se dresse, inventorie ses richesses, ses acquisitions héritées d'un lointain passé, et s'apprête, par ses propres moyens, à se lancer vers un *Devenir* (1).



L'humour noir s'exprime à travers les sentences, les contes ; il se manifeste par l'accoutrement vestimentaire, et aussi par les réactions des associations humoristiques spécialisées et le *sanakouya*.

Le *sanakouya* est une espèce de parenté par alliance. Il a son origine dans les règles du totémisme acquis (2). Son but principal est le maintien entre des individus, des familles ou des collectivités, des liens totémiques venus à se manifester à la suite de certaines circonstances ou de certains événements heureux ou malheureux.

Il présente toutes les caractéristiques d'un pacte et s'oppose ainsi à l'arbitraire des individus.

Il s'observe dans presque toutes les races soudanaises

(1) Il faut espérer — ceci dit sans humour — que l'*Ifan* l'y aidera.

(2) Le totémisme est la croyance à une descendance commune entre l'homme et les animaux. Il est *inné* quand on ne peut lui assigner une origine autre que la croyance fondamentale ; *acquis* quand des circonstances, apparemment fortuites, introduisent des liens totémiques. (Cf. Besson, *le Totémisme*, Paris, Rieder, 1929, in-12, 80 p. — G.E. Monod-Herzen et F.D. Sissoko, *Essai sur le Totémisme soudanais*, Revue d'Histoire des Religions, juillet-août 1939, pp. 34-53).

lesquelles, paraît-il, se différencient par là des races bantoues qui, par ailleurs, ignorent les castes.

Il revêt des formes très diverses.

Son considérés comme *sanakou* :

- a) — les cousins germains ;
- b) — certains clans ethniques ayant des affinités complémentaires (peuls et maboubé, peuls et forgerons, Diawara et cordonniers, Doucouré et Gaoulé, etc)
- c) — certains clans ethniques se réclamant de la même origine par confusion (Sidibé et Sissoko, Dabo et Fina Kamara, etc) ;
- d) — ceux ou celles qui ont subi ensemble les épreuves de la circoncision ou de l'excision ;
- e) — parfois les habitants de deux cités ou de deux provinces rivales (Niamina et Sansanding, Kingui et Bakhounou, etc.) ;
- f) — certains clans liés de diverses manières : Danioko et Sidibé — Tangara et Coulibaly — Diarisso et Wagué (et d'une façon générale tous les Kagoros) — Keïta et Koïté — Diarra et Traoré — Touré et Sissoko — etc., etc., etc.

Chaque clan a ainsi, *au moins*, un autre clan comme *sanakou*. D'ailleurs, il peut en avoir *plusieurs autres*. Il n'y a aucune limitation dans ce domaine, par suite des circonstances fortuites ou pseudo-fortuites (le hasard n'existant pas) de l'éclosion du totémisme acquis.

Le *sanakouya* se révèle au moment des présentations. Exemple : Diara, Traoré, Diabi, Sissoko, Diakité.

Il donne prétexte, alors, immédiatement, à un assaut de propos humoristiques.

Ni l'âge, ni le sexe, ni la fortune ou la position sociale ne peuvent constituer une entrave quelconque au libre exercice des prérogatives du *sanakouya*.

Du *sanakou*, de bon cœur, on accepte toutes les invectives, toutes les farces, même les plus inopportunes.

Toute intervention du *sanakou*, dans tous les cas, mérite, non seulement d'être prise en considération, mais de recevoir la solution souhaitée par le demandeur ; et toute décision prise dans ce sens a force de loi.

Par ailleurs, la malédiction d'un *sanakou* est une redoutable éventualité qu'il faut éviter à tout prix.

En somme, les *sanakou* sont liés indissolublement par le pacte originel qui a placé le *sanakouya* dans le circuit normal du totémisme.

Même la menace de mort ne peut rompre ces liens et l'histoire nous enseigne que, dans des circonstances particulièrement dramatiques, des *sanakou* ont accepté de périr ensemble.

On a vu des tyrans faire grâce à de malheureux condamnés à la décollation, ou même lever des sièges, en raison de l'intervention d'un *sanakou*.

Le *sanakouya*, dont la seule arme est l'humour, est la meilleure réfutation de la thèse saugrenue par laquelle on soutient, dans certains milieux, que le Noir ne se laisse mener que par la violence.



Il existe, en diverses régions, des associations humoristiques dont les plus importantes semblent être celles des Korodiougas et des Ntogofas.

Les Korodiougas se rencontrent surtout dans les pays bambara et particulièrement à Ségou.

Du temps de Dâ-Monson (le plus glorieux des rois Ngolossi toujours en guerre contre les voisins), les Korodiougas, las sans doute d'être toujours en campagne, décidèrent la création d'une cité. Ils la baptisèrent : « *Ndaté-Koumala* » (Je ne me mêle de rien).

Puis, armés de sabres de bois et caracolant des chevaux de chaume de mil, ils s'en furent rendre compte au roi. Dâ-Monson les reçut fort bien, à coups de libations et de cauris, et parut s'intéresser vivement à leurs exhibitions.

Satisfaction leur fut donnée quant au double but de leur voyage : la consécration du nom de leur cité et la certitude de vivre désormais loin du fracas des batailles, sans autre souci que de se livrer, paisiblement, à leurs cultures.

Aujourd'hui encore, les Kofodiougas n'ont rien perdu de leur humour et se font périodiquement applaudir sur la place publique, les jours de fête ou de foire.

Les Ntogofas rappellent Arlequin ; et, comme tel, sont remarquables surtout par leur accoutrement. Ils jouent leur rôle en comédiens consommés.

Soit par leurs gestes, soit par leurs réparties cinglantes toujours dites avec le plus grand sérieux, ils apportent l'hilarité dans la société la plus morose et démontent le misanthrope le plus endurci.



Le cycle littéraire noir connaît le genre humoristique. Il a existé et il existe encore des conteurs spécialisés dans ce genre. Les plus fameux de tous, sans conteste, furent Madi-Kaman et Ibrahima Khalil (3).

Les sentences de ces conteurs pourraient constituer un recueil d'une belle tenue où se révélerait un aspect presque ignoré de la profonde sagesse des Noirs.

Au contact des Blancs, l'humour noir n'a pas perdu ses droits. Robert Delavignette, dans son « *Service Africain* » (pp. 2 et 3), appelle l'administrateur Henry Fleury, commandant le Cercle de Zinder, « *Purge-Voleurs* ». Il paraît que cette épithète, que nous soulignons, allait bien à l'administrateur Henry Fleury. Comment est-elle née ? L'auteur nous l'apprend : c'est l'interprétation, par la masse des indigènes de Zinder, de l'activité du Commandant « *Purge-Voleurs* ».

Nous sommes là, en présence d'un cas nullement spécial aux contribuables du Niger, mais d'un cas général.

C'est une façon, particulière aux Noirs, de juger leurs Commandants de Cercle.

Personne, pas même Robert Delavignette, n'échappe à la règle.

C'est, de la part des Noirs, une réaction de défense, ou mieux un dégagement psychanalytique vis-à-vis du Blanc. Donnons quelques exemples qui peuvent faire cortège à « *Purge-Voleurs* ».

Nous avons eu nos :

— *Bagama-Bandiougou* (Qui provoque, et méchamment, des incidents). Le dernier incident, comme c'était prévisible, le conduisit aux travaux forcés.

— *Foronto* (Piment). — Il a illustré cette épithète dans un Cercle du Soudan. Dans un autre Cercle, il mérita l'épithète : *Djin-djin-bâ* (Qui disperse). C'est assez dire. Ainsi, *Foronto* a été tristement connu à la frontière du Sénégal comme à celle de la Côte d'Ivoire.

— *To la-sé* (Qui achève les moribonds). — Ce sinistre personnage expia par la suite, mais il avait bien mérité cette scabreuse appellation.

— *Ganda-la-Makan* (Qui se braque et agit sans pitié)
— L'homme était un fauve. Il avait eu des soupçons et

(1) Le premier du Gadiaga, le second du Macina,

demanda, un jour, à l'auteur de ces lignes, le nom du facétieux qui avait imaginé cela et à l'adresse de qui.

— Mon Commandant, c'est le public anonyme, à l'adresse de celui qui se croit désigné.

L'interrogatoire n'alla pas plus loin.

La liste pourrait s'allonger d'appellations prises dans tous les milieux. Nous avons eu, par exemple : *Hina-Mansa* (Le roi (le chef) miséricordieux) et *Bonsi* (Le Barbu, paterfamilias dont le souvenir restera à jamais sur les bords du Niger).

Les Blancs, les agents d'autorité surtout, se doutent-ils que des Noirs, qu'ils pensent connaître, à leur tour les observent avec cette acuité de vision qui confine à la clairvoyance, pour donner en une formule lapidaire l'essentiel de leur portrait psychologique ?

C'est la revanche de l'humour sur l'enracinement d'idées préconçues.

QUELQUES EXEMPLES

I. — SÉRIE VÉGÉTALE ET ANIMALE.

1°) *Les deux kapokiers.* — Un jeune kapokier tout blanc et vibrant d'ardeur, demanda à un vieux kapokier :

— Pourquoi donc as-tu le tronc noirci ?

— Si tu as longue vie, et je te le souhaite, tu le sauras un jour. Un peu de patience ; ce qui m'est arrivé, tu l'apprendras infailliblement à tes dépens.

Quelques mois plus tard, à l'ouverture des chasses, le jeune kapokier l'apprit par les feux de brousse.

2°) *L'hyène et le bouc.* — Un matin, au fond d'une vallée, le bouc se vit subitement face à face avec une hyène attardée.

— Où vas-tu, frère bouc ?

— Je vais en pèlerinage. Je bénirai ta famille.

— C'est chose faite et ton pèlerinage est à son terme.

3°) *L'hyène et le piroguier.* — C'est le crépuscule. La nuit avance à grands pas. L'hyène, pressée, demande à un piroguier de bien vouloir venir à son secours.

— Qui es-tu, tout d'abord ?

— Si je te dis mon nom, je risque de passer la nuit sur cette rive.

4°) *L'hyène et le lion.* — Le lion a réuni les animaux pour délibérer d'une succession où chacun avait sa part.

L'hyène : Je demande que la fuite ne soit pas comprise dans le partage.

La foule : Et pourquoi ?

L'hyène : Elle servira, un jour, à qui en aura besoin.

5°) *Le singe vert et les chiens.* — Des chiens ont poursuivi un singe vert. Il leur a échappé et a grimpé sur un arbre. Parvenu au faite, il contemple le soleil couchant.

— Le monde est bien agité aujourd'hui, dit-il, mais c'est moi qui ais la plus grande part, à mes pieds.

6°) *Le calao et le lépreux.* — De leur nid étaient tombés de jeunes calaos. Il n'en restait sur l'arbre qu'un seul avec sa mère éplorée.

Au pied de l'arbre était un lépreux.

— Regarde, mère, comment cet homme a pitié de mes frères. Il pleure sur eux et se frotte le visage (habitude commune aux lépreux).

— Ce n'est pas le geste de se frotter le visage qu'il faut considérer, mais le fait de tordre le cou à tes frères.

7°) *Le singe vert et son griot.* — Les singes verts, de même que les buffles, sont constamment suivis par des pies qui vivent, en parasites, à leurs dépens ; et aussi, les avertissent en cas de danger. La pie qui suit le singe vert s'appelle *soula-la-dialo*, griot du singe vert.

Un jour, après s'être repu d'arachides dans un champ voisin, un singe vert écoutait les louanges de son griot :

— La citrouille abandonnée près du mirador t'appartient, Dantouman ?

— Bien sûr, mon griot !

— L'épis de maïs au bord du champ t'appartient, Dantouman ?

— Bien sûr, mon griot !

— Le pied d'arachide qu'on arrache rapidement t'appartient, Dantouman ?

— Inutile de le dire, mon griot !

— Les chiens que je vois venir....

— Eh bien ! c'est à la suite d'allusions pareilles que mon père châtia le tien !

II. — LES HOMMES.

1°) *Au siège de Kokoun.* — Ahmadou Cheikou, fils d'El Hadj Oumar et roi de Ségou, assiégeait Kokoun. La résistance s'avérait héroïque. La lassitude commençait à gagner le cœur des Talibés.

Un après-midi, à l'issue de la prière et au moment de l'assaut, Ahmadou Cheikou demanda au Talibés de réciter certains versets du Coran.

— Ce ne sont pas des versets qu'il nous faut, répliqua Mansassi Diadjiri, mais du courage, de la poudre et des balles.

Avant la tombée de la nuit, Kokoun était pris ; mais le roi n'inquiéta point le vaillant guerrier.

2°) *Au siège de Sansanding.* — Le fama Mademba, assiégé dans Sansanding par Oumarou el-Samba Doudel, se voyait dans une situation presque désespérée. Un jour, au cours d'un très important conseil de guerre tenu dans son palais, s'adressant à un griot qui lui avait donné un excellent avis, il dit :

— Je t'offre des milliers de milliers de cauris !

Tout doucement, l'astucieux griot lui demanda une précision complémentaire :

— Avez-vous, Fama, une notion exacte de la valeur de mille cauris ?

— Nous en reparlerons après le siège.

3°) *Bakari Saada et les marabouts.* — Les marabouts du Diakha fuient obstinément, délibérément, les rixes de toute nature. Ils n'acceptent jamais le combat et s'en font gloire. Pourtant, il arriva une fois au roi du Boundou, Bakari Saada, de les mettre à l'épreuve.

— Je vous donne le choix, leur dit-il, entre *aller au combat* ou *crépîr mon tata* (mur d'enceinte).

— Notre choix est fait. Si nous recevons l'ordre d'aller au combat, nous crépirons le *tata* ; et, si nous recevons l'ordre de crépir le *tata*, nous le crépirons.

Bakari Saada donna satisfaction aux marabouts.

4°) *Samori le magnanime.* — Samori ne fut pas toujours,

loin de là, le tyran sanguinaire de l'histoire officielle. Il était autrement grand, à l'instar d'El-Hadj Oumar, champion comme lui, d'une idée. Voici deux anecdotes à son sujet :

a) Une nuit noire, au cours d'une de ses rondes qui lui étaient habituelles, il fut pris et malmené par une sentinelle. Le lendemain, il fit venir le coupable ; et, après s'être amusé un instant à ses dépens, il lui dit : « Tu es un excellent sofa. Tu auras la récompense que tu mérites ; mais, méfie-toi, à l'avenir, de certain vieillard solitaire qui feint d'ignorer la consigne. Dans l'armée de l'Almami, tout le monde connaît la consigne ; elle est bien gardée ».

Le sofa s'en tira avec beaucoup d'émotion et un cadeau royal.

b) Une autre fois, un vieux marabout intercédait auprès de Samori pour sauver la tête d'un jeune guerrier. Sori Ibrahima, l'ancien maître de l'Almami, assistait aux débats. Il prit la parole et émit un arrêt de mort. Aussitôt, l'Almami porta la main à une cicatrice qu'il avait au front, témoin des sévices du Sori d'antan.

— Père Sori, dit-il tranquillement, tous les méfaits ne sont pas pendables.

Sori Ibrahima comprit et le jeune guerrier eut la vie sauve.

5°) *Les sources de la méfiance.* — La conversation battait son plein dans le vestibule du chef Modi. Griots, forgerons, courtisans, péroraient à qui mieux-mieux.

Le marabout Oumar Koli prend à son tour la parole et dit : Il existe trois catégories de personnes dont il faut toujours se méfier.

— Quelles sont-elles ? interrompit le Chef Modi.

— D'abord, les belles femmes.

— C'est exact. On s'en rend compte tous les jours. Et puis ?

— Et puis, les marabouts.

— Comme tu es franc ! et puis ?

— Enfin, les rois...

— Qui te l'a dit ? Je m'aperçois que tu es un imposteur.

— Si je ne m'abuse, je pensais que vous et moi n'avions rien de commun avec les autres marabouts et les autres rois.

6°) *La prière interrompue.* — Des maçons, après une dure journée de travail, sont surpris par le coucher du soleil au

bord du fleuve. Aussitôt, l'un d'eux s'offre pour diriger la prière en commun.

Dominant les autres de sa haute taille, il se place en avant et lève les bras à la hauteur du front, selon les règles. Les bras tombent...

Et voilà notre iman qui remonte la berge, à toute vitesse.

— Dis-moi, maître, ce que Dieu t'a révélé, lui crie son collègue Tiéni, courant derrière lui.

C'est que, le marabout improvisé avait senti sa poche vidée de son portefeuille ; d'où son émoi.

III. — LES SENTENCES DE MADI-KAMAN.

1°) *Le portrait du chameau.* — Des badauds, soucieux d'embarrasser Madi-Kaman, passèrent une journée à parler du chameau ; puis s'en vinrent le trouver.

— Nous avons passé la journée, lui dirent-ils, à parler du chameau. Nous voulions savoir, de vous, si nous avons épuisé le sujet ?

— Mes amis, vous avez passé la journée à parler d'une ombre tortueuse.

Décidément, ils avaient parlé de tout sauf de cette ombre tortueuse.

2°) *Le menteur sans le savoir.* — Madi-Kaman, mon ami, trois choses ne me sont jamais arrivées.

— Lesquelles ?

— Je n'ai jamais mangé de son de mil ; je n'ai jamais mangé des deux mains ; je n'ai jamais pris d'aliment apprêté la veille.

— Permits-moi de te dire, mon ami, que tu en as menti trois fois.

— J'écoute. Je suis patient, et excuse les écarts de langage.

— As-tu mangé du maïs frais en épi ?

— Oui.

— Ce maïs avait-il subi une préparation spéciale ?

— Non.

— Et alors ?

— J'en conviens. Le maïs non pilé a toujours du son.

— As-tu mangé du poisson ?

— Oui.

— Ce poisson n'avait-il point d'arêtes ? Et s'il en avait, comment as-tu fait pour les enlever ?

— Evidemment avec l'autre main.

— As-tu bu du lait caillé ?

— Bien sûr !

— Tu as deviné le reste. Il faut, avant d'ouvrir la bouche, s'assurer si ce que l'on va dire est exact.

3°) *L'enfant espiègle et Madi-Kaman.* — Madi-Kaman rencontre un enfant à un carrefour.

— Dis-moi, mon fils, où conduisent ces sentiers ?

— Ces sentiers conduisent où vos pieds vous mènent.

— Dis-moi, mon fils, quelle différence y a-t-il entre un bâton fourchu et un carrefour ?

— Pas de différence, hormis que tu ne peux lever le carrefour comme le bâton.

— Dis-moi, mon fils, de nous deux quel est celui qui connaît le mieux sa route ?

— C'est celui qui ne se pose pas la question.

— Dis-moi, mon fils, connais-tu Madi-Kaman ?

— Je ne connais pas Madi-Kaman ; mais si la personne qui m'interroge n'est pas Madi-Kaman, alors j'en conclus qu'il y en a deux.

4°) *Madi-Kaman et le cavalier.* — Madi-Kaman rencontre un cavalier et, pour l'embarrasser, lui pose cette question.

— L'étape que vous venez de franchir est-elle longue ?

— Je n'en sais rien, étant resté assis à ma place en selle depuis ce matin.

5°) *De l'ennui — Du mensonge — De la vanité.* — Dis-nous, Madi-Kaman, quel est le pays du monde où l'on est le plus heureux ?

— C'est le pays où chacun est satisfait de son sort.

— Que pensez-vous du mensonge et des menteurs ?

— J'estime que le mensonge est une démangeaison en même temps qu'une imprudence. J'estime en outre que celui qui veut mentir doit s'expatrier et que, même dans ce cas, il doit avoir pris la précaution de mettre ses compatriotes aux fers.

— Quel est l'être le plus vaniteux du monde ?

— C'est sans conteste, le caméléon. Il veut ressembler à tous les êtres et ne ressemble à aucun.

6°) *De la nourriture — Du sommeil — De la peur.*

— Quelle est, Madi-Kaman, ta nourriture préférée ?

— C'est celle qui va à mon gosier.

— Que penses-tu du sommeil, Madi-Kaman ?

— Le sommeil est une vertu et aussi un vice. Peu de sommeil est un signe de sagesse ; trop de sommeil est un signe de bêtise.

— Existe-t-il, Madi-Kaman, des hommes qui n'ont jamais eu peur ?

— Si de tels hommes n'ont jamais eu un instant de contrariété, on peut répondre affirmativement à la question.

7°) *Du temps — De l'espace — De la mort.*

— Que faut-il penser de la succession des jours et des nuits ?

— La succession des jours et des nuits nous offre l'image de la vie et de la mort. Les hommes intelligents préparent la nuit pendant le jour.

— Toi qui sait tout, Madi-Kaman, à combien de pieds peut-on évaluer la distance de la terre à la lune, aux étoiles ?

— La distance de la terre à la lune et aux étoiles s'arrête à la limite de la pensée.

— Pourquoi, Madi-Kaman, dit-on des enfants qui meurent au berceau qu'ils sont plus âgés que leurs parents ?

— C'est que ces enfants ont une plus longue éternité devant eux.

8°) *De Madi-Kaman.*

— Tu as réponse à tout, Madi-Kaman ; mais dis-nous ce que tu penses de toi-même ?

— Madi-Kaman pense qu'il aura vécu comme le commun des mortels et qu'il s'est arrangé pour ne jamais s'ennuyer.

■
**

En France, le ridicule tue.

En Afrique Noire, par l'humour, on parvient au même résultat.



POIDS BAOULE
(CÔTE D'IVOIRE).



STATUETTE EN BOIS : JEUNE FILLE BAOULE — CÔTE D'IVOIRE — HAUTEUR 0 M. 32.



BRUTEURS EN CALEBASSES ET CAURIS — COTONOU (DAHOMÉY).

JEUX ET JOUETS

A. PROST

LE Noir d'Afrique a de longs moments de loisirs. Certaines saisons sont surchargées de travail, comme la saison des pluies, où, en un temps record, il faut semer, piocher, lutter de vitesse contre la pousse de l'herbe qui veut étouffer les cultures. Mais après l'effort sévère, viennent les jours où les récoltes si elles sont encore sur pied n'ont du moins plus qu'à mûrir doucement ; à la lune de septembre le gros labeur est fini et l'on entrevoit les greniers pleins.

C'est alors le temps de la joie. La nourriture abonde, les forces reviennent, dès la pleine lune les danses reprennent. Et puis au long des jours, il y a bien des moments de détente. Et ce n'est pas tous les jours non plus qu'on ira aux champs. Il y a désormais de plus en plus de loisirs jusqu'à la prochaine saison des pluies. C'est le temps des jeux.

D'abord les « grands jeux », joués en plein air et pour de vrai, dans la nature. La chasse en commun est beaucoup plus une réunion, une partie de plaisir, qu'un massacre utilitaire. Le chasseur individuel gagnera sa vie avec son

fusil, mais lorsque plusieurs villages se réunissent pour cerner un coin de brousse, le gibier est un enjeu qui n'échoiera qu'aux plus chanceux, car ces milliers d'individus ne reviendront pas tous avec une prise, loin de là.

Et c'est le grand sport des jeunes gens : une après-midi ils partiront en bande de cinquante et plus pour une petite chasse où l'on abat les lièvres à coups de bâton. Les tout-petits ont fait leur apprentissage à l'âge où ils n'avaient pas encore le droit d'être habillés. Avec de petits arcs et des bâtons, ils ont cerné un petit morceau de grandes herbes resté à la lisière d'un champ, et y ont mis le feu, pour chasser les rats qui s'y pouvaient trouver et qu'ils ont tués lorsqu'ils sortaient de leurs trous.

Grands jeux aussi dans le marigot, quand il y en a un, ou dans un trou d'eau proche du village. L'on ne se contente pas d'apprendre à nager, mais on en profite pour faire le saute périlleux en plongeant dans l'eau. Et s'il y a du sable sur le bord, c'est la lutte à bras le corps.

Celle-ci réunit les adolescents par groupes au pays ouolof pendant les nuits de lune qui suivent les premières récoltes. Les femmes font cercle et chantent pour exciter et encourager les lutteurs :

« Luttez, les hommes, luttez.

*Ayé. Dans l'arène s'il n'y a pas d'hommes,
Les femmes en deviennent les maîtresses ! »*

Elles chantent des invocations pour leur champion favori :

« Je t'ai confié à Dieu.

Dieu mérite confiance.

Ayé, frère de Fatou !

Si tu es terrassé que vais-je dire à ma mère ! »

Et les lutteurs qui ont touché terre doivent se retirer du combat à tour de rôle.

Les jeux que les garçons peuvent faire en plein jour sont en général moins pénibles, car... il fait chaud.

Ainsi, souvent, des bergers, tandis que leurs moutons paissent à proximité, se mettent à jouer aux « Clous ». Ce jeu, très répandu dans la forêt comme dans la savane, consiste à ficher un clou dans un objet peu dur, enterré dans le sable. On prend par exemple une racine, on la recouvre de sable, et l'un des joueurs la défend en agitant

un bâton au-dessus du monticule de sable. Le « chasseur » debout à une faible distance du monticule doit lancer successivement trois longs clous sans tête, là où il a vu cacher la racine, et malgré les efforts du « défenseur ». Lorsque les trois clous sont jetés, on écarte le sable et l'on constate les résultats.

Plus tranquille, mais exigeant déjà plus de réflexion, est le « waré », universellement connu en pays noir. Dans la forêt on taille un petit banc en bois dur avec deux séries de six trous pour servir à ce jeu ; dans la savane, on fait douze petits trous à même le sol. Dans chaque trou on dispose d'abord quatre pions : ce sont des graines ou de petits cailloux. Chaque joueur prend à son tour les jetons de son trou et les répartit un à un dans les trous suivants en allant vers la droite et revenant par la gauche. Les premiers coups sont pour rien. Mais ensuite, — il peut d'ailleurs choisir son point de départ à sa guise, dans sa ligne bien entendu, — lorsqu'il dépose le dernier des jetons qu'il a pris dans un trou de l'adversaire ne contenant qu'un ou deux jetons, il ramasse les jetons de ce trou et ceux des trous précédents qui également ne contenaient qu'un ou deux jetons. S'il finit au contraire sur un trou vide, il ne ramasse rien.

Les règles quant au nombre des jetons peuvent varier de pays à pays ; le gagnant est celui qui a le premier ramassé tous les cailloux se trouvant sur la ligne de six trous de l'adversaire.

Le « *bolotoudou* » est le plus savant des jeux de l'Afrique soudanaise. Des chefs, des hommes instruits y jouent volontiers. Au pays sonraï c'est presque une institution nationale, il y a des champions du damier, et l'on y a combiné des coups que l'on se transmet dans les familles : ces plans de jeu font en quelque sorte partie de l'héritage et sont appris par le père à ses fils.

C'est le jeu sonraï que nous décrirons : le nom local est *wali*, mais comme il ne se distingue pas du *wali* précédent nous garderons le nom « damier » pour éviter toute confusion.

Assis sur le sol, les deux partenaires ont tracé le damier : cinq rangées de six cases. Les pions sont douze bâtonnets longs, et douze cailloux ronds : on les appelle les *longs* et les *ronds*.

A la différence de nos jeux où la position initiale des pions est donnée par les règles du jeu, ici les deux partenaires placent leurs pions à tour de rôle, un par un, où ils veulent. Il est seulement défendu d'en mettre plus de deux à la suite sur une même ligne verticale ou horizontale. Les longs débutent.

Lorsque tous les pions sont « couchés », et il y a déjà eu des plans savants qui ont présidé à la manœuvre, la partie ou plutôt l'attaque commence. Chaque joueur ne dispose que d'un coup à la fois : il déplace un pion d'une case, suivant une ligne verticale ou horizontale, mais jamais en oblique. Le but est de profiter des cases vides pour arriver à mettre en ligne trois pions dans le sens vertical ou le sens horizontal. Chaque fois qu'un alignement de trois est réalisé, le joueur a le droit de « manger » un pion à son partenaire. Il peut manœuvrer un des pions de l'alignement pour le détruire et ensuite le reformer, il aura encore droit à prendre un pion de l'adversaire à chaque fois qu'il reformera son alignement de trois ou qu'il en réalisera un autre. Mais, par contre, l'adversaire, s'il a réussi lui aussi à mettre trois pions en ligne quelque part, viendra lui souffler un des trois pions alignés de préférence à tout autre qui ne se trouve pas près d'être mis en position.

Un schéma illustrera pratiquement cette théorie :

	A	B	C	D	E	F
1	0	—	—		0	
2	0	0	—	0	—	
3	—	—	0	0	—	—
4		—	0	—	0	0
5		0	—	—	0	

Fig. 1

Le damier ayant ses pions dans la position de la figure 1, la manœuvre commence :

Sambo pousse C1 en D1, case vide.

Mamadou a presque tous ses « ronds » bloqués par le dispositif de Sambo, il pousse E5 — F5.

Sambo joue : C2 — C1 et a 3 pions à la suite sur les cases B1,

C1, D1, il prend D2 car sans cela, Mamadou ne manquerait pas de jouer D2 — C2, ce qui lui mettrait trois pions à la suite sur la ligne verticale C et lui donnerait droit de « manger » un pion de Sambo. Et ainsi de suite.

Le vainqueur du jeu est celui qui a mangé tous les pions de l'adversaire.

Le placement des pions a une grande importance, et de grands joueurs sonraï peuvent dire avant même que tous les pions soient « couchés » : « Ce n'est pas la peine d'aller plus loin, vous êtes battus ».

	A	B	C	D	E	F
1						
2		—	—	—		
3	0	0	0		—	—
4		0				
5		0				

Fig. 2

Le comble de l'art est d'arriver à réaliser un « cheval » c'est-à-dire une figure qui permet en défaisant un alignement de trois pions, d'en reformer automatiquement un autre, le troisième pion mobile allant d'une ligne à l'autre.

C'est la victoire assurée. Ainsi dans la figure 2 les « longs » ont un « cheval », D2 va en D3

où il fait troisième et donne droit à manger un « rond ». Le coup suivant il revient en place et « mange » encore.

Ce sont là les maîtres-jeux des Noirs, ceux qui demandent de la réflexion et du calcul.

Les jeux de hasard sont connus en maints endroits : les cauris servent de dés. Ces petits coquillages sont jetés par deux ou par quatre. Par deux on peut avoir trois combinaisons : ils tombent tous deux sur le « ventre », ou ils tombent sur le « dos », ou l'un d'une façon, l'autre de l'autre. Chez les Gourounsi de Léo, les joueurs prenaient quatre cauris en mains et celui qui arrivait à jeter les quatre cauris se présentant de même façon ou au moins deux par deux gagnait 2.500 cauris par coup. Si les cauris tombaient trois d'une façon et un de l'autre, il perdait. Et l'on jouait ainsi jusqu'à ce que la fortune des joueurs y passe, puis leurs biens et leur femme même. Chez les Guèrzés de Nzérékoré, le jeu d'argent est également une passion, et là aussi on va jusqu'à mettre sa femme en gage.

Mais on peut aussi avoir jeu de hasard honnête, et chez les petits Peuls du Massina on trouve une sorte de jeu de l'oie, qu'ils appellent le jeu du Paradis :

Sur le sol on trace neuf ou dix cercles concentriques. Les marques des joueurs seront de petits bouts de bois représentant leurs « pères ». Le cercle du centre où doivent arriver les « pères » est le « Paradis ».

On jette les « dés » ; à défaut de cauris, des demi-coques d'arachides font tout aussi bien l'affaire. Tombent-elles toutes deux sur le ventre, le joueur avance de deux cercles ; tombent-elles toutes deux sur le dos, il avance d'un cercle ; ne tombent-elles pas de la même façon, il marque le pas.

Chacun pousse à tour de rôle son « père » de cercle en cercle jusqu'au « Paradis », et un des camarades faisant « griot » chante les louanges du premier. Mais le jeu n'est pas fini, car il faut arriver trois fois pour gagner la partie.



Lorsque la nuit est tombée les Noirs restent longtemps devant la porte des demeures ou dans les cours intérieures ; avec la fraîcheur, le corps se détend, il semble qu'on respire mieux, et ce n'est que tard dans la nuit que prendront fin les conversations. Nouvelles, cancans les alimentent, mais c'est aussi le moment où les conteurs narrent les fables de la forêt ou de la savane, car une fable ne doit pas se réciter tant qu'il fait jour. Et d'autres jeux d'esprits sont connus des Noirs. D'abord, les jeux de prononciation : du type « Chasseurs qui savez chasser... ». Par exemple, répétez rapidement *tigatlou* (huile d'arachide), *Fla kè fla yé fou fla fougan* (1) (deux Peuls ont tressé deux cordes).

Puis il y a les histoires à palabres : on compare les actions, d'ailleurs fabuleuses, de plusieurs individus, et l'on demande lequel l'a emporté. Chaque assistant prend parti pour l'un des héros de l'aventure et soutient son point de vue, et cela peut durer longtemps. Voici une histoire-type :

« Quel est le plus fou de ces quatre hommes ? »

Le premier va puiser de l'eau au bord d'une rivière. Il remplit saalebasse, remonte sur la berge, pose son récipient s'assied à côté et se met à pleurer. « Diamas, lui demande-t-on, pourquoi pleures-tu ? » — Il répond en sanglotant : « Je meurs de soif ».

Le second se rend en brousse pour chercher des fibres. Le soir il revient les mains vides au village. Quelqu'un lui demande : « Fariba, où sont les fibres que tu es allé chercher ? » — « J'en ai récolté beaucoup, répond-il, mais je n'ai pas trouvé de lien pour les attacher ».

Le troisième va cueillir des pains de singe (fruit du

(1) En bambara.

baobab). Muni de son bâton, il monte sur un baobab, saisit un fruit et dit à son bâton : « Je vais descendre, quand je te lancerai, tu viendras frapper ce fruit-là, m'entends-tu ? »

Il descend et lance son bâton. Mais ce dernier n'obéit pas. Notre homme remonte sur l'arbre, saisit le fruit et dit à son bâton : « Imbécile, je t'avais bien dit que c'est là qu'il fallait venir frapper. Ne te trompe plus ».

Il redescend et lance son bâton pour la seconde fois. Mais comme le fou est maladroit, le bâton manque à nouveau son but... Ainsi s'écoule le temps de cet homme.

Le quatrième, envoyé en brousse pour chercher une branche fourchue, suivait un sentier, lorsqu'il arriva à un carrefour. « Voici, dit-il, une très belle fourche ». Et il se sit à couper le sentier. Quand finira-t-il ? »

Les palabreurs ont la partie belle. Chacun va soutenir son point de vue et prendre parti pour l'un ou l'autre des quatre fous en s'ingéniant à apporter des arguments pour montrer que sa folie surpasse celle des trois autres.

Ce sont là jeux d'hommes. Ils ont plus de loisirs que les femmes, occupées à la cuisine, au soin de leurs enfants, ou à filer. Parmi elles on trouve de très bonnes conteuses de fables ou des chanteuses.

Les jeunes filles ont plus de liberté. Elles se réunissent pour danser et il a été parlé ailleurs de la danse. Elles n'ont pas le saut à la corde, mais un autre jeu le remplace. Ayant formé le cercle, l'une d'elles vient au milieu et les autres commencent un chant. A une des paroles du chant, la jeune fille qui est au milieu du cercle commence à sauter sur place, les talons venant frapper le derrière, tandis que les autres comptent en battant des mains : un, deux, trois..., les sauts de leur compagne. Celle-ci s'arrête à 14, 15, ou 20... épuisée et reprend sa place dans le cercle tandis qu'une autre vient sauter.

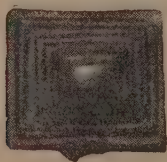
Ou bien elles s'assoient sur le sol pour jouer aux cailloux. Ce jeu est un jeu d'adresse, les Malinkés l'appellent *béré fili*, les Ouolofs, *gueul*. Dans un tas de petits cailloux une jeune fille en prend une poignée, la lance en l'air et la reçoit sur le dos de la main, sans s'occuper de ceux qui tombent. Elle lance de nouveau ceux qui sont sur le dos de sa main et doit les recevoir dans la paume. Ceux qu'elle a ainsi rattrappés sont sa première mise : elle les place devant elle, à proximité du gros tas.

Il s'agit pour elle maintenant de prendre un de ses cail-

loux, de le lancer en l'air, et pendant ce temps, de ramasser un caillou dans le tas de la même main droite et de rattrapper le caillou lancé, qui vient rejoindre l'autre dans sa main. Elle dépose un des deux cailloux et recommence. Si la joueuse n'a pas été assez habile pour ramasser un caillou pendant que l'autre était en l'air, ou si elle a laissé tomber à terre le caillou lancé, elle perd son tour. Sinon, elle continue. La gagnante est celle qui a amassé le plus gros tas de cailloux ou qui est arrivée la première à un nombre fixé au début de la partie.

Pendant ce temps, les toutes petites, 3, 4, 5 ans font comme toutes les petites filles du monde : elles jouent à la poupée. Au-dessus de cet âge, il n'y a pas besoin de poupées, car il y a toujours un enfant, un vrai, à porter dans le dos ou à amuser à la maison. Mais avant qu'on ait la force de porter le petit frère, la poupée le remplace. Les plus belles sont taillées dans un cylindre de bois : ni jambes ni bras ne sont dessinés, mais seulement la tête avec le cimier de cheveux bien en relief et les seins. A défaut de poupée en bois, un épi de maïs fait tout aussi bien l'affaire, et il a une chevelure que l'on tresse, petite ressemblance qui suffit à donner matière à l'imagination de l'enfant. Certains bébés-maïs ont des tresses très artistiques reproduisant les coiffures des femmes du pays.

Les Noirs d'Afrique, grands et petits, ne se montrent-ils pas, dans leurs divers jeux, enfants d'une même Humanité que nous ?



POIDS BAOULÉ (CÔTE D'IVOIRE)
CRISTAL DE GROS SEL.

AUTOUR DE L'ENFANT

MME CH. LE CŒUR

DES rives du Tchad à la bordure sud de l'Edeyen de Mourzouk, du Ténéré à l'oasis de Koufra, sur une surface de steppes et de déserts grande comme trois fois la France, s'étend le domaine de cent cinquante mille Téda. Groupés en clans ils forment des noyaux de population contigus dans le Sud, dans le domaine de la steppe aux mares permanentes, tandis qu'ils sont distants parfois d'un millier de kilomètres, dans le désert du Nord. Deux dialectes se sont individualisés, qui caractérisent en gros ces deux zones : Téda au Nord, Daza au Sud ; ils sont assez proches pour qu'on se comprenne d'un dialecte à l'autre. Et de part et d'autre, en dépit des conditions géographiques un peu différentes, s'est maintenu le même genre de vie, le même attachement à la vie nomade ; qu'il soit Téda ou Daza, l'individu est façonné, depuis son enfance, par les mêmes coutumes et le petit Daza qui trébuche autour des vaches aux belles cornes blanches ne diffère que par les nuances d'une vie matérielle plus facile de l'enfant téda de la montagne qui s'essaye à suivre, dans les épineux, le grand frère gardien du troupeau de chèvres.

Assez peu nombreux dans la société téda, ces enfants sont cependant les bienvenus : peut-être l'orgueil familial est-il plus flatté de la venue d'un fils, mais on se console vite de la naissance d'une fille qui, restant davantage auprès de ses parents, se trouve ainsi moins exposée que ses frères à une mort violente.

Garçon ou fille, le nouveau-né est lavé par une des parentes ou des voisines venues assister sa mère, dans une eau où sont macéré des gousses d'acacia. Roulé dans une couverture, il est couché sur le sable, près de sa mère allongée sur une natte ; ses premiers vagissements ont signalé sa fragilité aux puissances mauvaises qui sont prêtes à fonder sur lui : vite deux cornes de gazelles sont fichées en terre, l'une à la tête l'autre aux pieds de l'enfant, et le protégeront efficacement de tous les maux qui peuvent le frapper. A la porte de la case, les femmes de la maison poussent des you you pour annoncer la naissance : à ce signal une vieille femme surgit d'une des cases voisines : son grand âge, son intelligence, souvent aussi sa richesse, toutes choses de bonne augure, l'ont fait désigner dans le campement pour accomplir les cérémonies qui accueillent le nouveau né dans la société téda ; elle s'approche des deux ou trois pierres (deux pour une fille, trois pour un garçon) sous lesquelles on vient d'enterrer le placenta ; elle y verse un peu de beurre liquide, écrase quelques dattes, une poignée de grains de mil, tout en murmurant : « Que Dieu te fasse grandir — que Dieu te prolonge comme moi — que Dieu te fasse comme ton grand'père — que Dieu te donne, enfant aimable, toutes choses ». Puis, élevant la voix : « Comment s'appelle l'enfant ? » — de l'intérieur de la case une parente répond : « L'enfant s'appelle un tel » — la vieille répète le nom, entre dans la case, s'approche de l'enfant, et tout près de son oreille elle chuchote : « Ton nom est X » : c'est le nom choisi par la mère, le nom « du côté maternel », « le nom doux », « doux comme du sucre », celui auquel il répondra jusqu'à son adolescence, qu'il gardera parfois toute la vie.

Ce nom peut être inspiré d'événement contemporains de la naissance, mais il est tiré le plus souvent d'une tradition riche de fantaisie et d'humour qui a créé des mots sans liens apparents avec le vocabulaire usuel, mais dont la signification est connue de tous. Cette signification, du reste, n'a guère plus d'importance que n'en a pour nous celle de Désiré, Blanche, Rose, Aimée, et aucun enfant n'est troublé

de s'appeler : « Blanche à la naissance », « Rouge quand elle est née », « A la lèvre pendante » ou « Les pieds en dehors ». Cependant il existe des noms qui, pour conjurer le mauvais sort, dissimulent la qualité qu'on souhaite à l'enfant en désignant le défaut contraire : « Le bon à rien », « Le peu brave », « Le laid ». Le plus souvent ils proclament hardiment cette qualité : « Le chanceux », « Le véridique », ou un souhait : « L'espoir que le père sera fidèle », — il y a des noms qui chantent la mère : « C'est l'enfant de celle qui est courageuse dans l'enfantement », de « l'épouse préférée », de « la femme forte comme un cadenas fermé ». Mais la mère donne plus volontiers le prénom qui dit les louanges du père et pare ce dernier des vertus qui font de lui, aux yeux de la femme téda, l'idéal des hommes : c'est l'enfant du « père en guerre contre tout le monde », du « père indocile », « du père qui se moque des décisions du tribunal », « du père querelleur » et même du « père bandit » — c'est aussi le « père riche en palmiers », le « père riche en lances », le « père riche en chameaux » — ou peut-être même, tout simplement, le « père reconnaissant à sa femme ».

Voici donc le nouveau-né nommé. Les enfants du campement s'approchent des pierres dressées, en enlèvent les dattes et le mil qu'ils se partagent. De son côté, le père égorge une chèvre et en met à part le foie, dont il mange une partie et dont il destine à l'enfant le reste, écrasé dans du lait. Quelques jours plus tard, parfois même quelques années plus tard, s'il est trop pauvre, il égorgera une deuxième chèvre en murmurant « Ton nom sera un tel » : ce nom peut être le nom du « côté maternel » surtout s'il est tiré du Coran, mais ce peut être un tout autre nom, le nom « du côté paternel », que proclame aussitôt le marabout, s'il y en a un dans le voisinage, et que l'enfant prendra plus volontiers quand il sera grand.

Insensible à toutes ces manifestations qui l'ont intégré dans la société téda, il tête, à toute heure, dès qu'il crie, s'il est daza; la femme téda, plus besogneuse, retenue de longues heures dans les jardins de l'oasis, laisse crier l'enfant allongé tout nu sur le sable, à la garde d'une sœur aînée. Un instinct sûr guide les mères et leur fait pressentir, en période sèche, le danger pour leur nourrisson de la déshydratation : avant et après la têtée, elles lui font ingurgiter un peu d'eau, à l'aide de la petite écuelle de bois à bec allongé qui sert de biberon.

Vers dix-huit mois, souvent plus tôt, la mère ne nourrit

plus l'enfant que l'on habitue à boire à l'écuelle : l'enfant daza, favorisé, a le choix entre le lait de vache, que l'on a soin de couper d'eau pour éviter les diarrhées, et le caillé encore liquide que la femme daza prépare chaque jour en enterrant à demi dans le sable la grandealebasse en forme de gourde, pleine de lait. Un petit montagnard, lui, doit se contenter du lait des chèvres, ou même de l'unique chèvre de la famille, et mal rassasié, il pleure souvent. Peu à peu sa mère l'habitue à la nourriture des adultes : la bouillie de mil ou de blé, qu'elle commence par introduire dans sa bouche avec les doigts. Très vite l'enfant s'assied dans le cercle qui se forme autour du grand plat de bois posé à même le sol, il plonge dans la bouillie une main impatiente, l'en retire gluante, lèche ses doigts en se barbouillant la figure — mais la mère veille : une petite tape sur la main gauche qui s'avance et l'enfant apprend ainsi qu'il faut se servir de la main droite pour pétrir la petite boule qu'il portera à sa bouche. Il a deux ans environ, il ne sait pas encore se tenir ferme sur ses jambes et ses patients essais sont enregistrés par le vocabulaire : il est « l'enfant tout rond » qui ne marche pas mais « roule comme une boule », puis il est l'enfant qui « avance sur les genoux ». Il se dresse enfin et titube autour de la case jusqu'à l'acacia proche à l'ombre duquel se rassemblent pendant de longues heures pour causer le grand-père — le père est rarement là — la mère, les sœurs, les jeunes frères, parfois une vieille tante venue se réchauffer au foyer fraternel. Des bras se tendent, l'enfant, en trébuchant passe de l'un à l'autre jusqu'à ce que fatigué, il se laisse tomber près de sa mère. Alors la vieille tante essaye de le faire sourire en chantant une ritournelle dont elle ponctue les péripéties d'un trait dans le sable : « l'autruche sort, un chien chasse l'autruche, et un homme chasse le chien et deux hommes chassent le premier et trois hommes chassent les deux premiers, et quatre hommes... » : la mélodie s'allonge indéfiniment, revient sur elle-même... A l'entendre, souvent, me revenait à la mémoire, la chansonnette que fredonnaient les grands-mères françaises à leurs petits enfants... « Biquette ne veut pas sortir du chou... On envoie chercher le chien, le chien veut bien mordre biquette, le loup veut bien manger le chien, le bâton veut bien battre le loup, le feu veut bien brûler le bâton... » Mais voici l'enfant qui allonge son corps nu sur le sable ; fatigué il s'endort avant même que la grande sœur ait achevé la chanson composée de mots sans

suite dont la répétition obstinée fait une berceuse : « Voici une boule ronde, voici une boule sans forme, voici le poisson au col court, le poisson à la grande épine dorsale, le poisson ventru... » Ce tableau, quotidien chez les riches daza, est rare dans la montagne : l'enfant n'a pas autour de lui une cour formée par une famille oisive ; la grande sœur qui le garde pendant que la mère travaille, le bouscule, l'empêche de dormir quand il en a envie, le juche à califourchon sur sa hanche pour jouer à la maman ; balloté, tiraillé, cahoté, il préfère encore être amené au jardin où, attaché au même piquet que la chèvre, il jouit d'une compagnie inoffensive et paisible, pendant que tout près sa mère coupe les épis de blé du repas quotidien.

Jusqu'à maintenant le costume de cet enfant ne nous a guère retenus, et pour cause : jusqu'à six ou sept ans, l'âge où ils portent la chemise flottante, ou « boubou » en argot colonial, les petits garçons vont à peu près nus, seulement « habillés » d'une ceinture de cuir, d'un bracelet de fer au poignet, parfois d'une courroie en bandoulière à laquelle sont fixés des sachets talismans.. Sur leurs crânes rasés et luisants, des touffes de cheveux parfument la toilette : le père, arbitre de ces élégances, peut avoir choisi pour son fils la crête longitudinale ou transversale, à moins qu'il n'ait préféré la plaque ronde. Jusqu'à deux ans, les petites filles ne se distinguent des petits garçons que par des bracelets de cuivre aux chevilles et des boucles d'oreilles d'argent ou de fil ; elles portent ensuite un cache-sexe de cuir à franges ornées de ces coquillages blancs que nous appelons « cauris ». Vers cinq ou six ans un jupon blanc serré à la taille remplace le cache sexe, à moins que l'enfant, imitant le geste de sa mère qui resserre ses draperies à la ceinture pour aller au travail, ne se hâte d'enrouler un chiffon quelconque autour des hanches. A ce moment, les touffes de cheveux ont disparu et ont fait place à une série de petites nattes fines : les unes, latérales, pendent autour de la tête, les autres, sur la tête, sont réunies au sommet du front par une natte transversale. Un collier de cauris éclaire le cou mince, et des bracelets de fer ou de cuivre alourdissent les poignets. La mère veille à ce que le trou fait dans la narine droite de l'enfant se maintienne ouvert et même s'agrandisse peu à peu, en y introduisant un petit bout de bois d'un diamètre de plus en plus grand : ainsi s'accrochera sans peine, l'âge venu, l'anneau d'argent épais, principal ornement de la femme.

Mais nous nous tromperions lourdement si nous n'accordions à ces ornements qu'un rôle décoratif ; ils sont protecteurs aussi. En fait il y a peu de dangers extérieurs ; la steppe vide ou le désert viennent jusqu'aux portes de la case et interdisent aux enfants de s'aventurer au loin. La grand'mère a soin d'ailleurs de leur chanter la prudence :

« La hyène est venue mes enfants, faites attention, dehors ne couchez pas, le froid tue. Quand les yeux sont partis (1), ne vous attardez pas, venez, ne faites pas de promenade inutile, quand les jeux sont finis venez dormir à la maison ».

Mais un accident, un malaise, sont possibles : tout petit, l'enfant tombe, ses jambes qui chancellent seront raffermies par les « cauris » fixés à la ceinture qui a, elle, la vertu, d'empêcher le ventre de ballonner. Une pointe de gazelle fixée à l'oreille par un anneau d'argent écarte quelque redoutable maladie. La croix dessinée au charbon de bois sur le front de l'enfant, ombre plus foncée sur la peau sombre, est destinée à écarter le coup de froid fréquent à la suite des brusques tornades qui en quelques heures abaissent la température d'une dizaine de degrés. Mais en dépit de toutes ces précautions le mal frappe parfois, rhumes ou bronchites, que combattent les ventouses scarifiées faites à l'aide d'une corne de vache. Toutefois les pointes de feu semblent le remède préféré et laissent les petits corps tachés de cicatrices ; faites près de la tempe, elles guérissent les maux d'yeux ; sur le ventre, elles calment les coliques ; autour d'une plaie, elles hâtent la cicatrisation. Ces soins manqueraient sans doute d'efficacité s'il ne s'y ajoutait la vertu magique du caurie : suspendu dans les cheveux, il guérit l'oreille purulente. Et la toux cède sûrement à un collier d'étoffe bourré d'« édiseru » plante parfumée de la montagne.

En fait ces jeunes corps nus, maigres et nerveux, ont une apparence de santé, en dépit de quelques ventres ballonnés. Luisants comme un bronze ils disent l'hygiène rude du désert, le vent qui râpe la peau, l'aère, la sèche. Ils disent aussi la douche journalière auprès du puits, ou même près de la case où la peau de bouc suspendue sert de source, et une vieille boîte de conserve, de cuvette ; garçons et filles aiment se plonger dans les mares temporaires quand elles existent ; c'est un de leurs jeux préférés ; il occupe de longues heures dans une journée, qui nous paraît entière-

(1) Quand on ne voit plus, quand il fait nuit.

ment consacrés aux jeux et aux disputes, jeux d'enfants qui sont les mêmes sous toutes les latitudes : les plus petits, autour de la case, jouent, à quatre pattes, aux chèvres qui se battent à coups de cornes, qu'un « chien » vient disperser en « aboyant ». Garçons et filles mêlés aiment à courir : c'est l'universel jeu de cache-cache ; mais plus brutal que chez nous, le poursuivant s'appelle le « vent » : il touche le poursuivi en criant « j'ai gagné » et le renverse s'il est plus fort. Les fillettes se fatiguent vite à ce jeu, elles redoutent les coups, et préfèrent les expéditions en commun de maraudage de dattes, ou bien tout en gardant les chèvres, elles aident les garçons à piéger les oiseaux ; un appât de grains, un bâton flexible que l'on rabat sur l'oiseau à l'aide d'une ficelle que l'on tire, caché derrière une murette. Si par chance l'oiseau est pris, on lui coupe le cou, on le rôtit sur les braises, et l'on accompagne le festin, au grand dégoût des adultes, de quelques œufs découverts aux alentours du campement.

Garçons et filles ont également leurs activités propres ; les filles imitent leur mère : elles font le simulacre d'écraser sur une pierre plate, d'un mouvement régulier, des grains de sable qui représentent le blé ou le mil du repas ; elles filent des flocons de coton sur un fuseau fait d'un morceau de bois fiché dans un crottin d'âne ; mais leur grand divertissement c'est la danse, qui, les soirs de clair de lune réunit hommes et femmes du campement : les fillettes, un peu à l'écart, alignées comme leurs mères et leurs grandes sœurs, copient les figures de danses et, gravement, inclinent leur dos d'arrière en avant en frappant des mains et en chantant le refrain classique. Parfois une femme s'approche d'elles, regarde, attendrie, leur jeu ; corrige un geste, scande plus vigoureusement le chant. Mais arrive en trombe la bande des garçons : quelques-uns d'entre eux pour effrayer les filles portent sur la tête de grandes cornes faites d'un turban enroulé sur deux baguettes ; ils foncent sur le groupe des petites danseuses ; jettent sur elles des allumettes enflammées, les bousculent en essayant de souffler dans leurs oreilles, les dispersent ; les mères interviennent et ramènent tout le petit monde à la case, pour dormir. Le lendemain matin, on se retrouve au pâturage, à garder les chèvres : on s'assied au pied d'une roche grès ; tandis que les filles dessinent sur le sable le plan de la case nuptiale, les garçons, eux, rêvent de chameaux dont ils gravent les silhouettes sur le rocher et fabriquent à l'aide de quelques morceaux de

bois une selle en miniature. Mais les jeux des garçons ne restent pas longtemps pacifiques, on taille une épée dans un morceau de bois. Un arc est fait d'une cordelette de fibre de palme tendue sur une branche flexible — ou une fronde, d'une longue corde portant en son milieu une double cordelette sur laquelle on fixe la pierre. Inoffensives pour les oiseaux, ces armes deviennent vite dangereuses pour les enfants, car les jeux dégénèrent parfois en batailles rangées, campement contre campement ; et l'intervention des parents, qui prennent parti pour leurs enfants ou pour l'enfant de leur domestique, a vite fait d'envenimer les choses : la querelle se termine, comme chez les adultes, par une amende infligée à l'initiateur de la dispute.

Très vite des activités utiles se mêlent à ces jeux : travaillent-elles ou jouent-elles ces fillettes de sept à huit ans qui deux ou trois fois par semaine, à la porte de la case ou sous l'acacia, impriment un mouvement de balancier au panier finement tressé qui sert de barate et que l'on suspend à un trépied ou à une branche ? Les bandes d'enfants qui, dans le Sud, après les averses d'été, partent joyeusement en chassant devant elles à coups de pierre les ânes chargés de paniers, s'en vont cueillir les céréales sauvages dont l'appoint sera utile pour économiser la provision de mil ou de blé, et faire « la soudure ». Ils se retrouvent, ces enfants, le matin, autour du puits où se rassemblent les vaches à l'heure de l'abreuvement ; ils ont l'air de folâtrer insouciant, mais, en réalité, ils suivent le mouvement des bêtes, attentifs à écarter de l'abreuvoir les bêtes étrangères au troupeau familial et qui, impatientes, voudraient devancer leur tour.

En montagne, suivre les chèvres dans la vallée sèche où croissent les épineux n'est pas une simple promenade ; l'enfant qui se charge des bêtes de son père se charge aussi de celles de la voisine âgée ou malade, et sans enfants ; il recevra son salaire, à la récolte des dattes : deux ou trois mesures de dattes par bête, ou une mesure de blé. Il est alors responsable du troupeau et, bien qu'il ait erré tout le matin sans boire, sans manger autre chose qu'une poignée de dattes sèches, il sait qu'il doit résister à l'envie de faire la sieste à l'ombre légère d'un acacia : les chèvres se dispersent très vite et deviennent une proie facile pour le chacal qui les prend à la gorge. Il est assez grand pour mesurer l'étendue de la perte que représente la disparition d'une chèvre, parfois de l'unique chèvre d'une famille, c'est-à-dire de la petite écuelle quotidienne de lait.



LA GRANDE SCEUR.



LA PETITE FILLE.

Un peu plus grand, vers neuf ou dix ans, le garçonnet abandonne les chèvres à ses frères et ses sœurs plus jeunes et suit son père au pâturage où se trouvent les chameaux : ce sont alors de longues heures de marche, sur des sables trop mous ou des grès trop durs, à la recherche des bêtes qui, de touffe de paille en touffe de paille, se sont éloignées pendant la nuit de dizaines de kilomètres. Ainsi les petits Têda qui en apparence jouissent d'une liberté et d'une oisiveté que leur envieraient les enfants français pliés très jeunes à la discipline familiale et scolaire, ont senti avant dix ans les limites qu'imposent à cette liberté et à cette oisiveté l'âpreté du désert ou de la steppe. Ils savent déjà que l'on souffre de la faim, qu'on disperse vite le patrimoine si l'on est trop bête, trop paresseux, trop négligent.

Ils ont déjà acquis une véritable expérience à l'âge où une cérémonie traditionnelle les fera admettre dans la communauté des adultes ; chez les garçons c'est la circoncision. L'opération a lieu généralement à la fin de la récolte des dattes, époque d'abondance et de liesse : le jeune garçon s'est choisi une sorte de parrain et de marraine qu'il appellera au cours de la fête « mon père » et « ma mère », tandis que ses parents resteront à l'écart : le parrain rase la tête de l'enfant, en fait disparaître pour toujours ces touffes de cheveux qu'il gardait depuis ses premières années ; puis après un bain pris dans une mare du voisinage, l'enfant est conduit à l'ombre d'un palmier : son parrain, brandissant un couteau, s'écrie : « Petit garçon, regarde en haut » et profitant du mouvement instinctif de l'enfant, il coupe le prépuce, puis : « Homme, regarde en bas » ; il recoud alors la plaie avec des épines et du fil ; l'enfant pleure, on essaye de le calmer par un mélange de menaces et de flatteries.

L'enfant regagne ensuite la petite hutte de nattes montée pour la circonstance près de la case maternelle ; son père et les amis de son père l'attendent pour le féliciter : « Tu es un homme heureusement ». Pendant presque une semaine sa mère ne le verra pas, et quant, au bout de quelques jours, garçons et filles du voisinage se seront lassés de lui apporter le gâteau de mil des repas, ce sera elle qui s'en chargera jusqu'au septième jour, mais en glissant l'écuelle sous la natte de la cloison et en détournant la tête. A la grande fête de sortie, on chantera : « Il est homme, il est homme » au milieu des you you des femmes et des roulements de tambour des hommes ; oint de beurre parfumé, portant à l'oreille droite une boucle d'argent, revêtu d'une tunique

blanche toute neuve, coiffé pour la première fois de sa vie d'un turban, ayant en main un bâton orné d'une sonnette et d'une perle du collier de sa marraine, le nouveau circoncis s'assiera à l'ombre d'un palmier, et écouterà pendant des heures l'énumération des cadeaux, palmiers ou chèvres, que lui promettent les assistants. Pendant quelques jours, il se promènera ainsi vêtu, puis, complètement guéri, il rendra la perle du collier à sa marraine et jettera son bâton dans un puits : sa vie d'enfant est enterrée, maintenant il aurait honte de manger encore les œufs cuits dans la braise, chers à son enfance ; il se garderait bien d'imiter ces écervelés qui bravent l'opinion en continuant à porter, adolescents, les mèches de cheveux de leur jeunesse et aggravent leur cas en se mettant du koheul aux yeux, ce qui rend lâche au combat : il est encore trop jeune pour porter le litham et restera tête nue jusqu'à seize ans. Mais son père sait que, s'il venait à mourir, son fils maintenant pourrait présider à la cérémonie funèbre, et cette pensée le réconforte, l'enfant est en effet passé dans la société des hommes dont il partagera très vite le rythme de vie et les responsabilités.

Chez les filles, la cérémonie de la « bouche coupée » n'a pas l'importance qu'a, pour les garçons, la circoncision : elle ne marque pas d'une façon aussi brutale la fin de l'enfance. Cependant vers dix ans la fillette a honte d'être encore une « bouche rouge », elle a hâte de se joindre au groupe de celles de ses compagnes qui, à la fin de la récolte des dattes, se feront « couper la bouche » ; une femme experte exécute la douloureuse opération qui enfle la lèvre supérieure, la bleuit ainsi que les gencives. A l'aide d'une aiguille elle piquette les lèvres et gencives qu'elle frotte ensuite avec une poudre faite de charbon de bois et de gousses d'acacia pilés et mêlés. Au bout de quelques jours, elle frictionne les plaies avec une pâte de dattes vertes écrasées ; quelques jours encore, et c'est une onction de beurre, que suivent de nouvelles applications de poudre de charbon, et ceci jusqu'à la guérison. A ce moment, elle a déjà supprimé dans sa coiffure la natte transversale du haut du front. Elle a remplacé les petites tresses du sommet de la tête par les trois grosses nattes de la jeune fille. Elle se drape, comme les femmes, dans la grande pièce d'étoffe bleue dont elle relève un pan pour couvrir ses cheveux et voiler sa bouche, quand, au puits, un étranger vient à passer. Très vite, elle accepte le fiancé que lui proposent ses parents.

Nous parlions de l'enfance, et tout à coup nous entre-

voyons les tâches qui incombent à l'adulte, à la femme, à la mère ; le passage est brusque à l'adolescence, comme l'est, dans ce pays, le passage de la nuit au jour, sans aube lente. J'évoque mes petits compagnons de ces dernières années.

Bogar, l'orgueil de son père qui voyait en lui son successeur dans son rôle de chef, car à dix ans, il avait déjà tué son homme, un voleur de chameaux. Le fragile petit Issa dont la mère est morte en lui donnant le jour ; plaintive, sa voix s'élevait dans la nuit : « Mère, du lait », alertant la vieille grand-tante qui venait veiller près de lui. Echiney, si grand pour ses sept ans, farouche mais vite apprivoisé par une poignée de raisins secs et me redemandant sans cesse ces « dattes » de mon pays. Cantini, rageur et taquin, qui d'un coup de pied énergique démolissait la rigole d'irrigation au moment où sa grande sœur arrosait le jardin. Ziney la coquette, qui ruisselait toujours du beurre fondu dont elle renversait le pot sur sa tête en l'absence de sa mère ; la jolie Attimi, et Owo, et Adeli, et Ozzuma, que sont-ils devenus, tous ces « miochons de Dieu ? » (2)



POIDS BAOULÉ
(CÔTE D'IVOIRE)

(2) L'expression est du dramaturge O'Neil dans : « *All God's children got wings* ».



BAS-RELIEF DES BATIMENTS ROYAUX
D'ABOMEY (DAHOMBY)

ADOLESCENCE

CH. BÉART

J'AI longtemps hésité avant de donner au public l'autobiographie dont on lira ici d'importants extraits ; je l'avais d'abord remise sous pli scellé à l'I.F.A.N. pour servir, plus tard, aux historiens de l'Afrique Noire. Mais l'histoire s'écrit si vite en ce moment, et sous nos yeux, que ce témoignage me paraît mériter, dès maintenant, d'être entendu.

Ce n'est pas que l'adolescence de tous les Africains « évolués » soit aussi compliquée et cruelle et dramatique, que le fut celle d'Emmanuel Dènonde ; elles sont cependant, toutes, difficiles. Les mots « Afrique » et « Africains » et « Noirs » comme « Nègres » comme aussi « Indigènes » et « Autochtones », le plus à la mode bien qu'il soit si parfaitement impropre, sont des mots importés qui n'ont pris un sens en Afrique que tout récemment. Ce qui existait, c'était de petites sociétés noires campant dans un continent vide et la ségrégation y avait donné aux coutumes une puissance que dans nos sociétés modernes l'on n'imagine plus. Ces coutumes étaient extrêmement dissemblables, leur seul caractère commun étant l'obéissance aveugle avec laquelle chacun s'y soumettait. Nos Africains « évolués » ont appris

dans nos écoles à penser et à sentir différemment, ils ont voulu choisir, et « choisir », comme l'écrivait l'un d'entre eux, c'est toujours un peu déchirer. L'histoire de Dénondé est l'histoire d'un de ces « déchirements » (1).

FILS DU FÉTICHE

Dénondé est né dans un village du Dahomey, une de ces anciennes petites villes à l'enceinte « pétrie de sang humain » — ce n'est pas une image mais une affreuse réalité — riches de tout un passé glorieux, et qui, aujourd'hui que la paix a permis la vie hors des murailles, n'abritent plus que quelques familles héritières de chefs traditionnels. L'aïeul de Dénondé avait eu permission de s'y installer pour avoir rapporté la tête d'un roi « mahi », l'ennemi héréditaire des Dahoméens. C'était là puissant privilège, car les enfants nés dans l'enceinte sacrée étaient protégés des fétiches. « Ma mère me disait bien souvent, écrit-il : « Tu es né à A... tu as bu son eau, que dois-je craindre pour toi ? » mais après, presque immédiatement, elle recourait aux féticheurs, aux fabricants de gris-gris pour me protéger contre les sorciers et les esprits malins ». Car Emmanuel est l'*Enfant du fétiche*.

« Avant d'épouser ma mère, mon père s'était marié avec une autre femme et en avait eu un enfant... Des années s'écoulèrent sans que ma mère pût concevoir ; ni les gris-gris, ni les médicaments n'y faisaient. Elle décida alors de marier une autre femme à mon père et d'en adopter les enfants, ce fut Massessi qui donna le jour à un garçon que ma mère adopta. Vint ensuite une fille Gnomonté... Quelques années après, au cours d'une fête religieuse, alors que ma mère n'espérait plus avoir d'enfant, un féticheur lui annonça ma naissance... A la voir enceinte beaucoup de gens avaient d'abord cru qu'elle était malade. Elle-même ne crut guère à mon existence qu'en me voyant venir au monde ! »

Il grandit « sous la protection des fétiches et des mânes de sa famille, portant le collier du fétiche tonnerre » fait

(1) Cette histoire, je ne l'ai connue que grâce à un concours de circonstances tout à fait exceptionnelles car les Noirs se livrent peu. « Les préjugés et la méfiance réciproques, écrit Dénondé, s'y opposent ; ils ne se livrent, ajoute-t-il, qu'à ceux-là seuls qui ne se contentent pas des paroles, mais dont les yeux, les orteils et les mains, pour parler le langage de ma mère, savent dire la vérité ». J'ai essayé au cours de ma vie en Afrique d'être de ceux-là.

de grains blancs et rouges alternés qu'il devait porter toute sa vie.

Sa mère était prêtresse de ce fétiche. Il l'accompagne au couvent nago. Il en conserve des souvenirs quelque peu confus, mais de nature quand même à marquer toute sa vie d'homme : préparation des remèdes, poudres mystérieuses jetées sur les foyers et qui font fuir les spectateurs impurs, initiation de prêtresses plus ou moins hynoptisées que le prêtre pique de longues aiguilles pour que leurs cris parviennent hors de l'enceinte : tout cela mêlé au souvenir de chants (2), de danses et de ripailles ; enfin sa mère elle-même, « possédée ». « Ma cousine me conduit vers elle, je m'agenouille pour toucher le sol de mon front... maman, non pas maman, mais son fétiche, impose la main sur moi, me bénit, m'offre une noix de kola ».

Tout au long de cette biographie flotte le tendre souvenir de sa mère.

« Toi surtout, toi maman... aujourd'hui tu n'es plus, ton souvenir s'efface, tu es fétiche toi-même... Tu m'aimes, tu m'aimes bien, c'est pourquoi je me permets d'écrire ces lignes qui permettront à tes enfants de te connaître et d'imiter tes vertus. Ne crains pas que je veuille divulguer les secrets auxquels tu as tenu jusqu'à la mort. Je suis ton fils unique, tu veux que je continue de suivre ta voie. Le monde évolue cependant, maman, tu as voulu que je fréquente l'école française, que je copie les bonnes manières françaises ; si la situation où je suis ne me permet pas de m'occuper effectivement de tes fétiches, je les respecte du moins par amour pour toi, parce que tu as eu foi en eux et que cette foi peut-être a suffi pour m'engendrer. Si je remarque aujourd'hui des erreurs sur la route que tu m'as tracée, je sais au moins qu'elle ne t'a point conduite à une vie dépravée, qu'elle est toute éclairée de tes vertus, c'est pourquoi, maman, tu me permettras d'écrire ces lignes... »

Le père au travers du récit semble un très brave homme. « Le deuxième chant du coq ne le trouvait jamais au lit, et avant mon réveil il était déjà dans sa palmeraie... Il donnait à chacun de ses enfants un nom qui lui rappelait quelque épisode de sa vie et il était heureux de voir sa kyrielle de

(2) « Des chants dont les paroles m'échappent complètement mais dont l'air me revient par instant et me fait pleurer. Peut-être parce que je me sens très éloigné de ma mère, peut-être parce que j'ai renoncé à cette vie dont le sang est encore en moi... Si je savais dire tout ce que je ressens, je serais peut-être le poète qui un jour sortira de nous ».

symboles autour de lui... Il participait à nos jeux et en inventait de nouveaux pendant que maman, occupée à la cuisine, nous tempérerait parce que nous étions trop bruyants. Il passait pour un philosophe dans le quartier parce qu'il ne se fâchait jamais et parlait souvent par paraboles ».

LES INFLUENCES EUROPÉENNES

Il y a une école dans son village où « un maître court au visage marqué par la variole distribuait l'enseignement à quelques grandes filles qui avaient des « bureaux », à quelques grands garçons assis sur des bancs, aux petits tout bonnement assis par terre. Quand il pleuvait, le maître nous ordonnait de dormir et lui-même somnolait. Si nous le réveillions, il nous administrait force coups de fêrule ou de chicotte, fêrule accrochée au mur, chicottes cinglantes et sifflantes apportées par les élèves eux-mêmes ». Tout petit il y suit son frère et ses cousins, mais il est si petit qu'un inspecteur qui passe le met à la porte. Il y retourne vers sept ou huit ans ; il suit aussi le cathéchisme ; sa mère, prêtresse du fétiche, l'oblige même à aller à la messe, ce qui lui paraît un geste de bonne éducation. L'enfant, tout en même temps récite les litanies des fétiches et les prières catholiques, attend tout de Houndjéhnédan, l'arbre sacré, comme de la belle statue de St-Antoine de Padoue qu'il prend pour une Vierge à l'Enfant...

Enfant nerveux, il rêve et ses cauchemars inquiètent sa mère qui demande à ses camarades à quoi servent toutes ces choses qu'il apprend à l'église et dont il parle la nuit.

« A manger le sel, à se laver avec l'eau des Saints, à devenir chrétien » et la prêtresse du fétiche s'affole et interdit au petit Dènondé de retourner à la Mission. Vaine défense et l'enfant continue d'assister aux offices et de recevoir le catéchisme, inquiet toutefois, déjà tourmenté, convaincu de la puissance des fétiches de sa mère, mais y voyant l'œuvre du diable.

Ce qui ne l'empêche pas, quand il quittera son village pour aller continuer ses études à l'école régionale de Cotonou « ville réputée pour ses méchants sorciers », de se faire donner son « fan » — son oracle —, de prendre le « inlinsin » qui protège contre les sortilèges et les « n'goui », le maître mot contre leurs auteurs, et d'autres mots cabalistiques les « noninis » contre tous les dangers auxquels

un homme peut s'exposer ; de porter sur ses reins un talisman et sur la poitrine un « léglou » contre les gris-gris d'autrui. Sur sa culotte de coutil, une ceinture magique que ses camarades regardent avec admiration.

Je passe à regret sur le premier voyage en chemin de fer, sur les surprises devant les magnificences de la grande ville, et le voici chez son « logeur ».

Le « logeur » est un ami de la famille, il héberge gratuitement l'enfant, mais c'est une hospitalité que l'enfant paie cher, car il est en général tout juste abrité, très mal nourri et sert de domestique à toute la maison. Lui n'est pas trop malheureux. « A part moi personne ne doit te commander, lui a dit son logeur, tu n'as pas à servir de boy aux femmes, tu balaieras ma chambre, tu puiseras de l'eau, tu nettoieras mon vélo, tu cireras mes chaussures... » mais l'enfant a faim et, pour gagner quelques sous, fait de petits métiers comme d'acheter du pétrole à l'estragon pour le revendre au détail : « Oui, karosi dé », le marchand de pétrole est arrivé.

Cependant qu'il fait d'excellentes études, il est retourné au catéchisme et il y est aussi bon élève qu'à l'Ecole, mais la religion du catéchisme est banale et froide ; combien plus passionnante celle qu'il vit. Son tuteur est musulman, les voisins sont catholiques, mais toute leur vie n'est que magie et sortilèges ; grâce à l'école même tout un contingent de nouveaux charmes parvient à l'audience. « Un prestidigitateur étant venu faire des tours à l'école nous a vivement intéressés. Des camarades nous expliquèrent que ce sont-là des choses magiques que l'on peut trouver dans les livres. Le prochain courrier de France nous apporte « le Secret du Grand Albert », « Comment hypnotiser », « L'Etoile du Bonheur » et des pentacles porte-bonheur et les horoscopes de Daniel Vorey »...

« Un jeudi, Limata, la belle-sœur de mon tuteur, persécutée depuis quelques temps par les sorciers, tomba malade, alors que j'étais seul avec elle. Elle commença à délirer, à crier « Oh ! Sorciers, laissez-moi ». La respiration ralentit. Je pris peur. Je fis tenir à mon logeur ce billet : « Monsieur, la mère de Wabi agonise ; les sorciers sont revenus et veulent l'emporter ».

« Je pris de la braise ; je fis brûler du piment et du « tononrari » (mélange d'encens et de feuilles) que je fis respirer à la pauvre femme. Elle continuait de délirer. Je cours chercher mon « nondila » et je prononce les incantations magiques. Rien n'y fait.

« Je me souviens alors qu'un camarade m'a prêté un livre de prières de l'abbé Julio ; je me précipite dans ma chambre, je cherche rapidement les exorcismes, mais tout ce que je trouvais était en latin : je me mis à lire sans comprendre. Je découvris enfin un exorcisme en français que je lus à haute voix, insistant sur les « Eloigne-toi Satan » faisant à propos les signes de la Croix.

« Quelques minutes après le rythme respiratoire se rétablissait, la patiente commençait d'agiter ses bras, ses jambes, et, me considérant : « Ah, ils sont renvoyés par un homme avec une grande lance » dit-elle.

« C'est Saint-Michel, ne craignez rien, ils seront vaincus ».

C'était un gros succès et Dènondé fut très admiré.

« Je continue ma vie de domestique, oscillant entre le fétichisme, le catholicisme, la magie et, j'allais oublier de le dire, l'islamisme, car ayant appris l'efficacité des talismans musulmans je n'avais pas hésité à m'en procurer... quelques jours avant le concours pour l'Ecole Primaire Supérieure ; j'apprêtai quelques pentacles copiés dans le Manuel de l'Abbé Julio ; le père de mon tuteur me fit boire (3) quelques versets du Koran, un ami marabout me confectionne un talisman que je devais porter dans la salle d'examen... » et je promis « un paquet de bougies à Nortedame du Sacré-Cœur ».

Il est admis.

Mais les murs de l'Ecole Primaire Supérieure ne défendent pas celle-ci contre la magie.

« Un élève du Togo nommé Noé, classé jusque-là parmi les derniers promet de passer au premier rang. En ce temps apparut un gris-gris fort puissant appelé « Yabadé » dont les « Minas » étaient seuls à connaître le secret ; on accusait Noé d'avoir ce gris-gris dont je n'avais pas le « contre »... Je repris assidûment mes pratiques fétichistes, je prononçais comme il se doit mes incantations dès la pointe du jour ».

Cependant peu à peu sous l'influence d'un ami protestant, de souche protestante, Dènondé s'écarte de ses pratiques fétichistes, il retourne au catéchisme, fréquente la Mission, lie commerce avec des prêtres, enfin étant en troisième année de l'E.P.S. reçoit le baptême, croyant toujours au fond de lui à la puissance des fétiches, mais attribuant cette puissance au Démon, et se défendant de s'en servir.

A la veille de son baptême, il écrit à sa mère :

(3) « Les versets sont écrits sur une planchette, lavés et bus ».

« Maman,

Lorsque j'étais petit, je te dérangeais bien souvent ; je te comprenais fort mal et me croyant méchant fils, tu me maudissais. Tu me répétais « Ton fils t'en feras autant, ton fils te désobéira »... Papa prenait ma défense et t'affirmait mon innocence.

Oui j'étais bien innocent en effet : je t'aime autant que tu m'aimes. A l'heure actuelle je voudrais être avec toi, t'ouvrir mon cœur. Tu ne me comprendras pas, maman ; ma lettre te semblera obscure malgré la compétence de celui qui te la traduira. Je voudrais te dire quelque chose, mais je suis encore jeune pour te le dire ; dans dix ans peut-être, peut-être bien avant ce temps, je pourrai t'expliquer les énigmes de ma lettre car alors je serai grand, je saurai mieux te parler pour me faire comprendre.

Je me sens heureux et malheureux ces jours-ci et je voudrais que tu partages mes sentiments. Je voudrais que tu sentes que ton fils a grandi ; qu'il est à même de te comprendre. Je te demande de me pardonner toutes mes offenses d'enfant ; achète des colas et prie tes fétiches de me pardonner mes fautes. Je les aime par amour pour toi...

Ah maman, si tu pouvais me comprendre ! Je t'aime bien pourtant... »

ÉVOLUÉ

Les années ont passé. Il a terminé ses études à l'Ecole Primaire Supérieure, il est entré à l'Ecole W. Ponty.

« Quand j'entrai, dit-il, à l'école W. Ponty, mes idées essentielles étaient les suivantes :

« J'aimais passionnément la France, son histoire, ses héros, ses explorateurs, sa générosité ; mais je croyais que les Français, s'ils veulent de loin le bien des Noirs, les détestent quand ils sont obligés de vivre près d'eux, qu'ils n'y consentent que par devoir ou par intérêt.

« J'avais un goût passionné, hitlérien, de la discipline.

« Parce que plus jeune que mes camarades et en même temps plus mûr que la plupart d'entre eux, je les avais peu fréquentés, j'avais vécu très à l'écart.

« J'avais la plus grande peur de pécher contre le sixième

commandement, au point de me demander si certain goût que j'avais de lire des vers n'étaient pas coupables.

« J'avais toujours eu de bons rapports avec mes maîtres européens, obligeants et déferents de ma part, affables et courtois de la leur, j'aimais Mme W. et M. D. J'eus l'impression que jusqu'alors mes instituteurs s'étaient bornés à me bourrer de connaissances, que pour la première fois l'on s'intéressait à moi, que l'on m'indiquait mes défauts, que l'on essayait de m'améliorer. Je fis tout pour les contenter... Je connus que des Blancs pouvaient aimer les Noirs.

« Mon goût de la discipline fut à rude épreuve ; au sens où je l'aurais souhaité, il n'y a pas du tout à Ponty de discipline... S'il faut, comme je le pensais, une stricte discipline imposée pour acquérir de bonnes habitudes de conduite et même de pensée... j'ai appris que ces habitudes ne valent que quand elles ont subi l'épreuve de la liberté.

« L'isolement dans lequel je m'étais complu a cessé. J'ai créé une troupe de Scouts à l'école, j'en ai créée une autre en vacances à Porto-Novo... J'ai connu des difficultés mais aussi des moments de rare bonheur. J'ai pris le sens de quelque chose que j'ignorais : la responsabilité ».

Il a aussi perdu ses vaines terreurs ; c'est un jeune homme instruit, il est major de sa promotion, bien élevé, ayant exactement sur toutes choses les façons de penser d'un français de la métropole, avec une référence au passé qui leur donne plus de saveur.

Il est fiancé avec une charmante jeune fille, elle-même excellente élève de l'Ecole Normale. Il écrit : « Dans quelques semaines je vais vous quitter pour toujours. Je n'ai plus peur. Je vais avec courage vers une vie qui sera sans doute malaisée comme nos vies le sont toutes mais que je m'efforcerai à rendre utile ».

RETOUR

Lui et sa fiancée sont rentrés au pays mais la fiancée y a des parents et les parents fixent le prix de la dot, si énorme, que dix ans d'économies ne permettraient pas à un jeune fonctionnaire de l'amasser (4).

(4) Presque partout en Afrique Noire le fiancé doit payer aux parents de la jeune fille une dot. Cette coutume est très regrettable en ce que trop souvent les jeunes filles se trouvent de ce fait réservées aux vieillards ou aux trafiquants.

Il insiste de toutes les façons sans réussir à convaincre le père. Les interventions d'amis européens du jeune couple sont pareillement sans effet.

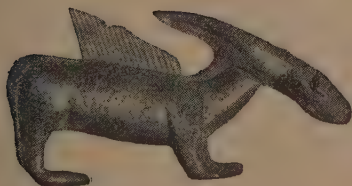
Les jeunes gens décident alors de se marier sans le consentement des parents, mariage civil, car le clergé « par prudence » refuse de bénir l'union.

Le jeune ménage qui a eu très vite un enfant, mène une vie difficile. La jeune femme est triste, le jeune homme cherche à renouer avec les parents, espérant que devant le fait accompli ils accepteront une entente, mais rien ne vient.

Si, une maladie mystérieuse atteint le mari, la femme prend peur et rejoint son père. Par bonheur le malade considéré comme aliéné, « une chaîne au cou pour qu'il ne puisse pas faire de mal », est complètement isolé. Cela le sauvera.

*
**

Emmanuel Dénondé a divorcé, il a abandonné le beau métier qu'il aimait, il est parti servir très loin. Je voudrais savoir ce qui reste en lui de sa belle jeunesse morte, mais je n'oserais pas le lui demander.



POIDS BAOUÉ (CÔTE D'IVOIRE),
ANTILOPE.



BRACELET DE LAITON,
MAN (CÔTE D'IVOIRE)

Intimité :

LES LETTRES DE LA FIANCÉE

Ch. BÉART

JE visitais il y a quelque temps une classe de 3^e d'un collège féminin sénégalais, j'interrogeais une charmante jeune fille qui se classait parmi les meilleures élèves. Comme je sortais, la Directrice me dit tristement : « Elle nous quitte à la fin du mois pour se marier » ; l'idée, en soi, n'a rien de triste, mais elle ajoute : « c'est la fille d'un vieux marabout, elle épouse un ami de son père, du même âge que lui, elle ne connaît pas encore celui qui sera son mari. Et ce n'est pas une exception, c'est la quatrième qui s'en va dans des conditions à peu près identiques ».

Ce n'est pas pas une exception. En règle générale, quels que soient les efforts des jeunes gens évolués qui se rendent compte de ce que de telles mœurs ont d'anachronique, les sommes exigées par les parents d'une jeune fille pour la dot et les frais du mariage, jamais inférieurs à une vingtaine de milliers de francs, atteignant et souvent dépassant cent mille, — les jeunes filles sont presque toujours accordées à de vieux chefs, à de vieux fonctionnaires ou à de riches marchands ; le thème du riche « dioula » (1) qui arrache

(1) Marchand ambulant appartenant très souvent à la race mandingue des Dioulas ; le marché noir en a enrichis de façon fabuleuse.

à force d'argent la jeune fille qui rêve du bel et jeune évolué est un de ceux que traite le plus souvent le théâtre africain. L'enfant, car il s'agit généralement d'une toute jeune fille, entre comme troisième ou quatrième épouse, elle aura, parfois, quelques satisfactions d'orgueil ; plus souvent elle souffrira et ne trouvera de consolation que dans ses enfants, l'amour du Noir pour sa mère est un des plus purs et des plus beaux sentiments que recèle l'Afrique. La jeune fille n'y pense pas encore et si prête qu'elle puisse être au sort qu'elle sait devoir être le sien, si proche qu'elle soit de la petite enfance et de sa joie sans autre cause qu'une heureuse vitalité, souvent elle est très malheureuse.

Il s'agit là de jeunes filles de bonnes familles élevées dans les villes ; en brousse, la coutume varie à l'infini dans cette immense Afrique où les groupements humains ont évolué très loin les uns des autres. Cependant en règle générale les jeunes filles bien nées sont promises — vendues — quelquefois dès leur naissance, à des hommes bien nés ou riches et, compte tenu des questions de castes et des interdits de toutes sortes, au plus offrant. J'ai vu acheter il n'y a pas si longtemps (2) en Haute-Volta des femmes jeunes et saines pour deux tickets d'impôts, c'est-à-dire quatorze francs.

Encore s'agit-il des peuples de savanes relativement évolués.

J'ai visité récemment des cantons bassaris aux confins du Sénégal et de la Guinée. Ici les enfants quittent leurs parents vers sept ou huit ans et s'organisent seuls. Tous les jeunes garçons impubères couchent ensemble dans un « ambofor » grande salle ronde avec un foyer central et tout autour des lits hauts perchés fait de gros bambous et de nervures de feuilles de palmiers, ils n'ont pas le droit de parler aux filles et, si cela leur arrive, ils sont cruellement battus ; quand vient l'âge de la puberté ils vont habiter un autre ambofor ; les fillettes habitent également un ambofor où les garçons pubères viennent quand ils veulent passer la nuit ; ce ne sont d'ailleurs que jeux et rires ; quand deux jeunes gens se plaisent, ils se donnent rendez-vous dans quelque case écartée ; la fille se marie quand elle est enceinte. Les jeunes mariés se construisent alors une case, mais le mari, la lune de miel passée, retourne à l'ambofor où

(2) En 1933 ; il faut ajouter qu'en ce temps-là les produits vivriers s'achetaient encore en « cauris ».

il conquerra une seconde, une troisième, et quelquefois une septième femme. Cependant en général il s'arrête à quatre ou cinq. Les jeunes femmes qui n'auront pas trouvé d'époux seront attribuées à quelques hommes ayant déjà au moins quatre femmes.



Il est bien difficile d'imaginer ce que peut être la pensée secrète des malheureuses jeunes filles — malheureuses ? — vouées au travail combien forcé et à la couche d'un vieillard, sans que personne ait le moindre souci de ce qu'elles peuvent aimer ou désirer (3). Cependant ces mêmes jeunes filles, qu'elles quittent le clan, qu'elles aillent à l'école et vite, très vite, elles écriront les « Lettres au fiancé ».



Un de mes jeunes amis africains m'a remis avec quelques commentaires explicatifs les lettres que lui a adressé une jeune fille, sa camarade d'études ; quarante trois lettres réparties sur quatre ans.

Il s'agit de deux jeunes dahoméens qui n'ont eu pratiquement aucun contact avec des Européens de leur âge ; leurs lectures sont assez réduites, leurs livres de classe, ceux de la bibliothèque de l'école, des livres de piété — et aussi des livres de magie qui trouvent en Afrique une abondante clientèle ; point de romans populaires, le flot de livres qui meublent à bon marché de sentiments médiocres et conventionnels le cœur des midinettes européennes ne déferle pas jusqu'ici. Cependant cette correspondance intime est exactement celle qu'auraient pu échanger, qu'ont échangée, qu'échangent et qu'échangeront partout écoliers et écolières : même naïveté et même enfantine rouerie, même audace chez la jeune fille, même fierté ombrageuse chez le garçon, puis, quand les sentiments s'affirment, quelque chose de maternel chez la femme.

Dans un article récent, Achille Ouy rappelle qu'en 1913, Théodule Ribot, préfaçant le gros traité de psychologie de

(3) Les femmes d'un certain âge ont très souvent une grande influence sur leur mari et même souvent dans les conseils du village ou de la ville, mais la jeune femme n'est que servante ou jouet.

Georges Dumas, écrivait : « Si la psychologie commence avec la biologie et avec la zoologie, elle a son inflorescence terminale dans la sociologie », et il ajoute : « Il ne paraît guère, plus de trente après, que l'idée ait fait son chemin » (4).

C'est bien cependant à l'action du milieu qu'il faut sans cesse penser, je crois, quand on essaie d'étudier les réactions des Africains. « Un certain œuf naît dans un certain milieu : et voilà tout l'individu » (5). L'œuf apporte, certes, son legs organique, il est possible que cet héritage diffère un peu selon les grandes lignées d'hommes, mais bien peu ; ce qui joue essentiellement c'est le milieu. Il agit de façon capitale dans les sociétés modernes très différencées. « Qui donc transmet le flambeau ? Ce n'est pas la foule, la masse, le groupe, mais un morcellement de sous-groupes parmi lesquels il faut compter les savants, les techniciens, qui constituent comme des équipes et des élites à travers les siècles où ils coopèrent. L'école, la famille, l'entourage, la corporation... C'est cela, et non une collectivité informe, qui compte pour expliquer l'individu » (6). Il agit bien plus encore dans les organisations primitives où l'individu est lié au groupe bien plus impérativement.

Deux enfants dahoméens déliés de leur groupe ont été placés dans telle situation où ils furent sensiblement dans les mêmes conditions que des jeunes gens de Marvejols ou de Quimper-Corentin et leurs réactions ont été à très peu près les mêmes que celles de petits bretons ou de petits auvergnats. Et ceci permet de conclure avec le Professeur Monod (7) remerciant les élèves de l'école W. Ponty qui avaient illustré de pièces de théâtre local le Congrès International d'Africanistes qui s'est tenu à Dakar en 1945, que derrières « les civilisations différentes dans beaucoup de manifestations extérieures », « par delà la diversité des vocabulaires et des apparences » l'on découvre « la foncière unité des hommes ».

Fred et Juliette sont des noms supposés — choisis par Fred — mais les textes sont absolument authentiques, pas un mot n'en a été changé, pas plus que n'ont été modifiés, quand je les cite, les commentaires de Fred.

(5) Jean Rostand, « *Notes d'un biologiste* » (Europe, 15-9-1938).

(4) Achille Ouy « Les facteurs sociaux en psychologie ». (Mercure de France, 1-10-1947).

(6) Achille Ouy, *ibid.*

(7) Africanus, La Quinzaine, 2-2-45.

La correspondance commence en Octobre 1939. Fred est en 3^e année d'école primaire supérieure et comme tous les anciens chargé de diverses surveillances ; Juliette élevée jusqu'ici dans un couvent, vient d'entrer en 1^{re} année. Elle a seize ans, Fred dix-sept.

Ici, je cite Alfred.

Coup de gong du coucher. « Alfred rangea négligemment son cahier et sortit de la classe. Il faisait froid dehors, car il avait plus le matin. Alfred descendait sur les terrasses de la cour ; il semblait qu'il se laissait emporter par le flot bruyant des élèves. Il était si absorbé qu'il ne s'entendit pas appeler par W..., un « bleu ». Celui-ci finit par lui tirer la main en lui remettant un pli :

- Surveillant, de la part de Juliette.
- Je ne te comprends pas. Tu dis ?
- Que c'est Juliette qui vous envoie ceci.
- Ah bien ! Merci, au revoir.

Et voici la lettre qu'il lit « au réfectoire afin d'être seul... un bout de papier, plié en quatre, écrit au crayon » :

« 10-10-39, Surveillant,

« Veuillez bien, si cela ne vous dérange pas, me faire dix étiquettes pour les coller sur la couverture de mes cahiers. Merci d'avance. Voici les titres que vous aurez à écrire : orthographe, calcul écrit, rédaction, musique, sciences naturelles, dessin, écriture, physique et chimie, récitation, vocabulaire et grammaire ».

Les étiquettes ont été faites.

Quelques billets de la même encre.

Le 19, nous en sommes pourtant à :

« Surveillant,

« S'il vous plaît, je ne laisse pas votre cœur souffrir ; que le calme y reste toujours. Vous vous êtes dit : « Elle ne veut pas de moi, voilà pourquoi elle ne me répond pas ». Ce n'est pas cela. Si vous étiez Dieu et que vous lisiez au fond de mon cœur vous m'auriez comprise et vous ne vous seriez pas fâché. Est-ce à cause de moi que vous étiez si triste mardi ?

« Veuillez déchirer cette lettre après l'avoir lue, car j'ai trop peur, je suis agitée, je ne sais plus ce que je fais.

« La tristesse était peinte dans votre...

« Alors, vous pourrez dormir tranquillement ce soir.

Juliette ».

et le 24 à :

« Cher Surveillant,

« J'ai entendu à votre insu ce que vous avez dit à N... ce soir au réfectoire : « Tant pis, apporte-moi mon cahier (8) si la réponse est faite ou non ».

« Ce n'est pas bien. Et pourtant je vous ai expliqué mon cas ; alors vous ne me comprenez pas ?

« Je voudrais vous demander pourquoi vous m'avez jeté ce regard, au réfectoire ? Je ne puis m'empêcher de pleurer quand je le revois, car il m'a tellement percé le cœur que je n'ai pu rien faire à l'étude, ni dormir cette nuit. Il a fallu que je quitte mon lit pour écrire cette note. Je peux dire que je souffre et que j'ai passé la nuit à pleurer, je ne mentirai pas.

« Je suis trop susceptible, c'est ma nature.

« Si je vous ai fait quelque chose, veuillez me pardonner. Alors vous vous fâchez si facilement contre moi ?

« J'ai trop souffert de la manière dont vous vous êtes pris ce soir pour me montrer que vous êtes fâché.

« A présent que je vous ai répondu, je retourne dans mon lit pleurer jusqu'au matin.

« Veuillez, je vous prie, au nom de votre Saint Alfred, déchirer cette note après lecture.

« Bonsoir et bonne nuit. Votre petite J...

« Et moi aussi, si je ne vous aimais pas, ce regard ne m'aurait pas tant touché et je n'aurais pas été si sensible ce soir. »

Du 27 :

« Cher Fred,

« Je me suis tue si longtemps parce que j'attendais de vous une réponse m'assurant que vous avez brûlé la dernière

(8) Alfred pour ne pas attirer l'attention, envoyait ses lettres dans un cahier. (Note de Fred).

note que je vous ai envoyée, et aussi parce que j'étais malade, en particulier le jeudi..

« Je n'ai rien dit de nos relations à personne, pas même à ma mère qui était venue me voir. Elle arrivait de Cotonou, mais malheureusement vous ne l'avez pas vue, j'aurais été si heureuse.

« Cher Fred, c'est demain samedi, jour de confession. Je serai heureuse de vous voir aller à confesse et communier dimanche, car c'est la fête du « Christ-Roi » ; et depuis que je suis venue ici, je vous cherchais parmi ceux qui y allaient, hélas, je ne vous voyais pas.

« Allez-vous me refuser cette joie ? Souvenez-vous qu'une petite action faite pour la gloire de Dieu avec un grand désir de lui plaire lui est plus agréable qu'une grande action faite avec moins de ferveur. Donc, je vous chercherai encore dimanche et si je ne vous trouve pas, j'en serai malade de chagrin.

« Je ne vois pas un moment où vous pourrez me parler, car je suis toujours avec Madame. J'hésite encore parce que quand je vous écris, je suis très distraite en classe. Vous pouvez constater que je ne vous écris jamais en classe ; c'est que je n'ai pas le temps. Madame me fait passer en couture l'heure qu'on me donne pour la lecture personnelle ; ainsi, je ne fais que tricoter.

« Veuillez me pardonner les fautes d'orthographe que vous trouverez

Votre petite J...

Du 10 novembre :

« J'ai écrit deux notes et je les ai déchirées puisque vous ne m'avez pas écrit. Je vous ai dit dimanche dernier que vous n'aviez pas confiance en moi, car vous n'aviez pas répondu à mes questions.

« C'est vrai que je n'ai rien dit au sujet de dimanche soir. Cela m'a dit beaucoup de choses, j'ai été jusqu'à pleurer, tellement j'avais le cœur envahi. Votre premier baiser... je vous aime non pas superficiellement, mais de tout mon cœur.

« Vous avez raison. Je suis injuste envers vous, je reconnais mon tort, pardonnez-moi s'il vous plaît. Je ne suis pas contente de vous voir penser ainsi.

« J'ai constaté que vous allez souvent au cinéma ; ce n'est pas mal, mais il ne se voit pas toujours de belles choses dans les cinémas.

« J'ai reçu les dernières étiquettes : merci beaucoup. Elles étaient mieux faites que les précédentes, pourquoi ?

« Pourquoi rentrez-vous le dimanche avant 8 h. 45 puisque vous avez une grande permission ?

« Je crois que je vous attriste en vous écrivant puisque chaque fois que vous me lisez, le lendemain, je vous vois découragé comme si vous aviez un chagrin. Personne ne me l'a dit, seulement, je le découvre dans vos yeux. J'ai encore fait l'expérience ce matin, quand vous m'avez remis le cahier. J'ai deviné : c'est parce que j'ai dit que la plupart des garçons sont flatteurs. Ainsi j'ai résolu de ne vous écrire que rarement ; mais vous pouvez m'écrire, je ne vous en empêche pas. C'est plus fort que moi, je ne peux vous voir triste sans que je pleure.

« Je vous ai dit que lorsque que j'aime quelqu'un, je lui cache rien (*sic*), il peut me faire de la peine et même m'insulter, mon cœur reste toujours à lui. Je n'ai jamais aimé de garçon ; vous êtes le premier que j'affectionne. Alors je verrai comment vous allez...

« Donc, l'année prochaine, vous allez à Ponty ? Je prierai pour vous. Ci-joint trois médailles en argent de Saint Christophe, Saint Benoît et de Notre-Dame du Mont Carmel, enfilées sur une épingle. Portez-les.

« Je vous quitte en vous embrassant de tout mon cœur.
Votre petite J...

« Bien entendu, déchirez la lettre. J'espère vous lire demain matin avant même de vous voir.

« Bonne nuit ».

Du 14 :

« Bonsoir mon chéri,

« Je préfère vous remettre mes lettres moi-même à l'infirmerie, et je préfère que vous en fassiez autant. Vous pourrez venir me voir tous les jours à 3 heures, sauf le mardi.

« C... vous a-t-il remis les plumes ? C'est tout ce que j'ai pour le moment.

« Alors S.G. ne veut pas vous laisser sortir ? Où donc passent les autres pour circuler dans les études ? Enfin je suis contente que vous lui ayez obéi.

« Il me semble que depuis votre retour de Cotonou, vous ne voulez plus me voir.

« Est-ce que le S.D. sait que vous m'avez écrit ? Eh bien, moi je crois que oui puisque quand (demain)... enfin, je me tais.

« En attendant de vous revoir, tenez le cœur de votre petite

J...

« Vous avez donc fait un classement que je ne vous vois plus à votre place ? »

Du 15 :

« Bien-Aimé,

« Moi aussi je trouve vos lettres un peu courtes, il y a des questions auxquelles vous ne m'avez pas répondu ; mais je m'efforcerai de vous écrire plus longuement.

« J'ai assisté à la messe de 8 h. 30. J'ai pensé à vous dans mes prières. Comment pouvez-vous croire que je ne me suis pas souvenu de vous ? Je peux dire que vous me manquiez dimanche. J'étais triste, je pleurais, je ne voulais pas manger, car j'avais le cœur gros, vous me manquiez. De temps en temps, des soupirs s'échappaient de mon cœur.

« Je crois que je serai punie dimanche prochain. D'ailleurs je ne veux plus être permissionnaire. Je ne préviendrai pas pour vous donner mes lettres ; si vous venez, je vous les remettrai, mais si vous ne venez pas, je les garde.

« Pourquoi mettez-vous votre cahier de musique dans votre poche ? vous risquez de le froisser.

« Ce que je vous demande, c'est de ne jamais donner mes lettres à personne. Déchirez-les aussitôt.

« A propos, est-on obligé de manger tout ce qu'on sert au réfectoire ? Il y a de vos camarades qui me forcent à me gaver.

« J'ai des livres personnels ainsi, la grammaire A. Cherel, le vocabulaire et la rédaction, un livre d'arithmétique et un dictionnaire. Quand vous aurez besoin d'un de ces livres, venez et je vous servirai.

« A ce point, je m'arrête en vous redisant « je vous aime ».

J...

Du 24 :

« Je ne voudrais pas que cette lettre vous fasse de la peine malgré sa tristesse. Depuis quelques jours, je sens que

je ne fais plus rien en classe. Vraiment je suis trop découragée, je ne peux plus travailler en classe malgré ma bonne volonté. Je vais demander à sortir de l'E. P. S. car j'en souffre trop, c'est plus fort que moi. Si je n'étais jamais instruite, je serais plus heureuse.

« Ne dites rien à personne et ne soyez pas triste vous-même ; bientôt je serai la dernière, mes notes de ce mois sont pitoyables ; tantôt des 1, des 2, des 3.

« D'après la réponse que vous me donnerez, je pourrai agir.

« Je vous quitte, à présent que je vous ai conté mon chagrin.

Votre malheureuse J...

Et le 25 :

« Mon Chéri,

« Merci beaucoup de vos bons conseils, je les ai bien compris et je les suivrai. Merci beaucoup.

« Je comprends maintenant la gravité du crime que j'allais commettre contre moi-même ; heureusement que je vous ai prévenu.

« Alors, si je ne réussis pas dans une matière, j'aurai recours à vous, le voulez-vous ? merci d'avance. Comment avez-vous pu regarder le cahier de notes de ma classe ? Je ne vous ai pas vu. Quand l'avez-vous fait ?

« Vous dites dans votre lettre que j'ai voulu sortir de l'E.P.S. parce que je ne voulais plus vous aimer. Alors vous ne voulez plus que je vous aime ? Comment pourrais-je mépriser, haïr celui que j'aime tant ? Que voulez-vous que je devienne avec tout cela ? Je mourrai de chagrin ; voulez-vous que je meure ? Non, vous ne le voulez pas, je pense.

« Ne plus vous aimer ?... Toute l'école se serait levée contre moi... Je vois maintenant si vous avez du cœur. Beaucoup, comme moi, vous êtes sensible.

« On dirait que vous vous acharnez à me faire de la peine. Et vous croyez que je dormirai ce soir après tout cela ? Non ce n'est pas vous qui avez écrit la dernière note. Pas même de titre à votre lettre, et à la fin, je vois : « un camarade : Alfred ». Aussi cette lettre, je la garde, car elle m'a fait beaucoup de peine. Moi je vous aime toujours pour l'éternité malgré tout ; si vous ne cessez de m'aimer, demandez-la moi dans quelques années, si je ne meurs pas, et je vous le montrerai.

« Je parie que si vous m'abandonnez, je ne pourrai jamais aimer un autre tant que vous.

« Vous voulez me cachez votre figure ? Je vous en prie, ne me faites pas ce chagrin ? Au moins que je vous voie... Je l'ai déjà remarqué ce soir : vous vous êtes déplacé pour faire de la musique. Est-ce bien ?

« Je vous dirai quelque chose demain.

« Maintenant je vous quitte en vous embrassant, malgré vous.

« Votre petite Julie que vous n'aimez plus et que vous ne voulez plus voir.

« Bonne nuit, à demain ».

Du 16 décembre :

« Très cher Fred,

« Ah, maintenant, j'ai vu comment vos camarades se conduisent à votre égard. Plusieurs fois, je vous trouve seul, en train de penser peut-être, triste, ne sachant plus que faire. Alors ils vous maltraitent ainsi ? C'est bien, supportez-les, prenez votre courage à deux mains. Ce ne sont que des jaloux. S'ils vous disent quelques chose, ne leur répondez pas.

« Et vous osez les approcher ? Vous les faites danser avec votre mandoline ? Vraiment, Fred, je vous trouve ridicule ; il faut être insensible pour faire tout ce que vous faites-là. Vraiment, vous êtes trop généreux pour eux. Tous vous rebutent. Je crois que P..., E. et P. sont au moins plus doux, puisque vous êtes souvent ensemble. Permettez-moi de ne pas les appeler : surveillants.

« Vous pleurez parfois et vous croyez que je l'ignore : il y a des gens pour vous surveiller.

« Si je vous vois pendant la récréation jouer de la musique pour vos camarades, vous n'aurez plus de lettres de Juliette. Je vous prévienne.

« Vous demandez mon bracelet parce que vous n'avez plus rien de moi ? Vous n'êtes pas une fille. C'est donc que vous avez jeté ou perdu mes médailles. Pourtant, elles valent mieux qu'un bracelet.

« Vous m'avez dit de ne plus vous appeler « Surveillant ». Je ne peux pas dire Alfred sans dire tu, et comme je ne veux pas vous tutoyer, je dirai toujours surveillant.

« Dans mon cahier, il y a deux paquets de biscuits pour

vous : prenez-les. Pour les vacances, j'irai à Cotonou, mais si ma mère vient à Porto-Novo, j'y reste.

« Je veux la réponse de cette lettre le 18 ; si je ne l'ai pas longue, je ne la lirai pas.

« Maintenant je vous quitte en disant : Ne soyez plus triste.

Tenez mon cœur.

Du 1^{er} janvier 1940 :

« Mon Fred,

« Bonne, heureuse et sainte année, J'aurais voulu vous souhaiter tant de choses, mais je n'en dis rien, c'est mieux. Je vous annonce que vous réussirez à votre concours.

« Je vous remercie de vos étrennes. Je les garderai précieusement. C'est vous-même qui emploierez le premier votre parfum. Vous ne saurez pas comment : c'est mon secret.

« En attendant, je vous quitte en vous embrassant.

J...

Du 4 février :

« Surveillant,

« Je trouve inutile de vous appeler « Alfred », puisque vous ne me répondez pas. Dimanche soir, alors que vous reveniez du garage, je vous ai appelé en vain.

« D'abord, où est la réponse de ma lettre de dimanche ? Donc vous étiez occupé depuis lundi de 5 h. et demi jusqu'à cette heure ?

« J'ai remarqué que vous étiez mécontent parce que je vous ai fait appeler dimanche soir ; pour éviter cela, vous n'allez plus à l'étude le soir.

« Voici quatre mouchoirs que j'ai le plaisir de vous donner. Ils ne valent certes pas ce que vous m'aviez donné comme étrennes ; mais vous me ferez grand plaisir en les acceptant.

« Le 10 février est mon anniversaire et le 27 ma fête. Peut-être qu'on ne le publiera pas à l'église, mais je le sais et je vous l'annonce.

« Celle qui vous aime.

J...

« Ces deux plumes, je te les ai réservées pour le jour de ton concours (Ponty). Je t'en supplie, ne pense pas à moi ce jour-là ; garde ton sang-froid et compte sur mes prières. Tu seras admis, je le sais.

« J'espère que tu vas mieux : ne sois pas malade lundi ni mardi, hein.

« Déchire vite. »

Mais Fred veut rompre, il aime bien Juliette, il a été flatté de la poursuite dont il était l'objet — c'est la seule fille de la promotion — mais il est inquiet ; les choses prennent un tour trop sérieux. Le samedi soir, il lui a fait une scène parfaitement injuste, lui dit que tout est fini et la laisse en pleurs.

Le lendemain, le directeur et sa femme vont faire un tour en automobile dans la campagne ; comme il le fait fréquemment, le directeur doit emmener Fred qui est orphelin et sans famille proche. Juliette cajole la femme du Directeur, se fait emmener aussi. Je laisse parler Fred.

« Alfred a compris : Juliette prenait part à la promenade. Il s'installa à côté d'elle et le voyage commença.

« Alfred était très absorbé par la contemplation du paysage, si absorbé que Juliette jouait en vain des peids pour attirer son attention. Elle finit pourtant par y réussir ; mais son compagnon reporte alors son regard de la portière au rétroviseur qu'il indiquait du doigt... le directeur pourrait les observer et les surprendre...

« La nuit était tombée ; les phares jaunes de la voiture trouaient l'obscurité et Alfred regardait les jeux d'ombre sur la route. C'était le moment qu'attendait Juliette. Cette fois elle fut plus hardie, s'approcha de son ami, l'appela même et lui prit violemment la main. Alfred se dégagea d'un geste sec et alluma le plafonnier. La seconde d'après, Juliette était à sa place ».

Quelques semaines passent. Faisant litière de toute vanité, Juliette insiste... Fred a honte ; il se sent, dit-il, « lâche et méchant » et il revient.

Fred et Juliette sont venus au Sénégal.

Fred a été admis à l'Ecole William Ponty (à Sébikhotane)

qui forme des instituteurs, des médecins, des commis l'administration. Juliette est entrée à l'Ecole Normale de Rufisque.

L'échange de lettres continue ; du côté de Fred, gentillesse et fâcheries jalouses parfaitement injustifiées, qu'il sait injustifiées ; du côté de Juliette, je ne puis, dans le cadre de cet article, citer toutes les lettres et je le regrette.

Elle répond comme elle peut aux reproches. « Tu doutes de ma fidélité, ce n'est pas bien... Tu peux être tranquille, je n'aime pas deux » (sic).

« Je ne veux pas émietter mon cœur. »

« Je te quitte avec un chaud baiser pour toi seul ».

(10 mai 1941)

Avec ce post-scriptum :

« As-tu appris l'histoire du bombardement ? Tiens-toi prêt. Bientôt nous allons commencer à faire nos petits paquets afin d'évacuer l'école en cas d'alerte. Pourvu que l'on ne répande pas la nouvelle ; sinon, que deviendra maman ? »

Et du 28 juin :

« A présent, je ne doute plus, je t'aime, je suis à toi. Tes lettres me rassurent. Je pense qu'il en est de même pour toi ? Je t'avais dit que tu es le premier qui ait gagné mon cœur et il n'aimera que toi toujours.

« ... J'ai l'impression que tu ne prends jamais au sérieux ce que je te dis... Vois-tu je t'aime trop... »

Elle se fait très humble ; tout ce qui arrive de mauvais est de sa faute :

« Oublie tous les chagrins, toutes les peines et tous les soucis que je t'ai causés depuis que nous nous sommes connus. Pardonne-les moi, veux-tu ? Pardonne-les moi et n'y pense plus » (22 mars 1942) avec des gentillesse telle-ment usées chez nous, mais toutes neuves ici : « Puisque l'enveloppe verte t'émeut tant, je l'ai changée pour que tu ne saches pas celle qui t'écrit » et en post-scriptum : « Voyons si tu es curieux ». Quelque part à l'intérieur de l'enveloppe elle avait écrit . « j'ai couvert ta carte de mille baisers. Je t'aime, Juliette » (23 mai 1942).

« Puisque tu le veux, je n'écirai plus aux camarades ; je vois que tu as raison de m'interdire cette correspondance. Je cesse cela. Vous vous surveillez donc dans votre cité » (même date).

« Lorsque tu ne m'as pas écrit et que je souffre de ton silence, je prends toutes tes lettres, m'étends sur mon lit, les relis plusieurs fois et m'endors dessus. Il semble qu'au cours de mon sommeil je me suis entretenue avec toi et m'estime heureuse » (12 juillet 1942).

Quelques reproches quand même :

Ne pas aller à la messe.

« Je prie souvent à ton intention et communie tous les quinze jours pour toi. Je pense que depuis que tu es au Sénégal tu as assisté peut-être une fois à la messe le dimanche. Si on te disait de venir à Rufisque à cause de moi, tu te débrouillerais bien pour me voir. Alors pourquoi ne te gênes-tu pas pour Dieu... Si tu ne pries pas, comment veux-tu que Dieu nous bénisse ? » (28 juin 1941).

Trop aimer la musique.

« Fred, écoute-moi, abandonne un peu ta musique. Tu t'y adonnes trop ; à tel point que tout le monde en parle. Tu sais jouer assez comme cela. Moi, j'aime bien la musique, mais raisonnable. Tu verras comme je vais te réglementer à ce sujet quand nous serons mariés. Je te dis de te restreindre (sic) parce que chez toi la musique est la cause de ton humeur toujours renfermée : tu ne joues, par exemple, jamais rien de gai, tu aimes les musiques religieuses, les Requiem, etc... »

Suit immédiatement : « Je vais à la cuisine. Du courage Juliette » et « P.S. Cherche le mot « morasse », dont je t'avais parlé, dans le dictionnaire Larousse » Qu'avaient-ils à faire de morasses ? » (12 octobre 1942).

Tu es trop nerveux, trop susceptible.

« Quand je t'écis, tu réponds seulement aux passages... qui t'ont mécontenté — tu es trop susceptible, Fred. Tu n'es pas une fille » (12 juillet 1942).

Et de mal écrire !

« Je serais curieuse de savoir la raison pour laquelle tu as calligraphié ta dernière lettre. Tu me ferais plaisir en écrivant toujours ainsi.

« Tu as une drôle de façon de faire tes A. Je ne les trouve pas élégants, fait des A ou des A (suivent les modèles) comme tu veux mais abandonne les premiers que je ne peux même pas imiter » (14 juillet 1942).

Elle s'efforce de répondre aux sottises de Fred :

« Toi, Fred, tu me pries de ne pas te haïr, te maudire, t'insulter ; j'ignore le sens et la valeur que tu donnes à ces trois termes, j'ai consulté mon dictionnaire pour être plus sûre...

« Tu n'es pas le premier à me dire que je suis très superficielle. Mes professeurs ne l'ont reproché plusieurs fois. J'essaie cependant de m'en corriger... »

Mais aussitôt après :

« Tu n'as rien dit au sujet des numéros de linge. Ne les veux-tu pas ? Cela me fait de la peine ; enfin, je te les envoie ».

« J'ai promis d'aller à Cotonou : mais que veux-tu que j'aille y faire quand tu n'y es plus. » (14 novembre 1942).

De beaux projets d'avenir dits simplement : quand nous serons tous deux instituteurs, « quand nous serons chez nous » (28 juin 1941) puis, quand il faut hausser le ton, développer :

« Depuis quelque temps, je ne sais plus ce que tu deviens. Plus de prières avant et après les repas, presque plus de confessions et de communions...

« ... En acceptant d'être ta fiancée, j'ai l'intention de faire de toi : un bon conseiller, quelqu'un qui pourra me maintenir dans la religion, me consoler dans mes peines, me comprendre facilement, à qui je n'aurai pas peur d'ouvrir mon cœur, mes pensées ; un bon chrétien que Dieu m'a donné.

« Restons unis dans le cœur de Jésus et de Marie Fred, tu es catholique, moi aussi. Tu es scout de France et la conduite d'un scout est autre que celle que tu mènes... Pénètre-toi (sic) (9) sincèrement et tu sauras que je dis vrai. Peut-être que je ne te connais pas encore bien. Prions le Seigneur de nous faire connaître l'un à l'autre. Vivons en fiancés, en époux si tu veux, en même temps en bons chrétiens. Préparons ensemble, toi et moi et nos enfants plus tard, notre bonheur éternel.

« Tu me comprends, je pense ? Aie entière confiance en moi. Dis-moi tes embarras, comme je te fais des miens. Sache pour toujours que je suis toi et que tu es moi, et que

(9) « Rentre en toi-même, Octave ! »

tout ce que nous disons entre nous, quelle que soit son importance, est pour nous deux seuls.

« Aimons-nous dans le cœur de Marie, et notre roman diffèrera des autres. Je veux de toi un caractère constant, solide, un cœur ouvert à ta femme et à tes enfants. Je veux un mari avec lequel je continuerai à m'instruire, avec lequel je pourrais mériter le titre d'Institutrice qu'on me donne, ou tout au moins moins m'élever vers ce titre. Car tu sais que notre école ne peut pas fournir de vraies institutrices : les filles de l'A.O.F. n'en sont pas encore là. En principe, nous devrions être plus calées que les instituteurs de ton école..., puisque nous faisons quatre ans à l'Ecole normale alors que vous en faites trois au Cour Normal. Mais, il manque, à nous, les trois ans d'E.P.S. qui sont indispensables. On ne peut pas devenir institutrices quatre ans après le C.E.P. J'ai honte qu'on nous appelle institutrices et j'ai encore plus honte que certaines d'entre nos compagnes prétendent vous égaler.

« Je reviens donc à mon idée ; tu feras de moi une meilleure institutrice, en t'occupant de ma culture. Par conséquent, il nous faut être affectés dans le même poste, au Dahomey. J'aurai beaucoup plus de plaisir à voir mes petits compatriotes éduqués par toi et moi, plutôt que par d'autres dont je ne connais ni le pays ni les mœurs. J'irai partout où le devoir m'appelle ; mais je souhaite ardemment servir dans ma colonie et dans le même poste que toi. Je voudrais qu'à la rentrée prochaine, nous nous communiquions souvent nos devoirs scolaires. En troisième année, nous aurons à étudier les auteurs. Travaillons de notre mieux, prions avec ferveur et Dieu nous unira. Soyons dignes l'un et l'autre ».

J. »

Mais le méchant Fred veut encore tourmenter Juliette et lui annonce qu'il change de section, qu'il ne sera plus instituteur, mais médecin ; je cite Fred :

« La lettre partie, Fred n'est pas très fier il sait que sa démarche peut paraître raisonnable ; le mariage est une chose si grave pour lui et pour elle, qu'une preuve de plus d'entière communion d'esprit n'est pas inutile ; il sait aussi qu'il joue, qu'il a confiance et qu'il fera tellement plaisir à son amie quand il la détrompera, mais il pense aussi qu'il va lui faire de la peine et qu'il y a quelque perversité à faire souffrir qui on aime ».

La réponse n'est pas soignée comme les autres lettres ;

Juliette est visiblement bouleversée, mais elle est courageuse : « J'ai pensé toute cette nuit. Dis, Fred, ce n'est pas le métier que j'aime en toi ; c'est -toi-même, toute ta personne, ton cœur que j'ai toujours chéri. Je t'avais dit d'aller partout où ta vocation t'appellerait. Tu es entré en Enseignement et cela m'avait beaucoup réjouie ; maintenant te voici séparé de moi pendant quatre ans (10). Je t'aime et je t'aimerai toujours tel que tu es ; si tu changes de métier, tu ne changeras pas de cœur, je crois, cela ne m'empêchera pas de t'aimer. Pendant que tu seras à l'Ecole de Médecine avec les sages-femmes, je serai déjà dans la vie en train d'y nager. Est-ce pour mieux nous connaître ? Est-ce une épreuve divine ? Qui sait ? Dieu y pourvoiera. Par sa conduite, chacun de nous prouvera son amour à son conjoint. Tu t'imaginais donc que je ne dois épouser qu'un instituteur. Mais dans ce cas, ce ne serait qu'un mariage intéressé et non deux cœurs qui s'unissent pour n'en faire qu'un seul » (31-1-43).

Un dernier trait (d'une lettre du 10 juillet 1942) :

« Si les filles ne sont pas sérieuses, c'est parce qu'elles n'ont pas un ami sûr. Dès qu'elles en ont un, elles respectent leurs serments et se réservent... Mes camarades me trouvent heureuses et m'envient parce que je suis « casée », alors que je les plains sincèrement. J'en connais de quatrième année qui chôment encore. En fin les choses s'arrangeront peut-être, le voyage est une occasion. »

*
**

J'écris ces lignes à Saint-Louis du Sénégal, à quelques pas de la maison où naquit le Général Dodds qui conquiert le Dahomey il y a tout juste un demi-siècle (11).

Avant l'arrivée des Français, des milliers de victimes étaient chaque année égorgées, étranglées, estrapadées, par la main du bourreau et, disent les vieilles gens d'Abomey « pas un Dahoméen n'osait marcher debout ».

Fred et Juliette sont tout juste leurs petits-enfants, leurs pères étaient nés lors de la conquête... Même pays, même sang, mêmes chromosomes. Un bouillon de culture un peu différent...

(10) Durée des études à l'Ecole de Médecine de Dakar.

(11) Behanzin fut pris en 1894 ; la colonie constituée en 1900.



JEUNE FILLE — NATITINGOU (DAHOMÉY).



MÈRE TÊDA.

POINTS CARDINAUX

L. M. MEYER

A l'exception de la direction verticale qui est toujours désignée par les extrémités « ciel » et « terre », les directions fondamentales sont horizontales et peuvent être rangées en deux systèmes : les directions subjectives liées au trièdre de référence mobile constitué par le corps humain et les directions objectives relatives à l'espace environnant.

Les Directions horizontales subjectives

Elles comprennent deux couples de directions horizontales : le couple longitudinal avant-arrière, et le couple transversal droite-gauche.

Le sens de l'avant, c'est le sens même du regard. Ainsi, les Bambara désignent-ils l'avant par *gnefé* (*gné* : œil, *fé* : direction) et les Dioula par *gnefera*. Pour les Sénoufo, c'est *yayiré* (*ya* : œil, *yiré* : direction). L'arrière, au contraire, c'est le dos, c'est à dire chez les Bambara : *kofé* (*ko* : dos), chez les Dioula : *koféra*, chez les Koïraboro : *bandahere* (*banda* : dos, *héréré* : vers), chez les Bobo-Oulé : *mende* (*mani* : dos).

La direction droite-gauche est repérée d'autre façon, qu'on peut qualifier, à la limite, de mystique. La main droite, en effet, c'est essentiellement la « *bonne main* ». Ainsi, chez les Koïraboro : *kambaghouno* (de *kamba* : main, et *ghouno* : bon), chez les Bobo-Oulé de San : *noun douron*, chez les Bobo-Oulé de Dédougou : *ni tyeni*, chez les Samoko de Tougan : *dyan seni* et les Lobi de Diébougou : *gnon bo*.

C'est aussi la main des tâches nobles, notamment celle avec laquelle on mange. Ainsi, chez les Bambara, elle est appelée *kili m'bolo* (*kili* : gâteau de riz, *bolo* : main) ; chez les Dioula, *kini molo* ; chez les Djerma, *kambé nuari* (*kambé* : mains, *nuari* : nourriture) ; chez les Peul du Macina, *dioungo niamou* (*dioungo* : main, *niamou* : manger).

La main gauche, à l'inverse, c'est la « *mauvaise main* ». Ce qu'expriment les Bambara par *m'bolo dyougou* et les Bobo-Oulé de Dédougou par *ni kao*. C'est souvent la main des besognes ingrates ou viles : certains Bambara, par exemple, la nomment *nouman m'bolo*, la main avec laquelle on se mouche (*nou* : morve, *ma* : vers). Ou bien, c'est la main qui sert à désigner, tandis que la main droite porte l'arme ; ainsi les Djerma l'appellent-ils *kambé wou* (*wou* : démonstratif).

On voit que les directions de la droite et de la gauche sont repérées à l'aide de cette donnée statistique fondamentale qu'est le phénomène de la droiterie chez les êtres humains. L'expérience enregistre, en effet, l'énorme proportion des droitiers par rapport aux gauchers (98 %). Il convient de souligner à ce propos que la droiterie apparaît comme un phénomène spécifiquement humain, étant donné que les animaux proches de l'homme sont ambidextres et que le primitif est droitier.

La prééminence du côté droit sur le côté gauche est, d'ailleurs, un fait signalé dans toutes les traditions. « Droite » c'est « *directa* », de la racine *rego* : commander (*raj* en sanscrit). « Gauche », « gauchir », vient du vieux français « *guenchir* » terme issu lui-même de l'ancien allemand *wenkjan* : fléchir. Une telle prééminence fait de la droite le côté faste, et de la gauche le côté « *sinistre* » ; c'est le cas chez de nombreux primitifs, chez les Grecs et chez les Romains. Les Bambara redoutent l'apparition du caméléon sur leur gauche (*nouman m'bolo nonsi*) comme les Latins celle de la corneille (*sinistra gava*).

Ainsi droite et gauche, directions subjectives, sont nettement polarisées dans les mythes et le langage : premier

exemple d'une tendance à la polarisation que nous allons retrouver dans l'étude des points cardinaux.

Les Directions objectives Nord et Sud

Elles sont, le plus souvent, repérées par rapport à des caractéristiques inscrites dans les alentours spatiaux. Les termes employés désignent par conséquent des *régions* plutôt que des points précis. Les caractéristiques utilisées sont l'hydrographie, l'économie, la répartition raciale.

Dans la Mésopotamie nigérienne et les régions avoisinantes, le fleuve est l'axe de référence privilégié entre tous. A Bamako, le Sud est appelé par les Bambara : *bayanfan* (*ba* : fleuve, *yan* : là-bas, *fan* : direction) ; au Macina, c'est *bafé*. A Ségou, le Nord est *baba* (le grand fleuve, c'est-à-dire le Niger) et le Sud : *bani* (le Bani, c'est-à-dire le petit fleuve, affluent du Niger).

L'influence du fleuve est si puissante qu'on y perd, au voisinage, la notion de direction absolue. Une illustration de ce fait est donnée par le cas des Sonraï. Les Sonraï primitifs, établis autour du Niger, aux environs de Niamey, appelaient l'Ouest *gourma* et l'Est *haoussa*, sans doute d'après les noms des populations adjacentes. A Niamey, ces directions coïncidaient respectivement avec les rives droite et gauche du Niger. Au cours de leur remontée historique du fleuve, les Sonraï ont continué à désigner les rives de ces deux termes, même lorsqu'ils furent parvenus en amont de Gao, alors que le cours du fleuve dans cette dernière région est perpendiculaire à la direction qu'il suit dans la région de Niamey. C'est pourquoi de Tosaye à l'Est jusqu'à Tombouctou à l'Ouest, le mot *haoussa* désigne le Nord, et *gourma* le Sud. Si cette dernière appellation est à la rigueur géographiquement justifiable, il n'en est plus de même de la première, puisque les Sonraï sont, au Nord du fleuve, au contacts des Touareg et non plus des Haoussa.

Cet exemple est particulièrement significatif. Il prouve que *l'espace est perçu comme essentiellement qualitatif*, qu'une région est la région d'un certain phénomène valorisant et qu'elle garde ce privilège lorsque le groupe est amené à quitter son emplacement primitif. Par un effet de rémanence plus ou moins mystique, l'espace, une fois valorisé, reste valorisé dans le sens acquis.

La plupart du temps, c'est d'après les données économiques qu'est établie la nomenclature des directions Nord et

Sud. Dans tout le Soudan parcouru par les dioulas ambulants, le Nord est identifié à la région du sel, et le Sud à la région de la kola. Sel et kola représentent les deux pôles économiques de la vie soudanaise (parlant d'une chose très longue, les Bambara disent : peut-elle aller du sel au kola?) C'est ainsi que pour les Bambara et les Malinké, le Nord, c'est le pays du sel : *korhodougou* (*korho* : sel, *dougou* : pays) et le Sud, celui de la kola : *worodougou* (*woro* : kola). Pour les Samoko de Sikasso, ils sont respectivement *kwohowo* (*kwoho* : sel, *wo* : direction) et *wôwo* (*wô* : kola). Pour les Sénofo, la région du Nord est désignée par *soumoklo* (*soumo* : sel, *klo* : direction) ou *soliboklo* (*solibo* : sel), et le Sud par *woroklo*.

Parfois, les régions septentrionale et méridionale sont désignées d'après les races qui les habitent. Pour les Mossi de Ouahigouya, par exemple, le Nord est le *foulogo*, c'est-à-dire le pays des Foul ou des Peul, tandis que le Sud est le *gourongo*, pays des Gouron (singulier : *gouronga*, pluriel : *gouronsi*). Pour les Mossi du Sud de Bandiagara, le Nord est le *tomana*, ou pays des Tombo (Dogon). Pour les Samoko, c'est *dyiboye*, les Dyibo étant le nom qu'ils donnent aux Dogon. Pour certains Peul, le Sud-Est est *dioulabe*, la région des Dioula. Les Bambara de Dioïla appellent le Sud *fouladougou*, le pays des Peul. Certains Bambara de Bamako désignent le Nord par *souraka dougou*, c'est-à-dire le pays des Maures. En Ouolof, le Nord c'est aussi *gannar*, le pays des Maures.

Le voisinage des Maures a d'ailleurs eu souvent pour effet d'imposer, à certaines populations adjacentes, l'appellation qu'ils emploient pour les régions limitrophes du désert, c'est-à-dire le terme Sahel, mot qui, en Arabe, signifie le rivage et désigne aussi bien le rivage de la mer que le rivage du désert. Ainsi les Soninké du Kaarta et les Bambara de Mourdiah désignent-ils le Nord, région limitrophe du désert, par Saheli. On voit ainsi que ce terme qui désigne le Sud pour un Arabe désigne le Nord pour le sédentaire soudanais.

Ce dernier cas illustre le fait que les Soudanais ne considèrent généralement pas le Nord et le Sud comme des points rejetés à l'infini, mais y voient tout au contraire des régions délimitées de l'espace environnant. Et ces régions sont qualitatives, valorisées, présentant des propriétés bien déterminées : un fleuve pour les troupeaux, le sel vivifiant, la kola excitante, une race ennemie, etc...

Il existe pourtant des cas assez nombreux où le repérage se fait à l'aide du soleil. Il sous-entend une *orientation face au soleil levant*, et le Nord est alors désigné par le nom même de la gauche, le Sud par celui de la droite. C'est le cas chez les Gouronsi (Nord : *dyigouene*, *dyi* : bras, *gouen* : gauche ; Sud : *dyidyini*), chez les Dyan (Nord : *nimene gouele*, *ni* : main, *mene* : gauche, *gouele* : côté ; Sud, *niboye gouele*), chez les Lobi (Nord : *guembiri gnon bila*, *gnon* : main, *bila* : gauche ; Sud : *guembiri gnon bo*). Il semble que ce soit aussi le cas chez les Soussou. Parfois le Sud, seul, est ainsi désigné ; on le désigne alors avec le nom même du bras. Ainsi, chez le Soninké de Mourdiah et les Marka de Koulikoro (Sud : *hankité*, *kité* : main, *hankité* : bras).

On est alors amené inévitablement à se poser la question suivante : le repérage par le soleil est-il antérieur ou postérieur au mode de repérage par caractéristiques ? A-t-il dû céder chez certaines populations devant des conceptions introduites par le contact avec d'autres peuples ? Il y a là un sujet d'intérêt essentiel dont la discussion se trouve amorcée en fin d'étude.

Les Directions objectives Est et Ouest

L'Est, c'est le côté d'où le soleil sort, et c'est ainsi qu'il est le plus généralement désigné. C'est le cas, par exemple, chez les Bambara (*tlebo* : *tlé* : soleil, *bo* : sortir), chez les Djerma (*weyna founey*, *weyna* : soleil, *founey* : percer), chez les Koïraboro (*weyne houney*), chez les Soussou (*sogoboulade*, *sogo* : soleil, *boula* : apparaître, *de* : direction), chez les Gouronsi (*yipour* : *yi* : soleil, *pour* : se lever), chez les Samoko, (*tyanga fouroume*, *tyanga* : soleil, *kafourou* : sortir).

Cela se traduit parfois en images. Les Minianka de Koutiala et de San appellent l'Est, *klegnon* (*klé* : soleil, *gnon* : racine du mot « mil ». C'est là où le soleil pousse comme du mil). Pour les Peul, c'est *foundnangue* (*nangue* : soleil, *found* : commencer). Pour les Bobo-Dioula, c'est *worodoukhon* (*woro* : ciel, *doukhon* : en bas). C'est le bas du ciel d'où le soleil démarre dans sa montée. Mais rien ne vaut l'image d'« anus de la terre » employée par les Bobo-Oulé de Dédougou : *tiya founda* (terre-anus).

Inversement, l'Ouest c'est le côté où le soleil tombe. Ainsi pour les Bambara de Ségou : *tle bi* iqui devient à Koutiala

kle bi ; en malinké : *télébi* ; en Dafing : *télébé* ; et pour les Kassouké de Bafoulabé : *tilibouoye*) Chez les Peul, c'est *hirnangue* (*hir* : cacher), chez les Djerma : *weyna kaney* (*kan* : tomber), chez les Gouronsi : *yisou* (*sou* : tomber), chez les Sénoufo de Sikasso : *tyangtoumbe* (*tyang* : soleil, *tou* : tomber), qui devient *tyanga toumou* chez les Minianka de Koutiala. Les Bobo-Dioula, enfin, appellent l'Ouest *woro kouma*, le haut du ciel, par opposition à l'Est.

Le quart de tour crucial

Le Soudanais repère donc les directions Est et Ouest d'après les points d'apparition et de disparition du soleil. Et l'on déduit de l'analyse des cas où il étend ce procédé aux directions Nord et Sud qu'il *s'oriente instinctivement face au soleil levant*, puisqu'il identifie le Nord à sa gauche et le Sud à sa droite.

Il en était de même chez les Aryens primitifs. Le terme aryen le plus ancien pour l'Est n'est autre que le terme « en face », tandis que l'Ouest est « en arrière ». Le Nord et le Sud sont de même confondus avec « gauche » et « droite ». On en voit de nos jours des traces en irlandais (*air* : devant, *anair* : Est, *iar* : derrière, *aniar* : Occident). De même, les habitants de l'île de Sein appellent encore « mer de droite » (*ar mor dehou*) la mer au Sud de l'île, et « mer de gauche » (*ar mor klei*) la mer au Nord de l'île. Il en est de même dans les poèmes homériques et chez les Romains primitifs.

Mais il n'en va plus ainsi, en général, dans une phase plus avancée de l'histoire des Aryens. Le procédé d'orientation, face à l'Est, tend en effet à faire place à l'orientation face au Sud (ou, plus rarement, face au Nord). Et *cette substitution semble être historiquement liée au développement de la magie et des pratiques augurales*. On l'a vérifié notamment pour les Etrusques et pour les Latins. Chez ces derniers, par exemple, l'augure délimitait autour de lui un *templum* augural avec deux lignes perpendiculaires : le *cardo* et le *decumanus*, respectivement orientés Nord-Sud et Est-Ouest, et il opérait son interprétation magique en faisant face au Sud.

Les Anciens sont donc passés d'un système d'orientation face à l'Est à un système d'orientation face au Sud. René Berthelot avait déjà noté le fait, et il y voyait le passage

concomitant d'une civilisation primordiale de type biosolaire à une civilisation ultérieure de type astrobiologique. Il l'a montré notamment pour les Indous (dans le *Brihad Aranyaka*, le sacrifiant se tourne vers l'Est, tandis que dans la *Chandogya* postérieure, il se tourne vers le Nord).

Il est intéressant de rapprocher ces faits et cette terminologie des théories développées par Frobenius dans son *Histoire de la Civilisation Africaine*. Celui-ci polarise l'histoire du monde entre l'éthiopisme et le hamitisme, le manisme et le chamanisme, le pôle nègre et le pôle hyperboréen. Il voit dans le monde noir les derniers représentants de l'éthiopisme, monde essentiellement conditionné par la plante et la cueillette, et caractérisé par une cosmologie unitaire, la recherche de la réalité, la volonté de signification, le jeu de l'abandon, le sentiment de l'accord au monde ; tandis que le hamitisme, conditionné par l'animal et par la chasse, est caractérisé par une conception dualiste de l'univers, l'attachement aux faits, la volonté de puissance, le jeu de la volonté, le désir de transformation du monde ; l'univers du manisme est un univers d'abandon, celui du chamane est l'univers même de la magie.

Or il semble bien que l'orientation face à l'Est corresponde à la phase d'abandon, de mise en résonance du corps avec le monde, c'est la soumission consentie du microcosme au macrocosme, tandis que l'orientation face au Sud (ou au Nord) c'est la phase volontaire, la recherche d'une symétrie d'essence abstraite, la mise en résonance forcée du macrocosme sur le microcosme. Ainsi en est-il dans le monde chinois et dans le monde arabe. La grande civilisation chinoise imposait à ses cités une orientation Nord-Sud, et l'Empereur, quand il se manifestait, apparaissait au Midi. Chez les Arabes, le Sud, c'est le *guebla* (racine : « en face ») et le Nord, c'est *dahara* (racine : « dos »).

Il n'est donc point exagéré d'avancer que le quart de tour réalisé en passant d'une orientation face à l'Est à une orientation face au Sud marque le passage du manisme au chamanisme. Ce passage crucial n'a été que partiellement réalisé par le monde noir, tandis qu'Arabes et Chinois en sont restés principalement au stade chamaniste.

Qu'on ne cherche point en tout cela de jugements de valeur. S'il fallait en introduire, ce serait pour proclamer qu'il nous faudra revenir un jour à un certain éthiopisme, évidemment sublimé. Notamment, et de toute urgence, dans le domaine de l'art.



BAS-RELIEF DES BATIMENTS ROYAUX
D'ABOMEY (DAHOMÉY)

RITUELS¹

A. SERPOS TIDANI

AUBE grise. Le village est dans la torpeur. Les bruits habituels sont rares. Les cultivateurs n'iront pas à leurs champs, ni les femmes au marché. Début d'une journée d'anxiété, celle du « réveil » à la vie spirituelle des nouvelles féticheuses, (car aujourd'hui les novices « tuées » par le Akpata seront, comme l'on dit ici, « réveillées » pour continuer une nouvelle vie).

Depuis sept jours, le soleil ne se couche pas sans que l'appel sacré « Haï hé ! haï hé ! » retentisse sur l'un des quartiers de la ville.

A chaque mélopée correspond une prise de possession par le fétiche tout-puissant. La victime tombe face à terre, secouée de spasmes, la bave aux lèvres, les yeux révulsés. Les initiés s'empressent autour d'elle, l'enroulent dans un pagne et, tout en chantant, la transportent au couvent où elle restera jusqu'au jour du « réveil ».

(1) Il m'a paru plus instructif et plus direct de placer ici, plutôt qu'un « exposé », un récit, à titre d'exemple²: le rôle de la renaissance chez les animistes du Bas-Dahomey. Et l'on doit savoir gré à l'auteur d'avoir su donner à ces pages la sobriété documentaire que l'on souhaiterait tant à tous les autres Africains. [Th. Monod].



Ko... ko... ko... ko... Ki n'go.... O ! ko... ko...

Ko... ko... ko... ko... Ki n'go.... O ! ko... ko...

Au loin la cloche jumelée résonne. Il est à peine cinq heures et demi. Le village est en effervescence. Chacun s'empresse de faire une toilette sommaire pour se rendre au plus tôt devant le grand couvent dédié au dieu par les anciens rois du pays.

Devant le sanctuaire s'ouvre une place publique, bordée de vieux arbres aux feuillages si touffus qu'ils se touchent ; leur ombre maintient sur le lieu une douce fraîcheur qu'on aime retrouver aux heures où le soleil africain brûle la terre de ses ardents rayons.

7 heures. — Au pied des arbres, les hommes viennent un à un s'asseoir. Des groupes se forment, devisant gaiement, insouciant. Les femmes sont plus graves. Les chefs féticheurs, ayant rang de diacres, vont et viennent, l'air important sous leur parasol. Un bonnet blanc à trois pointes est leur signe distinctif. A la main droite, ils tiennent le bâton sacré, orné de grelots. Un petit groupe de « Hounde vas » les suit. Ce sont des aides ayant des fonctions sacerdotales définies. Ils sont suivis des valets des prêtres, tenant, qui la tabatière, qui le sac sacré, qui le siège taillé d'une seule pièce dans un bois mi-dur et orné de triangles et de losanges disposés selon la fantaisie de l'artiste.

La foule anxieuse attend le grand cortège sacré. On cause. Les soucis des paysans reprennent le dessus. On scrute le ciel. Le Akpala, dieu de la variole, ne prend ses victimes qu'au début de la saison de pluie. Si ces cérémonies étaient faites en temps de sécheresse, la petite vérole, maladie redoutable, se répandrait dans la cité. Toutefois, il est très bénéfique que le jour de la résurrection des novices, aucune goutte de pluie ne mouille le sol. Aussi, en attendant l'arrivée de la Sacrée Congrégation des Rites, les pronostics vont-ils bon train.

Durant cette attente, les musiciens arrivent avec les grands tambours (l'un mâle, l'autre femelle) qu'ils placent au centre de l'arène, puis viennent les tambourins et les castagnettes.

Les petits tambourins battent la mesure « brou bou bou boum ! bou broum bou bou boum ! » aidé des clochettes jumelées : « ko ko nkoko, ko ko nkoko, ko ! » pendant que

de temps à autre, les grands tambours font entendre un son plus continu, fondant l'ensemble dans une trépidante harmonie. Les castagnettes résonnent, scandant la mesure, tout dans un rythme endiablé, s'accélégrant au fur et à mesure que les musiciens sont pris sous le charme du bruit créé par eux-mêmes. Les spectateurs subissent une étrange fascination. Pendant que les uns dodelinent de la tête, que d'autres battent la mesure de leurs pieds nus, les autres, plus maîtres d'eux-mêmes, font jouer leurs doigts noueux de cultivateurs laborieux attachés à la terre ancestrale. Les jeunes gens, un morceau de pagne noué autour des reins, vont danser devant les musiciens ; muscles bandés, la face énergique, ils trépignent des pieds, des mains, des épaules, jusqu'à ce que d'autres les relaient. La sueur perle sur leur face ; elle coule des aisselles le long des côtes pour mouiller le carré de toile noué autour du torse.

8 heures. — Un remous : les prêtres féticheurs apparaissent au loin ; les danseurs s'empressent de rentrer dans la foule. Les tam-tams résonnent de plus belle.

Le cortège est imposant. Devant, tenant une clochette en cuivre, s'avance un homme de haute taille, nu jusqu'à la ceinture, puis vient le grand prêtre, dingbagui, sacrificateur du dieu « Akpati-ouvinigui », Il est suivi de tous les Sakpata-Klounon de la région, puis viennent les délégués de Hounon, prêtre suprême de la ville à Ouidah, de Michaï, prêtre du dieu royal d'Abomey ; enfin, suivent Kinpinsi-Klounon, Loklo-Klounon, Yemadja-Klounon et beaucoup d'autres « klounon » ou prêtres, chacun selon son rang, et d'après les affinités de son dieu avec Sakpata.

Sur leur passage, les spectateurs s'inclinent, se prosternent, donnant un profond baiser au sol.

Lentement, le cortège fait trois fois le tour des spectateurs, puis se dirige vers la place d'honneur aménagée pour les prêtres, non loin des musiciens. Un grand dais, sorte de vaste parasol, est étendu au-dessus de leurs têtes enturbanées de tissu blanc.

Le grand prêtre du couvent prend place au centre d'un grand nombre d'autres fétichistes des autres couvents de Sakpata, venus exprès pour l'assister. Un peu en arrière, sont assis les dignitaires de son obéissance.

8 heures 30. — Les tam-tams ont changé de rythme. C'est la danse guerrière des dieux qui est exécutée :

« Chi ki-di chi ki-di » disent les tambourins pendant que le grand tambour résonne à intervalles régulier : « Dê — dê — gbo ! »

Chi ki-di chi ki-di chi ki-di dê — dê — gbo ! »

Les retardataires s'empressent vers la place publique déjà noire de monde. Les enfants montent dans les arbres. Les adultes se juchent sur des chaises. Tant pis pour les trainards : ils ne verront que les nuques des spectateurs.

Chi ki-di chi ki-di chi ki-di dê — dê — gbo ! »

Les tam-tams louent la force des dieux.

8 heures 35. — Une féticheuse sort du couvent hurlant de l'intérieur : « Ago ! okou ja ! » (Gare, la mort arrive ! »). Elle crie ainsi faisant le tour de la place, puis rentre sans cesser ses « Gare ! Gare ! la mort arrive ». Elle sort de nouveau, refait le tour de la place en faisant la même annonce et rentre une seconde fois.

Quelques minutes se passent, puis elle revient, répétant distinctement et avec plus de solennité la même phrase : « Gare ! Gare ! la mort arrive », tout en faisant le tour de l'assemblée, la main droite levée. Elle va se prosterner un instant devant les prêtres, puis rentre dans la foule. Les tam-tams se taisent ; un grand silence plane. On voit alors un groupe de Houndevas (aides du chef féticheur) transporter du temple une masse inanimée enveloppée de blanc, mais au lieu de passer par la porte largement béante, ils se dirigent vers un angle intérieur du mur. Un autre groupe de serviteurs du temple quitte aussitôt la suite du grand prêtre — et se porte vers le côté extérieur de cet angle. — Ils sont six, six beaux jeunes hommes, robustes, bien musclés, de beaux modèles pour un sculpteur.

Torses nus, le pagne roulé autour des reins, ils font face au mur, sur deux rangs. Leurs bras dressés font saillir leurs muscles. Ils se haussent sur la pointe de pieds, tendant énergiquement les jarrets. Le spectateur non prévenu se demande s'il s'agit d'un exercice de culture physique. Mais son embarras ne durera pas longtemps, car déjà, au faite du mur, apparaît un corps humain roulé dans un tissu blanc. On aperçoit d'abord les deux pieds, puis le tronc. Les mains sont jointes le long du corps. Une bandelette de tissu blanc serre le tout, en spirales. Lentement, avec d'innombrables précautions, le corps passe par-dessus le mur. La tête apparaît

enfin. C'est donc un cadavre, car les morts ne passent pas par la même voie que les vivants. Si au lieu d'un mur, il y avait une palissade, on aurait fait une brèche qui aurait facilité la manœuvre.

8 heures 40. — Le corps est transporté au centre de la place. Déjà les aides féticheuses s'empressent autour. L'une tient un pot en terre dans lequel se trouve une préparation médicamenteuse ; elle en asperge régulièrement le corps exposé sur une natte, à l'aide d'une branche de « dessè-rêtin », exactement comme un prêtre catholique sur le cercueil contenant le corps d'un chrétien.

Deux autres féticheuses, la tête ceinte d'un foulard blanc, massent le corps pendant qu'une quatrième agite régulièrement la couverture servant de suaire. Deux autres enfin cherchent les vers blanc qui tombent sur la natte. « Faites attention, en voici un autre » ou « Evitez qu'un seul se perde » se recommandent-elles tour à tour. Chaque ver trouvé est mis dans la préparation contenue dans le pot.

Une odeur de chair en décomposition empeste l'air. Et pourtant personne ne doit donner l'impression d'en être incommodé : on encourrait la colère du dieu, et la colère des dieux africains est une chose terrible. La mort dans l'affreuses tortures dûes aux maux de ventre, à la dysenterie, à la diarrhée... ou autre maladie analogue, sanctionne tout manquement à l'étiquette minutieusement fixée par les Anciens.

8 heures 45. — La foule apeurée regarde pendant que les retardataires jouent des coudes pour mieux voir. Alors solennellement, le Grand-Prêtre se lève. Un de ses aides cri : « Minonto bosé gbé ! » (Faites silence et écoutez). Le chef-féticheur prend la parole pendant que l'aide répète à très haute voix les adjurations suivantes : « Chefs et armées, peuple et esclaves, hommes et femmes, écoutez : Il a plu à notre grand fétiche, le « ROI » (on n'ose nommer le dieu), de choisir, parmi nos enfants, ses servantes, ses épouses, dans le corps desquelles il rentrera pour danser. Depuis sept jours, il a tué la personne que vous voyez. Déjà, son corps pourrit. Nous allons, par la puissance de ce fétiche, la rappeler à la vie. Dans cette intention, si elle a contracté une dette à l'égard de quelqu'un, que celui-ci se présente. S'il ne se présente pas devant vous tous, il ne saurait arguer de cela pour demander aux dieux de retenir définitivement

cette personne-ci dans leurs palais. Dans ce cas, je dis « che kounou hélou » pour celui-là. J'exclus cette possibilité ! » — D'un fagot de bûchettes qu'il tient à la main gauche, le prêtre en tire une et la jette au loin pour signifier que le cas visé ne saurait entrer en ligne de compte. De la même façon, il demande « *les créanciers, les amants, les amis de la victime, ainsi que ceux à qui elle a pu faire des promesses* ».

Passant au domaine abstrait, il exclut « *les vœux non accomplis par la victime, ses défauts, ses mauvais souhaits à l'encontre d'un de ses semblables ; le mal volontairement ou involontairement commis par elle à l'égard des humains, des esprits des morts, des dieux, des bêtes...* » — Pour chaque cas, une bûchette jetée exclut la possibilité d'une vengeance susceptible d'être exercée pour ces fautes-là. De même sont exclues « *les fautes commises en sa présence ou en son absence par ses parents et ses amis* ». — Enfin, sont globalement exclus « *tous les cas possibles, énumérés ou non, qui pourraient provoquer une vengeance à l'égard de la victime* ».

C'est alors que le chef féticheur se tourne vers le corps que l'on n'a pas cessé d'asperger de liquide ni de triturer, et levant son balai (petites nervures de feuilles de palmiers rassemblées et attachées à la base) ornée de cauris, de plumes de perroquet, de gourdes tâchées de sang, déclare : « *Au nom du grand dieu Souviningui, ô toi ici présente, quand je t'appellerai sept fois, reviens vivante parmi nous !* »

Son balai toujours levé, le prêtre dit : « *Attention, voici le premier appel : « Un telle »* (et ce disant, il frappe la natte de son balai) et continue ainsi jusqu'au sixième appel. Avant le septième appel, il fait le tour de la place, précisant bien à haute voix : « *Maintenant il ne reste plus que le dernier appel* », puis se dirige vers le corps en criant : « *C'est prêt pour le septième appel* ». — Alors il crie : « *Une telle, reviens à la vie !* » et de son balai donne un grand coup à la natte sur laquelle le corps est étendu. A ce signal répond du corps inanimé un cri strident, le cri du fétiche. Du milieu des assistants, trois hurlements semblables lui font écho : le fétiche a repris possession de trois féticheuses, anciennes initiées, et les a terrassées ; on s'empresse autour d'elles. Elles sont remises sur pied. Des mains secourables (celles d'initiées) arrangent leur tenue, un foulard est solidement attaché à la poitrine pour soutenir leurs seins pendants, un

autre fichu tient serrés les pagnes attachés au rein. Déjà, les féticheuses chargées du soin de la « ressuscitée » détachent ses liens, rejettent de côté le drap blanc, la font asseoir, lui massent le corps. Le tam-tam résonne en l'honneur du dieu. Les trois anciennes initiées qui viennent d'être possédées par leur démon familier, dansent tout autour de leur nouvelle compagne. Les spectateurs du premier rang se prosternent : les trois personnes qui dansent ne sont plus des humains, le dieu vient de s'incarner en elles, ce sont des dieux.

Les féticheuses, tout en continuant à se trémousser, vont vers la « ressuscitée ». Elles la relèvent, lui nouent son pagne blanc (le suaïre) à l'épaule gauche, la droite étant laissée découverte. L'une des féticheuses à demi courbée, présente son dos à la novice. Celle-ci s'y cramponne et de ses mains serre la poitrine de sa marraine qui s'avance entre les deux autres placées un peu en retrait. Toutes les quatre font ainsi trois fois le tour de l'assistance qui éclate en cris de triomphe à l'adresse du Grand Fétiche.

9 heures. — Le tumulte s'apaise ; le groupe de féticheuses rentre lentement au couvent d'où, quelques instants après, l'annonciatrice sortira à nouveau en criant comme précédemment : « Ago ! o kou jà ! ».

Le même scène va se dérouler. Il en sera ainsi sept fois de suite. Tout était réglé d'avance avec minutie. Pas un incident. Certes, il arrive parfois que certains élus du dieu restent définitivement dans le domaines des ombres. Mais alors les dieux ont eu la sagesse d'en prévenir à temps les prêtres qui se dépêchent d'aviser la famille de cette marque douloureuse, mais particulière d'estime...

La faveur des dieux a des exigences, les pleurs et les condoléances sont rigoureusement interdites... « ni fleurs ni couronnes... ».

Heureusement, pour aujourd'hui, il n'y a rien de pareil. Personne n'a manqué à l'appel. Aussi parents, amis, alliés sont-ils débordants de joie.

Toutes les novices viennent d'être ressuscitées. Il faut remercier les dieux.

11 heures. — Dans la cour du couvent, contre le mur, dans le prolongement de l'axe vertical du portail, donc visible de la place publique, se dresse le grand autel de sacrifices.

Les grands prêtres et les chefs féticheurs s'y rendent. Les féticheuses de haut rang, et celles en qui les dieux viennent de s'incarner, ferment la marche. Ces dernières font bande à part, à cause de leur caractère sacré. Le tam-tam fait rage.

Les prêtres remercient les dieux, font des libations d'eau, d'alcool ; un bouc est tué, son corps est jeté au milieu de l'assistance. L'une des « incarnations des dieux » s'en empare et, esquissant la danse de la panthère, elle boit goulûment, indifférente aux ruades de la bête mourante, le sang chaud qui coule de la gorge béante. On a peine à s'imaginer la férocité du regard que cette femme, tout à l'heure noyée dans l'assistance, jette partout comme une bête sauvage. Les yeux exorbités sont injectés de sang : les veines du front sont gonflées. La danseuse mime la chasse de la panthère. Elle se croit un félin et fait des bonds souples pour se jeter sur une proie imaginaire.

Les prêtres ont terminé leurs libations ; des cotylédons de noix de kolas sont jetés sur le sol pour connaître la volonté du dieu, savoir si les sacrifices ont été agréés. Le dieu accepte. Il est alors procédé de même devant les autres autels placés dans les divers endroits, invisibles, ceux-là, de la place publique.

Le soleil monte au zénith. Les jeunes gens s'occupent de dépouiller les bêtes pour préparer sur la place publique des grillades. Les prêtres et les féticheurs sont rentrés. Les tam-tams se taisent. Le vin de palme coule à flot. A l'ombre des grand arbres, les gens venus de loin s'étendent. Les femmes préparent des pâtes de maïs à l'huile de palme, l'amiwo, mets sacré par excellence.

Autour de grandes calebasses, les convives se groupent par dix, six, et mangent avec cette gloutonnerie inhabituelle qui, on le sait, fait plaisir aux dieux dans de telles circonstances.

*
**

14 heures 20 minutes. — Un cortège sort du temple. D'abord les Houndevas, en tête, puis les novices peintes d'ocre et de craie, à la queue leu leu, un pot sur la tête ; suivent les anciennes féticheuses et la musique. Enfin la foule des spectateurs attirés par le tam-tam ferme le ban. Le cortège prend la direction de la mare de Yemadja dans



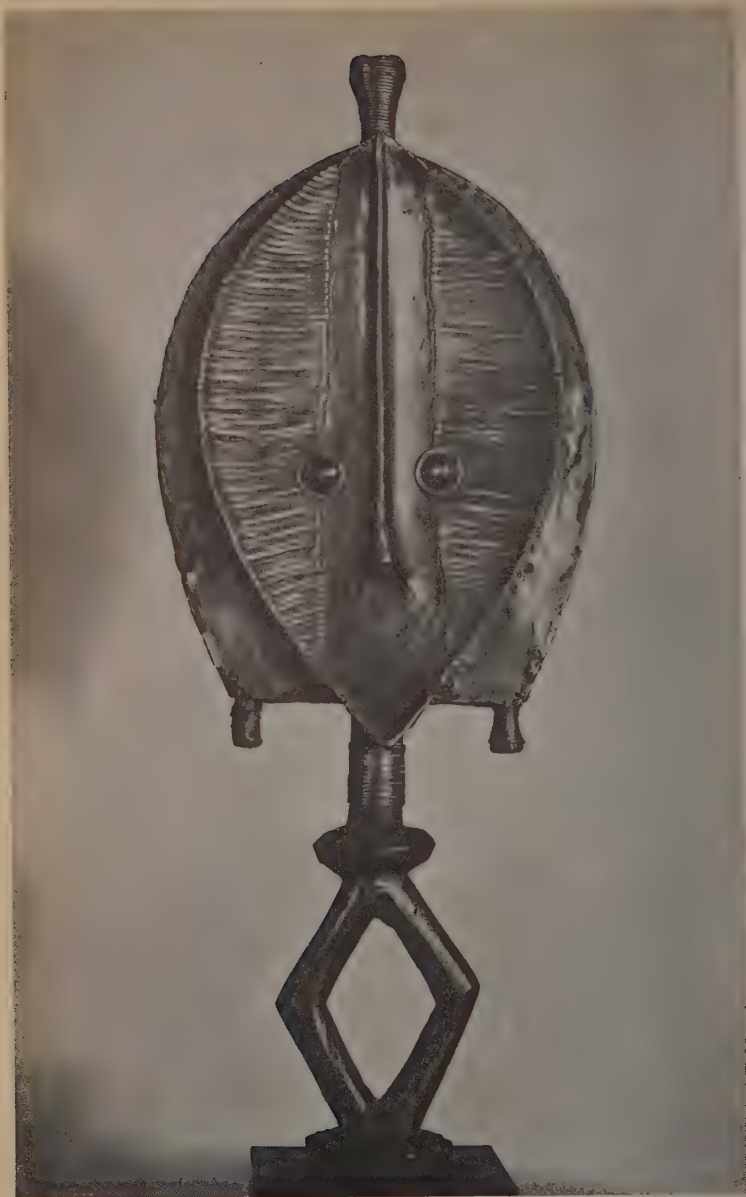
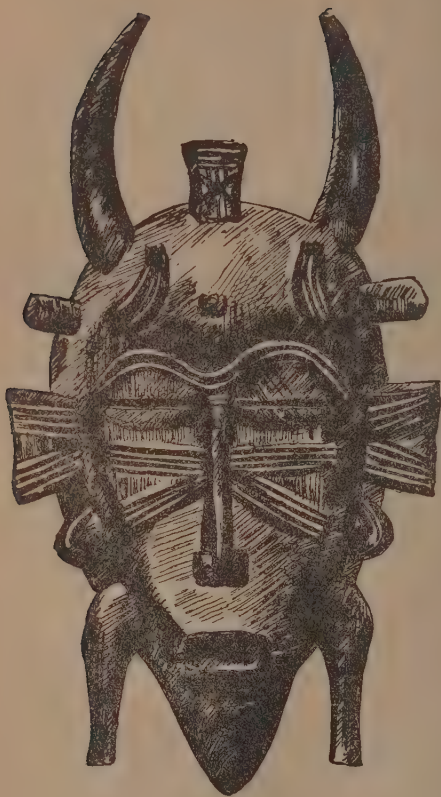


FIGURE FUNÉRAIRE EN BOIS PARTIELLEMENT RECOUVERTE DE CUIR
BAKOTA (CONGO FRANÇAIS) — HAUTEUR 0 M. 33.

un buisson à droite de la route menant à Ouidah. Au milieu du parcours, le tam-tam fait halte sous un arbre. Les spectateurs y restent. Seules les novices et les féticheuses de haut rang continuent la route jusqu'à la mare où s'étaient déjà rendus les chefs féticheurs. Là, les novices se baignent, se font complètement raser la tête et le reste. Les prêtres féticheurs les consacrent par des rites spéciaux à leur dieu. Elles abandonnent l'habit qu'elles avaient lors de leur prise de possession par le dieu Akpata. Vêtues de blanc, elles sont désormais féticheuses « nées » à une nouvelle vie, la vie de l'initiation et de la pénétration du monde des génies. Le cortège se reforme et les novices, les yeux baissés, reprennent le chemin du retour.

Il est dix-huit heures quarante. — Le fétiche Akpata a neuf servantes de plus qui vont, pendant trois ans, s'initier dans le couvent aux secrets rituels de la secte, neuf servantes de plus, montant jalousement la garde autour du secret des initiations, neuf gardiennes vigilantes des rites traditionnels, neuf futures mères qui, par leur attachement aux choses du passé, gardent à l'Afrique son âme que d'autres s'acharnent à perdre.





MASQUE SENOULO
(CÔTE D'IVOIRE)

LA SAGESSE ET L'ESPRIT

PHILOSOPHIE ET RELIGION DES NOIRS

M. GRIAULE

ON se sent pris d'une sorte de pudeur, d'un grand embarras lorsqu'on aborde la question de la philosophie et de la religion des Noirs.

A-t-on le droit d'appliquer ces deux noms, riches de sens, certes, mais si peu nuancés, à la vie intérieure, au système du monde, aux relations avec l'invisible, au comportement des Noirs ? Peut-on parler d'une philosophie noire distincte de la religion ; d'une religion indépendante d'une métaphysique ? Est-il simpliste d'argumenter sur *une* religion ? N'y a-t-il pas *des* religions noires ?

Autant de questions que nous ne prétendons pas résoudre, mais sur lesquelles nous voudrions apporter des précisions.

L'opinion la plus courante concernant la mentalité des Noirs, considérée comme un cas particulier de la mentalité primitive, est que ces hommes n'ayant que de pauvres techniques et ne disposant d'aucune écriture, ne sauraient avoir une vie intérieure riche. Or nous verrons que derrière des techniques rudimentaires se cachent des symbolismes étonnants. D'autre part, il est avéré que les Noirs

emploient des moyens d'expression comparables à l'écriture. Si l'on entend par là des systèmes de signes conventionnels recouvrant des idées complexes, utilisées au cours des rites les plus divers et compris en tout ou partie d'un grand nombre de gens, il faut convenir que les Noirs connaissent plusieurs écritures. Jusqu'à présent, trois peuples sont dans ce cas : les Bozo, les Dogon, qui comptent trois systèmes ; les Bambara qui paraissent actuellement les plus riches et possèdent des centaines de signes.

Une autre opinion est que ces hommes sont indifférents au manque de coordination de leur savoir, au disparate des éléments qui le composent. On suppose qu'à l'intérieur de la pensée de chaque grand groupe, de chaque peuple, se retrouve la mosaïque de notions, de connaissances, de comportements que l'on croit découvrir dans la grande diversité des populations noires.

Juxtaposées les unes aux autres, les tribus et nations n'auraient pas ou n'auraient que peu de points communs, et la pensée de chacune ne serait qu'un conglomerat d'éléments hétérogènes.

Des exemples concrets permettront de constater à quel point cette opinion est peu fondée. Ainsi le terrain sera-t-il libre pour d'autres démonstrations.

De nombreux Noirs, Mandingues ou Mossis, Ouolofs, Sénoufo, Kouroumba, Dogon ou Bambara, et bien d'autres, emploient pour saluer ou louer des noms et des devises qui produisent sur les destinataires un effet moral et même physique aisément reconnu. L'interpellé se sent rempli de satisfaction, ses cheveux se dressent sur sa tête ; si l'assistance est nombreuse, il atteint une véritable jubilation. Dans le cas où le crieur serait un trouvère, un griot — cette sorte d'historien connaissant notamment la généalogie des familles, donc leurs devises — le bénéficiaire, s'il est flatté en public en tant que descendant et représentant de ce groupe, est gagné par une véritable frénésie qui le pousse à couvrir l'autre de cadeaux, à se dépouiller en sa faveur, pour répondre à l'image fastueuse qui est campée de ses ancêtres. Ainsi un Marka, du groupe nomade de N., revient un jour au poste, entièrement nu. Il se présente à son sous-officier en disant qu'il a donné tout son avoir à un griot qui l'avait flatté sur la place du marché. Manquant d'argent, il lui avait finalement abandonné ses effets militaires. Il sait qu'il est passible du Conseil de Guerre, mais il ne

regrette rien. A noter que son exaltation est tombée et que son attitude est redevenue normale.

Ces coutumes, constatées chez de nombreuses populations (l'émunération donnée plus haut n'est pas exhaustive), ont été étudiées chez deux d'entre elles : la dogon et la bambara. Les mêmes conclusions ont été tirées par les enquêteurs : les effets produits par l'octroi de la devise s'expliquent par la conception qu'ont de la parole, du « verbe », les Dogon et les Bambara. Il convient, bien entendu, de donner au mot Verbe un sens très large de parole, sons émis par les lèvres, buée sortie de la bouche, principe de vie, essence des êtres, manifestation fondamentale du mouvement universel, action type, et surtout — dans le cas qui nous intéresse — composante essentielle de la personne.

Ce concept, sur lequel nous nous expliquerons plus loin, n'est pas spécial à ces deux populations ; il apparaît en d'autres territoires chez les Bozo, les Mossis, les Samogo.

C'est sur lui également que repose une institution très répandue en Afrique Noire et que l'on affuble du nom de « parenté à plaisanteries ». Apparemment, en effet, cette sorte de relation se manifeste par des quolibets et des injures ordurières dont nul ne s'offense. Elle est pratiquée non seulement à l'intérieur des groupes (nations, tribus, familles, etc...), mais encore de peuple à peuple. Ainsi les Bozo sont « parents » des Dogon comme des Bambara, des Somono, des Peuls et des Forgerons. Ces derniers, société énigmatique qui donnera sans doute un jour l'une des clés de l'histoire de l'Afrique, s'injurient avec les Peuls et les Bambara. Il va sans dire que les propos échangés ne sont qu'un épiphénomène ne rendant compte en rien du sérieux et de la complexité des obligations réelles qu'ils recouvrent : interdiction d'alliances matrimoniales, interdiction d'hostilité, prestations.

Pratiquement, et si l'on s'en tient aux apparences, cette coutume est comme le contre-pied de la précédente, puisque le salut prend forme d'outrage. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle soit une application différente du même principe et qu'elle aboutisse, avec ses modalités propres, à un résultat identique : action sur la personne du bénéficiaire.

Ces deux exemples ressortissent au social. Le suivant est emprunté au domaine de la technique agricole.

C'est du moins dans cette activité que pourraient être rangées les coutumes liées à la culture de la gramminée

communément nommé fonio (*Digitaria exilis*). Mythiquement, les Bambara la considèrent comme la première graine cultivée, si l'on compte pour rien deux autres plantes — une sorte de chiendent et le « cram-cram » — abandonnées dès les origines. Elle a été donnée aux hommes directement par le Moniteur universel, maître du « verbe ».

Les Dogon la placent au huitième rang des graines primordiales, rang qui est justement celui du « verbe » dans l'échelle de leur symbolique. Ils la traitent d'une manière toute spéciale, la moissonnant très rapidement grâce à la mobilisation de la classe des jeunes gens et la battant la nuit, souvent tout de suite après la récolte.

Pendant toute la période de la maturité, les villages sont agités par ces travaux qui intéressent l'ensemble des filles et des garçons, qui déclenchent des sanctions et des jeux particuliers. Parmi ces derniers, le plus remarquable est celui qui consiste à encourager moissonnage et dépiquage par des chants grivois où les deux sexes s'affrontent avec bonne humeur.

Jusque-là, rien que de normal. On peut s'expliquer la nécessité de la collaboration de la communauté pour une récolte rapide, quasi furtive, d'une plante fragile qui perd ses graines dès maturité.

Pourtant, le problème se complique si, à ces pratiques, on lie un comportement que les Dogons observent vis-à-vis de cette graine : interdits alimentaires propres à certaines fonctions, délimitation des lieux de mouture, etc...

Finalement, il apparaît que la technique singulière ainsi employée est commandée par les représentations qui s'attachent à la *Digitaria*, huitième graine céleste sur laquelle des personnages mythiques ont échangé une promesse non tenue par la suite, une mauvaise parole donc, qui cohabite avec la première, l'excellente, introduite en elle par Dieu. Porteuse du bien et du mal, la graine doit être traitée en conséquence. Le battage et les chants nocturnes — insolites en temps ordinaire, — ont pour effet de lui faire perdre la mauvaise parole qui s'écoule dans le sol comme un sang impur, comme le sang menstruel des femmes (en dogon, la *Digitaria* et ce sang portent des noms de même racine). Un autre effet est de contraindre la bonne parole, fécondante, à sortir des graines, à se prendre dans le réseau sonore des chants d'amour et à se laisser emporter au village où elle accomplira son œuvre de génération.

On voit ainsi la rencontre, sur le même plan d'utilisation du verbe, d'une technique de salutations et d'une technique agricole.

Un autre exemple sera évoqué, celui du tissage, activité artisanale.

Chez les Bambara il est placé, comme les autres techniques, sous le patronage du Faro, maître de la parole, qui donne la fusaïole, expectorée par un poisson. C'est pour rappeler cette sujétion que la jeune fileuse jette son premier fuseau dans le fleuve en hommage au maître et pour être sûre de garder son tour de main.

Aux Dogon, le tissage a été enseigné dans des conditions merveilleuses par un moniteur céleste de rang 7, chiffre de la maîtrise de la parole (8 étant le chiffre de la parole elle-même). Employant sa mâchoire et son visage comme métier, les dents comme lices, l'anneau de nez comme poulie, l'anneau de lèvre comme bobine et la langue comme navette, il tissa une bande de coton dans laquelle il inséra une nouvelle parole, la seconde apprise aux hommes. Les mots se trouvaient inclus dans les croisements de la trame et de la chaîne, et le résultat était un tissu de fibres et de paroles, symbole des temps nouveaux.

Ce mythe a son prolongement de nos jours : les artisans, en lançant la navette, psalmodient le verbe ancestral. Ils sont aidés en cela par la poulie dont le nom a pour sens littéral « grincement de la parole ». Il convient également d'indiquer que leur activité est diurne à cause de l'identité verbe-lumière : travailler de nuit serait tisser une bande d'ombre et de silence.

Ce mythe se répercute également dans le langage, et des mots de même racine désignent la parole, le tissu et le chiffre 7, rang du moniteur céleste.

Mille exemples pourraient être donnés où s'affairent les acteurs de tous les drames techniques, sociaux et religieux ; où des hommes s'émeuvent aux transferts invisibles des forces en exercice dans les victimes sacrificielles ; d'autres suivent anxieusement les travaux des devins ; les cultivateurs aident par des œuvres spirituelles les progrès des céréales ; les prêtres, par gestes et paroles matériels, s'inquiètent de l'invisible.

Cette rumeur immense n'est pas faite de bruits discontinus, d'aventures sporadiques, d'inventions individuelles ; elle est un concert ordonné. Il apparaît dans les exemples cités que des rites ou des gestes, sans rapports entre eux,

reposent sur les mêmes principes. Il serait facile de montrer que chez deux populations maintenant bien connues, tous se ramène au verbe et à l'eau, unis en essence, expressions apparemment diverses (et non les seules) d'un principe de vie qui n'est peut-être qu'un principe de mouvement. Et ces idées se laissent entrevoir dans d'autres populations où l'enquête ne fait que débiter : les Bozo, les Kouroumba, les Mossi, les Samogo.

Il est possible de donner la substance de ce système en se limitant, pour des raisons contingentes, à l'exemple dogon.

L'univers, selon ces hommes, se présente sous la forme d'un système agencé ou plutôt d'un système qui s'est agencé peu à peu, par transformation et retouches successives, et qui poursuit son mouvement sous nos yeux.

Pour une période donnée, les phénomènes se déroulent selon des lois immuables, mais le panorama de l'histoire universelle s'étale en paliers successifs à chacun desquels correspond un ordre particulier toujours plus complexe que le précédent. Les passages de l'un à l'autre sont causés par ruptures d'interdit, par fautes contre l'ordre qui bouleversent la création, exigeant non le rétablissement de l'ancien état, mais l'instauration d'un nouvel arrangement.

Au commencement de la création existe un mouvement en spirale conique qui, en son point d'origine, dépose une graine, la plus peultite de toutes, la *Digitaria*, symbole de la plus petite des choses, de la plus petite partie résultant de la division infinie des choses, c'est-à-dire de l'atôme. De cette manière, Dieu fait le système solaire dont la terre, en forme de personne. Il s'unit à elle dans des conditions jugées insolites : elle n'est pas excisée. L'un des produits est doublement anormal puisqu'il s'agit d'un chacal, et d'un chacal unique. C'est là le premier désordre qui bouleverse l'aurore du monde : car dès cette époque joue le principe de la gémelliparité. Toute créature, pour être parfaite, doit comporter un double complémentaire, de sexe opposé. En une autre manière, on peut dire que l'unité, dans l'ordre, est le couple.

Ici apparaît l'originalité du dogon : bien qu'il soit plein de vénération pour Dieu, il ne l'exclut pas de la création et de ses contingences ; le Dieu unique, parce qu'unique, est déjà en passe de commettre des maladresses. Il est comme le précurseur du pêcheur. En effet, sa solitude l'entraîne à

l'union avec une créature sortie de ses mains et qui ne peut être qu'une partie de lui-même. Il y a là une sorte d'inceste des essences qui se place à l'origine des calamités. C'est sans doute cette situation qui le prédispose à oublier d'exciser son épouse.

Ce premier désordre est réparé par deux jumeaux nés de la semence de Dieu qui est d'eau. Eux-mêmes sont eau et comme ils sont parfaits, puisque doubles, ils possèdent, comme leur créateur, la connaissance et la parole.

Cette qualité leur fait accomplir leur premier travail d'organisation universelle : car leur destinée est de se substituer de plus en plus à leur père et de jouer le rôle de moniteurs. Voyant leur mère nue, ils descendent sur elle et placent devant son sexe des torsades de fibres extraites des plantes célestes. Ce vêtement a un rôle de pudeur et aussi de conservation de l'humidité, propre à la génération ; car il contient l'eau des plantes, qui est aussi semence de Dieu, c'est-à-dire l'essence des moniteurs. Etant l'Eau, ils sont dans toute eau. Ils se trouvent donc, par les fibres, continuellement présents devant le sexe de leur mère.

Mais, et surtout, le cache-sexe primordial est le canal de cette parole que possède le couple et qu'il révèle à sa mère.

En effet, les fibres porteuses d'eau sont torsadées ; elles ont le contour de la trombe de pluie, du serpent ondulant, avatar des génies de l'eau, des méandres des torrents. Elles sont le symbole et la voie de l'onde mouvementée. Elles sont l'onde en tant qu'eau et l'onde en tant que vibration.

Or cette voie est également celle de la buée sortant des lèvres parlantes. Les volutes humides émises ainsi sont porteuses de verbe. D'où l'identité eau-parole.

Aussi le couple céleste, en tissant les torons, parle-t-il sur eux, lovant à la fois l'humidité, son verbe et les fibres visibles. Le vêtement devient porte-parole et comme lui cette parole est grossière, propre aux travaux sans nuances des origines. Elle servira plus tard de langue spéciale aux initiés des masques.

Bien que rude et peu explicite, cette parole est un bienfait ; elle marque la première période de la réorganisation après la faute initiale. Mais, et c'est là qu'apparaît une autre subtilité de la pensée dogon, elle contient en puissance un autre bouleversement. Tout se passe comme si le cycle du mouvement sans fin, du va-et-vient de l'ordre et du désordre était déclenché pour toujours.

Pour s'emparer de cette parole, le chacal prend la jupe de sa mère qu'il découvre et possède. Il agit ainsi parce que né unique ; l'absence de son complémentaire l'oblige à l'inceste.

Ce nouveau désordre amène un changement du cours et du rythme des choses : calamités et réparations se précipitent et s'emboîtent chaque palliatif ou chaque réorganisation devenant à son tour une source de malheur ou d'inconfort. Dieu crée directement un couple, lequel engendre huit familles de l'espèce humaine qui ne bénéficie plus de la gémelliparité ; mais en compensation, chacun reçoit deux âmes de sexes différents.

Or cette nouvelle disposition, bonne en soi, comporte des inconvénients : tout individu, par son âme, est à la fois mâle et femelle. Une telle dualité constitue un empêchement pour la société d'évoluer normalement. Il convient d'imposer à l'être un choix entre l'un des sexes : circoncision et excision n'ont pas d'autre but que de retrancher de l'individu l'âme féminine ou masculine qui lui interdit la masculinité ou la féminité.

En effet, comme le prépuce et le clitoris supportent l'âme encombrante, leur ablation oblige le patient à verser dans le sexe auquel il est apparemment destiné.

Mais là encore l'atténuation apportée à un bienfait devenu néfaste est elle-même appliquée avec mesure. Si le prépuce sectionné emporte avec lui l'âme féminine, le bénéfice est perdu de l'expédient de la dualité compensant la gémellité perdue. Aussi l'ablation ne provoque-t-elle pas la mort du principe spirituel : elle détermine au contraire la création d'une sorte de cancer portant le même nom que le soleil et que le chiffre 4, tous deux ressortissant à la féminité comme le prépuce lui-même.

Cet animal restera porteur de l'âme séparée et il constituera, en quelque sorte, un double de l'intéressé. C'est là une première ébauche du totémisme qui se développe ensuite avec les alternatives d'application totale et de régression propres à toutes ces institutions mythiques.

Mais il convient, pour ne pas déborder la place qui nous est assignée, de nous en tenir à ce qui concerne les expressions fondamentales du verbe.

Après que le monde humain se fût établi dans le pis-aller, un désordre surgit dans le monde céleste. Ses modalités ne seront pas traitées ici. Ce désordre nécessita, comme les

précédents, une réorganisation qui, cette fois, s'entoura d'un luxe extraordinaire de techniques et d'inventions.

Les huit ancêtres issus du couple primordial et qui se trouvaient dans les régions célestes, décidèrent de retourner sur la terre pour apporter à leurs descendants une civilisation à la fois réparatrice des effets produits par les ruptures d'interdits et instauratrice d'un ordre nouveau.

Le premier de la lignée, qui était forgeron, construisit un système du monde matérialisé par un édifice pseudo-pyramidal, à base circulaire et terrasse carrée, porteur de techniques, d'hommes, de toutes les classes d'animaux et des huit graines originelles. Microcosme, il schématisait le corps humain avec tous ses organes et membres, dans leur ordre hiérarchique et de fonctionnement. Macrocosme, il comportait un ciel et des astres, et ses cloisonnements internes délimitaient des rôles particuliers dans le fonctionnement universel.

Enfin, il était la plus spectaculaire des hypostases de l'Ancêtre de rang 7, maître de la parole, lui-même avatar du couple issu de Dieu.

Après une descente aventureuse dont chaque péripétie se place à l'aurore d'institutions et de comportements, le grenier merveilleux prend terre, au centre du premier champ sur lequel peineront les hommes. Ainsi, dans une seule image, apparaissent à la fois le décor où va se dérouler la vie active des hommes, les techniques alimentaires et d'entretien, les symboles institutionnels. Détail étonnant : dans le même temps que l'édifice volant touche son but, l'homme reçoit sa nature définitive ; jusque-là, les êtres avaient des membres souples comme des corps de serpent, impropres donc à un bon rendement mécanique ; dans le choc de l'impact, le moniteur a les membres brisés par ses outils. Ainsi sont assénées aux hommes les articulations nécessaires aux travaux de forge et des champs.

Mais le cœur de l'événement — pour notre propos — est ailleurs. Dans la débauche ordonnée d'institutions et de règles que promeut l'atterrissage du système, il en est une, prestigieuse, qui sera l'instrument intellectuel par excellence, nécessaire aux emplois et développements de la nouvelle culture et qu'enseignera l'ancêtre septième, maître de la parole.

A l'aide d'un jeu de ficelles, ce moniteur indique schématiquement la construction d'un tambour fait de deux hémisphères réunis par un cylindre. Les deux peaux sont

tendues par un mince cordonnet de cuir qui va de l'une à l'autre, dans un mouvement comparable à celui de la trame de la bande tissée. Il s'agit bien, d'ailleurs, dans l'esprit du moniteur, de tissage, et de même qu'il a parlé sur la bande de coton pour y enserrer son verbe, il « parle » son modèle de tambour et lui donne le troisième verbe : avec sa langue, il fait passer dans le réseau de cordelettes un fil de cuivre qui s'enroule en serpent in d'un bout à l'autre. L'ensemble forme une sorte de cage enveloppant l'objet. Agissant de même avec sept autres instruments, il construit une gamme de huit voix progressant régulièrement de la plus haute à la plus basse et affectées respectivement à chacune des familles issues des huit ancêtres.

Ces voix, modalités du même verbe, sont aussi des langages différents qui se retrouvent encore actuellement dans les falaises habitées par les Dogon. Elles sont le mode d'expression des temps modernes, l'outil spirituel nécessaire aux tâches nouvelles.

Un autre aspect de l'enseignement céleste est également remarquable et vaudrait à lui seul un long développement : le moniteur de rang sept, maître de la parole, et qui a été massacré par les hommes, ressuscité et s'unit par absorption à un homme mort, issu de la famille de rang huit, qui représente le verbe lui-même, l'ancienne parole contenue dans le tissage. De cette union résulte la révélation d'un ordre social et religieux nouveau exprimé par un schéma de pierreries en forme de squelette laissé dans la tombe de la résurrection.

Ce schéma exprime un système d'alliance matrimoniale, de chefferie, de calcul, de classification totémique, de sacrifice. Il est aussi l'image de l'union d'une puissance céleste et de la chair mortelle, celle-ci étant métamorphosée en pierres impérissables, symboles du nouvel ordre des choses.

Ainsi voit-on la progression dans l'organisation du monde telle que la conçoivent les Dogon. Progression qui a son germe dans les ruptures mêmes de l'ordre établi et son expression principale dans les trois paroles successivement révélées. Ces trois paroles elles-mêmes sont contenues dans des techniques de plus en plus complexes qui les mettent à la portée des hommes et qui, par gesticulation répétée, pénètre aussi leur nature matérielle, s'imposent aux mémoires du corps, comme à celle de l'esprit.

Cette complexité croissante, elle est exprimée dans

l'aspect des techniques : la première, qui fut celle du toronnage des fibres, développe une ligne serpentante. La seconde, le tissage, utilise un plan ; des fils tendus en longueur, au nombre déterminé, sont maintenus par une trame jetée en travers, faite d'une ligne de chevrons que le peigne écrase sur elle même. La troisième, qui fixe la structure du tambour, est une variante du tissage ; mais elle développe un cylindre, c'est-à-dire un volume fait d'un plan de chevrons armé par une hélice de cuivre.

Les matières employées marquent elles aussi les étapes d'un progrès : de la fibre brute, elles passent à la fibre de coton filé puis au cuir et surtout au cuivre, métal fondamental.

Mais le rythme de ce progrès est aussi important. On a vu qu'il était fait de ruptures et de réparations, lesquelles étaient sans cesse retouchées par des reculs suivis de nouvelles avances. Il est la figuration du rythme universel développé comme une trame lancée de droite et de gauche selon des mouvements apparemment contraires, mais en réalité complémentaires, et qui se traduisent, en d'autres domaines par les alternances haut-bas. mâle-femelle pair-impair, lumière-ombre, occident-orient. Ces alternances sont d'ailleurs clairement marquées dans le schéma du squelette laissé dans la tombe de la résurrection par le moniteur, maître de la parole.

Et cette alternance, ce va-et-vient, ce complémentaire devraient s'exprimer dans la vie des êtres, par la gémellité. Mais cette qualité a été perdue dès l'origine du monde, et c'est pour obvier à cet inconvénient majeur que peinent les espèces humaine et divine. D'où le culte des jumeaux dont découlent, mythiquement, l'activité commerciale, et d'une manière générale, la nécessité de la circulation des richesses (autre aspect du va-et-vient universel).

C'est également au concept de la double âme (substitut de la gémellité perdue) que se rattache la circoncision, laquelle, en une certaine manière, est à l'origine du totémisme. L'animal totémique est en quelque sorte un jumeau ; lui-même possède son double dans une autre espèce et ainsi de suite. Chaque homme se trouve donc théoriquement en tête d'une série d'animaux et de végétaux formant le huitième de la création, car à chacune des huit familles initiales est affectée une série particulière.

On voit apparaître ainsi l'idée que se font les Dogon de l'être humain rattaché, par une suite de doubles, à l'univers.

Mais tout ceci expose le drame ontologique externe, si l'on peut dire. Comment l'être humain se présente-t-il en lui-même ? Qu'elle est la composition de sa personne à laquelle il a été fait allusion plus haut ?

Dans l'idée du Dogon, l'homme est composé d'une âme double et d'une énergie en instance que l'on peut appeler « force vitale » pour plus de commodité, à condition d'entendre par là un principe de mouvement, d'action, sinon l'action et le mouvement eux-mêmes.

Cette énergie retiendra seule notre attention : elle n'est autre, en définitive, que ce verbe dont il est question ici et qui est aussi eau et lumière.

L'eau, semence de Dieu, est présente en tout sexe de femme. Cette humidité s'entretient par toutes les paroles que prononcent les hommes et qu'entend la femme, car l'orifice de l'oreille est une réplique de son sexe. Le verbe, par les volutes de buée, pénètre le sein et s'enroule en hélice autour de la matrice, aidant à former, avec l'humidité féminine, qui elle aussi vient de Dieu, un petit germe d'eau à l'image des jumeaux divins.

Mais ce germe est en instance et le flux des paroles ne parvient qu'à le faire persévérer dans son être. Il lui faut un élan et c'est alors qu'intervient l'homme, dont la semence, en une certaine manière, est terrestre (car le premier couple humain, directement créé par Dieu, a été tiré de la glèbe). Cette semence fluide entoure d'une hélice la matrice, se mêle à l'eau, donne au germe les articulations, c'est-à-dire la qualité humaine.

Bien entendu, la semence de l'homme est aussi d'eau et elle contient le divin. Mais elle a été informée par la nature humaine, toute de travail, et dont la caractéristique fondamentale est l'articulation.

Sur cette base, la personne se développe, par addition et amalgame de force vitale provenant d'autres être humains, animaux, végétaux ou autres. Ainsi l'être, à chaque imposition de nom, à chaque sacrifice, s'accroît d'une parcelle de force, provenant de l'entité ou de l'être auquel il est consacré : ancêtre totémique, moniteur céleste, aïeul qu'il réincarne (dans une certaine mesure), ancêtre fondateur d'un village, ancêtre créateur des masques, etc...

On peut aussi le considérer comme détenteur de la force de ses père et mère ; il assimile par ailleurs celle des végétaux et des animaux dont il se nourrit, celle de l'eau qu'il boit.

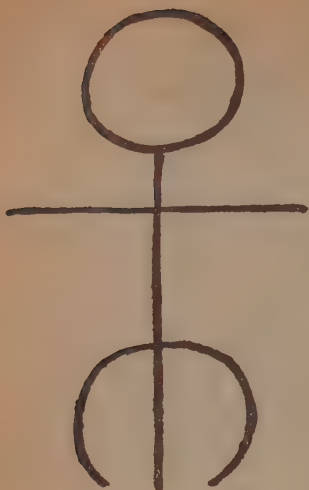
Tout individu est donc un reflet de la société actuelle par ses géniteurs, de la société récente, historique, mythique, par ses aïeux et ancêtres. Il reflète également, et déjà il a été fait allusion plus haut à cette idée, le monde végétal et animal. Enfin, par l'eau, qui est l'une des expressions de la force fondamentale, il clôt le cycle par lequel il s'intègre à l'univers.

Mais cet assemblage spirituel n'est pas donné une fois pour toutes. Bien qu'il forme un tout homogène, l'origine de chacune des parcelles de force se fait sentir durant la vie du support. Chacune d'elles reste liée à l'être ou à l'entité qui l'a octroyée. Elle constitue une sorte de dépôt, de témoin, d'observateur qui obligera l'individu à respecter vis-à-vis du donateur les règles fixées par la coutume et qui sera le canal par où la sanction s'exercera.

Les délicats mécanismes de l'investissement de l'impureté, chose de mort, et de la purification, retour à l'état de vie, vaudraient un long développement. Ceux de la mort, ceux du sacrifice, où l'on assiste à des mouvements, des redistributions des forces en exercice dans la personne du defunctus ou de la victime, appelleraient des exposés détaillés. Il en est de même pour toutes les institutions, les représentations, les croyances des Dogon, et l'on suppose bien qu'il serait facile de reconnaître dans toutes la présence de cette force motrice universelle qui est à la fois un fluide que les yeux ne voient pas, une lumière perceptible, un verbe audible, une eau pénétrante dont le « chemin » est la torsade ondulante, l'hélice, la ligne de chevrons du verseau.

Ainsi remarque-t-on que la personne humaine, dans son ensemble, est non seulement un microcosme, reflet du monde, mais encore, dans ses parties, une série de relais de personnes.

On pourrait dire aussi que le macrocosme lui-même est fait du total des personnes de tous les règnes, qu'il est une personne infinie dans laquelle s'insèrent, comme des rouages, les personnes finies. En effet, l'univers, dans le symbolique dogon, est un corps vivant dont la nourriture est la lumière et l'excrément la nuit. Les souffles de vie sont les nuages et le sang est la pluie qui tombe sur le monde.

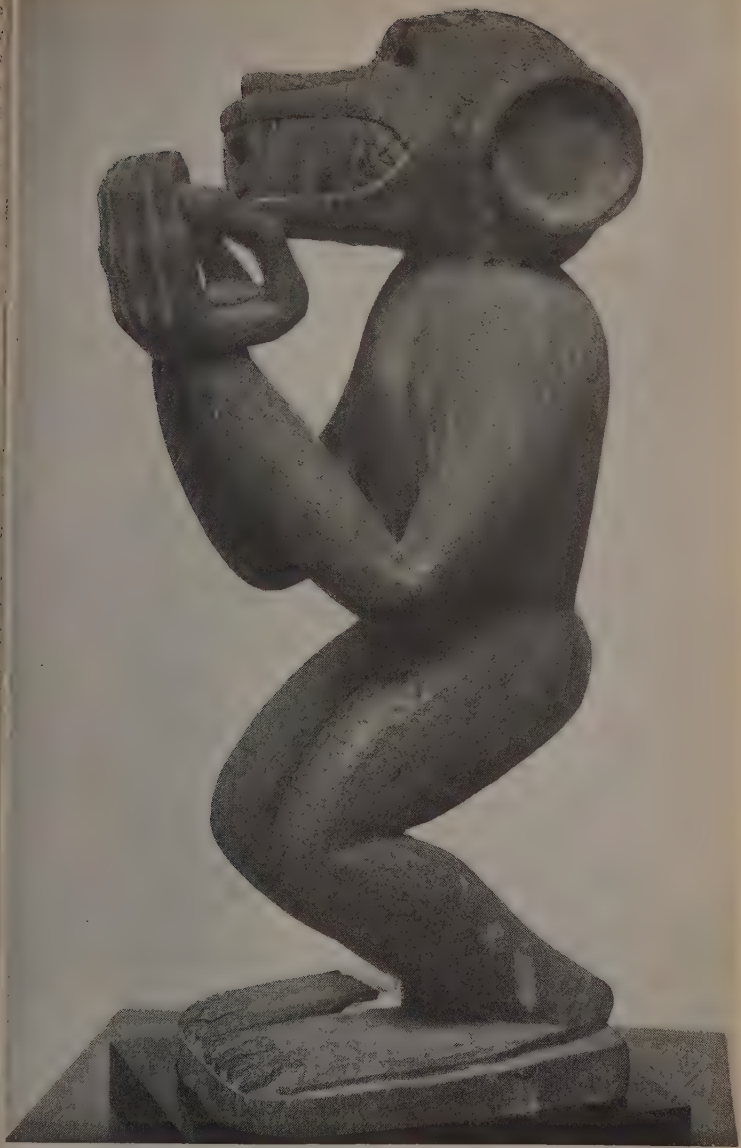


Le système de signes des Dogon exprime cette idée par une figure dont les éléments sont dessinés dans un certain ordre qui ne représente rien moins que celui dans lequel s'est déroulé la création. Un cercle symbolise le placenta (ou la matrice) céleste, contenant des germes dont l'un est éjecté sous la forme d'un trait vertical. Un second germe vient se placer en travers du premier et la croix ainsi formée indique les quatre directions de l'espace. Puis un troisième germe vient prendre la place du premier qui se courbe en cercle ouvert, symétrique du premier par

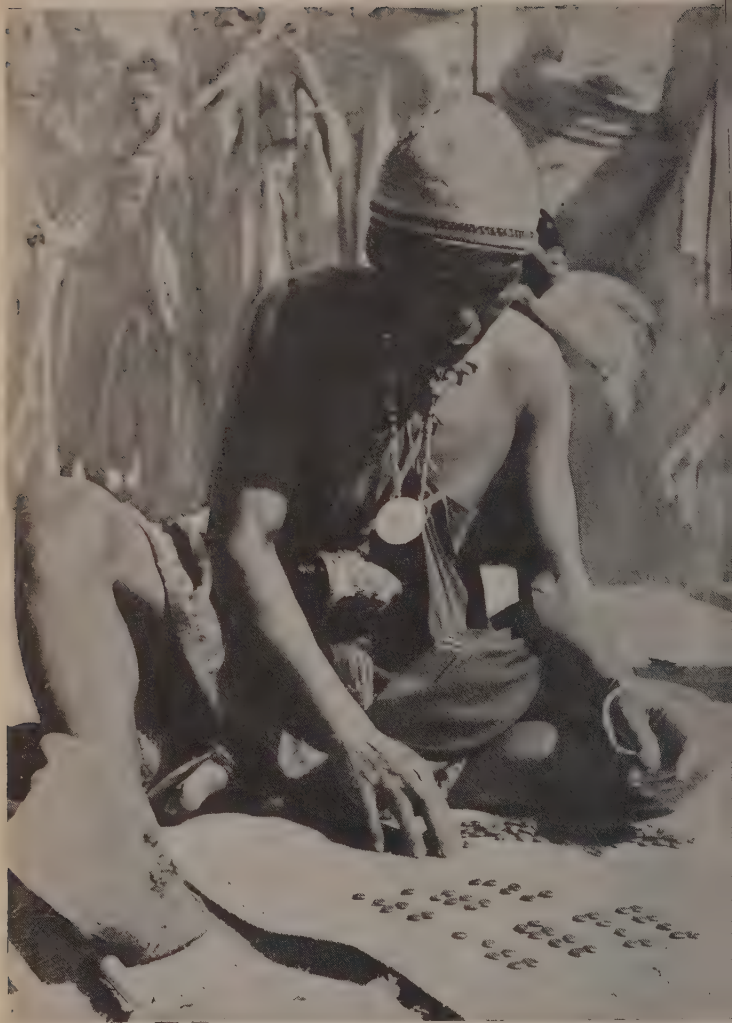
rapport à la barre horizontale. Ce couvercle devient le symbole du placenta terrestre, réplique du placenta céleste. C'est dire que cette figure simple, que l'on peut interpréter comme un être humain mâle, résume par ces deux cercles la gémellité ciel-terre et par ses deux axes l'espace situé. Ainsi les Dogons expriment-ils l'identité du macrocosme et du microcosme.

L'examen de ce système, si l'on souhaite le classer dans les sortes de connaissances qui nous sont familières, ne laisse pas d'être embarrassant. Sans doute s'agit-il d'une cosmologie, mais c'est là trop peu dire. En une certaine manière, il est aussi physique par sa théorie du mouvement vibratoire, et métaphysique, puisque — pour l'esprit dogon — il présente l'absolu. Il est à coup sûr philosophie, si l'on entend par là, comme le propose Bergson, une attitude de l'homme dans son privé comme face au monde. Il est religion aussi puisqu'il régit des rites, des interdits commandant les accès à l'absolu.

A considérer la vie des Dogon, il est bien tout cela à la fois. Cette cosmologie expose l'anatomie de l'univers, du soleil au grain de *Digitaria*, en faisant mimer au porteur du plus haut masque la course diurne du premier, en



STATUETTE EN BOIS : SINGE SERVITEUR DE LA DIVINITÉ — BAOUÉ (CÔTE D'IVOIRE)
HAUTEUR 0 M. 57.



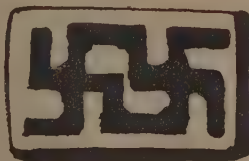
DIVINATION PAR LES GRAINES DE FARRO — MADAGASCAR.

déterminant le mode de culture du second d'après sa place dans le grenier céleste. Cette religion codifie les circulations des forces en exercice dans l'ensemble du monde, depuis celle du plus humble chevreau égorgé jusqu'à celle des tornades déclanchées par libation. Et il faut bien qualifier de métaphysique un système présentant, entre autres, un mouvement de va-et-vient de l'essence comme fondement de l'action universelle, sinon comme fondement de l'être lui-même.

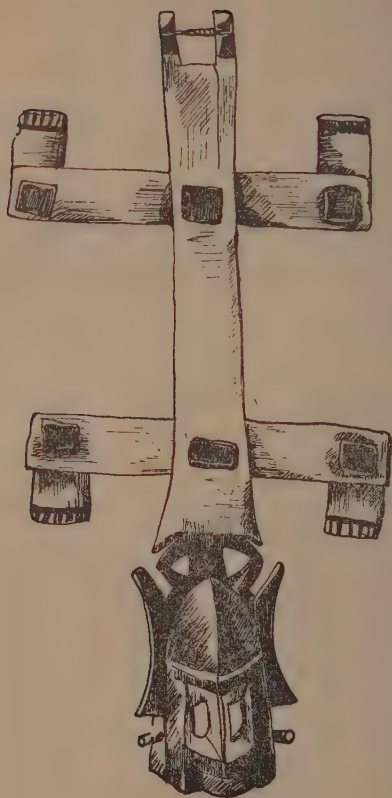
En tout cas, à serrer de près ce mécanisme spirituel et ces rites dont nous commençons à entrevoir la complexité et la cohérence, il peut être d'ores et déjà remarqué que plusieurs sociétés noires, sous leur apparente diversité, cachent une armature de principe identiques. Il convient donc de se poser dès aujourd'hui la question de savoir si cette armature est décelable chez d'autres peuples de l'Afrique tropicale et équatoriale.

Par ailleurs, on ne saurait s'empêcher en étudiant ces systèmes de se reporter à ceux de la Chine, de l'Inde ou de la Grèce. Il y a là des correspondances qui ne sauraient être fortuites. Non point qu'il soit temps de se demander s'il est un chemin qui mena les institutions de l'Extrême-Asie au Sénégal, de Byzance au Niger, par on ne sait quels détours. Non point que les Noirs soient sans contester un reflet ou un conservatoire de l'antiquité. Il y a là une énigme. La nécessité se fait seulement sentir de mettre sur un même plan d'intérêt, dès aujourd'hui et pour commencer, la pensée Bambara, la pensée Dogon et celles de l'Asie, comme celle de l'antiquité classique.

Ce faisant, de nouveaux horizons s'ouvriront aux spéculations philosophiques et religieuses. Et cessant de piétiner les mêmes litières, l'érudition foulera des sentiers inhabituels.



POIDS BAOULÉ
(CÔTE D'IVOIRE)



MASQUE DOGON (SOUDAN)

LA TRADITION GNOMIQUE

A. ADANDÉ

IL était une fois un cultivateur réputé à cause de son surnom: (*Boba tchéké, otché fû araré ; boba tchéka, otché fû araré*) (si tu fais le bien, tu le fais à toi-même, si tu fais le mal, tu le fais à toi-même).

Quand il traversait le village pour se rendre dans son champ, tout le monde l'appelait à qui mieux mieux par ce beau nom. Il était un modèle de générosité.

Il tenait en bandoulière une sacoche toujours remplie de victuailles qu'il avait coutume d'accrocher chaque matin, avant de commencer son travail, à un bois fourchu fiché en terre au bord du chemin qui longe son champ. Enfants, passants malheureux comme voyageurs affamés, pouvaient y puiser à discrétion.

Or, un voisin, cultivateur comme lui, était jaloux de sa grande popularité. Il décida de le tuer. Mais ne pouvant l'atteindre directement, il imagina un stratagème. Un matin, il lui offrit un paquet de haricots et de maïs grillés dans lequel il enroula discrètement une vipère bien vivante. Bobo tchéké... reçut le paquet perfide, remercia son donateur et mit le tout dans son sac.

Ce jour-là précisément, le cultivateur jaloux, sa femme et ses trois fils allèrent au champ. Vers la fin de la journée, les enfants, goûtant par avance au plaisir de déguster quelque friandise en passant devant le sac généreux de leur voisin, quittèrent plus tôt que de coutume leurs parents pour rentrer au logis. Arrivés devant le sac, l'aîné des enfants plongeait la main et retira le gros paquet que son père avait destiné à celui dont il voulait écourter la vie. Et, aussitôt, ce fut qui déferait le paquet le premier pour en manger le contenu. Soudain, le serpent sauta au visage d'un enfant, le mordit. Dans la hâte de s'en débarrasser, il rejeta la vilaine bête devant lui ; elle tomba sur la figure du deuxième enfant qui, saignant de la morsure dont il venait d'être victime, lança la vipère inconsciemment sur son cadet. Celui-ci suivit le même sort que les deux précédents. Les trois enfants appelèrent en vain au secours et moururent tous aussitôt des suites de la morsure du dangereux reptile.

Retournant au village, le père et la mère furent alertés par des gémissements et les cris de désolation des spectateurs de cette triste scène. Arrivés sur les lieux, ils ne pouvaient croire leur yeux. Ils accusèrent Boba tchééré... d'être l'auteur du crime. Tandis que la pauvre mère se lamentait les bras tendus vers le ciel, son mari courut se plaindre au Roi. Celui-ci fit venir l'accusé pour le juger : « Pourquoi et comment, lui demande-t-il, as-tu tué les trois enfants de ce paysan ? »

A quoi l'accusé répond : « Depuis que je suis établi dans ce village, Sa Majesté a-t-elle jamais ouï dire que je fisse le moindre mal à autrui ? Je serai curieux de savoir par la bouche du père des trois victimes que nous déplorons ce que contenait le gros paquet qu'il m'avait donné ce matin en passant chez moi avant de se rendre dans son champ ».

Le plaignant resta interdit comme qui aurait perdu la parole. Pareille attitude ne manqua pas d'intriguer le Roi qui lui fit administrer quelques coups pour le faire parler. Son aveu surprit l'assistance. Alors, l'accusé en triomphateur, de dire : « Il me voulait du mal et c'est lui-même qui fut victime de sa mauvaise intention. Ce fut à moi qu'il offrit ce paquet perfide et ce furent ses propres enfants qui vinrent le prendre pour leur malheur ! Pauvres innocents ! » Le Roi délibéra, et exhorta son peuple à suivre sa sagesse. Son surnom de Boba tchééré otché fû araré, boba tchééré... passa en proverbe. Et de cet événement, naquit la sentence suivante :

« *Le vieux qui sème la méchanceté, la verra pousser sur la tête de ses enfants* ».

Dans la pratique on emploie ce proverbe pour dire que les effets de nos actes bons ou mauvais rejaillissent sur notre propre foyer et non sur celui du voisin. Celui qui fait le bien récoltera le bien et celui qui sème le mal récoltera le mal.

Les proverbes passent pour être les échos de l'expérience. Cela est plus particulièrement juste pour les proverbes dahoméens, car chacun d'eux est le plus souvent une petite anecdote ou la conclusion d'un conte. Le récit ci-dessus en est un exemple.

Les Dahoméens comme les peuples qui n'ont pas d'écriture en général, condensent leur activité intellectuelle dans le langage. L'intelligence et, en même temps la tradition gnomique africaine, c'est-à-dire cette sagesse sentencieuse qui s'exprime par apologues, trouvent leur expression significative dans le folklore, et surtout les proverbes. Par leur ingéniosité et leur pertinence, ces proverbes témoignent d'un don d'observation et d'une conscience de l'obligation morale admirables. Nous pensons que l'étude de ces sentences est indispensable à ceux qui veulent connaître l'âme des Noirs et admirer cette fierté de caractère, cette générosité de sentiments qui « semblent être un écho des nobles devises des chevaliers d'autrefois ».

Nous voulons réunir dans cet article à titre d'exemples quelques proverbes en usage au Dahomey chez les Yorouba, Fon et Goun. Voici une excellente définition du proverbe chez les Yorouba :

« *Le proverbe est le cheval de la parole ; quand la parole se perd, c'est à l'aide du proverbe qu'on la retrouve* ».

« *Le proverbe est le cheval de la conversation ; languit-elle, il la ranime et lui donne ses allures* ».

Ces définitions montrent bien l'importance des proverbes dans la vie des Africains.

« *Si vous ne voulez pas qu'un bois saillant vous crève les yeux, c'est de loin qu'il faut y prendre garde* ».

Application : celui qui ne veut pas être pris au piège de ses ennemis doit être vigilant et être constamment attentif à leurs moindres gestes. Celui qui ne veut pas être malade

surveille sa santé et en prend grand soin, il n'attend pas que la maladie vienne pour prendre ses précautions.

Qui ne veut pas subir les tristes conséquences de ses défauts s'en corrige de bonne heure.

« L'abondance d'eau tue le crapaud ».

Dans l'application on emploie ce proverbe comme un avertissement contre les tristes conséquences qui attendent ceux qui, comme les ivrognes par exemple, font des abus.

« Tel prend de l'eau dans une jarre et s'écrie : Je vois un revenant ! »

Application : une personne apprend par ricochet une nouvelle ; elle s'en empare et la propage à grands renforts de commentaires. Que fera donc celui qui a vécu les faits ?

« Le crapaud ne se perd pas dans un marais ».

Dans l'application on emploie ce proverbe pour dire que celui qui se dévoue pour un autre, le serviteur qui fait tout pour contenter son maître en aura la récompense. Chacun aura la récompense de ses actions.

D'une maison on jette une grenouille par la barrière ; elle tombe dans une marre et s'écrie : *« Abri ici, abri là-bas ! »*

On emploie ce proverbe comme une bravade pour signifier à un ennemi qu'on se trouve heureux malgré ses acharnements.

« Quand le tour de l'édenté vint, l'akara (beignet de haricot) devint os ».

Dans l'application on emploie ce proverbe pour caractériser la malchance qui poursuit quelqu'un : des difficultés surgissent, qui l'empêchent de faire ce que d'autres réalisent avec facilité.

Exemple : tout le monde allait facilement du Dahomey au Togo. Quand ce fut notre tour de nous y rendre, les crues emportèrent les ponts, rendant le voyage impossible : *« O diévi Akâgni, akara di egûgû »*. (Quand le tour de l'édenté vint, l'akara devint os).

« L'oiseau stupide qui vient s'engluer a trouvé le bonheur et oublie son akama (la case de ses mauvais jours) ».

Dans l'application, on emploie ce proverbe pour flétrir l'attitude des pauvres qui, une fois parvenus à une bonne situation oublient non seulement l'endroit où ils avaient été malheureux mais aussi leurs amis de misère.

« Quand le jour viendra (de la délivrance) la souris qui est dans l'habitation ne percevra le moindre bruit ».

Dans l'application, on emploie ce proverbe en manière de souhait à une femme en espérance pour dire que l'accouchement se fera sans difficulté et sans douleur.

« Le couvercle de laalebasse se sépare aisément de laalebasse mère ».

Comme dans le cas précédent, on emploie ce proverbe pour exprimer que le bébé attendu viendra convenablement, qu'il sera bien portant et que sa mère n'en ressentira aucun malaise : la délivrance se fera sans aucun danger.

« On tue le serpent avec le bâton qu'on a à sa portée ».

Forme élégante pour dire qu'on ne peut donner que ce que l'on a.

Exemple : Dossi, tante de Houssou, chargée de présenter la dot de son neveu à ses beaux-parents, se heurta à une vive critique des objets constituant cette dot. Pour parvenir à apaiser la colère des parents de la fiancée et ne pas essuyer un refus de la main de celle-ci, plutôt que d'opposer une réponse « rude » aux critiques, elle emploiera ce proverbe : « On ne tue le serpent qu'avec le bâton qu'on a à sa portée ».

« Tous les doigts de la main ne sont pas d'égale longueur ».

Dans l'application, on emploie ce proverbe pour caractériser l'inégalité qui existe entre les hommes dans la vie. Les uns sont riches, intelligents, dotés de bonne chance, tandis que les autres sont malheureux, manquent de moyens, et ne subissent que des échecs. Il ne faut pas cependant que ceux-ci envient ceux-là, au point d'être jaloux d'eux. Chacun son étoile.

« L'édenté ne doit pas prendre en aversion le carnivore ».

On emploie ce proverbe pour dire qu'une personne moins partagée par la nature qu'une autre plus favorisée ne doit pas lui en vouloir ; car celle-ci n'est pas la cause de ses insuccès ou de ses malheurs : « Tous les doigts de la main ne sont pas d'égale longueur ».

« Eléphant tué par un chapeau ».

Un tel propos révèle la qualité de celui qui le tient : c'est un menteur, un personnage douteux.

Dans l'application, on emploie ce proverbe pour caractériser un mensonge ou pour exprimer un soupçon sur la conduite d'un tiers.

« Ce qui plaît à l'enfant ne doit point l'incommoder ».

On emploie ce proverbe pour exprimer que l'enfant qui, ayant pleuré après un caprice et en a récolté un fâcheux dénouement, ne doit pas se plaindre.

« C'est grâce aux poules (auxquelles est destinée l'eau préparée dans les jarres de la basse-cour) que les lézards trouvent à étancher leur soif ».

Dans l'application, on emploie ce proverbe pour dire que souvent des gens tirent parti de ce qui ne leur appartient pas, en propre. Un fils profitera de la renommée de son père, un serviteur du prestige de son maître.

« Le perclus averti d'une guerre n'en est pas victime ».

Malgré qu'il ne puisse faire usage de ses jambes, le perclus prévenu à l'avance de l'imminence d'une guerre, prend toutes dispositions utiles, pour s'éloigner du lieu du fléau afin d'échapper au danger. De même, en mettant à profit les bons conseils et les expériences des vieux on évite bien des regrets amers.

L'enfant qui résiste aux sages avis de ses parents et qui n'aime en faire qu'à sa tête, subit le plus souvent les tristes conséquences de sa désobéissance.

Un homme fume la pipe près d'une poudrière : *« S'il ne pleut pas, ne t'oublies pas... »*

Dans l'application, on emploie ce proverbe pour dire que, quand on est à proximité d'un danger, il faut avoir constamment l'attention en éveil tant que le danger n'est pas passé.

« *A force de persévérance, le bègue arrivera à prononcer baba (père)* ».

On emploie ce proverbe pour dire qu'avec le temps et la persévérance, on arrive à bout des difficultés qui paraissent insurmontables à première vue.

« *Après avoir offert un cabri en sacrifice à un dieu, il ne faut plus, le moment du sacrifice venu, le retenir par une corde pour l'empêcher d'aller à son destin* ».

Dans l'application, on emploie ce proverbe pour exprimer qu'il ne sied pas de remettre en question ou de reprendre par voie détournée ce qui a été déjà donné.

« *C'est le pelage du singe qui empêche de voir paraître sa sueur* » (sous-entendu : après un long effort).

On emploie ce proverbe pour dire que quelquefois, l'on se donne beaucoup de peine pour rien.

Après une longue absence, Dossa revient dans son village et s'aperçoit avec plaisir qu'il y a pas mal de nouveaux riches. Il s'étonne, cependant, de voir son ami d'enfance, Nouati, dans une situation peu reluisante, malgré son intelligence et son amour pour le travail. Il l'interroge :

« Comment se fait-il, Nouati, que tu n'aies pas fait fortune comme les autres ? » « *Gidi di jè fû wé madiké yé ni trô i* ») (C'est le pelage du singe qui empêche de voir paraître sa sueur), pour dire qu'il déploie autant d'efforts et de bonne volonté pour réussir comme ses camarades, mais la chance ne lui sourit guère !

« *Le grand devin est mordu par un serpent, quelle honte !* »

Tel charlatan qui prétend guérir les autres d'une certaine maladie en est atteint lui-même et ne peut en réchapper ; quelle honte !

Il arrive souvent que ceux-là même qui enseignent la pratique de la vertu ou qui punissent les autres de certaines fautes, commettent des scandales.

« Un homme s'en va consulter l'oracle, et terrasse son devin : est-ce le meilleur procédé pour obtenir son Fa (oracle) ? »

Dans l'application, on emploie ce proverbe pour dire que ce n'est pas avec la violence qu'on obtient une faveur de quelqu'un, mais c'est en usant au contraire de souplesse et de doigté qu'on arrive à le décider.

« Un soldat allait mourir, et Agadja (Roi du Dahomey) lui confia une charge de poudre. L'homme, révolté, s'écria : Dieu m'a-t-il refusé le repos à jamais ? »

Un esclave guerrier devait être sacrifié aux mânes des ancêtres du Roi ; il n'avait jamais connu le repos toute sa vie durant. Aussi se réjouissait-il à la nouvelle de sa mort prochaine. Il espérait grâce à elle, trouver le repos tant désiré ici-bas. Mais ne voilà-t-il pas qu'au moment de l'immoler, le Roi Agadja lui envoie une charge de poudre pour être remise à ces ancêtres dans l'au-delà ! Le soldat, indigné, s'écrie : « Dieu m'a-t-il refusé le repos pour jamais ! »

Dans l'application, on emploie ce proverbe pour dire que tout homme, quel que soit son rang, acquiert le droit au repos après le travail. Il serait injuste de l'en frustrer.

Sollicitée par le Roi, son père, à faire reproduire un cheval, Ahluikpônuwa (1) répliqua : *« A l'impossible, nul n'est tenu »*.

Emerveillé par l'esprit sarcastique, mais toujours intelligent qui imprègne les répliques de sa fille, le Roi crut pouvoir lui tendre un piège, en lui disant un jour : « Je te donne ce cheval ; prends en grand soin jusqu'à ce qu'il pouline ». La princesse remercia son père et emmena la superbe monture. A l'heure où assis à la porte de son palais, le Roi reçoit les hommages de son peuple, Ahluipônuwa à cheval, traversa la place en caracolant dans une gloire de poussière.

Le Roi la fit appeler et lui demanda :

« Où galopes-tu, ma fille, comme une folle ? Penses-tu

(1) Ahluikpônuwa dont le nom revient souvent dans les proverbes fon, était une princesse légendaire née d'un léopard. Très spirituelle, elle resta célèbre par l'originalité de ses réparties ; la plupart sont passées en proverbes.

qu'un coureur, si lesté soit-il, puisse jamais dépasser la terre ? »

« Da (Roi), mon mari est en travail et je vole à son secours ! »

« Ton mari en travail ? Es-tu sage ? »

« Oui, répondit-elle, car il n'est pas plus difficile à mon mari d'être en travail qu'à une bête mâle de mettre bas ! »

On a consulté Fa (oracle) avec l'agumaga (2) pour la princesse Ahluikpônuwa et elle s'est écriée : « *Graine d'asrô, que de sornettes passent entre tes dents !* »

Dans l'application, on emploie ce proverbe pour se moquer des hâbleurs et en particulier des charlatans qui racontent des inepties. La princesse Ahluikpônuwa se fit préparer trois grains de haricot et on ne lui en apporta qu'un seul. Elle dit alors : « *Il valait mieux me refuser ce service que de me le rendre de cette manière !* »

La princesse Ahluikpônuwa avait voulu déjeuner de trois graines de haricot : « Il faudra t'assurer, recommande-t-elle à sa cuisinière, qu'ils sont cuits à point ». La cuisinière ne connaissant de manière plus correcte de s'assurer d'une bonne cuisson qu'en la dégustant, prit un premier grain de haricot et constata que son feu manquait d'ardeur. Ce ne fut qu'au deuxième grain qu'elle put juger que le mets pouvait être servi. Elle présenta donc à la princesse le seul grain qu'il restait et celle-ci de s'écrier : « *Gbénu mé hó hu dabo w'o du !* » (Mieux vaut refuser un service que de le rendre si mal !)

La princesse Ahluikpônuwa commanda une boisson alcoolique. On lui en apporta une de fabrication européenne. Elle répliqua : « *Quand donc fabriquerai-je aussi une boisson qui fera envie aux Européens ?* »

Dans l'application, on emploie ce proverbe pour dire son fait à un supérieur qui vous commande un travail, alors que vous ne pouvez jamais en attendre pareillement de lui.

Beaucoup s'étonnent de l'ingéniosité et de la puissance d'expressions, souvent pittoresques, des proverbes des Noirs.

Cet étonnement a une double cause : l'oubli et l'ignorance.

Oubli, parce que ces hommes ne se rappellent pas assez que les proverbes de chez eux étaient en usage, dans la

(2) Chapelet divinatoire fait de noyaux d'asrô (sorte de pomme).

plupart des cas, dès les temps les plus reculés.

Ignorance, par qu'ils méconnaissent que la sagesse des nations n'a de frontière, ni dans l'espace, ni dans les temps, et qu'on la retrouve, identique à elle-même, chez les peuples les plus dissemblables de pays, de race de culture.

Nos proverbes sont, en fait, directement comparables à ceux des autres peuples.

Jugez-en par ces quelques exemples qui ont leurs correspondants dans les proverbes français :

— *Au bœuf qui n'a pas de queue, Dieu chasse les mouches,*

Pour : A brebis tondue, Dieu mesure le vent.

— *Petit à petit le rat mange le cuir (ou le fer),*

Pour : — Petit à petit l'oiseau fait son nid, ou Peu à peu l'eau creuse la pierre.

— *Qui veut assommer son chien l'accuse d'avoir cassé son pot.*

Pour : — Qui veut noyer son chien l'accuse de rage.

— *Dans le pays où l'on n'est jamais allé, le haricot pousse par les racines comme les tubercules.*

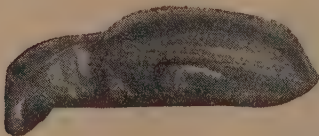
Pour : — A beau mentir qui vient de loin.

— *Qui a été mordu par un serpent craint le ver de terre,*

Pour : — Chat échaudé craint l'eau froide.

— *On ne se vante pas de savoir danser quand le tam-tam bruit tout à côté,*

Pour : — A l'œuvre on connaît l'artisan ; ou : Au pied du mur on connaît le maçon.



L'ISLAM NOIR

Albert N'GOMA

PEU de personnes connaissent N'Gor et celles qui ont visité ce village de pêcheurs perdu au bout du Cap Vert n'ont accordé qu'une attention distraite à sa mosquée. Elle ne peut, certes, rivaliser par ses dimensions ou la beauté de son architecture avec les sanctuaires plus célèbres du monde musulman ; aucun souvenir pieux ne s'y rattache, nulle tombe n'y attire les fidèles ; c'est une bâtisse de construction récente, banale et blanchie à la chaux. Mais sa position en fait un des lieux caractéristiques de la planète ; car, surplombant l'Atlantique, elle marque à la fois l'extrême occident de l'Ancien Continent et l'ultime poussée de l'Islam vers l'Ouest.

Comment la religion de Mahomet est-elle parvenue en pays noir si loin de son point de départ ? Quelles sont sa consistance, sa répartition et ses possibilités ? Telles sont les questions auxquelles cette courte étude s'efforce de répondre.

Il y a, en réalité, deux islams noirs : celui de l'Est venu par mer, celui du centre et de l'Ouest venu d'Afrique du Nord par voie de terre. Le premier a été apporté dès le

XI^e siècle par les commerçants de Mascate et les trafiquants du Golfe Persique ; il occupe une bande côtière plus ou moins large, qui, de Kiloa à Zanzibar, du Tanganyika au Mozambique, s'étire vers le Sud où elle rejoindra peut-être un jour les colonies musulmanes de l'Inde qui ont suivi, dans les ports de l'Afrique méridionale, l'expansion britannique.

Cet Islam, fort intéressant en soi, ne nous arrêtera pas. Aussi bien, la soudure entre l'Islam maritime de l'Est et l'Islam continental du centre et de l'Ouest est lente à s'effectuer. Une des lois les plus curieuses de l'expansion islamique se vérifie en effet ici : l'Islam venu par la voie maritime et l'Islam venu par voie de terre ne se rejoignent pas. Les deux propagations ont des origines trop différentes, elles sont l'œuvre de peuples trop divers et sont entachées l'une par rapport à l'autre de schismes trop graves pour que le hiatus puisse être aisément comblé. Défiants, sinon hostiles, ils suivent chacun leur destin.

C'est donc par voie terrestre, et plus exactement d'Afrique du Nord qu'est venu l'Islam noir occidental. La Berbérie, définitivement musulmane depuis le XI^e siècle, mais touchée dès le début par la prédication de Mahomet, a constitué une solide plate-forme de départ pour la pénétration à l'intérieur de l'Afrique. De ses origines berbères, l'islamisation de l'Afrique Noire garde un certain nombre de traits qui sont ceux même de la diffusion du mahométisme dans le reste du monde : progression lente de la foi, séries d'oscillations, formation d'îlots de résistance, caractère guerrier de la coranisation, mais d'autre part, respect et maintien des institutions locales.

*
**

C'est par l'Islam que s'ouvre d'ailleurs l'ère historique de l'Afrique occidentale et centrale. Jusque là, l'histoire de l'Afrique ne s'écarte guère des bords de la Méditerranée. Peu d'échos nous sont parvenus des événements antérieurs dont le continent noir a été le théâtre. Nous pouvons conjecturer une suite de migrations de races, de rivalités entre peuplades, de heurts entre nomades et sédentaires. Nous pouvons aussi supposer que le christianisme avait pénétré quelques régions. Si des empires se sont constitués au Soudan, seules quelques pierres et des traces d'organisation sociale en témoignent encore.

Mais à partir du XI^e siècle, les voyageurs arabes nous donnent des renseignements plus précis. Sans croire comme eux que la pénétration en Afrique noire remonte au VII^e siècle et à la chevauchée quasi-léendaire du général arabe Oqba ben Nafi qui aurait converti les habitants de l'actuelle Mauritanie, nous pouvons admettre que les royaumes soudanais ont noué de bonne heure des relations commerciales avec l'Afrique du Nord, à laquelle ils procuraient de l'or, de l'ivoire et des esclaves.

Il faut rappeler, d'autre part, que l'expansion militaire en Berbérie avait débordé au Sud jusqu'au fleuve Sénégal. C'est en effet d'une sorte de couvent fortifié établi, dit-on, dans une île du Sénégal, que sortiront les Almoravides, fondateurs de l'une des plus brillantes dynasties de l'Islam occidental. Ce sont eux précisément qui déclancheront le mouvement d'islamisation de l'Afrique noire.

L'islamisation ne commence en effet en Afrique Noire qu'avec les Almoravides ; elle a rencontré beaucoup de difficultés puisqu'il n'a pas fallu moins de quatre assauts pour donner à l'Islam noir son aspect actuel.

On peut distinguer quatre phases, chacune marquée par des progrès sensibles et suivie de stagnation ou même de recul. Au XI^e siècle, phase berbère, extension limitée mais opiniâtre de l'Islam due aux efforts guerriers des dynasties almoravides. Mais l'islamisation consécutive à la conquête eût plutôt un caractère politique que religieux. Elle débuta par quelques princes et quelques familles notables, ensuite et non sans violence, elle s'implanta dans l'empire de Ghana qui florissait alors dans le Soudan occidental ; puis chez les Toucouleurs, les Songoïs, les Sarakollés et leurs parents Dioullas que leur vieille fonction d'intermédiaires rendait particulièrement aptes à la propagation du Coran.

Ce sont ces Dioullas qui furent les véritables commis-voyageurs de l'Islam. Du premier coup ils le portèrent jusqu'aux limites de la forêt dense.

Par la suite, les Almoravides vaincus sur d'autres champs de bataille étant contraints de se retirer d'Afrique Noire, des dynasties locales en profitent pour reprendre leurs terres et parviennent à se maintenir jusqu'au XIV^e siècle.

Alors commence la phase mandingue. L'islamisation devient l'œuvre de guerriers indigènes déjà convertis, les Mandingues qui fondent en peu de temps l'Empire du Mali que nous connaissons surtout par les descriptions pittoresques d'Ibn Battutah, le Marco Polo de l'Islam.

Mal fixée au sol, la puissance des Mandingues ne peut survivre à l'euphorie des premières victoires. A la génération des guerriers succède une génération cupide mais sans ressort. Elle ne sait pas maintenir la cohésion des peuplades dans le cadre d'un empire devenu trop vaste. La foi islamique est balayée en quelque sorte par un retour triomphant de l'animisme.

Au XVI^e siècle, l'Islam prend de nouveau l'avantage, c'est la phase songoï. L'hégémonie passe à la dynastie des Askia. C'est la grande période de l'Islam noir : Gao, Tombouctou, Djenné, villes savantes et pieuses deviennent le rendez-vous des lettrés et des juristes. Mais vers 1590 leur renommée attire les convoitises du Sultan saadien du Maroc. Celui-ci envoie à Gao une expédition composée de renégats espagnols. Les coups de mousquet retentissent pour la première fois dans la brousse africaine. La domination marocaine s'établit sur le Moyen-Niger. Marquée par la brutalité de la soldatesque et l'exploitation déréglée du pays, elle s'effondre après 70 ans. L'Islam connaît alors une déchéance totale. Dans la période qui suit, les Bambaras animistes parviennent sans grande difficulté à assurer pour longtemps leur autorité sur la partie septentrionale de l'Afrique Noire.

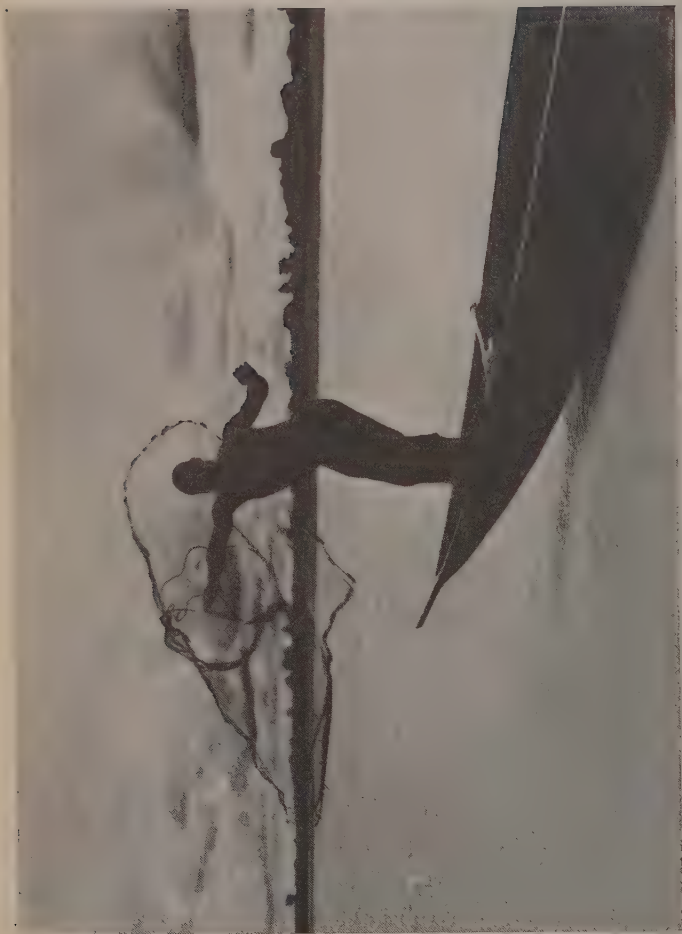
Ainsi, par un curieux paradoxe, au grand mouvement d'islamisation d'inspiration locale succède un mouvement de désislamisation qui a pour origine l'avidité d'un souverain musulman. Mais aujourd'hui, les descendants des Espagnols, qu'il n'hésita pas à jeter contre ses frères en religion, sont encore nombreux dans la région de Djenné, où ils se prétendent issus du sang de Mahomet en raison de leur teint clair.

La domination bambara se prolonge jusqu'au début de l'époque contemporaine, mais sans vigueur. Le paganisme africain n'a pas le prestige et la volonté de puissance de l'Islam.

A la fin du XVIII^e siècle s'ouvre la dernière phase d'islamisation : la phase peule. Les promoteurs du mouvement sont les Toucouleurs au Fouta-Toro et au Fouta-Djalon et les Peuls en Massina et en Haoussa. Deux noms également populaires marquent le début et la fin du mouvement : Ousman Dan Fodio et El Hadj Omar Tall. L'équipée sanglante de ce dernier en fait un émule moderne des Almoravides. Mû par des ambitions personnelles autant que par zèle religieux, il lève des armées, constitue un embryon



LE JOUR DE LA TABASKI (FÊTE DU MOUTON) A DAKAR PENDANT LA PRIÈRE.



PÊCHE A L'ÉPERVIER AU LAC AHIÉMÉ (DAHOMÉY).

d'administration et aspire à se comporter en chef d'Etat, mais il se heurte bientôt aux détachements français d'infanterie de marine. S'il échoue du point de vue politique, il réussit par contre à pousser l'Islam dans des régions qu'il n'avait pas encore atteintes.

Ainsi se clôt la quatrième période de conquêtes ; la phase d'islamisation achevée, on aurait dû assister, suivant le balancement constaté dans les siècles précédents, à une poussée victorieuse de l'animisme venant mordre à nouveau sur les territoires perdus, ou tout au moins stabilisant les progrès du Coran. Délivrés par l'Europe des néo-prophètes et des chasseurs d'esclaves, les populations noires seraient peut-être revenues à leurs anciennes croyances religieuses. Mais pour des raisons de gouvernement un peu étroitement inspirées de l'opportunité politique, les autorités coloniales aussi bien anglaises que françaises adoptèrent à l'égard de l'Islam une attitude non seulement bienveillante mais nettement protectrice. Le résultat imprévu fut un développement du prosélytisme musulman, qui, à la faveur de la domination blanche, continue ses progrès, mais par des voies nouvelles.



Comment cette histoire s'inscrit-elle sur le sol ? Plus qu'un obstacle, le désert a été un lieu de passage ; aussi peut-on dire du Noir africain qu'il est d'autant plus islamisé que son habitat est plus près du Sahara. Ce désert étant au surplus peuplé de nomades musulmans blancs.

Au centre, le Barguimi, le Wadaï, le Darfour sont musulmans. De même vers l'ouest, le Tchad, le Niger, le Soudan au nord du 15° parallèle, la Mauritanie. La densité décroît légèrement au Sénégal (80 %), davantage en Guinée (65 à 70 %), tombe dans le Soudan au Sud du 15° parallèle (35 %), se relève très sensiblement dans la Nigéria du Nord. La forêt tropicale au Sud du 10° parallèle a été longtemps considérée comme une barrière infranchissable défendant contre l'Islam l'animisme africain. D'ores et déjà, cette barrière peut être considérée comme forcée en de nombreux points. L'Islam coule le long des voies de communication et s'implante dans les villes de la Côte d'Ivoire, du Dahomey, de la Côte d'Or et du Togo. Autour des agglomérations, il a commencé à faire tache d'huile.

La carte religieuse de l'Ouest africain présente un certain nombre d'îlots que la marée musulmane a dépassés sans les couvrir. Ce sont, pour ne citer que les plus importants : au Sénégal, les provinces chrétiennes des Sérères du Sine ; au Soudan, la région animiste autour de Bamako. Pourtant, certains indices donnent à penser qu'ils sont plus ou moins entamés par les progrès du Coran. Plus solide est la région de Moutoungoula peuplée de Sarakollés qui, quelques temps musulmans, sont revenus à leurs anciennes croyances. Le Christianisme garde et même gagne des positions chez les Bambaras de San et de Tougan. Enfin, les trois empires frères du Mossi, de Yatenga et du Gourma constituent dans la boucle du Niger le bastion de l'animisme. Ils ont conservé intacte leur cohésion nationale et familiale. Leur organisation sociale raffermie par leur constitution traditionnelle et l'autonomie administrative et électorale qui vient de leur être rendue par la reconstitution de la Haute Volta, font prévoir qu'ils sauront pendant longtemps enrayer les progrès du Coran.

Les chiffres peuvent-ils nous donner une idée de ce qu'est l'Islam noir ? Ceux dont nous disposons sont ou trop anciens ou conjecturaux, car, pour des raisons d'ordre politique aisées à deviner, certaines puissances, européennes ou africaines, qui contrôlent des zones de forte et récente expansion musulmane, gardent le secret de leurs statistiques. D'autre part, des populations à peine touchées par le Coran se réclament de la dénomination confessionnelle musulmane, ce qui fausse les comparaisons.

En gros, il semble que sur 80 millions d'habitants, l'Afrique noire compte 25 millions de Musulmans. Les ensembles territoriaux comprenant le plus grand nombre de Mahométans sont à l'Ouest : la Nigéria, avec environ 8 millions sur 18 millions d'habitants, l'A.O.F. avec environ 6 millions sur 14 ; le Tchad, 1 million sur 1.300.000. A l'Est, l'Ethiopie compterait 3 millions de musulmans sur un total de 8, le Kénia atteindrait le million contre un million et demi, tandis qu'au Soudan anglo-égyptien, qui compte 6 millions 1/2 d'habitants, les 2 blocs s'équilibrent.

C'est, on le voit, au Nord du 10° parallèle que l'Islam est en prédominance, mais il marque des progrès parmi les populations du Sud, notamment au Cameroun, et en A.E.F., où il est importé par des ressortissants de l'A.O.F. L'histoire nous enseigne que l'islamisation des Noirs doit la plus grande partie de ses succès à la violence. Aujourd'hui, la

présence des Européens ne permet à la religion musulmane de progresser que par la progression individuelle. Il faut constater qu'elle le fait de façon lente mais continue.



Le « climat » ne paraît pourtant pas propice. Islamisés ou non, les Noirs présentent des traits constants où il est habituel de voir des manifestations de l'esprit primitif : nature mystique des conceptions, indifférence aux données de l'expérience et de la logique, tendance à considérer le monde extérieur sous l'aspect subjectif, disposition à transformer en causalité le simple lien temporel, primat de la collectivité sur l'individu, conception d'où dérivent ses coutumes : régime foncier, mariage, loi successorale.

D'une manière générale, ces conditions ne paraissent pas favorables à l'Islam. Comment concilier notamment le dogme et les prescriptions coraniques avec les habitudes qui constituent le fond de la race ? Le Noir s'en soucie en réalité fort peu. Il plaque, sans aucune gêne, foi et morale nouvelles sur l'héritage ancestral.

Cet accommodement explique la réussite de l'islamisation. Le Noir offrira d'autant moins de résistance que sa conversion se fera insensiblement. Les habitudes seront peu ou point modifiées. Le nouveau dogme n'exigera de lui qu'un minimum d'obligations, prière, jeûne, pèlerinage ; il n'a au surplus aucun scrupule à simplifier un rituel déjà réduit.

Moyennant ces pratiques faciles, le néophyte aura le sentiment de faire partie non seulement du peuple élu d'Allah, mais aussi et surtout de la petite élite locale. Car il y a un snobisme de l'Islam. Le Noir éprouve un vrai plaisir à revêtir les amples robes des Musulmans, à se coiffer d'un fez ou d'une chéchia, à se prosterner en public cinq fois par jour dans la direction de la Mecque à l'imitation du Prophète. Tout ce qui est arabe ou musulman : un bijou, une étoffe, un simple chromo représentant quelque personnage ou quelque scène illustre de l'Islam suscitent le plus vif intérêt chez les populations autochtones.

Or la fraternité musulmane ignore, en principe, les considérations raciales. Pour le Noir, l'accession à l'Islam c'est avant tout la promotion à l'égalité ; la tradition ne dit-elle pas : « les hommes sont égaux entre eux comme les dents du peigne du tisserand. Pas de supériorité du Blanc

sur le Noir, ni de l'Arabe sur le non-Arabe », et c'est ainsi que d'authentiques fils de Cham portent le turban vert des descendants de Mahomet... Pourquoi enfin rester à l'écart de la faveur que les autorités européennes témoignent aux musulmans, en particuliers aux personnages notables qui font profession d'Islamisme ?

Quels sont donc les agents de l'islamisation ? L'étude du passé nous montre qu'elle est d'autant plus effective qu'elle est réalisée par des autochtones. A l'heure actuelle, l'action prosélyte est l'œuvre des confréries religieuses, qui pour n'être pas spécifiquement africaines, n'en sont pas moins devenues une des forces dominantes de l'Islam noir. Elles peuvent même être considérées comme une forme spontanée de la conscience religieuse indigène. Prenant pour centre une maison-mère, elles étendent autour d'elles le réseau serré de leurs filiales. Elles enseignent à leur adeptes à rechercher la perfection dans une indifférence presque absolue du monde extérieur. Mais au lieu d'user à cette fin du détachement bouddhique ou de la méditation philosophique ou mystique ou de la prière ardente, elles pratiquent une sorte d'envoûtement mécanique dont le type extrême est vulgarisé par les Derviches tourneurs. Sans aller si loin, c'est par la répétition inlassable et machinale d'une formule pieuse que les Noirs de l'Afrique, membres de ces confréries, arrivent à l'extase.

Il convient d'ajouter que les confréries prennent en pays noir un caractère d'entraide qui n'est pas sans ajouter à leur attrait. Elles se présentent à la fois comme des associations secrètes et comme des sociétés de secours mutuels.

Leurs meilleurs auxiliaires sont les commerçants et les lettrés. Quoique fortement entachée de paganisme, la foi des Noirs islamisés est en effet sincère. Si la masse ignore à peu près tout du dogme et de la foi coranique, si elle superpose sans trouble d'esprit un Islam superficiel et formel à ses croyances et à ses gestes traditionnels, il existe une élite possédant une culture islamique et arabe. Nombre de Noirs apprennent à lire et à interpréter le Coran, ouvrage qui pendant treize siècles a constitué pour la majorité des Musulmans le livre unique : à la fois syllabaire, manuel de prière, code de droit canon, livre de méditation. Des Noirs, en plus grand nombre qu'on ne le pense, savent rédiger avec correction l'Arabe classique. Des pages distinguées de la littérature arabe sont dues à des indigènes du Sénégal, du Fouta, de Tombouctou et de la Nigéria.

L'influence de ces « intellectuels » est grande ; leur exemple et leur enseignement gagnent de nombreux adeptes à la religion qu'ils professent.

Leur prestige est encore accru lorsqu'ils ont accompli le pèlerinage de la Mecque. Ils font alors précéder leur nom du titre envié de Hadj qui leur vaut la vénération générale. Plus les conditions du voyage sont difficiles, plus le mérite à l'entreprendre est grand. Autrefois les pèlerins suivaient la grande voie du Niger, du Tchad, du Tibesti et des oasis égyptiennes. De nos jours, ils gagnent Casablanca ou Alger et embarquent avec les pèlerins nord-africains à bord d'un navire frété à leur usage par le Gouvernement français. Certains, chaque année plus nombreux, prennent l'avion qui en moins de trois jours les dépose sur les bords de la Mer Rouge.

Mais il reste louable pour un Noir de l'Afrique de se rendre à pied aux sanctuaires de l'Islam. Le temps ne compte pas et sept années de marche sont un délai normal pour qui doit gagner en route les moyens de subsister et de poursuivre son voyage. Le point de concentration est maintenant Lassy. De là, la caravane gagne Abeché, le Soudan anglo-égyptien, l'Egypte, Suez et l'Arabie. D'autres rejoignent le Nil à Khartoum et de Port-Soudan traversent la Mer Rouge jusqu'à Djedda.

Au retour, ces pieux vagabonds sont d'efficaces agents du prosélytisme musulman. Dans d'interminables « palabres » ils disent les pays étranges qu'ils ont traversés ; parfois, ils rapportent d'Orient des messages plus ou moins apocryphes, ils font circuler des « chaînes », transmettent des mots d'ordre. Ils sont alors les instruments plus ou moins conscients du pan-arabisme. De ce fait, l'intérêt politique du pèlerinage est considérable.

Quant aux commerçants : levantins, marocains, maures, wolofs, dioulas et même hindous, ils connaissent parfaitement les populations parmi lesquelles ils vivent et parlent leurs diverses idiomes. Leur influence n'est pas douteuse. Etablis au sein d'une population animiste, leur propre intérêt les pousse à répandre leur croyance. Ils créent ainsi un milieu spécial, un premier lien, une famille. Ils trouvent sans grande difficulté à prendre femme sur place, et comme il leur est interdit d'épouser des païennes, ils convertissent leurs femmes sans opposition de la famille qui considère son nouvel allié comme lui étant supérieur. A son tour cette dernière se convertit et élargit ainsi le cercle des croyants.

D'autres fois, les commerçants diffusent l'Islam par l'objet même de leur négoce : pieux ouvrages, vêtements nord-africains ou orientaux, étoffes et bimbeloteries pseudo-musulmanes, sucreries ; ils entretiennent là où s'ouvrent leurs échopes une atmosphère de fondouk arabe et de bazar levantin.

Il leur arrive de réunir les indigènes dans leur arrière-boutique où nasille la radio arabe, et pendant qu'ils audent les cotonnades, pèsent les arachides ou détaillent les noix de cola, ils traduisent et commentent les nouvelles de la sans-fil et de la presse arabe : traductions et commentaires dont la teneur diffère souvent d'étrange manière des communiqués faits sur les mêmes sujets par les agences de presse européennes.

Parfois encore, et ceci permet de comprendre l'islamisation des régions méridionales et notamment forestières, leur action, plus directe, contribue à accentuer la désintégration familiale. Installés dans les « escales », ils sont en contact étroit avec les ruraux. Ceux-ci sont en général réfractaires. Que l'un d'eux soit gagné à l'Islam, il est rejeté hors de son groupe social. Il ne lui reste alors qu'à quitter le village natal et à aller grossir ces peuplements hétérogènes massés autour des grands centres qui, tôt ou tard, se regroupent autour de l'Islam. C'est en effet l'Islam qui fait les villes, mais réciproquement, tout noir qui va à la ville, s'il n'est déjà en voie d'islamisation, sera une recrue probable pour la religion du Coran. Ainsi, l'Islam qui est dans les campagnes un facteur de dissociation, devient un élément puissant et fécond d'association urbaine. Au contraire, l'Islam résiste mal à la transplantation des familles musulmanes de la ville à la campagne. On a remarqué que le citadin qui retourne à son groupement d'origine revient souvent au culte de la terre et des Esprits ancestraux.



L'Islam, on l'a vu, doit en pays noir une bonne part de ses succès à la grande souplesse avec laquelle il s'adapte aux mœurs, aux croyances et aux institutions qu'il rencontre. Mais cet avantage a sa rançon ; l'Islam, en s'adaptant, se défigure. A la fois dogme, droit et mode de vie, il se contamine de croyances allogènes, altère ses principes juridiques par des influences coutumières et ne conserve de ses règles

éthiques qu'un minimum de pratiques extérieures, lesquelles sont souvent elles-mêmes déjà des déformations.

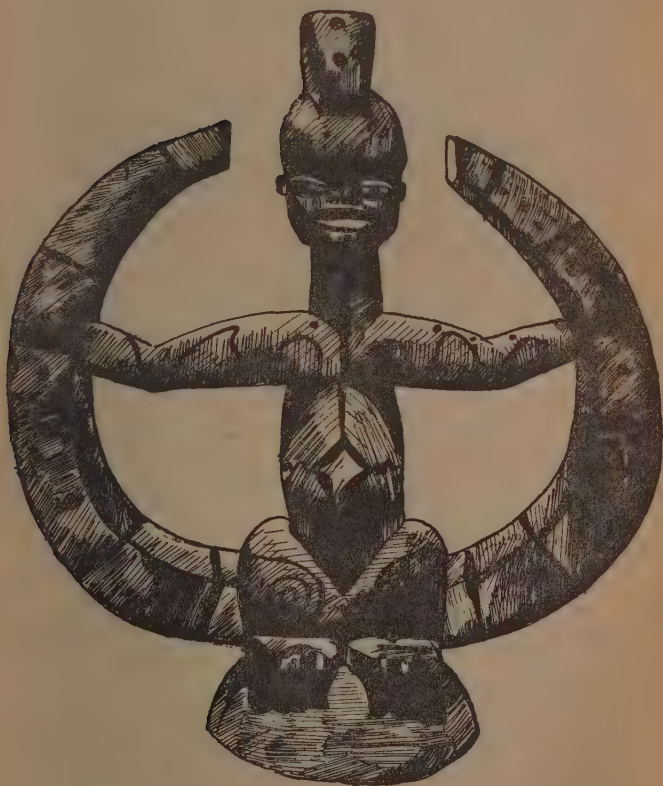
Aussi a-t-on pu dire naguère de l'Islam noir qu'il se résolvait en simple modalité de l'animisme. Mais il faut prendre garde que, de plus en plus, le Noir, en prenant le turban, devient conscient de son appartenance à la grande communauté humaine de 300 millions d'âmes que constitue l'Islam. En même temps, le monde musulman moderne, celui des nationalismes et de la ligue arabe, a découvert ces frères de religion un peu effacés. C'est avec sympathie que le Caire, Tunis et Damas considèrent leurs tentatives d'accéder à la vraie foi. Qu'importe si leurs efforts doivent être longs, « auprès d'Allah, mille ans ou 50.000 ans ne comptent pas plus qu'un seul jour ».



POIDS BAOUÉ (CÔTE D'IVOIRE)
VIEILLARD CHEVAUCHANT UN ÂNE
ET PORTANT UN MASQUE CORNU.

QUATRIÈME PARTIE

LE MONDE NOIR
DANS SES RAPPORTS
AVEC LES AUTRES



CIMIER DE MASQUE IBIBIO (NIGÉRIA)

LE NOIR DANS LE NOUVEAU MONDE

MELVILLE J. HERSKOVITS

Traduit par Théodor MONOD

LA contribution de l'Afrique au peuplement du Nouveau Monde est beaucoup plus important qu'on ne l'imagine ordinairement. Ceux qui comptent dans leur ascendance des ancêtres uniquement ou partiellement africains atteignent cependant quarante millions. Un dixième de la population des Etats-Unis fait partie de cette catégorie : plus de quatorze millions d'âmes, auxquels le Brésil ajoute approximativement dix millions, tandis que dans beaucoup d'îles des Antilles, la race noire est à ce point prédominante que les éléments d'ascendance européenne sont d'importance toute nominale. C'est également cette région qui compte une des deux républiques noires indépendantes du monde, Haïti.

Le peuplement des Amériques par des Africains commença peu après la découverte du Nouveau Monde, avec l'arrivée de Nègres à Hispaniola en 1510. De cette date jusqu'au milieu du XIX^e siècle, un courant commercial continu amena des Africains un peu partout dans l'hémisphère occidental et jusqu'en des points des Amériques où l'on ne s'attendrait guère à trouver les Nègres. L'une des premières

révoltes d'esclaves signalées se produit au Pérou, à Lima ; on rapporte que les Noirs de Buenos-Ayres, jusqu'à une date aussi tardive que 1870, étaient organisés en « nations », selon leurs origines tribales ; au XVII^e siècle un groupe de descendance à la fois africaine et caraïbe fut transporté des Antilles au continent, dans le Honduras, où ses descendants ont persisté jusqu'à aujourd'hui ; et, bien loin vers le Nord, la Nova Scotia eut ses Nègres déportés de la Jamaïque vers la fin du XVIII^e siècle.

L'étude systématique des sociétés noires dans le Nouveau Monde ne remonte guère au-delà du début du siècle, quand un savant brésilien, le Dr. Nina Rodrigues, commença la publication de ses recherches sur les cultes africains de Bahia (Brésil), publiées à Paris sous le titre : *L'animisme fétichiste des nègres de Bahia*. Dix ans plus tard était publiée à Madrid une étude du Professeur Fernando Ortiz sur la vie culturelle des Noirs de Cuba : *Les Negros Brujos*, qui prouvait que la religion de ceux-ci conservait des quantités d'éléments africains. Aux Etats-Unis, vers la même époque, l'historien U.B. Phillips, traitant de l'esclavage et des plantations, fit œuvre de pionnier dans l'étude du problème des origines africaines des Noirs américains.

Depuis ces débuts, nos connaissances se sont régulièrement accrues sur la localisation des populations noires, leurs origines et leur mode de vie. Un exemple frappant du recul constant des frontières de nos ignorances est apporté, par le travail du Dr. Gonzalo Aguirre Beltran intitulé : *La Población Negra de Mexico*. Là, dans un pays rarement, sinon jamais regardé comme possédant dans sa composition démographique le moindre élément africain, ce chercheur a découvert des documents explicites prouvant l'importation de nombreuses centaines de milliers de noirs avant 1750.

Ces matériaux ont établi la façon dont, au cours du début de la période coloniale, les Africains et ceux de descendance partiellement africaine dépassèrent en nombre, dans toutes les villes mexicaines, les Européens et ceux de descendance partiellement européenne.

Ils permirent également à ce chercheur de retracer en détail les origines (régions et tribus) de ces Africains, et de montrer comment, pour échapper à l'esclavage, ceux-ci se mêlèrent avec les autres races et se « perdirent » ainsi eux-mêmes dans la masse énorme de la population indigène. L'étude systématiquement poursuivie de la culture des

Caraïbes noirs d'Amérique centrale permet de comprendre comment se sont combinés les éléments africain, indien, caraïbe et espagnol.

Nous commençons à savoir quelque chose des Nègres habitant les Républiques de Colombie et du Vénézuéla. Les recherches poursuivies au Brésil, en Haïti, à Cuba, dans les Guyanes, à la Jamaïque et aux Etats-Unis montrent de plus en plus clairement l'extrême force de la coutume africaine et la ténacité avec laquelle celle-ci s'est conservée malgré tous les handicaps qu'entraînait son maintien.

Quelles sont les parties de l'Afrique ayant le plus contribué au peuplement noir du Nouveau Monde ? La question fut longtemps négligée, de sorte que dans bien des pays, cette idée prit racine, par simple répétition, que l'ensemble du continent se trouvait effectivement représenté dans la population noire du Nouveau Monde.

Cette conception n'était cependant pas universelle : au Brésil, par exemple, il était impossible de méconnaître la prédominance des éléments culturels yoroubas, dahoméens ou congolais, présents dans les divers cultes africains dont se réclament un très grand nombre de Noirs dans le Brésil du Nord.

Dans la culture des « Bush Negroes » de la Guyane hollandaise, chaque élément d'origine purement africaine apparut, à l'étude, comme provenant de la Gold Coast et du delta du Niger, comme de sources dahoméennes ou yoroubas. A Cuba, de même, des influences yoroubas sont, sous le nom de *lucumi*, évidentes. Des constatations de cette nature se virent renforcées par des documents d'autres régions du Nouveau Monde, précisant les régions d'Afrique indiquées par ces renseignements.

La consultation des matériaux historiques et leur comparaison avec les données ethnographiques permirent de conclure que les régions d'Afrique ayant joué un rôle dans le peuplement du Nouveau Monde constituaient une bande de territoire de largeur variable et pouvant atteindre cinq cents kilomètres, suivant la côte occidentale d'Afrique vers le Sud, des environs de l'embouchure du Sénégal jusqu'à l'emplacement du port actuel de Benguela (Angola). Cette zone n'est même pas tout entière intéressée, puisqu'il y a peu de cas cités de Noirs en provenance de Sierra-Léone, du Libéria, de la Côte d'Ivoire ou du Cameroun, et moins encore de survivances culturelles attribuables aux populations habitant ces territoires. Quelques Africains furent

importés de l'Afrique orientale, en particulier du Mozambique, au Brésil, et on cite des Malgaches amenés aux Etats-Unis. Mais ceux-ci étaient peu nombreux et leur influence sur les cultures nègres du Nouveau Monde est apparue comme négligeable.

Un problème non résolu est la relativement pénible survivance, dans le Nouveau Monde, des cultures sénégalaises, du delta nigérien ou congolais. La meilleure explication est encore à trouver. Mais ceux-ci étaient plus nombreux, et leur action jusqu'ici est en partie historique, en partie relative au simple nombre des personnes venues de ces régions en comparaison des autres points d'origine. Le centre du trafic négrier se déplace, avec le temps, du Nord vers le Sud, le long du Golfe de Guinée, si bien que les premiers lots ont pu se voir submergés par la masse des Noirs apportés de la côte du Golfe de Guinée au moment de l'apogée du commerce. D'autre part, ces cultures de la côte du Golfe se trouvant plus solidement organisées, avec des populations plus disciplinées qu'ailleurs, cela peut expliquer leur solidarité et leur cohésion dans le Nouveau Monde, entraînant pour les représentants de cultures à organisation plus lâche une perte par « dissolution » au sein du groupe prépondérant de la côte du Golfe.

C'est récemment seulement que l'on a pris conscience du degré de persistance des coutumes africaines parmi les populations nègres dans tout le Nouveau Monde. La raison en est que, à quelques notables exceptions près, les éléments culturels africains n'ont pas été transportés sur leur forme pure mais ont été « réinterprétés » de telle sorte que, même là où les aspects extérieurs ont changé, la signification profonde s'est conservée. Le fait peut être illustré pour divers aspects de la culture mais tout spécialement dans le domaine religieux.

Dans les pays catholiques, la pureté des survivances africaines a été rendue possible par un processus de syncrétisme, identifiant les dieux africains avec les saints de l'Eglise, ce qui permet aux Noirs d'être de loyaux et dévôts catholiques, tout en adorant, simultanément, leurs dieux africains. C'est ainsi qu'en Haïti, Lebga (Eshu) est identifié avec Saint Antoine, Ogoun avec Saint Jacques le Majeur, et ainsi de suite. Ces identifications varient d'une région ou d'une ville à l'autre, et même d'un groupe culturel à un autre. Mais dans tous, un Noir croyant parlera de son Dieu africain personnel comme de « mon saint » et donnera à

cet être, alternativement, son nom africain ou catholique.

Des syncrétismes de ce type vont bien plus loin que le simple vocabulaire désignant les divinités. Les tambours de bois creux du rituel africain doivent être « baptisés » au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit avant que l'on puisse leur faire confiance pour appeler à la cérémonie les dieux africains réclamés. Une divinité qui pour la première fois « possède » un fidèle doit de même être baptisée. Quand le novice a achevé la longue initiation nécessaire, comme sur la Côte de Guinée, avant de devenir un adepte admis à une pleine participation rituelle, son premier devoir est de faire un « pèlerinage » au sanctuaire du saint catholique dont l'homologue africain est devenu l'objet de sa propre dévotion.

De telles identifications (dieu africain — saint catholique) ne sont bien entendu pas possibles dans les régions où domine le protestantisme, et là une « réinterprétation » aux conséquences encore bien plus lointaines devenait nécessaire. Aux Etats-Unis et dans les Antilles britanniques, les églises noires, qui ne sont pas affiliées aux grandes dénominations protestantes, paraissent n'être, superficiellement considérées, que de simples formes aberrantes, voire des caricatures de ces types d'adoration plus communément admis. Mais cependant, si l'on pénètre plus avant, des différences surgissent, montrant que ces Noirs n'ont en aucune façon oublié leur héritage religieux africain. Les cantiques des recueils officiels verront, par exemple, leur mélodie modifiée par l'introduction de rythmes assurément surprenants pour leurs compositeurs. Le baptême prend une importance particulière et joue un grand rôle dans une série de rites que l'on a constaté chez les sectes de « hurleurs » « shouters » de l'île Trinidad, presque point pour point identiques à ceux du cycle initiatique des cultes africains ou brésiliens.

En milieu protestant, il était impossible de conserver et d'adorer les dieux des panthéons africains. Aussi ces derniers furent-ils plutôt généralisés et absorbés dans la notion de Saint-Esprit, à travers lequel pouvait subsister le mode d'expression suprême de l'émotion religieuse africaine : la possession par le dieu. Mais la possession par un esprit elle-même, avec transfert de la personnalité, le don de prophétie, la glossolalie, le comportement moteur et la danse, caractéristique du sujet possédé ; tout cela s'est maintenu, souvent sous des formes à peine modifiées. L'emploi de tambours pour marquer le rythme des cantiques

est tenu dans les églises noires protestantes pour un vilain péché, mais les battements de mains, et les battements de pieds fournissent aux instruments africains à percussion le substitut nécessaire. De plus, l'héritage ancestral reparait dans la cosmologie tout autant que dans le rituel, dans le recours à la divination et dans les pratiques magiques.

La famille nègre, en particulier dans les couches sociales et économiques inférieures de la société noire dans le Nouveau Monde, a connu une « réinterprétation » spécialement intéressante. Le type africain est polygame, l'homme étant le chef de l'ensemble de la famille. La maison prend généralement la forme d'un enclos où chaque femme vit avec ses enfants, dans sa propre case, rejoignant à tour de rôle son mari dans celle de ce dernier. Ce système était impraticable avec l'esclavage, qui avait complètement éliminé aussi les éléments d'ordre supérieur de la structure sociale africaine, la famille étendue et le clan.

Avec la liberté, l'habitation maternelle, qui avait persisté dans les Amériques pendant la période de l'esclavage, continua à dominer le système social. On trouve bien dans diverses sociétés nègres du Nouveau Monde des traces de polygamie, mais la sanction de la monogamie et du mariage légal ont, d'une façon générale, tendu à diminuer la validité de cet aspect de la vie familiale africaine. Le résultat du processus de « réinterprétation » s'inscrit plutôt dans la proportion relativement considérable des naissances illégitimes parmi les Noirs de classe économique et sociale inférieure, dans la haute instabilité du mariage, et dans l'importance accordée à la femme dans la famille nègre du Nouveau Monde. Par ailleurs, il faut noter la persistance traditionnelle de la situation économique favorable de la femme dans le groupe, exemple remarquable de conservation de la coutume africaine permettant à la mère, en cas de besoin, de subvenir sans autre aide à ses besoins et à ceux de ses enfants.

Les mariages sont à coup sûr instables, mais ils bénéficient cependant à leur origine d'une présomption de permanence qui les rend équivalents, en termes de sociologie, à des mariages approuvés par l'Eglise et l'Etat. A l'intérieur des groupes, le caractère péjoratif de la naissance illégitime n'est pas plus éprouvé par les descendants de ces unions que, dans une société blanche plus favorisée, l'enfant de parents divorcés ne souffre d'aucun handicap. Il ne faut toutefois nullement regarder le père, dans de telles unions,

que comme un accidentel compagnon de la mère. Il a des devoirs envers elle et leurs enfants aussi longtemps qu'il vit avec elle, et ces mariages non reconnus par la loi peuvent souvent durer des décades ou la vie entière. En général, il ne perd pas de vue ses enfants, même après qu'il a quitté leur mère, et doit contribuer à leur entretien jusqu'à ce qu'ils n'aient plus besoin de son aide.

Voici ce qui s'était passé : dans le Nouveau Monde, l'humble paillote de l'enclos africain, dont le rôle a été presque entièrement méconnu dans les travaux sur la famille africaine, a passé au premier plan dans la vie des Noirs du Nouveau Monde, devenant le noyau autour duquel se sont constituées les formes typiques de la structure familiale chez les Noirs des classes inférieures. Aucune difficulté à cet égard puisqu'en Afrique même, la mère est le centre qui polarise les affections et, par conséquent, les plus intimes sentiments de dépendance des enfants. La mère, en effet, est bien à eux, alors qu'ils doivent partager leur père avec les enfants d'autres femmes.

Dans le Nouveau Monde, le père commun de l'enclos africain devint l'élément le moins stable de la famille, par un processus de « réinterprétation » de la coutume originelle apparaissant, à l'examen, simple, logique et compréhensible. Il n'y a pas de doute que cette adaptation facilite l'ajustement à un milieu nouveau, et rend compte de la stabilité du Nouveau Monde devant l'assaut lancé contre la coutume et la croyance traditionnelles, et qui, autrement, ont eu pour résultats une désintégration culturelle et une démoralisation individuelle.

On a cité bien d'autres exemples de conservation d'éléments africains dans la vie économique, la musique, la danse et la langue. Les marchés des régions tropicales d'Amérique où le pourcentage de Noirs est élevé pouvaient être des marchés ouest-africains. Ils sont aussi africains dans leur organisation interne et leur mode de fonctionnement économique que dans leur aspect extérieur. Quant à la musique, l'absence de toute solution de continuité entre la musique ou la danse nègre d'Afrique ou d'Amérique saute aux yeux : sous la forme du jazz, ces éléments ont d'ailleurs largement dépassé les limites de l'Amérique nègre. Les contes d'animaux apportés par les Africains dans le Nouveau Monde font partie, sous une forme à peine différente, de l'héritage culturel des Blancs autant que des Noirs. La langue, dans bien des régions, a incorporé des africanismes, tandis que

dans des pays tels que le Brésil ou Cuba, certaines langues africaines sont encore parlées. Dans ces deux pays les mots de chants rituels des cultes africains sont empruntés aux langues de Dahoméens et des Yoroubas, et l'on peut au Brésil écouter une oraison funèbre d'un quart d'heure prononcée en nago.

Ce fait de la survivance d'éléments africains divers ne signifie cependant nullement que les Nègres des Amériques mènent la vie de leurs ancêtres africains. Même là où l'influence africaine est restée la plus pure, le contact avec les Européens et les Indiens a modifié le style de la vie indigène africaine. Le degré de persistance des éléments originels varie non seulement de pays à pays, mais également, dans chaque pays, avec la situation d'un groupe donné dans l'échelle sociale et économique, de telle sorte que plus ce niveau est élevé, moins nous retrouvons d'Afrique. La mise en contact de Noirs avec le mode de vie du groupe dominant a, dans tous les cas, entraîné une adoption accrue de ces coutumes, ou, là où l'élément africain n'a pas disparu, au moins une « re-interprétation » plus complète de celui-ci.

Etant donné les limitations historiques qu'a subies le Noir dans le Nouveau Monde, sa réussite quant à la solution du problème du réajustement est proprement remarquable. Ceci est vrai tout spécialement aux Etats-Unis où plus qu'ailleurs s'est vu codifié le préjugé négrophobe. Même ici, le Noir s'est élevé à une participation régulièrement accrue à la vie nationale dans son ensemble et a constamment renforcé, en variété comme en qualité, sa contribution culturelle. Ceci est vrai de tous les secteurs, car la reconnaissance de ses capacités a progressé partout à la fois. Dans les domaines de la technologie et des affaires, du journal ou du magazine, du sport (comme amateur ou professionnel), du gouvernement, de la science, des arts, et des professions libérales, un nombre toujours très grand de Noirs ont conquis leur place et obtenu le droit de faire de leurs talents le meilleur usage. Le nombre total de ceux-ci, rapporté à l'idéal absolu d'une égalité démocratique des chances, peut paraître modeste. Il n'en est pas moins d'une signification capitale en ce qu'il marque une tendance permanente aux incidences lointaines.

Il n'y a pas si longtemps, par exemple, que les syndicats aux Etats-Unis admettaient une barrière raciale, qu'au théâtre, seule pouvait être présentée la caricature du Nègre

esclave de plantation, que la seule situation ouverte à un Noir ayant fait des études supérieures était une Université noire. Aujourd'hui encore, certains syndicats imposent des restrictions, mais sont une minorité. Nous notons des pièces avec des rôles mixtes, blanc et noir ; et des Nègres jouent Shakespeare, n'étant plus empêchés d'incarner Othello le Maure, un premier rôle qui, confié à un Nègre, consacre une évolution notable. Plus de 70 Noirs enseignent actuellement dans des Universités blanches d'Amérique, beaucoup occupant une chaire, d'autres sont professeurs temporaires.

Ceci ne signifie nullement que le Noir jouisse aux Etats-Unis ou ailleurs, à cet égard, dans le Nouveau Monde, d'une plus totale liberté de chances qu'on ne lui en accorde en Afrique même, sauf dans les limites de sa communauté tribale. Dans l'Amérique Centrale et du Sud, comme aux Antilles, le préjugé anti-Noir diffère dans ses manifestations de ce qu'il est aux Etats-Unis en ce sens qu'il n'a pas en général ici la sanction de la loi : c'est un fait individuel, non codifié. Il existe pourtant et, ne serait-ce que pour des raisons économiques, inflige certaines restrictions à une utilisation complète des capacités de la portion de la population qui est d'origine africaine. Les injustices découlant d'une attitude hostile et des discriminations légales provoquent d'autant plus d'amertume qu'elles sont perpétuées dans un milieu dont l'idéal avoué est l'égalité des chances.

Ce sont là choses que les Noirs et les Blancs éclairés ne savent que trop, et contre lesquelles une lutte continuelle est partout menée. Mais les racines du préjugé, héritage de l'esclavage, sont profondes et consolidées par des forces sociales, économiques, psychologiques et historiques. Leur destruction est l'une des plus grandes tâches qui s'imposent aujourd'hui aux pays du Nouveau Monde, car le problème qu'elle soulève présente une signification universelle.

Pour ceux qui s'intéressent à l'Afrique, il est doublement nécessaire de comprendre ce qui se passe dans le Nouveau Monde. D'abord, parce qu'une connaissance du Noir américain nous aide à saisir les traits fondamentaux de la civilisation africaine. Mais plus encore parce que, tenir compte de l'histoire de celle-ci dans le Nouveau Monde, fournit un point de vue utile pour dissiper les malentendus portant sur la qualité et la force d'une Afrique mise en contact avec les civilisations et la puissance des peuples d'Europe.

Ces notions sont capitales pour fixer justement la place de l'Afrique d'aujourd'hui dans le cadre étendu de la planète.

Dans le Nouveau Monde la façon de vivre des descendants d'Africains, dans la mesure où ils ont conservé des « africanismes », décèle le type sous-jacent de valeurs et d'idéaux qui, en Afrique même, conditionne dans une large mesure le comportement et les institutions. En effet, sous l'épreuve de l'esclavage et des limitations de la période post-esclavagiste que les Noirs eurent partout à subir, seules les plus importantes de ces valeurs et de ces institutions pouvaient survivre.

Des faits de cet ordre démontrent cette sorte d'élasticité qu'implique la façon dont l'Africain accueille les exigences du milieu, s'accommodant à ce qui ne peut être contourné, et conservant les valeurs à sauver sans trop insister sur la forme sous laquelle elles auront à s'incarner.

Connaitre la situation dans le Nouveau Monde, c'est comprendre quelle résistance sous-jacente peut accompagner une superficielle acceptation, et comment l'Africain, attaché plus à un point de vue, pourrait-on dire, qu'à une situation définie, changera celle-ci quand il le faudra, sans abandonner pour autant le point de vue profond qui demeure ce à quoi il tient véritablement. Dans le caractère subtil de cette réaction définie aux conditions de vie, on constate à quel point le Noir est adulte et combien est fausse l'image qu'on en présente trop souvent comme d'un être simple, enfantin, doué d'une mentalité mystique « prélogique ».

En apprenant la façon dont il va droit à la signification profonde à travers la variété des formes, nous sommes certains qu'il tiendra à ses croyances et à ces valeurs même là où celles-ci subiront les assauts les plus violents. Et, de la sorte, nous saisirons mieux la puissance véritable de la civilisation africaine et combien il est vain de parler de changer ses caractéristiques, comme s'il s'agissait de modeler le développement d'un enfant.

Au moment où l'Africain apparaît sur la scène mondiale, on doit s'attendre à ce que sa réaction soit comparable à ce qu'a été celle des Africains et de leurs descendants dans le Nouveau Monde : accepter le changement dans le domaine de l'économie et de la technique, en conservant les éléments permanents, inchangeables de leur culture.

Mais nous devons aussi prévoir qu'il le fera d'une façon bien plus efficace qu'il ne l'a pu en Amérique, puisqu'en Afrique il sera sur son propre terrain ancestral, là où sa civilisation est maintenue solidement cohérente par la force du nombre et où celui-ci se maintient sans diminution.

AMÉRIQUE DU NORD

L. T. ACHILLE

I

NOUVEAUTÉ DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

LES trafiquants du « bois d'ébène », — qu'ils fussent européens ou africains —, et les colons d'Amérique qui, du XVII^e au XIX^e siècles, transplantèrent d'Afrique au Nouveau Monde quelques millions d'hommes et de femmes noirs, ignoraient être les artisans d'une vaste migration devant fournir à l'Amérique l'une des caractéristiques qui la distinguent le plus du Vieux Monde. Hypnotisés par le développement matériel et technique des jeunes nations américaines, nous oublions trop souvent la nouveauté que représente, du point de vue démographique, ce vaste « melting-pot » des deux continents et des îles de la Mer Caraïbe ; les besoins d'une agriculture et d'une industrie naissantes, aussi bien que l'espoir du gain, du confort et de la liberté, y ont attiré, ou entraîné de force toutes les races humaines, jusqu'alors cloisonnées par les frontières naturelles ou politiques. S'installant à la place des indigènes de ces régions vierges, après les avoir décimés ou refoulés, les Blancs y fondèrent des empires nouveaux, aidés d'une main-d'œuvre noire importée du continent d'en face, que rejoignait ensuite un prolétariat jaune, traversant l'Océan

Pacifique pour participer à l'exploitation des territoires de l'Ouest américain. Inconsciemment et involontairement, tous ces hommes sont venus constituer, aux Amériques, une forme de société humaine complète et encore inconnue dans l'histoire de l'espèce.

Il n'est pas douteux que l'essor inouï de ces nations jeunes soit dû non seulement à la qualité des hommes accourus pour exploiter d'immenses richesses naturelles, mais aussi à la variété des races apportant à la tâche commune des ressources humaines souvent inexploitées dans leurs pays d'origine. L'expérience américaine prouve que la pluralité des races utilisées judicieusement à l'intérieur d'un même pays, peut constituer un facteur de prospérité et de puissance, et donner à la conscience du fait d'humanité une plénitude inégalée dans les pays ethnographiquement plus purs ; et ceci, en dépit des racismes virulents qui retardent, aux Amériques, l'avènement d'une société interraciale harmonieuse.

Présence de l'Homme Noir en Amérique

Il y a quelque ironie à noter que c'est à l'inhumain commerce de l'esclavage que la race noire doit d'être aujourd'hui mêlée à l'élaboration d'une forme audacieusement nouvelle et prometteuse de société humaine. Longtemps affaiblis par la rupture des grands empires africains et les luttes intestines, les peuples noirs n'ont point, pendant les siècles récents, volontairement quitté leur vaste continent natal. Ils y ont, au contraire, attiré les chercheurs de main-d'œuvre servile, et se sont ainsi trouvés franchissant l'océan, pour rejoindre, à l'ouest de l'Atlantique, les autres peuples du Vieux Monde occidental et oriental, participant, avec ces derniers, à la création d'une civilisation et d'une société nouvelles, marquant celles-ci de leur empreinte, et y connaissant eux-mêmes un renouvellement et un développement inattendus. En raison de sa passivité, de sa résistance inefficace à la déportation forcée, et d'une remarquable faculté d'adaptation à des pays nouveaux, à des civilisations étrangères, et, enfin, grâce à une vitalité extraordinaire, la race noire est depuis trois siècles activement engagée dans le jeu des forces unitives, profondes et aveugles, de l'espèce, et se trouve acheminée, avec celle-ci, vers une civilisation mondiale, à l'avant-garde de laquelle se dressent les jeunes républiques américaines.

Si l'on sait que les Noirs peuplent la majorité des Antilles, on croit volontiers qu'ils jouent, dans les deux continents américains un rôle insignifiant, de tout dernier plan, étant pratiquement absents de plusieurs de ces vastes pays (Canada, République Argentine, Chili, Pérou, Mexique, etc.). Là où ils ne sont que faiblement représentés, on les imagine relégués à la périphérie du corps social, assimilant les civilisations anglo-saxonne et latine avec une lenteur voisine de la passivité totale.

Le lecteur s'apercevra plus loin que le rôle des Noirs, aux Amériques, n'est point du tout si négligeable que peut le faire croire l'anonymat de leur activité. Du point de vue sociologique, un fait essentiel est à noter : quel que soit leur nombre, les Noirs sont pourtant présents au Nouveau Monde, sans aucune intention de le quitter ; tant bien que mal, ils finiront par être intégrés à ces sociétés en formation. Sans eux, celles-ci ne seraient pas ce qu'elles sont et ne présenteraient pas tout à fait le même intérêt humain.

Mais les Noirs ne se contentent pas du rôle passif que l'on croit devoir leur attribuer, en même temps qu'une paresse, d'ailleurs légendaire. Ils y travaillent et s'y multiplient avec une fécondité exceptionnelle. Les quelques deux millions (chiffre maximum) d'esclaves africains transportés en Amérique, ont une descendance actuelle de 20 à 25 millions d'âmes (1), entre le 40° parallèle nord et le 35° parallèle sud, c'est-à-dire dans les deux pays les plus vastes et les plus riches, les Etats-Unis d'Amérique (U.S.A.) et les Etats-Unis du Brésil. Cette progression ne semble pas devoir se ralentir de manière sensible. Et la présence d'un pareil prolétariat n'est pas étrangère à la prospérité actuelle des deux plus grandes nations américaines. Du point de vue culturel, en outre, et surtout dans le domaine de la musique, l'apport nègre aux civilisations américaines est aujourd'hui généralement connu du public européen.

Mais ce qui nous intéresse, c'est avant tout la situation de l'Homme Noir américain, dans ses rapports avec ses voisins de toutes races. A ce sujet, il convient, dès l'abord, de distinguer entre l'Amérique du Sud, dite latine, et l'Amérique du Nord, de civilisation anglo-saxonne. Si dans les deux continents l'esclavage a imposé à la race noire un

(1) Le dénombrement des habitants de descendance africaine est pratiquement irréalisable en Amérique latine, où ne sont désignés « noirs » que les individus de teint très foncés, alors que les métis sont beaucoup plus nombreux.

retard long à rattraper, et si les préjugés raciaux, économiques et sociaux y sévissent, avec plus ou moins d'acuité, il est hors de doute que les sociétés américaines d'origine espagnole et portugaise (2) ont réalisé l'adaptation interraciale d'une manière plus conforme aux tendances profondes de l'humanité et à sa lente évolution vers l'unité. Et ceci est particulièrement vrai du Brésil. Le Noir sud-américain, souvent tout aussi déshérité économiquement que son frère du Nord, connaît, néanmoins, dans le climat latin, un épanouissement psychologique et spirituel relativement libre des tortures, vexations et contraintes qui l'oppriment en Amérique du Nord. Pourquoi ces deux Amériques, dont les populations noires possèdent la même origine, et ont suivi, en gros, la même évolution politique vers l'émancipation et la démocratie, diffèrent-elles si profondément dans leur solution sociologique du problème interracial ? Voilà une question que nous nous contenterons de poser.

Le Noir dans ses rapports avec les autres hommes

Si l'on veut découvrir l'apport le plus authentiquement « nègre » des Noirs à la civilisation moderne, ce n'est pas en Amérique qu'il faut aller le chercher. Minoritaires et immigrants dans les pays du Nouveau Monde, les Noirs y ont subi plus de transformations qu'ils n'en ont fait subir à la civilisation ambiante ; ils y sont trop immergés dans des civilisations non-nègres pour conserver une authenticité africaine indiscutable. C'est, au contraire, des populations d'Afrique Noire, restées fidèles à leur habitat ancestral et entrant à grand pas dans le monde moderne, qu'il faut attendre une contribution véritablement nègre à l'avancement de l'espèce humaine. Ce sont leurs futurs rapports avec les autres hommes, en Afrique ou sur l'ensemble de la planète, qui permettront les études décisives sur leurs capacités d'adaptation et de collaboration à l'œuvre de civilisation mondiale.

Par contre, l'Amérique du Nord, et les Etats-Unis en particulier (les Noirs étant pratiquement absents du Canada) nous offrent le cas le plus typique et le plus ingrat des

(2) On pourrait en dire autant des Français, tant en Louisiane qu'aux Antilles.

rapports du Noir avec les autres hommes. La race noire y a, en effet, été placée en face de cette branche de la race blanche qui semble, par nature ou par déformation, la moins prête à opérer ces rapprochements sociaux rendus inévitables par la promiscuité entre les races qu'elle avait suscitée ; en face de ce peuple anglo-saxon, de tous le plus soucieux de maintenir sa pureté ethnique, et enfin le moins enclin à transposer sur le plan social l'interpénétration biologique à laquelle il a cédé et cède encore, sous l'effet des plus profondes impulsions humaines.

Au contact de l'Homme Blanc d'Amérique du Nord et de sa civilisation anglo-saxonne, quel type d'homme est devenu l'Africain d'autrefois ? En face de son adversaire social le plus prévenu, quelles adaptations a-t-il dû réaliser pour survivre et croître ? Intimement lié à la structure économique et sociale de la plus puissante démocratie du monde, fort et conscient des responsabilités nouvelles de cette nation, comment le Noir Américain se pose-t-il en face des autres peuples de la Terre ?

II

LE NOIR AUX ETATS-UNIS

Si aujourd'hui la race noire se trouve liée à la vie d'une des deux plus puissantes nations du monde, ce privilège a été chèrement payé par un esclavage de plus de deux siècles, et l'est, de nos jours, quotidiennement, par une somme inconcevable de frustrations, de renoncements, d'humiliations, de luttes morales et de travail. Il n'est point question de retracer ici la douloureuse histoire de l'esclavage. On sait comment Abraham Lincoln mit fin à cette institution barbare, en 1862, 63 et 65. Tout ceci se passait il y a moins de cent ans. Une proclamation présidentielle et un amendement constitutionnel de caractère civique ne suffisent pas à transformer effectivement un régime économique et une société fondés sur l'esclavage, ni à doter les anciens esclaves et leurs descendants des moyens immédiats de participer normalement à la vie d'une démocratie moderne. On sait, en effet, que les Blancs du Sud, dont l'émancipation détruisait la sécurité économique et la suprématie sociale, se sont ingéniés à réduire, par des moyens divers, leur perte d'intérêts et de prestige. On sait, en outre, que la

nérophobie s'est étendue à l'ensemble du pays, avec les migrations de travailleurs noirs, et que l'assimilation des Noirs s'en trouve partout empêchée ou retardée. D'autre part, si l'on considère les obstacles à vaincre, on ne peut qu'admirer la rapidité toute américaine de l'évolution réalisée en moins de cent ans par les Noirs d'Amérique.

Sans vouloir entrer dans le détail de ces réalisations, il convient de rappeler quelques faits utiles sur la présence des Noirs aux Etats-Unis. Ils constituent environ un dixième de la population totale. Quoiqu'ils soient encore très nombreux dans les Etats du Sud où ils atteignent ou dépassent parfois 50 % de la population, ils sont aujourd'hui répandus par tout le pays, et, en particulier, dans les grands centres industriels de l'Est, du Nord, de la région des Grands Lacs, de la vallée du Mississippi et de la Côte Pacifique. D'un bout à l'autre de ce vaste continent, leur présence pose à la société américaine le même problème d'assimilation, lequel reçoit des solutions variées, selon la densité et le degré d'évolution de la population noire, selon le passé historique et la richesse économique des diverses régions, selon, enfin, le degré de civilisation de l'élément blanc qui les entoure.

Dans tous les cas, un fait inéluctable domine la présence de l'Homme Noir aux Etats-Unis : c'est la conception *sociologique*, et non strictement biologique, de la race, et l'importance injustifiée attribuée par l'élément anglo-saxon — et blanc, en général — à cette conception fondamentalement fausse, dans les relations humaines. A cause de cette conception et de l'usage qui en est fait par ses auteurs et ses bénéficiaires, on peut affirmer que la totalité de la population de couleur aux Etats-Unis, à part quelques rares exceptions, a conscience d'appartenir à un groupe social distinct, séparé de l'ensemble de la nation par la volonté de la majorité blanche, et pour la défense des intérêts économiques, de la suprématie politique et du prestige racial de celle-ci. Alors même qu'ils participent utilement à la vie de la nation, comme travailleurs, producteurs ou consommateurs, et qu'ils ont pu absorber l'essentiel de la civilisation américaine, les Noirs se sentent, néanmoins, rejetés de la vie normale et exclus des possibilités infiniment variées, et parfois illimitées, qui s'ouvrent à tout immigrant, pourvu qu'il soit blanc.

Ils ne sont d'ailleurs pas les seules victimes de cette grave situation sociale, la plus grave sans doute, à laquelle

doit faire face la démocratie américaine. A des degrés moindres, les autres minorités raciales et mêmes religieuses des Etats-Unis en souffrent aussi. Mais c'est finalement la santé générale du corps social américain qui se trouve en danger. Plusieurs penseurs américains, de race blanche, voient dans la persistance de ces préjugés et de ces distinctions de races les symptômes d'une véritable maladie sociale, qu'il importe de guérir, afin d'assurer la santé de la société américaine. Cette maladie atteint des organes fort éloignés des foyers d'infection. Il est un fait que les régions où le microbe racial est le plus virulent sont également les plus arriérées à tous points de vue; et les Sudistes éclairés luttent contre l'inégalité raciale, non seulement pour venir en aide aux Nègres, mais encore et surtout pour assainir le monde blanc lui-même.

Qui est « Noir » aux Etats-Unis ?

On croirait que sont « noirs » aux Etats-Unis tous individus au pigment mélanique. Pour John Doe et Mary Brown, tout autant que pour l'Oncle Sam, si tous les Noirs sont des Nègres, il s'en faut de beaucoup que tous les « Nègres » soient noirs. Pour les Américains, le terme « noir » (black) ne désigne qu'un teint effectivement très foncé. Par contre, « Colored » et « Negro » s'appliquent à toute personne de race noire, métissée de Noir, réputée ou déclarée telle, en dépit de toutes apparences. Si bien qu'il existe aux Etats-Unis des « Nègres » au teint blanc, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, dont l'ascendance noire a été visiblement noyée par des apports ultérieurs de sang « blanc ». Inversement, cette conception sociologique de la race fera « Blancs » des individus visiblement métissés de Noirs, sinon de pure race noire, mais dépourvus d'attaches sociales ou historiques avec les Noirs américains. Ainsi le sang « nègre » déborde considérablement les treize millions de Nègres officiels, et son inoffensive et secrète présence au sein du monde blanc prouve déjà la vanité d'un certain racisme.

Cette étrange conception n'est pas seulement contraire au concept traditionnel de la race, au bon sens et au sens de la vue. Du point de vue américain lui-même, elle étonne encore : car, aux yeux d'un Nègre non-américain, les Noirs des Etats-Unis, quelle que soit la pureté de leur type,

semblent bien plus américains que noirs. Et comment en serait-il autrement, après deux ou trois siècles d'américanisation ? Cette conception, particulière et profitable aux Blancs d'Amérique, a fait plus de « Nègres » que la biologie n'a conservé de Noirs véritables. Imposée aux Américains de couleur et reprise par eux-mêmes, elle a fait ceux-ci plus « Nègres » qu'ils n'étaient normalement prêts à l'être.

Cet éveil agressif de la conscience raciale, qui veut ignorer les transformations biologiques dues au métissage, et qui dissimule, malgré elle, une américanisation inévitable et déjà vieille, est, sans doute, la seule position possible et la plus honorable que puissent adopter les Noirs américains. De même le régime de la séparation et de la concentration des races a protégé, en les isolant, et intensifié, en les combattant, un reste d'hérédité et d'identité africaines qui eussent peut-être disparu, sans apporter à la civilisation américaine la contribution nègre si originale dont elle s'honore aujourd'hui. On peut se féliciter de ces compensations et se résigner à ces difficultés d'assimilation ; mais on ne peut se cacher les innombrables injustices, collectives et individuelles, du régime interracial américain.

L'Homme Noir américain et l'Afrique.

L'incorporation des métis de toutes teintes à l'ensemble de la population dite « nègre » interdit toute détermination scientifique de la survivance aux U.S.A. de la race purement africaine. A l'observateur initié il apparaîtra, toutefois, que le métissage atteint 70 à 75 % de la population de couleur, pourcentage très élevé, vu la sévérité du racisme américain. Du point de vue biologique, le pur sang africain tend donc à disparaître, moins en raison de nouvelles admissions de sang « blanc » que par la diffusion à travers toute la masse colorée des métissages passés.

Par ailleurs, même alors que leur type physique et leurs créations les plus originales évoquent l'Afrique, les Noirs d'Amérique ont, dans l'ensemble, perdu tout souvenir de leur origine africaine. S'ils en ont retrouvé la conscience, ils n'ont pourtant maintenu aucune des traditions ancestrales. A l'égard du continent noir, ils entretiennent plutôt un rêve sentimental et lointain, même lorsque l'opposition du monde blanc avive leur conscience « nègre ». Ignorant la réalité des vrais africains, ils s'imaginent le Nègre à leur propre

image déjà profondément américanisée. Les rares contacts qui les ont mis en présence des Africains restés fidèles au pays natal ont révélé que leur conscience raciale ne coïncide pas exactement avec celle de ces derniers : il y a entre eux deux ou trois siècles d'association au peuple anglo-saxon et d'acclimatation à la civilisation du Nouveau-Monde. L'expérience prouve, enfin, qu'il est plus facile — et probablement plus avantageux — aux Africains de s'américaniser qu'aux Américains de retrouver le fil des traditions africaines.

C'est d'ailleurs le développement tout contemporain de la recherche historique et ethnographique qui est venu éclairer, chez les Noirs américains, cette conscience nègre, en identifiant les vestiges africains au sein des divers mondes noirs des Amériques. Le culte croissant des valeurs nègres des deux côtés de l'Atlantique semble devoir se développer sur les plans spirituel et culturel, sans rien indiquer qui ressemble à un remembrement effectif de la race noire. Il en est donc des descendants des esclaves africains comme des descendants des anciens colons anglais, qui ne semblent pas vouloir renouer avec le Vieux Monde des liens dont l'Histoire et la Vie ont consacré la rupture. Les divers mouvements organisés dans ce sens n'ont jamais entraîné l'adhésion des masses, qui, quelles que soient, aux Amériques, leur race ou leur fortune, ne désirent qu'une intégration de plus en plus intime à la nation qui est devenue la leur. Pour ce qui est des Noirs, leur ancienneté dans le pays, leur longue contribution à sa richesse, la disparition chez eux de tous vestiges de société et de culture africaines ne leur laissent d'autre possibilité pratique que celle d'une américanisation totale, et leur en confèrent le droit durement gagné.

L'américanisation du Noir

L'américanisation de l'Homme Noir varie considérablement, selon la liberté d'assimilation qui lui est offerte. Là soit plus africain : il possède simplement, sous une forme où elle est le plus restreinte, il ne s'ensuit pas que le Noir plus élémentaire et arriérée, les multiples techniques qui font aujourd'hui la vie de l'Américain moyen. Mais celles qu'il a assimilées sont américaines, et ses créations folkloriques les plus « nègres » elle-mêmes sont le produit d'un métissage culturel inconcevable peut-être en dehors des

Etats-Unis (voir, par exemple, la musique de jazz et les célèbres « spirituals » eux-mêmes). Dans les cas rares où il peut jouir d'une totale liberté d'assimilation, le descendant d'Africain s'américanise tout autant que n'importe quel descendant d'immigrants européen ou asiatique. Le Yankee noir assimile la civilisation nordique aussi bien que son frère d'Amérique Latine les civilisations plus accueillantes des Espagnols, des Portugais et des Français.

Mais le Yankee noir reste, on s'en doute, un type peu fréquent. En effet, l'on peut, sans exagération, affirmer que 99 % des Noirs américains sont écartés des conditions normales de l'assimilation, à la fois par la volonté ou la réserve de la majorité blanche de la population, et par le repli sur eux-mêmes qu'ils se sont, en conséquence, imposés. Ainsi s'est constitué un ghetto noir, surtout social et spirituel, que ne pénètrent pas tous les courants de la vie américaine.

Malgré sa dispersion et ses variations à travers tout le pays, ce monde noir forme une masse cohérente, en raison de la généralité des préjugés et des ostracismes qui l'accueillent partout, à des degrés divers, et grâce à sa conscience raciale, arme défensive et offensive ; grâce à ses organisations nationales de défense et de progrès, à ses publications, ses porte-parole omniprésents, à ses églises et ses écoles, et enfin à la mobilité toute américaine de ses éléments migrants.

Toutefois, il ne faudrait pas la croire absolument homogène. Elle est faite de deux parties grandement disproportionnées entre elles. D'une part, une masse lourde et lente à remuer, encore écrasée par le régime économique et social qui lui est imposé ; d'autre part, une élite très peu nombreuse, qui a su s'arracher à cette semi-servitude économique, issue de cette masse, très en avance sur elle, mais en contact intime avec elle.

La masse des Noirs est faite de travailleurs, pour la plupart non qualifiés, véritables prolétaires, vivant dans la triple insécurité résultant du régime capitaliste, de leur impréparation professionnelle et de leur handicap racial. Ces travailleurs sont pauvres. Presque partout où ils sont tenus de fréquenter des écoles pour Noirs — dans les régions rurales du Sud, en particulier — ils reçoivent de maîtres moins instruits et moins payés, dans des établissements inadéquats, une instruction généralement inférieure à celle des Blancs. Enfin, ils sont surtout de religion protestante,

membres de sectes presque exclusivement nègres, en dehors des grandes églises nationales et internationales.

L'élite noire est, avant tout, une élite instruite et un moteur spirituel. Les millionnaires de couleur existent, mais ils sont rares et demeurent, spirituellement et socialement, solidaires des masses noires, en face de la négrophobie générale de la société américaine. A peine se constitue-t-il une classe moyenne, instruite et aisée, dans les professions libérales. On n'oserait la qualifier de « bourgeoisie ». L'intransigeance du préjugé de couleur ignore, en effet, les distinctions de culture, d'éducation, d'instruction et de fortune. Aussi est-ce cette classe même, séparée par deux ou trois générations au maximum de la plus misérable condition, qui fournit à la race toute entière ses leaders et ses gloires. La conscience d'un danger et la nécessité d'un combat commun ont, dans l'ensemble, interdit cette scission entre masses populaires et classe dirigeante, qui est le fait de toutes les sociétés bourgeoises.

Masse prolétarienne, sans aristocratie ni bourgeoisie traditionnelles, le monde noir est guidé et inspiré par une élite culturelle et spirituelle, dont se détachent quelques personnalités exceptionnelles, qui, dans les arts, le sport, la science, la religion et l'éducation, ont acquis une renommée nationale et internationale.

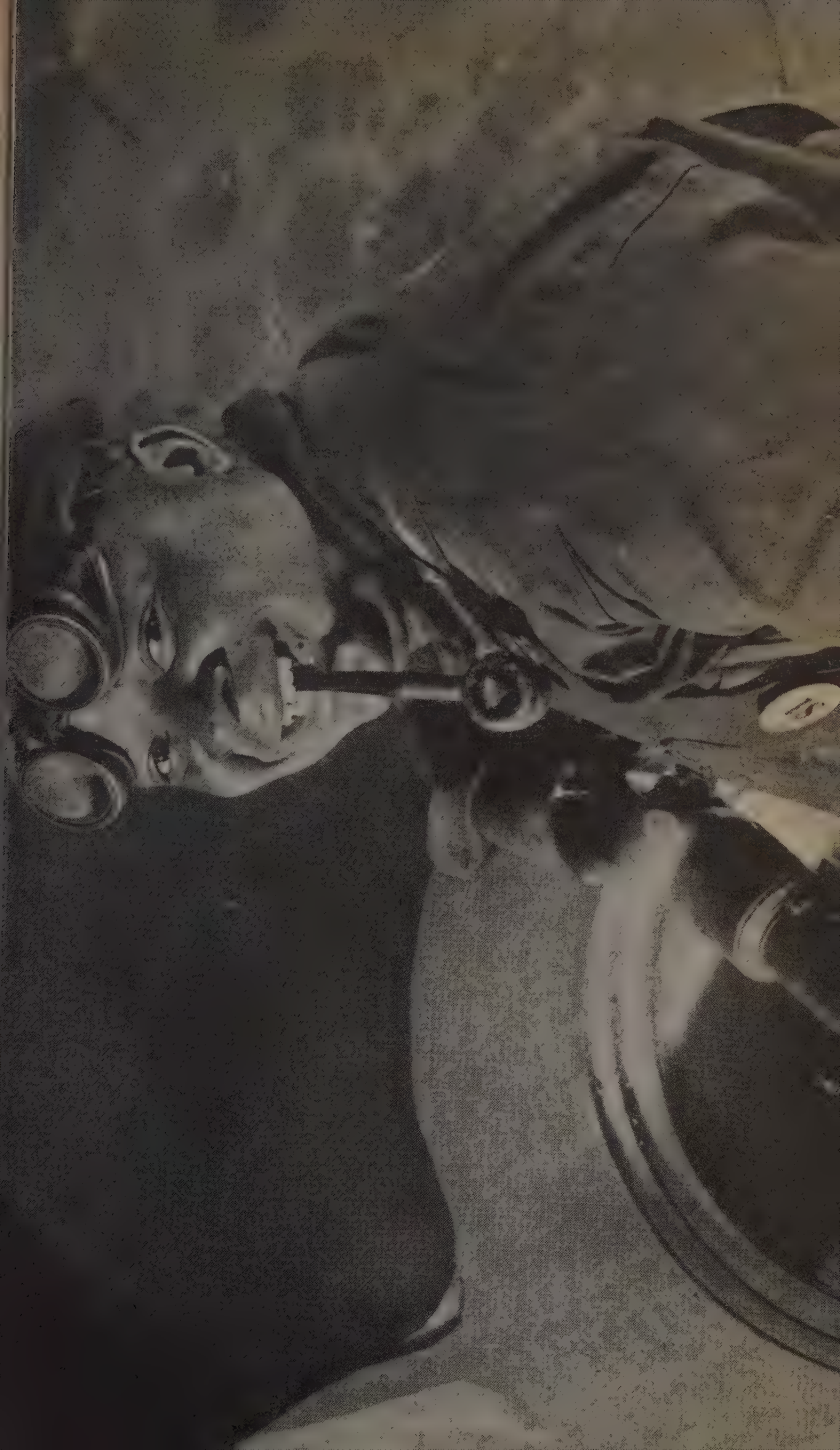
Il est impossible d'évoquer ici, pour le lecteur européen, toute cette élite, pointe avancée de la race noire en marche aux Etats-Unis, témoin de ses possibilités et affirmation de son génie. Elle ne dépasse pas, maintenant, environ 5 % de l'ensemble de la population de couleur. Son rôle ne saurait pourtant être passé sous silence. Au mépris de la statistique qui l'engloutirait dans les masses encore si arriérées, c'est surtout d'elle qu'il s'agira dans les pages qui suivent, car elle apporte à la vie américaine, dans les circonstances actuelles, une contribution dont l'originalité nègre ne pourra que décroître, à mesure que s'aplaniront les barrières raciales qui lui ont, en partie, donné naissance et identité. En effet, elle ne peut préfigurer, en tous points, le développement ultérieur d'une race noire entièrement libérée et assimilée par la société américaine. Aux progrès réalisés par les élites actuelles, les masses noires ajouteront, dans l'avenir, le bénéfice d'une justice interr raciale qui s'affirme chaque jour davantage. Ainsi l'assimilation tendra à détruire ce que la « ségrégation » produit aujourd'hui.

Sans attendre que l'avenir nous révèle les caractères

nouveaux des masses noires au sein d'une société harmonieuse, il convient d'insister sur leur rôle actuel dans la vie américaine. On ne reviendra pas ici sur l'apport bien connu du peuple nègre : musique, danse, théâtre folkloriques, humour et spiritualité. Mais on préférera faire ressortir deux facteurs importants et peut-être moins pittoresques de la vie américaine : ce sont le travail et la fécondité des masses noires.

Peuple presque exclusivement formé de travailleurs et de prolétaires, les Noirs n'ont cessé, depuis les premiers temps de l'esclavage, de contribuer à la richesse nationale, sans en tirer un juste profit personnel. Il reviendrait à des économistes en quête d'amusement, de dénombrer les journées de travail accomplies depuis trois cents ans par ces hommes et ces femmes, dans l'esclavage ou sous une économie arriérée, dans des conditions de vie souvent animales, et au cours d'une rude acclimatation physique et psychologique. Il leur reviendrait de calculer les économies ainsi réalisées, aux dépens d'une main-d'œuvre gratuite ou misérablement rétribuée (pratiquement la seule dont pussent disposer ces nations en leur enfance), et au profit des pays qui sont aujourd'hui à peu près les seuls capables de venir en aide à un monde appauvri et affamé par la Seconde Guerre Mondiale. Ces spécialistes pourraient, sur le simple plan économique, nous faire apprécier l'ancienneté et la grandeur de l'apport africain à la richesse du Nouveau-Monde, tout autant que la profondeur des racines qu'ont poussées ces descendants d'Africains dans leurs nouvelles patries. Si, en outre, les Noirs d'Amérique eussent pu donner leur nom aux produits nés de leurs mains, sinon de leur cerveau, leur participation à l'essor inouï des pays neufs eût été mieux connue de l'étranger ; et les consommateurs européens des cotonnades, tabacs, sucres et cafés des deux continents n'eussent pas attendu de connaître la musique de jazz et les Negro spirituals, la conga et la samba, pour soupçonner l'activité productrice des Noirs déportés d'Afrique.

Enfin, la nation américaine, qui s'effraie souvent de la multiplication des Noirs, possède en eux l'un des éléments les plus féconds de sa population. Et encore faut-il se rappeler la dure sélection naturelle opérée chez eux par la mortalité infantile et la maladie, que favorisent une misère et une ignorance surprenantes dans le pays le plus riche et l'un des plus éclairés du monde. Les historiens arrêtent





UN MÉCANICIEN NOIR ET UN MÉCANICIEN BLANC INSTALLENT UN CYLINDRE SUR UN MOTEUR D'AVION AUX U.S.A.

à 500.000 âmes environ le nombre maximum des esclaves importés d'Afrique aux U.S.A. Ceux-ci ont, aujourd'hui, une descendance de 13 millions. Si l'ensemble de la population américaine n'augmente actuellement que par l'immigration, il est certain que le groupement noir n'en reçoit qu'un très faible accroissement, malgré les facilités presque exceptionnelles reconnues par la loi d'immigration américaine aux personnes d'origine africaine. La fécondité des Noirs est donc l'une des plus élevées des Etats-Unis, ainsi qu'il est naturel à une population principalement laborieuse et rurale, peu familiarisée avec les procédés anti-conceptionnels, et formée au sacrifice et à la générosité.

Cette force vitale est, en effet, avec sa puissance d'adaptation et d'assimilation, la principale caractéristique de la race noire aux Etats-Unis. Elle en fait un peuple en marche, qui rit à travers ses larmes, et remplace un lynché par cent nouveaux-nés. Peuple pauvre, de travailleurs ignorants et pieux, robustes et confiants, miné par une oppression qui le torture et le déforme, sans briser son optimisme ; les Noirs des Etats-Unis témoignent de la vitalité de la race noire transplantée d'Afrique, pour fusionner, collaborer ou entrer en lutte avec les autres races de la terre.

III

L'HOMME NOIR DANS SES RAPPORTS AVEC LES AUTRES HOMMES

Par sa présence aux Etats-Unis, l'Homme Noir s'est trouvé engagé dans les rapports humains peut-être les plus ingrats qu'il eût pu rêver, et en même temps les plus profitables pour la race noire, à longue échéance, et les plus significatifs pour l'évolution de la société humaine. Et de tous les problèmes posés par son acclimatation au Nouveau-Monde, celui de la vie avec l'Homme Blanc de civilisation anglo-saxonne a été et est encore le plus ardu et le plus décevant. En effet, quelque cruels que soient les préjugés de nationalité, de religion encore vivaces dans la société américaine, aucun d'eux ne l'emporte en cruauté sur le préjugé de race ; ce dernier existe aux Etats-Unis, pour ainsi dire, à l'état pur, puisqu'il ne peut invoquer pour excuse, en ce qui concerne les Noirs, une différence quelconque de nationalité, de

classe ou de religion, de culture ou de langue. L'hostilité est dirigée contre la race elle-même, et elle pousse l'aveuglement, l'inconséquence ou l'injustice à s'attaquer à ceux-là mêmes en qui un métissage imposé a déjà détruit la réalité de la race pure. Il est clair que la race est la dernière chose dont on puisse faire grief à un homme, car elle ne dépend pas de lui. L'iniquité est à son comble lorsque l'appartenance à une race donnée entraîne l'ostracisme d'hommes qui ne constituent pour l'ensemble du corps social aucun danger humain. Il faudrait aller chercher en Afrique du Sud une situation plus inhumaine que celle dont souffrent les Noirs américains. Aussi ces derniers payent-ils bien cher leur association au grand peuple constructeur des temps modernes, et l'avenir leur vaudra-t-il, du moins peut-on l'espérer, une place dans le monde qui soit en rapport avec leurs mérites et leurs peines. Il semble déjà que, lente à digérer sa minorité noire, la société américaine ne doive l'assimiler que sous la forme d'une substance enrichie par l'attente et l'épreuve, et d'autant plus bienfaisante à la nation. Ce rêve entretient la patience des Noirs américains qui travaillent et se fortifient dans l'espérance.

Mais ils ne se contentent pas de veiller à leur propre défense et élévation, à l'intérieur du ghetto noir. Eclairés par leurs universités et leur charité universelle, informés des responsabilités mondiales de leur pays, ils réagissent en face du monde moderne : en face de leurs compatriotes et adversaires blancs, en face de toutes les races et nations, à mesure qu'ils en prennent connaissance et qu'ils comprennent que leur combat est celui de tous les peuples de couleur, de tous les travailleurs, de tous les hommes privés de liberté.

Rapports avec les Blancs d'Amérique

Il faudrait consacrer un volume entier à l'étude de ces rapports, pour en faire admettre, sinon comprendre, la nature, et pour en faire ressortir la gravité et l'inanité, l'injustice et la sottise, la variété dans la généralité. On sait par quels moyens extrêmement divers, souples et ingénieux, la majorité blanche du peuple américain s'efforce de tenir en respect, à distance, et en état d'infériorité le dixième de la population que constituent les Noirs. En réalité, les mesures actives d'hostilité raciale, dont la virulence décroît

aujourd'hui, sont à la fois la survivance d'un esclavage qui s'éloigne avec le temps, et le fait d'une minorité de Blancs, ceux des Etats du Sud, pour lesquels la question est vitale, s'ils veulent conserver leur suprématie politique, économique et sociale. Le gros de la population américaine est, par contre, généralement passif ou indifférent, et se contente d'adopter, par respect humain, paresse, orgueil ou intérêt, des préjugés et des attitudes qui sont profondément inscrits dans les mœurs, sinon dans la constitution et l'âme de cette grande république. Or, on sait quelle est l'importance de la coutume dans les pays anglo-saxons. On croirait que la variété des races émigrant aux Etats-Unis eût pu atténuer ces préjugés ; et il est certain que les immigrants scandinaves, allemands ou latins, slaves ou asiatiques les partagent et les appliquent avec moins de conviction. Ils ne s'empressent pas moins de les adopter, comme étant partie de la culture américaine dont l'assimilation fera d'eux de véritables citoyens du Nouveau-Monde. En outre, ils y trouvent un avantage économique et social certain : dans le processus d'intégration à la société américaine, le mépris des Nègres assure aux derniers venus, pourvu qu'ils soient blancs ou même non-nègres, une place qui n'est plus la dernière dans la hiérarchie sociale. Bref, l'ensemble du pays est aujourd'hui inhospitalier aux Noirs, au moins moralement, tout en les considérant comme indispensables à l'équilibre économique et social actuel de la société. Au fait, le Nègre n'est tolérable au Blanc américain qu'à condition de lui être inférieur et utile. Tout Nègre qui acquiert une supériorité ou une indépendance quelconque est un défi à l'ordre traditionnel. Alors il se verra refoulé sur le monde noir et coupé de la vie normale du pays dont il aura bouleversé l'ordre. Le système de la séparation des races n'est pas contraire à la justice lorsqu'il reconnaît aux Nègres l'égalité dans la « ségrégation » (chose d'ailleurs pratiquement irréalisable) ; il est aussi un refus de prendre part à la révolution que représente l'ascension de la race noire, la lente émancipation économique de plus de dix millions de prolétaires.

On ne peut ici entrer dans le détail du long martyrologe des Noirs américains, ni des divers procédés d'oppression et de déshumanisation dont ils sont victimes. Ceux-ci vont de l'indifférence froide et aveugle à la suppression matérielle. Il faudrait des pages pour expliquer la psychologie du lynchage, (forme de justice sommaire et populaire qui

n'est point d'ailleurs réservée aux Nègres), les mesures plus radicales qui ont été parfois envisagées par des esprits haineux ou rêveurs (concentration dans un seul Etat, déportation massive en Afrique, encouragement à la colonisation de la République de Libéria, ou même stérilisation des mâles). Quant aux procédés de « discrimination » et de « ségrégation », ils sont des plus variés et les plus courants. La ségrégation, tout au moins, n'est point contraire à la lettre de la Constitution des Etats-Unis, si elle n'entraîne pas l'inégalité. En pratique, elle l'entraîne presque toujours. Quel que soit le tableau que l'on puisse faire de toutes ces vexations, elles ne sont rien auprès de l'expérience quotidienne qu'en font les hommes de couleur aux Etats-Unis ; et les analyses les plus fouillées n'épuiseront pas cette tragédie imméritée, et inutile.

Avant de montrer comme réagissent les Noirs à ces inhumaines conditions d'existence, il faudrait faire sentir tout le bouleversement intérieur, les déformations et les mutilations psychiques qu'ils subissent. Ecarté des avantages normaux de la vie américaine, tout en contribuant à son fonctionnement, cerné tour à tour par l'hostilité active ou silencieuse, légale ou coutumière, par la calomnie et le mépris, la réserve froide et l'indifférence, entravé par lois, règlements, usages, procédés ou trucs d'exclusion sociale, économique et politique, l'Homme Noir refoulé sur son groupement racial, y développe une conscience de race qui est à la fois une forteresse et un refuge, un drapeau et un stigmat, une fierté et un opprobre. Source parfois d'épanouissement et de beauté, de créations artistiques et d'expériences humaines poignantes, cette conscience de race est d'abord une attitude négative, imposée par l'hostilité du corps social. Elle est, en outre, une conscience outragée et blessée, hypertrophiée par rapport aux autres aspects de la conscience de soi, toujours trop lourde à porter et continuellement présente. Ce sentiment, en perpétuel éveil, d'un moi irrévocable et socialement nocif, produit une véritable auto-intoxication de la personne psychique, une polarisation anormale des pensées, sentiments, actions, réflexes, et jusqu'à une déformation de l'expression raciale. Ajoutons à ce désordre l'interférence des travers individuels, l'énervement de la vie moderne et l'absence, dans la vie américaine, de conditions favorables à ce que les vieilles civilisations appellent l'équilibre et l'harmonie des facultés humaines, et nous comprendrons mieux la gravité de cette

situation entre Noirs et Blancs, en particulier pour les Nègres affinis et sensibilisés par la culture et la vie intérieure, c'est-à-dire pour l'élite, pour celle qui serait un atout pour la société américaine, et qui voit ses plus grands mérites à peine reconnus ou récompensés par une marque de sympathie humaine.

Selon son tempérament, le Noir sera révolté et agressif, ou résigné et même défaitiste. Dans les deux cas, ces réactions dépasseront le cadre des relations entre races pour s'étendre à l'ensemble de la personnalité, et aux rapports intérieurs du monde noir, viciant d'une manière particulière des vies où la bonhomie et la jovialité nègres maintiennent pourtant encore un charme humain fort séduisant.

Enfin, découragé par tant d'obstacles, l'homme est parfois tenté de perdre le goût des initiatives et des responsabilités viriles, ou de s'abandonner à des tâches inférieures à ses capacités personnelles, ou encore même à des moyens d'existence plus ou moins honorables et réguliers.

Il est évident que tous les Noirs d'Amérique ne ressentent pas au même degré cette torture morale ; leur sensibilité est fonction de leur élévation morale et intellectuelle. C'est bien là, cependant, ce qui guette les meilleurs d'entre eux, à moins qu'ils ne possèdent une vitalité fort résistante. Il est vrai aussi que ce tableau si sombre s'égaie d'un humour et d'une sagesse nègres très vivaces, et s'éclaire d'une foi chrétienne constamment éprouvée. Enfin, le Nègre américain ne se soumet pas, avec résignation, à cette douloureuse situation. Voici comment il y réagit.

D'abord, si le Blanc connaît souvent mal le Nègre, ce dernier est trop intimement lié à la vie économique du monde blanc pour n'en avoir pas acquis une longue connaissance. Aussi ne répond-il pas aux préjugés par d'autres préjugés. Mais l'expérience lui conseille une méfiance systématique du Blanc, qui porte parfois à faux sur ses meilleurs amis, au moins jusqu'à ce qu'il les ait éprouvés. Il y ajoute une rancœur rarement — ô miracle ! — teintée de haine, mais profondément renforcée de mépris. Dans certaines des meilleures familles noires, le sentiment de la dignité personnelle et de la fierté raciale exclut la possibilité de rapports cordiaux et naturels avec toute personne de race blanche, sauf quelques rares exceptions. Ainsi ces personnes refusent de reconnaître la valeur d'humanité à ceux qui la leur refusent.

Dans l'ensemble, les masses noires se soumettent et

pardonnent. Pareille résignation surprend l'étranger qui en vient à douter de la virilité et de la fierté des Noirs d'Amérique. Pourquoi ne se révoltent-ils pas, se demande-t-on ?

Il est faux que les Noirs ne se révoltent. Aux soulèvements d'esclaves d'autrefois correspondent aujourd'hui les émeutes raciales de Chicago, Detroit, New-York, Washington. En outre, les Noirs américains répugnent à l'emploi de la violence, par faiblesse, par horreur du suicide, par esprit pratique et par foi chrétienne, tout en même temps. L'expérience de toute la race prouve, en effet, que, mise à part l'irrésistible et passagère réaction de révolte violente, la sagesse réside dans une soumission bien consentie et dans une exploitation savante des occasions avantageuses. Telle est encore la méthode caractéristique des Noirs du Sud, laquelle révolte ceux du Nord qui préfèrent avoir recours à la protestation militante et à la justice. De plus en plus, cette tactique de défense se répand dans le pays, prenant une forme légale, technique, et morale, plutôt que politique, sous l'action des leaders noirs et des antiracistes blancs, juristes, professeurs, médecins, pasteurs, militants syndicalistes et écrivains. Elle est un témoignage d'un haut degré de maîtrise de soi et de compétence chez les classes instruites du monde noir, et d'une assimilation profonde des principes et usages de la grande république américaine, en même temps qu'un gage de succès définitif.

C'est à ce travail de protestation quotidienne, de procédure savante et de propagande intelligente que s'adonnent les meilleurs esprits de la race, individuellement, ou par l'intermédiaire de puissantes associations nationales et parfois interraciales. Car ils trouvent, parmi les Blancs, des appuis et des collaborations sûrs. Lorsqu'on sait l'esprit d'idéalisme, de générosité, de justice et de liberté qui a présidé à la naissance de la Fédération des Etats-Unis et qui s'affirme si souvent dans la politique intérieure et extérieure de ce pays, on ne s'étonne pas que les meilleurs des Américains condamnent les préjugés et injustices que la majorité de leurs congénères imposent ou laissent imposer aux citoyens de couleur. On est, cependant, quelque peu surpris qu'ils ne soient pas plus nombreux à lutter contre un mal nuisible à la santé et au prestige international de la nation américaine. On se demande, enfin, pourquoi l'Etat ne prend pas les mesures nécessaires pour le faire disparaître. Mais alors, il faut, pour comprendre la réserve des individus et la prudence de l'Etat, connaître la puissance

de la coutume, des intérêts en jeu, le respect de la liberté individuelle, les distinctions subtiles entre les droits du Gouvernement Fédéral et ceux des divers Etats de l'Union américaine.

Néanmoins, si les divers gouvernements américains ont semblé, par le passé, peu désireux de s'attaquer à des inégalités raciales qui sont aussi inhérentes aux traditions sociales des Etats-Unis que les principes d'égalité et de liberté eux-mêmes, le défunt Président Franklin D. Roosevelt a donné l'exemple d'initiatives capitales, en ce domaine, et la Cour Suprême des Etats-Unis, avec une impartialité olympique, n'a cessé d'encourager le respect des droits constitutionnels des Américains de couleur. En dehors des sphères gouvernementales, un nombre croissant d'organismes et de personnalités du monde blanc, philanthropes richissimes, éducateurs, intellectuels, hommes d'Eglise, sociologues, etc... apportent au problème noir un intérêt nouveau une aide effective.

De plus en plus, donc, l'œuvre de connaissance et de défense des Noirs, et de leur intégration à la société américaine, prend l'allure d'une tâche nationale, profitable non seulement aux hommes de couleur, mais au pays tout entier; elle tend à se placer, en dehors des passions humanitaires et personnelles, sur le terrain de la justice anonyme et de la technique sociologique, dans une perspective où chaque groupe social aperçoit des gains en harmonie avec l'intérêt général de la nation. Les secousses qui agitent encore le peuple américain dans cette évolution perdent lentement le caractère d'une rivalité entre races, pour apparaître comme la crise de croissance d'une démocratie aux multiples éléments ethniques, en marche vers l'établissement d'un ordre sain et conforme à l'évolution de l'humanité elle-même sur l'ensemble de la planète.

Rapports des Noirs avec les autres minorités raciales américaines.

Face aux autres minorités de couleur vivant aux Etats-Unis, les Noirs américains observent une attitude de muette sympathie et de réserve, d'ailleurs mutuelles. Aucune d'elles ne tient, en effet, à partager le sort désavantageux de ces derniers et à aggraver sa propre situation défavorable en se solidarissant avec eux. Indiens, Mexicains, Philippins,

Puerto-Ricains, Orientaux et Antillais forment autant de petits mondes séparés, et plutôt moins suspects aux Blancs, en raison de leur petit nombre. Les Antillais, toutefois, noirs eux-mêmes ou métissés de sang anglais, français, espagnol, danois ou hollandais, bénéficient auprès des Noirs d'un accueil fraternel, même s'ils se distinguent d'eux par leur fidélité à leurs attaches et à leur culture européennes et tropicales, par un provincialisme naturel aux originaires de petites îles, et même s'ils rencontrent parfois quelques préjugés superficiels chez leurs frères de race. Dans l'ensemble ils font cause commune avec les Noirs américains, vers lesquels les rejettent la négrophobie. Sélectionnés par l'immigration ils réussissent bien au Nouveau-Monde, apportant souvent une énergie et des points de vue nouveaux à la lutte commune contre les préjugés de couleur. Ce sont, d'ailleurs, à peu près les seuls immigrants de race noire qui s'introduisent en Amérique, avec leur folklore varié qui enrichit encore le pittoresque du monde noir.

Avec les Israélites, victimes d'un antisémitisme larvé, les Noirs ont des rapports contradictoires : sympathie réciproque et éventuelle communauté d'action dans leurs efforts vers l'égalité raciale d'une part, et rivalité économique, d'autre part. De plus en plus, Nègres et Juifs se rendent compte que négrophobie et antisémitisme sont le même mal, malgré l'inégale gravité des symptômes. Ceci dit, les Juifs, forts d'une longue expérience de la stratégie sociale et économique, mènent séparément leur propre combat, accroissant leur puissance, au service du public et, en particulier, de la clientèle noire, au milieu de laquelle il ne leur répugne pas de s'installer. Les Noirs, tout en réalisant qu'une partie de leur capital va se perdre dans cette enclave étrangère, sans liens moraux ni sociaux avec eux, n'ont pas réussi à se passer de ce fournisseur qu'est le Juif, ni à le remplacer. Aussi considèrent-ils cet « étranger » avec envie, méfiance et rancœur, sans pour cela cesser de lui acheter ses légumes, son whisky, ou de lui payer le loyer de logements délabrés et surpeuplés.



Au sein du peuple américain, les Noirs contribuent à donner à la société du Nouveau-Monde son caractère d'universalité, tout en constituant un défi vivant à la démocratie

à laquelle elle est vouée. Des plus anciens parmi les immigrants, ils sont en même temps les moins librement assimilés. Néanmoins, ils font preuve envers leur nouvelle patrie d'un loyalisme absolument général, ainsi qu'il est apparu au cours de chaque crise internationale, où ils réclamèrent l'honneur de porter les armes avec leurs concitoyens blancs, contre l'ennemi national, fût-il un peuple de couleur comme les Japonais. Malgré les découragements quotidiens qui marquent leur lutte pour la pleine possession de leurs droits, malgré les échecs et reculs temporaires et locaux, ils ne cessent d'évoluer vers une plus grande liberté et une égalité complète, oubliant les insultes passées avec une générosité naturelle et un goût de l'harmonie qui mettent fin à l'inimitié interraciale. On ne saurait trop se féliciter qu'ils sachent faire en sorte que la haine ne réponde pas à la haine, ni trop souhaiter que l'hostilité encore très vive qui leur est manifestée ne dure pas au point d'épuiser ce ressort et cette patience, et de durcir en eux des attitudes de scepticisme contraires au génie de la race.

Avec leurs compatriotes blancs éclairés, ils se rendent compte qu'ils sont comme le baromètre de la démocratie américaine, et que tout retrait ou diminution de leurs droits naturels est un affaiblissement du tonus démocratique de la nation entière. Ils sont les plus grandes victimes et le meilleur indice de l'évolution de la société américaine vers la république washingtonienne et la démocratie de Jefferson, Lincoln et F.D. Roosevelt. Leur effort d'émancipation se solidarise de plus en plus avec la libération des autres non-privilegiés du peuple américain : Juifs, races de couleur, minorité catholique, non-conformistes de tous genres et prolétaires de toutes races. Par leur être même, ils se placent dans le camp progressiste de la démocratie, à l'opposé des totalitarismes, des fascismes et des oppressions de toute sorte, dont ils ont appris à déceler les moindres symptômes. Champions de la liberté, de l'égalité des peuples et des races, ils étendent aujourd'hui leurs préoccupations au-delà des frontières américaines, pour s'intéresser au progrès de la démocratie dans le monde entier. Leur propre frustration morale et matérielle les a rendus sensibles à celle de tous les humains. Les moins satisfaits des Américains, ils en sont aussi les moins isolationnistes.

Les Noirs en face des autres peuples de couleur

Avec une sympathie toute naturelle, à peine alimentée par de rares contacts internationaux, et dépourvue de racisme doctrinal, les Noirs d'Amérique s'intéressent tout d'abord aux autres peuples noirs, de l'Empire Britannique, de l'Union Française, de l'Afrique en général, de l'Amérique Latine, des républiques colorées de Cuba, du Libéria et surtout d'Haïti. Ils en connaissent souvent l'histoire et les réalisations, mieux que ces peuples ne savent les leurs. Citoyens d'anciennes colonies britanniques, ils partagent avec tous les Américains l'horreur du colonialisme, et puisent dans la meilleure tradition politique et spirituelle des Etats-Unis le souci d'aider les peuples asservis dans leurs efforts vers l'indépendance totale. Mais ils n'envisagent pas pour autant d'entreprendre à ce sujet une croisade, comptant sur les progrès de la démocratie internationale et le rôle croissant des Nations Unies pour opérer une libération qu'ils jugent essentielle à la dignité humaine. Forcés par l'organisation raciale de la société américaine à se considérer sur le plan intérieur comme nègres plutôt qu'américains (on le leur répète à longueur de journée), ils comprennent mal les sentiments loyalistes des Nègres des plus vieilles colonies anglaises ou françaises, plus intimement associés à la vie de leurs métropoles et moins fréquemment soumis aux vexations raciales. Toutefois, c'est avec fierté qu'ils saluent les réalisations des Noirs étrangers et leur ascension dans l'échelle sociale des grandes nations auxquelles ils appartiennent. Ils y voient moins une victoire qu'un pas de plus vers un ordre humain auquel ils aspirent, pour le mieux-être de tous les hommes.

Les autres peuples de couleur, Indiens, Chinois, Japonais, et même Arabes, ont droit à la même sympathie, encore qu'ils soient moins connus des Noirs ; mais ceux-ci les savent souvent privés de liberté dans leur propre pays et retardés par l'ignorance et la pauvreté. Ils ont suivi, avec une attention désintéressée, commune à l'ensemble de l'opinion américaine, l'acheminement des Indes et de l'Indonésie vers l'autonomie. Des peuples jaunes, Chinois et Japonais, ils se sentent moins près par le cœur et la culture ; et la traîtresse agression nipponne contre leur pays a soulevé leur indignation. Quels que soient, en effet, leurs griefs contre la race blanche, ils ne conçoivent pas comme utili-

sables dans leur action le recours à la dissimulation orientale ou à la perfidie allemande. Leur combat est net et franc, à l'américaine. Le rapprochement entre Orientaux et Occidentaux occupe l'attention de plusieurs d'entre eux.

En face des nations étrangères blanches

Il est remarquable que ces hommes, traqués et opprimés du fait de leur couleur, ne cultivent point, dans leur conscience de race, d'orgueil exclusif ni de mépris agressif des autres races. Leur élite, informée des questions étrangères et préoccupée de problèmes internationaux, s'intéresse activement à la lutte des peuples blancs eux-mêmes pour la liberté. Toutefois, leur sympathie envers les nations européennes est fonction de l'attitude qu'observent celles-ci envers les peuples colorés et les Noirs en particulier. Selon ce principe, elles se classent dans l'affection des Noirs américains, qui savent, comme d'instinct, saisir en ces civilisations étrangères la valeur attribuée à la personne humaine, le respect des hommes de toutes races, la plus ou moins grande absence de préjugés raciaux, religieux et sociaux, l'étendue des libertés, tout aussi bien que les premiers indices de dictature politique, économique, sociale ou raciale. Un pareil classement ne va pas sans sous-estimer d'autres aspects de ces civilisations, ni sans en gêner la compréhension pour la jeunesse américaine de couleur, qui tend à accorder aux facteurs raciaux une importance qu'ils n'ont guère ailleurs qu'aux Etats-Unis.

Les nations les plus estimées des Noirs d'Amérique, sont, de ce point de vue trop particulier, les pays scandinaves, puis les nations latines, en tête desquelles vient la France, avec sa Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, sa passion de la liberté, son attitude accueillante envers toutes les races et cultures humaines, sa compréhension particulière de l'art nègre, et son influence civilisatrice auprès de ses peuples coloniaux. Mais les crimes, fautes et abus de la colonisation française, et parfois le principe même de ce régime, en voie d'abolition dans la présente Union Française, soulèvent la désapprobation des Noirs informés. Pour des raisons identiques, la Belgique, — et la Hollande, pour sa politique longtemps conservatrice aux Indes Néerlandaises, — sont rangées parmi les pays les plus dangereux. Première nation coloniale, les Anglais restent

suspects, pour la double raison de leur orgueil racial et de leur impérialisme. Les Noirs américains savent que, s'il existe au monde des Noirs plus cruellement traités qu'eux, ceux-ci sont en Afrique du Sud, sous la dure loi des Boers. L'Australie, avec sa politique d'exclusion des immigrants de couleur, a, cependant, au cours de la dernière guerre, qui lui valut la visite des Yankees noirs, étonné ces militaires par un libéralisme qu'ils espèrent durable. Enfin, si l'Allemagne hitlérienne a peu séduit et peu étonné les Noirs, par son racisme quelquefois inspiré du racisme américain, l'expérience des hommes de couleur ayant connu le peuple allemand avant le nazisme et depuis sa destruction, prouve que les doctrines racistes de Rosenberg et de Goebbels n'ont pas partout détruit une certaine sympathie pour les Noirs.

La Russie Soviétique, ce monde de races et de culture également unies dans une fédération totalitaire, s'est gagnée la curiosité amicale des Américains de couleur instruits, tout en leur inspirant quelque répulsion, par son athéisme officiel et son autoritarisme étatique. Car ces Américains, plus que tous les autres, savent le prix de la liberté ; en outre, les masses noires sont restées profondément chrétiennes. Ceci contribue à expliquer la très faible emprise du Communisme sur elles, malgré les efforts du Parti Communiste Américain et l'aide efficace et courageuse, sinon toute désintéressée, qu'il leur apporte dans l'amélioration de leur état. Le souci principal des Américains de couleur n'est pas d'ordre politique, mais bien social et économique ; devenus récemment opportunistes, après avoir été déçus par le Parti Républicain de Lincoln, leur libérateur, ils ne donnent leur appui définitif à aucun des grands partis politiques, mais plutôt à tel ou tel qui, sur des points particuliers, a des chances de leur gagner des avantages certains. Ainsi s'explique aussi l'absence d'un grand parti politique nègre, et même d'hommes politiques nombreux dans le monde noir.



En face des autres hommes des Etats-Unis et du monde, sous l'inspiration d'une élite bénéficiant de la confiance à peu près générale, sinon aveugle, de la population de couleur, les treize millions de Noirs d'Amérique se trouvent nettement placés, moins de cent ans après leur sortie de l'esclavage, à l'avant-garde des forces démocratiques et libertaires de

leur pays et de la planète. Dans le concert des peuples de la Terre, ils apportent une passion de liberté et d'égalité humaines, une expérience de l'oppression encore quotidienne, un encouragement à la solution rationnelle, digne et pacifique, plutôt que passionnelle, paternaliste ou violente des conflits interraciaux, en même temps qu'une vigilance de tous les instants à l'égard des dangers de l'autoritarisme et de l'injustice. Aux prises avec un racisme qui imprègne la société américaine, il a su trouver dans son génie propre, dans l'âme de l'Amérique, et dans sa tradition chrétienne, les moyens de ne pas verser dans un contre-racisme nuisible à l'unification de l'espèce humaine. Si tel peut être le but vers lequel tend l'évolution de l'humanité, il n'est pas sans intérêt de constater que l'un de ses éléments les plus déshérités soit devenu, par cela même, l'un des agents les plus ardents de rapprochement pacifique et de fraternelle union entre les hommes. Il serait souhaitable que l'ostracisme qui frappe les Noirs aux Etats-Unis ne se prolonge pas jusqu'à éteindre en eux l'instinct fondamental d'unité. Il serait également désirable qu'en s'intégrant complètement à la grande démocratie américaine, ils continuent d'y apporter la joie de vivre, l'entrain, le pittoresque et la richesse spirituelle propres au monde noir.



UN ÉLÉPHANT, POIDS BAOUÉ
(CÔTE D'IVOIRE).



CIMIER DE MASQUE
AMBARA (SOUDAN)

AMÉRIQUE DU SUD

R. BASTIDE

O N ne peut fixer, même approximativement, le nombre d'esclaves transportés sur les plages de l'Amérique du Sud, mais le chiffre dépasse certainement quatre millions. Le dernier recensement du Brésil donne pour une population de 41.000.000 d'habitants, près de 15.000.000 de brésiliens de couleur, noirs ou métis. Pour le reste de l'Amérique du Sud, on estime à environ 2.400.000 le nombre de nègres ou de mulâtres, éparpillés depuis les pampas de l'Argentine jusqu'aux forêts de la « Terre firme ». Ces Noirs, venus de presque tous les coins de l'Afrique, ont apporté avec eux leurs dieux, leurs danses et leurs cultures. Mais ils ont subi l'influences des civilisations européennes, on leur a appris les prières des blancs, et l'esclavage a brisé les structures sociales de leurs tribus natives. Pourtant, en les cachant le plus souvent sous le masque du christianisme, ou en les coulant dans les cadres des institutions européennes, ils ont conservé beaucoup de leurs traditions ancestrales, encore aujourd'hui.

Mais il est possible d'établir, de ce point de vue, toute une sériation, une gamme descendante, qui nous conduirait des

descendants des nègres marrons de la Guyane jusqu'aux descendants des Noirs de l'Amérique hispanique. Les Africains, relativement peu nombreux, de l'Argentine, de l'Uruguay, du Pérou, de la Colombie et du Vénézuéla ont maintenu jusque vers la fin du XIX^e siècle quelques coutumes originales, comme la danse du *candombé*, dans les salons de Buenos-Aires et les *ranchos* de Montevideo, dont les peintures de Figari nous restituent toute la savoureuse poésie, ou comme encore les « diabolotins » du Pérou et du Vénézuéla. Formé en « nations » qui groupaient les esclaves selon leur origine ethnique ou en « *cofradias* », les hommes d'ébènes gardèrent le plus longtemps qu'ils purent, sous l'autorité de rois et de reines (qui devenaient peu à peu des rois et des reines de carnaval), des instruments de musique, des pas de danse, des paroles africaines, nostalgie de la patrie perdue. Mais déjà, tout cela est mort, ou est en train de mourir.

A l'autre bout de l'échelle, nous avons les fils de ces esclaves révoltés de la Guyane, qui se sont enfoncés dans les profondeurs des forêts équatoriales, et qui ont pu ainsi garder ou reconstituer, loin du contact des Blancs, l'Afrique du XVIII^e siècle. Car ces nègres du Surinam ont une organisation sociale, héritée de leurs ancêtres Fanti-Ashanti, qui ne peut-être comparée à celle des Africains d'aujourd'hui, mais qu'il faut mettre en parallèle avec celle des Africains d'il y a deux siècles. Des traits culturels qui ont disparu de l'autre côté de l'Atlantique se maintiennent ici paradoxalement.

Les trois tribus de la Guyane, les *Saramacca* (Guyane Hollandaise), les *Boni* (Guyane Française) les *Awka* (sur la frontière entre ces deux Guyanes) ont une société matrilinéaire, alors que partout ailleurs, dans le reste de l'Amérique, les sociétés noires sont patrilinéaires. Lorsque la nuit descend sur les villages, on raconte toujours à l'intérieur des huttes, les histoires d'*Anansi*, l'Araignée mythique, car il est interdit de chanter ses exploits pendant le jour. Les dieux de leurs Pères : Asase, la Terre-Mère, Osai Tando, la rivière sacrée, Opete (le vautour), les trois Kromanti, celui d'Afrique, celui des forêts et celui des eaux, par dessus eux, Nyame, le plus grand de tous, descendent dans le corps de leurs fidèles, pour les faire danser au son des tambours *apinti*, et des rustiques *kwakwa* (1). A côté de ces dieux

(1) Planche de bois frappée à coups de bâton.



L'AMÉRICAIN CANADA LEE DANS LE FILM « NATIVE SON ».



GUENO, LE SCULPTEUR DE ROBOVANA — CÔTE DE BOUGAINVILLE (LES SAUVAGES DE NOUVEAU)

Fanti-Ashanti, on trouve d'ailleurs d'autres divinités, d'origine dahoméenne, comme Massa Grand Gado, Loko, l'arbre sacré, Afrikete, ou encore Leba, le dieu des carrefours; et d'autres aussi, bantou, comme Loango winti ou Zambi. C'est que la révolte et la fuite ont uni des hommes d'origines diverses qui se sont rencontrés dans le secret de la brousse ténébreuse et qui ont marié leurs cultures.

Mais, chose curieuse, il ne semble pas qu'il y ait une initiation véritable à ces cultes africains. C'est que ces dieux se transmettent selon des méthodes spéciales. Les *winti* passent d'une personne à l'autre au moment de la mort, ils constituent un héritage mystique. Ce n'est que quand une divinité n'est pas contente de son « cheval » (c'est ainsi que l'on désigne la personne possédée) qu'elle peut en changer et monter sur une personne de son choix. Il ne faut donc pas confondre ces possessions rituelles, qui constituent l'essentiel du culte, avec la possession *kunu*, qui est une espèce de folie divine, la punition d'un tabou violé. Ces hommes dévorés par la colère des dieux sont des malades qu'il faut guérir, et que les *wintiman* guérissent à l'aide de bains d'herbes et d'autres pratiques, tandis que les premiers sont des possédés normaux, justifiés par toute une mythologie, encadrés dans une organisation traditionnelle.

A côté des dieux, il y a les Esprits, âmes des morts ou des vivants, Esprits des bois aussi portant un nom d'origine indienne, *Yorka* (les Yoroka des Caraïbes). Les sorciers ou *lukuman*, poursuivis par les Blancs, redoutés par les Nègres, peuvent s'en emparer pour les faire servir leurs desseins redoutables, semer dans les populations la terreur, la maladie ou la mort. Il est intéressant de noter ce premier contact entre le Noir et l'Indien, cette utilisation des Esprits des lieux, de la terre nouvelle, de la patrie d'adoption, par le magicien nègre. Nous retrouverons au Brésil des phénomènes analogues.

On voit, en tout cas, que l'explorateur qui quitte les cités du littoral et les plantations agricoles de la Guyane pour remonter le cours du Surinam ou celui du Maroni pénètre au cœur d'une Afrique étrangement conservée en pleine sylvie américaine.

Entre ces deux extrêmes, le noir de l'Amérique hispanique, à peu près complètement assimilé au blanc, et le noir des Guyanes, qui a farouchement résisté à la civilisation européenne, il y a le cas du Brésil. Mosaïque de couleurs et mosaïque de cultures. Stratification de classes sociales, mais

aussi stratification d'époques. Au fur et à mesure que l'on va du littoral atlantique vers l'intérieur, on rencontre la civilisation occidentale la plus raffinée, les petites cités qui ont gardé les coutumes impériales, puis des sociétés encore coloniales, enfin les peuplades primitives des Indiens. Dans ces conditions, il ne paraîtra pas étonnant que les civilisations africaines vont ici suivant les régions, où se maintenir, ou se mêler à celle des Blancs et des Indiens, ou enfin se désagréger et disparaître totalement.

L'esclavage a détruit naturellement les structures familiales et tribales pour ne laisser subsister que les liens les plus élémentaires, ceux des enfants et des mères. Mais les Noirs, en donnant à leurs dieux des noms de saints catholiques, ont réussi à les sauver de l'oubli. Le fait que la grande mortalité des nègres imposait un trafic incessant, l'arrivée continue de nouveaux contingents d'hommes en hâte baptisés sur le pont du navire, le fait aussi que, après la suppression du régime de la main-d'œuvre servile, il y ait eu un incessant échange entre les ports brésiliens et les ports africains, de marchandises et de voyageurs, ont fait que le culte africain a pu conserver une assez grande pureté. Sans doute le christianisme l'a pénétré avec ses autels catholiques, ses équivalences des saints et des *orixà*, ses messes qui s'ajoutent aux cérémonies païennes, mais ce christianisme est un masque qui couvre le visage de la fidélité à la Terre ancestrale.

A Sao Luiz de Maragnan, c'est le culte dahoméen qui domine, sous le nom de *Tambour de Minas*. Sans doute, la hiérarchie des *vodous* n'y est plus tout à fait celle de la mythologie dahoméenne. De grands dieux là-bas ont disparu, tandis que d'autres se sont élevés, ont montré au premier plan, parce qu'ils étaient les dieux de certains des nègres exilés. Par exemple Mawu-Lisa a presque disparu à Sao Luiz, tandis que Zomadone, qui est simplement un ancêtre au Dahomey (le Zumadunu aux six yeux d'Abomey) est devenu ici un des *vodous* les plus puissants. Le culte du Serpent, si important à Haïti, n'a dans cette cité du Nord qu'une place toute relative. Mais, dans les petits sanctuaires de Sao Luiz, nous retrouvons les familles divines, plus particulièrement celles des dieux des éclairs (Quéviôçô) et des dieux de la terre (Acoçapata), et les confréries des fils et des filles des dieux, avec les rites de l'initiation, la création d'une espèce de famille mystique surajoutée et superposée aux familles naturelles, les danses

religieuses centrées sur la descente des vodous et la transe mystique.

A Bahia et à Récife, c'est la culture Yorouba qui a dominé deux termes désignant la même réalité religieuse, à la fois le lieu du culte et la danse sacrée qui s'y déroule. La vitalité de ce culte se manifeste par le grand nombre de sanctuaires, la résistance aux persécutions de la police, la transmission des traditions d'une génération à l'autre par le moyen des rites d'initiation, qui se font dans le secret, et qui façonnent les jeunes brésiliens de couleur selon les normes des civilisations africaines. Les tambours ici sont dieux, baptisés avec le sang des animaux sacrifiés, et quand des doigts agiles frappent sur la peau sonore, les *orixá* descendent chez leurs fils biens-aimés, Exu, qui ouvre les chemins, Xangô, dieu de la foudre, Xapanan, dieu de la petite vérole, Yémanjá, la déesse de la mer, Oxum, la Vénus noire, bien d'autres encore, et ou dessus, Obatala, le Ciel souverain. Nous retrouvons également le Grand Dieu dans lequel on a voulu voir une survivance du monothéisme primitif, Olorum, mais il ne reçoit pas de prière, et il ne « baisse » pas dans le corps des croyants.

Cependant, on aurait tort de croire que le *candomblé* se résume en un culte public, avec sacrifices d'animaux, danses et chants en langue africaine et ces extases lyriques, où les yaos (2) deviennent les propres divinités auxquelles elles ont été vouées au cours des cérémonies initiatrices. La religion colore tout, le mariage qui ne peut se faire entre deux personnes ayant le même *orixá*, car ce serait un inceste, et qui prélude aux cérémonies catholiques par la consultation des dieux et les sacrifices aux ancêtres — le mariage et aussi la mort, avec les cérémonies de l'*axéxé* c'est-à-dire du départ de l'âme, l'enterrement selon les rites africains, au début duquel l'*orixá* du mort possède la personne qu'il a choisie désormais comme son nouveau « cheval », enfin, tout au moins pour les chefs de culte, *Babalorixa* et *yalorixa* (3), le retour du mort à la septième année. Tout est réglé, l'alimentation soumise aux plus stricts tabous, l'ornementation et la couleur des habits, qui suivent les lois des participations mystiques. Le travail lui-même se rythme parfois selon les règles de la religion : les marins,

(2) Nom des filles des dieux, initiées au culte.

(3) Noms du prêtre et de la prêtresse suprême. Il y a à côté le *babalaô* ou devin.

avant la saison de la pêche, vont jeter sur les flots de la mer le panier fleuri d'offrandes pour Yémanjá et ils tirent sur le sable le lourd filet agité de poissons en chantant les cantiques de la Reine de la Mer.

Enfin, à l'extrême sud du Brésil, à Porto-Alegre, le culte africain s'est conservé également, avec les mêmes *orixá* qu'à Bahia, mais plus prolétarisé, sans la richesse et la beauté des *candomblés* du Nord-Est.

Dans d'autres régions, en particulier là où dominaient les Bantous, la religion africaine s'est fondue soit dans le catholicisme, avec les *Congadas*, couronnement du roi des nègres à l'ombre de la chapelle chrétienne, soit avec la religion, plus sauvage, de l'indien. Et c'est le *catimbo*. Primitivement, il semble que *catimbo* ait été une fête de la fabrication du *jurema*, une boisson qui donne des visions hallucinatoires, mais cette fête des Indiens s'est peu à peu grossie d'éléments catholiques et spirites. Les Esprits qui descendent sur le *catimbozeiro* sont des Esprits de *cabocles*, le nom portugais des Indiens. Mais le Noir, en acceptant la religion des métis de la terre, a introduit naturellement aussi, dans le *catimbo*, quelques éléments, comme les Ames de ses ancêtres morts, ou comme la *maconha*, qui est un stupéfiant venu d'Afrique, ou comme en certains endroits, la femme *catimbozeira*, alors que chez l'Indien, le culte est toujours entre les mains de l'homme, le *page*. A Bahia, la transformation a été encore plus profonde, donnant naissance à ce qu'on appelle le *candomblé de cabocle*, où les Esprits invoqués par les chants (en langue portugaise) sont des Esprits indigènes, mais où le Culte, par contamination, a la même structure que le culte des *orixá*. Enfin à Rio, nous trouvons quelque chose de plus original encore. La *macumba* commence par le sacrifice à Exu, mêle les *orixá* comme Oxossi et Xangô aux dieux bantous comme Zambi et aux Cabocles amérindiens ; rencontre des dieux venus de tous les coins des deux continents dans les faubourgs populaires, dans le tam-tam monotone des petits tambours. Rencontre des rites aussi, dessins magiques à la craie comme au Dahomey, explosion de pétards pour chasser les mauvais esprits, sacrifices de coq comme sur la côte guinéenne, usage de la fumée de tabac comme dans la religion indienne. Mixture des races enfin, du Blanc, de l'étranger au mulâtre et au nègre, mariés dans les mêmes cris gutturaux, dans les mêmes cantiques dolents, dans la même danse frénétique.

Mais l'Afrique ne subsiste pas seulement par sa religion. Elle vit aussi dans le folklore rural, dans les fêtes campagnardes, et dans les contes populaires. Les nourrices noires ont donné plus que leur lait et la douceur de leurs caresses aux petits des blancs ; elles ont peuplé les rêves des enfants de monstres africains, le Kibungo qui mange les gens, le Crapaud qui dévore les jeunes filles, et tous les animaux mythiques. Elles ont transformé les lutins des indiens en négrillons turbulents et coquins. Elles ont élevé l'image du Père Jean, l'esclave douloureux et bon, à la hauteur d'un mythe afro-brésilien.

On sait les liens qui unissaient au Moyen Age le Portugal à la Provence. Il a existé toute une civilisation, celle de la langue d'oc, des cours d'amour et des chevaliers, qui a fleuri dans le sud de la France, en Italie et dans la péninsule ibérique. Les Portugais ont transporté avec eux cette civilisation au Brésil, avec les Pastorales de la Noël qui rappellent nos Pastorales marseillaises, avec les *cavalhadas*, ces jeux de hardis cavaliers qui sont ici les mêmes que ceux des Mainteneurs de la Camargue, avec le *Bumba-meu-boi* qui continue la procession du Bœuf gras que nous suivions, gamin, dans les petits villages des Cévennes, avec les *desafios*, joutes littéraires que l'on peut comparer aux cours d'amour, avec enfin les poèmes épiques qui restent ici encore vivants, histoire de Charlemagne et des douze preux.

Mais le nègre est entré dans cette civilisation et lui a fait subir les plus savoureuses métamorphoses. J'aime contempler sur son cheval blanc, ce Charlemagne de bronze, et à ses côtés ce Roland d'un si beau noir qui rêve au lieu d'Aude à quelque mulâtresse amoureuse. Les bergères des *Pastorales* qui vont adorer l'enfant Jésus sont le plus souvent, à Pernambouc, des mulâtresses, et à la fête des Rois, le nègre Balthazar conduit, à travers les rues villageoises, la procession de tous les artisans de couleur, barbiers, cordonniers, et des lavandières bien en chair, partant avec des cantiques, des plaisanteries, pour Bethléem, tout comme les corps de métiers des Pastorales de Marseille. *Bumba-meu-boi* unit au Bœuf gras de la France des survivances totémiques bantoues, avec la mort du bœuf et sa résurrection, les lamentations du bouvier et les cris de joie de la foule quand le bœuf, guéri par le sorcier, se relève et se met à danser. Mais avant qu'il ne revienne à la vie, on a partagé symboliquement ses dépouilles entre tous les assistants :

*Le derrière
est pour mes confrères*

*Le morceau du dos
pour Monsieur Monteiro*

*La rate prendrai
pour mon adorée...*

C'est le testament du bœuf, qui est la dernière métamorphose littéraire d'un genre si cultivé autrefois, et qui nous a valu les deux chefs d'œuvre de Villon. Un Villon dont l'âpre verve se ferait jour à travers le totémisme du bœuf.

La nuit, les chanteurs se réunissent dans quelque ferme, mais ce n'est plus, comme au bon temps du Roi René pour chanter leurs Dames, lutter l'un contre l'autre dans le raffinement du sentiment érotique, jusqu'à la proclamation du vainqueur. Le combat passe de l'amour au conflit des couleurs, blanc contre noir, noir contre indien :

LE BLANC

*Ton père était-il blanc ?
Je l'ai vu, un jour,
quand on lui coupait les cheveux ;
lorsqu'ils tombaient à terre
les poussins les picoraient,
les prenant pour des graines de ricin...*

LE NÈGRE

*La couleur, fumisterie !
Pourquoi cette vanité d'être un blanc !
L'homme se reconnaît seulement
Par ses capacités,
par son langage correct
et par sa moralité.*

LE BLANC

*Pour que le miel soit savoureux,
Il faut que les abeilles le fassent...
Vous ne pouvez certes nier
que votre race soit mauvaise*

*Car elle est maudite
depuis le temps de Cain.*

LE NÈGRE

*Que me parlez-vous de Cain ?
La chaleur m'en monte à la tête !
Notre belle race noire
Ne connaît pas la trahison :
Juda, mais c'est un homme blanc
qui a trahi Notre Seigneur...*

Ainsi, toute cette merveilleuse civilisation provençale que les Félibres ont tenté de sauver de la mort, continue sous les Tropiques, mais repensé en partie par les descendants d'Africains, et rythmé maintenant au battement du sang chaud des nègres.



POIDS BAOULÉ
(CÔTE D'IVOIRE)



CASE HOZO, RÉGION
DE MOPTI (SOUDAN)

LA LITTÉRATURE NOIRE DE LANGUE FRANÇAISE

G. BALANDIER

LES ethnologues, les amateurs des choses africaines et quelques écrivains à inspiration exotique ont, depuis longtemps, livré au grand public quelques-uns des contes, proverbes et devinettes que le Continent Noir se chuchote de génération à génération (1). Littérature spécifiquement nègre où se fixent, en phrases traditionnelles qu'on se transmet oralement, l'histoire, la sagesse, la bonhommie malicieuse des Africains. Il est bien dommage qu'elle soit surtout la richesse jalousement gardée des spécialistes qui la recueillent, la triturent, la classifient et lui font ainsi perdre la majeure partie de son parfum.

Il est devenu banal de dire que le Noir est un homme qui aime, sait parler ; un homme qui sait les rythmes, un artiste né. C'est autant en parlant ou chantant qu'en dansant qu'il manifeste sa sensibilité. Pour cela, d'ailleurs, il dispose de riches matériaux ; les vocabulaires africains concrets, fournis, nuancés, les variations complexes et subtiles de la

(1) Cf. *Anthologie nègre* de Blaise Cendrars, ouvrage dont la réédition a été assurée par les éditions *Corréa*.

syntaxe, constituent une matière, par essence, *littéraire*.

Littérature faite pour être dite, chantée ou jouée. Ceci pour une bonne raison, l'Africain n'a pas de langue écrite ou mieux des alphabets peu maniables (2). L'érudit, « karamoko » des Peuls ou des Malinké à solides convictions musulmanes, utilise dans ses transcriptions les caractères arabes auxquels il donne souvent des valeurs toutes personnelles. Mais cette écriture du Coran ne saurait avoir des usages vulgaires ; elle ne peut servir qu'à fixer les paroles sacrées ou les chroniques qui racontent les hauts faits passés. On ne saurait parler de littérature noire transcrite à l'aide des caractères arabes.

Qui dit « littérature écrite » suppose un certain nombre de conditions primaires. Il entend d'abord un écrivain qui dispose d'une langue écrite. Et dans le cas de l'Africain, celle-ci ne peut être sa langue maternelle mais essentiellement la française ou l'anglaise. En assimilant ces deux dernières, il s'est lui-même transformé ; il a acquis les notions et modes de logique qu'elles incluent. Il a reçu un enseignement dans nos écoles, congréganistes ou laïques, et y a fait des emprunts hétérogènes — une partie de ces « manières de Blancs » que ridiculisent les vieux coloniaux. L'écrivain noir doit exposer — la matière même de son propos étant originale, spécifiquement africaine — à l'aide de ces matériaux linguistiques empruntés à l'Europe. Souvent, il s'y sent mal à l'aise, gêné, malhabile. Quelques fois, il a si bien acquis le système qu'il n'est plus qu'un écrivain occidental parlant de choses exotiques. Il paraît difficile qu'il en soit autrement. En face de l'auteur, un auditoire, quel peut-il être dans le cas de l'Africain ? D'abord, les gens de sa race, mais seulement cette élite qui fréquenta les écoles et qui juge d'après ses élémentaires connaissances littéraires. Il n'y a pas pour elle d'intérêt d'exotisme ; elle demande des livres, des romans par exemple, qui ressemblent à ceux des Blancs. Elle veut que ses auteurs se manifestent, maniant la langue d'emprunt, aussi habiles que les tenants de cette dernière. Il n'est pas question de simplement transcrire ce que les conteurs et griots se transmettent depuis les temps anciens. L'écrivain noir compte, en fait, comme public essentiel, tous les Européens curieux des choses africaines — tous gens apparentés

(2) Cf. Th. Monod, l'Hippopotame et le Philosophe, XXIV, Alphabets africains.

à ses dirigeants politiques, ses éducateurs, ses éditeurs. Il est vis-à-vis d'eux en position de défense ou de flatterie, d'imitation ou de singerie. Il peut difficilement être un Noir écrivant des histoires de chez lui pour des gens de chez lui. C'est en tenant compte de ces conditions qu'il faut envisager la littérature noire de langue française. Elles en expliquent, en partie, les faiblesses et la pauvreté.

*
**

Cette littérature est beaucoup trop récente pour qu'on puisse envisager une classification chronologique. Et plus importante qu'une division en genres, m'apparaît celle qui séparerait écrivains noirs *partiellement* marqués par la tradition française (n'utilisant guère la langue française que comme un instrument plus ou moins facile à manier) et écrivains noirs *ayant totalement assimilé* la tradition française (pour qui l'emprunt de la langue signifie emprunt du contenant et du contenu).

Le premier livre rédigé par un Noir, en langue française, est *Force-Bonté* (3) de Bakari Diallo. L'auteur, un berger peul du Sénégal, ancien tirailleur de la guerre 1914-1918, le composa après son retour au pays natal. J'ai l'impression que cette carrière fortuite d'écrivain révèle quelque sollicitude administrative « notamment ce titre flatteur, *Force-Bonté*, qui groupe les deux vertus cardinales de la France! ».

Il s'agirait alors plus d'une œuvre « soufflée » que d'une œuvre authentique. Elle tient à la fois de l'autobiographie naïve et de la pastorale doucement moralisatrice ; littérature édifiante d'une époque où l'on s'attendrissait sur le bon sauvage ou le Huron. Elle témoignait, assez innocemment, de la valeur de notre éducation : elle était une curiosité, un peu comme un devoir d'enfant bien doué, la composition française d'un « enfant du Gouvernement » selon l'expression même de l'auteur. Ce livre qui a le mérite d'être le premier, un exemple et une tentation, doit rester — tel une promesse — dans notre souvenir.

De ce Dahomey, vieux pays de civilisation, un écrivain et érudit mérite notre attention, Paul Hazoumé, instituteur, catholique élevé dans l'entourage de R.P. Aupiais, ethnographe formé dans notre Musée de l'Homme, il sentit, en

(3) Riéder, 1926. Préface de Jean-Richard Bloch.

accord avec sa propre richesse, que son pays possédait une richesse mal connue. Il s'attacha — et continue — à étudier et expliquer certains aspects de l'ethnologie et de la sociologie spécifiques des Fon ; c'est dans cet ordre de préoccupations qu'il faut ranger son étude sur le *Pacte du Sang au Dahomey* (4) et divers articles dans les revues. Ce contact continu avec l'originalité vivante de son peuple lui a valu de rester, à travers les divers influences, un Africain savant et lettré. Son œuvre littéraire majeure est un roman intitulé *Doguicimi* (5) qui a pour cadre la ville royale d'Abomey. Création dense, touffue, végétale pourrait-on dire, qui groupe et même autour du personnage de Doguicimi la légende et l'histoire se rapportant aux anciens souverains du Dahomey. Non pas roman au sens où nous l'entendons, mais œuvre complexe peu respectueuse des genres, trapue et confuse comme le continent où elle naquit. Plutôt un geste historique aux « scènes animées et colorées », un drame lent et précautionneux « qui nous porte au cœur même de la société locale et nous familiarise progressivement avec ses démarches de pensée ».

La jeune génération des écrivains noirs qui se cherchent se forme, se risque aux premiers essais, adopte une position que l'on peut juger plus combative. Elle se sent non seulement une vocation personnelle, mais aussi une mission. Elle se veut au milieu même de l'actualité qui met en contact, en discussion — voire en opposition — Noirs autochtones et Blancs nouveaux venus. Les romans de mœurs africaines ne sont plus des documentaires, mais des vérités lancées en vue d'une réhabilitation, visant à détruire les faux slogans concernant le Nègre. Une façon d'affirmer l'humanité de celui-ci à l'encontre du portrait caricatural qui en était trop souvent dressé. Littérature qui met en scène des Européens, les juge, les condamne parfois. Elle tend à se développer en dehors de ses initiateurs, ou contre eux ; elle se désire libre. Elle attaque et condamne certains des célèbres tenants européens de la littérature coloniale. La langue française ne lui est qu'un outil ; elle se veut d'inspiration radicalement nègre.

Cette dernière tendance, poussée jusqu'à son extrême conséquence, entraîne un lyrisme exaltant les caractères propres de l'Homme Noir. Un parti-pris violent le dressant

(4) Publications de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris.

(5) Larose, 1926. Préface de G. Hardy.

contre l'Homme Blanc trop facilement considéré comme le seul tenant des valeurs. C'est dans cette lignée qu'il faut situer le poète guyanais, Damas, auteur d'un recueil intitulé *Pigments*

Le Sénégal, pays où la présence française est ancienne, territoire ayant déjà eu une certaine liberté politique, manifeste dans sa presse ou publications locales quelques jeunes et forts talents cherchant à s'affirmer. Abdoulaye Sadji, instituteur, a déjà livré au public dans la revue *Présence Africaine* notamment, des romans ou nouvelles qui méritent notre attention. Ce n'est plus le paysan noir avec ses coutumes-curiosités qui sert de personnage, mais le Noir que nous avons baptisé « évolué » qui vit, s'agite, se gâte ou s'inquiète dans les *médina* des grandes villes, Saint-Louis ou Rufisque. Plus que des descriptions de pratiques ou habitudes collectives, c'est l'analyse de psychologies complexes — l'évolué — le métis, le Noir en rapport avec les Européens, — qui est tentée. Littérature d'analyse qui prétend avoir une portée — morale surtout — et non être un simple divertissement. Abdoulaye Sadji avait d'ailleurs l'exemple d'un aîné, celui d'Ousmane Socé, « qui s'essaie au roman de mœurs de l'Afrique moderne » (6).

C'est encore au Sénégal, à Dakar, qu'Alioune Diop et ses amis, moi-même, avons pu créer la première revue africaine *Présence Africaine*. Plus qu'un périodique littéraire, une tribune où Noirs et Blancs viennent se rencontrer, exprimer et offrir leurs propres richesses. Dans son article de présentation, Alioune Diop écrivait : « En fondant cet organe, nous avons songé d'abord et nous nous adressons principalement à la jeunesse d'Afrique ». Et celle-ci n'a pas tardé à répondre avec toute « sa fougue adolescente ». Je retiens, entre autres, le talent trop littéraire de B. Dadié, surtout le lyrisme violent (il a déjà suscité des réactions inquiètes) du jeune David Diop, l'auteur de « Souffre, pauvre nègre » et « Le Temps du Martyr ».

Le premier en date de ces écrivains noirs si bien rompus aux habitudes littéraires de chez nous est René Maran. Elevé à Fort-de-France, terre de vieille influence française, étudiant à Bordeaux, enfant de haute bourgeoisie, il semblait totalement coupé du vieil homme noir. Administrateur en Afrique congolaise et orientale, il renoua. Il sentit ce qu'il

(6) Cf. Robert Delavignette, *L'accent africain dans les lettres françaises*, dans la revue *La Nef*, novembre 1945.

pouvait y avoir de valeur humaine niée et piétinée chez tous ces gens si définitivement classés « sauvages ». Il fit le portrait de l'un d'entre eux, un chef, *Batouala*, et lui prêta une psychologie jouant bien souvent comme la nôtre — la nôtre d'hommes civilisés — et mêla à l'action, sporadiquement, le Blanc qui est le maître et l'occupant. La présence de ce dernier est discutée, acceptée — sur le conseil des Anciens — mais par impuissance et résignation. L'Académie Goncourt consacra, par son prix de l'année 1921, la valeur littéraire de *Batouala*. Ce fut un beau scandale. René Maran dut quitter l'Administration. Sa parole n'était pas lâchée dans le désert. Elle était la première protestation rédigée en langue littéraire, un message recueilli par les Noirs d'Afrique, et ceux, exilés, du Nouveau-Monde. Robert Delavignette, parlant de cette portée de l'ouvrage, écrit justement : « C'était le noir qui protestait en connaissance de cause contre le sort injuste de sa race ; c'était le message de liberté adressé à la face du monde, dans la langue de nos écrivains naturalistes et de nos poètes parnassiens » (6).

L'œuvre africaine de René Maran ne s'arrête pas là. Elle perdit de sa virulence, prit une autre orientation (7). Il semble, maintenant, que Maran — écrivain noir — se penche moins sur l'homme noir pour recueillir la confuse protestation que pour chercher ce qui en survit en lui, ce qui attire sa sympathie. En s'efforçant de le comprendre, il pressent que sa propre analyse peut être facilitée. Une œuvre courageuse qui, dans son expression, se situe sans heurt à l'intérieur de notre tradition littéraire. Je parie que nombreux sont les lecteurs de *Batouala* qui ne soupçonnent pas en René Maran un écrivain noir !

Léopold-Sédar Senghor, né au Sénégal d'une famille sérère chrétienne, vint « jusqu'en Seine » pour y préparer l'agrégation ès-lettres. Il obtient par la suite un enseignement à l'Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer. C'est dire jusqu'à quel point il acquit nos façons de penser, devint en esprit l'un des nôtres. Trop peut-être au gré de certains Africains.

Homme maintenant partagé entre l'action politique — il

(6) Cf. Robert Delavignette, *L'Accent africain dans les lettres françaises*, dans la revue *La Nef*, novembre 1945.

(7) *Le Livre de la Brousse ; Djouma, chien de Brousse*. Nombreux articles.

est député du Sénégal — et la création poétique (8). Il dit, et ses paroles sont l'exaltation du Pays noir et implicitement un appel à l'attention, une demande de reconnaissance des valeurs proprement nègres. Homme situé avec toute sa sensibilité entre l'Afrique et l'Europe. Loin de l'une — pas assez cependant pour oublier son origine — et pas encore solidement campé au cœur de l'autre, homme solitaire et mélancolique souvent. Et ce sont les deux tons de son chant :

*... dans mes veines fragiles, mon sang irréductible,
protégez mes rêves...*

*...Me voici cherchant l'oubli de l'Europe au cœur pastoral
du Sine.*

Une Europe difficile à saisir — et peu désirable au fond — et aussi difficile à perdre. Et l'Afrique ? Passée avec ses empires, ses fastes, ses subtilités, sa légende.

*... Voici que meurt l'Afrique des Empires — c'est l'agonie
d'une princesse pitoyable.*

Seule peut-être cette vieille — ou rêvée — Afrique des temps heureux aurait pu apaiser sa faim :

*Sur ma faim, la poussière de seize années d'errance, et
l'inquiétude de toutes les routes d'Europe...*

Mais à ses pieds, toujours cette boue.

*Servante fidèle de mon enfance, voici mes pieds où colle la
boue de la civilisation.*

Ce déchirement c'est — si l'on me permet l'expression — politiquement que L.S. Senghor y remédie. Il demande à entendre « le chant de l'Afrique future », mais déjà il a choisi où l'entendre :

*J'ai choisi mon peuple noir peinant, mon peuple paysan...
Je ressuscite mes vertus terriennes.*

(8) Collaboration à la *Communauté impériale*, esquisse de politique coloniale ; *Chants d'Ombre*, recueil poétique aux Editions du Seuil, 1945.

Aussi, il a mangé le pain qui donne faim de l'innombrable armée des travailleurs et des sans-travail ; il a été proscrit :

Les marchands et les banquiers m'ont proscrit de la Nation.

C'est alors que se résoud le déchirement, dans ce rêve :

... J'ai rêvé d'un monde de soleil dans la fraternité de mes frères aux yeux bleus.

Une large espérance humanitaire où les revendications posées pour sa race le sont pour tous les opprimés. Un appel à la fraternité, « à la renaissance du monde ». Et l'Afrique y aura sa part avec sa vitalité de « tornade séminale » et sa joie exultante :

Que nous répondions présents à la renaissance du monde... Car qui apprendrait le rythme au monde défunt des machines et des canons ?

Et face à « la superbe des races humaines », ces richesses :

La Force, la Noblesse, la Candeur.

Et comme d'une femme, l'abandonnement ravie à la grande force cosmique, à l'Amour...

Poète et politique — les deux ensemble par un même mouvement de l'être — telles sont également les caractéristiques d'Aimé Césaire. Dans une préface au long poème lyrique, *Cahier d'un Retour au Pays Natal* (9), A. Breton présente cet universitaire martiniquais brusquement apparu — apparition nécessaire et inévitable — dans nos mondes littéraire et politique. Il dit son étonnement « à la découvrir d'un noir si pur » et aussi, « c'est un noir qui manie la langue française comme il n'est pas aujourd'hui un blanc pour la manier... c'est un noir qui est non seulement un noir, mais *tout* l'homme... ». Le Maître du Surréalisme a de bonnes raisons d'être élogieux à l'égard de celui qui est considéré comme le plus brillant tenant du Mouvement qu'il imposa. C'est dans le prolongement de cette tradition que se situe toute l'œuvre d'Aimé Césaire (10). Littérature de rupture. Elle brise et projette cet ordre qui

(9) Bordas, éditeur, 1947, Préface d'André Breton.

emprisonne l'homme moderne : ordre social et logique qui en est la copie « en pensée ». Il lui faut de parti-pris, prendre de tout le contre-pied. Et ce brillant élève de l'Ecole Normale Supérieure — de qui ses maîtres devaient être fiers — le voilà qui revendique sa « négritude » et ses « ancêtres Bambara » et ses « cruautés cannibales ». Il se rattache à l'Afrique perdue et l'autre, celle qu'il a composée — celle du « bon nègre à son bon maître » — il la renie.

Je dis Hurrah ! La vieille négritude progressivement se cadavérise

Il se veut debout avec son pays où

La négraille aux senteurs d'oignon frit retrouve dans son sang répandu le goût amer de la liberté.

Le soir où il renia, assis dans un tramway, « un nègre comique et laid » il hurla à sa lâcheté retrouvé :

Je réclame pour ma face la louange éclatante du crachat !...

Mais l'esprit aussi est à libérer de l'ordre imposé par les « hommes à bonne conscience » ; c'est à ceux-ci, à leurs « faces de tréponème pâle » que le poète lance son cri :

Parce que nous vous haïssons vous et votre raison, nous nous réclamons de la démence précoce de la folie flambante du cannibalisme tenace.

Bouleversement des idées communes, des tranquillités criminelles qui s'accompagne d'une revendication. L'Europe, dans son orgueil — et pour se sauver aussi — a menti. Ce n'est point en son sein que l'homme s'est accompli, ce n'est point vrai qu'elle a donné le pas au monde.

... L'œuvre de l'homme vient seulement de commencer... et il est placé pour tous au rendez-vous de la conquête...

Cesaire ne se résigne pas à une confuse effusion fraternelle, il assume la totalité de l'orgueil humain. Il veut pour le Noir et du même coup pour l'Homme, celui qui marche

(10) En plus de l'ouvrage cité, *les Armes miraculeuses* (Gallimard). Textes dans *Tropiques*, *Fontaine*, *Action*, *Catalogue de l'Exposition Surréaliste*..

« au rendez-vous de la conquête ». Il sait. et nous savons maintenant que « le soleil tourne autour de notre terre éclairant la parcelle qu'a fixée notre volonté seule et que toute étoile chute de ciel en terre à notre commandement sans limite ».

Il ne s'agirait pas de croire que cette œuvre visât uniquement à l'exposition d'un thème. Elle est agissante mais elle est avant tout, un chant — je veux dire poésie authentique. Ce que Breton juge si magnifiquement :

« La parole d'Aimé Césaire, belle comme l'oxygène naissant ».

Il serait injuste d'oublier, à côté de Césaire, les collaborateurs, moins glorieux, de *Tropiques* ; cette revue éditée à Fort-de-France. Et notamment son frère de race, René Ménil, principal animateur de cette équipe qui s'avance sur « la route royale ».

Les anthologies, celle réalisée par Damas aux Editions Le Seuil, celle de L.S. Senghor, aux Presses Universitaires de France, manifestent un choix plus vaste d'auteurs. Elles montrent toutes, cependant, la pauvreté de la littérature en langue française poussée sur la terre d'Afrique.



Revue incomplète des écrivains noirs, mais juste dans son mouvement. Celui qui mène de l'attitude docile et émerveillée devant la France (Bakari Diallo) ou de la manifestation documentaire (P. Hazoumé, par exemple) à l'attitude combattante de L.S. Senghor ou d'Aimé Césaire. Une évolution qui suit celle survenue dans les rapports entre le Noir et le Blanc. Une revendication où s'entendent le poète chrétien et le poète athée en dilatant la vieille notion d'homme civilisé, en faisant craquer les frontières traditionnelles accordées jusqu'à présent à l'homme.



POIDS BAOULÉ (CÔTE D'IVOIRE),
CORDAGE NOUÉ.

L'APPORT DE L'AFRIQUE A LA CIVILISATION PLANÉTAIRE

H. LABOURET

L'AFRIQUE, continent massif, étalé au Sud de l'Europe, dont elle est le complément géographique naturel, occupe dans le monde une situation de choix. Sans concurrencer les régions tempérées, elle enrichit l'économie complexe des civilisations occidentales de toutes les ressources, de toutes les denrées et matières premières qu'offrent ses zones climatiques variées, régulièrement ordonnées entre les tropiques de part et d'autre de l'Equateur. Elle fournit en abondance : céréales, fruits exotiques, épices, café, cacao, plantes à parfum, écorce de quinquina, bois, oléagineux, fibres textiles, produits animaux et minéraux.

Enfin, en dehors de sa valeur économique, l'Afrique est appelée à jouer dans l'avenir un rôle de plus en plus important pour résoudre les problèmes de la circulation à l'échelle mondiale, sur les plans maritimes, aériens ou terrestre.

Considérant ici la seule Afrique tropicale et sa superficie approximative de 22.200.000 km², si l'on en retranche quelque 7.500.000 km² de déserts, de terres stériles ossifiées par la latérite, ou couvertes de forêt vierge, il n'en demeure pas moins près de 15 millions de kilomètres carrés exploitables

à des titres divers et dont une économie mondiale, désormais solidaire à tous égards, réclame la production accrue.

Celle-ci pourra être assurée par le labeur harmonieusement conjugué de 113 millions d'hommes de la race noire, parmi lesquels vivent 420.000 Blancs, auxquels les rigueurs d'un climat tropical ne permettent pas de se fixer définitivement et de faire souche. La présence de ces deux éléments dans ses régions pose, on le sait, un problème de coopération.

En effet, la situation est ici foncièrement différente de celle des terres autrefois colonisées par l'expansion européenne en Amérique, en Australie, dans l'Afrique du Sud, où les immigrants ont refoulé ou éliminé les hommes de couleur. L'Afrique tropicale, sauf en de rares contrées favorisées, est rebelle à l'implantation des Blancs qui n'y seront jamais qu'une minorité.

Les puissances dites coloniales ont dû s'adapter à ces conditions particulières et ont orienté leur politique en conséquence. Elles ont d'abord uniquement cherché à trafiquer avec profit dans des « comptoirs », puis à assurer et à protéger les liaisons maritimes indispensables au moyen de « points d'appui » bien choisis ; enfin, elles ont occupé, organisé, équipé, exploité des territoires toujours plus étendus, fondant ainsi et affermissant des empires, qui devinrent avec le temps un élément décisif de l'équilibre mondial. Une action dont les visées premières étaient économiques, provoqua naturellement par la suite des résultantes politiques.

Mais il serait injuste d'attribuer à la colonisation des buts simplement économiques ou politiques. De bonne heure, des missionnaires, des penseurs, des hommes d'Etat avaient compris que l'expansion en Afrique pouvait revêtir un aspect plus noble. Leur insistance obtint que le Traité de Berlin proclamât en 1884, et que le Pacte de la S.D.N. fit admettre après l'autre guerre, que les « Puissances tutrices d'indigènes mineurs avaient l'impérieux devoir de traiter en égaux leurs pupilles en matière raciale et sociale, de leur ouvrir sur le plan spirituel les voies de la connaissance et de la civilisation, pour les conduire progressivement à la majorité économique et politique ». Economistes et hommes d'affaires, d'abord surpris, accueillirent ce programme avec faveur, considérant avec raison que, pour rendre plus actifs et prospères les marchés extérieurs, il importait au premier chef d'améliorer le niveau de vie et le pouvoir d'achat de leurs ressortissants.

On a pu reprocher à cette politique réaliste des erreurs, des incompréhensions, des injustices, et, durant les premières années, de regrettables excès d'exploitation. Elle n'en a pas moins apporté aux Africains la paix, la sécurité, et un bien-être accru.

Elle a eu aussi pour effet de mettre en contact plus prolongé et plus étroit les représentants de deux civilisations très différentes, de provoquer par suite des emprunts mutuels et un double courant d'imitation agissant d'abord de bas en haut, mais aussi de haut en bas. Les Blancs proclament volontiers qu'ils ont apporté aux Noirs beaucoup plus qu'ils n'ont reçu d'eux, cependant quelques dons précieux pour la civilisation peuvent être portés à l'actif de ces derniers. Sans parler du sorgho, aliment modeste mais utile, qui est probablement originaire du Sahara, ni de la fonte et du traitement du minerai de fer, élément essentiel de la vie moderne, il est juste de mentionner le café. Cette graine incomparable, mise à la mode par Louis XIV, et dont les infusions parfumées animèrent les discussions littéraires et philosophiques dans les salons du XVIII^e siècle, provoquèrent à la même époque la fondation d'établissements comme le Procope, le Gradot, le Laurent, laboratoires de pensées et de doctrines politiques dont le rapide succès prépara nos diverses révolutions.

Un autre apport africain non moins estimable est celui de l'art nègre. Découvert à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècles par les Portugais et les Suédois, puis tombé dans l'oubli, il reparait triomphalement après l'expédition britannique contre la ville de Bénin en 1897. Il suscite enfin un vif intérêt à partir de 1905, après les travaux de Cézanne cherchant à analyser la forme, et qui ont puissamment contribué à faire apprécier les qualités d'une plastique jusque-là dédaignée. Il n'est d'ailleurs pas sûr que nos artistes et nos critiques aient absolument compris le sens profond, religieux, mystique et mythique des statuette stylisées d'ancêtres, des portraits de souverains, des masques étranges symbolisant les forces naturelles, à qui l'homme est redevable du miracle de la fertilité et de la fécondité. La religiosité et la sensibilité du Noir lui ont fait découvrir avec l'harmonie des formes, le secret des techniques capables de traiter au mieux les riches matières dont il disposait. Dans une certaine mesure, nos sculpteurs ont profité parfois de cette habileté. Par contre, nos dessinateurs se sont inspirés très souvent des motifs pleins de goûts et de variété,

que les artisans indigènes répandent à profusion sur les manches d'outils et d'ustensiles, sur les sièges, les bobines de tisserands, les coupes, les boîtes, les péricarpes de fruits, les étoffes de coton et de raphia.

Le sentiment religieux a aussi influencé la musique des Noirs, caractérisée par l'antiphonie, c'est-à-dire par l'intervention alternée du soliste et du chœur ; par une partie chantée ; et enfin par un rythme très développé. Mais l'antiphonie aboutit vite à une polyphonie, fondée sur la mélodie pure, et qui rappelle notre musique du haut moyen âge. Or l'harmonie a pris, depuis le XVII^e siècle, une place prépondérante dans notre musique moderne, et cela aux dépens du rythme. On peut se demander si au cours de ces dernières années la musique populaire des Noirs d'Amérique, partiellement imitée de celle des Blancs, n'a pas contribué à faire retrouver à celle-ci le sens du rythme qu'elle avait perdu. En tout cas, les chants des plantations, les chants religieux, les blues, les rag-times ont introduit un cachet particulier dans la musique moderne.

Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur la poésie et la littérature des descendants d'esclaves transportés dans le Nouveau Monde, aussi bien que de celles des Noirs d'Afrique, mais nous les connaissons mal ; on se bornera donc à les mentionner, bien qu'elles ne soient pas sans valeur.

Leurs contacts avec les Blancs, les emprunts imposés, acceptés ou sollicités faits par les Noirs à la civilisation occidentale, l'éducation répandue sous toutes ses formes ont profondément modifié chez eux les structures sociales, les modalités de production et de consommation, et en général sérieusement influencé les économies locales. Le bloc rigide et traditionnel de l'ancienne famille étendue se fractionne aujourd'hui en ménages indépendants ; la solidarité familiale et villageoise cède la place à l'individualisme. La hiérarchie des classes et des castes est bouleversée ; des éléments nouveaux, formés par les évolués surgissent, et, sous leur influence, les vieilles communautés d'aspect moyenâgeux d'il y a cinquante ans se transforment en collectivités d'allure démocratique, encore en état d'équilibre instable pour le moment.

Cette évolution n'était pas inattendue, mais elle a surpris par une rapidité, que les incidences des deux guerres ont accélérée, et surtout à cause de l'entrée du producteur dans l'économie mondiale qu'il approvisionne notamment en oléagineux, café, cacao. Contraint de se plier aux prix et

conditions des marchés extérieurs, il a dû perfectionner ses méthodes, se spécialiser, très souvent abandonner des cultures vivrières et coutumières, par suite acquérir des denrées alimentaires importées, comme il fait pour l'outillage et les vêtements, autrefois fabriqués dans le village. En outre, l'étendue sans cesse accrue des cultures industrielles dépassant désormais les possibilités familiales, le problème d'une main-d'œuvre extérieure se pose pour lui, engendrant à son tour celui des migrations saisonnières ou définitives avec leurs conséquences. La vieille Afrique autarcique et fermée est bien morte.

Cependant notre politique coloniale assez simpliste, fondée depuis l'origine sur la généreuse illusion d'assimiler des indigènes habitant des milieux très différents du nôtre et possédant des civilisations incontestables à racines profondes, n'a su s'adapter que tardivement à une évolution aussi radicale. Il a fallu des événements récents pour démontrer au public métropolitain que nous n'avions pas atteint le but généreusement proposé, qui était en somme de dénationaliser nos ressortissants, de les transformer par éducation et imitation en Français d'Afrique. Or, loin d'être devenus semblables à nous, ils se sont bornés à assimiler avec succès certaines parties de notre culture, de nos techniques, et à les intégrer dans le propre civilisation, évidemment transformée par ses apports, mais restée néanmoins foncièrement africaine.

Une autre erreur a été également d'insister trop longtemps sur le mythe d'une association que les Français supposaient devoir rester toujours hiérarchisée à leur profit, tandis que les Noirs la voyaient avec raison de plus en plus égalisée. La formule de la mise en valeur du continent par l'harmonieuse collaboration du « cerveau européen », chargé de la conception et de la direction, et de la population cantonnée dans l'« exécution », est également périmée, à moins d'admettre une infériorité raciale qui n'a jamais été démontrée. On a remarqué au contraire qu'il n'y a pas de différences essentielles entre les aptitudes du Blanc et du Noir. Dans les Universités britanniques, américaines, comme à la Sorbonne, les étudiants de couleur prennent leurs grades dans des conditions excellentes et se rangent aisément dans l'élite qui fournit des cadres. Dès lors le cerveau de l'Européen aura de moins en moins l'occasion de s'exercer dans une Afrique renouée.

Si les programmes en cours d'exécution se réalisent à la

cadence prévue, les Africains jouiront partout d'un niveau de vie correspondant à la dignité humaine. Ils seront dotés d'enseignements primaires, secondaires, techniques et supérieures, dispersés dans des écoles, collèges, lycées, instituts et universités. Instruite et devenue majeure à tous points de vue l'Afrique saura prendre ses responsabilités, non seulement sur le plan politique, mais dans les domaines de l'éducation, de l'économie, de la technique et même de la science. On peut imaginer que dans un avenir, sans doute assez proche, le continent mettant en jeu toutes ses branches d'activité, ses réseaux d'irrigation, ses laboratoires, ses usines hydro-électriques, ses usines d'extraction et de transformation, ses voies de communication et de transport saura répondre largement aux besoins locaux et contribuer de façon substantielle à l'économie mondiale.

Dans ces conditions nouvelles, son apport à la civilisation planétaire au point de vue matériel, moral et même scientifique peut et doit être considérable.



POIDS BAoulÉ (CÔTE d'IVOIRE)
CROCODILE.

Faut-il accélérer ou freiner

L'INDUSTRIALISATION DE L'AFRIQUE

W. R. CROOKER

traduit par Th. Monod

Pauvreté et civilisation

L'HOMME qui connaît l'Afrique et lui veut du bien se trouve aujourd'hui en face d'un dilemme.

Il se rend compte, en effet, que pour l'humanité moyenne, il existe une relation entre le bien-être matériel et le bien-être spirituel. La civilisation des groupes comme celle des individus repose sur un certain degré de prospérité matérielle. L'énergie spirituelle de Venise, de Florence, de Milan et des autres communautés italiennes de la Renaissance, celle d'Augsbourg et des autres villes allemandes du XVI^e siècle, celles des Pays-Bas au XVII^e siècle, d'Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles, de France du XV^e au XIX^e siècles, exprimée dans un merveilleux essor de la peinture, de la musique, de la littérature, de la spéculation philosophique, de la pensée religieuse ou des institutions politiques, s'est épanouie au sein de groupes qui étaient parmi les plus prospères de leur temps.

Un phénomène analogue s'est manifesté en d'autres heures et en d'autres âges, en Asie tout comme en Europe, et dans l'Antiquité comme aux temps post-romains.

L'homme qui a faim, qui a froid, qui est malade, sera

trop occupé de ses besoins immédiats pour pouvoir disposer d'énergie supplémentaire à consacrer aux choses de l'esprit.

Notre observateur constate autre chose encore : sur une large partie du monde d'aujourd'hui, règne une pauvreté qui écrase les hommes, et les conséquences les plus graves de cette indigence pourraient être écartées si seulement les connaissances et les techniques désormais à la disposition de l'humanité étaient mises en pratique.

D'où une conviction sans cesse croissante chez un grand nombre, et probablement chez la majorité des habitants des pays de civilisation occidentale que la pauvreté est le mal suprême et que son principal remède est l'industrialisation.

S'il existe bien un rapport entre la prospérité de Venise et la civilisation vénitienne, je n'ai pas dit — et personne ne saurait dire — qu'une prospérité comme celle de Venise doit nécessairement, d'elle-même, provoquer l'éclosion d'une civilisation comparable à celle de Venise.

Un bien moindre degré de richesse eût pu accompagner une civilisation identique, ou même plus haute, de même qu'une prospérité plus grande eût pu n'avoir pour résultat qu'une civilisation inférieure.

L'Athènes de Périclès était bien plus pauvre que la Venise du Titien mais l'énergie spirituelle de la première était égale à celle de la seconde. Une augmentation de richesse n'entraîne pas automatiquement un accroissement correspondant de la vie de l'esprit, car, s'il peut y avoir un rapport entre la pauvreté et la civilisation, il est bien loin de se présenter comme une relation simple de cause à effet. D'où le phénomène banal des hommes dont la pauvreté s'accompagne d'une vie spirituelle intense.

En face de l'Afrique, il faut nous garder d'évaluer les civilisations africaines en termes de beaux-arts, de symphonies, de philosophies ou de poèmes, comme aussi de les décréter sans importance parce que leurs modes d'expression, par la danse, le chant, la sculpture, la littérature orale ne sont pas conformes à nos propres traditions. Enfin, et par-dessus tout, nous devons tenir compte du degré d'harmonie et de satisfaction que le style africain de vie apporte à l'Africain moyen.

La pauvreté en Afrique

Etant donnée cette perpétuelle préoccupation, si typique de notre temps, du « standard de vie », rien de surprenant

à ce que l'Afrique apparaisse comme le martyr dramatique — voire un peu dramatisé — de la pauvreté et de ses maux, et comme ayant un besoin tout spécial d'une cure d'industrialisation, sous une forme ou sous une autre. Livre sur livre, article sur article, discours sur discours ont dénoncé les déficiences en calories ou en protéines du régime alimentaire de l'Africain moyen, ses pieds nus, son vêtement sommaire, sa hutte de paille, son refus devant les bénédictions du gramophone, du poste de radio, de l'automobile et des autres signes de ce qui constitue aujourd'hui la définition même d'un standard de vie élevé.

Il est indubitable que la maladie est répandue en Afrique et que certaines régions du continent sont affligées d'une série de maladies particulières. Tous ceux qui connaissent l'Afrique songeront immédiatement au paludisme, à la fièvre jaune, à la maladie du sommeil, à la dysenterie, au pian, au ver de Guinée, à la bilharziose, à l'éléphantiasis, à la peste, aux maladies vénériennes, à la malnutrition. C'est cette dernière qui est la cause principale du mauvais état sanitaire.

On ne saurait douter que sous son double aspect, déficience du régime en calories ou déséquilibre dans sa composition qualitative, cette malnutrition ne soit due, pour une large part, à la pauvreté.

La plus grande partie de l'Afrique souffre ou des caractères d'un sol trop mince et peu fertile ou des caprices de la pluie, ces deux facteurs imposant à la production agricole de sévères limitations, encore aggravées par les procédés africains de culture.

L'Afrique, somme toute, est un pays pauvre. Et cette pauvreté rend ample raison de la modeste contribution du continent au total de la production mondiale comme du commerce international. Elle explique aussi la faible densité de la population, que ceux d'entre nous qui connaissent l'Inde regardent comme une bénédiction pour l'Afrique. Enfin la malnutrition que provoque la pauvreté explique cette hantise de l'estomac et des « affaires stomacales » si caractéristique de l'état d'esprit et du comportement de l'Africain.

Pour l'industrialisation

Une des solutions aujourd'hui les plus populaires pour guérir cette pauvreté est l'introduction des techniques euro-

américaines de production et, plus spécialement, de l'industrialisation euro-américaine. En Angleterre, par exemple, socialistes et capitalistes se rencontrent pour préconiser le développement de l'industrialisation de l'Afrique, et divers délégués, au sein des diverses Commissions des Nations-Unies, ont exprimé un avis analogue. Un organisme a même été créé par les Nations-Unies pour étudier les moyens de provoquer le développement économique des régions retardataires.

Dans une certaine mesure, la campagne pour le développement africain trouve son origine dans la préoccupation des pays métropolitains de faire servir les ressources de l'Afrique à la solution chez eux de problèmes économiques graves. Ceci est évidemment le cas pour une partie des plans de développement actuellement mis sur pied en Angleterre. Mais le principal de l'effort vient cependant d'une conviction sincère que le progrès économique est aussi salubre à l'Afrique que profitable à la métropole.

D'ailleurs un grand nombre, et sans doute la majorité des évolués africains, sont persuadés qu'un développement économique brutal de l'Afrique est à la fois possible et souhaitable. Les chefs du mouvement pour l'indépendance en Nigéria se sont prononcés en faveur d'un programme d'industrialisation. L'Africain ordinaire, sans opinion raisonnée sur la question, est avide des marchandises commerciales que lui offrira l'industrialisation. Et voici que le phénomène économique et social de l'exode rural, si frappant en Amérique, en Grande-Bretagne, dans la plus grande partie de l'Europe de l'Ouest et en Australie au cours du siècle dernier, vient d'apparaître en Afrique. Il est très surprenant et très significatif de voir des indigènes quitter de leur plein gré leurs demeures, en Afrique centrale et australe, pour aller à des centaines de milles de là travailler dans les mines de l'Union sud-africaine pour y gagner de quoi acheter des chandails de couleur, des casquettes de velours, des verres fumés et des accordéons. C'en est même au point que le Gouvernement de l'Union Sud Africaine, critiqué de tant de côtés pour sa politique indigène, est en train de se heurter à un problème de l'immigration illicite sur son territoire, et malgré des conditions réputées défavorables aux Noirs, de dizaines de milliers de ces derniers. Au Congo les Noirs abandonnent spontanément leurs villages pour aller vivre sur les concessions minières du Katanga. C'est à l'échelle de l'Afrique

entière que nous assistons, à des degrés d'ailleurs divers, à la désaffection du Noir pour la vie paysanne en faveur de la vie citadine.

Outre ce stimulus que trouve le développement économique dans la concupiscence de l'Africain ordinaire pour les marchandises de la boutique, les Gouvernements coloniaux, obligés de faire face à des exigences sans cesse accrues dans le domaine des services sociaux, cherchent l'argent nécessaire pour les payer et sont portés à croire qu'ils ne le trouveront que par des projets révolutionnaires de développement économique.

Ce que coûte l'industrialisation

Ayant fait carrière dans l'armée et l'administration coloniale britanniques, je connais par expérience les conditions de vie dans une bonne part de l'Afrique comme dans les régions dites arriérées de l'Inde et de l'Extrême-Orient. En Afrique, je connais la savane, la forêt, la côte, la British West Africa et l'Afrique occidentale française, l'Afrique équatoriale française, le Congo belge, le Soudan anglo-égyptien, les hautes terres d'Afrique orientale, les steppes et les plateaux des Rhodésies et d'Afrique du Sud. Je crois connaître assez la façon dont vit l'Africain ordinaire pour juger que les rapports habituels sur sa pauvreté et, plus encore, les effets de celle-ci, sont grossièrement exagérés, et surtout si l'on fait entrer en ligne de compte le sentiment, et la pratique, de la joie de vivre.

Il est incontestable que ces statistiques à prétentions scientifiques si souvent citées dans les débats sur la pauvreté africaine et qui établissent par exemple que le revenu annuel d'une famille en Gold Coast s'élève à X francs, tandis que celui d'une famille de Manchester ou de Chicago atteint Y francs, ne sont que des absurdités.

Non seulement les simples équivalences monétaires sont aussi rigoureusement incomparables que le fromage et la craie, mais elles négligent totalement de faire entrer en ligne de compte le climat ou le genre de vie. Une famille du Nord de l'Europe ou de l'Amérique dépense la moitié ou plus de son revenu à se tenir au chaud — logement, chauffage, vêtements. On sait par contre à combien peu de frais la famille africaine moyenne parvient au même résultat : une case bâtie par le chef de famille et ses amis, quelques vêtements, du bois emprunté aux arbres du voisi-

nage. On sait aussi ce que coûtent, en Europe ou en Amérique, l'espace, la solitude, la tranquillité, le contact de la nature, les distractions, toutes choses dont l'Africain moyen jouit gratis.

L'Africain peut être pauvre au sens bancaire du mot, mais sa vie n'en est nullement pour si peu aussi misérable que nous ne sommes enclins à le supposer. La plupart des Noirs ont cet avantage qu'ils travaillent pour eux-mêmes, qu'ils sont leurs propres maîtres, cultivent leurs propres champs, soignent leur bétail à eux, quand ils veulent et à leur guise. La famille et la communauté sont stables, solidement unies ; la vie y est abritée et chaude ; car elles appartiennent à une heureuse minorité au sein d'un monde moderne malheureux, celle dont les nerfs ne sont pas chroniquement à vif.

Si l'Africain choisit d'échanger son mode de vie actuel contre le prétendu standard de vie « élevé » des sociétés industrialisées, alors il lui faudra payer le prix. Le premier devoir de son ami européen est de révéler ce que sera ce prix à celui qui ne semble que trop porté à lâcher la proie pour l'ombre, et son or pour le fallacieux éclat du « simili ».

Ce que coûtera l'opération, on peut le résumer ainsi : des villes nouvelles, une répartition nouvelle des biens, des classes nouvelles, des inégalités nouvelles, des valeurs morales nouvelles (et celui qui « fait de l'argent » considéré désormais comme le membre le plus respectable de la société), des relations sociales nouvelles, une attitude nouvelle à l'égard du travail, et de nouvelles manières d'être malheureux qu'il ne connaissait pas encore.

L'industrialisation apportera aux Africains les gramophones, les motocyclettes, les complets vert pomme, les verres à liqueurs et tous les autres colifichets qui sont désormais le signe d'un standard de vie « élevé » et que si souvent il désire lui-même. Mais, en échange, il devra abandonner et son indépendance et ses loisirs. Le prix à payer c'est tout simplement sa liberté !

Devenu un salarié, peut-être — et encore n'est-ce pas certain — avec plus d'antisepsie et plus de sécurité quant à son gain, il ne sera plus son maître. Les Noirs dans les usines deviendront une partie de la machine qui, à la longue, les laissera désillusionnés, frustrés, épuisés, avec de bien rares occasions de s'exprimer eux-mêmes ou de prendre goût à leur travail ; que le patron soit un particulier en société capitaliste ou un service public en régime

socialiste, cela fera peu de différences ; le fait subsistera : ils auront perdu leur actuelle indépendance.

Experto crede Roberto

Les comparaisons doivent être singulièrement prudentes, mais je vois mal comment, en cherchant à évaluer les effets d'une industrialisation de l'Afrique, nous pourrions échapper à la nécessité d'une comparaison entre l'état actuel de l'Afrique et celui des pays industrialisés. Et, en particulier, pourrions-nous méconnaître le prodigieux exemple négatif du pays le plus industrialisé d'aujourd'hui, qui est aussi, et de par cette industrialisation même, le plus riche que le monde ait jamais connu, les Etats-Unis.

Le Professeur Einstein regardant autour de lui dans cette Amérique où il habite affirmait récemment : « Le progrès technique n'a pas accru le bien-être de l'humanité » (1).

Un éducateur américain, le Dr. Bernard Iddings Bell, écrivait il y a peu de temps : « Nos oreilles sont assourdies et nos yeux souillés par une laideur monstrueuse, produite en masse, et diffusée en masse : par les clubs de lecture, les magazines à bon marché, la radio, par cette prostitution du théâtre qui rayonne de Hollywood... une atmosphère de malaise spirituel » (2). Il pense que les effets de la technique et des valeurs techniques sont déjà si graves qu'on ne peut plus attendre grand'chose de la génération américaine d'aujourd'hui, et rien du tout de la prochaine, à moins d'une révolution profonde dans le domaine des valeurs de civilisation.

C'est aux Etats-Unis que l'industrialisation a atteint son paroxysme ; c'est là qu'elle coûte socialement le plus cher. On ne saurait certes prétendre que toute la vie américaine peut s'expliquer en termes d'industrialisation, ni qu'une Afrique industrialisée serait nécessairement une copie du modèle américain. Ce qui fait la valeur, très instinctive, de l'exemple des Etats-Unis, c'est l'éclatante démonstration qu'il apporte de ce que coûte, socialement, l'entreprise : ce n'est pas pour rien qu'Aldous Huxley a écrit en Amérique et sur l'Amérique sa vision-cauchemar de l'Etat totalement industrialisé : « *Brave New World* » (3).

(1) *New-York Times*, 23 septembre 1947.

(2) *New-York Times*, 20 juillet 1947.

(3) Traduction en français : Le meilleur des mondes.

La première chose peut-être qui frappe le visiteur attentif de l'Amérique, c'est que le travail devient « dé-qualifié ». La naissance, et la vogue de ce mot « deskilled » ont en elles-mêmes une signification considérable et sinistre. La « dé-qualification » des métiers, par laquelle les hommes sont transformés d'artisans en esclaves, en machines à répétition, s'amplifie sans cesse. Plus l'organisation d'une industrie est perfectionnée, plus la dé-qualification est poussée. Ce qui signifie que l'intelligence, caractéristique et gloire de l'homme, est de moins en moins nécessaire.

Cette élimination de l'intelligence, on la constate dans le type d'humanité qu'elle fait naître. Je ne sais pas de spectacle plus terrifiant — et j'ai vu des barrages d'artillerie et des bombardements d'avions sévères — qu'une grande usine américaine. L'impression de la puissance de la machine et de l'insignifiance, de la dé-humanisation des hommes asservis à la machine est inquiétante. L'homme, fait à l'image de Dieu, est dégradé, ravalé au rang d'indigne et anonyme pièce de rechange. Son intelligence et sa personnalité tout ensemble s'atrophient. Et plus les êtres humains se dé-qualifient et se dé-personnalisent, plus la société toute entière se voit influencée par les goûts et les opinions d'hommes qui ne sont plus que des demi-hommes. Ceux-ci — ou beaucoup d'entre eux — peuvent bien recevoir en récompense des automobiles, des frigidaires, de beaux habits et des jouets innombrables, cela ne changera rien à la réalité : ce ne sont plus que des demi-hommes.

Ici, le niveau de l'intelligence et de la personnalité est marqué par ce que les gens lisent : culture ou abrutissement ?

Au comptoir de librairie d'un hôtel de luxe où je séjournais récemment, rendez-vous de la haute société, j'ai compté environ 40 revues : 16 étaient entièrement consacrées à des récits de crimes, 10 à l'astrologie et à des types connexes de superstition, et 12 à un type banal de sentimentalité allant du roman d'amour pour adolescent à la production plus ou moins pornographique. Deux revues seulement, sur 40, étaient de la qualité qu'un être humain cultivé normal peut aimer à lire.

Les journaux se livrent à une concurrence sans cesse grandissante pour émoustiller l'appétit d'une foule encaillée que peut seul stimuler un « sensationnel » de plus en plus grossier. Il en est comme des stupéfiants : plus le malade en a, plus il lui en faut pour atteindre l'effet désiré.

Il y a, naturellement, aux Etats-Unis, des journaux de haute tenue et je vise ici ceux dont l'homme et la femme ordinaires se repaissent de préférence, car un journal comme le *New-York Times* tire à quelques centaines de mille quand les feuilles Mc Cormick, Patterson, Hearst et autres rois de la presse, se vendent par millions.

Parmi tant d'exemples de ces efforts constants pour exciter l'intérêt d'une masse dé-qualifiée et dé-personnalisée, celui des photographies est l'un des plus typiques. J'en ai vu une, récemment, dans un journal « comme il faut » et non populaire, montrant le cadavre d'une jeune fille qui s'était suicidée en sautant du sommet du fameux gratte-ciel l'Empire State Building. Dans un autre, c'est la photographie d'un père et d'une mère auxquels la police répète que leur enfant de 4 ans a été tué par un fou atteint de perversion sexuelle. Au début de 1947 une respectable association d'éditeurs de journaux a offert un prix à la meilleure photo de l'année et le prix fut attribuée à l'image d'une femme déshabillée sautant d'une fenêtre d'un hôtel en flammes de Georgie pour venir se tuer sur le sol. Il est peu de jours où l'on ne nous offre pas de spectacles de ce genre : le domaine privé, la discrétion, le bon goût, la simple décence ne sont plus ni respectés, ni même compris dans cette « brutalisation » universelle.

Ce mélange de trivialité et de grossièreté est non moins éclatant dans le plus récent des moyens d'amuser les masses, les programmes radiophoniques. J'ai le choix, à toute heure du jour, entre environ 30 programmes rien que pour la partie orientale des Etats-Unis, tous payés par des firmes publicitaires. Sur les 30 stations, deux seulement, à savoir la New-York Municipality et le New-York Times ont des programmes daignant apporter quelque attention soutenue à la bonne musique ou à des textes intelligents. La majorité des stations passent le plus clair de leurs émissions à diffuser le type le plus vulgaire de musique de jazz et de roucoulaudes. Les « pousseurs » de semblables « goulantes » plus estimés en Amérique que les toréadors en Espagne, ont presque tous ces voix aigues et sans tonalité des eunuques et les paroles de leurs chansons dépassent en banalité et en vulgarité tout ce que peuvent imaginer ceux qui ont la chance de ne les avoir jamais connues.

La musique est un mélange, en proportions sensiblement égales, de laideur, de mensonge et de concupiscence.

Enfin, les histoires de crimes sont presque aussi apprê-

ciées que les chasnnsons et le jazz ; elles sont d'une violence en comparaison de laquelle les plus affreuses atrocités des sociétés congolaises d'hommes panthères sont des jeux d'enfants.

C'est ainsi que l'on cultive systématiquement le désir sans passion réelle, une excitation factice en dehors de sa satisfaction normale, pour parfaire l'abrutissement des masses dé-qualifiées et dé-personnalisées.

Imaginez, Africains, des millions de gens vivant dans des logement-casernes (pour lesquels ils paient des loyers élevés, atteignant le quart ou plus de leur revenu total), privés de la vue des arbres et de l'herbe, comme du chant des oiseaux et de tous les bruits de la nature, avec pour seul paysage des kilomètres et des kilomètres de rues pavées et une quantité de grandes maisons, de quartiers sans grâce d'un urbanisme sans urbanité, où la vie est bruyante, bousculée, agressive. Après leur travail à l'usine ou au bureau, la plupart des habitants de ces logements passent leur temps à écouter la radio (dans bien des maisons américaines le poste est ouvert du matin au soir), à lire les journaux et les revues dont j'ai parlé et, s'ils sortent, à aller voir des films d'Hollywood. La nourriture de conserve, fabriquée en usine, devient de plus en plus l'aliment de base. La bonne cuisine est morte. En fait, la malnutrition dans cette civilisation industrielle est un problème presque aussi grave que dans l'Afrique « sauvage ».

Non seulement ce qui a été considéré jusqu'ici, et l'est encore ailleurs, comme une vie de famille normale devient impossible en pareil milieu, mais le désir même d'avoir des enfants. Les grandes villes américaines ne se reproduisent plus et dépendent, pour l'entretien numérique de leur stock humain, d'une immigration venant des campagnes.

Ce besoin constant d'excitation et de sensationnel s'accompagne d'un engouement pour les jouets et les inventions merveilleuses du type « patte de dindon », de la machine électrique à tailler les crayons aux « religions » nouvelles et aux succès de librairie. Les problèmes politiques eux-mêmes ne peuvent plus être traités qu'en termes de mélodrame.

Le rythme s'accélère sans cesse, ils vont de plus en plus vite, sans savoir où : au mieux, nulle part, et, au pire, à la perdition. Aussi n'est-il pas surprenant que dans ce genre de société l'affection la plus fréquente soit la neurasthénie.

Je n'ai pas besoin de spécifier que tous les Américains ne

sont pas de cette farine, que les Etats-Unis ne sont pas entièrement industrialisés, et que tous les pays industrialisés, qu'ils le soient en tout ou en partie, ne présentent pas au même degré ces effets extrêmes du processus. Mais ce qui demeure cependant hors de doute, c'est que l'industrialisation est parvenue à déraciner dans l'homme un certain sens de la stabilité, de la continuité, du travail auquel on s'intéresse, de la tranquillité. Telle que nous la connaissons jusqu'ici, et continuerons sans doute à la connaître, l'industrialisation dévore les âmes et tue le bonheur des hommes.

Les possibilités pratiques d'industrialisation

Même si les Africains ou leurs Gouvernements étaient disposés à en payer le prix, l'industrialisation en serait-elle pour cela réellement possible en Afrique ?

Des économistes de renom ont fait récemment une série d'enquêtes sur les possibilités d'industrialisation des pays aujourd'hui principalement agricoles : outre l'étude fondamentale de l'Institut de Statistique d'Oxford (*The Industrialization of Backward Areas*), il existe un important travail du Dr. Buchanan dans le *Economics Journal* de décembre 1946 (*Deliberate Industrialization for Higher Incomes*), et un autre du Professeur Belshaw, commentant et critiquant celui du Dr. Buchanan. Il résulte de ces travaux que les espoirs d'industrialisation poussée demeurent, pour des pays tels que l'Afrique, sujets à bien des limitations. Il est en fait douteux que l'Afrique puisse être industrialisée, dans une période prévisible à l'échelle humaine, sur une échelle le moins du monde comparable à la situation européenne ou américaine.

Ceci, pour autant que nous puissions tirer de déductions des techniques actuelles de production. Ce que pourraient être ces techniques dans 30 ou 50 ans, nul ne le saurait dire : songeons seulement à ce que pourrait donner ici l'application de l'énergie atomique, si toutefois cette dernière, d'ici là, n'a pas servi à notre propre destruction.

Mais, compte tenu des techniques actuelles, qui existeront sans doute encore dans un prochain avenir, il est légitime de conclure qu'une industrialisation étendue demeurera impossible sur la plus grande partie de l'Afrique. Il n'y a ni charbon, ni pétrole, ni même de fer en quantité suffisantes; il ne faut pas oublier que tout développement économique important en Afrique nécessitera de grands investissements

de capitaux. D'où viendront ces derniers ? En Angleterre, en France et en Europe d'une façon générale, il y a pour les années à venir des possibilités restreintes d'introduction de capitaux en Afrique. Les Etats-Unis préféreront probablement investir en Extrême-Orient et dans l'Amérique latine plutôt qu'en Afrique.

Ceci ne signifie d'ailleurs pas qu'aucune industrialisation ne soit possible : dans certaines limites on peut y parvenir et on y parviendra probablement, comme cela est même souhaitable, à condition que le processus demeure corrélatif d'une politique avant tout agricole et pourvu qu'il soit attentivement contrôlé.

Dans un petit nombre de régions, certains districts du Congo, ou du Nigéria (charbonnages), l'industrialisation peut devenir possible sur une vaste échelle.

Ailleurs encore, au Katanga, dans certaines parties de la Northern Rhodesia, l'industrie minière par son développement pourra entraîner les conséquences économiques et sociales d'une industrialisation poussée.

Mais sur la plus grande partie de l'Afrique il est plus probable que la production non agricole prendra seulement la forme de petites industries locales consacrées soit au marché local soit à la préparation des matières premières. C'est ainsi qu'on peut s'attendre à une multiplication d'usines de textiles, de savon, de briques, de tuiles, de jus de fruits, de conserves (viande et poissons), de laiteries, de minoteries, etc...

Mais la plupart des Africains resteront longtemps encore des paysans et des bergers.

Ce fait lui-même, cependant, n'exclut pas l'éventualité d'une application des techniques industrielles à la mécanisation de l'agriculture. C'est ainsi que le Gouvernement britannique a récemment formé le hardi projet d'appliquer une culture mécanisée à 316.250 hectares en Afrique orientale, principalement pour l'arachide. Le Gouvernement français a annoncé un projet analogue pour le Sénégal. Le résultat de ces expériences aura une grande importance pour l'avenir de l'agriculture africaine, qu'il soit positif ou négatif. Il est trop tôt pour conclure.

Toutefois, bien que l'on puisse tomber d'accord pour admettre la possibilité, dans certaines régions d'Afrique, d'une agriculture mécanisée et peut-être collective, il est probable que la majorité des paysans africains ne deviendront pas, dans un avenir prochain, des paysans mécanisés.

C'est pourquoi je suis convaincu que pour l'Afrique en général la politique la plus saine, tant au point de vue économique que social, sera de fonder la production sur le paysannat agricole.

Même aujourd'hui il est probable que deux Africains au moins sur trois sont des paysans ou des bergers produisant leur propre nourriture de la façon et au moment qui leur plaît. Ils méritent d'être maintenus, et fortifiés, dans cette situation.

La pauvreté et la maladie qui existent en Afrique peuvent être guéries en partant de l'agriculture actuelle. C'est pourquoi la base de toute politique africaine doit être une politique agricole. L'érosion, la conservation de la fertilité du sol, le manque d'eau, les insectes nuisibles, les maladies des plantes, l'amélioration des semences, tous ces problèmes peuvent être résolus et quand ils le seront, l'Afrique pourra produire toute la nourriture dont elle a besoin, qualitativement comme quantitativement, et donner à ses habitants un standard de vie digne d'hommes qui « ne vivent pas de pain seulement » et supérieur à celui des hommes qui se sont laissés asservir par les jouets des cités industrielles.

L'Africain est tout prêt à adopter les leçons de la science moderne dont il a besoin, mais comme individu il est trop pauvre et trop faible pour pouvoir faire grand'chose par lui-même. Il ne peut pas planter de nouvelles zones forestières. Il ne peut pas débarrasser les cacaoyers de la maladie du « swollen shoot ». Il ne peut pas supprimer les aires grégaires des sauterelles. Il ne peut construire de vastes réservoirs ou entreprendre d'autres systèmes de protection hydraulique. Cela, c'est ce qu'un Gouvernement peut et doit faire. Et au lieu de ces plans débités en tranches par Services si communs dans la plupart des territoires africains, l'action des Services d'enseignement, vétérinaires, forestiers, du commerce et des transports, devrait se voir intégrés dans cette politique agricole de base. C'est du sol que, tel un arbre, doit jaillir une gestion intelligente de l'Afrique.

Les Gouvernements responsables sont loin d'avoir fait assez pour elle. Aujourd'hui il y a, en Nigéria, pénurie de nourriture dans les villes parce que la campagne n'en produit pas assez. Il est certainement absurde de pousser ici des plans de création d'industries secondaires quand la nourriture, qu'un sol fertile produit si aisément, fait encore défaut.

Conclusion

L'homme qui connaît l'Afrique et lui veut du bien n'a plus à demeurer, indécis, devant son dilemme. Ce qu'il faut lui est devenu suffisamment clair.

Il nous faut décourager l'idée d'une industrialisation massive de l'Afrique. La pauvreté et la maladie peuvent être vaincues sans en arriver à une mesure aussi coûteuse socialement et économiquement aussi discutable. D'ailleurs la nature elle-même se chargera toute seule de veiller à ce que l'industrialisation poussée demeure restreinte à quelques régions. Par contre une industrialisation moderne, sur une petite échelle, peut être encouragée comme servante de l'agriculture et de la communauté paysanne, les bases les plus solides de l'économie africaine générale.

Il ne faut jamais oublier qu'à l'Afrique dans son ensemble est épargné l'angoissant problème de surpopulation qui afflige un pays comme l'Inde. Aux Indes, comme dans plusieurs des régions insuffisamment exploitées du globe, la surpopulation a atteint un degré tel qu'il faut enlever des hommes aux champs trop peuplés. Sous une forme ou sous une autre, l'industrialisation est difficilement évitable. Quand, il y a deux siècles, Lord Clive établit l'administration britannique au Bengale, la population de ce pays était de 10 millions d'habitants ; il y en a 65 aujourd'hui. Dans le même temps la population de l'Inde passait d'environ 125 à 400 millions. Au cours des dernières années elle s'accroissait de plus de 5 millions par an. Il y a certains districts agricoles où la densité s'élève à plus de 1.000 habitants au kilomètre carré.

Sous la pression d'une pareille prolifération, les propriétés agricoles se font de plus en plus petites, en même temps que diminue la fertilité du sol. Des experts ont calculé qu'au moins 30 millions d'hommes sont à enlever aux terrains de culture de l'Inde.

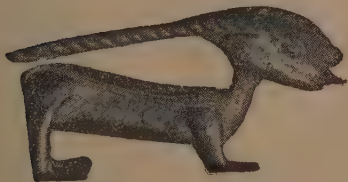
Si nous considérons un autre pays et d'autres circonstances, la zone cotonnière des Etats du Sud, aux Etats-Unis, autre exemple de région appauvrie et surpeuplée : des spécialistes ont calculé que dès l'application — imminente — de certaines techniques modernes comme le récolteur mécanique et le cultivateur à flamme, il faudra déplacer 3 à 5 millions d'hommes. Mais les raisons que l'on peut valablement avoir pour industrialiser l'Inde et d'autres régions

surpeuplées ne s'appliquent pas à l'Afrique, parce que la population de ce continent est trop disséminée à la surface de son sol.

Nous ne pouvons d'ailleurs choisir une politique économique judicieuse sans nous souvenir sans cesse du but véritable et de la valeur réelle de toute civilisation. Ce but et cette valeur ne sont certes pas à mesurer à la quantité des marchandises que la technique peut produire mais à l'harmonie et au bonheur qu'un type de vie apporte à un peuple. L'hérésie majeure de nos jours, ce primat accordé au côté simplement matériel de la vie, vient de cette grande confusion de l'esprit moderne, jugeant équivalents d'une part ce que Mill et les philosophes utilitaires appelleraient « le bonheur le plus grand pour le plus grand nombre », et d'autre part le plus grand nombre de hochets ingénieux.

A cause de cette confusion, les temps modernes ont tendance à méconnaître le prix qu'auront coûté ces hochets. Dès le début de la révolution industrielle, des hommes sages ont soupçonné la réalité. Aujourd'hui les hommes sages sont à cet égard plus inquiets que jamais. Quand l'Angleterre a commencé, il y a bientôt deux siècles, à s'industrialiser, les usines de textiles et les mines de charbon ont détruit les corps des travailleurs. Des améliorations diverses ont, dans une large mesure, fait cesser cette destruction des êtres physiques. Mais elles n'ont pas mis fin à une destruction plus grave encore, celle des âmes.

Aujourd'hui on soigne les corps, mais les âmes sont plus que jamais offertes en holocauste aux techniques industrielles.



ANTILOPE,
POIDS BAOULÉ (CÔTE D'IVOIRE).



CASE SÉRÈRE, FATIK (SÉNÉGAL)

LEBOLLO

CONTRE STYLOGRAPHIE

Le conflit de la coutume et des influences extérieures

G. MABILLE

Civilisation des Noirs vue par l'homme Blanc

CHACQUE race, si retardée soit-elle, possède sa propre civilisation. A travers les âges, celle-ci évolue et se moule aux conditions de l'heure. Chez les Noirs d'Afrique, l'institution du gouvernement tribal et le niveau général de la vie du peuple ne sont pas aujourd'hui les mêmes qu'il y a trois siècles.

Les besoins changent, le développement mental de la race progresse avec chaque génération.

Les Africains ont leur propre civilisation, une constitution orale qui régit leur gouvernement, une vie sociale minutieusement réglée, et l'ensemble est profondément enraciné dans un code religieux qui évolue dans le temps avec la mentalité ambiante.

Imbu de sa propre civilisation, fier de ses préjugés, l'Européen n'a pas su, lors de ses premiers contacts avec la société noire, discerner la présence de ce monde patiemment ordonné. Altruiste, sûr de sa culture, de sa science, de sa technique, le Blanc n'a pas vu au-delà du voile malodorant

tissé sur la trame de l'animisme, du fétichisme, brillamment coloré de polygamie, d'esclavage et de mystère. Or, toutes ces traditions, ces coutumes, cette façon de penser constituaient un ensemble solide, indivisible. L'Européen supérieur condamna à mort, dans une attitude suffisante et hautaine, ce qu'il ne pouvait pénétrer et comprendre. Persuadé que notre genre de vie et de pensée pouvait s'appliquer aux Noirs comme aux Blancs, il fit table rase des usages et des organismes de la tribu, pourtant capables de développement et d'adaptation.

Pourquoi avons-nous « donné dans le panneau » ? Ceux qui cherchent péniblement à améliorer les conditions d'existence des habitants d'une cité africaine surpeuplée et sans service sanitaire, pourront le comprendre. Il est autrement plus facile de construire une cité nouvelle, sur un nouvel emplacement, il est autrement plus facile d'imposer en bloc la civilisation et la culture occidentales à une tribu africaine, que d'ouvrir des rues nouvelles et de laisser pénétrer l'air pur dans les labyrinthes des religions et des coutumes anciennes.

Il y a probablement une douzaine de niveaux différents atteints par les races africaines, dans leur développement. Ceux-ci débutent à l'âge de pierre taillée pour culminer à l'âge du fer. Nous nous devons donc d'approcher chaque groupe ethnique suivant sa civilisation particulière. C'est ce que le civilisé d'Europe a eu de la peine à réaliser. Il n'a pas compris que l'application massive de son « standard » de vie et de pensée provoquerait inévitablement une indigestion mentale chez le candidat à la culture occidentale.

Dans le conflit latent qui ébranle le continent noir, les contre-offensives de la coutume indigène sont les dernières manifestations spasmodiques d'un monde qui se meurt. Comme l'indique un proverbe sotho : « Quand elle meurt, elle donne des coups de pied ». Chez le Noir d'Afrique, le syncrétisme est une grande tentation. L'Africain insiste volontiers pour bénéficier des avantages de notre civilisation, alors qu'il n'est pas prêt à les assimiler.

Le stylo symbolisera pour nous l'éducation occidentale, le livre, le code de lois européennes, l'industrie, etc...

Au stylo l'Afrique oppose son Lebollo, initiation mystérieuse des adolescents, ses traditions collectivistes économiques, sociales, intellectuelles et religieuses. Tandis que celles-ci éclatent, se désintègrent et disparaissent, de leurs cendres prend naissance le jeune nationalisme noir.

Le choc psychologique entre la coutume ancestrale africaine et les influences exercées par les manières de vivre et de penser des Occidentaux se produit sous des aspects nombreux et variés. Nous ne pouvons songer à les passer tous en revue ; il nous faudrait écrire plusieurs volumes, une véritable bibliothèque. Nous nous contenterons d'analyser quelques-uns de ces aspects.

Le langage

Sous prétexte que l'Africain ne possède aucune littérature dans sa langue, et que la plupart du temps cette langue n'existe même pas, sous forme écrite, nous prétendons l'instruire dans une langue étrangère. Nombreux sont les dialectes indigènes qui disparaissent devant l'enseignement du Français, du Portugais, de l'Anglais. C'est extraordinaire que nous soyons si longs à réaliser la raison de la faillite de nos efforts à modeler la masse africaine à notre gabarit. Nous essayons d'introduire avec maladresse nos élèves dans un monde de connaissances nouvelles, par l'intermédiaire d'une langue fondamentalement différente de la leur et qu'ils comprennent mal.

Ce n'est que récemment que l'on a réalisé l'importance du développement des races africaines dans le sens de leurs propres institutions, en utilisant leur propre langue, véhicule efficient, parce qu'il est leur patrimoine particulier.

Nous ne méconnaîtrons certes pas les délais, le travail et les dépenses que représente la création d'une littérature indigène. Mais n'oublions pas que le langage de l'Africain est un reflet de l'âme noire. Ses proverbes émaillés d'allusions à la vie de la tribu, sont d'une richesse, d'une variété, véritables trésors ethniques. Lorsque l'occasion a été offerte à tel peuple de conserver sa langue, cette langue a été écrite, enseignée dans les écoles et développée. Nombreux sont les auteurs noirs qui ont apporté une précieuse contribution à l'enrichissement du patrimoine ancestral. Les us et coutumes de la peuplade, son histoire sont ainsi sauvegardés. Les ouvrages remarquables de Thomas Mofolo, l'auteur mosotho, gardent dans l'original, une puissance, une fraîcheur, une richesse de vocabulaire, qu'ils n'ont plus lorsqu'ils sont traduits en français, anglais ou allemand, quelque exactes que puissent être les traductions.

Le système tribal — les chefs

Le droit de vote européen est incompatible avec les institutions indigènes. Le peuple possède ses chefs légitimes héréditaires. Introduire des élections représente une trop grande innovation pour un pays qui compte 90 % d'illettrés. Seul le développement de l'instruction, la maturation graduelle du peuple peut l'amener à adopter un régime démocratique, tel que nous l'envisageons en Europe. En attendant ce jour, le gouvernement tribal devrait être utilisé sous la forme de conseils provinciaux, travaillant en rapport direct avec le gouvernement central.

Voici ce que dit le Dr. A.B. Xuma, intellectuel xosa d'Afrique Australe : « Au Natal, à l'époque du Gouverneur Shepstone, les affaires indigènes s'inspiraient de Chaka, le roi zoulou. Le Gouverneur Général du Natal sera désormais le chef suprême à la mode indigène. Or il est impossible pour un Bantou de reconnaître le Gouverneur Général comme chef suprême. Le chef suprême est une émanation de son peuple, il sort de son milieu et appartient à ce milieu. Il est partie intégrante de son peuple dont il exprime l'opinion. Il n'existe pas de vote dans un conseil de chefs bantous. Quant au Gouverneur Général, c'est un étranger. Il sera reconnu comme vice-roi et cette notion est étrangère aux Bantous. Ils l'acceptent parce qu'elle leur est imposée ». Dans le même ordre d'idées, Lyautey a dit : « Dans tous pays il y a des cadres. La grande erreur pour le peuple européen qui vient là en conquérant, c'est de détruire ces cadres. Le pays privé de son armature tombe alors dans l'anarchie ».

Devant la marée montante des nouveautés occidentales, le Noir se raidit, et ses réactions sont parfois inattendues : Au Basutoland, à la suite de la réduction massive du nombre des chefs et après l'organisation par le Gouvernement Britannique d'un trésor public alimenté par les amendes des Cours de Justice, les chefs ont perdu leur droit de pressurer le peuple en lui imposant de lourdes amendes dont ils s'engraissaient. Dorénavant seuls les chefs officiels sont payés par le gouvernement. Tous ceux qui ont été évincés ont recours aux bons offices du sorcier pour récupérer leur gloire perdue. Les crimes rituels, qui avaient à peu près disparu, se succèdent, entraînant avec eux leur implacable cortège de sorcellerie. Les victimes sont découpées

et les morceaux de chair, soigneusement choisis, vont remplir les cornes de chèvres qui constitueront le fétiche qui doit ressusciter la chefferie. Ceci se passe 114 ans après l'arrivée des premiers missionnaires blancs dans le pays.

Un de nos contemporains, qui a le mieux exprimé notre position à l'égard de la coutume indigène, le Gouverneur Général Eboué, écrivait : « Il ne s'agit pas de considérer la coutume politique comme quelque chose de figé, d'immuable, de s'attacher à des objets de musée. Il est bien clair que la coutume change et qu'elle changera, et que nous ne sommes pas ici pour la stériliser en la fixant. Mais il nous faut en comprendre le sens profond et la considérer comme aussi essentielle que la tradition qui l'a formée et le sentiment qui lui a donné naissance. Cette tradition, c'est celle du pays ou de la tribu. Ce sentiment, c'est celui de la patrie. Enlever aux indigènes ces deux moteurs de la vie humaine équivaut à les dépouiller sans contre-partie ».

Sorciers et médecins indigènes

Trop facilement l'Européen met dans le même sac le sorcier ou la sorcière, aux machinations de magie noire, et le médecin indigène connaisseur de nombreuses plantes et racines médicinales qui sont des instruments de guérison de maladies.

Un mosotho me disait dernièrement : « Il est difficile de découvrir un sorcier, jeteur de mauvais sorts. Certains disent qu'il ne circule que de nuit. D'autres prétendent qu'il peut voler. Mais même si tu sors nuitamment et que tes médecines te fassent voler, tu n'es pas un sorcier ; tu es un savant qui a su mettre au point un avion ou une auto ».

Le vrai sorcier est celui qui s'attaque à l'esprit ou au corps de sa victime, à l'aide de ses médicaments. Il veut nuire à son ennemi, il cherche à lui porter malheur. Or ceci n'est pas du paganisme. Le paganisme est l'ennemi de la sorcellerie. Le paganisme, fétichisme, animisme ou autre, est un véritable culte qui cherche à s'attirer la protection des Esprits, des Dieux. Ce paganisme n'a pas de complaisance pour les sorciers, car à ses yeux, ils ne sont qu'un groupe d'individus qui briguent la place des Dieux, qui prétendent se faire les égaux des Esprits protecteurs de la tribu. Ils sont considérés comme dangereux pour la société.

Avant l'arrivée de l'homme blanc, au Lesotho, dès qu'un sorcier était découvert, il était soumis au plus affreux des supplices : sa tête entourée d'une corde de peau était progressivement serrée avec un garrot, jusqu'à provoquer l'éclatement du crâne suivi de l'écoulement des yeux par les orbites. Les Blancs mirent fin à ces supplices par sensibilité. La sorcellerie fleurit plus que jamais. Les Blancs n'ont pas compris ce qui était à la base de cette sévérité... pour eux tout ce qu'ils ne comprenaient pas, ils le recouvraient du vocable de « paganisme ».

Initiations

Parmi les coutumes importantes des Noirs d'Afrique, nous citerons les initiations qui accompagnent la cérémonie de la circoncision, au moment de la puberté, et qui préparent au mariage et aux devoirs de l'adulte envers la société.

Certaines de ces coutumes sont peut-être répugnantes mais la plupart ont un but parfaitement honorable. Ces cérémonies sont sanctionnées par la religion. Les détruire sans les remplacer par leur équivalent pratique laisse la société sans guide. Se résoudre à renoncer à l'initiation, c'est rompre avec la vie sociale de la tribu. Quand, au Basutoland, les missionnaires interdirent l'initiation pour leurs adeptes, ils rendirent légitime la réaction païenne unie à la résistance sociale. L'initiation est un rite qui marque le passage du groupe des adolescents dans celui des adultes. Elle est combattue par l'école de l'homme blanc. Les louanges des chefs récitées par cœur par les initiés, l'enseignement sexuel et tribal, la coutume, sont battus en brèche par le programme de l'Européen et sa nouvelle magie : lecture de caractères blancs sur fond noir, écriture de signes cabalistiques au stylographe. Par réaction contre les apports du civilisé, les centres de circoncision deviennent des lieux de résistance organisée. Ils fascinent et attirent la jeunesse par leur mystère.

De plus, nombreuses sont les tribus africaines qui prétendent que l'homme n'est véritablement homme que s'il a passé par l'épreuve de la circoncision. Les Basotho diront : « L'adolescent est un chien. Il ne sait pas manger proprement, car il n'est qu'un chien. S'il lui arrive malheur, personne ne se mettra en peine, car il n'est qu'un chien. Seule la circoncision et son rituel fera de lui un homme,

avec toutes les prérogatives inhérentes à son état d'homme fait ».

Les missionnaires sont arrivés avec un enseignement nouveau : « Même s'il n'est pas circonsis, l'homme est un homme. Il peut même être plus homme que le circoncis ». C'est sur ce chapitre que le conflit éclata, conflit qui dure depuis plus de cent ans. Les missionnaires soulignèrent que, désormais, seule comptera la circoncision du cœur.

Les convertis couvrirent les écoles d'initiation de leur sarcasmes. De leur côté, les défenseurs de l'héritage tribal insultèrent ceux qui, à leurs yeux, n'étaient que des traîtres aux coutumes ancestrales. De part et d'autre, on se combat, on se couvre mutuellement de quolibets moqueurs. Ceux de la circoncision déclarent : « votre incirconcision vous aveugle ! » — Les chrétiens proclament : « Votre paganisme vous perd ! »

Chaque année, c'est par centaines que garçons et filles fuient les quatre murs de leur école de village, pour affronter la période d'initiation qui fera d'eux des hommes et des femmes reconnus par la tradition.

Le mariage

Dans la question du mariage, comme dans d'autres domaines, il est impossible d'avoir une attitude uniforme pour toute l'Afrique.

Dans la tribu de Bobos (Dédougou, Hte-Côte d'Ivoire), les liens conjugaux sont flexibles, et la famille compte-elle des enfants ou non, il est courant que la femme parte avec le premier venu, après deux ou trois ans de vie commune avec son mari.

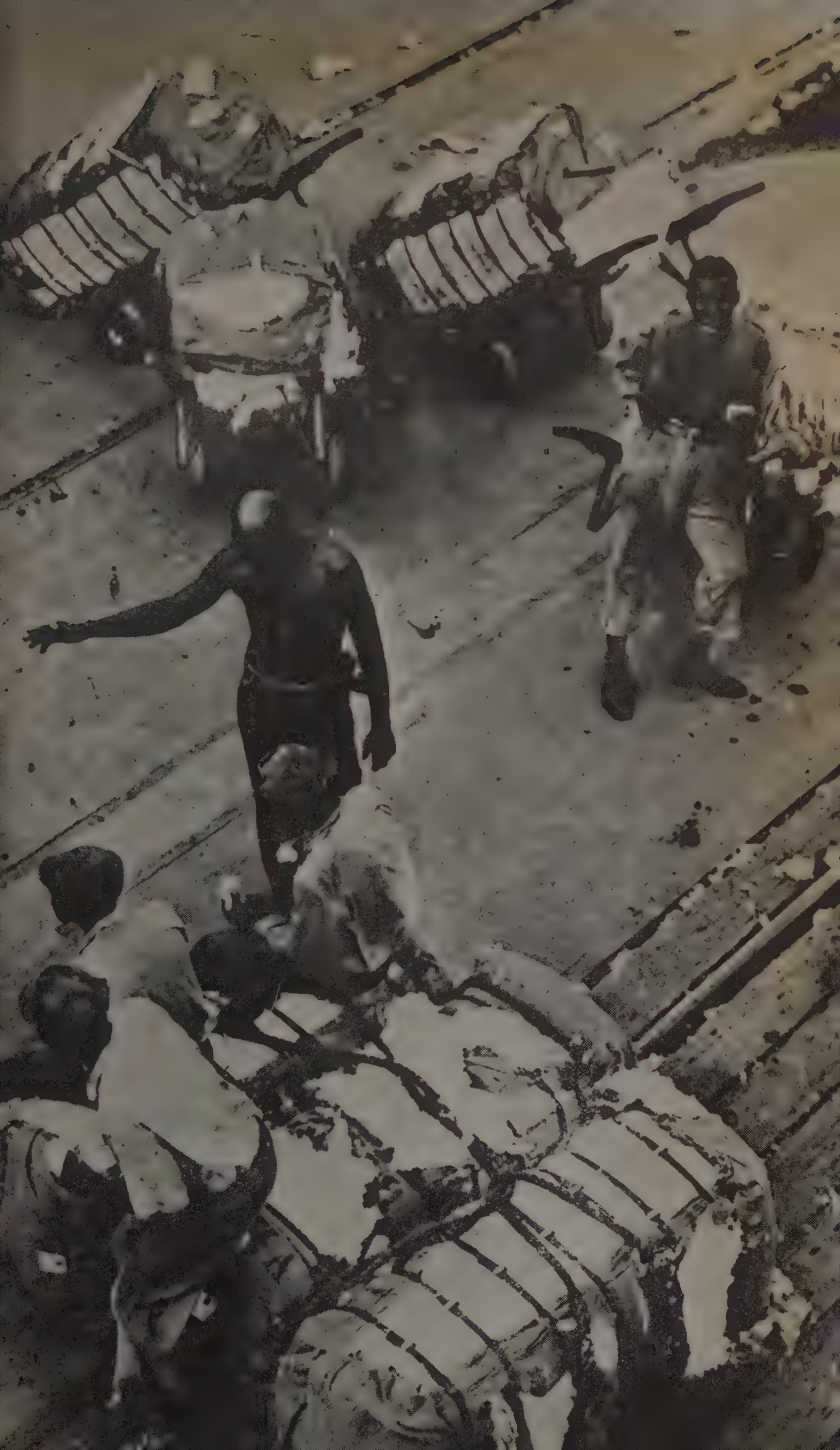
Sur le Haut Zambèze, parmi les Barotse, dans le dessein de consolider les liens du mariage également lâches, les missionnaires ont favorisé la dot, qui n'existait pas. Au Basutoland, au contraire, sous prétexte d'émanciper la femme liée au clan, la Mission s'est opposé au mariage par bétail. Cette discipline sévère est, du reste, constamment battue en brèche par le clan du marié, qui remet du bétail en cachette à la famille de l'épouse.

« Le mariage par bétail n'est pas un achat », me soulignaît dernièrement un mosotho. « Une personne ne peut pas être achetée, elle n'a pas de prix ; même si l'on verse des centaines de têtes de bétail. Le bétail est un témoignage

de reconnaissance de la famille qui reçoit la mariée. On remercie ceux qui l'ont élevée, qui l'ont entourée de soins depuis sa plus tendre enfance, qui ont veillé sur elle jour et nuit, qui l'ont vêtue et nourrie. Le bétail est un salaire pour la sueur dépensée par les parents. Ce salaire est celui versé par Jacob à Laban ou par Moïse à Jéthro ».

Soulignons que le mariage africain est une affaire réglée, en général, entre deux clans et non entre individus. La création d'un nouveau foyer est un événement capital qui met en branle le rituel domestique et suscite une série de nouveaux tabous. La société cimente l'union du mari et de sa femme et les force à se conformer à certaines obligations physiques, religieuses, économiques et domestiques. Le mariage africain est un rite de passage, il marque la transition de l'état de jeune homme ou de jeune fille à celui d'adulte. Il est l'entrée dans la communauté tribale, le passage d'un village à l'autre, d'un clan à l'autre. Il y a séparation et agrégation. Dès les fiançailles, les relations entre les deux clans des futurs époux sont réglées par des contacts mutuels exprimés par l'octroi de cadeaux et des services rendus.

Dans de nombreuses tribus, le mariage continue ses effets après la mort. Le conflit le plus courant, entre la coutume et les apports de l'Occident, survient au moment où l'avenir de la veuve doit se décider. La coutume veut qu'elle soit confiée au frère du mari défunt. Nous, civilisés d'Europe, considérons qu'elle doit être libérée de tout lien et doit garder ses enfants. Ceci est en contradiction flagrante avec la coutume. La tradition indigène veut que, lors de son mariage, la femme quitte son groupe pour être agrégée au groupe de son mari. Son propre groupe reçoit en compensation de ses services le bétail, et de nos jours de l'argent. Quand son mari meurt, elle continue à appartenir au clan du mari. La sortir de ce clan et la renvoyer chez ses parents impliquerait la restitution de la dot. Laisser la veuve sans attache avec un groupe serait pour la société noire une véritable abomination. La dot du mariage fut déboursée en partie par le frère du défunt. Il a donc les responsabilités d'un tuteur envers la veuve. Mais ses devoirs ne s'arrêtent pas là. La femme est toujours mariée à son époux, qui vit dans le monde des Esprits. Le devoir du frère est de lui susciter une progéniture, ainsi qu'au clan, puisqu'il est du même sang et de la même chair. Ce faisant, il n'épouse pas la femme ; elle va simplement à lui comme à son mari, car





DEUX AMÉRICAINS REVENANT DU TRAVAIL.

elle appartient au clan et le beau-frère agit pour le défunt. C'est ainsi que le mariage africain se prolonge au-delà de la mort elle-même.

On n'obtenait pas facilement le divorce en Afrique. Seules la stérilité et l'impotence étaient considérées comme raisons suffisantes pour une séparation ; ceci tient compte du but même du mariage pour les Noirs : la procréation. Jusqu'à l'époque récente où la coutume dégénéra, le divorce était inconnu en Afrique après la naissance du premier enfant.

L'eupéanisation croissante bat en brèche le mariage entre groupe ethniques et le ramène sur le plan individuel. De nos jours, on a tendance à imposer un prix à une épouse : telle jeune fille éduquée reviendra plus chère que telle paysanne sans culture. Le monayage du mariage a également contribué à détruire la signification originale de la dot. Autrefois celle-ci consistait en bétail, en houes, ou autres articles utiles qui pouvaient effectivement servir la cause du clan. L'argent versé de nos jours suggère immédiatement l'idée d'un achat. Dans certaines tribus les résultats sont désastreux : le critère de la richesse a remplacé celui de l'âge. L'homme riche offre plus d'argent pour une fille que le pauvre. Le riche a de nombreuses femmes et le pauvre n'en a aucune ; la polygamie augmente, tandis que le célibat forcé est le lot d'un grand nombre de jeunes gens. Inévitablement l'immoralité fleurit.

Le mariage européen est trop individualiste aux yeux du noir. L'absence de sanctions sociales contribue à relâcher les liens d'un mariage contracté en marge des deux clans. Le mariage officiel chez le magistrat, enregistré sans consultation préalable de la communauté, a peu de valeur aux yeux du Noir. Aucune sanction sociale ne peut éviter le divorce, suite normale de ce que l'Africain d'autrefois considérerait comme une comédie.

Comme le disait Eboué : « Sous prétexte que la femme n'était pas assez libre avant le mariage, nous lui avons donné, par notre répugnance à poursuivre l'adultère et notre facilité à prononcer le divorce, une liberté tout à fait excessive dans le mariage, ce qui est le meilleur moyen de détruire la famille ».

Prolétarianisation — Détribalisation — Démoralisation

Les dangers sont nombreux dans ces pays où l'industrie naissante emploie une main-d'œuvre abondante, bon marché

et incapable de se protéger contre les abus. Le principal atout de l'industrie africaine est son prix de revient extrêmement bas, qui lui permet de rivaliser avec l'industrie américaine ou européenne sur les marchés internationaux. Il existe bien des syndicats ouvriers dont l'idéal est la conquête d'un « standard de vie » minimum pour leurs membres, mais leur influence reste encore secondaire. Pour les Noirs d'Afrique il y a un conflit violent entre leur façon traditionnelle de vivre et l'existence misérable d'un prolétariat industrie. Les privations, l'isolement, l'injustice sont d'importation récente en Afrique. Il est inévitable que ce brassage de races, de tribus, de cultures diverses dans le creuset de l'industrie moderne, amène pour l'Afrique la perte de sa structure sociale et économique.

La collecte des produits de la forêt, à la guise du Noir, a été remplacée par une pression sans pitié exercée sur des salariés. Ceux-ci sont déplacés d'un territoire à l'autre, astreints à vivre sous des climats nouveaux, à manger des aliments jusque-là inconnus, à travailler dur, avec régularité, alors que ce régime nouveau leur est parfaitement étranger.

Dans l'Union Sud Africaine qui offre un exemple typique de cette évolution, la société est divisée en deux groupes étanches : le groupe supérieur est constitué d'européens dont la civilisation et le confort reposent largement sur le travail d'un groupe inférieur constitué par les Noirs. Ce second groupe rassemble des centaines de milliers d'hommes, recrutés dans toute l'Afrique Australe, arrachés à leur famille, à leur tribu. Parqués dans de vastes casernes ou dans des villes indigènes sciemment éloignées de l'agglomération européenne, ils ne peuvent circuler librement sans exhiber à tout venant leur passeport maculé. Les gages sont restés extraordinairement bas ; aucune législation sociale ne défend les intérêts matériels et familiaux de l'ouvrier noir.

En août 1947, au Transvaal, les ouvriers blancs du bâtiment se sont mis en grève pour une augmentation de salaire. Pendant les semaines de chômage volontaire, ils ont été entretenus par leurs organisations syndicales. Les 15.000 noirs, travaillant avec ces ouvriers européens, ont été mis au chômage forcé, sans allocation de chômage, simplement condamnés à mourir de faim, en attendant la fin de la grève des Blancs. Une telle situation ne pourra, à la longue, que créer des remous sociaux désastreux.

Dans ces centres urbains industriels, le chef de tribu ou

de clan a disparu, la vie tribale est brisée ; les initiations ancestrales ont été abandonnées ; le mariage n'est plus réglementé ; les veuves sombrent dans la prostitution qui n'existait pas autrefois.

Alors que du temps du roi Moshesh, en 1840, les Basotho ne concédaient le droit de boire de la bière forte qu'aux fous, aux infirmes et aux vieillards — les inutiles du peuple — dans les cités industrielles qui ont bourgeonné autour des mines d'or de Johannesburg, l'alcoolisme des adultes et jeunes atteint des proportions effarantes.

L'avenir

L'Africain vient chaque jour en contact plus étroit avec notre civilisation. Chaque année il voit de plus en plus clairement les avantages de certaines de nos créations. A moins qu'il ne puisse choisir de lui-même, parmi ces créations, celles qui lui seront utiles, et repousser les autres, il ne restera qu'un imitateur sans génie.

Les civilisations africaines seront progressivement détruites pour faire place à une adoption confuse d'apports étrangers que les masses n'auront ni le temps ni la base suffisante pour digérer.

Dans certaines parties de l'Afrique ce processus est déjà en train. Bien qu'il y ait du terrain perdu, il n'est pas perdu irrémédiablement, mais le temps presse. Il est encore temps que nous accordions à l'Africain une culture suffisante pour lui permettre de juger, d'adopter, de transformer, ou de rejeter. Il nous faut la coopération des peuples africains eux-mêmes. Il n'existe aucune race qui puisse se développer sous la botte étrangère. Nous faisons confiance à la race africaine ; elle possède les possibilités d'atteindre au même développement mental que la race européenne. Il n'y a aucune preuve scientifique qui contredise notre position.

Nombreux sont les Africains qui, en tant qu'individus, ont apporté à leur pays leur contribution de valeur, après avoir acquis une culture occidentale, malgré notre carence et la pauvreté de nos écoles en Afrique.



OISEAU DE BRONZE,
FOUNIBAM (CAMEROUN)

L'Afrique s'interroge ?

SUBIR OU CHOISIR ?

Léopold-Sédar SENGHOR

à Emmanuel Mounier

C'ÉTAIT à Kaone, l'ancienne capitale du royaume du Saloum, aujourd'hui maigre et miséreux village. C'était à Kaone, à quelques kilomètres de Kaolack, le chef-lieu du cercle, l'orgueilleuse capitale de l'arachide, vêtue d'étoffes éclatantes et de cris forains. Comme une courtisane d'après-les-deux-guerres. Nous prenions le frais au soleil couchant après une journée harassante. Nous nous reposions sur les bords du Saloum. Délice des pieds tout à l'heure dans l'eau ! Et, en face, l'île « Kouyong » ainsi prononcent les Noirs. Ce qualificatif, sans doute parce que plantes et animaux y vivent en paix, loin du bruit des machines, des bavardages politiciens, des combinaisons financières.

Nous parlions de Kaone, de la gloire des rois, des mœurs anciennes, des chants et des danses, de toutes les choses belles que disent nos griots. Et de la mort de Kaone sous les coups conjugués des musulmans et des chrétiens. De grands noms de batailles faisaient écho à nos propos. Mais l'Europe nous poursuivait ; elle forçait notre attention à la terrasse du « Bar Niçois » où nous devisions. Le tenancier, un brave homme au demeurant, un tantinet paterna-

liste — « Moi, Monsieur, je suis négrophile » — voulait absolument nous « jouer de la musique » et il parvint à nous infliger quelques disques nasillards et à souhait sentimentaux.

L'Europe nous poursuivait jusqu'ici. Il fallait la subir, nous et jusqu'aux ombres paisibles de nos rois. La « mission civilisatrice », « le fardeau de l'homme blanc », tout le monde nous en avait parlé depuis notre enfance : instituteurs et professeurs, missionnaires et « commandants », M. Jules Romains et M. Maurice Chevalier. Paroles si souvent prononcées d'un ton si peu civil, d'une bouche brutale. Et comment ne pas acquiescer devant une assurance si superbe : « Oui, mon Commandant ! ».

Et cependant, à la réflexion, il n'y a pas là que formule hypocrite. Et, si nous convenons que la civilisation est enrichissement, nous reconnaitrons que l'Afrique Noire, au contact de l'Europe, s'est civilisée, plus exactement qu'elle opère une renaissance.

Car aujourd'hui, les grandes endémies tropicales sont en recul, la population s'accroît rapidement, et les enfants poussent comme l'arachide cette année au Sénégal, dru ; les cheminées percent les toits des villes, les trains traversent les forêts, jadis vierges, que survolent les avions ; le camion sur les routes, a remplacé le porteur ; un seul tracteur battra demain la fraternité de cent jeunes hommes, ardents au son du tam-tam ; et le maître du champ a tué son taureau le plus gras. L'Europe nous a enrichis avec ses machines ; elle a fait mieux, elle nous a enrichis de sa technique.

Il ne s'agit pas là des mêmes richesses. La technique est du domaine de l'esprit. Elle est certes une sorte d'instrument, mais instrument d'autant plus précis et puissant qu'il est moins matériel. L'Europe a développé en nous l'esprit critique, qui est méthode plus qu'invention. Levy-Bruhl fait de l'invention une vertu essentielle du « primitif ». Aussi bien l'esprit critique est-il avant tout discernement, compréhension objective des éléments du problème. Mais il y a plus chez l'Européen, il y a cette flamme, cette chaleur qui sous-tend la méthode et force la solution. L'apport de l'Europe en ce domaine, j'y pensais l'autre jour en écoutant, à un congrès tenu précisément à Kaolack, le discours aigu d'un jeune sénégalais. Avec une dialectique remarquable, celui-ci décelait et dénonçait les maladies européennes qui déjà empoisonnaient notre vie politique : individualisme, hypocrisie, sophistique, etc... Quel progrès ! les armes de

domination, instruments de libération ! J'y pensais encore en relisant, hier, les contes de Birago Diop dont la phrase allie si heureusement la verte sobriété wolove à la légèreté française.

Et je sais bien que les seules valeurs matérielles et techniques n'épuisent pas le concept de civilisations, que la civilisation repose essentiellement sur les valeurs morales, plus exactement qu'elle est l'équilibre, « l'accord conciliant » entre les deux ordres de valeurs. Et nous entendons qu'équilibre et accord ne signifient pas égalité mathématique, mais ordination, mais bien subordination de l'économique et du technique au spirituel dans la recherche des fins. Cela ne nous empêche pas de poser l'antériorité de la matière définie comme monde objectif, et qu'elle soit un facteur essentiel dans l'édification de l'humanisme du XX^e siècle.

Tout cela pour dire que nous ne pouvons confondre colonisation et progrès moral. Aussi bien est-ce dans ce dernier domaine que les « bienfaits de la colonisation » sont les moins évidents. Ils sont cependant réels. Et d'abord nul ne niera que la conscience, qui éclaire la vie morale, n'en soit un des éléments les plus importants. Et même cette tension de l'âme, cette flamme d'émotion qui en est le centre, si intense qu'elle soit chez le Nègre, reste pour ainsi dire inactive, inemployée. Le Mahatma Gandhi l'a noté depuis longtemps déjà, la vertu essentielle de la morale chrétienne, partant européenne — et le communisme lui-même en a hérité — est qu'elle est charité, c'est-à-dire vertu, action. Cette morale, il faut la chercher dans les écoles, les dispensaires et hôpitaux qui couvrent l'Afrique d'un filet dont les mailles se resserrent chaque jour davantage plutôt que dans les sermons souvent fades des missionnaires et les creux discours des officiels.

Ces idées que voilà, souvent je les ai agitées en moi-même, souvent avec un ami ou l'autre, essayant à chaque fois de voir plus clair dans ce problème fondamental. Nous avons dû « dompter notre fierté » selon l'expression du poète négro-américain et oublier les souffrances anciennes pour rendre justice à l'Europe et reconnaître sa nécessité. Toujours cependant se pose la même question. Allons-nous subir l'Europe, nous laisser passivement « assimiler » ? « Le fardeau de l'homme blanc » ne risque-t-il pas d'être, pour nous, plus qu'un fardeau, un poids qui nous étouffe ? Cette civilisation, aujourd'hui divisée, n'est-elle pas, pour le Blanc lui-même, au lieu d'épanouissement, un facteur

déterminant de déréalisation ? Tour à tour, marxistes et chrétiens portent témoignage contre elle.

En tout cas, en Afrique Noire, telle qu'elle apparaît, à nos yeux anxieusement interrogateurs, elle est faite de contradictions voire de reniements, comme ces animaux monstrueux de mon enfance qui dévoraient leurs petits.

Certes l'Afrique noire est un pays à faible densité ; certes sous l'action efficace du Service de Santé, le chiffre de sa population monte comme un jeune bambou. Ce que l'on oublie, c'est que cette terre a été, pendant trois siècles, livrée à la cupidité sanguinaire des négriers ; c'est que, sous l'action meurtrière du Blanc, 10 millions de ses enfants ont été déportés pour le S.T.O. des îles et des Amériques, que 200 millions sont morts dans les chasses à l'homme. Ce que l'on oublie d'une façon générale, c'est que chaque « bienfait de la colonisation » a eu son revers. Et ce n'est pas là un principe posé ni déduit à priori, mais un fait. Ainsi, les usines, les mines, les chemins de fer, qui se sont révélés les meilleurs propagateurs des maladies. Je parlerai aussi des paysans sénégalais qui, au dire du professeur Auguste Chevalier, de l'Académie des Sciences, permettent aux grandes compagnies de gagner, chaque année, des centaines de millions de francs-or, sans autres résultats pour eux-mêmes que d'appauvrir leurs terres et de rester aussi miséreux qu'il y a cinquante ans.

J'irai plus loin. La supériorité technique de l'Occidental est incontestable, et son apport dans ce domaine doit être accueilli sans réserve, encore que la logique, la méthode classique de l'Occident, se révèle, aujourd'hui, un instrument assez grossier par rapport à la dialectique, dont on peut discuter par ailleurs les origines européennes. Ce que je veux dire, c'est que l'Europe ne nous enseigne que l'outil et l'ardeur au travail de l'ouvrier ; elle ne nous garantit ni son goût, ni sa conscience professionnelle. Et l'on doit se demander ce que vaut l'esprit critique sans sens artistique ni sens moral. Personne ne nie ces deux dernières valeurs à l'Européen ; je doute qu'il soit ici un maître infailible.

La lecture du dernier manuscrit de Mme Marthe Arnaud m'a beaucoup troublé, d'autant que ce qu'elle a constaté en Afrique du Sud, je l'ai vu en Afrique Occidentale. Donc Mme Arnaud va faire paraître un recueil de textes bantous qu'elle intitule : *Ecoutez penser l'Afrique*. Ces textes se divisent en deux groupes : ceux d'avant et ceux d'après « la libération ». La libération anglaise a consisté à supprimer

la corvée annuelle que chaque sujet devait accomplir pour le Roi dans un service public. Ce qui a permis aux Blancs de recruter plus facilement des travailleurs, « volontaires forcés », pour les compagnies minières. Pour en revenir à nos textes, les premiers révèlent, au dire même de Mme Arnaud les qualités traditionnelles de la littérature négro-africaine : imagination créatrice, concision et rythme. Dans les textes « modernes », l'imagination fait place au trait d'esprit, la concision aux développements rationnels qui étouffent chant et rythme. Et la morale est celle de l'argent dont l'astucieux lièvre se fait le protagoniste.

Ces faits sont significatifs ; encore une fois ils ne laissent pas d'être troublants. Je pourrais invoquer d'autres témoignages, dont celui du grand critique d'art, Elie Faure. « Il y a, disait celui-ci, des masques nègres dont rien ne surpasse la beauté, c'est-à-dire l'harmonie des lignes et des volumes, encore que les œuvres d'un Michel-Ange, par exemple, soient plus chargées de pensées. Car pour importante que soit la réflexion méthodique en art et en morale, elle n'y est pas un élément déterminant ». Il n'est pas question de se dédire : écoles et hôpitaux témoignent beaucoup plus en faveur de l'Europe que les spéculations de ses docteurs les plus grands. Mais l'essence de la vie morale est dans son intériorité. C'est cette flamme du dedans, qui est d'autant plus intense et pure qu'elle n'a point je ne dis pas d'aliments extérieurs, mais d'activité extérieure ; qu'elle reste en quelque sorte gratuite, avec ferveur. Intense, fervente piété qui lie le paysan noir à ses semblables et à Dieu par le rite : gestes, paroles et musique — choses vaines pour les bâtisseurs des babels modernes.

La terre s'était refroidie, le vent s'était levé. léger ; il y avait longtemps que nous nous étions tus à la terrasse du « Bar Niçois » sur les bords du Saloum. Et j'en étais là de mes réflexions. Complexité du problème, comme de la vie. Fallait-il céder au découragement ? Traverser, nous aussi, le bras-de-mer natal pour nous réfugier dans l'île Kouyong avec les mânes des Anciens ? Fallait-il céder à la tentation du désespoir comme après ces trois années de « Khâgne » au bout desquelles l'Europe m'avait appris à douter d'elle et qu'elle ne m'apportais pas une recette universelle, mais une simple méthode ? L'Europe avait donc ses « ombres » et ses « clartés », comme notre Afrique Noire. Dargui N'Diaye, paysan du Ndiambour, rejoignait ici le professeur Th. Monod. Car N'Diaye, mon camarade de captivité, me

disait un jour en conclusion d'une discussion sur la civilisation européenne : « *Nyô nu epe xêl, nô lén epe fit* » : « Ils ont plus d'esprit que nous, nous avons plus d'âme qu'eux ». Et les sentinelles allemandes nous surveillaient d'un œil superbe.

Voilà le problème posé. Pourquoi ne pas unir nos clartés pour supprimer toute ombre ? Ou, pour employer une image familière, pourquoi, cultivant notre jardin, ne pas greffer le scion européen sur notre sauvageon ? Vertu des civilisations métisses. Il est significatif que les grandes civilisations aient été métisses. Des noms prestigieux se pressent dans ma mémoire : Sumer, l'Egypte, la Grèce. Plus près de nous, le Brésil, les Etats-Unis d'Amérique, l'U.R.S.S. éclairent notre route, notre espoir. L'Union Française est née ! la chose n'est pas nouvelle si l'expression l'est. A la croisée des races et des routes, la France ne doit ses multiples renaissances qu'aux apports extérieurs. Voilà que depuis un siècle les alluvions « barbares » des races de couleur engraisent ses terres. Féconde leçon que celle de Paris défiant Hitler et devenant, sous l'occupation, véritablement la capitale des arts.

Elle n'était plus étrange notre réunion d'hommes divers et fraternels : deux musulmans et deux chrétiens ou trois Nègres et un Blanc. Les deux musulmans, dans une situation critique, m'avaient fait un bouclier de leurs corps ; je leur avais confié l'éducation civique de ma province natale. de plus de cent mille paysans sérères sur une terre d'un seul tenant où poussent de blancs clochers parmi les palmes Le Blanc, tout à l'heure solitaire, avait arrêté sa « musique », sentant la gravité de l'heure et du lieu. Il avait lié commerce avec nous et s'était assis à notre table.

Image de l'Union Française, qui sera plus qu'un système économique, mieux qu'une dictature ou même un compromis politique, une symbiose de cultures, un nouvel humanisme à l'échelle de l'univers. Nous aurons renoncé à un orgueil fratricide, à une pureté stérile, sinon impossible. Nous rebâtirons Kaone, avec l'aide de l'Européen converti à l'Afrique et qui aura gardé le génie de sa race. Kaone ne sera plus un misérable village, plein des seuls fantômes royaux ; ce sera une banlieue « en dur » bruisante d'usines. Mais son cœur continuera de battre au rythme du poème nègre, au rythme du tam-tam que l'on entend, assourdi, du côté de Kaolack.

Nous aurons choisi librement, musulmans et chrétiens,

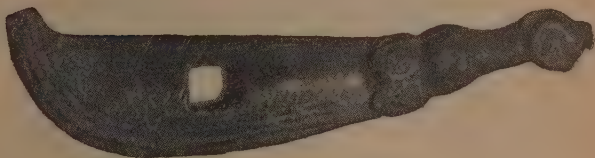
Nègres et Européens. Pour notre peuple et chacun pour soi-même. C'est dire que notre Union Française sera également à la mesure de l'homme, car il ne peut y avoir civilisation sans cette vie personnelle qui est équilibre intérieur, équilibre fragile, instable, toujours à réaliser. Là est précisément la grandeur de l'homme. Me sera-t-il permis de finir en évoquant une expérience personnelle ? Je songe à ces années de jeunesse, à cet âge de la division où je n'étais pas encore né, déchiré que j'étais entre ma conscience chrétienne et mon sang *sérère*. Mais étais-je *sérère*, moi qui portais un nom malinké — et celui de ma mère était d'origine peule ? Maintenant, je n'ai plus honte de ma diversité, je trouve ma joie et mon assurance à embrasser d'un regard catholique tous ces mondes complémentaires.

Ainsi, songeais-je à la terrasse du « Bar Niçois », sur les bords du Saloum « et nous goûtions la douceur d'être différents et ensemble ».



LES ILLUSTRATIONS DE CE NUMÉRO SPÉCIAL DE « PRÉSENCE AFRICAINE » ONT ÉTÉ PERMISES GRÂCE AU CONCOURS DU SERVICE PHOTOGRAPHIQUE DE L'AMBASSADE DES U.S.A. A PARIS, POUR LES HORS TEXTES DES PAGES 368, 369, 432 ET 433. LES DOCUMENTS D'ART DES PAGES 16, 17, 64, 65, 176, 240, 305, 320, ET LES REPRODUCTIONS DE TISSUS AFRICAINS SONT DUS A L'OBLIGEANCE DE M. CHARLES RATTON, COLLECTIONNEUR, 14, RUE DE MARIGNAN A PARIS. LES HORS TEXTES DES PAGES 48, 49, 96, 97, 112, 113, 144, 145, 193, 321, 336, 337, 384, 385, PROVIENNENT DES ARCHIVES DE « MISSI PHOTO », 35, RUE DE SÈVRES A PARIS.

LES HORS TEXTES DES PAGES 192, 256, 257 ET 289 SONT DES REPRODUCTIONS DE CLICHÉS DE MADAME CH. LE CŒUR, CEUX DES PAGES 160, 161, 177, 208, 209, 224, 225, 241, 288 ET 304, DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'AFRIQUE NOIRE A DAKAR, (PHOTOS LABITTE).



LES CULS DE LAMPE ET DESSINS DES PAGES 1, 3, 23, 47, 51, 52, 55, 56, 58, 60, 78, 93, 94, 106, 107, 122, 132, 148, 158, 167, 187, 199, 260, 270, 296, 306, 322, 345, 382, 392, 424 ET 436, SONT DES REPRODUCTIONS DE DESSINS FOURNIS PAR L'INSTITUT FRANÇAIS D'AFRIQUE NOIRE A DAKAR.

LES REPRODUCTIONS DE POIDS DE LA CÔTE D'IVOIRE DES PAGES 7, 22, 30, 70, 131, 140, 157, 166, 184, 196, 201, 204, 239, 248, 259, 269, 305, 321, 332, 343, 381, 391, 402, 408, 423, 443 ET 445 NOUS ONT ÉTÉ AIMABLEMENT PRÊTÉES PAR M. JACQUES LUGAN, COLLECTIONNEUR A ARLES-SUR-RHÔNE.

Cet exemplaire
constitue la huitième et neu-
vième livraison de la Revue « Présence
Africaine ». Il a été tiré sur les presses de
l'Imprimerie Union, 13, rue Méchain à Paris.
Les reproductions des photographies et dessins
ont été exécutés par Mansat, Photographeur, rue
Hallé à Paris. La couverture et le papier couché
des hors-textes ont été fournis par la papeterie
Prioux à Paris. Les cinq mille exemplaires du tirage ont
été imprimés sur un bouffant de la papeterie de Mou-
lin-Vieux à Pontcharra (Isère). Dix exemplaires hors
commerce ont été tirés sur vélin Pur fil Lafuma
des Papeteries Navarre et cent exemplaires sur le
papier Alfama des papete-
ries du Marais et Sainte-
Marie, Paris. Documents
recueillis et maquette M
par Marcel Souchier. ars
Pour le compte des 19
Éditions Africaines 5
16, rue Henri- 0
Barbusse, Paris
Alioune Diop
directeur-
gérant
Janvier

C'est avec une profonde douleur qu'au moment de signer le « bon-à-tirer », nous apprenons la mort subite d'**Emmanuel Mounier**, membre de notre Comité de Patronage et Directeur Fondateur de la revue « Esprit ».

C'est un des esprits les plus distingués, les plus lucides et les plus nobles de l'Europe qui disparaît. Nous publierons prochainement sous la plume d'Alioune Diop, un article consacré au témoignage de Mounier sur le Monde Noir.

Pour l'instant, nous ne pouvons que dire notre regret sincère de la disparition d'un des rares européens dont la vitalité essentielle est un gage d'espoir pour les hommes qui souffrent, les classes et les races opprimées, une chance de salut et de grandeur pour tout homme, quel qu'il soit.

PRÉSENCE AFRICAINE.



EMMANUEL MOUNIER.

LA REVUE INTERNATIONALE

REVUE TRIMESTRIELLE



Comité de Direction :

JACQUES CHARRIÈRE, CHARLES BETTELHEIM, CHARLES
DELASNERIE, GILLES MARTINET, PIERRE NAVILLE.

Directeur : Pierre NAVILLE

Prix : 130 francs.

22

Avril-Juin 1950

Au Sommaire :

P.N. — Problème français.

PIERRE NAVILLE. — Changements de la structure
professionnelle et sociale en France.

MATÉRIALISME ET PHILOSOPHIE

GEORGES PLEKHANOV. — La signification de Hegel.

LESLIE A. WHITE. — La théorie de l'ethnologie.

PIERRE NAVILLE. — I. Un matérialisme progressiste.

II. La philosophie américaine et le matérialisme.

CHARLES DELASNERIE. — Du Père Desroches à
Diderot.

CHRONIQUE ET NOTES

GEORGES SÛTER. — Le mystère des technocrates.

G. DE SÈDE. — Une pseudo-sociologie du communisme.

MARTIN ROUX. — L'esthétique sans paradoxe de
Diderot.

LIVRES — REVUES — MEMENTO

Un an (4 numéros), France, 500 frs — Étranger, 650 frs

Compte chèque postal : Paris-5983-46

ÉDITIONS DE MINUIT

Dépositaire général

75, Boulevard Saint-Germain, PARIS-6^e

LA REVUE DU JAZZ

Organe Officiel du Hot Club de France

Revue mensuelle

publie des articles d'Hugues
PANASSIÉ, Madeleine GAUTIER
Georges HERMENT, etc. — Tous
les disques de jazz y sont étudiés,
chroniques, études, etc.

Directeur : Jacques BOULOGNE
Rédacteur en chef : Hugues PANASSIÉ

40, BOULEVARD MALESHERBES — PARIS VIII^e

Le numéro 90 fr. - 10 numéros 810 fr. - Étranger 1.100 fr.

LA TOUR DE FEU

REVUE INTERNATIONALE DE CRÉATION POÉTIQUE

Rappelle ses plus célèbres numéros spéciaux :

RECONNAISSANCE A SUPERVIELLE (Regains 1938).....	60 frs
SILENCE A LA VIOLENCE (N° 24-25).....	60 frs
CONTRE L'ESPRIT DE CATASTROPHE (N° 26).....	75 frs
DROIT DE SURVIVRE (N° 27).....	100 frs
LA TÊTE ÉPIQUE (N° 28).....	100 frs
JARNAC ET SES POÈTES (N° 29-30).....	200 frs
NE CHERCHEZ PAS LA LUNE (N° 31).....	100 frs

et son Anthologie poétique parmanente — tirée par
feuillet sur sa presse à bras — qui groupera bientôt
plus de cent poètes dans une recherche fraternelle
de la paix des profondeurs.

Vient de paraître un important Numéro indispensable pour la connaissance
de la poésie et de ses pouvoirs en 1950 : N° 32..... 150 frs

SIGNIFICATION DE LA POÉSIE EN FRANCE

PIERRE BOUJUT, JARNAC (Charente) — C.C.P. Bordeaux 513.99

A paraître fin avril

LA TUNISIE

*Un volume in-8 raisin de 300 pages
enrichi de lettrines, culs de lampe
et bandeaux, cartes et croquis et de
nombreux hors texte 500 frs*

“CAHIERS CHARLES DE FOUCAULD”

41, rue de la Bienfaisance, Paris-VIII^e — C.C.P. PARIS 6350-05

CHRISTIANISME SOCIAL

**REVUE SOCIALE ET INTERNATIONALE
POUR UN MONDE CHRÉTIEN (57^e année)**

Directeur Jacques MARTIN



Recherche les synthèses nécessaires de la foi chrétienne avec les exigences
économiques, sociales et spirituelles du monde moderne,
elle publie 6 numéros par an

Dans le numéro janvier-février 1950 :

LA LAICITÉ SCOLAIRE

- avec les échos de La Commission Philip par P. Ricœur.
« Notre position sur la question scolaire », avec les Professeurs Arbousse-
Bastide, Jacques Bois, Pierre Poujol et
« Le conflit scolaire aux États-Unis » par André Monnier.

Dans le numéro mars-avril :

LES COMITÉS D'ENTREPRISE ET LA RÉFORME DE L'ENTREPRISE

avec Georges Vidalenc, Raoul Crespin, Georges Lasserre, professeur d'éco-
nomie politique, rapporteur de cette question au Conseil Économique,
et un groupe de syndicalistes et de patrons.

Prix de l'Abonnement : 800 frs — CCP. Paris 6437-54

Numéro spécimen au 52, rue de Londres, Paris 8^e

LE MONDE NON CHRÉTIEN

Revue Internationale des Pays de langue Française
et des Pays Latins

trimestrielle

contribue à toute étude tendant à

Dégager, face aux civilisations Chrétiennes, les
valeurs propres des civilisations non chrétiennes

UNION FRANÇAISE : 500 Fr.

ÉTRANGER : 700 Fr.

L'EXEMPLAIRE DE 128 PAGES : 130 Fr.

Direction : 59, rue Claude-Bernard, PARIS (Ve)

Administration : 17, rue Saint-Antoine, PARIS (IVe)

C.C.P. : Paris 5695.00

DIRECTEUR M. LEENHARDT

Z A Ï R E

*Est la grande revue congolaise,
une des plus importantes publications coloniales,
la revue de vulgarisation scientifique des questions africaines*
publiée en Belgique, par les Editions Universitaires,
sous la direction de Professeurs
des Universités de Louvain et d'Anvers.



ZAIRE EST PUBLIÉ CHAQUE MOIS (AOUT ET SEPTEMBRE EXCEPTÉS)
EN FASCICULES DE 120 PAGES, FORMAT 15 × 24



Abonnement annuel :

Belgique..... 275 fr. belges

Congo Belge 300 fr. »

Etranger..... 325 fr. »

Un numéro spécimen est envoyé sur demande

Éditions Universitaires, 163, rue du Trône, Bruxelles

ESPRIT

est une bibliothèque permanente

SES ENSEMBLES, SES NUMÉROS SPÉCIAUX

Octobre 46	: L'apprentissage	100 Fr.
Janvier 47	: Documentaire atomique.....	100 Fr.
Août 47	: Y a-t-il une justice en France ?.....	100 Fr.
Octobre 47	: Cette année à Jérusalem.....	100 Fr.
Février 48	: Dossier Madagascar.....	100 Fr.
Mars 48	: La grève est-elle anachronique ?.....	100 Fr.
Avril 48	: Le plan Marshall et l'avenir de la France.....	125 Fr.
Mai-Juin 48	: Marxisme ouvert contre marxisme scolastique..	200 Fr.
Juillet 48	: La civilisation du Digeste.....	100 Fr.
Août 48	: Cahier Nicolas Berdiaeff.....	80 Fr.
Octobre 48	: Interrogation à Malraux.....	120 Fr.
Novembre 48	: Les deux visages du Fédéralisme européen	140 Fr.
Décembre 48	: Cahier Bernanos.....	140 Fr.
Janvier 49	: L'incivisme	140 Fr.
Février 49	: Révision du Pacifisme.....	140 Fr.
Mars-Avril 49	: Propositions de paix scolaire.....	200 Fr.
Octobre 49	: Suite au précédent.....	140 Fr.
Mai 1949	: En quête du théâtre.....	140 Fr.
Juillet 1949	: Dernières chances de l'Union Française.....	170 Fr.
Septembre 49	: Littérature de Dérision ou de Résurrection ?...	140 Fr.
Novembre 49	: Les démocraties populaires.....	170 Fr.
Décembre 49	: Balzac vivant.....	140 Fr.
Janvier 50	: Les carrefours de Camus.....	140 Fr.
Février 50	: Yougoslavie, révolution contestée.....	140 Fr.
Mars 50	: Médecine, quatrième pouvoir ?.....	200 Fr.
Avril 50	: Humanisme contre guerres coloniales.....	140 Fr.
Mars 50	: Armée française.....	140 Fr.

Vous pouvez recevoir chacun de ces numéros en envoyant,
avec votre commande, le montant de son prix :

27, Rue Jacob, PARIS VI^e — C. C. P. Paris 1154-51

POUR CONNAITRE NOS POSITIONS, LISEZ :
Emmanuel MOUNIER : LE PERSONNALISME
Collection « Que sais-je »..... 90 Fr.

Fr. PROKOSCH
Franz KAFKA
etc...

L. S. SENGHOR
B. FLECHTMAN
etc...

JANUS

REVUE BILINGUE
DE LA JEUNE POÉSIE
FRANÇAISE ET AMÉRICAINE

publie chaque mois

**LES PLUS AUTHENTIQUES POÈTES
DES DEUX CONTINENTS**

Le numéro : 120 frs.

ÉDITIONS SOMOGY
91, RUE DE SEINE, 91
PARIS - VI°

DIRECTEURS
DANIEL MAUROC
ELLIOTT STEIN

Depuis vingt-cinq ans en tête du mouvement missionnaire,

LE BULLETIN DES MISSIONS

publie chaque trimestre :

- DES ARTICLES DE FOND, DES NOTES ET DOCUMENTS.
- UNE CHRONIQUE D'ACTUALITÉ SUR UN DES GRANDS TERRAINS D'APOSTOLAT : AFRIQUE NOIRE, INDE OU EXTREME-ORIENT.
- UNE RECENSION CRITIQUE DES PRINCIPAUX OUVRAGES MISSIONNAIRES,
- DES ILLUSTRATIONS HORS-TEXTE.

Abonnement :

Belgique, Congo Belge et Luxembourg :	100 fr. belges
France :	600 fr. français
Autres pays :	110 fr. belges

Spécimen gratuit sur demande

Abbaye de Saint-André-lez-Bruges, Belgique

Principaux chapitres de :

L'ART NÈGRE

Présence Africaine n° 10

ce prochain cahier de « Présence Africaine » sera établi avec la collaboration de nombreux critiques d'art, peintres, sculpteurs d'Amérique, d'Afrique et d'Europe...

- Rencontre de deux sensibilités - Accueil de l'Europe au seuil du XX^e siècle.
- Techniques et théories : sculpture, architecture, danse, musique, tapisserie, bijouterie, peinture, etc...
- L'art nègre vécu - l'artiste au travail - milieu et subjectivité - l'art dans la vie courante - opinion de l'homme de la brousse. Philosophie de l'art nègre.
- De l'art nègre à la vision du Monde chez les Nègres.



en préparation pour l'été 1950

LA REVUE DU CAIRE

Au service des échanges culturels entre l'Orient et l'Occident



Notre programme est de tenir les intellectuels d'Europe au courant des tendances importantes et des problèmes culturels qui préoccupent l'élite intellectuelle d'Orient et de permettre aux écrivains d'Égypte de langue française de s'exprimer et d'être appréciés dans le monde.

Égypte 150 piastres

Étranger 175 piastres

Vient de paraître le numéro de février 1950 : 15 piastres



**LA PLUS IMPORTANTE REVUE
DE LANGUE FRANÇAISE AU MOYEN ORIENT**

3, rue Nemr, LE CAIRE

INSTITUT HAVRAIS
DE SOCIOLOGIE ÉCONOMIQUE ET DE PSYCHOLOGIE DES PEUPLES

REVUE DE PSYCHOLOGIE DES PEUPLES

REVUE TRIMESTRIELLE



Directeur : Abel MIROGLIO

vient de publier un numéro spécial consacré à la
PSYCHOLOGIE DES POPULATIONS DES PAYS-BAS
(aspects historiques, politiques, économiques et religieux.)

Le numéro, honoré d'un Avant-Propos du Professeur H.-J. Pos, de l'Université d'Amsterdam, a pour collaborateurs :

**J. P. Kruijt, P. J. Meertens, H. M. Mispelblom Beyer,
W. Nolet, P. H. Ritter, S. de Wolff**

Ce numéro spécial 180 frs

Abonnement pour 1950 (4 numéros) :

Union Française 500 frs Étranger 600 frs

Boîte postale 258 Le Havre

L'AGE NOUVEAU

Revue mensuelle des Idées, des Lettres et des Arts

fondée en 1937 par Marcello-Fabri

Combat pour l'Homme, la Paix, la Liberté

★

Chaque mois

Les Réalités intellectuelles

L'Europe vivante

Les Lettres de l'Étranger

L'Union française — Le Monde Social

Essais, Nouvelles,

Poèmes des meilleurs écrivains

★

Pour paraître le 1^{er} Mai

un important Numéro spécial

consacré à

L'ANGLETERRE

★

Chaque mois L'AGE NOUVEAU paraît

sur 144 pages avec 20 pages illustrées

120 francs

En vente partout

Abonnement : 12 mois, France 1.200 frs

86, RUE D'ASSAS, PARIS (VI^e) — TÉL. : ODÉ 40-15

SYLVÈRE ALCANDRE
L'EMANCIPATION
DES
PEUPLES COLONISÉS
2 tomes

LE COQ NOIR « EUROPE-COLONIES » PARIS

VIENT DE PARAÎTRE le Numéro 46-47 de

FRANCE-ASIE

Revue de culture et de synthèse franco-asiatique

S.A. le Prince BOUN OUM

Allocution à l'occasion de la signature des Accords franco-laotiens

René GROUSSET, de l'Académie Française
Ce que l'Histoire nous apprend de l'Homme

Roland DORGELES, de l'Académie Goncourt
La Vie dramatique de Maurice Utrillo

Ram LINSSEN
Le Bouddhisme et la Science moderne

TRUC-GIANG
Le Têt dans la plaine vietnamienne

EVARISTE DESSAMA
Tribulations de l'Inde Française

Jules SUPERVIELLE
Les Géants, conte

Claudine CHONEZ
Charles Dullin

Études indiennes. - Couleur de la Ville. - Propos de Paris. - Les Lettres. - Le Théâtre. - Le Cinéma. - Les Livres. - Sagesse du Monde.

Abonnement: 140\$, 1.500 frs → Le Numéro 15\$, 170 frs
FRANCE-ASIE, 93, rue d'Ormay, SAIGON (Vietnam)

Quilombo

VIE, PROBLÈMES ET ASPIRATIONS DU NÈGRE

Littérature - Poésie - Essais - Anthropologie

Sociologie - Religion - Folklore - Arts Plastiques

avec la collaboration des plus grands écrivains brésiliens et étrangers

SOUSCRIPTION ANNUELLE : 1.000 FRANCS OU 5 DOLLARS POUR LES ÉTATS-UNIS

RUE MAYRIN VEIGA, 13 - 2º ANDAR - RIO DE JANEIRO (BRASIL)

ÉCONOMIE ET HUMANISME

publie en trois séries depuis Janvier 1949

EFFICACITÉ

Bulletin mensuel de liaison

**Spiritualité, Enquêtes, Expé-
riences, Action.**

Abonnement 400 francs

DIAGNOSTIC ÉCONOMIQUE ET SOCIAL

Mensuel, 40 pages, lecture aisée.
**Seule revue de conjoncture éco-
nomique et sociale répondant
aux préoccupations d'Économie
Humaine.**

Abonnement 1.200 francs

IDÉES ET FORCES

Cahiers trimestriels d'analyse et de recherches doctrinales.

Déjà parus :

- Classes sociales, Frontières humaines ?
- Géographie des masses humaines.
- Famille et Féminisme.
- Humanisme et rationalisation (2 cahiers).

Le Numéro 250 francs

Spécimens sur demande

ADMINISTRATION : 9, Rue Mulet, LYON C.C.P. Lyon 1529-16

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI

Port-au-Prince

P. O. Box : B. 131

CONJONCTION

veut rendre compte de l'activité intellectuelle d'Haïti et tenir au courant
les Haïtiens des mouvements de pensée de l'Europe.

Dans chaque numéro :

Articles, poèmes d'Haïti et de France

Portraits

Courrier de France

Lettres, Sciences et Arts en Haïti

Chroniques

Abonnement annuel

en Haïti..... 3 dollars

à l'étranger..... 3 dollars 50

La Revue

ÉGLISE VIVANTE

étudie la doctrine missionnaire de l'Église,
expose les problèmes concrets de son expansion,
renseigne sur tous les pays de mission,
fait goûter les beautés de leurs civilisations.

★

Son *Supplément Bibliographique annuel* signale
toutes les publications en ecclésiologie.

★

Par an, 500 pages, en 4 livraisons. 700 fr. fr.
(875 francs avec le *Suppl. Biol.*) par mandat
international à l'adresse de

J. BRULS, 28, rue des Joyeuses Entrées
Louvain, Belgique

Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft Nouvelle Revue de science missionnaire

Revue trimestrielle
consacrée à l'étude scientifique de questions missionnaires
4 fasc. à 80 pages : 14 francs suisses

LES CAHIERS DE LA NOUVELLE REVUE DE SCIENCE MISSIONNAIRE

E. BEAUPIN : L'Organisation internationale du Travail
et les Problèmes sociaux en pays de Mission
56 pp. : 3,50 frs suisses

SUPPLEMENTA

Vol. I. P. Dr. W. Bühlmann OFM Cap : Die Christliche
Terminologie als missionsmethodisches Problem dargestellt am
Swahili und an andern Bantusprachen.
400 pp. - sfrs. 18.

Administration et Rédac. : Séminaire SCHOENECK-BECKENRIED
(Suisse)

ÉCRITS DE PARIS

Revue des Questions Actuelles

354, rue Saint-Honoré - PARIS (1^{er}) - OPÉra 94-61
publie son numéro de

MARS 1950

N° 65

120 francs

C. C. R. Paris 92.15

un an (12 livraisons) 1.200 francs, six mois 650 francs

LES MAL PENSANTS

Revue fondée en décembre 1949

Février 1950 :

LA GUERRE DES GAUCHES

Qui fera la gauche non-communiste ?

Mars-Avril 1950 :

CRISE DES MOUVEMENTS

DE JEUNESSE CATHOLIQUES

Crise de l'A. C. J. F. — Crise du Scoutisme

Chaque numéro : 100 frs

Abonnements : France 500 frs - Étranger 650 frs

59, RUE VANEAU — PARIS VII^e — CCP. Paris 7312-35

LA QUALITÉ FRANÇAISE

DIRECTEUR-FONDATEUR : MAURICE BLESTEAU

met en service de l'Union Française sa riche documentation et sa présentation luxueuse. C'est une « grande » revue que chacun aime à lire et à conserver. A consacré un splendide numéro à l'Union Française totalement épuisé en raison de son succès.

Spécimen contre Frs : 250.

153, BOULEVARD HAUSSMANN - PARIS (8) - TÉL.: BAL. 16-94

C. C. P.: Paris 4663.34.

LE SEMEUR

ORGANE D'UNE ÉQUIPE D'ÉTUDIANTS CHRÉTIENS

en dialogue avec leurs camarades

Directeur : Max Alain CHEVALLIER

Vient de paraître : « EST-OUEST »

textes de Barth, Hromadka, Martin Wight, contributions allemandes, baltes, tchèques, 100 frs

« QUESTIONS D'AMÉRIQUE »

découverte par de jeunes français de l'« American way of life » 80 frs

N° de décembre « CHEMINEMENT »

Un numéro sur la vie intérieure et l'exigence de la foi.

En préparation :

Janvier-Février : Un numéro spécial sur LE SENS DE L'HISTOIRE
points de vue catholique, protestant, marxiste, etc.

Numéro spécial sur :

« LA SITUATION ÉTUDIANTE FRANÇAISE »

150 frs

présenté par des étudiants appartenant à toutes les tendances actuelles.

Numéros spéciaux parus au cours de l'année 1949 :

ALSACE	150 frs
AFRIQUE DU NORD	130 frs
LES PROTESTANTS ET L'ESTHÉTIQUE...	150 frs

Abonnements (de Novembre à Juillet) : 500 frs

Étranger : 650 frs, soutien : 1.000 et 2.000 frs

F.F.A.C.E. 11, rue Jean-de-Beauvais, Paris (5^e), C.C.P. Paris 277-89

L'œuvre collective d'exégètes et d'écrivains français

LA BIBLE DE JÉRUSALEM

« C'est une réussite qui fait honneur à l'édition française. »

Bulletin critique du Livre français.

« Volumes élégants et savants qui nous offrent un texte biblique
annoté, rafraîchi et contrôlé. »

André DUMAS, *Le Semeur*.

Viennent de paraître :

L'APOCALYPSE - LE LIVRE DE JOSUE - LE DEUTERONOME

*Demander le prospectus spécial avec bulletin
de souscription (10% de remise)*

LES ÉDITIONS DU CERF

29, boulevard de Latour-Maubourg, PARIS VII^e
C.C.P. Paris 1436-36



THE CRISIS

La seule Revue du genre aux États-Unis



THE CRISIS fut fondée en novembre 1910 comme l'organe officiel de l'Association Nationale pour l'Avancement des Peuples de Couleur (NAACP) et depuis on l'a publiée sans interruption.

Ses 68 pages sont consacrées à :

Des discussions d'actualité sur les problèmes de race, nationaux et internationaux,

Des nouvelles scolaires et universitaires, avec un numéro annuel sur l'éducation,

Des contes et de la poésie noire,

Des articles traitant de réussites des Noirs dans les domaines du travail, du commerce et des professions,

Des photographies de la vie et de personnalités du monde noir,

Des recensions de livres importants ayant trait à la question de race.

*Les lecteurs de PRÉSENCE AFRICAINE aimeront
THE CRISIS*



ABONNEMENT : 1.75 dollars pour l'étranger.

THE CRISIS

20, West 40th st. New York 18, N. Y., U.S.A.

Ce que la Presse et la Critique disent de

PARU

Revue Mensuelle de l'Actualité
Littéraire, Intellectuelle et Artistique

« Un instrument *indispensable* à quiconque désire suivre de près l'activité intellectuelle, nationale et internationale ».

Paul CHAULOT (*La Gazette des Lettres*).

« ... Une revue qui *ne ressemble à aucune autre* ».

(*Arts*).

« ... Le panorama des lettres vivantes que constituent les très nombreuses notes de lecture, toujours *si objectives et si nettes*... ».

H. P. (*Le Parisien Libéré*).

« En lisant PARU, on connaît, non seulement la nourriture que nous propose tel ou tel auteur, mais on participe intensément à la vie de notre époque dans ses préoccupations les plus élevées ».

(*Professions*).

« PARU présente un remarquable panorama des parutions dernières qui accompagnent quelques études de qualité ».

(*Médecins de France*).

« PARU rend *un service immense* au monde des lettres par la précision de ses informations, leur variété, et la valeur des jugements donnés sur des œuvres et des publications même secondaires ».

René DESCADILLAS (*La Dépêche, Carcassonne*).

« PARU, mensuel dirigé par Aimé PATRI, est très abondamment renseigné. Ses chroniques sont tenues par d'excellents spécialistes de chaque domaine ».

Marcel GIRARD

(*Guide Illustré de la Littérature Française Moderne*).

« PARU est devenu progressivement, grâce à un tenace et patient effort de sa direction, une des meilleures revues françaises d'aujourd'hui, dès lors qu'on prend le mot dans son sens exact. Chacun de ses numéros constitue l'inventaire le plus complet et le plus méticuleux de toute l'activité littéraire, historique, philosophique, théâtrale, artistique, intellectuelle... »

La Nouvelle Gazette (Bruxelles).

Le numéro de 160 pages..... 140 francs

PARU : 18, rue de Condé, PARIS (VI^e) - Tél. : ODÉon 50-47
C.C.P. PARIS 307-84

— Spécimen gratuit sur demande —

